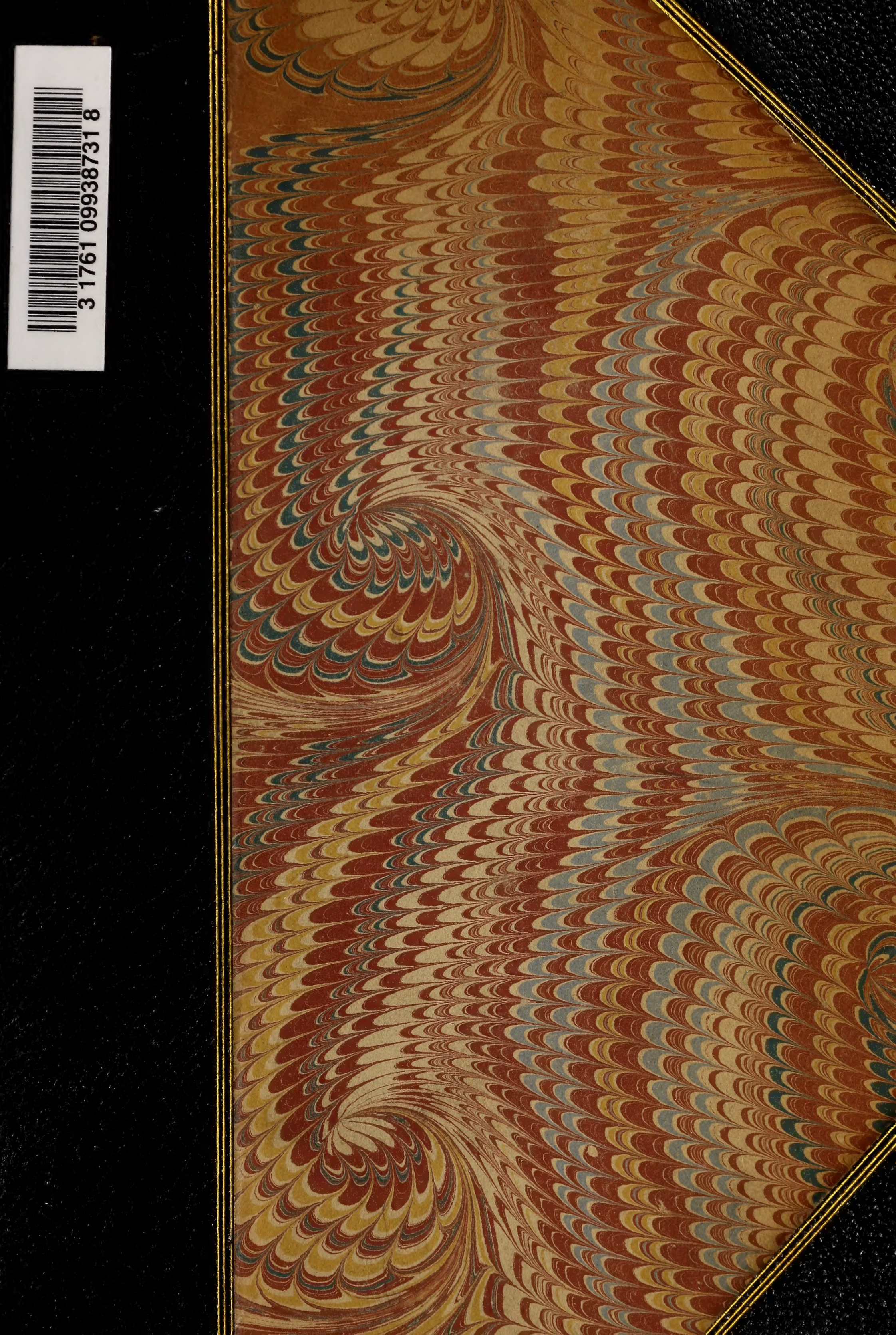

3 1761 09938731 8




SCHOENHOF'S
Importers of Foreign Books
1280 Massachusetts Avenue
CAMBRIDGE, MASS.

Wright
5/-

bdg cost 27/6
2 vol

12/



GRAVURES HORS TEXTE

PRIX NET : **95** CENTIMES

ALBERT TOZZA & AIMÉ GIRON

Louis le Bien-Aimé



PARIS

L'ÉDITION MODERNE — LIBRAIRIE AMBERT

47, RUE DE BERRI, 47

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

ALBERT TOZZA & AIMÉ GIRON

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

Roman du XVIIIe Siècle

Gravures hors texte

D'APRÈS

BELLE, DUMENIL, FRAGONARD, LANCRET, NATTIER, RIGAULT,
VAN FALENS, VAN LOO.



PARIS
L'EDITION MODERNE — LIBRAIRIE AMBERT
47, RUE DE BERRI, 47

TABLE DES CHAPITRES



Louis le Bien-Aimé

LOUIS LE BIEN-AIMÉ

Roman du XVIIIe Siècle

I

LE LEVER DE SA MAJESTÉ LOUIS XV.

La pluie tombe grise, tombe serrée, tombe monotone.

Louis XV, aujourd'hui, sera privé de la chasse, son plaisir favori. Aussi, est-il boudeur et maussade. On l'a bien vu, tout à l'heure, au petit lever, où M. le duc de Bourbon, Premier Ministre, lui a présenté la serviette, et M. le duc d'Orléans la chemise.

Muet obstinément, il s'est laissé vêtir et chausser, agrafer l'épée, attacher le Cordon Bleu, et a reçu des mains du Grand-Maître de la Garde-Robe le chapeau, les gants et la canne, sans autre réponse, aux compliments et aux « courbettes prosternées » des Princes du sang, qu'une légère révérence de congé.

Le laid visage de M. le Duc était à faire peur », et l'on en rira ce soir, dans les « petites maisons » au grand dépit de Mme la marquise de Prie.

— Allons ! Passez, Messieurs ! Passez ! ont aussitôt glapi les huissieurs de la Chambre.

Et les princes, les ducs, les ambassadeurs, les ministres et secrétaires d'Etat, les maréchaux et grands officiers de la Cour, aumôniers, maîtres de l'Oratoire, chambellans et prélats, le grand veneur, le grand louvetier, le grand prévôt, le grand pannetier, le grand-maître des cérémonies, l'intendant des Menus-Plaisirs, qui faisaient cercle autour du jeune monarque, se sont retirés dans la Galerie des Glaces, ou ils attendront l'appel de la messe, à l'issue du Conseil.

Le Roi n'a donné ses ordres ni pour les audiences, ni pour le service de la journée, il est resté seul, debout, le dos au balustre de son lit, la main au pommeau d'ivoire de son jonc d'Amérique. Il porte, avec une grâce toute juvénille, un habit de velours bleu ciselé où le Saint-Esprit est brodé en diamants, sur une veste de brocart d'or.

Ce n'est plus l'enfant souffreteux et pâle, objet des solicitudes et des attendrissements universels.

Il a quinze ans... déjà !

Plus svelte et plus robuste qu'à l'époque où Coustou le jeune modelait son buste pour les médailles du sacre, il est très beau, d'une beauté idéale que n'eurent pas Louis XIII et Louis XIV au même âge, avec cette « fleur de teint » qui pare les ducs de Bourgogne et de Berry, dans les portraits de Mignard. Les yeux sont couleur aventurine pointillée d'or, froids, dit-on, mais largement ouverts sous l'arc irréprochable des sourcils ; le nez est d'un pur dessin ; la bouche petite aux dents éclatantes, épaisse, mais taillée en pleine chair, comme pour les baisers. Un « luxe » de cheveux — Ces cheveux d'or qu'idolâtraient les femmes — noués sur le dos par un ruban couleur feu, encadrent, de leurs boucles soyeuses, le front haut et bombé, les tempes délicates, ombrant à peine l'oreille menue, délicieusement ourlée.

Le Roi bâille... Il s'ennuie. Devant lui, derrière les glaces des trois fenêtres hautes et cintrées du balcon doré surplombant la Cour de Marbre et que raie la pluie toujours plus serrée et plus fine, s'allongent interminablement, par delà les grandes et les petites Écuries, dans la plaine marécageuse, sous le ciel bas et gris — les avenues de Saint-Cloud, de Paris et de Sceaux. Vraiment, l'étiquette, « les riens de la Cour » l'excèdent, et il

lui est odieux, ce palais de marbre où le vent se joue dans les salles, si vastes et si glaciales que l'eau et le vin ont gelé, cet hiver, sur la table royale.

Et Louis XV soupire. Il songe aux petits appartements de Vincennes, aux cabinets et au parc de La Muette, don de M. le Régent, « son bon oncle », où il trayait sa vache naine, pêchait des écrevisses, prenait des lapins, faisait la soupe, jouait en liberté avec ses terriers, son petit Indien et son Hussard... quelles autres joies eût rappelé l'orphelin !

Maintenant, le souvenir lui revient de ses terreurs, à la première arrivée, des galeries funèbres, des chambres dévastées et pillées, des murs suintants et des toits crevés depuis que d'Antin en avait volé les plombs. Peu à peu, les événements se précisent : Madame Infante, la poupée de trois ans et demi qu'on lui a donnée pour femme et qui a sept ans aujourd'hui, est venue le rejoindre dès le lendemain à Versailles avec les deux jeunes Princesses d'Orléans, les Gouvernantes, Mme de Ventadour et sa petite-fille par alliance Mme de Soubise, et l'imposante « remueuse » espagnole, la Señora de Honor, Doña Maria de las Niévès. Il se rappelle comme il faisait chaud ; on était en juin. Le Régent, avec une bonté charmante, les avait promenées sous les charmilles, autour des bassins, et la petite Reine, très droite et sanglée dans sa longue robe à grands ramages, disait, avec des mines sérieuses, à ses compagnes plus âgées — et qu'elle menait par des lisières : « Tenez-vous bien, petites filles ». Les embrassant enfin, elles les avait quittées, avec ces mots : « Petites Princesses, allez dans vos maisons et venez me voir tous les jours ».

Puis, l'immense ruche avait repris son activité bourdonnante ; les Seigneurs étaient revenus, clinquants de diamants et de dorures ; les antichambres s'étaient repeuplées de Gardes Suisses, de Chevau-légers, de Mousquetaires empanachés, aux justaucorps bleu-pâle et or, écarlate, velours noir et argent. Le Régent voulait, en effet, qu'autour du frêle enfant qui incarnait la « Royauté » fussent multipliées les formules de respect et déployées les pompes souveraines.

Aussi avait-il établi le Roi dans la chambre même de Louis XIV, plus somptueuse que jamais avec les tentures et les rideaux de damas blanc fleuronné d'or, les tapis de Perse, de la Savonnerie, les guéridons de laque, les meubles en argent massif, les magots « de la rue du Roule », les vases de Saxe et de Vincennes, les trumeaux peints, les glaces merveilleuses.

Et il dort, le jeune Prince, dans le lit fameux au dossier duquel l'Amour est endormi sur des fleurs, tandis qu'à droite et à gauche se font pendant deux chefs-d'œuvre pieux : le « Saint-Jean à Pathmos » de Raphaël et le « David chantant sur la harpe » par le Dominiquin — tableaux que le Grand Roi emportait, partout, avec lui.

Et, les yeux sur l'archivolte de l'arcade surbaissée où flamboie le Soleil à la fière Devise, où les Renommées dorées embouchent des trompettes, Louis se murmure à lui-même les dernières paroles échappées aux lèvres moribondes de son aïeul : « Mignon, vous allez être un grand Roi ! » Mais, bientôt, il secoue sa tête blonde que fatiguent les pensées trop graves, et voici que son esprit mobile évoque d'autres visions, riantes sans doute, qui le charment, le troublent, avivent son regard. Visions de gloire ?... visions d'amour ?... C'est le secret du Roi. Et le Roi bâille encore... Il a faim.

L'Huissier de la Chambre a frappé sur la porte, de sa baguette d'argent. Gobelet-Echansonnerie-Bouche paraît aussitôt, tenant révérencieusement à deux mains le cadenas d'or, en forme de nef, du poids de 150 marcs. Il est suivi de la foule des maîtres d'hôtel, des officiers du Gobelet et de la Bouche qui apportent, entourés des Gardes du corps l'arme au bras, les viandes froides sous leurs cloches de cristal, les fruits, les pâtes et confitures sèches, en pyramide ou sur des fleurs, dans les drageoirs, les corbeilles, les bassins, les coquilles d'argent. Le Petit Couvert est dressé dans la chambre même du Balustre

vis-à-vis de la fenêtre centrale; sur la table carrée brille la coupe royale, le beau hanap des romans de Chevalerie, empli de vin clairet jusques aux bords.

Louis XV a l'appétit robuste des Bourbons. En un instant il oublie la pluie, la chasse manquée, la tristesse de l'interminable journée qui se prépare.

Dans l'Œil-de-Bœuf cependant Cossé-Brissac, Charrost, Beauveau, de Nesle aux cinq jolies filles, Richelieu — la « jolie poupée » de la duchesse de Bourgogne — Dodun, contrôleur général des finances, le conseiller Pâris, frère du Diacre, et le conseiller de La Grange, leur beau-frère, le Président de la Grand'Chambre, le Trésorier du Roi — M. Le Riche de La Popelinière — ont donné leurs noms au Chambellan pour l'audience trop lente au gré de leur servilité et de leurs ambitions. Ils se morfondent sous l'œil narquois du capitaine des Mousquetaires, le vieux d'Artagnan, maréchal de Montesquiou, qui a pu et su apprendre, depuis quatre-vingts ans qu'il est au monde, de quelle argile grossière Dieu a pétri l'âme des courtisans après avoir fait celle des valets.

C'est aussi le jour des Placets : chaque solliciteur a déposé le sien sur la table au tapis de velours vert, en saluant fort bas le fauteuil vide qui représente la personne du Roi. Mais Louis n'a que faire de lire tant de suppliques ; M. de Fréjus est là qui les épluchera par le menu. Quant aux ducs, aux gens de finances, à Messieurs du Parlement, ils attendront son bon plaisir. Tous ne sont-ils pas à ses ordres, comme « tout est à lui en ce beau royaume de France — Villeroy le lui répétait — la patience, la volonté, les biens, la vie de ses sujets ? »

Le Roi s'est levé, d'humeur presque joyeuse à présent ; il ordonne que l'on introduise ses favoris, compagnons dangereux qui, de l'enfant royal, sans la puberté maladive, eussent fait un Elagabale. Ils se disputent ses bonnes grâces sous les inspirations intéressées de M. de Fleury, du Premier Ministre, de Mme de Toulouse, « maman Toulouse », comme l'appelle gentiment le Roi ; et Versailles — où l'aigle avait son aire — n'est plus que la volière où sautillent, gazouillent et se querellent, autour du roitelet, les oiselets des îles aux plumages éclatants.

. . . .

Il a enfourché le Balustre, le jeune Roi, et, jambes ballantes, nonchalamment il grignote un biscuit dont les miettes empoussièrent le Cordon Bleu. A ses pieds, assis sur le piédouche et adossé aux piliers, un adolescent au pâle visage nué de fards et ponctué de mouches — dont le babil fait éclater les dents blanches et sourire les fossettes — file une soie « couleur du temps » destinée à tresser des lacs d'amour pour les Belles. Sous ses doigts menus pirouette le fuseau léger d'une quenouille d'ivoire passée à la ceinture. C'est Louis-Léon Potier de Gesvres dont les bains de lait entretiennent le teint délicat. De la cabale de M. de Fréjus contre le Premier Ministre, il observe tout afin de tout redire, malgré les tendresses de M. le Duc pour son parent, l'impuissant fameux que les Adresses satiriques de la Régence logaient rue du Chapon. Parfois, il s'arrête de filer et manie, avec des gestes las, un éventail « travaillé de paillettes et de miniatures » dont il se voile le front et les yeux, comme pour dérober une rougeur, une émotion furtive, et « compose — en regardant le Roi — des grâces alanguies, » des attitudes de caillette qu'il tient de sa mère, Madeleine de La Seiglière. Les chansons malignes de Paris le surnomment « le colifichet » et ce surnom lui sied on ne peut mieux. Déjà pourvu, et depuis deux ans, en survivance, de la charge de Gouverneur de Paris, il s'est « emparé furieusement de l'esprit du Roi » disent Messieurs du Parlement, répètent les bourgeois, et colportent les boutiquiers des ponts de Paris.

Dans un fauteuil — un métier à broder entre deux longues jambes étendues, et qui dansent à faire sécher de jalousie M. Balon et mourir de consomption M. Marcel — tapisse un fier jeune homme de dix-huit ans, Philippe de la Trémoille — beau nom de fanfare, — Premier Gentilhomme de la Chambre. Arrière-petit-fils

de Mme de La Fayette, fils de feue Mme de Marcillac, morte fort jeune, fort jolie, et fort malheureuse, se croyant héréditairement des droits à la couronne de Naples et d'Aragon grâce aux Laval-Montfort, il domine aussi le Roi de par son âge, sa belle taille, ses galanteries irrévérencieuses et ses audaces lascives. Il jase autant que Gesvres, brode aussi bien que Gesvres file, guette comme Gesvres épie, mais — lui — pour le compte de M. le Duc.

Un troisième menin, accroupi sur un carreau, envoie la réplique aux deux autres en faisant sortir d'une navette de nacre sertie d'argent les jolis « nœuds de contentement » à la mode. C'est Louis de Pardailhan d'Épernon, Gentilhomme de la Chambre et, depuis un an, duc d'Antin par la volonté de son aïeul, à la mort du Marquis d'Antin son frère aîné. Sa mère, Sophie de Noailles, veuve de Gondron d'Antin, venait enfin de voir officiellement déclaré, sur la permission du Roi, son mariage secret avec le comte de Toulouse — union bénie clandestinement déjà par M. le cardinal de Noailles, jadis un opposant irréductible à la Bulle *Unigenitus*.

Mme de Toulouse occupait, à Versailles, les anciens appartements de Mme de Montespan, au-dessous de la chambre du Balustre. Par le cabinet des Perruques on gagnait l'escalier dérobé de Louis XIV, qui y conduisait ; le jeune roi le descendait à toute heure, attiré par les grands yeux de velours violet, les câlines paroles de « maman Toulouse » et séduit par le charme invincible qu'exerce la maturité féminine en ses épanouissements sur la puberté qui s'ignore. Il y voyait parfois le vieux Prince légitimé, comte de Toulouse, l'honnête homme et le grand seigneur, au sourire charmant des Mortemart. Il aimait la grâce souveraine, le cœur droit, loyal, chevaleresque du Grand-Amiral de France, qui avait dû, en pleine gloire, échanger, pour un fauteuil de podagre — en un coin écarté de son appartement — le pont orageux de son vaisseau.

L'orgueilleuse fille des Noailles se complaisait à rêver l'exil de la de Prie et le gouvernement occulte de l'État par son fils — grâce à elle le favori le mieux en Cour, après de Gesvres. C'est que d'Épernon, plus grave, plus posé que ses deux compagnons du Balustre, était depuis un an — et il en avait dix-sept — marié à Gilonne de Montmorency. Très heureux — il le disait, — très amoureux — on le croyait — il se dépitait quelquefois aux traits malins des Petits Maîtres qui déclaraient le mariage mal porté, le sien prématuré, et juraient — par ce cocu de dieu Mars — qu'ils lui rendront le « service essentiel » de le débarrasser de sa femme.

D'Epernon, la Trémoille, Gesvres, forment donc autour de Louis XV un trio dont Lancret — déjà peintre des Fêtes Galantes — promet de composer *les Trois Grâces*, l'incomparable morceau qui lui vaudra, il n'en doute point, le brevet de Peintre du Roi.

Au milieu du Balustre, entre le Roi à cheval, Gesvres adossé, la Trémoille assis et d'Epernon accroupi, un petit-collet poupin et mutin, sémillant et sautillant, chiquenaudant un rabat de la première faiseuse, muguetant avec son éventail ou picorant des pastilles au musc dans sa bonbonnière, ou respirant un flacon d'eau de la Reine, va et vient, pirouette, papillonne, esquisse un entrechat, à la façon de cet épicurien et fastueux abbé de Chaulieu.

Il a vingt ans, lui ; c'est l'étourdi de la bande, le remuant rouge-gorge de la volière royale — l'Abbé de Saint-Amour : Saint-Amour de naissance, par l'opération du Saint-Esprit S. A. R. le Régent, et de nom, par le caprice de sa mère, Nymphe de ballet à l'Opéra. C'est qu'il était charmant, en effet, ce petit abbé busqué et musqué, coiffé à l'oiseau et poudré à la Richelieu, dans sa culotte puce semée de passequilles, son habit tabac d'Espagne où brillent les croix des Commanderies, avec ses manchettes brodées, ses souliers à boucles piquées de rubis, et, par-dessus tout cela, le petit manteau flottant qui joue l'aile d'un Cupidon, pomponné, parfumé, adonisé, tout frais envolé des bosquets fleuris de Paphos ou d'Amathonte.

Le Roi regarde, écoute, immobile, silencieux. De nouveau, il s'ennuie et

bâille, s'ennuie plus encore bientôt, et rebâille de plus belle. Tout à coup, il paraît secouer sa torpeur, balance les jambes, et frappe des talons contre les piliers du Balustre, et soudain :

— Eh bien, Colifichet, mon ami, tes fileries m'exaspèrent décidément, comme du reste, les broderies au tambour de ce grand dadais de La Trémoille !...

— Qui enseigne pourtant de la sorte à Votre Majesté, en une piquante et éloquente allégorie, Sire, déclama l'abbé :

Qu'un Roi doit mener au tambour
L'amour, la guerre et sa cour,
Sa cour, la guerre et l'amour.

Louis daigna sourire — mais, frappant impatiemment du pied :

— Amusez-moi, je le veux, cria-t-il, et laisse-là, toi aussi, d'Epernon, tes nœuds de parfait contentement !

Saint-Amour exécuta une pirouette, tira — on ne sut d'où — son éventail menu qu'à la Rambouillet il dénommait « son zéphir », et minauda, d'une voix sucrée, un triolet, en espaçant et soulignant toutes les syllabes prosodiques.

— Ce que tu rimes là est peut-être du dernier fin, l'abbé, reprit le Roi, mais — vive Dieu ! — ne saurais-tu parler comme tout le monde ?

Louis XV, fronçant le sourcil, désenfourcha vivement le Balustre et répéta, colère :

— Je veux qu'on m'amuse !— Jouons.

De Gesvres, La Trémoille, d'Epernon, laissèrent là, quenouille, aiguille et navette, et furent debout aussitôt.

Votre Majesté a le droit de vouloir et de commander ! murmura obséquieusement de Gesvres. Jouons...

— Au volant sous jambe, proposa La Trémoille, avec les nouvelles balles chinoises, en parchemin, des Gobelins ?

— Non, tu es le plus grand, donc, toujours le plus fort... Cherche autre chose.

Et le Roi bâilla.

— A la guerre alors ! offrit, à son tour, d'Épernon... Noble jeu, celui que M. le Duc s'est chargé de vous enseigner !

— Non, il est trop bruyant.

— Pourquoi pas à l'Oie, Sire, riposta La Trémoille piqué ? C'est le jeu de M. de Fréjus.

— Et les quatre cheveux blancs de M. de Fréjus ont plus d'esprit que vos quatre crinières ensemble, car il sait joliment m'amuser, lui !

Exclamations de surprise, de doute, de dédain, de moquerie partirent, à la fois, de ces jeunes bouches aux lèvres roses, aux dents blanches.

— Eh bien ! vous ne trouvez donc rien, vous ?

— Au loup, Sire ! reproposa La Trémoille. Votre Majesté fera naturellement le berger, c'est son droit. Quant au loup, je vote pour d'Epernon — puisqu'il est parent de ce Janséniste de cardinal de Noailles...

— Non. Ce jeu-là me fatigue, et puis c'est presque de la politique, La Trémoille, et tu sais que la Politique « m'hébète ».

Et le Roi, dépité, lança violemment un coup de pied dans une mignonne chaise laquée et dorée qui tomba avec grand bruit.

— C'est, alors, tout ce que vous me proposez ? — Eh bien, moi, j'ai trouvé... Avez-vous lu *Les Mœurs de ce Siècle*, par M. de La Bruyère, qui était à M. de Condé ?

— Ce serait avoir l'âme bien « démeublée », comme on disait au Salon Bleu, qu'ignorer un livre où l'on se moque de nos meilleurs amis, flûta Saint-Amour.

— Plaît-il à Votre Majesté de nous dire le jeu que lui a suggéré M. de La Bruyère ? hasarda d'Épernon.

— Le jeu du Distrait-Ménalque.

— Parfait ! — Parfait ! — Parfait ! — Parfait, Sire ! déclarèrent les favoris.

— N'est-ce pas ? — Attention ! — C'est moi qui fais Ménalque.

Le Roi se mit à marcher vite, le nez au vent et l'œil en l'air, bousculant, ici, d'Épernon ; là, de Gesvres ; plus loin, l'abbé — pour s'arrêter brusquement devant La Trémoille :

— « Comment se porte M. votre père ?» — A toi, La Trémoille !

— « Mais, cher Ménalque, mon père

est fort mal ! » laissa tomber La Trémoille sur un ton navré.

— « J'en suis bien aise », cria le Roi en reprenant sa course éventée

Quatre rires sonores accueillirent la boutade.

— Le vrai Ménalque n'eût ni mieux fait ni mieux dit, Sire.

Le Roi précipitait le pas. — A toi d'Épernon ! — Tu es une femme ; ton époux vient de trépasser. Tu pleures... Tu sanglotes... Tire de leur bourse tes cheveux. — Bon — et laisse-les flotter comme ces veuves du Malabar dont me parlait M. de L'Isle, mon maître de géographie. — Très bien !... mais, pleure donc ! sanglote donc !...

D'Epernon obéit, pleura, sanglota en épouse désolée.

— Plus fort ! Plus fort, que diable ! Souviens-toi que tu l'as adoré.

D'Epernon se répandit, alors, en lamentations désespérées.

— Parle, maintenant. Narre-moi sa maladie par le menu.... Allons et ferme ! Peins-moi son agonie. Tu es inconsolable...

— Imaginez-vous, Sire, que la fièvre le dévorait, hélas !... Qu'elle le secouait. Hélas ! Hélas !!... Qu'elle le brûlait, hélas !! Trois fois hélas !!! jusqu'à ce que, dans une dernière convulsion et un suprême embrassement, il rendît l'âme... entre mes bras, Sire... et sur mes lèvres, Sire...

— Madame... n'aviez-vous que celui-là ? interrompit obligeamment Louis XV en se mouchant bruyamment dans les cheveux de la Trémoille.

— Et il repartit, précipitamment, agité, rebousculant — ici et là — ses compagnons.

Les rires éclatèrent de plus belle.

— Ah ! Sire, M. de la Bruyère se fût pâmé d'aise, s'il eût eu le bonheur de vous entendre et de vous voir.

Le Roi semblait ne voir personne et n'entendre rien. Mais, le regard perdu, il alla bravement se planter contre la tapisserie qui drapait le lit et jouant Molière, après avoir mimé La Bruyère, il expulsa jusqu'au bout le superflu du vin clairet qui, tout à l'heure, emplissait son hanap.

Ce furent, alors, des applaudissements, des trépignements, du délire.

— Sire, dit enfin de Gesvres, M. de Condé — pour ce trait-là — eût accru de deux cents livres la pension de M. de La Bruyère.

Louis XV se retourna essoufflé, l'œil fixe et dur :

— Et vous avez cru que je m'amusais ? Non ; je m'ennuie !

Les jeunes gens s'entre-regardèrent avec découragement et composèrent, aussitôt, leur physionomie sur celle du maître qui rendait moroses les plus rieurs.

— Je ne m'amusais qu'autrefois, reprit le Roi... Comme je les regrette, mes jeux d'enfant, les œufs « en chemise », ou « à la fanatique », que je préparais sur la poêle rouge, avec mon page Calvière. On cacha la poêle et renvoya le page... Ah ! vieux radoteur de Villeroy qui ne cessait de me répéter : « Tout est à vous ! Vous pouvez tout ! » — Je ne puis même pas m'amuser. — Toi, l'abbé, t'amuses-tu jamais ?

— Beaucoup, Sire, parce que je suis amoureux.

— Vraiment ! — Et le Roi soupira. — De qui ?

— De toutes les femmes.

— Il ne nous en restera donc plus ! s'exclama Louis XV avec un certain désappointement.

— Peuh ! laissa échapper de Gesvres nonchalant et indifférent. J'en ai, pourtant, pris une... pour être à la mode.

— Et, moi, une autre, lança victorieusement La Trémoille.

— Et, toi, d'Epernon ? interrogea le Roi.

— Moi, Sire ? Mais... n'ai-je pas madame Gilonne d'Épernon que j'aime tant... après Votre Majesté toutefois ?

— Hélas ! oui. « Il a donné dans l'amour permis », gémit comiquement Saint-Amour. L'entends-tu des Champs-Elyséens, ô incomparable Artémise ?

— Et quelle est la tienne, mon bon frère de Naples et de Sicile ? souligna ironiquement Louis XV en s'adressant à La Trémoille.

— Oh ! Sire, Votre Majesté — qui est le premier gentilhomme de son royaume — sait trop bien que trahir le nom de sa Dame, c'est félonie. Tout ce que j'en puis révéler, c'est que la malignité l'a inscrite sur son Calendrier Galant sous le vocable de « Sainte Facile ».

— Et tu l'aimes — quoique ?

— Non, Sire. Parce que !

— Bon pour toi, La Trémoille, un vrai Galaor ; mais, Gesvres ? A son âge !

— L'âge de Votre Majesté, Sire !

— Et, pour qui, toi, brûles-tu ?

— Pour Sainte Fringante ou, peut-être, pour Sainte Accroupie... Je balance encore. Opterai-je pour l'allure ou pour l'attitude ? Mais, vous-même, Sire ?...

Il déplaisait par dessus tout à Louis XV qu'on se permit de l'interroger. Il se tourna vers de Gesvres avec hauteur :

— La Majesté royale, prononça-t-il est comme le soleil de mon aïeul : Elle éclaire tout autour d'elle, mais se voile dans ses splendeurs.

— Oh ! quel pompeux rondeau je ferais là-dessus ! dit Saint-Amour. Et, s'il est vrai que Votre Majesté soit amoureuse, je gage de deviner à quel genre de beauté s'adressent ses préférences.

— Ah ! l'abbé, quelle suffisance ! M. de Fréjus, lui-même l'ignorerait, lui qui sonde si bien les reins et les cœurs cependant !

— Bah ! je n'aurais qu'à me souvenir, Sire, du jour où Mme de Polignac ayant fait arrêter son carrosse aux Champs-Elysées, vous vous jetâtes à son cou et l'y baisâtes longuement. L'opulence des charmes convient à la dignité, à la gravité de Votre Majesté.

— Dignité. . gravité... jeta étourdiment d'Epernon, précisément les mots qu'à Votre sujet disait à ma mère Mme de Soubise.

— Et qu'a répondu maman Toulouse? demanda le jeune roi avec une curiosité inquiète.

— Je ne me le rappelle plus, balbutia d'Epernon.

— Pour moi, Sire, que vous n'interrogez point, reprit encore Saint-Amour, je me déclare sans rougir ni mentir — étant d'Eglise — l'amoureux fieffé, coiffé, de...

— Oh ! il va la nommer !

— De la Señora de Honor, Doña Maria de las Niévès, « remueuse » de Sa Majesté l'Infante-Reine, qu'elle a suivie, et qu'elle dodeline loin du Mançanarès.

Un rire prolongé accueillit ce badinage du petit collet bien capable, en effet, dans sa malice de singe, de déclarer cet amour à la respectable duègne et d'en jouer le jeu.

— Et que pense de ce scandale Mme de Soubise ? insinua de Gesvres derrière son éventail en se rapetissant la bouche pour perler ses mots.

— Oh ! Mme de Soubise n'est que depuis un an veuve d'un officier dans les Gendarmes et, peut-être est-elle encore à cheval sur la vertu, dit La Trémoille.

Le Roi fronça le sourcil. D'Epernon le remarqua et affirma, aussitôt, que Mme de Soubise, en effet, était aussi vertueuse que belle, et fort bonne. Je la cite, invariablement, en exemple, à Mme d'Epernon, acheva-t-il.

Cette flatterie à triple carillon lui valut un sourire approbateur du maître, et de Gesvres, sans déranger la bouche qu'il s'était faite, murmura à peine :

— C'est la crème des courtisans que d'Epernon, tout comme son père qui, en une nuit, remplaçait devant les fenêtres du Grand Roi mécontent, par un délicieux jardin fleuri, un assez vilain bois de haute futaie.

A ce moment, un huissier s'approcha du Balustre.

— Sire, annonça-t-il, Mme de Soubise fait demander si le bon plaisir de Votre Majesté est de la recevoir de la part de Sa Majesté la Reine ?

Louis, pâlissant, ordonna d'introduire Mme de Soubise, puis se tournant vers ses compagnons :

— Messieurs, j'entends que l'on respecte et honore, ici, la Gouvernante de Mme Infante, ma bien-aimée cousine et fiancée !

Mme de Soubise entrait, alors, par la porte des Petits Appartements, et Louis XV s'inclinait plus bas, à mesure qu'elle s'avançait, lui qui ne s'inclinait devant personne.

Elle s'avançait avec cette lenteur gra-

cieuse, un peu maniérée du Cérémonial, fit une révérence pleine de réserve et de modestie et, tirant d'un sachet de satin blanc une petite cocarde bleu de roi, elle la présenta à Louis XV comme on présente une fleur.

— Sire, Madame Infante m'envoie à Votre Majesté afin qu'Elle daigne accepter, pour la garde de son épée, cette cocarde que ses doigts mignons ont pris grand' peine à exécuter et qu'elle a chiffonnée de tout son petit cœur affectueux et reconnaissant.

Louis XV rougit très fort, et Mme de Soubise vit que sa main tremblait en recevant le joli présent.

— Merci à Madame Infante et à la messagère de ses bonnes grâces ! répondit-il, embarrassé et timide; puis, les yeux baissés sur la cocarde, il continua après un silence :

— Son Altesse Royale Mme Marie-Anne-Victoire est donc bien guérie de sa rougeole ?

— Oui, Sire, et même aujourd'hui elle pose devant M. Lancret pour le portrait déjà commencé où Votre Majesté et Sa Majesté la Reine sont peints ensemble... Il n'y a plus, pour elle, danger aucun.

— Ni pour les autres ?

— Pas davantage, Sire.

— Je pourrai donc, enfin, aller rendre visite à Mme Infante et j'aurai l'honneur de vous retrouver auprès d'elle sans doute, ajouta-t-il plus bas, d'une voix mal assurée.

— Mon devoir, Sire, comme l'était le devoir de Mme de Ventadour, est de ne jamais quitter les Enfants de France.

— En attendant, Madame, voulez-vous me permettre d'attacher cette cocarde au coin de vos cheveux ? Elle y fera beaucoup meilleur effet, je vous assure, qu'à la garde de mon épée. Je désire vous donner publiquement ce témoignage de satisfaction, et Mme Infante m'en remerciera... puisqu'elle vous aime.

Et, sans que la permission demandée fût octroyée, Louis fixa adroitement, entre les cheveux de Mme de Soubise, la cocarde bleu de roi qui se détacha sur les boucles brunes poudrées à frimas avec la nuance délicate d'un bouquet de bluets.

Mme de Soubise avait inconsciemment et machinalement penché la tête et laissé faire le Roi dont elle entendait le cœur battre et sentait les mains frémir. Un frisson étrange et doux, comme un souffle de brise, parcourut tout son corps, et alla mourir dans son sein en mystérieuse caresse. Levant alors vers le Roi ses yeux chargés de gratitude, elle remarqua que des gouttes de sueur perlaient maintenant au front de l'adolescent, et que, sur ses lèvres muettes, se pressaient des paroles qu'il n'osait pas, qu'il ne savait pas dire. Le frisson lui remonta du cœur aux joues. En elle se passait quelque chose d'indéfinissable qui l'effrayait et la ravissait à la fois. Elle craignit de s'évanouir; elle sentit qu'elle allait pleurer.

Elle se retira dans une révérence gauche qu'elle hâtait comme pour fuir, sans oser regarder ni le Roi, ni personne autour du Roi, ni au fond d'elle-même.

Le silence se fit, profond, dans la chambre du Balustre. Louis XV, embarrassé comme s'il eût redouté de surprendre sur les lèvres un sourire railleur, ou dans les yeux un regard malin; d'Epernon, La Trémoille, Gesvres s'efforçant, en fins courtisans, de paraître n'avoir rien remarqué ou rien compris. Seul, le petit-collet pirouettant sur la pointe des pieds — une égnimatique moue à la bouche — ouvrait et fermait « son zéphir » avec un cliquetis de castagnettes.

— Une femme bien désirable que Mme de Soubise ! murmura-t-il comme il s'oubliait à penser tout haut, mais une chaste, mais une prude.

— La très digne Gouvernante des Enfants de France... corrigea aussitôt le Roi, en fixant sévèrement Saint-Amour.

— Où la loger, Sire, hasarda alors de Gesvres, dans ce plan de la Cour que les Beaux-Esprits se sont plu à dresser ?

— Point rue de la Petite Vertu, certes ! s'exclama d'Epernon.

— Non, Monsieur. Avec Mme d'Epernon, accentua gravement le Roi.

Saint-Amour fit une glissade, épousseta son rabat de deux chiquenaudes et susurra :



Madame Infante, qui a sept ans aujourd'hui...

Minerve, un jour, vole à Versailles
« — Sage Déesse, où loges-tu ? »
« — Chez la Vertu. »
« — Tu railles !
A Versailles
L'Honneur est si crotté, l'Amour si dévêtu ! »
« — Où poser donc mon pied ? — Il est [petit, Déesse ! »

— Sais-tu du moins, l'abbé, interrompit d'Epernon, que, si Mme de Soubise a la grande vertu de Minerve, elle en a aussi le petit pied — le plus petit du Royaume ?

Le Roi tressaillit.

Alors, Saint-Amour, de son accent le plus affecté, de sa voix la plus flûtée, continua :

Il était si petit que toute la Sagesse
Put se poser, tenir, loger sur un... fétu !

— Joli ! applaudirent en sourdine les menins, incertains de la façon dont le roi prendrait le madrigal, précieux on ne peut plus.

Les yeux du Monarque s'étaient allumés :

— Je te ferai, cher cousin, asseoir à l'Académie, dans le fauteuil de M. de Choisy, qui n'était ni homme, ni femme, mais poète et abbé comme toi.

— Je le mérite, Sire, pour la fidélité de mes portraits. M. Lancret ne saurait peindre mieux que moi...

— Un ambitieux que M. Lancret, intervint de Gesvres, déjà peintre des Fêtes Galantes et qui aspire au titre de Peintre du Roi !

— Il le sera, Monsieur, si je le veux !

— Si veut le Roi, si veut la Loi, appuya La Trémoille.

— Le seul homme de la Cour de France, du reste, qui ne soit pas amoureux, dit d'Epernon.

— Il le sera, riposta Saint-Amour en parodiant le Roi.

— Bah ! Il ferait un excellent bailli de Malte !

— Hum ! releva Saint-Amour. Dans ces tableautins, sur ses trumeaux, ses dessus de porte, j'ai reluqué certaine petite vielleuse Savoyarde, flanquée de son frère « qui montre la curiosité ». Elle est toujours la même de busc et de minois dans sa joliesse, et me semble — j'en jurerais — le modèle pour lequel Lancret en tient et soupire.

— De la Savoie, tu crois, l'abbé mon cousin ?

— Tout me le dit, Sire : la coiffure, la tournure, la vêture... et la vielle.

— Du pays de ma mère !... Ma mère, Madame Marie-Adélaïde ! répéta Louis XV avec une lueur d'attendrissement qui n'était ni dans ses habitudes ni dans son tempérament. Je veux la voir, ordonna-t-il tout à coup.

— Mais, Sire...

Je veux la voir ! Qu'on dise à M. Lancret de me l'amener.

Si M. Lancret l'aime, Sire, il ne l'amènera pas. Il n'est ni de qualité, ni du bel air, M. Lancret.

— Toujours ! Toujours !! gronda le Roi en frappant du pied. Le Roi peut tout, et — quand il veut — il ne peut rien.

— Fiez-vous-en à moi, Sire, pour vous montrer la petite et sa vielle, son frère et « la marmotte en vie ». Découvrir et mugueter une fleur rustique, c'est mon métier de papillon de cour.

— J'y compte, mais qu'on ne la brusque ni ne la fâche !

Saint-Amour exécuta un passe-pied et, tirant sa bonbonnière dont il croqua une pastille :

— M. de Richelieu, conclut-il, m'aidera à persuader la pâquerette de Savoie.

— Richelieu ! souligna d'Epernon.

— Oui, le professeur de fadaises et de fredaines, continua Saint-Amour, dont les leçons commencées au Balustre, ont eu l'heur de plaire à Votre Majesté — ce que vous n'irez pas, Sire, conter à M. de Fréjus.

— J'ai besoin de voir aussi Richelieu.

— Sire, le duc est certainement dans l'Œil-de-Bœuf où il s'impatiente avec les autres, car j'ai vu deux fois — peut-être trois — le grand nez du vieux d'Artagnan pointer dans l'entre-bâillement de la portière.

D'Artagnan précisément se montra tout entier, des bottes au feutre, et dit respectueusement, de sa grosse voix :

— Plaît-il à Votre Majesté de recevoir à son audience MM. de Charrost, de Beauveau, de Nesle ?...

— Non, il ne me plaît pas. Qu'ils attendent, dans le salon des Glaces, pour m'accompagner à la messe — à l'issue du Conseil ! — Faites entrer seulement M. de Richelieu.

II

UN VIEIL AIR ROYAL

Le Roi accueillit d'un geste souverain, mais gracieux, Richelieu qui s'arrêta devant le maître, les reins légèrement ployés, la tête légèrement inclinée. Il avait vingt-sept ans, et de la Régence, dont il fut l'un des plus jeunes et l'un des derniers « roués », il gardait cette insolence respectueuse, cet aplomb dédaigneux, cette physionomie railleuse et perverse qui déjà lui avaient acquis le renom d'un héros sur le pré et dans les ruelles.

Les cheveux en débâcle, vêtu de brocart, des diamants à son chapeau, trois rangs de point à ses manchettes, le Cardinal, son grand-oncle, en eût fait, lui, selon les exigences de ses amours ou de sa politique, un mignon de couchettes royales ou un attaché de valise diplomatique.

— Je te demandais, duc.

Le duc, un peu plus bas, ploya les reins et inclina la tête.

— Richelieu est comme le Diable, susurra Saint-Amour du bout des lèvres. Sa Majesté le désire, et le voici, par la porte de l'Œil-de-Bœuf ; M. le trésorier de la Popelinière ne le désire pas, et le voilà, chez sa femme, entré par une plaque de cheminée.

Ce ne fut qu'un éclat de rire dans le Balustre, Louis XV interrogea Saint-Amour du regard.

— Oui, Sire, à la porte de la Comédie italienne des plaques de cheminées miniatures se vendent en bijoux nouveaux, et l'aventure court la ville en couplets.

Richelieu donna à son attitude tous les dehors d'une contrition parfaite.

Le roi ne put s'empêcher de rire à son tour.

— Tu en fais donc toujours des tiennes, mon pauvre Richelieu ?

— Avec « celles » des autres, dit d'Epernon.

— Hélas ! Sire, M. de La Popelinière est si sot, et sa femme, quand elle n'extrait ni commente M. Rameau, est si jolie !

— Soit, mais l'on n'entre pas chez les gens par les cheminées !

— Puisque je suis le Diable, Sire. Dieu entre par où il veut, le Diable par où il peut.

Louis XV fronça le sourcil.

— Et Votre Majesté désire, à son tour, de son très humble sujet et très obéissant serviteur ?...

Le roi, embarrassé, hésita, rougit.

— Je ne sais plus... trop... Que tu m'amuses tout au moins, toi.

— Je n'amuse que mes créanciers, Sire.

Le roi continua :

— N'as-tu pas commencé, ici, des leçons sur la galanterie, sur le raffinement, car tu es un galant et raffiné coquin, on le dit.

— Les maris me calomnient, et Votre Majesté me flatte, répondit Richelieu en s'éventant de son mouchoir à ruban.

— Je suis le Roi, et le Roi... ajouta Louis XV troublé, doit tout connaître, tout savoir, et tu en sais long, toi, en ta qualité d'académicien, car tu es de l'Académie, je crois ?

— Sire, j'ai vingt-sept ans d'âge et trois ans d'Immortalité par la grâce des femmes, et depuis le compliment du traducteur de Quintillien, M. l'abbé Sédoyn, chanoine de la Sainte-Chapelle.

— Un chanoine ?...

— Puisque je suis le Diable, et qu'il s'agissait de me jeter de l'eau bénite.

— Et quels ouvrages as-tu donc écrits, si, par hasard, tu le sais ?

— Quelques billets doux, Sire, avec beaucoup de fautes d'orthographe.

— Des fautes d'orthographe ?...

— Je suis toujours, et en tout, un grand coupable, Sire ; aussi n'ai-je point été

admis pour l'orthographe de ces billets, mais pour leur tour.

— J'ai donc besoin d'apprendre comment s'écrit un billet... doux. C'est bien « doux », que tu as dit ?

— Oui, Sire.

— Mais pourquoi doux, mon cher Académicien ?

— Parce qu'ils sont durs aux maris en charge et aux amants en exercice.

— Tu m'intrigues. Reprends donc tes leçons. Nous en étions restés... Où en était-il resté, Saint-Amour ?...

L'abbé se composa une physionomie béate :

A la candeur des demoiselles
Aux moyens les plus dégourdis
De mettre en cage ces oiselles
Et de trousser mieux les ailes
Aux Anges les plus rebelles
Et surtout les plus rebondis,
Sur le chemin du Paradis.

— Comme Madame de Polignac, Madame de Toulouse et cette adorable Madame de Soubise, continua, en baissant pudiquement les yeux, le malin petit collet.

Le Roi, devenu pourpre, froissa brusquement la dentelle de son jabot, et s'adressant à Richelieu :

— Eh bien, parle !

Richelieu passa délicatement son mouchoir sur ses lèvres où ne resta qu'un sourire d'une perversité charmante.

— Sire, comme le R. P. Portail dans ses sermons à la Cour, nous traiterons, aujourd'hui, en deux points, les articles essentiels du Code du Tendre : la tactique et les mouches.

Louis s'adossa au Balustre et les ménins se rangèrent autour de Richelieu, Gesvres s'éventant avec nonchalance, Saint-Amour piétinant sur ses talons roses.

— Sire, on arrive au cœur de la place — terme dont l'Académie fixera la signification dans son dictionnaire à venir — par les billets galants, le dépit et la ruse. Les billets galants, Sire, on les écrit soi-même, sans orthographe, comme les miens, à moins qu'on ne les fasse rédiger en beaux rondeaux par M. de Benserade, comme votre grand aïeul, le Roi Soleil.

— Ah ! laissa échapper Louis XV.

— Ce qu'il y faut, c'est du feu, une pointe au bout, avec, par ci par là, un filet de mortel désespoir, et surtout un brin d'éternelle fidélité. Le cœur de la place s'échauffe, et la place dès lors hésite...

Richelieu s'arrête pour recueillir les murmures flatteurs de La Trémoille, de Gesvres et d'Epernon, tandis que Saint-Amour approuvait de la tête, en croquant une pastille.

— Et puis ? interrogea le roi, tout yeux et tout oreilles.

— J'ai dit : le dépit, Sire. Pour chaque femme, il n'existe qu'une femme au monde, elle... et « c'est assez », eût ajouté M. Corneille. Après M. Corneille, j'ajouterai, moi : « et c'est tout ». Les autres sont des monstres, des ennemies. Il s'agit donc ici, non plus d'attaquer en face, mais en flanc, et nous sommes en pleine stratégie. Je m'explique et me cite, malgré ce ce qu'il en coûte à mes humilités. Donc, autour de la place à emporter, et de façon à être bien vu, je m'enflamme, je brûle, je me consume pour les yeux de la princesse Vénus, pour la taille de la duchesse Minerve, la gorge de la marquise Hébé. Je me meurs pour le petit pied et aux pieds de mademoiselle Terpsichore ou de madame...

Richelieu s'arrêta malicieusement.

— Tu dis bien le petit pied ? interrogea le roi.

— Oui, Sire. La place, cette fois, enrage, se dépite, certaine qu'elle possède tous ces trésors-là, et quelques autres encore. Allons ! pousse, Richelieu ! et je pousse, communiquant avec gaucherie, dissimulant avec maladresse, égarant avec étourderie, certaine liste, vraie ou fausse — il importe peu — des cruelles que j'ai soumises, et des fidèles que j'ai conquises. La place s'affole, la place se désole. Ne s'est-il pas battu, ce vainqueur de Richelieu, contre des pères, des frères, des maris, des amants ? N'a-t-il pas été mis une, deux, trois fois à la Bastille pour avoir été irrésistible ? Ne l'a-t-on pas envoyé même porter, en Espagne, un Cordon bleu à

quelque Infant à la mamelle afin d'éloigner ses audaces et ses charmes? — Sire, la place est démantelée, je vous assure; des brèches bâillent de toutes parts; elle ne demande plus qu'à se rendre.

— Tu crois, Richelieu? interrogea le Roi qui avait la fièvre.

— J'en suis convaincu. A la ruse maintenant! Il y a bal: un domino hardi passe, ayant au bras un domino tremblant dont le capuchon s'entrouve, par hasard. Je souligne le « par hasard ». Un masque de cire se laisse entrevoir aussitôt et avec effroi dissimulé, mais si bien moulé et si bien peint, si ressemblant... Quoi?... Et tous de se chuchoter à l'oreille: « Mais c'est »... « Chut! »... « Ce coquin, ce faquin de Richelieu a fini par... Oh!... » La place, cette fois capitule; que faire de mieux? elle est irrémédiablement compromise. Forcée dans ses dedans et ses dehors, heureuse après tout de se rendre, elle se rend. Les autres femmes en crèveront de jalousie. Il est si brûlant, si entreprenant, si charmant, cet affreux duc de Richelieu...

— Et si abominable, ajouta Louis XV dont l'œil brillait, malgré les sévérités qu'il s'efforçait de donner à son front. J'ai bien envie de te renvoyer porter le Cordon bleu, à quelque Infant, de l'autre côté des Pyrénées.

— Sire « que Votre Majesté ne se mette point en colère ». — Je suis, certes, fort détestable, mais si excusable! Rappelez-vous, Sire, que j'ai été marié, à quatorze ans, avec Mademoiselle de Noailles qui avait trois ans de moins et trois pouces de plus que moi.

— Et d'Epernon l'est à dix-huit ans, riposta le roi.

— Sire, je ne m'en plains pas.

— Et je m'en plains, moi, d'Epernon, dit avec un soupir le Roi qui fit quelques pas dans le Balustre. N'ai-je pas été, à douze ans, uni à Madame Infante qui n'en avait pas quatre?

— Une petite fille, échappée d'hier aux lisières de l'adorable Mme de Soubise, minauda Saint-Amour qui fermait un œil et ouvrait sa bonbonnière.

Le Roi leva sur l'abbé un regard soupçonneux et timide, et il répéta au plus mystérieux de son cœur: « Oui, l'adorable Mme de Soubise! »

Comme le silence du monarque n'annonçait rien de bon:

— Le deuxième point! les mouches, les mouches, se hâtèrent de réclamer de Gesvres, La Trémoille et d'Epernon.

— Pardon, interrompit Saint-Amour. M. de Richelieu est académicien et tacticien. Moi, je suis d'Eglise, élevé dans son giron, en même temps que sur les genoux des dames de la Comédie, des demoiselles des Italiens, des déesses de l'Opéra. De plus, je fréquente chez la Camargo des *Caractères de la danse*, et chez la petite Sylvia des « *Surprises de l'amour* »; je suis de maison chez la princesse de Ligne, de ruelle chez Mme de Guéméné, de boudoir chez Mme de Prie, de toilette chez les chanoinesses de Remiremont, et je vous affirme, que, connaissant de ces dames tous les détours, et tous les tours, j'en connais aussi toutes les mouches, les plus assassines et les plus congrues.

— Oh! l'abbé!

— Fi! Saint-Amour! tu mens abominablement.

— Non, j'en ai tant posé et tant baisé! répondit le petit collet avec componction.

— Alors, parle, mon cousin, dit le Roi, en riant, cette fois.

— Sire, obéit Saint-Amour, M. de Richelieu sait très bien, et dit fort bien comment il faut « pousser le dernier doux » ainsi que s'exprime Cléonice dans le grand Cyrus de Melle de Scudéry. S'il n'était qu'un grand vaincu et se rendît, sans le croire, aux menus pièges dont la place affriande ses abords: — les mouches — placées pour attirer l'œil aux bons endroits et subjuguer les cœurs au bon moment! Le bon endroit d'une maigriotte n'est pas celui d'une caillette. A chacune de ponctuer avec tact, discrétion et science. Il y faut une psychologie raffinée. On compte cent et quelques noms et formes de mouches, en lune, en croissant, en comète, en étoile, en planète, en cœur, en losange, en carré, etc. Elles ont, toutes, leur muette et provocante éloquence. La *passionnée*, au coin de l'œil; la *majestueuse*, au milieu du front; l'*en-*

jouée, au bord de la fossette des Grâces. La *galante*, sur la joue, dit : « attaquez-moi ! » ; la *baiseuse*, au pli de la bouche : « halte-là ! »; la *gaillarde*, sur le nez, vous défie ; la *coquette*, sur les lèvres, vous invite ; la *discrète*, en vedette près du menton, vous indique le petit chemin des indiscrétions ; la *voleuse*, sur un bouton, dit tout bas : « coin réservé ! » ; la *friponne*, sur une ligne qui fuit, ou un contour qui se dérobe, crie : « Ose tout !... Ose partout !... » Dois-je continuer, Sire ?

— Non ! répondit sèchement le Roi, non ! Tout cela est fou, et ne m'amuse déjà plus.

C'est que le Roi venait, dans cette nomenclature, de reconnaître et se rappeler, sur la joue et sur le cou de Mme de Soubise, une « galante » et une « friponne » — et Louis était jaloux — ce dont Saint-Amour s'aperçut aussitôt. Il avança donc le pied droit ; puis, la bouche en cœur et les doigts en pigeons-vole, il madrigalisa :

Mais pour facile ou pour farouche,
– Sainte y Touche, ou Sainte N'y Touche,
Dussé-je vous scandaliser,
Sire, la plus fine mouche,
Quand on sait ou peut oser,
C'est encore, encore en plein sur la bouche
Un baiser !

— D'honneur, l'abbé, dit Richelieu, tu as l'air de t'y connaître fort... Tu prêches avec une grâce...

— La Grâce d'état, mon cher Frère.

Après quelques éclats de rire, auxquels il n'avait pas mêlé le sien, le Roi se tourna vers Saint-Amour :

— N'as-tu pas dit que mon aïeul écrivait ses billets doux par la plume du poète Benserade ?

— Je l'ai dit, Sire, parce que c'est de l'Histoire et que, tout, des grands rois appartient à l'Histoire.

— Eh bien ! il me plaît de savoir comment tu t'en tirerais, l'abbé, si j'étais un grand roi, et si tu étais Benserade ?

— Votre Majesté nous rabaisse ! répondit Saint-Amour, en soulignant d'un ton fâché.

— Tu connais, poursuivit le Roi, l'air composé par mon bisaïeul Louis XIII... ta... ta... ta...

Le Roi en essaya quelques notes. Toutes les têtes s'étaient levées et les lèvres réprimaient un petit sourire ironique. Louis XV avait la voix d'une fausseté remarquable.

— Je sais... Je sais, se hâta d'interrompre Saint-Amour.

— Peux-tu sur cet air-là me composer, au pied levé, une déclaration tendre à quelqu'une de tes Saintes-y-Touche ou N'y-Touche de tout à l'heure ?

— Puisque le Roi le veut.

— Et Votre Majesté la chantera? ricana Richelieu.

— Moi... ou quelque autre...

— J'oubliais, reprit avec une malice respectueuse Richelieu, que, sur tous les points, un Monarque est le premier de son royaume.

— Alors, Saint-Amour, compose.

— Mais encore faut-il savoir, Sire, si la dame est blonde ou...

— Non, brune, interrompit le Roi vivement.

— Fort bien, et Saint-Amour commença :

Laissez vos yeux voir dans mes yeux,

Puis, s'arrêtant :

— Elle est jolie, naturellement, Sire ?

— Belle, répondit le Roi avec feu.

Saint-Amour reprit et continua :

Laissez vos yeux voir dans mes yeux,
Belle et brune...

— Et elle est probablement insensible? interrogea de nouveau Saint Amour.

— Je l'ignore, mais...

— Mettons « insensible », Sire ; les invectives, en amour, ne gâtent jamais rien.

Et le petit collet recommença et poursuivit :

Laissez vos yeux voir dans mes yeux,
Belle et brune insensible que j'aime ...

Et il distilla lentement, galamment, amoureusement, prétentieusement :

Et vous y verrez les cieux,
Puisque vous vous y verrez vous-même.
Oui, votre regard en a l'azur,
Son joli soleil luit dans votre sourire,
Et votre baiser est, j'en suis sûr,
Ce bonheur des Élus que l'on ne saurait dire.
Laissez vos yeux voir dans mes yeux,
Belle et brune insensible que j'aime,
Et vous y verrez les cieux,
Puisque vous vous verrez vous-même.

— Tu es plus grand que Benserade, s'écria Louis XV dont s'illuminèrent les prunelles et s'empourprèrent les joues.

— Oh ! l'abbé, c'est le fin du fin. Je suis anéanti !

— J'en suffoque !... j'en suffoque !...

— J'applaudis à tout rompre, car c'est joli !... joli !... joli !...

— « L'insensible » est prise, j'en réponds, persifla Richelieu.

Le Roi n'entendait pas.

— Ecris d'abord les paroles, Saint-Amour, écris ; je ne m'en souviendrais plus, et si tu allais les oublier ?

— Voilà, Sire.

Et l'abbé tira une de ses manchettes de dentelles cousues à un lé de toile du blanc le plus immaculé, demanda à de Gesvres son crayon de fard, et griffonna sur la toile les vers qui anéantissaient et suffoquaient ses compagnons.

Le roi s'empara de la manchette, y relut la déclaration, la replia délicatement pour la glisser avec soin dans l'entre-bâillement de son justaucorps.

— Maintenant, Saint-Amour, chante. Apprends-moi les paroles sur l'air. Je ne suis pas sûr de ma voix, et je ne voudrais pas chanter faux un si délicieux madrigal.

— Sire, intervint Richelieu, un roi peut ne pas chanter juste, mais il ne chante jamais faux. Du reste, on doit toujours miauler un brin ou grincer un peu, quand on déclare sa flamme. Les femmes mettent toujours cela sur le compte du trouble, et, c'est dans le trouble, Sire, que l'on pêche.

— Laisse-moi tranquille, toi. Voyons, l'abbé mon cousin, commence. Je te suis.

L'abbé ne se fit point prier, et commença à fredonner ce petit air du roi Louis XIII, vieillot dans sa coupe naïve et monotone, heurté dans sa cadence sautillante et sèche, et que Louis XV essayait de répéter, note après note, détonant soudain, mais remis aussitôt sur la voie par Saint-Amour. Nul n'osait rire ni parler maintenant autour du Roi qui s'acharna à répéter — jusqu'à ce qu'il les sût — paroles et musique — le tout assez mal. Saint-Amour lui persuada à la fin qu'un roi ne devait pas chanter comme un faquin des Italiens, ni une « espèce » de l'Opéra. Louis XV se tint pour convaincu et semble enfin et un instant, s'être beaucoup amusé.

Richelieu s'était avancé.

— Cette déclaration de Votre Majesté, Sire, va faire à la Cour une heureuse, mais combien de malheureuses, car Votre Majesté ne peut ignorer que toutes les femmes raffolent d'Elle, et sont disposées à se disputer ses faveurs au pistolet ou à l'épée, comme la marquise de Polignac et la comtesse de Nesle, pour le marquis d'Arlincourt.

— Je l'ignorerais pourtant sans toi, Richelieu... Mais tu es un flatteur et un menteur ; demande au duc de Saint-Simon...

— Oh! oh! A très Haut et très Puissant Seigneur, Duc et Pair, de Saint-Simon demander, comme cela, tout simplement, sans les révérences du Cérémonial, les formules de l'Etiquette !

— Alors, reprit le Roi dans les éclats de rire du Balustre, demande à...

Richelieu interrompit gaiement :

— Je ne reconnais qu'aux sœurs des frères, et aux femmes des maris, le droit de me qualifier de flatteur et de menteur ; mais, cette fois, la preuve que je ne mens pas à mon Roi, c'est que je suis — comme un ordinaire — chargé de perdre, dans les petits appartements de votre Majesté, des billets galants, des distiques brûlants...

— Tu veux rire ?

— Rire !... Mais Richelieu en pleurerait plutôt, Sire, puisque Votre Majesté fait un tel ravage sur ses terres. Tenez, Sire, de Mademoiselle de Charolais.

Et le duc tira et flaira un coquet petit poulet parfumé.

— Hein ?... la sœur de M. le Duc ?...

— Oui, Sire, et qui, dans son désespoir de n'être point encore distinguée par le Roi, projette de se faire peindre en Cordelier, et se distribuer ainsi sur des bonbonnières, afin qu'il soit bien su que personne ne lui troussera donc les ailes, sur le chemin du Paradis, comme disait Saint-Amour tout à l'heure.

Richelieu tendait le poulet au Roi qui refusa de le prendre et recula la main, se souvenant que M. de Fréjus lui avait fait lire un passage de Saint-Charles Borro-

mée sur « les allumettes d'impureté ». Richelieu réintégra le poulet dans sa poche droite, et tira de la gauche un étui en vermeil d'où il amena un menu vélin roulé.

— Ceci, un distique ; je devais le déposer sournoisement, par là, dans le Balustre... Il est de Mademoiselle de Sens.

— Encore une sœur de M. le Duc ?...

— Elle adore le Roi comme les autres, et cela depuis que Votre Majesté lui a envoyé la petite chienne Zirzabelle qu'elle étouffe de macarons et pour laquelle elle exige, de sa livrée, les témoignages d'un respect tout royal.

— Elle est un peu folle, ma cousine ! dit en souriant le Roi.

— Elles le sont, toutes, beaucoup, Sire, appuya Saint-Amour, et de par leur aïeul qui, un jour, se croyant lièvre, défendait de sonner les cloches pour ne le point effrayer et, le lendemain, devenu plante, se faisait copieusement arroser par un sien page houspillé et épouvanté.

— Celle-ci est, tout au moins, reprit Richelieu, folle de Votre Majesté qui sera le maître, quand il lui plaira, de Mlle de Sens et de ses cinq ou six... autres.

— Duc ! releva sévèrement Louis XV.

— C'est que j'ai lu le distique, Sire, et si Votre Majesté faisait comme moi...

— Mais je ne veux pas le lire

— Alors, l'étui de vermeil ?...

— Tu le rendras.

— Je serai déshonoré cette fois, Sire, auprès de Mademoiselle de Sens.

— Fais-en donc ce que tu voudras.

— Je l'enverrai à ce singulier banquier Paixotte qui, avec quelques plumes de paon, en fabriquera une queue superbe pour transmuer ses déesses en oiseau de paradis.

Une tempête de rires éclata. Il semblait que les Renommées de l'archivolte eussent, soudain, soufflé dans leurs trompettes.

Tous ces jeunes muguets connaissaient, par le menu, les aventures délicates du banquier fameux. Le Roi seul les ignorait, et il fallait l'audace perverse de Richelieu pour oser y faire allusion dans la salle du Balustre.

Louis XV comprit qu'ignorant tout, il ne devait ni rire, ni se fâcher ; mais son visage se renfrogna.

— Je pense, Richelieu, dit-il, que tu en as fini aujourd'hui, avec ton ordinaire de Mercure, et que tu as vidé le fond de tes poches.

— Non, Sire, loin de là, car vous êtes le plus aimé des monarques à la Cour, à la Ville, et de l'Opéra au Parnasse — depuis la Camargo qui, avant ou après les entrechats inventés par elle, se meurt d'amour pour son Roi, jusqu'à ce petit robin d'Arouet — mon compagnon de Bastille — tout prêt à baiser les pieds de Votre Majesté.

— Il suffit, duc. Quand tu redeviens un simple flagorneur, tu es ennuyeux comme la pluie, un jour de chasse — et regarde, dans la Cour de Marbre.

La pluie, en effet, tombait toujours grise, toujours serrée, toujours monotone.

Le Roi, se tournant du côté de ses favoris, ajouta :

— Messieurs, vous êtes libres. Pour m'avoir désennuyé quelques minutes ce matin, je vous distribuerai, le Dimanche des Palmes, de jolies petites *Semaines-Saintes*, des presses de Jacques Colombat, imprimeur de mon Cabinet.

— Et le jour de Pâques, dit précieusement Saint-Amour, Votre Majesté jettera aux marmitons, selon sa coutume, des œufs de toutes les couleurs ?

— Et tu en auras au moins quatre, huit, douze pour les vers que tu sais !...

— De quoi faire une omelette copieuse.

— Oui, intervint Richelieu, pour la délicieuse déclaration que Benserade-Saint-Amour a rimée, au nom de Votre Majesté, pour Madame... Madame ?... Il attendit.

— Pour... Elle !!! murmura le Roi en lui tournant le dos.

III

LE VERBE « AIMER » DE MAMAN TOULOUSE

Louis XV était seul. Ses favoris, en quittant le Balustre, avaient emporté avec eux cette atmosphère de flatteries intéressées, de corruption précoce, de cynisme

élégant dans laquelle sa jeune âme de roi et son jeune cœur d'enfant respiraient des leçons empoisonnées. Louis XV était seul, mais, l'imagination échauffée, le sang bouillant, tout entier à cette première obsession d'une femme dont le nom emplit les oreilles, dont l'image emplit les yeux.

Il marcha lentement vers la couche royale, ouvrit avec précaution la porte à droite, traversa vite le cabinet des Perruques, puis au bout, rapidement, descendit le petit degré qui conduisait dans les appartements de Mme de Montespan. C'est par là que jadis, dans ses gloires souveraines et ses faiblesses vulgaires, son aïeul, le Roi-Soleil, se dérobait pour tomber aux pieds ou entre les bras de la mère du duc du Maine et du comte de Toulouse, les Princes légitimés.

C'est par cet escalier — nous l'avons dit — que l'on allait encore aujourd'hui chez le comte de Toulouse, et qu'en ce moment, le monarque de quinze ans se hâtait vers la comtesse, cette « maman Toulouse » qui avait su inspirer tant de confiance et une tendresse familière à l'orphelin royal.

Arrivé à la porte du boudoir, il se pencha, écouta... rien !... Mme de Toulouse était seule aussi. Il souleva la tenture, poussa les battants et entra sur la pointe des pieds, comme on entre dans un oratoire.

C'est que ce boudoir était, en effet, presqu'un oratoire. Il en avait l'ameublement sévère et la mystérieuse obscurité.

Marie-Victoire-Sophie de Noailles, sœur du maréchal, dont le comte de Toulouse s'était épris aux eaux de Bourbon, et qu'il avait épousée marquise douairière de Pardailhan Gondrin, était, à la fois, une belle mondaine et une dévote aimable. Elle avait perdu son fils aîné. Il ne lui déplaisait pas d'avoir encore, et bien vivant, un autre grand fils comme d'Epernon, dont personne ne demandait l'âge ni ne réclamait les gentillesses. Mais le duc de Penthièvre, qu'elle avait du comte de Toulouse, lui faisant une maternité trop récente, elle l'avait éloigné, en parlait peu, se dépitait même qu'on lui en parlât. Elle redoutait, à trente-sept ans — sans se l'avouer — les respects forcés et prématurés des Petits-maîtres et des Petits-collets. Pétrie d'esprit et de grâce, elle avait les traits d'une rare perfection, la gorge fort belle, et cet embonpoint savoureux que sa dernière maternité avait épanouie dans toutes ses lignes et ses contours. Or, le mystère convient à ces maturités qu'atténuent et qu'estompent les teintes ménagées et indécises du demi-jour. De plus, la comtesse était pleine de vertus, un peu dévote, on l'a dit, et les consciences tranquilles et les âmes religieuses s'accommodent, on le sait, des crépuscules favorables à la méditation.

Il n'y avait pas jusqu'à la bergère, où Mme de Toulouse était enfouie en ce moment, qui n'eût l'aspect d'un confessionnal.

C'est là que Louis XV la surprit méditant un point de piété que son majordome et confesseur, l'abbé de Salaberri, lui avait indiqué la veille, et, polissant consciencieusement, d'une vergette de velours, ses jolis ongles roses. Sous un soupçon de bonnet, la fraîcheur du teint de la prude la plus reposée — et c'était tout, mais beaucoup.

Le Roi entra. La comtesse laissa là ses ongles et son oraison mentale, et se leva avec quelque hâte. Le Roi lui baisa la main.

— Vous êtes toujours belle, maman Toulouse !

— Oh, Sire ! Je suis à faire peur.

— Pourquoi vous lever ?... Je vous en prie...

— Non, Sire, prenez ma place ; je m'assiérai là, à vos pieds, sur ce coussin... Je regrette que ma bergère ne soit pas un trône.

— Vous oubliez, Madame, que chez vous je ne suis pas le Roi, mais un orphelin, le fils adoptif de vos tendresses. Non... Vous, là... et, moi ici.

Et le jeune roi força gentiment la comtesse à se rasseoir dans la bergère, et ce fut lui qui, avec une gaminerie charmante, s'établit à ses pieds, sur le coussin.

— Ah ! maman Toulouse, commença-t-il, je suis bien... bien... — il hésita et soupira — bien malheureux !



Madame de Soubise

— Seriez-vous souffrant, Sire ?... Tenez, avec quelques gouttes d'Angleterre ou du général Lamothe...

Et la comtesse, avec empressement, fit mine d'aller quérir les spécifiques.

— Non ! non... Je ne suis point souffrant, mais...

Il hésita et soupira encore.

— Je vous trouve, tout au moins, l'air nébuleux, Sire.

— C'est que... je suis amoureux, je crois.

Ce mot fut un éclair pour la belle dévote, à la lueur duquel elle aperçut tout une suite de conséquences heureuses. Jusqu'ici, elle n'avait eu affaire qu'avec l'enfant. Maintenant, l'adolescent se révélait, et elle pressentait des confidences ; elle entrevoyait le commencement d'une faveur que, pour son fils d'Epernon, elle rêvait de conquérir après avoir préparé le cœur du Roi par des tendresses et des sollicitudes maternelles. Le bouton, tenu à l'ombre et à l'écart par M. de Fréjus, éclatait enfin. Le Roi amoureux et confiant échappait à M. de Fleury, et M. le Duc, premier ministre, était perdu.

— Amoureux, Sire? répondit Mme de Toulouse ; mais cela vous est, certes, permis, vous êtes homme, et même commandé, vous êtes Roi.

— En êtes-vous sûre, Madame ?

— Très sûre... et vous ne trouverez point de cruelles, Sire. N'êtes-vous point la coqueluche de votre royaume ?...

Dans ses deux belles mains, la comtesse prit les deux mains du Roi qu'elle enveloppait de tout le velours violet de ses yeux.

— Mais, ajouta-t-elle, la gorge un peu oppressée, n'avez-vous pas ajouté : « je crois ? »

— Oui. Peut-être devrais-je dire : « J'en suis certain, » depuis que...

— Depuis que ?... interrogea la comtesse pour forcer l'aveu qui venait de s'arrêter sur les lèvres du Roi.

— Depuis que Richelieu, au Balustre, nous a fait, il y a un instant, un cours de galanterie, de billets doux...

— Oh ! l'impertinent et adorable monstre ! laissa échapper, sans conviction, Mme de Toulouse... Puis, après un silence, elle reprit :

— Et celle dont vous êtes amoureux, Sire, le sait-elle ?

— Je ne le lui ai point avoué, Madame.

— L'a-t-elle, au moins, deviné ?

— Je l'ignore. Il faudrait qu'elle le comprît. Ah ! comme je lui en serais reconnaissant !

Mme de Toulouse rougit un peu, et le Roi ajouta :

— Pour moi, oserai-je, ou pourrai-je jamais le lui dire ?

— Il faut alors le lui chanter, répondit en souriant la comtesse qui serra les mains du Roi, comme pour lui donner du courage. Ce qui se chante, une femme l'écoute, mais ne l'entend pas... si elle ne veut pas l'entendre.

— Précisément, Madame, Richelieu m'ayant enhardi et Saint-Amour aidé, j'ai pour elle, là, un billet doux — comme les appelle le duc — un billet doux en vers et qui se chante. Tenez : écoutez. C'est sur un air de Sa Majesté Louis le Treizième... Rien que les paroles, et voyez si je lis avec assez de sentiment.

Le roi tira et déploya la manchette, et lut :

— Laissez vos yeux voir dans mes yeux,
Belle et brune insensible que j'aime,
Et vous y verrez les cieux
Puisque vous vous verrez vous-même.

— Oh ! quel piquant et quelle passion, Sire !... Elle est donc brune comme moi ?

— Oui, comme vous. Écoutez la suite.

— Ah ! il y a une suite?

— Oui, dans laquelle je commente les « Cieux » que vous êtes.

— Moi... ou l'autre ? Dites, Sire, dites.

— Oui, votre regard en a l'azur ;
Son joli soleil luit dans votre sourire
Et votre baiser est, j'en suis sûr,
Ce bonheur des Elus que l'on ne saurait dire.

— C'est délirant, tout simplement !

— Alors, vous pensez, Madame...

— Qu'il faut chanter cela, au plus vite, à cette chère Elue, Sire, répondit avec un soupir ménagé et un regard noyé Mme de Toulouse, et qu'elle en sera bouleversée, ravie... fière... subjuguée.

Et voici que les mains de la Comtesse tremblaient maintenant.

— Vous savez, vous, mieux que personne, maman Toulouse, combien je suis timide et — quand je pense à déclarer... mes... feux — cette timidité devient de la peur, je le sens.

— Pourquoi, Sire ? Croyez que, si besoin est, elle vous y aidera. Quelle femme serait insensible aux ardeurs d'un adolescent comme vous, d'un roi comme vous !

— C'est qu'elle n'a ni mon âge, ni ma naïveté, et qu'elle est, avec cela, très belle, et si imposante !...

— Qu'importe ? interrompit maman Toulouse en rapprochant du Roi ses lèvres, deux cerises appétissantes, d'où s'échappa un second soupir. Qu'importe ? essayez. « Aimer » est un verbe qui se conjugue avec bien des temps et bien des modes.

— M. de Fréjus, Madame, m'enseignait que tous les verbes n'avaient que trois temps.

— Essentiels, Sire, et très suffisants pour exprimer tout de l'amour. La grammaire de M. de Fréjus marche d'accord avec la nôtre.

— Oh ! maman Toulouse, si Richelieu m'en a appris beaucoup déjà, apprenez-moi le reste, je vous en conjure.

La comtesse sourit, et, rapprochant les deux mains du Roi, toujours dans les siennes, de son corsage opulent et précipité :

— Sire, j'essaierai, car vous savez que je vous aime, moi, et que je vous veux très... très heureux.

— Oui, maman Toulouse. Grâce à vous, je l'ai été jusqu'ici. Mais, voici : je rêve d'un autre bonheur qui ne serait plus la même chose. Eclairez-moi, c'est le moment ; le Roi ne peut demeurer un sot. Parlez-moi, comme si je n'étais pas le Roi, mais un simple petit garçon du Corps des marchands.

— Alors écoutez-moi, Sire. Le verbe « Aimer », ainsi que les autres, commence par le présent, se continue par le futur, puis, se perpétue avec lui, car on aimera toujours une nouvelle Celle-ci, une nouvelle Celle-là, tandis que Celle-ci et Celle-là du temps présent tombent, invariablement et à tour de rôle, dans le temps passé.

— Je ne comprends pas bien, Madame.

— Attendez, Sire : je m'explique. Mais je suis légèrement troublée, et c'est à vous que je dois m'en prendre, vous qui êtes mon Roi, et un roi si accompli de tous points, si affectueux !

Louis XV retira un peu sa main que venait de froisser le busc de la comtesse.

Elle continua :

— Ce qu'en amour sera pour vous le temps futur, votre Histoire, Sire, le dira à vos sujets et à la postérité. Je ne veux pas le préjuger, mais je m'imagine que beau comme vous l'êtes, grand comme vous le serez, vous n'aurez qu'un regard à jeter, un mot à dire, un geste à faire, pour être le victorieux bien aimé, dans l'alcôve des ruelles comme sur les champs de bataille.

Le Roi regardait fixement dans les yeux de Mme de Toulouse, et ses prunelles allumées s'y fondaient dans le violet tendre dont il se sentait pénétré jusqu'à l'âme.

La voix de la comtesse s'étouffait nonchalante, un peu mystérieuse, comme une confidence; légèrement pieuse, comme une confession. Elle avait ce murmure troublant qui invite aux aveux et les facilite, qu'ils soient faits à Dieu ou à un amant. Les paroles semblaient tomber du bord des lèvres au fond du cœur, ainsi que des larmes brûlantes de repentir ou d'amour.

Le pauvre petit Roi se sentait tout bouleversé d'il ne savait quoi, prêt à répandre toute son âme dans cette bergère, entre les belles mains de maman Toulouse, comme il lui arrivait au confessionnal sous la main de son confesseur. Il s'épanouissait délicieusement à cette voix qui le caressait de mots étranges, inconnus, et doux.

— Votre temps présent, Sire, est l'amour qui vient de naître en vous. Pour le conjuguer, il faut être deux, et cœur à cœur, et bouche à bouche. Dans vos timidités, dans vos ignorances, vous le balbutierez coupé par des baisers ; les aveux échapperont à vos premières ivresses : « je t'aime» ; des doutes et des craintes : « tu m'aimes » ; des certitudes : « il ou elle

aime » ; des ravissements : « nous aimons » ; des gratitudes : « vous aimez » ; des extases et des enthousiasmes triomphants : « ils s'aiment ! »

— Madame, J'aime et IL aime, je n'en suis encore que là.

— Patience et courage, Sire ; tout le temps y passera, soyez-en sûr. Parlez seulement, parlez sans peur et sans ambages. Quant au temps passé, vous n'en avez pas...

— Mais si, interrompit Louis XV, puisque celle que j'aime est plus âgée que moi.

— Plus âgée que vous ?... Tant mieux pour elle et pour vous, Sire, et vous avez raison !

— Mais, je ne suis qu'un enfant.

— Comment ! N'avez-vous pas la majorité des Rois, déclarée en plein Parlement? N'avez-vous pas été sacré à Reims? Vous n'êtes donc plus un enfant devant les hommes et devant Dieu, Sire ?

— Mais, c'est qu'elle est encore, Madame, celle que je crois aimer, d'une taille superbe, d'une carnation riche, d'une beauté rare...

Cette fois le sein imposant de la mystique comtesse s'enfla jusqu'à effleurer le visage de Louis XV, si près maintenant.

— Sa voix, continua le Roi, me remue comme le fit déjà celle de la si belle Mlle de Bisotin, quand, au monastère des Religieuses de l'Ave Maria, elle chanta pour la première fois le « *Domine salvum fac regem* ». Vous en souvenez-vous, maman Toulouse.

— Certes ! Mais, si sa voix vous trouble si fort, sans être celle de Mlle de Bisotin, c'est que vous aimez, Sire, et que, de son idole, fût-elle moins jeune, tout...

— Pourquoi, Madame, interrompit encore le Roi, avez-vous dit tout à l'heure : « tant mieux pour elle et pour vous, et vous avez raison ? »

— Parce que, répondit Mme de Toulouse, avec une coquetterie étudiée, Votre Majesté est bien vraiment amoureuse, puisqu'elle obéit à cette loi invariable qui fait se déclarer, pour une femme plus âgée, les premières tendresses de l'adolescence. Il faut aider à ses timidités, à ses inexpériences, et qui le ferait mieux que la femme qui a déjà vécu, qui a déjà aimé, qui fut mariée ou l'est encore peut-être, qui sait tout le secret et l'exquis des choses de l'amour, et le présente au néophyte sous sa forme la plus épanouie et la plus désirable ? C'est inconsciemment que l'adolescent s'abandonne à cet entraînement, avec la fougue de ses sens neufs, et toute la fleur de son âme ingénue. Inconscience bien intelligente, Sire, je vous assure !

— Ce doit être vrai, cela, maman Toulouse. Oui, vrai, je le sens. Et comme vous avez la science de l'amour, vous ! Mais, pourquoi tant mieux pour elle ?

— Parce que, Sire, continua la comtesse, dont les oppressions et les soupirs coupaient et embarrassaient les paroles, parce que l'amour d'un adolescent nous flatte, et qu'il nous énorgueillit, s'il est roi ; que nous sommes heureuses de retrouver, dans ce rajeunissement, de sensations et d'émotions, le renouveau de joies oubliées ou émoussées — et regrettées. Et puis, s'il en était même autrement, quelle satisfaction généreuse encore à sacrifier des vertus et des préjugés, « les restes d'une beauté qui s'éteint », comme eût dit M. de Meaux, pour donner, à une puberté qui se révèle, ses premières extases, ses premiers orgueils, ses premiers bonheurs !

Mme de Toulouse était vraiment éloquente, et toute sa personne l'était aussi beaucoup en ce moment.

— Et quel âge peut avoir Mme de Soubise ? interrogea le Roi, tout à coup.

La foudre fût tombée sur le coussin, où le jeune roi était à ses pieds, que Mme de Toulouse n'eût pas été plus stupéfiée. Elle se sentit glacée, soudain, dans toutes ses éloquences, et elle éloigna légèrement les mains de l'adolescent restées dans les siennes.

— Elle ne le sait pas, Sire... Mais elle a trente ans.

— Vous le voyez, maman Toulouse, deux fois mon âge ?

— Quoi ! c'est donc Mme de Soubise ?

— Mais oui. N'est-elle pas majes-

tueuse, bien faite, belle, et n'a-t-elle pas une voix admirable?

Mme de Toulouse, dont le sein apaisait par degré sa vague orageuse, avait abandonné la main du Roi. Elle était désolée, vexée. C'est que la comtesse, comme toutes les femmes d'alors, en dépit de sa piété, de sa maturité, de sa maternité, et malgré qu'elle n'eût jamais fait parler d'elle, mais goûter à son mari un bonheur sans mélange, selon les Mémoires du temps, aurait consenti, tout de même, à être pour le Roi, autre chose que maman Toulouse. Elle en avait entrevu la possibilité, dans l'espoir qu'il s'agissait d'elle, et accepté volontiers les remords. Tant pis pour M. l'abbé de Salaberri, qui n'aurait pas eu le courage de trop gronder, et pour M. de Toulouse, travaillé par la pierre dans son fauteuil!

Au XVIIIe siècle, en effet, dans ses prestiges séculaires, régnait le Roi, et dans son éternelle souveraineté, régnait l'Amour. Le Roi était bien encore le maître de tout et de tous et, s'il daignait favoriser une femme de son désir, il était de devoir, presque d'honneur pour elle et pour les siens, qu'elle appartînt à son bon plaisir. A cette idolâtrie de la superstition et de la courtisanerie, aidait l'amour lui-même. Fort, réel et fidèle, il semblait aux plus débauchés une religion, une vertu. C'était aussi une maladie dont on mourait bravement, spirituellement, cyniquement même, fier jusqu'au bout de cette bonne fortune « tomber amoureux ».

Cependant Mme de Toulouse s'était ressaisie. Elle hasarda :

— Vous êtes toutefois un peu jeune, Sire, pour Mme de Soubise.

— Bah! je ne suis plus à l'âge où les boîtes de dragées, que m'envoyait Mgr de Verdun, suffisaient à mes gourmandises.

En ce moment on gratta à la porte qui, s'entre-bâillant, laissa passer la tête de d'Epernon. La comtesse adorait ce fils, dont elle venait de pressentir la fortune comme une conséquence de sa chute entre les bras du jeune roi.

— Pardon, Sire, dit d'Epernon sans entrer, et la main au bouton ciselé et doré, l'horloge du Cabinet va sonner onze heures et M. de Fréjus, impatient de voir Votre Majesté, m'a lancé à sa recherche.

— M. de Fréjus est bien impatient, en effet, et surtout bien fâcheux à cette heure.

Mme de Toulouse rougit. Le Roi se leva du coussin; elle quitta sa bergère.

— D'Epernon, attends la fin du Conseil et l'issue de la messe; tu m'accompagneras chez Mme Infante que j'ai promis d'aller voir posant pour nos portraits devant M. Lancret...

— Et qu'il tarde à Votre Majesté de voir? acheva d'Epernon avec malice.

— Si tu veux; je n'ai pas de secret pour toi. J'y compte chanter l'air de mon bisaïeul, Louis XIII.

— Et les vers de Saint-Amour, pour Madame... Madame?

— Eh bien! pour Mme de Soubise. Là..- Es-tu satisfait, cette fois? Tu me soutiendras de ta présence pour conjuguer aussi certain temps de verbe... Maman Toulouse sait tout; elle te dira tout, je le lui permets.

— Sire, cette confiance... murmura d'Epernon en se courbant cérémonieusement.

— Seulement, je te défends de me trahir devant qui que ce soit, tu l'as dit, j'ai confiance en toi... parce que tu es marié, et, de ce fait, le seul sérieux du Balustre.

— Me voici donc, Sire, le confident de Votre Majesté, comme dans les tragédies.

— Non, mon ami plutôt. Va maintenant demander à Chancenetz, mon valet de chambre, ou à Bachelier, Charlotte, ma chatte favorite, puisque j'ai une favorite à quatre pattes, comme j'ai des favoris à deux talons rouges.

— En attendant mieux, Sire, interrompit Mme de Toulouse, les lèvres pincées et ne laissant, sur son visage, sourire que les grands yeux violets.

— Je n'ai jamais aimé davantage Mouche, le chien que me donna — j'avais deux ans — M. l'Archevêque de Lyon et qui est mort à dix ans. Non, pas même mes deux petits compagnons, le Hussard, fils du portier de Versailles, et l'Indien Tréville..... Pauvre Mouche!

— Voilà qui fait l'éloge de Mouche, Sire, railla d'Epernon.

— Et du cœur de Votre Majesté, ajouta Mme de Toulouse qui avait encore des amertumes dans la gorge.

— Malheureuse Charlotte, reprit le Roi avec un retour de compassion, dont j'ai tué tous les petits en vingt-quatre heures, pour les avoir trop caressés !

— Cela arrive, Sire, dit sentencieusement d'Epernon, avec les gens que l'on aime... trop.

— Alors, prends garde à toi !...

Et, se tournant vers la mère du grand garçon :

— Au revoir, maman Toulouse, dit-il, en lui rebaisant galamment et gentiment la main.

La comtesse, muette, répondit par une révérence sur place à laquelle M. de Dreux, grand maître des Cérémonies, n'eût rien trouvé à redire. Et, devant d'Epernon qui ouvrit la porte et écarta les draperies, Louis XV sortit et disparut par le petit escalier secret de Louis XIV et de Mme de Montespan.

IV

CHEZ MADAME INFANTE

Marie-Anne-Victoire, l'Infante-Reine, comme on disait, occupait au Château la chambre de Marie-Thérèse, femme de Louis XIV. La petite Souveraine que la formaliste, artificieuse et sombre Cour de Madrid avait si mal préparée aux plaisirs et aux libertés de Versailles, s'y était vite épanouie.

A travers ses enfantillages, éclatait donc, et parfois, le triple orgueil d'être Fille d'Espagne, la petite-fille du grand Roi Soleil, et la fiancée du beau roi Louis XV. Regarder aller et venir le balancier, et écouter le tic-tac d'un cartel ciselé à jour, amusait ses naïvetés, et ses fiertés se complaisaient à admirer — sur deux girandoles de cuivre, les médaillons de Louis XIV et de Marie-Thérése, dont une poignée de drapeaux empanachait les profils.

L'Infante était petite — elle avait sept ans aujourd'hui, mais infiniment d'esprit et de vivacité. Fort précoce, elle aimait à jouer à la reine et à la femme à la fois et, dans ses attitudes et ses paroles, se révélaient des coquetteries voulues et des hauteurs préméditées. Les personnages de sa maison, qu'elle distinguait entre tous, étaient sa gouvernante en survivance, Mme de Soubise — Mme de Ventadour lui semblait trop vieille — « sa remueuse », la seule Espagnole qu'on lui eût permise — Doña Maria de las Niévès — son professeur de français, Charri, un garde du Corps de la brigade de Chaseron, frotté de castillan, et l'Exempt du régiment de la Terrasse qui tenait auprès d'elle les fonctions de capitaine, et en retirait, comme profits, de la bougie et de la paille.

La jeune reine posait, ce matin, devant M. Lancret, peintre des Fêtes Galantes ; c'était un tableau composé. Le Roi y était représenté debout, montrant la petite Majesté qui, le bras droit tendu et le poing armé d'un bouquet, est peinte dans un ovale par l'Amour, et l'Amour lui baise allégoriquement la main gauche.

A côté de Marie-Anne-Victoire, se tenait Mme de Soubise. La Señora de Honor, Doña Maria de las Niévès, étoffée de velours gris perle avec parements en chenille et en « souci d'hanneton », était à demi allongée sur une duchesse, tourmentant les cordes d'une guitare et fredonnant à mi-voix :

Ojos que no ven, corazon non quebran

« Les yeux qui ne voient pas ne percent pas le cœur. »

Ce dicton populaire des bords du Guadalquivir, répété jusqu'à l'*agitato furioso*, sous un pétillement de *pizzicati* endiablés, jurait quelque peu avec l'âge, la tournure le visage de la remueuse royale.

Elle avait la tête étroite, coiffée d'un hérisson à sept pointes, le cou long, le buste sec, mais un renflement des parties basses si exagéré que la Señora offrait toutes les apparences d'une guitare maternelle berçant une guitarette à la mamelle.

La petite Mme Infante, dans une de ces fantaisies dont elle était coutumière, venait de planter là M. Lancret pour courir à

une mignonne batterie de canons d'argent rangés sur une table, et qu'elle enflamma avec une bougie rose en permanence au service de cette artillerie minuscule.

Les canons détonnèrent au grand effroi de sa berceuse, au milieu des *pizzicati* les plus fous, sous le regard mécontent et une moue significative de Mme de Soubise.

A ce moment entrait le Roi suivi de son Gentilhomme d'Epernon, et du petit abbé Saint-Amour. Louis XV sursauta et, sévèrement :

— Depuis quand, Madame, tirez-vous en chambre les canons de M. l'Electeur de Cologne ?

— Depuis que m'a été annoncée votre chère visite, Sire ; et je salue, d'une salve, mon auguste époux.

— Vous êtes une enfant, Marie-Anne-Victoire — mais la Reine... La dignité de celle-ci doit corriger les caprices de celle-là.

— Madame Votre tante et la mienne, Mme l'abbesse de Chelles, tire bien la nuit, dans son abbaye, des pistolades pour aguerrir ses nonnes, répondit fièrement Mme Infante.

Louis n'eut rien à répliquer. M. Lancret s'était levé vivement, et la señora de las Niévès, remise nonchalamment sur ses aplombs. Mme Infante, sa réponse envoyée, s'approcha cérémonieusement du Roi, et exécuta alors la révérence d'étiquette en l'accompagnant de sa phrase habituelle de bienvenue :

— Sire, je vous souhaite toutes sortes de bonheurs.

Les yeux d'Epernon se posèrent sur le portrait à côté duquel M. Lancret se tenait debout, la palette au pouce et les pinceaux aux doigts. — Saint-Amour adressa un coup d'œil souriant et moqueur à la Señora-remueuse, tandis que le regard du Roi, effleurant à peine sa cousine et fiancée, s'en alla embrasser Mme de Soubise, depuis les pieds qu'on disait si petits, jusqu'au corsage qu'elle avait si riche.

Mme Infante esquissa, des épaules, un léger mouvement de dépit.

— Il y a bien longtemps, Sire, que je n'ai eu l'honneur de voir Votre Majesté, et je voulais cependant la remercier du bébé lapin qu'elle a pris à la Muette, et qu'elle m'a envoyé par son page, M. Calvière. Imaginez-vous, Sire, que je les ai forcés, tous les deux, à danser l'un devant l'autre. C'était si... si récréatif, comme dit M. Charri.

— Votre Altesse royale est donc bien guérie ? interrogea indifféremment Louis XV, le regard toujours sur Mme de Soubise.

— Oui, Sire, et mon premier médecin, M. Helvétius, m'a saigné très... joliment, comme dit encore M. Charri. Soubise vous le contera — et, se tournant vers sa gouvernante : contez, Soubise, contez !...

Mme de Soubise s'inclina, et sentant sur elle les yeux du Roi, devint très rouge et fort troublée. Ce trouble gagnait le Roi lui-même qui, embarrassé, eut recours à une petite toux de circonstance. D'Epernon en dressa l'oreille, et Saint-Amour en sourit. Mme de Soubise alors conta que Son Altesse avait fait bien des cérémonies pour être saignée ; qu'un homme en bottes était arrivé de Madrid, au nom de leurs Majestés Catholiques, mais n'avait pu décider Madame. Madame ne s'est déterminée, Sire, que lorsque sont entrés dans sa chambre l'officier et les quatre gardes du corps, le fusil sur l'épaule, que Votre Majesté — Elle le sait — lui envoyait, avec ordre formel de se laisser saigner.

Mme de Soubise, en maintenant la petite comédie arrangée au chevet de l'Infante, rougit davantage — ce qui enchanta le Roi.

— En effet, dit-il, j'ai été heureux de constater que ma cousine sait obéir, et être courageuse quand il le faut.

L'Infante chercha à lire dans les yeux du Roi la confirmation de ce beau témoignage, mais elle remarqua avec chagrin que le Roi ne la regardait même pas, et, avec dépit, qu'il continuait à regarder Mme de Soubise.

— Sire, interrogea-t-elle avec reproche, pourquoi avez-vous donné à ma gouvernante la cocarde que j'avais faite pour vous, et qu'elle porte dans ses cheveux ?

— Parce que vous aimez beaucoup Mme de Soubise comme je... l'estime... moi-même, pour prendre de vous si grand soin. Ce n'est pas une simple cocarde,

bien qu'elle fût l'ouvrage de Votre Altesse, qui la récompenserait, mais des bijoux de Reine... un château de Fée.

— Oh ! Sire ! ne sut que murmurer Mme de Soubise.

Le Roi se laissait emporter, il commençait à dire des sottises, et Mme de Soubise à perdre contenance.

— Aïe ! aïe !! gémissait Saint-Amour qui s'était approché de la duchesse où la señora de las Niévès s'éventait, distraitement, avec le manche de sa guitare.

Après un rond de jambe élégamment dessiné, et un soupir exhalé supérieurement :

— Ah ! Señora ! vous êtes tignonnée à ravir. Si vous vous abaissiez à couronner ma flamme, ce ne sont pas des bijoux de reine et des châteaux de fée, moi, que je... non, mais les trésors du Potose, des Alhambra sur le Guadalquivir.

La vieille Espagnole minauda, du hérisson de ses cheveux aux bouffettes de ses mules, sans répondre.

— Quoi ! Señora ? pas un mot ? O malheureux de moi !

— « *En bocca serrada no entran moscas.* » — En bouche fermée mouches n'entrent pas, répondit et traduisit sentencieusement la señora de las Niévès.

— Oh ! oh !! soupira, coup sur coup, le petit collet.

Mme Infante haussant sa taille et sa voix :

— Mais à moi, votre femme, quels présents me ferez-vous alors, Sire? Vous m'avez déjà donné, là, les huit canons d'argent de M. l'Electeur de Cologne à Monseigneur le duc de Bourgogne ; puis, une poupée de 20.000 livres. J'ai même aujourd'hui un petit Dauphin en cire... Mais, je ne suis pas encore très... très...— Comment dit M. Charri ?... — très comblée. Je voudrais apprendre le pas de M. Marcel. M. Balon, votre maître à danser, me le montrerait bien, si Votre Majesté daignait... Mais non, c'est le vôtre. Faites que j'aie le mien, Sire ; je ne suis plus une enfant, et, je suis la Reine.

— M. Marcel, madame, coûte 12.000 livres par an, et ma Cassette et l'Épargne manquent d'argent, a dit au Conseil tout à l'heure, M. de Fréjus.

— Alors, pour les bijoux de reine, et les châteaux de fée ?...

— Hélas ! répondit le Roi en soupirant, les yeux sur Mme de Soubise. — Mais, depuis quand, madame, ce grand amour du pas de M. Marcel ?

— Depuis le bal que M. de Châteauneuf, prévôt des marchands, m'a donné à l'Hôtel de Ville. — J'aime tant le bal, Sire !

— Eh bien ! vous en aurez un, sous peu, à Chantilly, que vous promet M. le Duc. Mme de Soubise vous y conduira. — Peut-être Mme de Soubise aime-t-elle le bal aussi — à Chantilly, surtout ? interrogea Louis XV en scrutant, d'un œil soupçonneux, l'œil si pur et si franc de la Gouvernante des Enfants de France.

— Je danse fort peu et très mal ! répondit Mme de Soubise qui essaya de comprendre, et craignit d'avoir involontairement offensé le jeune maître.

— Mais vous faites attendre M. Lancret, madame, dit le Roi à Mme Infante. Rappelez-vous qu'ici nous sommes aux ordres de M. Lancret.

Le peintre s'inclina.

— M. Lancret est un grand artiste. Vous avez pu voir, dans la salle à manger des Petits Appartements, la *Collation dans un jardin*, un chef-d'œuvre, et ses quatre dessus de porte à la galerie d'Apollon — quatre perles. — M. Watteau, son maître, était jaloux de lui ; c'est tout dire.

Lancret s'inclina plus bas encore.

— Est-il vrai, Monsieur Lancret, demanda, d'un air capable et légèrement offusqué, Mme Infante, est-il vrai que vous ayez peint une chasse au léopard, avec des chasseurs tout nus ? N'est-ce pas, Soubise, que c'est... c'est... — comment dit donc M. Charri — ah !... incongru ?

Le peintre, tout courtisan qu'il était, ne trouva pas d'excuse. Mme de Soubise n'osa plus regarder le Roi, que cette candeur charmait. Elle était si belle ainsi, rouge comme une rose épanouie, Mme de Soubise !

— M. Lancret, intervint Saint-Amour, est le maître, en peinture, des petites mathématiques.

Écoutez plutôt:

Les quatre Saisons, les quatre Eléments ;
Les quatre Heures du Jour et les Mois de [l'année ;
Les Cinq Sens, par l'Amour prêtés à l'Hy- [ménée ;
En ces quatre ou cinq mots, tous les nombres [charmants.
Compliments !... Compliments !!...

Et il pirouetta sur les talons, dans une envolée de manteau.

D'Épernon regarda le Roi pour, avec lui, approuver de la tête.

Lancret sourit ; Mme de Soubise baissa les yeux, tandis que l'Infante cherchait à comprendre, et que la señora de Las Niévès, vers laquelle s'était tourné Saint-Amour en pâmoison, dodelinait fièvreusement sa guitare.

— Nous nous rappellerons à l'occasion, reprit Louis XV, que M. Lancret a un beau talent, et qu'il peint surtout, avec persistance, un charme infini, presque avec amour, certaine jolie Savoyarde à la vielle.

Lancret tressaillit. Son inquiétude et son trouble n'échappèrent point au Monarque, ni à d'Épernon et Saint-Amour qui échangèrent un clin d'œil.

Mme Marie-Anne-Victoire, vexée qu'on s'occupât si peu d'elle, et qu'on la rappelât au devoir devant tout le monde, reprit sa pose et tendit le poing fleuri du bouquet.

— Madame, dit le Roi à Mme de Soubise, je vous prie de ne point trop gâter Mme Infante, comme je l'ai été, moi-même, par Mme de Ventadour qui ne me contrariait et ne me chagrinait jamais. Le seul reproche, du reste, que je puisse lui adresser.

Louis XV s'assit dans un fauteuil, invitant d'un geste Mme de Soubise à s'asseoir sur un autre à côté de lui, tourné vers le chevalet de Lancret dont il paraissait vouloir suivre, avec intérêt, le travail — ce que voyant la senora de las Niévès alla remplacer la Gouvernante à quelques pas de l'Infante. Saint-Amour aussitôt recommença à papillonner autour de la duègne, avec des grâces exagérées, à se planter devant elle en des attitudes mourantes, et à lui décocher des œillades et des soupirs du plus irrésistible effet.

D'Epernon seul se fût aperçu du manège, s'il n'eût regardé, avec une attention vraie ou feinte, les pinceaux de M. Lancret, aller et venir.

Cependant, le Gentilhomme de la Chambre et le petit-collet avaient l'œil au guet du côté des deux fauteuils.

— Madame, commença le jeune Roi fort ému, à voix étouffée, avec embarras, vous êtes une femme adorable, on le dit, et... je le sais...

— Sire... balbutia Mme de Soubise haletante.

— Ne m'interrompez point, je vous en conjure, Madame, afin que je puisse aller jusqu'au bout. — Avec cela, une femme remplie de... franchise et de goût... corrigea vite Louis XV dont la timidité venait de refroidir le premier élan.

Mme de Soubise sentit passer en elle des frissons qui lui étaient doux.

Le Roi poursuivit :

— C'est pourquoi je voudrais connaître votre sentiment sur une déclaration qu'après votre départ du Balustre... j'ai... paroles et musique... c'est-à-dire... oui, une bluette, un rien... sur l'air de mon bisaïeul Louis XIII.

— Hum ! hum !! toussait là-bas Madame Infante.

— Votre Altesse royale bouge, observa respectueusement Lancret.

Le Roi tirait de son justaucorps la manchette de Saint-Amour et la déployait religieusement. Ses deux mains tremblaient.

Mme de Soubise jeta involontairement ses yeux sur les poignets du Roi et vit qu'il avait pourtant ses deux manchettes, et elle remarqua — comme les femmes remarquent, sans regarder, — que l'écriture au crayon de fard n'était pas celle du Roi. Elle attendit, retrouvant en toute sa personne les troubles du Balustre.

— Je voudrais vous le chanter, Madame, ce premier aveu brûlant, car... — le Roi s'arrêta, effrayé cette fois, et ajouta aussitôt — ... car les paroles gagnent à la musique... Elles essaient de déclarer à une Belle, ma flamme... puisque je m'y déclare... non, je m'y suppose amoureux, et l'amour m'est encore bien inconnu, conclut Louis XV qui s'embrouillait et



Mademoiselle de Charolais se fait peindre en Cordelier.

suait à grosses gouttes... De grâce, répondez-moi, Madame !...

— Sire, j'attends et j'écoute ! murmura Mme de Soubise qui perdait aussi un peu la tête à ce langage du jeune roi.

— Je chanterai sans doute fort mal... je crains de n'y mettre ni le ton qui conviendrait, ni le feu que j'y voudrais... qu'il y faudrait, se reprit-il.

— Votre ignorance de l'amour sera votre excuse, Sire.

— Mais, vous l'avez connu, vous, Madame, car si belle et si bonne...

— Oh ! deux ans à peine, Sire !

— Alors, vous croyez que si j'étais réellement amoureux...

— Votre déclaration serait comprise tout de suite, et pardonnée aussitôt.

Le Roi, rassuré, enveloppa d'un regard caressant la jeune femme que glaça tout entière un second frisson.

Saint-Amour, bien qu'étranger en apparence au dialogue, n'en avait perdu ni un mot, ni une intonation. Les bras arrondis et les mains jointes devant la señora de las Niévès :

— Ah ! Doña Maria ! l'amour m'a terriblement « défriché le cœur », comme disait le Salon Bleu. Mais je balbutie... Une syllabe de vous me rassurerait, et je vous crierais alors par le plus court et le plus prompt : je vous aime, Señora !

— Oh ! señor abbé, minauda de tout son buste en manche de guitare l'antique espagnole.

Mas hace el que quiere que el que puede.

— Ce qui signifie, Señora ? J'ai la douleur de *no hablar* castillan.

— Vouloir est plous, plous que pouvoir, traduisit la remueuse avec des yeux pâmés.

— Je veux ! je veux ! mais puis-je ? puis-je, Señora ?

Cependant, le Roi, trés oppressé, avait essayé de chanter en sourdine le premier vers du billet tendre :

Laissez vos yeux voir dans mes yeux.

Il y mit une expression passionnée, mais inquiète, les paupières mi-fermées, et caressant — de ses beaux yeux aventurine — les jolis yeux bleus de Mme de Soubise. A Mme de Soubise il semblait que les cils du Roi glissaient légèrement entre les siens. Louis débuta mal ; il détonnait. Il poursuivit, mais comprit qu'il chantait faux et s'attrista.

Laissez vos yeux voir dans mes yeux
Belle et brune insensible que j'aime...

Il avait rapproché son visage du visage aimé, et tous deux rougissaient du même écarlate, si près l'un de l'autre.

— Pan ! pan !! frappa du pied Mme Infante dépitée du long tête-à-tête, et de cette causerie à mi-voix où elle n'était certainement pour rien, la pauvrette !

— Votre Altesse royale n'a pas gardé la pose, hasarda respectueusement Lancret; son bras est tombé, et sa main serre le bouquet ainsi qu'une poignée d'épée.

L'enfant corrigea le tout de mauvaise grâce.

Le Roi essaya de rattraper le ton, et répéta le second vers si terriblement faux, qu'il s'impatienta.

— Saint-Amour ? appela-t-il. Viens donc m'aider. Tu es un bon professeur ; mais je suis un triste élève. Je chante à côté, tout le temps, je crois.

L'abbé, qui avait tout vu, tout entendu, quoiqu'il semblât se répandre, corps et âme, aux pieds de la señora de las Niévès, accourut.

— Sire, Votre Majesté est trop amoureuse, pour chanter juste.

— Oui... oui... répondit avec élan le Roi, tu as raison... c'est-à-dire que non... non, balbutia-t-il.

— Tenez, Sire, que Votre Majesté me suive ; je vais solfier. Qu'elle se charge des paroles et de l'expression. Voyons, qu'elle se suppose — un instant — follement, éperdument, désordonnément amoureuse de Mme de Soubise.

Louis XV se troubla si fort, que la Gouvernante pâlit. Elle craignit, comme au Balustre, de s'évanouir ou de pleurer.

— Non, non, Sire, s'écria-t-elle, la tête perdue, confiez-moi la... la partition ; je lirai le reste... Vrai, j'aime mieux lire.

— Alors, madame, lisez, mais tout haut. C'est moi qui vous écouterai ; j'y

aurai un double plaisir, je vous assure.

Mme de Soubise prit la manchette, et lut les deux premiers vers d'une voix mal assurée.

— Vous voyez, madame? dit Saint-Amour, belle comme vous... brune comme vous. Aussi, quelle vérité n'avez-vous pas mise à ces deux qualificatifs ! Quant au correctif « insensible », vous l'avez dit sans conviction.

— Professeur, bon ! pédagogue, non, mon cousin ! interrompit le Roi. Continuez, madame, je vous en supplie Saint-Amour ne nous est d'aucun secours, et il peut retourner galantiser auprès de Mme de las Niévès.

Le petit collet saisit au vol la permission qui était un ordre, et alla murmurer, *amoroso*, aux pieds de la remueuse :

— Qu'il me soit permis au moins de vous contempler, Señora Maria mia !

La vieille dame riposta par un rondeña :

— Tus ojos son ladrones
Que roban y hurtan,
Tus pestañas el monte
Donde se ocultan.

— Ce qui veut dire encore ? supplia l'abbé.

— Je ne saurais oser, señor... je ne saurais oser, laissa tomber avec mignardise la señora de Honor.

— Osez ! Señora, osez toujours !

— Tes yeux sont larrons dérobours, et ravissours, et tes cils, les bois où ils se cachent occoultement.

— Mais alors, señora, si vous avez peur, c'est que vous m'aimez. Je saisis cette jolie main si chère...

Et Saint-Amour qui, jusqu'ici, n'avait que parodié, pensa qu'il devait souffler. Il saisit la main de la señora qui la lui arracha avec indignation.

Louis XV comprit que l'abbé avait, à son adresse, dit le mot et fait le geste.

Mme de Soubise continuait de lire, mais la voix si éteinte, la respiration si haletante, qu'elle ne put reprendre les quatre premiers vers d'ouverture, et s'arrêta. Elle venait de se souvenir qu'elle avait, en effet, les yeux bleus. Le Roi, attendant chaque parole sur les lèvres de la jeune femme, se penchait vers elle, et si près, qu'entre les deux bouches, maintenant, il n'y avait que la distance d'un baiser. La main de l'adolescent se posa doucement, alors, sur la main que Mme de Soubise abandonnait à l'accoudoir du fauteuil.

— Vous êtes, Señor, un grand diseur de pas vrai, répondait en ce moment au petit collet la señora de Honor, empruntant, au dictionnaire des Précieuses, cette expression dont elle avait entendu Saint-Amour se servir un jour :

No todo es vero
Lo que suena el pandero.

— Oh ! cette fois, j'ai compris, cria l'abbé : « Tout n'est pas vrai que sonne le tambour. » Oh ! Sire, affirmez à Mme de las Niévès que le tambour sonne vrai, et que sa guitare ment seule à cette heure.

La main brûlante du Roi avait pressé la main brûlante de Mme de Soubise.

Le Roi se levait, la pourpre aux joues, la sueur au front. Mme de Soubise se leva aussitôt, les lèvres pâles, l'œil égaré, le cœur émerveillé, l'âme épanouie. Elle tendait la manchette au Roi pour la lui rendre.

— Non, non, daignez la garder ; qu'il vous plaise de la garder, madame !

— Oh ! c'est trop fort ! trop fort ! exclamait Mme Infante, en jetant son petit bouquet au nez de Lancret. Et moi ? et moi ?

Elle allait fondre sur les deux fauteuils. D'Epernon l'arrêta par un compliment ; Lancret, respectueusement encore, ramassa le bouquet.

— Mais, Sire, continua Mme de Soubise, celle à qui Votre Majesté destinait ces vers délicieux...

— Mais, madame, je les destinais à .. je les destinais, vous le voyez bien... c'est-à-dire que...

L'adolescent, dès la première rencontre avec l'amour, tournait brusquement et lestement les talons.

« Il est donc vrai ? », songeait, anéantie, Mme de Soubise, et en elle, se succédaient rapides, mille impressions inconscientes : surprises, joies intimes et vagues fiertés.

Elle était donc bien réellement aimée ! Comment en douter, maintenant ?

Son âge ne lui permettant pas de redouter ce danger, elle n'avait eu le temps, ni de réfléchir, ni de se défendre. Le jeune Roi, timide, s'était déclaré néanmoins. Elle en avait les joues rouges encore, et les mains encore brûlantes. Oui, elle était aimée, et elle sentait en elle comme un adorable quelque chose de nouveau et d'exquis, fait d'émotion et d'orgueil à la fois. Comment se pouvait-il qu'elle eût fait battre le cœur d'un enfant et d'un roi chez lequel tout était candeur, et si beau que toutes les fraîcheurs, toutes les beautés, toutes les grandeurs pouvaient se le disputer ? Bah ! son caprice n'aura que la durée d'une aube de printemps ! Mon Dieu ! quel danger à se laisser aimer d'un enfant ? Et puis, orphelin, c'est presque de la pitié maternelle que de ne pas le sevrer d'un cher mirage d'amour qui lui est doux. Elle cherchait un peu à s'expliquer à elle-même et, déjà, à s'excuser. Qu'il m'aime donc ! Il ne me mettra jamais dans le cas de lui être cruelle. — Mais il est adorable, ce cher et beau petit Roi ! conclut-elle tout à coup, après un silence et un soupir.

Maintenant que Louis avait reculé devant un aveu en règle, il se sentait gauche, sot, mécontent, malheureux, et n'osait plus regarder la jeune femme. Cependant, il hasarda les yeux sur elle, quand il la vit ployer la manchette et la glisser dans son corsage entre-bâillé, au point où se révélait, avec le renflement d'un cou de tourterelle, la fuite discrète d'une ligne perdue en des blancheurs de lis. Il rougit.

— Votre Majesté a parlé d'un bal à Chantilly chez M. le Duc ? jeta, enfin, Mme Infante, qui trouvait que le Roi, son mari, la traitait injurieusement, puisqu'il ne s'occupait que de sa Gouvernante... Sa Gouvernante... une veuve de gendarme ! ! !

— En effet, répondit le Roi que cette interrogation venait, fort à propos, tirer de son silence et de son trouble.

— Et quand ce bal, Sire.

— Je ne sais, M. le Duc ne m'a point encore demandé mes ordres.

— Vous me permettrez bien d'y assister avec votre... Mme de Soubise.

Louis XV fronça le sourcil.

— Madame, M. le Duc est mon premier ministre, et il lui plaît, paraît-il, d'avoir des volontés aussi, car il a insisté pour que vous vinssiez à Chantilly, avec Mme de Soubise en effet, souligna-t-il.

Cette amertume n'avait point échappé à l'idole de Louis.

Cependant le front du monarque amoureux se radoucit, et ses yeux, en se reposant sur les yeux de Mme de Soubise, avaient repris leurs désolées, mais caressantes timidités.

— Je me ferai belle pour M. le Duc, déclara Mme Infante avec une dignité très amusante, Mme Joly ? . . . Mme Joly ? . . . Vous prendrez mes ordres à moi, pour mon ajustement.

Mme Joly était la femme du maître à voltiger des pages, et la femme de chambre de l'Infante.

— Vous aussi, madame ? interjeta le Roi. M. le Duc est donc un grand conquérant en galanteries comme son illustre aïeul en batailles ?

Et le Roi frappa du pied. D'Epernon, qui toujours prudemment examinait le travail de Lancret avec lequel il s'entretenait tout bas, se retourna, et Saint-Amour comme lui, au moment où — les deux mains sur la poitrine, — il semblait vouloir péniblement s'arracher le cœur pour le jeter aux pieds de la señora de las Niévès.

— Les petits collets de France sont, bien sour, des *marranos*, venait de lui lancer à la tête la dame de Honor, en se réfugiant vers sa guitare.

— Votre Majesté, disait Mme Infante impérieusement, a encore le droit de me défendre le bal, et de voir à ce qui est du ressort de la petite toilette ; mais, quand je serai sérieusement la Reine...

— Et quand Votre Altesse royale sera sérieusement la Reine ? interrogea Mme de Soubise, qui voyait le Roi contrarié, et voulait donner un autre tour à ses préoccupations.

— Oh ! alors je ferai la grande toilette, Mme de Soubise, répondit l'Infante avec hauteur à sa Gouvernante. J'aurai une robe couleur chair, des pierreries partout. Dans mes cheveux, je veux le diamant « de 1800 mille livres », disait, Sire, votre bon oncle M. le Régent — et suspendu en poire à un collier tout en brillants. Et toi, Soubise, tu en mourras de jalousie, et ce sera bien fait, car je ne t'aime plus !...

— Ah ! vous « voulez », vous aussi, madame ? interrompit sévèrement Louis XV. Il n'y a, en France et à Versailles, pour vouloir, que moi. YO-EL-REY — ajouta-t-il, citant, dans la langue de l'Infante, la formule espagnole de la volonté royale.

La petite Infante redressa le buste et la tête, et tapa du pied.

— Et — YO-LA-REINA — riposta-t-elle, volontaire.

— Vous ferez alors ce qu'il vous plaira, madame.

— Je le ferai, et vous le verrez, Sire. En attendant, merci !

Mme Infante s'inclina devant le Roi qui se disposait à sortir.

Louis XV reçut de Mme de Soubise la révérence que Marcel enseignait aux dames de la Cour, avec le coup de pied dans les jupes pour en rejeter les plis en arrière. Il essaya d'entrevoir ce pied que l'on disait le plus petit de son royaume. Ce fut en vain. Mme de Soubise était réservée et chaste jusqu'au bout de ses mules.

— Madame, balbutia le Roi en s'approchant d'elle, j'avais encore l'intention de vous soumettre le temps de certain verbe « aimer » dont Mme de Toulouse... mais je me suis tiré déjà si mal de mon billet galant !

— Comment, Sire ! j'en reste sous le charme !...

— Ah ! madame, vous êtes si indulgente que, sur ce temps d'un verbe charmant, je vous demanderai la permission de prendre, un autre jour, mais au plus tôt, votre avis, et ma revanche.

— Sire, je suis toute aux ordres de Votre Majesté ! répondit en baissant les yeux Mme de Soubise.

— Encore ! et moi ? cria avec rage Mme Infante qui courut à ses huit canons, hélas ! déchargés.

D'Epernon salua ; Saint-Amour en fit autant, mais très bas, devant la señora de las Niévès, en ramenant, en une poignée de plis, dans sa main, toute l'étoffe de son petit collet.

— Salout, libertin ! lui jeta avec le plus aimable sourire la duègne qui, de sa guitare, tira, des cinq doigts à la fois, cinq notes crépitantes.

Mme Infante n'avait eu du Roi ni un mot de plus, ni un regard, ni un salut. Elle crut donc de sa dignité de ne point renouveler sa révérence. — Devant M. Lancret, le Roi inclina imperceptiblement la tête et sortit.

— Le Roi m'a un peu parlé, s'écria dans un élan de joyeuse fierté la pauvre petite reine, point du tout gâtée sur ce chapitre.

La señora Maria de las Niévès, triomphante, raclait sur sa guitare un air de bravoure :

« *A caballo ! Trabucazo y cargar !* »

A cheval ! Feu et chargez !

Mme de Soubise murmurait au plus intime, mais au plus doux d'elle-même : « Est-il possible que le beau et jeune Roi m'ait distinguée entre toutes... et m'aime réellement si fort ? »

— Madame, dit-elle en revenant à Mme Infante.

— Dites « Altesse », je vous prie... « Tout ce qui me plaira », vous avez bien entendu le Roi.

— Altesse...

— Et je ne veux pas que vous me parliez, même, Mme de Soubise ! Je ne vous écoute pas.

Et la mignonne Reine, avec hauteur, tourna le dos à sa Gouvernante avec un petit air très rancunier et une moue bien voulue.

Mme de Soubise s'inclina et Mme Marie-Anne-Victoire, courant à M. Lancret qui — toujours respectueux — lui rendit son bouquet :

— Monsieur Lancret, qu'est-ce que cette jolie Savoyarde qui vielle et dont

vous a parlé Sa Majesté Très Chrétienne, mon auguste époux ?

V

LA PREMIÈRE CHASSE DE M. DE LA POPELINIÈRE

Quand Louis XV sortit de chez Mme Infante, une ombre de martiale tournure se dégagea des lointains et des obscurités de la galerie d'antichambre — le capitaine d'Artagnan.

Le Roi préoccupé, silencieux, mécontent de lui-même et de tous, marchait tête basse et cœur brûlant, très visiblement de fort méchante humeur. Aussi, Saint-Amour et d'Epernon le suivaient-ils, n'osant rien dire. Le maître ne s'occupait pas plus d'eux que de d'Artagnan.

Il gagna sa petite garde-robe, dont l'unique fenêtre sur l'étroite cour intérieure des Cerfs, ne laissait passer qu'un jour morne, encore rayé des hachures de la pluie. Il s'approcha du vitrage, regarda pleuvoir un instant, poussa un gros soupir, puis s'assit. Sans demander ses valets de chambre, il se mit en devoir de chausser de grandes bottes de cheval armées de fins éperons dorés. Il semblait avoir pris une brusque détermination. Saint-Amour et d'Epernon le regardaient faire, puisqu'il plaisait à Sa Majesté de se comporter de la sorte et de ne requérir les services de personne. On entendait, au dehors, un pas et un fredon. D'Artagnan était à son poste.

Tout à coup, le Roi assis releva la tête :

— Est-ce que je ne suis pas le maître, Saint-Amour ? interrogea-t-il sur un ton maussade et colère.

— Vous l'êtes certainement, Sire. Cette trompe de maréchal Villeroy l'a assez corné et recorné aux oreillles de Votre Majesté.

— Mme de Ventadour, maugréa le Roi avec un sourire amer, avait sans doute soufflé !

— Je ne dis pas non. Sire. C'est, pour M. le Maréchal, la Loi et les Prophètes que Mme de Ventadour, répondit irrespecpectueusement le petit-collet.

— Si je suis le maître, mes sujets alors m'appartiennent, corps et biens ? syllogysa le Roi, après quelques instants de silence. N'est-ce pas, d'Epernon ?

— Parfaitement, Sire.

Louis XV se remit debout, frappant d'un talon après l'autre sur le parquet pour bien assurer les bottes à ses pieds.

— Dis-moi, beau cousin Saint-Amour, recommença-t il avec un certain embarras, est-ce que ce n'est point pour la belle Mme de Fontanges que mon aïeul, entre Saint-Germain et Versailles, créa Marly, édifia son grand pavillon et les douze petits, et « la montagne de neige » — cette cascade superbe aux soixante trois degrés de marbre blanc ?

— Sire, persifla l'abbé, M. de Fleury, votre précepteur, et M. de L'Isle, votre géographe vous ont joliment bien enseigné l'Histoire et la Géographie !

— Et Marly a coûté des millions, n'est-il pas vrai ?

— Beaucoup de millions même, Sire. Mais, quand il s'agit de Celle que l'on aime...

— Et, où mon aïeul prit-il ces millions ?

— Chez ses sujets, je le répète, les manants et vilains taillables et corvéables à merci, puisqu'il était le maître.

— Je le suis aussi. Mais comment les obtenir si j'avais la fantaisie de construire, à mon tour, un merveilleux château de Fée ? Et où les prendre, puisque M. de Fréjus affirmait au Conseil, ce matin, qu'Épargne, Trésor et Cassette, tout est vide, et qu'il me retranchait deux cents Mousquetaires.

— Mais chez M. de La Popelinière.

— Ce nom ! il me semble... Qu'est-ce donc que ce La Popelinière ?

— Un gros traitant et votre Trésorier général, Sire.

— Ah ! oui. Je me rappelle maintenant, dit le Roi avec un sourire. Et il n'est pas de qualité ?

— Non ; de bas lieu, Sire — légèrement frotté de quelque savonnette à vilain, mais d'ordémesurément. Le Pollion de son siècle pour les Beaux-Esprits et les artistes, ainsi qu'on le nomme et qu'il se dénomme.

— Il doit être terriblement vieux !

s'écria étourdiment le Roi qui, tout en parlant de M. de La Popelinière, pensait à Mme de Soubise.

— Vieux, laissa échapper d'Épernon. Trente-quatre ans.

— Si jeune et déjà si riche !

— Et le protecteur affiché de Mlle de Camargo, la Déesse régnante de la danse, qui a quinze ans, de la gorge plein les mains d'un honnête homme, et de petites dents de souris... plein le sourire.

— Mais il est marié, votre La Popelinière ?

— Il a ce malheur et cette douleur !

— Oui, il me souvient, à cette heure. Richelieu... la plaque de cheminée...

Et le Roi, se déridant enfin, depuis qu'il avait quitté l'appartement de Mme Infante, partit d'un pétulant éclat de rire.

— Précisément, Sire. Marié et... contrarié, mais — de plus, et ce qui vaut mieux — c'est un « Bienfaisant ».

— Bienfaisant ? interrogea le Roi avec étonnement. Voilà un qualificatif que je n'ai jamais entendu dans les leçons de M. de Fréjus.

— Je le crois, Sire. C'est un mot tout nouveau — dont M. de Fréjus doit être même dépité et M. le Duc surtout épouvanté — et que vient de créer cet incorrigible rêveur d'abbé de Saint-Pierre. M. de La Popelinière, en effet, est la Providence généreuse des gens de tous les états — bonne et mauvaise compagnie — gens de lettres, gens du monde, artistes, étrangers, auteurs, actrices, filles de joie Sa maison est ouverte à tous et n'a pas volé ce nom de *ménagerie* par laquelle on la désigne.

— Mais, je veux le voir, ce M. de La Popelinière ! déclara aussitôt le jeune Roi avec le ton autoritaire qui lui était familier — et comme monarque absolu et comme enfant gâté. En attendant, me voici botté pour la chasse, et passe-moi mon fouet. Je veux chasser, car j'ai besoin de chasser ; je suis trop en colère depuis une heure. Il faut que l'on chasse !

— Puis-je faire remarquer à Votre Majesté, hasarda d'Épernon, qu'elle n'a point — hier soir — donné d'ordres à ce sujet?

— Je les donne, quand il me plaît. Et ce n'est pas une chasse en règle que je prétends faire aujourd'hui. C'est un simple prétexte à galoper, à oublier que j'ai été — chez Mme Infante — d'une timidité stupide et d'une rare sottise.

— Mais, à mon tour, je ferai remarquer à Votre Majesté qu'il pleut un peu bien fort...

— Que me fait ? riposta brutalement le Roi.

— Et que les Gentilshommes de la maison de Votre Majesté, Votre Majesté elle-même, continua imperturbablement l'abbé, vont être outrageusement rafraîchis et défraîchis, et fort enrhumés ensuite.

— Ah ! voilà qui m'est bien égal, puisqu'il me plaît qu'on chasse et qu'on se mouille. — Que l'on se hâte surtout ! — Monsieur d'Artagnan ? cria le Roi.

D'Épernon jetait un regard consterné sur sa délicate et légère toilette de Balustre. M. d'Artagnan parut au seuil de la Garde-Robe.

— Je chasse. Avise. Dans un quart d'heure tout le monde en selle, tout le monde, entends-tu ? — Toi, tu m'accompagnes. J'ai dit : un quart d'heure, et je descends dans le vestibule sur la Cour de Marbre.

— Quelle bête Sa Majesté désire-t-elle chasser ?

— Courir plutôt, car il ne s'agit que de courir. — Un cerf.

— Où Votre Majesté veut-elle courir le cerf ?

— A Marly, chez Mme de Soubise... Non... chez Mme de Fontanges... Vrai, je ne sais plus où j'ai la tête !

— Dis : « le cœur » mon petit ! grommela d'Artagnan.

Louis XV se troublait, rougissait, frappait de la botte, et, du fouet en cinglait les tiges, essayait de se donner une contenance.

D'Artagnan allait pirouetter et obéir aux ordres. Le Roi l'arrêta d'un « A propos ! » très vif et très sec.

— Qu'à mon retour de Marly, Monsieur le Maréchal, je trouve ici mon Trésorier général, Monsieur...

Et se tournant vers Saint-Amour, il sembla faire appel à sa mémoire.

— M. Alexandre-Jean-Joseph Le Riche de La Popelinière, dit le Sultan, défila avec emphase Saint-Amour.

Le capitaine des Mousquetaires s'inclina, pirouetta cette fois, et courut transmettre les ordres à qui de droit. Sa Majesté, se battant la botte droite du manche de son fouet, sortit derrière lui, et descendit dans la galerie vitrée du rez-de-chaussée qui régnait le long de la Cour de Marbre.

Sa pensée était restée chez Mme Infante et il revoyait tout, et il réentendait tout, et se gourmandait en s'approchant des vitrages dont la pluie avec rage fouettait les glaces en ce moment. Saint-Amour et d'Epernon s'approchèrent avec lui.

— Tiens, mais, je ne me trompe point, exclama d'Epernon. Voici, justement, l'équipage soupe-au-lait de M. de La Popelinière et je reconnais son énorme cocher coiffé à l'oiseau Royal sous un lampion volumineux.

— Bon ! dit le Roi. Les deux laquais, debout derrière le carrosse, feraient deux superbes grenadiers au régiment athlétique de mon frère Frédéric-Guillaume de Prusse !

Le carrosse tourna correctement et pompeusement non loin de l'escalier de la Reine — et le Roi regarda avec curiosité. Les deux livrées se précipitèrent au marche-pied et aidèrent à descendre un gros petit homme grisonnant sous un œil de cette poudre d'iris mise à la mode par Mme de Parabère. Puis, elles tirèrent du carrosse — un vrai monument — certain corbillon doublé de soie bouton de rose dans lequel était roulé et dressait la tête un petit animal à pelage blanc, mais auquel il était encore impossible de donner un nom.

Pendant qu'un des laquais courait, à la porte de l'escalier, nommer son maître et dire son désir, l'autre amenait hors du corbillon l'animal par une laisse de soie neige qu'il remit entre les mains de M. de la Popelinière. L'animal — maintenant sur ses quatre fuseaux élégants et grêlés et avec une tête fine charmante — était une biche qui regardait autour d'elle, curieuse plutôt qu'effarouchée.

Tout cela intéressait vivement l'enfant de quinze ans qu'avant tout était le Roi et qui aimait beaucoup les bêtes, à commencer par sa chatte, Mlle Charlotte. Le traitant fit quelques pas sur le pavé de marbre, les yeux levés vers le Château dont il évaluait, d'un regard souverain, non les magnificences architecturales, mais la valeur approximative.

— Si M. de la Popelinière, dit alors Saint-Amour dans un éclat de rire, avait la jambe, le torse, le profil et le déshabillé voulus, on jurerait la Diane Chasseresse de votre Cabinet des Antiques, Sire.

En ce moment, un huissier entraît dans le vestibule et venait au Roi :

— M. le Trésorier général s'informe si Sa Majesté daignerait le recevoir.

— Qu'il entre !

— Avec sa bête, Sire ? Car il mène...

— Avec sa bête. Ce ne sera pas la première qu'aura vue Versailles, ajouta le Roi sur un petit ton amer et malicieux.

Elle était peu aimable, ce matin, Sa Majesté. L'huissier se retira et revint précédé de M. de La Popelinière.

La biche — toute blanche — était délicate, gracieuse, si svelte de membres, si fine de museau, et la première personne, sur laquelle se reposèrent ses yeux, fut le Roi. Ces yeux veloutés, pleins de douceur timide et de langueur caressante, rappelèrent à l'adolescent amoureux les yeux de Mme de Soubise — à laquelle il repensa tout de suite.

La Popelinière portait l'embonpoint prématuré des financiers qui se nourrissent bien et s'agitent peu. Il marchait des épaules, avec cette importance que donne la conscience d'une caisse intarissable et portait au vent avec cette suffisance des gens gonflés de leurs mérites. Il s'inclina, trois fois, devant le Roi.

— Sire, j'ai imaginé, à mon usage, un Calendrier avec cette rubrique : *Le Vrai Bonheur*, et j'y consigne religieusement les jours ou j'ai l'honneur d'apercevoir Votre Majesté. J'y noterai particulièrement celui-ci, heureux et fier que je suis, puisque Votre Majesté daigne rece-

voir son très humble serviteur et Trésorier général dont l'obéissance et la fidélité sont à ses pieds.

La période avait été longue et déroulée avec l'obséquieuse emphase habituelle aux traitants parvenus. Le Roi souffla comme s'il l'eût, lui-même, prononcée, et se contenta d'incliner légèrement la tête. D'Epernon était souriant et Saint-Amour moqueur.

— Sire, continua M. de La Popelinière après avoir repris haleine, je n'aurais point permis à mes deux « inutiles » d'apporter familièrement à Votre Majesté le petit bijou vivant que je la conjure d'accepter. J'ai voulu que cette biche — rare de pelage — vînt elle-même, avec moi se mettre aux pieds de Votre Majesté.

— Mon Trésorier général est le bienvenu et son présent le bien reçu, répondit le Roi préoccupé. D'où vient cette jolie bête ?

— De Marly, Sire.

Le Roi tressaillit :

— Et comment y a-t-elle été capturée ?

— J'ai tout lieu de penser que c'est une jeune épouse, infidèle à son cerf, ou par son cerf trompée et abandonnée.

— A la Ville et à la Cour cela se voit, hélas ! M. de La Popelinière, gémit avec mélancolie Saint-Amour. Il y a partout, des Richelieu.

Le Traitant rougit et le Roi avec lui.

— Elle errait, toute perdue, continua le Trésorier ; elle bramait, éperdue ; mes gens assurent même qu'elle pleurait. Ils s'en emparèrent, me l'apportèrent. Elle appartenait de droit à Votre Majesté et parce qu'elle habitait Marly qui est au Roi, et parce qu'elle est exceptionnellement jolie, et qu'auprès de Votre Majesté tous les malheureux ont leur refuge naturel.

D'Épernon se pinçait les lèvres. Saint-Amour offrait à l'animal une pastille au musc et le Roi flattait doucement, de la main, la délicieuse petite bête.

— Mais elle est ravissante ! murmura-t-il. Vois quels beaux yeux, Saint-Amour ! Est-ce qu'ils ne te rappellent pas ?...

Et, s'arrêtant brusquement :

— Merci, M. de La Popelinière ! Oui, je l'accepte. Elle sera de ma petite ménagerie de La Muette, avec ma vache noire : celle-ci, toute noire, elle, si blanche ! Maintenant, comment la nommerai-je ? Aide-moi, Saint-Amour.

— Moi, en l'honneur de M. de La Popelinière, je la nommerais de l'un des trois prénoms qui lui conviennent si bien, sans parler de son nom Le Riche qu'il porte à fort juste titre. Alexandre, un conquérant — Joseph, un chaste ou un résigné — Jean... qui perdit sa tête.

D'Epernon avait envie de rire, le Roi de tousser, et M. de La Popelinière de se fâcher — malgré le sérieux imperturbable que gardait l'abbé de Saint-Amour dans son impertinente et malicieuse proposition. Le Roi rompit les chiens.

— Si nous l'appelions « Duchesse », dit-il à M. de La Popelinière, puisqu'elle vient de Marly et que Marly appartenait à l'adorable Mme de Sou... Non, duchesse de Fontanges.

— Oh ! Sa Majesté a toujours le dernier mot de toute chose ! déclara prétentieusement M. de La Popelinière en se courbant jusques aux bottes du jeune Roi. Le nom est romanesque avec cela...

— Seriez-vous donc romanesque, M. de La Popelinière ?

— Je ne sais ; on le dit. — Mais j'aime le romanesque, Sire.

— Encore une fois, merci, M. le Trésorier général ! D'Epernon, prends la laisse de Duchesse.

D'Epernon obéit.

— Ne suis-je pas tout entier — corps, âme et caisse — à Votre Majesté ? répondit le financier que l'orgueil enflait comme la grenouille de M. de La Fontaine.

Et il se disposait à saluer le Roi et à se retirer à reculons, ayant remis la laisse de soie neige aux mains de d'Epernon.

— Eh ! vive Dieu releva Saint-Amour, votre caisse arriverait très à propos, car vous n'ignorez pas que Sa Majesté est fort à court d'argent. Donner au Roi, Duchesse, c'est beau ; mais encore de quoi la loger, la nourrir, la parer, ce serait superbe !

— Mais, tout est au Roi, déclara le financier en tournant adroitement l'invite. Je ne suis que son Trésorier.

— Voilà une sublime parole et une



Le Roi y était représenté debout, montrant la petite Majesté...

aveuglante vérité ! recommença cette guêpe de Saint-Amour. Puisque tout appartient au Roi, constituez un douaire ducal à cette jolie petite veuve de biche, et le Roi vous laissera le demeurant. Vous y gagnerez encore de quoi tapisser d'un second million, en billets de la Banque, le boudoir de Mlle Cupis de Camargo ; publier un autre ouvrage, à exemplaire unique, comme votre *Tableau des mœurs de ce temps* ; construire le théâtre que vous projetez pour jouer, à domicile, vos pièces de comédie et éditer même — avec le luxe d'illustrations que M. Arouet, dit Voltaire, annonce pour son poème épique — l'*Extrait du Système de M. Rameau*, par Mme de La Popelinière.

Le Traitant — dont cet étalage devant le Roi faisait briller toutes les vanités — s'effrayait pourtant, un peu et au fond, du dénuement royal que le petit-collet lui dénonçait sous de transparentes allégories. Il ne voulut toutefois point, vis-à-vis de Louis XV, témoigner la crainte d'une prise au mot et, vis-à-vis de son interlocuteur, avoir le démenti de sa fastueuse générosité.

— Il faut donc des trésors à Sa Majesté? murmura-t-il obséquieusement.

— Vous l'avez dit, des « Trésors... » puisque vous êtes Trésorier.

Et l'abbé, dans une pirouette, appuya sur le mot

— Mais, encore?

— Par exemple : à cette a-do-ra-ble Duchesse... — et Saint-Amour scanda le qualificatif et le ponctua de quelques points pour en suspendre l'intérêt — ne faut-il pas des esclavages de diamants, des chaînes de perles, et c'est, là, un simple petit animal. Jugez des pierreries, des joyaux, s'il s'agissait d'une femme, Monsieur de La Popelinière !

— Si telle était la fantaisie de Sa Majesté ! répondit, derechef, par la tangente et avec moins d'élan, le financier.

— Et puis, continua impitoyablement Saint-Amour, pour loger Duchesse, un château de Fée comme Marly. Il ne s'agit toujours que d'une biche et re-ju-gez, M. de La Popelinière, s'il s'agissait — cette fois — non plus d'une femme... mais, d'une favorite.

A ce mot de « favorite », le Traitant dressa les oreilles et regarda — bien dans les yeux — le diabolique petit-collet.

— Oh ! Oh ! murmura-t-il dans un nouvel *a parte ;* et ressaisissant la balle en plein et au bond, et se tournant vers Louis XV :

— S'il en était ainsi, Votre Majesté serait... cruelle de ménager la caisse de son Trésorier général. — Ce n'est pas le Pactole à boire, M. l'abbé.

M. l'abbé allongea le bras droit, réunit trois doigts et, goutte à goutte, et, rime à rime, distilla ce distique empoisonné :

Son lit tari, quelle ressource
Sinon... le lit de l'Hôpital?

M. de La Popelinière rit jaune et à lèvres boutonnées.

D'Épernon souriait en caressant la biche, et n'osait davantage puisque le Roi se taisait. Le Roi restait muet, en effet, devenu sourd ou indifférent aux propos échangés à côté de lui par le malicieux Saint-Amour et l'avisé La Popelinière. Il songeait à Mme de Soubise ; il ne songeait plus qu'à elle depuis que son imagination avait évoqué Marly, Mme de Fontanges, et les millions que son Trésorier lui avait offerts, semblait-il. Sortant brusquement de sa rêverie :

— M. de La Popelinière, dit-il, je pars pour un courre au cerf à Marly, et je vous fais l'honneur de vous mener avec moi. Nous tâcherons de lancer l'infidèle de Duchesse. Et, pour le châtier, nous lui ferons découdre du chemin.

— Sire, cet honneur me confond ! répondit le Traitant en se courbant jusqu'aux éperons de Sa Majesté, cette fois.

Malgré les quelques tribulations qu'il prévoyait, sa vanité se trouvait trop haut flattée pour refuser. Il crut devoir, néanmoins, laisser pressentir à Sa Majesté les maladresses qu'il pourrait bien commettre sous ses yeux : « Je monte assez mal à cheval, Sire... »

— Vous monterez mieux après la chasse, Monsieur.

— Si vous en revenez entier, Monsieur

de La Popelinière! ajouta en ricanant Saint-Amour.

D'Artagnan avait reparu dans la galerie d'où il considérait la mêlée affairée de gens et de bêtes que cette chasse subite et improvisée venait de mettre en mouvement dans le vaste abord pavé jusqu'à la Cour de Marbre.

— Monsieur le Capitaine? appela le Roi. Donnez des ordres pour que l'on confie à Chancenetz cette biche destinée à la Muette et recommandez que l'on ait pour elle des soins et des égards, car elle est Duchesse de nom et de titre! — Que l'on renvoie le carrosse de M. de La Popelinière et faites amener à M. le Trésorier un cheval de mes écuries, un peu vif et de bonne allure.

M. de La Popelinière dut — en homme poli — s'associer par un sourire, aux attentions de Sa Majesté. Mais, ce sourire manquait de franchise.

— D'Artagnan, tu chevauches derrière moi et Monsieur à une portée de mousquet. Le gros de la chasse n'a point à s'occuper du Roi. Qu'on embouche les cors et en selle! — Je pars.

D'Épernon s'en alla rejoindre, dans la cour, La Trémoille et Gesvres, qui n'avaient pas eu le temps de s'équiper et — près de leurs montures — se tenaient en toilette de Balustre, bien déconfits et enrageant tout bas.

« Je pars », avait dit le Roi, et il était déjà à l'extrémité de la Cour de Marbre, tandis que les fanfares éclataient et les meutes clabaudaient. En un clin d'œil il fut à cheval. La Popelinière souffla comme un bœuf, en enfourchant assez péniblement le sien. Son carrosse était renvoyé et Chancenetz emmenait la biche.

— Tu ne nous suis donc pas ? cria La Trémoille à Saint-Amour qui, à l'abri de la pluie sous le Balcon Doré, assistait au départ.

— Je suis d'Eglise, et verser le sang nous est formellement interdit.

— Le sang humain ; mais l'autre ?

— C'est trop souvent la même chose, lui envoya le petit-collet.

De Gesvres, en selle, se tournant vers l'abbé :

— Dis plutôt que tu crains l'eau ?

— Je l'abhorre et je m'en tiens à la seule bénite, Nemrod !

Une tempête de fanfares et de galops déboucha, furieuse, par toutes les grilles de la Cour en face des Grandes et des Petites Écuries. Il pleuvait dru en ce moment et la chasse — au travers de laquelle la pluie cinglait obliquement — fut, en quelques rafales, transpercée jusqu'aux os. On essaya, d'abord, de faire contre fortune bon cœur, et quelques éclats de rire et quelques épigrammes s'entre-croisèrent. Mais, bientôt, la bonne humeur éteignit ses fusées sous l'averse persistante et glacée.

On galopait dans la plaine de Versailles, le Roi et son Trésorier en tête — celui-ci, soufflant d'ahan et suant déjà, mais s'efforçant de conserver ses aplombs et de répondre aux questions du Roi avec une sérénité stoïque de courtisan. Le pauvre homme vacillait sur sa selle, avec les incertitudes du trébuchet que tout marchand portait alors dans sa poche, car on pesait — en affaires sonnantes — rigoureusement les louis.

— Avez-vous bon appétit, Monsieur de La Popelinière ?

— Sire, je mange comme un véritable Académiste, ayant le bonheur de posséder — les *Gazettes* vous le diront — le meilleur cuisinier de Paris.

Le Roi donna de l'éperon dans le flanc de son cheval qui, brusquement, allongea son galop. Le cheval de M. de La Popelinière mit quelque amour-propre à regagner le champ perdu et le Trésorier alla presque donner du nez entre les deux oreilles de sa bête. Il s'efforçait de garder, entre le Roi et lui, les distances respectueuses et tirait, pour cela, sur le mors. Mais, le cheval de l'Ecurie royale, ne l'entendant pas ainsi, forçait à son tour sur le poing du cavalier, qu'il brusquait de la croupe et des jarrets.

— Monsieur de la Popelinière, recommença le Roi sans se retourner, vous mêlez, paraît-il, l'*Utile Dulci*, c'est-à-dire la littérature à l'arithmétique, si l'indiscret abbé de Saint-Amour a dit vrai.

— Oh ! sire, quelques in-quarto,

quelques pièces de théâtre, et la dernière, *La Fontaine de Sapience*, est — dit-on — d'un motif ingénieux.

— Nous l'applaudirons un jour, Monsieur, je l'espère bien. Vous avez aussi publié certain livre, le. . le... le...

— *Le Tableau des mœurs de ce temps dans les différents âges de la vie*, Sire.

— C'est cela. Imprimé à un exemplaire unique, je crois ?

— Oui, Sire, avec vingt illustrations qui...

Un bond de son cheval coupa le souffle et la phrase à M. de La Popelinière.

-- Mais, que vaut-il auprès du livre savant que Votre Majesté — si précocement visitée des Muses de l'Histoire et de la Géographie (M. de la Popelinière pensait qu'il devait exister aussi une Muse pour la Géographie) a écrit en 1718 — Votre Majesté avait huit ans — sur le *Cours des principaux fleuves de l'Europe* ? Livre tiré à cinquante exemplaires et que les courtisans s'arrachèrent.

— Peuh ! répondit le Roi. il est bien incomplet — je m'en suis aperçu tout à l'heure — puisqu'il y manque le fleuve du Pactole dont parlait encore Saint-Amour et qui prend — paraît-il — sa source dans votre caisse.

— Diable ! souffla le Trésorier et – pour ne point répondre — il jugea habile de tirer vigoureusement sur sa bête qui — surprise — fit un écart et, de la distance respectueuse, une distance prudente.

La pluie tombait à seaux. Sur le silence de M. de La Popelinière, le Roi se retourna légèrement et, sous une main habile, sa monture se piéta, le temps de permettre à M. de La Popelinière de se retrouver à portée de la voix.

— Votre livre m'intéresse plus que le mien, Monsieur. Vingt illustrations, avez-vous dit ?

— Oui, sire ; et La Popelinière, ressaisi par ses orgueils de Traitant et ses prétentions d'écrivain, continua : dont quatre au lavis et seize en couleurs, et où je me suis fait représenter en diverses attitudes, d'après nature, dans les différents âges de ma vie.

— Ce doit être bien curieux, Monsieur le Trésorier !

— Un peu plus même, Sire, si j'ose l'avouer. J'en ai fait, du reste, briser les planches. Un in-4° superbe !

— Et unique, Monsieur de La Popelinière ?

— Unique, Sire.

— Oh ! je le regrette.

— Sire, si j'avais jamais pu me flatter qu'à l'auteur du *Cours des fleuves de l'Europe* cette œuvre pût offrir quelque intérêt, j'en eusse fait tirer deux exemplaires. Mais, qu'à cela ne tienne, Sire ! Tout est à vous et je suis à vous tout entier — corps, âme et caisse — je le répète — et mon *Tableau des mœurs du Temps* par dessus.

— J'accepte le *Tableau des mœurs du Temps*. Vous l'enverrez à M. de Fréjus...

— A M. de Fréjus, Sire ? releva le financier avec quelque embarras.

— Il a l'habitude de lire, le premier...

— C'est que, Sire, répondit La Popelinière avec effroi, les matières de cet ouvrage ne sont pas... tout à fait... matières d'Eglise.

— Q'importe, M. de la Popelinière ? Envoyez-le lui tout de même... S'il mérite le fagot et son auteur la roue... eh bien ! nous avons la Grève.

Le Trésorier ne put réprimer une grimace ; mais le Roi galopait de plus belle et la pluie tombait plus fort, — et les chasseurs venaient derrière, maugréant, jurant, pestant en leur cœur, mais le sourire aux lèvres.

On avait franchi la plaine de Versailles. Les bois de Louveciennes, de Montmorency, par lesquels on devait randonner, se soulevaient en puissantes ondulations de verdure.

Le Roi ne prenait — aujourd'hui — aucun intérêt à ce simple laissé-courre, et il laissait faire et on faisait sans lui comme il l'avait voulu. Ce simulacre de chasse n'avait été qu'un accès d'humeur et un prétexte.

Dépité contre lui-même, il avait fallu que ce dépit retombât sur son entourage. Tout plein de son amour pour Mme de Soubise, il s'était imaginé de revoir le Marly de Mme de Fontanges, rêvant — en

enfant gâté et maître absolu — de bâtir à sa première idole ce merveilleux château de Fée qui l'obsédait.

Quand le Roi et M. de La Popelinière — maintenant en arrière de la chasse — arrivèrent, galopant, à l'entrée des bois de Louveciennes, le gros Trésorier général était déjà recru et, de la tête aux pieds, il ruisselait de pluie et de sueur. Mais, son orgueil le faisait se roidir, résister, galoper et se taire. Il avait l'honneur de chasser avec le roi !!!

— Vous êtes donc marié, Monsieur de La Popelinière ? interrogea subitement Louis XV.

— Comme tout le monde, Sire, répondit piteusement le financier, et je ne m'en trouve ni plus mal ni mieux.

— Pas plus mal tout au moins, puisque Mme de la Popelinière ne vous a pas encore arraché les yeux pour vous punir de protéger Mlle Camargo, de l'Opéra, une déesse de quinze ans. Du reste, la renommée qualifie de « charmante » Mme de La Popelinière,

— Hum ! toussa M. de La Popelinière qui perdait les étriers, et eut toutes les peines du monde à les rechausser. Il répondit aussitôt : C'est Mme la Princesse de Ligne qui m'avait fait la grâce de me recommander les débuts de Mlle Cupis de Camargo — surnommée par elle *La Filleule des Fées*, d'antique et bonne noblesse espagnole d'ailleurs, Sire, et apparentée à plusieurs cardinaux dans le Sacré Collège...

— Et qui danse comme un ange ? interrompit le Roi.

— Et qui est jolie comme un lutin, renchérit M. de La Popelinière, si bien qu'en son honneur — avant et après le spectacle des *Caractères de la danse* — ses débuts, un triomphe — la foule s'est étouffée à la porte de l'Opéra, et deux grands seigneurs se sont battus en duel.

— Elle est aussi jolie que Mme de Soubise ?

— Elle est incomparable, bien que Votre Majesté ait dit comme un ange, et moi, comme un lutin.

Le Roi prit de l'humeur :

— Ce n'est qu'une ballerine pourtant !

— Oh ! si vous l'aviez vue, Sire, descendre des frises dans une Gloire ou flotter en des volts de Machines, vous jugeriez qu'Ange, Lutin, Fée sont des mots bien pauvres pour tant de perfections. Mais, à défaut d'autres et en attendant que l'Académie...

— En avant ! interrompit brusquement le Roi.

Et il enleva son cheval d'un coup d'éperon, forçant l'admirateur de Mlle de Camargo à redescendre du ciel sur son séant.

Le cerf était lancé. On découplait les chiens, chiens de Saintonge et de Vendée, chiens bâtards et chiens anglais à la queue desquels partirent les veneurs. Tout s'engouffra sous bois dans les cris, les abois, les sonneries de cors et les galops de chevaux.

— D'Artagnan ? appela le Roi.

D'Artagnan, qui suivait à distance mais à portée, en quelques galops fut auprès de Sa Majesté.

— Qu'a-t-on lancé ?

— Un cerf à sa troisième tête, Sire.

— L'époux trompé ou trompeur de Duchesse. Je vous l'avais bien dit, Monsieur de La Popelinière. Un double coup d'éperon, s'il vous plait, et hourrah !

Et voici La Popelinière emporté à la suite du Roi, battant et rebattant la selle de tout son embonpoint. D'Artagnan laissa gagner du champ aux deux cavaliers et éclata d'un rire sourd, gros d'ironique dédain.

— Si j'avais vu Mlle Camargo, disiez-vous tout à l'heure, Monsieur de la Popelinière... Eh bien, je désire la voir !

— Et des petits pieds, Sire, à mettre dans un étui d'argent. Quels jetés-battus ! Quels entrechats à quatre ! ! ! Quelle élévation et quel jet ! ! !

— Il y a d'autres petits pieds, Monsieur ; sachez-le !

— Pas au monde, Sire ; je ne le crois pas, et je n'en ai point vu.

— Ah ! vous ne le croyez pas ! Et ceux de Mme de Soubise, Monsieur ? Des pieds de Cour et non des pieds d'Opéra.

Cette petite averse d'humeur, ajoutée à l'averse pluvieuse continuant à faire rage,

glaça jusqu'aux moelles M. le Trésorier général.

« Si Mme de Soubise était la Fée sous laquelle il avait pressenti une favorite! Diable!! »

On criait que le cerf se rasait. M. de La Popelinière fit comme le cerf.

— Ce n'est pas à un pauvre Traitant, Sire, qu'il appartient et qu'il convient de savoir et encore moins de voir, quand il s'agit d'un pied de Cour!

Le Roi ne répondit mot, puis tout à coup :

— Oui, je veux voir cette demoiselle Camargo et je suis prêt à l'admirer avec vous.

— D'autant qu'elle vous adore, Sire! se hâta de jeter à la tête du Roi le malin financier qui — dans une évocation soudaine de choses impossibles — venait d'en entrevoir une qui eût étonnamment aidé à sa fortune.

— Elle aussi? laissa échapper le Roi. C'est, en effet, ce que m'a déjà dit Richelieu.

A ce nom de Richelieu, le front de M. de La Popelinière se rembrunit pour s'éclairer, presqu'aussitôt, sur un « hé! hé! » intime qui résumait bien des ambitions, des espoirs et des inconsciences. « Le Roi n'aurait qu'à pousser sa pointe et, de mon côté... »

— Monsieur de La Popelinière, si je vous ai fait quelque honneur en vous admettant à ma chasse...

— J'en suis encore confondu, Sire!

— Je prétends me donner, en retour, le plaisir de voir danser un pas à la protégée de Mme la Princesse de Ligne. Mais j'y veux une occasion rare et un décor féérique, puisque vous êtes romanesque. M. Le Duc m'offre, à Chantilly, une fête de nuit en domino. J'y ferai mander Mlle Cupis de Camargo, de l'Opéra, par mon Surintendant général des Menus-Plaisirs, et j'y invite M. Le Riche de La Popelinière, mon Trésorier général.

— Oh! Sire, Votre Majesté me comble, tout indigne que je suis...

— Si, si, vous êtes digne, interrompit en riant l'espiègle royal.

On avait traversé en biais la forêt de Montmorency en se dirigeant sur Marly. Le Roi venait d'expédier le capitaine des Mousquetaires pour s'enquérir où en était la bête et ordonner qu'à Marly on l'abandonnât, et s'arrêtât devant le Grand Pavillon, et cornât un hallali, comme pour la curée. D'Artagnan revint. Le cerf, par une manœuvre, venait de rendre sa voie plus difficile à emporter par les chiens. Les chiens étaient en défaut; ils avaient pris le change. On abandonnait donc la bête sans en revoir et l'on tirait tout droit sur Marly. Ce que d'Artagnan ne disait pas, c'est que les chasseurs harassés, trempés, vexés, se hâtaient d'exécuter l'ordre du Roi pour se reposer et s'abriter — s'il le pouvait.

Quand le Roi et M. de La Popelinière atteignirent Marly, devant le Grand Pavillon entouré des douze petits — et qu'on avait disposés selon un plan astronomique en l'honneur du Roi-Soleil — la sonnerie de l'hallali faisait rage. Les quatre ou cinq notes de la très vieille fanfare se perdaient au lointain des bois ou se répercutaient tout près, aux échos des merveilleuses bâtisses royales.

Le Roi avait enfin arrêté son cheval. Derrière lui, La Popelinière suait, soufflait, ruisselait — tous les membres rompus, — mais se consolant avec cette pensée de vanité philosophique qu'on ne payait jamais trop cher les faveurs royales. « Je les paierai plus cher encore peut-être », songeait-il, maintenant que lui revenaient certaines invites directes ou sournoises, et que le Financier reprenait le dessus sur le Glorieux.

Le roi resta en selle, rêveur. La belle duchesse de Fontanges passa dans une évocation des amours de son aïeul, suivie bientôt par l'image de « l'adorable » Mme de Soubise. Oui, il l'aimait de toutes les poésies et de toutes les ardeurs de la quinzième année, et autour d'elle et pour elle, voyait déjà s'élever, grâce aux enchantements faciles du Pouvoir Souverain, un merveilleux Château de Fée où l'isoler, où la garder, où la retrouver. Il connaissait la source où puiser les millions, nécessaires à réaliser ce rêve magique d'un enfant

encore un peu sous le charme des *Contes* de Mme d'Aulnoy.

Il pleuvait toujours. Gens et bêtes frissonnaient, glacés.

Le Roi donna, enfin, le signal du départ et — comme ils avaient, tous, grand appétit — ce fut, à bride abattue, que l'on reprit le chemin de Versailles, le Roi entraînant derrière lui l'infortuné M. de La Popelinière qui n'en pouvait mais. Sans répit, sans pitié, on galopa jusqu'au Château.

Jamais Versailles ne vit rentrer — dans les vastes approches de sa Cour de Marbre — une cohue aussi mouillée, aussi crottée, aussi fripée, aussi maussade, aussi lamentable.

Louis XV sauta légèrement à terre, d'Artagnan déjà debout à ses côtés et la main au mors de la monture royale.

Il leva les yeux sur l'appartement de la Reine où son regard allait chercher une fenêtre — qui resta close.

Quant à M. de La Popelinière, il s'épuisa en efforts douloureux pour arracher de la selle un arrière-train collé par l'eau, la sueur et le sang. Lorsqu'il toucha le pavé, il crut entendre dans tous ses membres la rupture de tous ses os.

— Quel pince-sans-rire que ce petit Roi ! marmotta d'Artagnan.

Le Roi, se tournant vers M. de La Popelinière :

— Monsieur mon Trésorier général, vous m'avez désennuyé et même intéressé. Aussi, suis-je bien aise de vous apprendre que j'ai signé — ce matin — entre les mains de M. de Fréjus, votre placet. Vous porterez, d'ores en avant, l'épée, entourerez votre hôtel d'une barrière, et y entrerez par des portes cochères.

— Oh ! Sire !! Sire !!! s'exclamait le Traitant en ponctuant de plus fort en plus fort comme chez les badins de la foire Saint-Laurent. Mais, au plus secret de lui même il se murmurait : « Qu'est-ce que Sa Majesté, Louis le Quinzième, va bien me demander maintenant ? — Je crois décidément, et en fin de compte, que jai fait une fameuse sottise... ou, peut-être, une excellente affaire. »

Le Roi salua La Popelinière d'un imperceptible mouvement de tête — et disparut sous le Balcon Doré du pavillon de Louis XIII.

Saint-Amour avait assisté au débotté, bien frais, bien sec, bien reposé, toujours souriant. La Trémoille et Gesvres l'évitèrent et s'éclipsèrent.

— Ah ! mon cher Monsieur de la Popelinière, recommença à bourdonner le petit abbé aux oreilles du Traitant... Je vous reconnais à peine et vous êtes — je le constate — homme à prendre les nobles façons et le bon ton à vue d'œil. — D'honneur ! vous voilà déjà présentable. Je m'assure que — dans votre Calendrier *Le Vrai Bonheur* — vous allez inscrire ce jour entre les plus heureux. — Mes compliments ! — Vous n'avez plus besoin que d'une « dolente » pour vous faire charrier chez vous. — Bonsoir et bonne nuit, mon cher M. Le Riche de La Popelinière !

Le Traitant tourna le dos à l'abbé et, courbaturé, boitant, geignant, il regarda — autour de lui et au loin.

Si, du moins, ses marauds « d'inutiles » avaient eu le bon esprit de venir l'attendre avec son carrosse !

Rien. M. de La Popelinière songea à envoyer quérir une dolente — ce qui décidément et en effet, vaudrait beaucoup mieux.

Il pleuvait toujours — toujours — toujours.

VI

M. DE VOLTAIRE TRICOTE

Jeanne-Agnès Berthelot de Pléneuf, Marquise de Prie, menait, en 1725, sous l'autorité de M. le Duc, les hommes, les affaires et le reste.

Sa maison était à la fois un cabinet et un boudoir, l'un aidant à l'autre — et l'amour achevait, ici, ce que la politique ébauchait là. Cependant, en apparence, on n'y avait partout sacrifié qu'aux Muses, aux Grâces, à la curiosité, à la frivolité.

A l'heure même où se tenait, à Versailles, le mémorable Conseil à la fin duquel le Premier Ministre et M. de Fréjus avaient mesuré, dans une escarmouche nouvelle, l'un son poing brutal, l'autre sa

patte de velours, Madame de Prie méditait dans sa chambre à coucher, où la ruelle galante de son petit lever se transformait souvent, après la collation, en bureau d'esprit ou d'affaires.

La marquise était seule, et nonchalamment jetée sur un sofa, où la jupe tant soit peu relevée découvrait un pied d'une délicatesse, d'une tournure achevée, et la fine cheville, jusqu'au coin doré des bas incarnadins. Elle puisait du bout des doigts en un drageoir de frêle porcelaine, à portée de sa main, sur une table de Chine. Devant elle, encore au chevalet, un ovale ravissant de Quentin de la Tour, le pastelliste déjà célèbre, semblait un miroir où, simplement, se réfléchissait la marquise, du fard aux joues selon son habitude, et dans le déshabillé gorge-pigeon à échelle de rubans roses, qu'elle portait précisément ce jour-là.

Assez grande, d'un embonpoint et d'une carnation délicate, faite au tour, la taille bien prise et d'une grâce piquante, le nez exquis, les yeux un peu tirés à la chinoise. les cheveux cendrés, les dents, les pieds, les mains d'une adorable petitesse ; provocante comme un lutin, distinguée comme une déesse, jouant à ravir du clavecin, dansant et chantant à affoler, c'était la « fleur des pois », disait d'Argenson ; « une vraie nymphe », écrivait Barbier ; « une créature céleste », renchérissait Voltaire. Ceci ou cela, ou moins que cela, hélas !...

Dans un milieu de cynisme et d'immoralité, au jeu d'effronterie perpétuelle et d'inexplicable raillerie, Mme de Prie et le duc de Richelieu devaient s'entendre au nez de M. le Duc. Ils n'y faillirent pas, en effet, et le jour où nous pénétrons chez la marquise, il s'entendaient encore, en dépit de leurs querelles quoditiennes et de leurs infidélités réciproques, se jouant à eux-mêmes des comédies dont ni l'un ni l'autre n'étaient les dupes.

Richelieu venait d'entrer, Madame de Prie ne fit pas un mouvement pour dissimuler ses jolies jambes et continua à croquer une dragée au chocolat.

— En vérité, cher, dit-elle indolemment, dans un éclat de rire, à travers les preles de ses dents, vous vous encanaillez. Quoi ! le cabaret des Trois-Cuillères, les « jarnidieu » des chansons poissardes de Vadé, les Célimènes du Marais, les Cydalises des traitants ?...

Le duc se jeta dans un fauteuil, s'éventa un instant de son mouchoir et répondit simplement par ce couplet d'un fredon à la mode :

Déjà roses nouvelles
Ont refleuri ;
C'est le temps où les belles
Changent d'avis...

— Vraiment ? Et vous arrivez de Cythère ? De chez la fille à la Dancour, cette Madame La Popelinière qui... Tenez, voici là, justement près du cœur, la suie de quelque plaque de cheminée.

Et la marquise montrait du doigt, avec froideur, une tache noire au justaucorps du duc.

— Vous regardez aujourd'hui bien haut, marquise ; ambitieuse comme vous l'êtes, voilà qui ne me surprend guère ; toutefois, mieux que personne, vous devez savoir que ce n'est point en cette partie de son ajustement que Richelieu porte le cœur.

— On assure pourtant que vous suivez les chemins du Tendre avec cette femme de maltôtier et que vous vous adorez, tous les deux, comme Cyrus et Mandane.

— Des cuistres, marquise, des cuistres de Hollande qui répandent ces bruits fâcheux, des faiseurs de pamphlets.

Et le duc s'éventa de nouveau.

— Bientôt, j'imagine, vous descendrez aux Martons et aux Florises.

— Vous êtes bien montée jusqu'aux ducs, Madame.

Mme de Prie se mordit violemment les lèvres.

— Affaires de cœur, cher...

— Effaçons « de cœur », s'il vous plaît.

— Soit, de ma part tout au moins ; mais, de la sienne ?...

— C'est un pleutre que M. le Duc. Si, comme lui, je vous avais aimée de cœur, moi, je vous aurais donné... ce que les Reines n'ont pas eu.

— Eh quoi donc ?...

— Pour y baiser vos pieds charmants, non pas un fiacre clandestin, mais un carosse de gala, écussonné des seize quartiers de mon blason, escorté des Gardes françaises, des timbales et des fanfares.

— Et moi, si j'éprouvais à votre égard les sentiments de Mlle de Charolais, je ferais pour vous, cher Duc, plus beau que Lauzun, plus galant que Riom, ce qu'un amour échevelé inspira à la Grande Mademoiselle, et à la duchesse de Berry .. je vous épouserais .. Mais, que dis-je ? Elle ne vous aime plus, Mlle de Charolais ; elle adore le Roi, et je suis aise de voir comme on vous drape à Chantilly.

— Décidément, vous êtes toujours jalouse, marquise, et cela vous rend méchante et cruelle.

— Dites plus encore, railla la de Prie, car j'ajouterai que vous êtes, pour Mlle de Charolais et les autres, le Mercure ailé de la petite poste du Balustre... si je suis bien informée.

— C'est d'une perfidie abominable, chère belle, et vous êtes, je le vois bien, non seulement jalouse, méchante et cruelle, mais plus encore... révoltante.

— Ah ! tout cela — excepté jalouse, duc ; je ne vous en fais pas l'honneur, mais, avouez que j'en aurais le droit, puisque, avec vous, chaque... entretien galant — prix proposé et accepté — me coûte trois cents livres... un peu cher...

Et la marquise, à chaque mot, donnait, avec rage, de la dent dans un chocolat, comme si elle eût mordu la joue de Richelieu.

— Tudieu ! un peu cher... Ah ! fi ! marquise ! Voilà qui est d'un commun !... Fréquentez-vous aussi chez Vadé, que vous m'accueillez, à la harengère, par une bordée d'invectives.

Richelieu donna une chiquenaude au point d'Angleterre de son jabot et continua, le sourire aux lèvres, de sa voix la plus chantante :

— J'aime à supposer, pour ma dignité, que ce n'est point cent écus que vous proposez au petit Arouet pour le former aux belles manières de votre ruelle et de votre alcôve !

Mme de Prie se redressa brusquement sur le sofa. Le duc poursuivit tranquillement :

— Du reste, ce rimailleur en est à Mme de Villars plus haute, ou à Mme de Rupelmonde plus jeune, et, puisqu'il vous faut à tout prix échouer, marquise, échouez au moins décemment.

— Décemment ! Monsieur de Richelieu...

— Pardon, c'est indécemment qu'il eût fallu dire, car je suis bien renseigné aussi, et — là-dessus — d'une philosophie dont rien n'approche. Mais ne lui avez-vous pas envoyé, à cet Arouet, une de ces bonbonnières à la mode, à glace libertine ? Il n'a eu qu'à la baiser, pour que son haleine, sous la limpidité menteuse du miroir, montrât aussitôt à ses yeux la marquise de Prie dans toute l'innocence.. édénique. Un chiffon de dentelles essuyant la buée légère, Ève disparaît et laisse dans l'imagination la vision perverse du fruit défendu. Pourtant, je crains que vous ne soyez volée, chère, et que tout de vous, charmes et souvenirs, ne soit resté dans le mouchoir d'Arouet.

Mme de Prie rougit sous son fard, et leva sur le duc un regard plein de choses.

— Finissez, cher, dit-elle en minaudant supérieurement ; vous allez choir dans une maussaderie qui, par avance, me donne des vapeurs. Au fond, vous m'aimez encore, ingrat, et moi... qui me consolerait de l'amour ?...

Et, soucieuse un instant, elle soupira languissamment le second quatrain du fredon de Richelieu :

L'été fane la rose,
La fraise aussi,
Et change toute chose,
Mon cœur nenni !

Puis, présentant ses deux mains au duc, qui en baissa passivement les paumes, elle poursuivit :

— Voyons, parlons affaires. — D'où venez-vous ?...

— De Versailles.

— De chez le Roi ?...

— Qui, dans la fleur de sa puberté, brûle, soupire pour les charmes opulents de Mme de Soubise. Il y a, paraît il, dans



M. DE LA POPELINIÈRE PORTAIT L'EMBONPOINT DES FINANCIERS....

la séduction de la maturité, un attrait mystérieux et irrésistible pour l'adolescence, une loi physiologique ou psychologique...

— A laquelle vous-même avez obéi, vous-même, cher duc, et qui vous valut, à quatorze ans, votre première Bastille, quand le Roi apprit que l'objet de votre flamme était la duchesse de Bourgogne en personne, la propre mère de Sa Majesté Louis le Quinzième.

— Chut! marquise, — interrompit vivement Richelieu qui avait, en effet, dans sa première jeunesse, par malignité et perversité précoce, exploité et dénaturé les maternelles tendresses de la bonne et charmante duchesse de Bourgogne, et redoutait le rappel de cette infamie, ignorée du Roi, croyait-il; — chut! marquise, ne baguenaudons pas en chemin, je vous prie.

— Vous avez raison, duc. Voltaire sait, et il pourrait bien vous décocher, à ce sujet, quelque « J'ai vu ».

— Mais il est là, votre Arouet, dit Richelieu d'un air contraint; j'entends sa voix aiguë, dans l'antichambre.

La porte s'ouvrit aussitôt, et les laquais annoncèrent M. de Voltaire, lequel entra, profondément incliné.

La marquise se blottit dans un coin du sofa.

Arouet, M. de Voltaire, par un caprice d'orgueil — plus tard, Voltaire tout court, par la grâce de son génie — s'avançait, grand et mince, avec un visage de chat, des dents éclatantes, des étincelles dans les yeux, le teint bilieux, son éternel sourire aux lèvres. Poudré, épinglé comme à l'ordinaire, il était en toute sa personne — regard, geste, attitude — une épigramme mordante.

Mme de Prie, avec une sorte de réticence fâchée, lui tendit le dos de sa main à baiser. Voltaire s'exécuta mal; au lieu de se baisser jusqu'à la main, il la releva jusqu'à ses lèvres.

— Vous nous apportez aujourd'hui vos grands airs, Monsieur, dit la marquise, en bridant son sourire et le regard oblique de ses yeux chinois.

— Non, marquise; ils jureraient trop avec vos airs de tourterelle au nid.

Mme de Prie rougit encore et reprit ses dignités et son maintien de grande dame.

— Qu'avez-vous donc fait de Zelmis, que je ne la vois point? Vénus ne va jamais sans ses colombes, vous le savez.

— Elle n'est pas très bien.

— Sans doute les vapeurs d'une pudeur effarouchée ou les brutalités d'un pigeon trop galant!

— Venez-vous me conter des fadeurs ou des horreurs, Arouet?

— Les unes et les autres, Madame la marquise. Qui aime Robin aime... Zelmis.

— C'est, tout de même, bien à vous d'être venu. Avancez un pliant, et seyez-vous.

— Que ne sommes-nous au temps des Fées, Madame! J'aurais dit à ce fauteuil... avance! et il se fût avancé, tout seul.

Et le poète, alors, s'assit, un peu loin, sur un siège réservé aux duchesses, sans prendre la peine de le tirer. Puis sortant un tricot de sa poche, un long tricot de soie fine, gris azuré qui — ma foi — avait bien la forme d'un bas de la coupe la plus élégante, il se mit posément en devoir de tricoter, de ses mains qu'on disait, et qu'il savait fort belles.

Richelieu avait fait la grimace, et son regard moqueur allait, des aiguilles entre les doigts du poète, à son épée à lui, dans le fourreau.

— Encore! s'écria Mme de Prie, en riant cette fois de tout son cœur. Est-ce vraiment une manie ou une gageure?

— Dites un vœu, Madame.

— Bah! lequel?

— Celui de vêtir la nudité, comme d'autres font celui de la déshabiller.

Mme de Prie se pinça les lèvres et, pour se donner une contenance, puisa à nouveau dans son drageoir. Richelieu répondit en s'agitant dans son fauteuil:

— M. de Voltaire a certainement en vue quelque jambe de sa connaissance, jambe de marquise, peut-être, si j'en juge par la cambrure et le tissu.

Voltaire, tirant une aiguille de son tricot, s'en gratta le bout de l'oreille.

— Si, vraiment, il s'agissait de la jambe de Mme la marquise — et que je

sais merveilleuse — je me garderais bien de la vouloir couvrir ; je la laisserais toute nue, pour la baiser.

— C'est alors à Mme de Soubise qu'est destiné ce bas merveilleux, et je te sais, Arouet, assez d'ambition et d'esprit pour faire d'avance la cour à une future favorite.

— Une favorite n'a que des pieds auxquels on se met, Monsieur le Duc, murmura Voltaire avec malice.

— Quoi qu'il en soit, vous allez faire des jalouses, reprit la marquise qui avait maintenant, contre Voltaire indifférent à ses avances, une revanche à prendre. Que dirait Mme la Présidente de Bernière — à qui vous écriviez de si vilaines choses sur les polissonneries d'alcôve de ce pauvre La Trémoille avec le Roi, et cette vaillante « amazone », Mme de Mimeure, votre amie, qui s'est laissé couper le sein, sans crier : ouf !

— Que M. le Duc est un grand Ministre, répondit Voltaire en s'inclinant, et qui voit clair dans le Cabinet Noir.

— Et je pressens, mon petit Arouet, surenchérit Richelieu, que te revoilà sur le chemin de cette Bastille où nous nous sommes connus jadis : toi, pour tes méchants vers « J'ai vu... J'ai vu », que me rappelait tout à l'heure la marquise...

— Et vous, pour ces « J'ai eu... J'ai eu », riposta ce singe de Voltaire en faisant allusion aux affirmations du duc touchant la duchesse de Bourgogne.

Le duc était pourfendu, mais il ne voulut pas se rendre.

— Me diras-tu au moins, cher poète, qui t'a si bien appris à tricoter ? Serait-ce Mlle Lolotte, la ravaudeuse, dont tu es accusé de cultiver les charmes, dans son tonneau, comme on cultive une pivoine, dans son pot à fleur ?

Richelieu était grossier à ses heures, Il accentua l'impertinence :

— A moins que ce ne soit, à la Haye, la jolie Pimpette du Noyer qu'à seize ans tu essayas d'enlever en travesti, et qui, pour se consoler de toi, s'en fit conter tout de suite par un page de l'ambassade, quand l'ambassadeur t'eut rendu à maître Arouet, ton père.

Voltaire, sous ses malices et ses cruautés, avait du cœur, cependant. Et voici qu'au rappel de ce premier amour, une émotion se mêla à ses ironies.

— Non, Monsieur le Duc. Quand je connus la bonne Pimpette, qui brodait naïvement des agnus pour son cousin l'Evêque d'Evreux, j'ignorais ce que valent les « grimaces de tendresse » à la Cour, mais je vous jure que rien jamais ne me sera doux, plus que cet amour de chambrette... cet amour de nos seize ans. Je n'ai pas la prétention, comme vous, d'aimer toutes les femmes, ni le bonheur d'être adoré de toutes, comme Sa Majesté.

Pour la deuxième fois, le fils du robin tenait en échec la grand seigneur. Richelieu comprit qu'il fallait faire retraite. Voltaire, irrité, avait l'aiguillon par trop venimeux.

— Tu parles d'or, Arouet, en me faisant ressouvenir du Roi au sujet duquel je suis venu à Paris, chez la marquise aujourd'hui. S'il est vrai que Sa Majesté est adorée de toutes ses sujettes, il ne semblait ni le savoir, ni même s'en apercevoir, quand Mme de Soubise, je l'ai dit, l'a fait rougir et a rougi avec lui ce matin.

— Ne rougit pas qui veut à la Cour, lança Voltaire en dardant ses deux yeux étincelants dans les yeux de Mme de Prie.

— Et comme il s'ennuie de toutes ses forces, continua le duc, il faut, ou lui donner Mme de Soubise, ou l'amuser.

— Il faut l'amuser ! s'écria avec vivacité la marquise qui, dans une favorite, voyait soudain la ruine de ses espérances et de sa domination.

— Soit, dit Richelieu ; mais est-ce facile et comment ?

Voltaire releva son nez aussi pointu que les aiguilles de son tricot.

— Comment ? dit-il posément, c'est votre affaire. Voici, pourtant, encore mon opinion. Si M. de Fréjus parvient à distraire Sa Majesté, le Premier Ministre est perdu, vous avec lui, Madame la marquise. Si, au contraire, M. le Duc s'en charge et y arrive, — bonsoir alors à M. de Fréjus, — il peut laisser son bonnet de coton à Versailles et, à Rome, son chapeau de cardinal.

— M. de Voltaire a raison, approuva Mme de Prie, dont les habiletés aiguillonnées par les craintes commençaient à se remettre en mouvement.

— Précisément, confirma Richelieu, et M. le Duc l'a compris, car il a offert au Roi une fête, en domino, à Chantilly

Ce « M. le Duc a compris » fit sourire Voltaire.

— Sans m'avoir consultée, interjeta la marquise piquée.

— Il n'en a pas eu le temps, chère ; l'orage a grondé au Conseil, ce matin, et je suis parti, aussitôt, dans un berlingot de traitant, pour arriver plus vite et vous l'apprendre.

— Merci, duc ! dit la de Prie, et elle tendit sa main à Richelieu qui ajouta :

— M. le Duc a esquissé vaguement les grandes lignes du programme, mais en route, j'ai songé, comme le lièvre de M. de La Fontaine, et trouvé quelques articles nouveaux et heureux ... je crois.

— Fort bien ! Et par exemple ?...

— L'Escarpolette de M. Lancret — tableau vivant ! car vous savez si le Roi aime ce jeu. « On en a mis partout » des escarpolettes, à Versailles, à la Muette, à Trianon. Or, Lancret a peint en merveilleux dessus de Porte les quatre Eléments, dont l'Air, représenté par certaine Présidente livrant, debout, entre deux cordes, sa robe de satin aux indiscrétions de l'Elément fluide.

Et le duc imita, avec les bras, l'Elément fluide fourrageant impertinemment dans les plis d'une jupe de satin.

— Et alors ? — Car je ne comprends pas, interrompit avec impatience Mme de Prie.

— C'est bon pour M. le Duc ! persifla Voltaire, avec un sourire tendu sur ses lèvres, comme la corde d'un arc.

— Voilà ! Voilà !... Sur cette escarpolette, au lieu de la Présidente en peinture, on plantera Mme de Soubise en nature.

— Et puis ?...

— Et puis, chère belle, on avisera pour que l'Elément fluide dans ses indiscrétions laisse entrevoir, ou même voir les pieds de Mme de Soubisse que le Roi sait être petits... petits... ce qui lui a ouvert un brin les yeux, et fouetté le sang, paraît-il.

— Plus petits que les miens, duc ? interrogea avec dédain la marquise.

— Les vôtres, Madame ? Je ne les connais pas, répondit Richelieu avec une impertubable assurance.

Mme de Prie feignit de n'avoir point entendu.

— On les lui montrera donc, ces pieds mignons, poursuivit Richelieu, en attendant de lui montrer mieux, je pense.

— Grand merci, cher ! Vous voulez le jeter dans les bras de la Soubise, et c'est le secours que vous prétendez m'apporter ?

— Que vous êtes donc précipitée, aujourd'hui, marquise ! — Seulement, je projette un imbroglio où Sa Majesté sera roulée comme un lapereau et Mme de Soubise jouée comme une Agnès.

— Mme la marquise s'appelle Agnès, releva Voltaire narquois, M. le Duc, demandez pardon à Mme la marquise !

Richelieu allait rire, et Mme de Prie se fâcher. Le duc s'empressa d'achever :

— Donc : *primo* le petit pied de Mme de Soubise ; *secundo*, un pas de la Camargo qui s'est toquée du Roi et que Sa Majesté brûle de voir danser ; *tertio*, et enfin, la Savoyarde à la vielle, que Lancret peint dans tous ses tableaux, ce dont est fort intrigué le Roi qui la veut voir en chair et en os, ainsi que son frère et la marmotte en vie. Cependant, ici encore, il s'agit de découvrir la fille, le marmot et l'animal. Saint-Amour est en campagne, et je vais m'y mettre aussi.

— Que veut-il faire de cette créature ?... demanda la de Prie en haussant les épaules.

— Elle est du pays de sa mère. Le Roi en est toujours aux naïvetés du sentiment...

Mme de Prie s'était rejetée à l'abandon sur le sofa, riant à la folie, tandis que Voltaire, faisait, de son côté, trois grimaces.

— Pour retrouver la vielleuse, dit enfin la marquise, adressez-vous à M. Hérault, le lieutenant-général de police, et au secrétaire d'État, M. de La Vrillière.

— C'est vrai et c'est parfait, s'écria Richelieu. Le Roi ravi et amusé pour la première fois de sa vie, à Chantilly, ne voudra plus l'être que par M. le Duc. — M. de Fréjus en blêmira de dépit. —

Vous approuvez donc, marquise, ces trois articles ajoutés au programme de la fête ?

— Ajoutez-y ce quatrième, glissa Voltaire : « l'auteur d'*Œdipe* et du *Poème de la Ligue* montrera la Lanterne Magique. C'est un de ses incomparables talents. Il y fera passer, avec scolies et commentaires, M. le duc de Richelieu suivi de toutes ses favorites et victimes. »

— A merveille ! cher poète, applaudit la marquise.

— Parbleu, Arouet, tu as tous les génies, même celui de l'à-propos, ajouta Richelieu. J'en parlerai à Majesté ; tu peux compter sur une invitation du Roi.

Tout à coup, on entra sans gratter à la porte. C'était le Premier Ministre soucieux, grimaçant du nez et des lèvres, le cœur grondant encore des allusions de M. de Fréjus et des avanies du Roi. Il ne se découvrit pas, et retira ses gants avec rage.

Son Altesse Sérénissime Louis-Henry de Bourbon — M. le Duc simplement, depuis l'interdiction faite à son aïeul de s'intituler M. le Prince — était l'arrière-petit-fils de Celui que l'on appelait déjà le grand Condé — et il avait trente-trois ans.

Grand, sec et noir, il paraissait tenir bien plus du petit cadet de Gascogne à qui, sous Henri IV, on attribuait la paternité des Condés, que des Condés eux-mêmes, comme le Vert-Galant, indulgent aux faiblesses féminines, avait eu la bonté d'en décider souverainement. De plus, fort laid et borgne — un grain de plomb, en ricochet sur la glace, dans une chasse avec le duc de Berry, lui ayant crevé l'œil gauche, — il était brusque, violent, parfois féroce, et le plus altier des Princes du sang. Avec cela, la voix rauque et dure, et la manie de pincer dans sa boîte d'or une prise de tabac d'Espagne, pour la mâchonner entre les dents. C'est lui qui, malgré tout, avait rendu au Roi la santé, la vigueur, en lui donnant — pour le soustraire aux jeux pervers des menins et à l'atmosphère des petits appartements — la passion violente de la chasse et des grandes chevauchées sous les bois de Marly, de Saint-Germain et de Saint-Cloud.

Richelieu et Voltaire s'étaient remis debout ; le premier jouant avec la garde de son épée, le second reployant son tricot, tous les deux attendant que M. le Duc daignât leur adresser la parole.

— Bonjour, Monsieur le Duc ! jeta d'une voix flutée Mme de Prie qui savait les intonations à prendre pour atteindre son amant dans les fibres et dans les moelles.

— Bonjour, Madame.

— Vous semblez désorienté, désappointé, de méchante humeur. Quoi de nouveau et quoi de mauvais ?

— Le mauvais est que je finirai par couper les oreilles à ce cuistre de sacristie, M. de Fréjus. Quant au nouveau...

— Je le sais, le nouveau, interrompit la marquise : Une fête de nuit, en domino, que nous donnons à Chantilly.

— Déjà ? Et qui vous en a si bien et si vite instruite, Madame ? interrogea M. le Duc en fixant son œil sanguinolent sur Voltaire, et puis sur Richelieu.

— Votre ami Richelieu qui a souci de votre gloire et se préoccupe d'ajouter à votre programme, de quoi amuser son inamusable Majesté.

— Et qui m'ennuie fort, moi ! gronda le Premier Ministre.

— Et que l'Histoire pourrait bien surnommer « l'Eternel Ennuyé » et non Louis le Parfait, comme le proclame le P. Porée en Sorbonne, avança respectueusement Voltaire.

— ...Si les articles que j'ai à proposer à Votre Altesse Sérénissime, ajouta Richelieu, et qui ont l'honneur de plaire à Mme la marquise, ne le tirent de son marasme.

— Pour aider dans le Ciel aux bonnes intentions de M. le duc de Richelieu ici-bas, reprit ironiquement Voltaire, je prierai les onze Saints de la maison de Clermont-Tonnerre et Madame la Vierge Marie, cousine des ducs de Lévis.

— Humph ! grogna M. le Duc. Je vais toujours aviser au plus pressé avec Mme la marquise.

C'était un congé. Richelieu et Voltaire s'inclinèrent très bas devant le Premier Ministre, plus bas encore devant Mme de Prie. Celle-ci tendit ses deux mains. Le duc baisa l'une et le poète l'autre.

A la grille, sur la rue, le duc de Richelieu et Arouet de Voltaire se séparèrent, celui-ci s'en allant par la droite, celui-là tirant par la gauche.

— Au revoir à Chantilly, mon petit Arouet !

— Au revoir donc et grand merci, Monsieur le duc de Cupidon !

VII

LE NID JANSÉNISTE DE M. LE DIACRE PARIS

— Nous voici donc, cher Duc, avec quelque besogne sur les bras, commença Mme de Prie, en prenant, sur la table de laque, au lieu d'un chocolat, son éventail frangé de plumes. Cette fête champêtre...

— Eh! ma mie, une de mes bonnes idées! répondit M. de Bourbon en levant sa main où luisait un onyx de Bonier taillé en tête de nègre. C'est un branle de cloches contre certaine nuée grosse de la foudre.

— Pour quel motif?... A quel propos?... N'êtes-vous pas le Premier Ministre du Roi après avoir été le Surintendant de son éducation?...

— Cornebieu! je ne suis que cela et M. de Fréjus est le reste.

— Mais le Roi?...

— Le Roi!... Il n'a aucune confiance en moi et je lui suis indifférent. — Plus, peut-être, grâce à ce vieux prestolet de Fleury et à cette « pimpsouée » de Gesvres qui, pour le magister, espionne à sa façon et rapporte à sa manière.

— Peuh! celui-ci, on peut le réduire par une femme qu'on lui jetterait dans les jambes et dans les bras.

— Et qu'en ferait-il, ma mie? Elle et vous y perdriez votre latin amoureux. Gesvres n'est pas de ceux qui attaquent, mais se livrent, grogna le duc avec mépris. Ce qu'il nous faut, c'est débusquer l'autre, la bête noire.

— Et c'est « l'autre » pourtant qui, par un signe au Roi et d'un hochement de tête, vous fit donner la charge de Premier Ministre dont La Vrillière tenait le brevet tout prêt dans sa poche.

— L'homme de la foi mentie, Madame, de la foi mentie, entendez-vous? riposta M. le Duc en brandissant le poing.

— Eh bien! débusquons la bête, cher, puisqu'elle vous menace. Vous êtes fort, Monsieur le Duc, et je suis derrière vous.

— Il s'agirait tout simplement d'enjuponner le Roi qui, volontiers, échangerait les culottes de ses marmousets contre une jolie cotte. Car son mal, donc le nôtre, c'est le caprice et l'ennui.

Mme de Prie écoutait attentivement, un pli au front, et M. le Duc continuait:

— On se parle bien un peu à l'oreille déjà de Mme de Soubise qui...

— Mais elle ne serait point nôtre, Mme de Soubise! Songez-y, Monsieur le Duc, et s'il faut absolument « une dame » dans notre jeu, qu'elle soit pour nous un atout!

— En connaissez-vous une alors, Madame, qui déniaiserait et désennuierait Sa Majesté?

— Mais, en tout bien tout honneur, Monsieur le Duc. Les autres façons y seraient trop dangereuses pour vos influences.

— Ajoutez aussi pour les vôtres, car vous êtes femme et de Prie, c'est-à-dire jalouse et ambitieuse.

— Jalouse de vous, cher Duc, quand on me parle de mariage projeté entre vous et cette Polonaise, Marie Leckzinska...

— Peuh! il en est si peu question! Avouez que je n'y mets guère d'empressement? C'est Madame ma mère, sainte Pleureuse, comme l'appellent « les calotines », qui m'a embarqué là-dedans.

— Ne nous égarons pas, Monsieur le Duc, et poursuivons. Que penseriez-vous de vos sœurs?

— Cornebieu! tempêta Condé qui s'assit brusquement et frappa sur la table de laque à l'effondrer. Elles sont trop vieilles pour le Roi, trop folles, de véritables hurlubières.

— Que diriez-vous, en ce cas, de la duchesse d'Epernon, très jeune, très jolie, et divine sous le linge, paraît-il?

— Oui, cette petite m'irait assez, si elle vous va.

— Mme de La Vrillière-Mailly se chargerait sans doute des ambassades, des pourparlers, de la cérémonie en un mot.

— Prenez garde, chère. Cette Mailly est

une rouée coquine, une fine mouche qui, à douze ans, se laissa, à pleurs et à cris, marier contre son gré par sa mère si pauvre d'écus et si riche d'enfants, à ce magot de La Vrillière, mais lui jura qu'elle le ferait cocu. Elle lui a tenu parole, avec Nangis d'abord, avec Schwab aujourd'hui... un Suisse et un agent de la cour, mi-chair, mi-poisson !

— Le fait est qu'elle pourrait bien prendre le Roi pour son compte ; elle est jolie comme les Amours, point difficile sur les moyens... Sainte Agaçante, sainte-Etourdie, comme l'enregistrent les calotines.

— Ah ! si elle s'avisait... Avec une lettre de cachet de son mari, lui et moi l'enverrions aux Madelonnettes.

— Au fait, non. Rien à craindre, reprit la de Prie. Je me charge d'elle. Mais, cher Duc, ce ne serait point assez de mettre le Roi entre les mains d'une femme qui le conseillerait sous notre inspiration. Nous avons besoin d'une autre force...

- Quelle force, Marquise ?

— Mais le Parlement et ses trois Chambres.

— Le Parlement, Madame ?

— Oui, austère dans ses mœurs, ferme sur ses privilèges, janséniste jusqu'aux moelles et qui, tout en semblant obéir aux Lettres patentes du « Seigneur roy », lui résiste souvent de par son droit de remontrance. Si le Parlement est avec nous, — nous aurons contre nous Fleury et les Jésuites — ce que je demande, ce que nous demandons.

— Bataille alors, Marquise ? gronda M. le Duc.

— Bataille ! Il ne faut, cher Duc, ni se leurrer, ni hésiter. C'est autour du Roi, et pour s'emparer de lui, que nous devons lutter, cette fois, sans répit, sans merci. C'est bien fini de l'enfant. A cette heure il a la canne et le mouchoir.

— Va pour le Parlement, Madame ! Mais, il n'est guère de nos amis.

La marquise avait parlé avec son énergie habituelle et sa voix enchanteresse. A cette double stratégie diplomatique et amoureuse, le duc — qui n'avait ni intelligence, ni volonté, mais seulement des brutalités — ne résistait jamais. Il serra le poing et poursuivit, en colère :

— Je dirai alors à Messieurs de la Grand'Chambre, ouvertement... hautement...

— Oh ! l'arrêta la marquise avec un fin sourire, vous êtes un homme de guerre, un batailleur... Il me semble pourtant à moi, faible femme, qu'il serait plus utile d'arriver à Messieurs du Parlement par des tranchées, des mines, et de s'établir au cœur de la place par surprise.

— Cornebieu, Madame ! Que ne mettez-vous, quelquefois, les chausses de M. de Vauban ! — Quelquefois, répéta-t-il avec un sourire qui voulait être roué et n'était que grossier, — et M. le Duc se mit sous la dent une épaisse pincée de son tabac d'Espagne. — Il continua : — Quels seraient vos mineurs ?

— Le Conseiller de Pâris, par exemple !

— C'est un honnête homme, un bonhomme, même, approuva M. le Duc.

— Et le mari de sa sœur, le Conseiller de La Grange, ajouta la de Prie en soufflant dans les plis de son éventail. Il ne faut que deux cailloux, pour faire passer à droite ou à gauche le fil de l'eau.

-- Vous avez toujours raison, ma reine.

— Avec vous, et après vous, mon Duc.

— Il se peut, ajouta Condé gonflé de son mérite. Mais, comment et par qui mettre MM. de Pâris et La Grange dans nos intérêts ?

— Par leur frère le diacre François de Pâris dont le populaire parle tant, et qui finira par être l'un des grands Saints du Jansénisme, comme la Mère Angélique Arnaud.

— Je vous reconnais pour l'astuce en jupons, Marquise, s'écria le Premier Ministre avec admiration. L'ambition vous inspire.

— Dites l'amour, cher Duc, et le souci de vos intérêts, releva Mme de Prie en baissant les yeux sur son éventail.

— Qui verra le Diacre ?

— Moi !

— Vous, toujours vous !... Mais où loge-t-il seulement aujourd'hui ? car on assure qu'il change de logis, comme un rat change de trou.

— Je le saurai.

— Voyez donc le Diacre. Vous êtes

femme, et femme superbe, Cornebieu ! Le Diacre — fût-il un Saint, et même un Ange — est toujours un homme, et vous l'enjôlerez.

— Je l'enjôlerai.

— Toutefois, allez-y en simple équipage, usez de l'incognito, et puis, jouez des Cinq propositions ou des Cent et une.. je ne sais plus trop. Soyez plus janséniste que le diable ! Réussissez surtout. Ayons le Parlement, ayons la favorite, et nous aurons le Roi, et M. de Fleury sera culbuté comme un lapin.

— Je renoncerais plutôt au rouge que de ne pas réussir, répondit en riant Mme de Prie.

— Dans ce cas, je suis tranquille. Vous tenez à ce chien de rouge qui me reste toujours sur les lèvres et que Madame ma mère y reconnaît invariablement.

— Pourquoi m'embrassez-vous là, et si serré ?

— Pourquoi êtes-vous si jolie, et aimé-je passionnément les cerises ?

M. le Duc essayait de minauder galamment, tout en crachant quelques grains de son tabac.

— A propos, Madame, n'oubliez point de passer chez cette La Vrillière-Mailly, au sujet de la petite d'Epernon. Nous reparlerons, demain, de la fête et du programme de Richelieu. Je retourne à Versailles. Quand je ne suis pas là, je crains toujours auprès de Sa Majesté, quelque tour de ce malin singe de Fleury. Je redoutais moins Cartouche, quand j'emportais dans mes fourgons, tout l'or de Law à Chantilly. J'arriverai à temps, puisque le Roi, malgré la pluie, a emmené tout son Balustre à un courre au cerf, à Marly. Si le Gesvres en pouvait seulement rapporter une affection de la rate, ou plutôt y écrabouiller son miroir à catins !

— Vous êtes cruel pour son joli minois, Monsieur le Duc ! Quant à vous, accordez-moi quelques minutes encore de votre chère présence. Faites cela pour moi...

Et Mme de Prie, en mignardisant, s'était levée du sofa et, la tête coquettement penchée sur son éventail, elle caressait M. de Bourbon d'un sourire et d'un regard.

— Impossible, Madame, impossible !!

— Alors, que ce soit au moins pour... les écrevisses.

— Quelles écrevisses ?

— Celles que vous aimez, accommodées au piment, si passionnément... comme les cerises.

— Voilà qui est différent... Oui, je puis bien surseoir d'une heure encore à mon départ.

— C'est flatteur... pour les écrevisses.

— Pourtant, M. de Fréjus, là-bas ?...

— Peuh ! nous le dévorerons, à nous deux, comme un simple homard — bien qu'il ne soit pas encore rouge-cardinal.

M. le Duc, d'un rire épais, se pourlécha les lèvres, cracha les derniers grains de son tabac, et offrit le poing à la de Prie pour passer dans la salle à manger. La marquise, décidément, savait prendre le Premier Ministre par tous ses faibles.

Une heure après, M. le Duc, le teint allumé et le verbe haut, repartait en carrosse pour Versailles, tandis que la marquise, dans une chaise de sa maison, se faisait porter, par deux laquais, à l'hôtel La Vrillière. Elle n'agissait jamais qu'après réflexion. Vêtue d'une simple baigneuse, elle fit, dès la grille de M. le Secrétaire d'Etat, demander si Mme de La Vrillière voulait bien recevoir, dans son privé, et en voisine, une de ses amies.

Au nom de la marquise de Prie, en chaise et en baigneuse, la jeune femme accourut au seuil de son boudoir en riant, et criant à sa visiteuse :

— Venez, venez, chère belle. Je ne me fais point celer pour vous. Nous serons faites comme deux folles, voilà tout.

La marquise avait renvoyé sa chaise.

Mme de La Vrillière, — jolie comme les Amours, en effet, et comme on le disait — était en manteau de lit, le négligé lui seyant à miracle. Un repentir d'un blond doux tombait éploré de chaque côté de son col sur son tour de gorge. C'était une vaporeuse et une évaporée ; les gouttes de la Reine de Hongrie dont elle s'inondait, et les fontanges dont elle coiffait son mari, depuis l'âge de douze ans, comme elle le lui avait promis, le témoignaient assez. Son boudoir était étoffé de tapisseries de Beauvais, avec l'histoire

d'Hélène, la Grecque. Ici Ménélas, son mari ; là, Thésée et Pâris, ses amants avoués, Nangis et Schwab. De l'allégorie sans fard, où M. de La Vrillière n'y eût voulu entendre, quoique Mme de La Vrillière la contât tout haut et à tout venant. Elle s'était faite, dans ce boudoir, un petit coin retiré avec un vaste paravent laqué et chinois, portant un héron et un cormoran, — toujours les deux amants — et un dragon de repoussante laideur — toujours son mari.

Pour se donner une contenance, elle plongea la main dans son panier à ouvrage, à la ceinture, et prit son carlin sous le bras, en attendant ce qu'il plairait à Mme de Prie de lui apprendre ou de lui demander.

— On raconte sous le manteau, commença la marquise... et elle continua jusqu'au bout, tandis que le carlin ne cessait d'aboyer, sa maîtresse de rire, d'approuver de ses deux repentirs, de babiller à son tour, et de s'asperger d'eau de la Reine de Hongrie.

L'entretien se prolongea et le nom de la duchesse d'Epernon y revenait souvent. Le crépuscule, petit à petit, estompait le boudoir d'un clair obscur favorable aux confidences.

La marquise enfin se leva, Mme de La Vrillière après elle.

— Est-ce compris, chère mignonne ? conclut Mme de Prie — comme vous fîtes pour moi.

— C'est entendu, chère belle, répondit Mme de La Vrillière — comme pour vous.

— Ce sera peut-être difficile ; la petite a écorné de bien peu sa jeune lune de miel, et elle adore son mari ; lui, est fou de sa femme.

— Ce ne sera que drôle, et ces petites commissions m'amusent énormément. Mes vapeurs s'en trouvent au mieux.

— Le Roi a les siennes, vous le voyez.

— Nous l'en guérirons, Marquise, nous l'en guérirons.

— Vous êtes adorable, sainte Fringante ; baisez-moi.

— Quoi ! vous savez ? — Je le veux bien, marquise.

— Pas sur la joue, sainte Etourdie, j'ai mon rouge.

— Pas sur le front, chère, j'ai ma poudre.

Et vaporeuse et marquise se tendirent et se baisèrent le cou, tandis que le carlin jappait rageusement sous le bras de sa maîtresse.

— Mais, turlurette que je suis, exclama Mme de Prie, j'ai renvoyé ma chaise ! Prêtez-moi la vôtre.

— Comment donc ! Et ma chaise et mes gens, Marquise.

— Je vous les renverrai tôt.

— Tard, s'il vous plaît. Ne suis-je pas votre servante ?...

— Et moi donc, deux fois la vôtre, en ma qualité de voisine et d'amie.

Mme de La Vrillière appela, demanda sa chaise, et y installa la marquise.

— A bientôt donc, belle mignonne !

— Oui, chère belle, à Chantilly !

Et la chaise aux armes de La Vrillière-Mailly sortit de l'hôtel, emportant Mme de Prie qui voulait bien — au besoin — chez le diacre Pâris compromettre La Vrillière, mais non M. le Duc.

Le crépuscule de l'entre chien et loup laissait les porteurs du Secrétaire d'Etat se conduire encore. Mme de Prie leur avait indiqué la rue où elle voulait être déposée, — car elle connaissait parfaitement tous les trous du rat, comme avait dit M. le Duc. Ses ambitions avaient, depuis quelques semaines, trouvé, élaboré, préparé l'idée qui avait semblé naître soudain, comme une inspiration. Elle prévoyait tout, — la marquise — et on ne la prenait jamais sans vert. Elle savait que le Diacre avait occupé, d'abord, une chambre dans un petit corps de logis du collège de Bayeux, habité ensuite au troisième étage d'une maison de pauvres, rue de l'Arbalète, au faubourg Saint-Marceau, l'avait quittée pour loger faubourg Saint-Jacques, près du Val de Grâce, avec injonction à son frère de n'avoir, sous aucun prétexte, à l'y venir déranger, et finalement avait disparu dans la rue des Bourguignons sans laisser d'adresse, même à M. le Conseiller.

Tandis que les porteurs avançaient, berçant mollement la marquise, celle-ci se remémorait tout ce qu'elle savait du



Les Fanfares éclataient et les Meutes clapaudaient...

singulier personnage qu'elle allait visiter, entretenir, enjôler.

François de Pâris appartenait à une famille de Champagne. — Deux cents ans de noblesse de robe, et des cent et cent mille marcs de fortune. — Touché de la Grâce très jeune, il grandit édifiant autour de lui tout le monde : les chanoines réguliers de Saint-Augustin à Nantes, comme le Séminaire à Saint-Magloire, par sa piété, le travail, ses austérités et l'aumône. Diacre à trente ans, il refusa la prêtrise, un canonicat, vivant avec les nécessiteux, portant les seaux de leur femme, mangeant à la hâte des herbes crues trempées dans l'eau, tissant des bas au métier, épuisé de jeûnes et de macérations. Quand parut la Bulle *Unigenitus*, il la déclara « l'ennemie des droits du Roi et de ceux de Dieu », par humilité se priva de la communion, deux ans durant, et ne fit même pas ses Pâques, comme indigne. Depuis, il passait ses jours dans le silence, la solitude, un héroïque mépris du monde et de lui-même.

Cependant, la chaise de Mme de Prie s'était engagée dans le faubourg Saint-Marceau, laissant, à droite et à gauche, les fastueuses *Folies* des Seigneurs de l'Œil-de-Bœuf, et croisant d'autres chaises où éclataient les rires et bruissaient les baisers. Enfin, après bien des hésitations et des haltes, la marquise fut arrêtée en face d'une masure noire et branlante, portes closes. C'était là que le Diacre — un Saint pour ceux-là, un fou pour ceux-ci — avait établi une sorte de petite Communauté, et logeait lui-même dans un appentis lézardé, au fond d'un maigre jardin à l'abandon. Dix ou douze pieds carrés de large, sur huit ou dix de haut, telles étaient les dimensions de cette retraite. Pour lit, une armoire renversée dont le Diacre enlevait le soir le matelas, le traversin et la couverture, afin de s'étendre sur le bois. A droite, en entrant, son métier à tisser des bas — à droite, un cabinet, sorte de cellule meublée d'une table de sapin, d'une chaise de paille recouverte d'une planche, et, sur la paroi, une tablette chargée de quelques livres, et d'une pile d'écrits que le bonhomme avait composés contre la Bulle et au sujet de l'Appel.

En ce moment, à la lueur d'une chandelle fumeuse engagée dans une monture forgée en forme de tire-bouchon, le Diacre était en oraison auprès de son lit, un livre à portes noires entre les doigts, les genoux sur deux grosses pierres qui, la nuit, lui servaient d'oreiller. Sous la méchante soutane avec laquelle il couchait et la chemise de serge dont il ne changeait que rarement, il portait, autour des reins, à même la chair, pour cilice, une ceinture d'acier hérissée de clous et, sur la poitrine, comme haire, une plaque de fer en forme de cœur, cruellement armée de pointes. Cet arsenal de pénitence déchirait et ensanglantait son corps émacié qu'il ne baignait jamais, non plus qu'il ne lavait ses mains.

A côté de lui, sur l'armoire renversée, étaient assis deux membres de sa Communauté, ses acolytes, deux bourreaux, « grâces à Dieu », l'abbé Mabillon, prêtre de l'Oratoire — un brutal d'impétuosité — et M. de Congis, d'une famille noble de Flandre, — un simple d'esprit,

Le Diacre lisait à mi-voix et en latin l'Office janséniste de la Bienheureuse Marie-Angélique Arnaud, vierge, abbesse et réformatrice de Port-Royal.

M. de Mabillon et M. de Congis redisaient en français, après M. de Pâris, le premier, impétueusement, d'une voix saccadée, bourrue, avec des gestes brusques et des froncements de sourcils ; le second, béatement, d'un ton traînard, pleurard, dans une attitude somnolente et de la salive aux lèvres. Le Diacre en était aux derniers versets. Il disait :

> « *Oremus, Deus, qui Mariam*
> *Angelicam suscitasti...* »

Et M. de Congis, à l'esprit obtus et lent, répétait derrière M. Mabillon qui traduisait :

« Oraison : O Dieu, qui avez suscité la Bienheureuse Marie-Angélique pour faire de Port-Royal un port de salut, le royaume de la Grâce, le Boulevard de la Vérité et Sion en raccourci . . . »

Et ces vertueux rebelles au Saint-Siège,

anathématisés par le tribunal de l'Inquisition, achevaient l'Office schismatique, hérétique et blasphématoire — imprimé latin et français en regard, sur gros papier de Hollande, relié en maroquin janséniste — lorsqu'entra Mme de Prie.

Ils s'interrompirent, car au lieu de cette bienheureuse « Mère en Israël », que magnifiait plus loin l'Oraison, ils virent apparaître « ce suppôt du monde et du sexe », très en beauté dans sa baigneuse.

Le Diacre referma le livre sur son index et se signa avec.

— « Le Seigneur m'a tenu caché dans son carquois », gronda M. Mabillon avec colère.

— Ainsi soit-il ! laissa tomber de ses lèvres, avec un filet de salive, M. de Congis.

— Et il a dit à son père et à sa mère : « Je ne vous connais pas », prononça d'une voix triste M. de Pâris, en fixant Mme de Prie d'un œil douloureux et miséricordieux.

La marquise ne s'était attendue ni à ce spectacle, ni à cet accueil. Mais, rien ne l'étonnait jamais. En un instant, elle se ressaisissait et, maîtresse d'elle-même, elle l'était de la situation.

— La Grâce soit avec vous, mes frères ! psalmodia-t-elle avec candeur au trio janséniste.

— Quelle Grâce ? interrogea brutalement M. Mabillon.

— La Suffisante, l'Efficace, la Sanctifiante, répondit dévotement Mme de Prie, puis, avec un sourire : — Je sollicite de M. François de Pâris, celle encore de bien vouloir m'entendre.

— En confession ? recommença l'impétueux Mabillon.

— Ou à peu près, puisqu'il faut n'y être que deux, le confesseur et la pénitente, soupira la marquise avec une finesse qui, pour l'Oratorien, se traduisait cette fois par un congé aussi net que poli.

— Le bonhomme est déjà harcelé, exténué ! bougonna M. Mabillon. Vous allez nous le tuer.

— Pour la terre, oui, si Dieu l'a prédestiné à cette fin ; mais non pour le Ciel auquel il l'a destiné.

Et la marquise levait ses prunelles mourantes sur le lambris du cabinet qu'elle remarqua tapissé de poussière et de toiles d'araignée.

M. Mabillon interrogea du regard M. de Pâris, qui acquiesça au désir de cette fille d'Eve en hochant la tête avec la résignation de l'Agneau Divin.

Il fit signe à Mabillon d'enlever de l'unique chaise la chandelle et la planche pour que la visiteuse pût s'asseoir.

L'Oratorien se remit donc sur ses pieds en grognant, plantant le boudin de fer sur la planchette aux livres. M. de Congis l'ayant vu se lever, s'était levé aussi sans rien comprendre, et puisque M. Mabillon sortait, il sortit derrière lui sans rien demander. Mme de Prie s'assit avec quelques précautions : ce qui fut dit dans cet entretien, l'Histoire ne l'a pas conté.

Mais, le lendemain matin, le Diacre, dans sa mauvaise soutane, se rendait à pied au Palais de Justice, à la recherche de son frère et de son beau-frère. On entrait dans un bâtiment mi-vieux, mi-neuf, à pilastres, avec, à droite, une galerie encombrée de plaideurs, et, ici et là, les antiques boutiques des libraires Barbin et Jean Ribou, à la belle enseigne de Saint-Louis.

Le Diacre interrogea, du regard, autour de lui. — Rien. — Il se dirigea alors vers la Buvette, large pièce carrée, meublée de petites tables et de buffets du temps de Charles VII, le Roi Judiciaire. L'austère et sombre Janséniste n'y vit, avec douleur, que des huissiers disposant, pour Messieurs des Trois-Chambres, les petits pains mollets, les gâteaux aux anis et à la muscade, et quelques vases de vin clairet, le tout aux frais du Roi. — Le pauvre Diacre se dirigea alors au bout des Pas-Perdus, où se trouvait la Grand'Chambre. Au fond de la Grand'Chambre s'élevait un trône, en forme de lit, tout en velours cramoisi, broché de couronnes d'or, rembourré de coussins moelleux ; c'était le Lit de Justice... A droite, sur un Calvaire en riche boiserie, l'Image du Juste, mort sur la Croix, les Disciples, les saintes femmes et, au-dessous, la Vierge em-

maillotée de riches étoffes, avec des immortelles aux mains, comme Notre-Dame-de-Lorette. — Ce Calvaire se détachait sur une tapisserie bleue fleurdelisée. — Autour de la salle, on voyait les sièges et les bancs où prenaient place, dans les séances et réunions solennelles, au-dessus des mortiers et des simarres de justice, les pairs ecclésiastiques et laïques : ceux-là, dans l'antique et somptueux costume épiscopal, ceux-ci, en manteaux d'hermine et gants de daim, l'épée au flanc, la tête couverte du large chapeau empanaché d'où s'échappaient, flottantes sur les épaules, les longues chevelures qui rappelaient les libertés des anciens Francks.

Le Diacre promena les yeux dans la salle vide, et remarqua, non sans joie, que le Christ du Lit de Justice n'avait pas les bras grands ouverts à tous, comme ceux des Molinistes, mais qu'ils étaient fermés à quelques-uns, quoique avec une certaine circonspection.

Dans la salle des Pas-Perdus, avocats et procureurs en robes noires, sergents, écrivains, huissiers à verges se promenaient de long en large. Le Diacre cherchait, regardait, clignant de l'œil, attardant le pas, lorsque soudain une voix le fit se retourner :

— Tiens ! le Diacre ? François, bonjour.

— Vous, mon frère ? Bonjour, Nicolas.

— Enfin, tu es donc en vie, et où loges-tu ? Quel miracle de te voir ici !

— L'homme va où l'Esprit souffle, dit à voix humble François de Pâris.

— Et vers qui te pousse-t-il, le souffle, ce matin, au Palais, mon bon François ?

— Vers vous, mon cher Nicolas.

— Vers moi ? Second miracle, alors. Que diable as-tu à me conter ?

— Le diable ? Fi, Monsieur ! On a tout aussi vite et mieux fait de dire : Dieu !

VIII

ÉMÉTIQUE ET BOUILLON DE VIPÈRE

La nuit qui, à Versailles, suivit les jeux du Balustre, la visite chez Mme Infante et le courre à Marly, fut troublée minuit sonné. Dans la chambre du Roi, tout était sens dessus dessous et autour d'elle — dans les Petits Appartements — tout le monde à l'envers.

Le Roi était souffrant. Une insomnie, compliquée d'inquiétudes et de tristesse, l'avait fait se tourner et se retourner dans son lit. Puis des frissons et des angoisses lui avaient arraché quelques plaintes.

Maintenant, la fièvre l'avait saisi, brûlante ou glacée ; il transpirait et grelottait à la fois. Des hallucinations, faites de réalités et de chimères, évoquaient dans son cerveau fatigué de belles Fées, sous les traits de Mme de Soubise, de grands châteaux avec la silhouette de Marly. Alors, des paroles incohérentes échappèrent aux lèvres de Louis XV, et firent prendre l'alarme aux serviteurs commis à la garde du Balustre.

M. le Duc, dans son appartement, à l'aile Nord, dormait à poings fermés, quand son valet de chambre le réveilla précipitamment, pour lui annoncer l'indisposition subite de Sa Majesté.

— Hein ! le Roi est malade ?... Que chantes-tu là ?

— La vérité, Monseigneur.

— Comment, malade ?

— Très malade, on le craint.

M. le Duc se jeta au bas du lit avec plus de hâte qu'il ne l'eût fait au camp, sur la nouvelle d'une irruption d'Espagnols.

— Et pourquoi ? Et de quoi ? interrogea-t-il.

— On dit qu'il a pris son mal, hier, à la chasse, pour être resté, quatre heures, sous une pluie battante.

— Maudite chasse ! grommela M. le Duc, que son valet eut toutes les peines du monde à vêtir de sa robe de chambre. Si ce n'est là qu'une fausse peur, je te roue de coups ; si tu n'as dit que trop vrai, je te chasse.

— Mais, Monseigneur !...

— Tais toi, bêlitre... Oh ! ce n'est pas cette pimpsouée de Gesvres qui y a laissé son joli minois et sa petite poitrine. Est-ce qu'il va bien lui, M. de Gesvres ?

— Je l ignore, Monseigneur.

— Ah ! il ronfle probablement, le maroufle, à moins qu'il ne soit mort, gronda le Premier Ministre, en se laissant

accommoder comme un enfant tiré brusquement d'un profond sommeil.

— Et le mal du Roi est sérieux? tempêta-t-il soudain, au nez de son valet.

— Monseigneur me pardonne! cela m'en a l'air.

— Cela t'en a l'air! Est-ce que tu y connais quelque chose, toi, et enfin, est-ce que cela te regarde, toi?... Et M. de Fréjus?...

— On est allé le prévenir tout de suite.

— Est-ce que Sa Majesté l'a demandé? s'écria M. le Duc épouvanté.

— Je ne crois pas.

— Pourquoi ne pas m'avoir réveillé tout de suite... et le premier... Ne suis-je donc pas le Premier Ministre?

Et M. de Bourbon appuya terriblement sur le mot.

— On a un peu perdu la tête, Monseigneur... Si Sa Majesté allait en mourir?

— Imbécile!... A-t-on, du moins, couru chez les médecins? ..

— On y courait, quand j'ai pris la liberté d'entrer chez Monseigneur.

— Mourir! triple niais!! Sans enfants? sans Dauphin?

L'impatience, la crainte, la colère, venaient de saisir M. le Duc aux cheveux. Coiffé de sa fontange de nuit, il monta, par les degrés les plus directs au Balustre, monologuant à mi-voix.

— Voilà une indisposition qui m'éclaire. La marquise et moi faisions fausse route. Cornebieu! que n'a-t il déjà mis à mal quelque donzelle! A son âge, moi, j'avais troussé toutes les chambrières de Mme la Duchesse... Sans Dauphin?... Ah! ce serait du joli?

Aveuglé par la fureur, M. le Duc entr'aperçut à peine, devant la porte du Balustre, le capitaine d'Artagnan à son poste.

« Il ne dort donc jamais, cet octogénaire-là, ce Mousquetaire?... » L'huissier de la Chambre jeta un regard de consternation stupide, et M. le Duc s'approcha du lit où le Roi, dans la lumière caressante des bougies sous leurs voiles de taffetas vert — face suante et dents claquantes — suivait, dans le vague, avec des yeux dilatés, on ne sait quel fantôme de fièvre.

— Votre Majesté est donc souffrante?

Louis ne répondit que par un froncement de sourcils.

— Sire, cela ne sera rien. Dieu protège le Roi...

Louis garda le silence.

— Du reste, poursuivit M. le Duc, Votre Majesté m'a promis d'assister à une fête à Chantilly, avec Mme Infante, Mme de Soubise...

Au nom de Mme de Soubise, le Roi fixa, de ses deux yeux devenus mauvais, le Premier Ministre qui poursuivit avec la double intention d'être agréable au maître, et de savoir si le « vieux prestolet » était accouru au lit royal.

— Oui, sire, et M. de Fréjus...

— M. de Fréjus m'a déjà fait la joie de venir, murmura Louis XV, avec un accent qui pouvait être une malice ou un reproche.

« Ah! le vieux sapajou! » pensa M. le Duc, et il dit tout haut:

— Mais, je ne vois encore auprès de Votre Majesté, ni ses médecins, ni ses apothicaires, et j'ai lieu de m'étonner que M. de Fréjus...

S'adressant alors aux valets de chambre Chancenetz et Bachelier, immobiles, à distance de l'auguste chevet:

— Qu'on aille quérir un apothicaire de Sa Majesté, M. Boulduc ou un autre!.. Mais non, qu'on mande le premier médecin, M. Chirac!... Il eût sauvé M. le Régent, si M. le Régent l'avait écouté.

— M. Chirac est à Paris, où M. de Voltaire l'avait convié à pousser le bois contre lui au café de la Régence, dit respectueusement l'huissier.

M. le Duc eut un mouvement d'impatience:

— M. Bodard, alors?

— Il est de service et prévenu; on l'attend.

— Fort bien, mandez aussi M. Helvétius fils, reçu ordinaire en survivance, et qui a la confiance de Sa Majesté.

— Mais, pourquoi ne ferait-on pas appel aux lumières de M. Gervas, médecin du grand aumônier? Ah! c'est vrai, il est à Rome avec M. de Rohan. — Demain, Sire, le mien, M. Sylva, sera ici, et M. Isey, de l'Ecole de médecine... Votre Majesté

n'a donc point à s'inquiéter... Ce qu'elle a est peu de chose; grâce aux flambeaux de la Faculté, nous en aurons raison.

— Ce qui m'inquiète bien plus, mon cousin, se décida à répondre le Roi, ce sont tous les médecins que vous appelez autour de moi. Avez-vous peur que j'en réchappe?...

— Ah! Sire, Votre Majesté ne le pense pas. Qu'elle daigne permettre seulement que j'aille donner mes ordres et expédier mon heiduque à Sylva et à Isey...

— Ou à Mme de Prie, murmura Louis XV — entre dents.

M. le Duc entendit et rougit, mais joua très bien le sourd, et sortit affairé en disant autour de lui :

— Sa Majesté a de la fièvre et un peu de délire.

Il avait à peine quitté le Balustre, que M. Bodard et M. Helvétius y arrivaient presque ensemble, le premier, avec le doctoral jet à bec de corbin qui ne le quittait jamais, et gravement composé dans une mise sévère — du reste, un peureux et un glorieux ; l'autre mis comme tout le monde à la Cour, avec une pointe de recherche élégante. M. Bodard ne pardonnait point à M. Helvétius fils, de n'avoir qu'en médiocre estime l'ancienne pharmacopée, et de préconiser fort la nouvelle poudre paternelle, l'ipécacuana.

Les deux médecins se saluèrent de la tête, cérémonieusement, et à distance, et s'approchèrent du lit royal, l'un à droite, l'autre à gauche, en s'inclinant profondément. M. Helvétius, médecin par quartier seulement, laissa le pas et la parole à son confrère, premier médecin en titre.

M. Bodard demanda très respectueusement au Roi de tirer la langue, plus respectueusement encore, prit la liberté de lui tâter le pouls, et — solennellement, il compta et médita.

M. Helvétius, lui, observait le Roi attentivement. Bientôt, sûr de son diagnostic, il murmura avec sollicitude :

— Votre Majesté à des frissons, des alternances de chaud et de froid? Votre Majesté, sans doute, a transpiré et s'est mouillée?...

— Oui, oui, c'est cela, bien cela, Monsieur, répondit faiblement Louis XV.

M. Bodard méditait toujours en silence, ce qui agaçait et inquiétait visiblement le Roi. M. Helvétius, pour rassurer Sa Majesté au plus vite, s'adressa au premier médecin :

— Que mon maître se prononce et qu'il avise !

— Quand il s'agit de Sa Majesté Très Chrétienne, Monsieur, on ne saurait trop réfléchir, peser, comparer, juger, analyser, synthétiser, afin de se prononcer à bon escient et de n'aviser qu'à coup sûr.

Louis regarda avec épouvante M. Bodard, puis M. Helvétius qui n'avait, lui, sur les lèvres qu'un sourire léger et point terrible.

Enfin, le premier médecin se décida à sentencier :

— Sa Majesté a présentement, dans le corps, une influence maligne qu'il s'agit d'expulser des vaisseaux sanguins où elle est charriée. Or, il me paraît décent, opportun et nécessaire de détacher aux trousses de cette influence une substance ennemie qui l'acculera dans ses derniers retranchements pour qu'elle cède ou dise pourquoi.

— Elle pourra céder, vénéré Maître, mais dire pourquoi...

Le Roi sourit.

Ce mot et ce sourire offensèrent doublement M. Bodard, qui reprit d'un air pincé :

— Votre Majesté fera-t-elle les honneurs à la substance que je vais prendre la liberté de lui indiquer, de l'ingurgiter? J'ai tout lieu d'espérer que ma science ne sera pas en défaut.

Le Roi, sans répondre, regarda M. Helvétius. M. Bodard continua :

— Cette substance est un bouillon de vipère que Votre Majesté daignera prendre dans une tasse en cuir de Russie. Le venin de la vipère, corrosif de sa nature, s'insinuant dans les vaisseaux sanguins, forcera l'influence maligne à gagner les extrémités d'où il ne lui restera plus, pour échapper, qu'à se résorber dans la masse du torrent circulatoire. Je vais envoyer chez moi où j'ai toujours, en prévision des cas désespérés, quelques-uns de ces rep-

tiles que je nourris en des réseaux à mailles d'acier.

Le pauvre petit Roi, tout transi d'épouvante, lança un regard suppliant à M. Helvétius, qui souriait toujours doucement et ne soufflait mot.

Cette attitude et ce silence, qui n'approuvaient ni ne désapprouvaient, irritèrent M. Bodard et l'inquiétèrent à la fois. « S'il allait se tromper !... »

— Etes-vous de mon avis, mon jeune confrère ? finit-il par demander avec dédain.

— Pas tout à fait, illustre Maître.

Le Roi soupira d'aise.

— J'attends donc vos correctifs.

— Mon Maître a trop de science infuse et acquise, répondit Helvétius, sur un ton de persiflage, pour que j'aie l'audace de contester l'influence maligne dont il vient de parler. Seulement, j'ose penser qu'au lieu de la pousser, de la réduire aux extrémités...

— Une plaisanterie, Monsieur, indigne de la science doctorale et de la gravité de la situation. Vous vous alambiquez l'esprit beaucoup.

— Pardon, Maître, au lieu de la pousser aux extrémités, je proposerais, humblement, de l'évacuer avec de l'émétique.

— Ah ! oui ! potasse et antimoine !... Que ne parlez-vous de la poudre de Monsieur votre père ? Mais, l'émétique a tué M. le cardinal de Mazarin, Monsieur !

— Mais, il a guéri le Roi Louis le Quatorzième, Monsieur !

— M. de Mazarin, il est vrai, n'était que Ministre, et, ici, nous avons affaire, ce qui est bien différent, à un monarque déjà grand. J'avoue que je deviens divers, ondoyant et perplexe, lorsqu'il s'agit d'une santé si précieuse, d'une vie si chère. D'ailleurs, voici Son Altesse Sérénissime qui décidera. C'est au Premier Ministre que les responsabilités incombent.

M. le Duc, en effet, rentrait dans le Balustre.

— Monseigneur, lui envoya à brûle-pourpoint M. Bodard, pour quoi décide Votre Altesse Sérénissime ? Est-ce pour mon bouillon de vipère ou pour l'émétique de Monsieur ?...

— Mais, la médecine n'est point mon métier, balbutia M. le Duc embarrassé et fort contrarié. En fait de drogues qui ont guéri leur homme, je ne connais guère que les trente et un clystères administrés à M. de Voltaire, et les deux cents pintes de limonade ingurgitées par lui, ainsi qu'il avait l'honneur de le conter récemment.

— M. Arouet, un poète, un simple poète ! se récria avec mépris M. Bodard. Aujourd'hui il s'agit d'un roi, Monseigneur, et de quel roi !

— Eh bien ! essayons du bouillon, puisque vous êtes le premier médecin de Sa Majesté.

— D'autant, s'empressa d'ajouter M. Helvétius, qui lisait la terreur sur le visage du jeune malade — d'autant que le bouillon de vipère est inoffensif... quand il ne guérit pas, ajouta-t-il vite, en s'inclinant devant M. Bodard avec une courtoise condescendance.

Ces paroles, et M. Helvétius le remarqua, avaient rassuré le Roi !

M. Bodard, rayonnant, se hâta de dépêcher Bachelier à son famulus, pour qu'il se fît remettre le sac aux vipères, et préparât le remède ordonné, sous la direction de l'apothicaire en permanence au Château.

Le bouillon fut bientôt apporté, et le Roi le but, avec dégoût, et forces nausées, dans un cornet en cuir de Russie. Les deux confrères se retirèrent alors dans un angle du Balustre où — sans tomber d'accord — ils s'entretinrent de la maladie du Roi, en attendant l'effet du remède.

M. le Duc cependant, étendu dans un fauteuil, ruminait ses inquiétudes:

« La voilà, l'orageuse nuée ! elle va fondre, crever sur nous. S'ils me le tuaient avec ce bouillon ! Philippe V, malgré le traité d'Utrecht, n'a pas renoncé à ses espérances, et l'on peut tout craindre des ambitions de la Farnèse. Et puis, ces d'Orléans, « chienne de race », comme disait la Sabran, restent à l'affût. Leur Louis-Philippe est le premier Prince du sang, et l'héritier direct de la couronne, après tout ! Je ne me fie guère à ce cagot qui m'a laissé lui souffler, à sa barbe, la charge de Premier Ministre et vit dans la

piété, la charité, l'austérité chez les Génovéfains de la Montagne. ».

M. le Duc somnola un instant et conclut :

« Je m'y perds, moi, dans toutes ces combinaisons de la politique. La marquise seule y voit clair. Pourvu qu'elle arrive vite et à temps ! Mon heiduque a ordre de brûler le chemin à l'aller, et de le brûler davantage au retour, avec Mme de Prie Ah ! Cornebieu ! qu'en réchappe le Roi, et je jure de ne lui laisser ni paix ni trêve, qu'il ne nous ait donné une vraie Reine, et qu'il ne la rende toute ronde,

Une heure s'était écoulée, et le Premier Ministre en était là de ses réflexions et de ses résolutions, quand un huissier de la Chambre vint, sur la pointe des pieds. chuchoter à son oreille qu'il était attendu dans son appartement.

— La marquise ! faillit laisser échapper M. le Duc, et il sortit en toute hâte,

Cependant, la comtesse de Toulouse venait, par la porte du petit degré de glisser, comme une ombre, jusqu'au chevet du grand lit royal.

Louis XV semblait reposer, maintenant, la tête sous son bras replié, tout pâle dans la blancheur des dentelles qu'inondaient les flots pressés des beaux cheveux, d'or comme les blés avant la moisson. Il avait dans l'ardeur de la fièvre, rejeté la courtepointe à ses pieds, et la cambrure des reins, la rondeur du genou et de la hanche, la sveltesse des jambes nerveuses, tout le modelé du jeune corps se révélaient chastement sous les plis des draps de linon. Mme de Toulouse l'eût cru paisiblement endormi, comme elle l'avait vu, jadis, enfant, sans la meurtrissure des paupières, le halètement de la poitrine gracile, — nue, à l'échancrure de la chemise — et fleurie déjà d'un imperceptible duvet.

Mais Louis ouvrit les yeux, reconnut la comtesse, sourit, et son regard débordant de muettes confidences alla se refugier, tendre et triste, dans les grands yeux violets.

— Vous, maman Toulouse ?... Maman !... soupira-t-il, avec les câlines paroles du premier âge retrouvées. Venez, asseyez-vous, ici ; restez-là ; je souffre... et pas une femme auprès de moi pour me consoler, me plaindre... et m'aimer !...

— Puisque me voici, sire.

— Non, appelez-moi votre enfant... dites-moi « mon enfant », comme à mon ami d'Epernon, ou mieux « mon cher mignon !... » comme à votre petit Penthièvre. Je n'ai autour de moi que des hommes graves, qui me font peur... M. le Duc, M. Bodard, M. Helvétius... Non, pas M. Helvétius ; je sens que, lui, n'est pas inquiet, et qu'il m'affectionne.

— Sire, j'en rirais, si je ne vous voyais affecté à ce point

— Riez-en, maman Toulouse, je vous le permets. — Vous ne ririez pas, je le sais, si j'étais réellement très malade. Ils m'ont donné une drogue, pouah ! du bouillon de vipère — et j'en suis terrifié.

— Laissez faire aux médecins, Sire. Il n'arrive que ce que Dieu veut ou permet, et je vous assure qu'il veut que vous régniez, et longtemps, sur votre beau royaume de France.

— Vous savez me rassurer, Maman... Maman Toulouse ! approchez votre tabouret plus près... plus près... Il ne faut pas qu'on nous entende.

Mme de Toulouse obéit ; le petit roi tourna vers elle son visage souffrant, et presque bouche à bouche, lui murmura :

— Hélas ! croiriez-vous que Madame...

Il hésita.

— ...Que Madame Infante n'a pas envoyé prendre de mes nouvelles ?

— Mais, Sire, on sait à peine depuis une heure, votre indisposition dans les Petits Appartements, et Madame Infante dort encore, la pauvre enfant.

— Maman Toulouse, vous avez raison, sans doute ; si on la réveillait ?... Elle m'enverrait, bien sûr, Mme de Soubise.

— Mme de Soubise vous tient donc toujours bien au cœur ?...

— Oh ! oui, laissa échapper le Roi, — plus que jamais. Je vous le dis à vous, Madame, parce que vous n'êtes point jalouse, et que vous m'aimez.

— Puisque je vous aime, mon cher Sire, j'aurais bien le droit d'être un peu jalouse.

— Non, c'est d'une autref açon que vous m'aimez, et moi aussi, je le sais maintenant et je l'ai bien compris, après votre verbe « aimer ».

Mme de Toulouse se mordit les lèvres.

— Mais, je lui en veux, à cette dame, de vous faire souffrir. Vous y pensez beaucoup, vous désirez la voir, la revoir, et tout cela vous rend malade.

— Certainement, je me sens au cœur, pour elle, des frayeurs, des battements, de la jalousie même ; et, c'est elle pourtant qui, cette fois au moins, est la cause de mon mal.

— Comment cela, Sire ?

— Non... dites « mon cher mignon », voulez-vous ? Hier, chez Mme Infante j'ai été si niais auprès de Mme Soubise et, dès lors, si mécontent de moi, que je me suis mis en colère contre tout le monde. J'éprouvais le besoin d'être taquin, presque méchant, pour avoir été trop gauche et trop sot. J'ai donc voulu qu'on allât à la chasse, malgré l'averse. Nous fûmes tous couverts de boue et trempés de pluie, et cela, pendant quatre heures... Et j'en ai été puni par Dieu. C'est ce que m'a expliqué, tout à l'heure M. de Fréjus.

— Mais voilà, cher mignon, ce qui devrait vous faire prendre en aversion Mme de Soubise.

— Au contraire.

— Vraiment !

— Je sens que, depuis hier, je l'aime... je l'aime...

— Alors, vous allez le lui dire ?

— Oh ! non, non, non !!! Je m'en garderai. Elle se moquerait de moi, certainement... et puis, si elle allait me défendre de l'aimer !

Mme de Toulouse n'eut que le temps de pousser un soupir. L'huissier s'approcha du Roi pour l'avertir qu'on venait, de la part de Madame Infante, prendre de ses nouvelles.

— Faites entrer tout de suite... tout de suite, s'écria le Roi qui leva de l'oreiller sa tête brûlante.

On introduisit Mme de las Niévès.

Les yeux de Louis se remplirent aussitôt de larmes, et il jeta à Mme de Toulouse un regard consterné.

Mme Infante, obéissant à sa rancune de la veille, n'avait pas voulu envoyer chez le Roi Mme de Soubise.

Pendant ce temps. M. le Duc avait couru à son appartement. C'était, en effet, Mme de Prie qui l'y attendait, sous une fanchon, et en toilette de voyage, très impatiente, très animée. Aussi, quand le Premier Ministre voulut lui baiser la main...

— Au fait, Monsieur, au fait... le Roi est donc malade? mais, c'est une trahison que cette maladie.

— M'amenez-vous Sylva ?

— Non.

— Et Isey ?

— Pas davantage.

— Vous avez eu tort, deux fois tort, et je vais...

— Gardez-vous-en. Ce serait beaucoup de hâte, qu'interpréteraient à leur guise les médecins du Roi et les courtisans de l'Œil-de-Bœuf, sans parler de M. de Fréjus.

— Ce que vous dites-là, Madame, est frappant.

— Si le Roi est malade, Monsieur le Duc, le diacre Pâris va à merveille, lui.

Et la marquise promena les yeux autour d'elle, en femme prudente qui redoute les yeux et les oreillles.

— Eh ! qu'avons-nous besoin maintenant du Parlement et de tous les Pâris du monde? exclama M. le Duc en faisant signe à la marquise qu'elle pouvait parler en liberté. — Ce sont de vos idées à vous, Cornebieu ! Si je m'étais écouté?..

— Il est étonnant, M. le Duc, comme on voit juste après coup !

— Eh ! Madame, songez que le Roi peut mourir et alors...

— Peuh ! et nous aussi, nous pouvons mourir, Monsieur le Duc ; Mais le Roi a quinze ans, des médecins autour de lui.

— C'est bien là le plus grand mal, marquise... Quelles espèces maudites ! et comme j'ai été pris de peur !

— Oh ! cela vous arrive, Monsieur le Duc, décocha Mme de Prie avec impertinence. Enfin vous concluez...

— Qu'il faut changer nos batteries.

— Bah ! vous vous affolez par trop vite, Monsieur ; Sa Majesté guérira. Elle a été



Madame de Prie, d'un embonpoint délicat et d'une grace piquante...

mouillée à la chasse. Voilà-t-il pas un cas désespéré !... Eh bien ! je soutiens, moi, que rien n'est à changer dans notre plan.

— Si, Madame, si ! Que le Roi guérisse — je le suppose, je l'espère surtout, — je ne veux plus vivre dans les transes où je me consume depuis minuit. J'en ai encore des tournées d'entrailles.

— Sans doute les écrevisses, mon cher Duc.

— Oh ! ne riez pas, Madame, je vous en supplie ! Il faut marier le Roi, il le faut. Du reste mon siège à moi est fait aussi, comme celui de M. l'abbé Vertot.

— Après tout, cela n'est peut-être pas aussi sot que je le pensais tout d'abord, répondit la marquise dans la conviction que M. le Duc buté à cette idée, comme à une borne, était mulet à ne vouloir même pas la tourner. Ensuite, en un clin d'œil, elle avait vu que le plan en serait à peine modifié. Une favorite... la petite d'Epernon, qui arracherait demain le Roi à M. de Fréjus, en attendant une Reine qu'elle et le Premier Ministre guideraient et conseilleraient...

— Oui, poursuivit le Duc, relevé à ses propres yeux dans ses prétentions de politicien avisé, et flatté d'être approuvé de la marquise si experte. Oui, il s'agit de le faire renoncer à son Infante dont on ne tirerait pas un bébé de deux pouces et de le marier sérieusement, à notre guise, pour en avoir les mérites et les bénéfices.

— En effet, la détermination présente est peut-être encore la meilleure et Duverney me l'avait déjà conseillée.

— Je suis ravi, chère, de me rencontrer avec M. Duverney. Ne serons-nous pas, en tout honneur et toute sécurité, mieux les maîtres d'une femme que nous aurons faite indissolublement Reine ? Je livre cet adverbe à vos méditations.

— Conclusion : il faut que Sa Majesté ait un Dauphin au plus vite.

— Mais le Roi n'a que quinze ans, et grâce aux pratiques de M. de La Trémoille et de M. de Gesvres, il a parfois sur la langue « un sort » ou un traquet de moulin, comme l'assure M. d'Argenson. Lui restera-t-il assez de virilité pour...

— M. le maréchal de Villars et Bachelier, son valet de chambre, affirment qu'il est homme assez pour faire des enfants.

— Qu'il fasse donc des enfants à sa femme, Madame. C'est plus prudent et plus moral, Cornebieu !

— J'aime à vous voir, mon cher Duc, rompre une lance en faveur de la morale. Mais quelle femme lui donnerons-nous ?

— Loizilière est en route pour nous dresser une liste des princesses disponibles dans les Cours européennes. Vous voyez que mon idée n'est point si mauvaise, puisque vous l'aviez eue déjà... Mais je vous propose, ma mie, de ne point attendre le catalogue de notre voyageur en pucelages royaux. Cherchons vite autour de nous, et M. de Fréjus, qui ne se doute de rien, se réveillera battu.

— Vous n'avez pas la prétention que le Roi se marie demain et qu'il ait un Dauphin après-demain ?

— S'il ne tenait qu'à moi, marquise ! Enfin, puisque cela est impossible, allons par le plus court. — Voyez-vous quelque princesse qui puisse nous convenir ?

— Convenir au Roi, voulez-vous dire ?

— Peuh !... Songez, cherchez, parlez.

La marquise s'appuya sur l'accoudoir du fauteuil, pencha dans sa main sa belle tête fine, et parut réfléchir quelques instants. Se redressant tout à coup :

— Mais, cher Duc, si M[lles] de Condé, vos sœurs, ne pouvaient faire des favorites, pourquoi, parmi elles, ne se trouverait-il pas une Reine ?

M. le Duc se sentit chatouillé, soudain, dans ses orgueils.

— Ah ! pour le coup, répondit-il, les Espagnols et les d'Orléans seraient béjaunes et Madame ma mère en éclaterait de joie.

— Eh bien, alors ?

— Hum ! hum ! marquise, elles sont toutes, vous le savez, plus ou moins pourvues *in partibus*, ce qui ne les empêche pas tout de même d'être férues du Roi comme les autres.

— Voyons pourtant. Vous les connaissez mieux que moi. Passez-en la revue ; c'est un vrai régiment de sœurs que vous avez.

— M[lle] de Bourbon est bossue et nonne d'ailleurs, à Fontevrault avec 10.000 livres

annuelles de dot; Mlle de Charolais est très jolie, mais elle a trente ans et des allures — c'est une luronne — à en remontrer à Mme de Sabran qui voulait envoyer son mâtin au Régent pour qu'il en fît un chambellan. Elle épouserait le Roi volontiers, je crois, mais sans renoncer à son Richelieu qu'il faudrait tuer tout de bon. Tenez, marquise, elle mourra vieille fille, se contentant de son château de Madrid, des 40.000 livres dont on a augmenté sa pension en 1719, et du titre de Mademoiselle que je finirai par lui obtenir.

— Cela vaudra mieux pour elle et pour moi. Nous ne nous goûtons réciproquement point du tout. Qu'elle entre en religion si...

— Ah! ouiche! A moins que ce ne soit en un moûtier de Capucins! riposta M. le Duc avec un rire épais.

— Et Mlle de Clermont?

— Heu! vingt-huit ans, mais en affaire ancienne et réglée avec M. de Melun.

— Rayons-la donc. Et Mlle de Sens?

— Une inconsidérée, une insensée qui tient de notre aïeul. Elle passe ses journées à déchirer des petits papiers et à étouffer de gimblettes la chienne que lui a donnée Sa Majesté.

— N'en parlons plus... Il ne reste donc que Mlle de Vermandois, mais elle est à l'abbaye de Tours, en apprentissage de future abbesse dont sa qualité de Princesse du sang lui assure la crosse.

— Et elle mettrait volontiers, marquise, sa chemise par-dessus sa robe de novice, car belle, intelligente, orgueilleuse...

— Mlle de Vermandois serait bien notre affaire. Si vous lui donniez la couronne, mon cher Duc, il y a tout à parier qu'elle vous en resterait reconnaissante.

— Il me semble, marquise, que nous n'éprouverions de refus ni du côté de Mlle de Vermandois, ni du côté du Roi. Il s'agirait seulement d'aller confesser, à Tours, Sa Chasteté, Sa Pauvreté et Son Obéissance. Qui s'en chargera?

— Ne suis-je pas là?

— Toujours vous, marquise?

— Puisque la fortune de votre maison est en question.

— Allez-y donc, ma mie, et au plus vite. Parlez, promettez, séduisez. Vous avez bien enjôlé le Diacre, un Saint. Du diable si vous ne mettez pas le feu à un célibat de fille qui ne demande qu'à flamber et royalement.

— J'y tâcherai.

— Que le Roi guérisse, et je vous garantis qu'avant un an il aura de Madame ma sœur un héritier, peut-être deux.

— Sa Majesté en serait ravie, je m'assure, car elle a la vocation de la paternité. Ne prend-elle pas grand plaisir à faire éclore des vers à soie?

— Vous raillez agréablement, chère belle. Vous allez alors regagner Paris et vous remettre en route. Mais, pour tous, vous vous rendez à Courbépine. Prenez garde, de plus, à n'être arrêtée ni dévalisée par les voleurs. Depuis trois ans, on ne se heurte, dans la campagne, qu'aux bandes de feu M. Cartouche.

— Je vous avouerai maintenant, cher Duc, que j'avais prévu un départ subit et forcé — un bout d'exil... si vous voulez. Je suis donc venue à Versailles dans une bonne chaise de voyage et avec deux grands colosses de Flandre. Je continue sur la Touraine et, sitôt de retour à Paris, je vous ferai aviser.

— Voyage et mariage doivent se mener à grandes guides, marquise, ne l'oubliez pas.

Mme de Prie s'était levée et, tendant la main à M. le Duc :

— Touche, cocher, et en route!

— Mais, chère, vous devez avoir besoin de vous refaire ; une collation...

— J'ai un garde-manger dans ma chaise.

— Bon voyage, alors!

La marquise, le visage dissimulé dans son ample fanchon, était sortie du Château et montée en voiture, sans être reconnue.

M. le Duc regagna le Balustre. Il y trouva les compagnons du Roi qui avaient demandé à reprendre leur poste quotidien. Mais plus d'étourderies, de railleries, de bruit...

La Trémoille, dans un fauteuil, désœuvré, ennuyé, dissimulait des bâille-

ments ; d'Epernon faisait des nœuds, gris à cette heure, des nœuds de mécontentement « soucis dolents, mourantes langueurs, fidélités agonisantes » ; de Gesvres, lui, filait de la soie aux nuances éteintes, « cerise tournée, violet pâmé », celles que les femmes mariées portaient au balcon de l'Opéra, comme s'accordant avec les flammes amorties de l'Hyménée.

Ce fut Gesvres que M. le Duc aperçut le premier.

— Ah ! le colifichet !... le pouponnier à la peau admirable, comme elles disent, maugréa-t-il. C'est le minois rose d'un cul de guenon que cette peau !

Saint-Amour allait et venait, toujours papillonnant, mais le vol silencieux.

Le Premier Ministre remarqua aussi Mme de Toulouse auprès du Roi ; et, à droite et à gauche du lit, M. Bodard et M. Helvétius qu'il avait laissés discutant, en sourdine, dans une embrasure de fenêtre. M. le Duc n'avait attiré l'attention de personne, et il se garda — voyant, une seconde fois, les médecins aux prises — de s'approcher, dans la crainte d'être mis encore en demeure de décider sur un remède à prendre.

— Le bouillon de vipère ne me soulage en rien, disait le Roi.

— Il y met peut-être quelque respect, répondit M. Bodard... Un second bol...

Un sourire de M. Helvétius désarçonna l'illustre confrère.

— Je me sens toujours des frissons, des chaleurs, la fièvre. N'est-il pas vrai, maman Toulouse, que j'ai la fièvre ?

— Votre Majesté l'a certainement, puisqu'elle le dit ; n'est-il pas vrai, Monsieur Helvétius ?

— Mais alors, ce bouillon... je n'en veux plus, s'écria Louis XV en fixant M. Bodart d'un œil colère ; je veux l'émétique de M. Helvétius, n'est-ce pas, maman Toulouse ?

— Du moment que Votre Majesté veut, que M. Bodard ne semble point s'y opposer, et que M. Helvétius croit à l'efficacité de son remède...

— Il guérira Sa Majesté, je l'affirme, prononça avec autorité le second médecin.

— Alors je m'en lave les mains, exclama M. Bodard, en se guindant sur ses talons, comme pour écraser mieux son jeune rival. Je vous passe les responsabilités. Les prenez-vous toutes ?...

— Je les prends toutes, répondit M. Helvétius avec une tranquille assurance. Dans huit jours, Sa Majesté retournera à la chasse.

— Vrai, Monsieur ? s'écria le Roi. Vite... donnez-moi vite votre émétique.

— A vous donc, Monsieur ! Vous pouvez tuer Sa Majesté ici, à votre aise, puisqu'elle seule et les membres de la famille royale ont le droit de mourir au Château. Sire, daignez me permettre de me retirer, je n'ai plus rien à faire, aujourd'hui, pour le service de Votre Majesté.

Louis XV ne répondit pas et laissa M. Bodard sortir, les reins arqués, la tête haute, le pas doctoral.

— Un médecin, disait Saint-Amour à mi-voix, aux menins... un médecin m'a toujours l'air d'un enfant qui va moucher une chandelle.

La Trémoille, d'Epernon et de Gesvres, étouffèrent de petits rires. M. le Duc se montra alors, et les visages reprirent leur sérieux. Cependant le Roi avait absorbé l'émétique, et M. Helvétius s'était approché de M. le Duc, dans un coin du Balustre. La comtesse de Toulouse n'avait pas quitté le chevet.

— Madame Infante n'a plus envoyé ? demanda tristement Louis XV.

Le Roi achevait à peine que l'huissier annonça :

— Sire, de la part de Madame Infante !

— Faites entrer ! faites entrer...

Et Louis souleva sa tête charmante, qui retomba lasse, pour savoir qui allait entrer.

— Comme il aime pourtant sa petite Reine, Mme Marie-Anne-Victoire ! murmura M. le Duc qui avait surpris quelques mots, et cru comprendre le reste. — Mais... le moyen d'attendre ?... Elle n'a que sept ans !...

C'était Mme de Soubise, cette fois. Elle rougit de voir le Roi si blond, si pâle, dans le grand lit tout blanc. Elle hésita un instant, comme honteuse d'elle ne sachant

quoi,et d'être — en ce moment surtout — sous le regard de tous ces hommes.

— Oh ! venez, Madame ! supplia le Roi. Je suis bien malade.

La jeune femme s'approcha, les yeux baissés.

— Non, Sire, dit-elle doucement, vous allez être promptement guéri, je le sais. Par arrêt du Parlement, on a découvert la Châsse de Sainte-Geneviève ; et les prières des Quarante Heures sont récitées dans toutes les églises de Paris.

— Oh ! oh ! songea M. le Duc, il paraît que le Diacre a déjà manœuvré, et cette Mme de Soubise me semble plus charmante encore de la bonne nouvelle qu'elle apporte... Je la préférerais, quant à moi, à la petite d'Epernon... Ça a l'embonpoint d'une moelleuse bergère ; l'autre ne me représente guère qu'un maigre fauteuil à ressorts.

— Je devais, Madame, continuait le Roi, vous entretenir de certain verbe « aimer ». Vous le voyez, je ne puis encore... Le pourrai-je jamais ?

— Vous m'aviez dit « plus tard, mais à bientôt », Sire ; j'y compte.

— Avez-vous, en attendant, étudié l'air de mon aïeul, paroles et musique, Madame ?

— Je le sais par cœur, Sire.

Et la voix de Mme de Soubise trembla, en faisant cet aveu.

— Oh ! récitez-m'en donc les paroles. C'est ma première œuvre, et il me serait agréable de l'entendre de votre bouche...

Mme de Soubise n'osait.

— Donnez-en la joie à Sa Majesté, puisqu'elle le désire, intervint la comtesse de Toulouse, compatissante.

Mme de Soubise alors, lentement, très bas, car tout ce monde l'intimidait dans le Balustre, récita:

Laissez vos yeux voir dans mes yeux,
Belle et brune insensible que j'aime,
Et vous y verrez les cieux
Puisque vous vous verrez vous-même.

— Oh ! comme vous dites cela ! comme vous dites cela ! répéta Louis XV avec passion. Je ne croyais pas avoir si bien fait.

— Madame dit comme elle sent, appuya la comtesse de Toulouse.

La sueur transpirait sur le visage du Roi.

Elle était si bonne, maman Toulouse, qu'à cet amour jeune et tremblant, dont elle avait la confidence, elle se laissait aller à prêter tout son secours, oubliant sa rancune, et, dans la pensée que le Roi reconnaissant lui garderait cette tendresse qu'elle s'était attirée, beaucoup par une pitié sincère, un peu aussi, il faut l'avouer, par intérêt et par calcul.

— Saint-Amour ? appela Louis XV. Mme de Soubise sait par cœur et dit à ravir les vers : « Laissez vos yeux voir dans mes yeux »

— Tant mieux, Sire, et je gage qu'elle les chantera *expressivo, amoroso*, à Votre Majesté qui a l'air de l'Amour malade dans la fable de Psyché...

— Et en guérit-il, mon cousin ? demanda le Roi, languissamment.

— Oui, Sire, et, comme dans les contes de M. Perrault, il épousa Psyché et eut beaucoup d'enfants.

Louis XV, cette fois, sourit.

— Sire, vous allez mieux. Demandez à Mme de Soubise ?

La pauvre Mme de Soubise, écarlate, eût bien voulu être à cent pieds sous le Balustre. « Mon Dieu, l'abbé savait-il, ou avait-il deviné ? »

D'Epernon n'avait rien perdu de la mimique jouée au chevet du Roi ; de Gesvres observait tout, prêtant l'oreille à tout ; La Trémoille, attiré à l'écart par M. le Duc, semblait écouter avec ennui.

— Oui, affirmait tout bas le Prince, M. Helvétius est de mon avis. Après l'émétique, ce qu'il faut au Roi, c'est une femme qui le tire de vos mains de galopins et de l'ennui où il s'encrasse.

Et M. le Duc s'éloigna, laissant La Trémoille désœuvré.

Mais de Gesvres avait bien entendu : — « Chasser les menins ! une femme au Roi !... une vraie Reine ou une favorite ?... » monologua-t-il en quittant précipitamment le Balustre. Il ne tarda pas

à y reparaître, bientôt suivi de M. de Fréjus qui jeta sur M. le Duc un regard singulièrement ironique.

— J'avais hâte, dit l'ancien précepteur humble et doucereux, d'avoir les dernières nouvelles de la précieuse santé de Votre Majesté. Ah ! Votre Majesté est bien entourée : M. le Duc... Mme de Soubise... Et il ajouta tout bas, de manière à n'être entendu que du Roi : Comme sur un terrain neutre, l'amour et la guerre à votre chevet, Sire ?

Louis XV regarda M. de Fréjus avec douleur, puis Mme de Soubise et M. le Duc avec colère et, tout à coup, le pauvre enfant malade fondit en larmes.

— Sire, s'écria Mme de Soubise toute pâle, en se penchant sur lui avec une tendre compassion ; Sire, Votre Majesté souffre donc davantage ?

— Oui, Madame... Je vous en prie, laissez-moi !... laissez-moi ... adieu !

Mme de Soubise ne pouvait qu'obéir. Elle ne savait pas, ne devinait pas ; elle sortit, chancelante et désolée.

— Voyons... Louis !... Voyons... cher mignon !... murmura câlinement la comtesse de Toulouse à l'oreille du Roi. Mais, elle vous aime !... je m'y connais... et ne m'y trompe pas.

— Non, Madame, n'essayez pas de me consoler... Non ! maman Toulouse... Merci d'être venue ! Je n'ai besoin, maintenant, que de M. Helvétius...

Le médecin s'approcha du Roi et consulta son pouls.

— Vous avez le talent, Monsieur, dit brutalement et à voix basse M. le Duc à M. de Fréjus, oui, le talent — et le seul — de faire pleurer Sa Majesté.

— C'est que vous avez pris tous les autres, Monseigneur ! répondit, souriant et bénin, M. Hercule de Fleury.

— Monsieur de Fréjus ? cria aussitôt le Roi, faites sortir tout le monde. Vite, Monsieur Helvétius, je sens que je suis bien mal !

Tout le monde sortit, sauf M. le Duc qui croyait tenir, des droits de sa charge, l'autorisation de rester.

— M. le Duc aussi, ajouta le Roi.

— Mais, Sire ?...

— Oui, vous aussi, Monsieur le Duc, je le veux !

Et les yeux de Louis XV étincelaient de colère et de rancune ; M. de Fleury avait frappé juste. Le Premier Ministre se dirigea vers la porte, grommelant avec rage :

— Ah ! ce grand coquin de Fleury qui demeure seul avec le Roi ! Qui sait encore ce qu'il va machiner contre moi ?

M. de Fréjus demeurait, en effet, sur le terrain, glorieux de cet excès d'honneur et de confiance, heureux surtout de l'humiliation de son ennemi.

A ce moment, le visage du Roi avait pris une teinte verdâtre ; tous ses traits se contractaient sous des tranchées, des violences internes dont il était à peine maître. M. Helvétius donna des ordres à Chancenetz et à Bachelier, qui sortirent du petit cabinet un meuble sculpté, doré et drapé, en forme de châsse.

Les compagnons du Roi, inquiets, s'étaient établis à la porte du Balustre, dans l'Œil-de-Bœuf, à quatre pas de l'inévitable et impassible d'Artagnan. Ils entendaient les ordres donnés, essayaient de traduire les allées et venues.

— Je crois, chuchota Saint-Amour, que nous nous alarmons à tort. Il s'agit tout simplement de la « Soucoupe inférieure », comme on disait, en termes galants, à l'hôtel de Rambouillet.

Le silence se fit dans le Balustre. Enfin, M. Helvétius le rompait, au bout d'un quart d'heure, en disant très haut avec émotion :

— Monsieur de Fréjus ! le Roi est sauvé. « *L'émétique a fait à Sa Majesté une évacuation charmante !* »

— Plus qu'un « bouillon des deux sœurs », ainsi soit-il ! répondit de l'autre côté de la porte Saint-Amour, toujours avec le vocabulaire des Précieuses.

— Mordioux ! gronda d'Artagnan. A toi, le pot aux roses, Fleury, qui de mes Mousquetaires fais des oblats !

On entendit la voix du Roi, une voix jeune, claire, rassurée, et presque joyeuse :

— Monsieur Helvétius, je vous nomme mon premier médecin avec 10.000 livres par an !

IX

LE MIROIR D'AMOUR

Il y avait donc quatre jours que Paris était en prières devant la châsse de Sainte-Geneviève, quand le Roi, avec l'assistance de Dieu, et grâce à M. Helvétius, retrouva quelque calme. La fièvre l'avait quitté ; il reposait le jour, il dormait la nuit. M. Bodard ne reparaissait plus au Balustre ; M. Helvétius fils y triomphait.

— Sire, vous pouvez vous regarder dans votre miroir, disait-il en souriant, et Louis XV ne s'en faisait pas faute.

Ce miroir était un bijou rare en argent ciselé et doré, sur la bordure duquel se lisaient, en caractères formés par de mignonnes turquoises, la fin d'un vers et un vers tout entier du Roman de la Rose.

« .....*Cy-dessus,*
« *Se mourit li beau Narcissus.* »

A chaque instant le Roi l'ouvrait. Les yeux brillants, les cheveux blonds, ébouriffés comme un nimbe, il consultait sa langue, étudiait son visage, y cherchant toujours l'éclosion de cette pointe de rose impatiemment attendue, pour demander à revoir Mme de Soubise.

Les joyeux menins avaient repris leurs habitudes, et Louis XV venait de leur annoncer qu'il prendrait quelque nourriture aujourd'hui, se lèverait demain peut-être, et, dans huit jours, les mènerait certainement à la chasse. Les gentilshommes firent la grimace, et Saint-Amour improvisa un madrigal sur la pluie, où Iris, avec son écharpe, finissait par leur éponger à tous, le cou et... le dos.

Depuis ces quatre longs jours, Mme de Soubise avait patienté, — les yeux brûlants, la gorge serrée, inquiète de tout, emplie de la crainte d'elle ne savait quoi, ou, si elle le savait, elle craignait bien plus de se l'avouer. Elle ne dormait pas, restait silencieuse, distraite, tombait en de vagues rêveries, les yeux et le cœur tournés vers quelque chose de perdu ou quelqu'un d'attendu. Avec sa nature douce et bonne, passive — la pauvre jeune femme n'avait pu ou su se défendre contre le mal d'amour.

Mme Infante s'emportait souvent contre elle avec des rages folles. La Señora de Las Niévès n'y comprenait goutte et secouait son busc à échelle, chantonnant des fredons ou « râclant du jambon », ainsi qu'elle disait dans sa chère langue espagnole.

Enfin, M. de Fleury était venu apporter l'ordre du Roi qui désirait s'entretenir avec Mme la Gouvernante. Il s'agissait de certains points d'éducation à réformer chez Mme Marie-Anne-Victoire, comme le Roi l'avait résolu, lors de sa dernière visite, mais il était tombé malade.

— Et, maintenant qu'elle va bien, Sa Majesté veut réformer ? s'insurgea Mme Infante en tapant du pied.

Mme de Soubise, qui savait, elle, à quoi vraiment s'en tenir, était devenue pâle, pâle. Elle répondit à M. de Fréjus par une inclination de tête et le suivit en servante obéissante ou en brebis résignée. Le long des degrés et le long des galeries elle allait comme une somnambule, et elle sentait — à mesure qu'elle approchait de la Chambre royale — le Roi s'emparer d'elle tout entière.

Quand elle entra dans le Balustre, son cœur ne battait plus que faiblement, et sa gorge ne se soulevait que péniblement. « Sainte Vierge ! Est-ce qu'elle se serait laissé prendre ainsi et sans retour. A l'émotion, à l'orgueil, à la pitié elle a si peu et si mal résisté ! — Le Roi lui a bien fait entendre qu'il l'aimait, mais il ne le lui a jamais déclaré formellement. — S'il s'était trompé ? — Si, elle, s'était illusionnée !... Mais, elle en mourrait ! ! ! »

Quand Elle et Lui se trouvèrent en présence, ils se virent aussi tremblants, aussi embarrassés l'un que l'autre.

— Madame... balbutia Louis XV, car c'était à lui de parler, et il n'en put dire davantage.

— Sire... soupira Mme de Soubise, et elle ne put aller plus loin.

Le Roi prit Mme de Soubise par la main et la conduisit au fauteuil qu'il venait de quitter. Elle s'y laissa timidement aller,

tandis que Louis XV s'asseyait en face d'elle.

— Mais ce fauteuil est votre siège, Sire ? murmura, tremblante, Mme de Soubise.

— Madame, répondit le Roi très ému, en essayant de sourire, quand la reine de Saba fit, au roi Salomon, l'honneur d'une visite, il était trop bon gentilhomme pour ne point lui offrir son trône.

Mme de Soubise rougit, regarda de tous ses yeux dans les yeux de l'adolescent royal et les trouva si ouverts, si beaux, si doux ! Le Roi n'ajouta plus rien, et le silence régna entre eux quelques instants avec grand embarras de part et d'autre.

— Madame !... recommença le Roi, mais il s'arrêta aussitôt.

— Sire... crut devoir répondre Mme de Soubise. Mais il lui fut impossible de continuer.

L'adolescent et la jeune femme se considéraient, entendant les tumultes rapides de leurs cœurs. Le Roi se roidit, enfin, contre ses timidités et ses hésitations. Il était temps. Mme de Soubise se sentait fort mal.

— J'ai appris... que vous étiez... ou — plutôt — que vous avez été un peu souffrante. . et bien chagrine.

Mme de Soubise se troubla et ébaucha machinalement un léger hochement de tête.

— Ne niez pas. Madame... Vos yeux me l'ont dit, et vos yeux, si francs, ne sauraient mentir... Pourquoi ce chagrin ?

— Votre Majesté, balbutia la jeune femme, était malade et... comme tout le monde... je m'inquiétais... je souffrais pour Elle et avec Elle.

— Merci de chérir ainsi votre... Roi ! Mais, est-ce bien là toute la vérité ?... Votre cœur, lui aussi, ne trompe ni ne ment, car il est loyal comme vos yeux .. Si je l'interrogeais, il me répondrait peut-être que le véritable motif, vous n'osez me l'avouer...parce qu'il me serait un reproche.

— Oh ! Sire, un reproche à mon Roi !...

Mme de Soubise baissa les paupières ; le regard de Louis XV caressait le sien de trop près. Louis continua :

Ici, lors de votre dernière visite, avouez, Madame, appuya-t-il avec une nuance de tristesse, avouez, Madame, que .. j'étais maussade... sinon méchant ?

— Ni l'un ni l'autre, Sire. Seulement, vous m'aviez accueillie avec tant de bienveillance... et vous me renvoyâtes si malheureuse !... Mais, qui a pu rapporter à Votre Majesté ?...

— Le Roi n'ignore rien, Madame, interrompit Louis XV. — Vous en avez été bien affligée... et, lui-même navré, mais repentant.

Mme de Soubise entendait s'approcher l'orage d'amour. Mon Dieu ! qu'allait-elle répondre ? qu'allait-elle faire ? Cette émotion inquiète de la jeune femme fut douce au cœur du jeune Roi et l'encouragea à poursuivre :

— Oui, le Roi était mécontent de lui. Il aurait dû aller plus tôt à vous, et il y serait volontiers allé si...

— Mais, vous êtes le Roi, Sire !

— Madame, je ne suis que le premier gentilhomme de mon royaume, un gentilhomme qui a fait pleurer une femme — car vous avez pleuré — et qui lui doit des excuses.

— Oh ! jamais, jamais ! laissa échapper vivement Mme de Soubise.

— Si, Madame, des excuses et des explications. Le Roi, se hâta d'ajouter Louis XV, ne donne d'explications à personne. Mais, à vous, Madame, il lui plaît d'en donner... afin que vous jugiez, par là, de l'estime qu'il a pour vous.

— Sire, je vous en conjure. Me voici consolée maintenant, toute consolée. Regardez mes yeux, ils vous le diront, puisqu'ils sont sincères... Que Votre Majesté daigne m'épargner la confusion d'en entendre davantage !

La jeune femme joignait les mains, rapprochait son visage du visage du Roi, afin qu'il pût voir dans ses yeux humides, mais souriants. Elle sentait sa tête s'effarer, son cœur s'affoler. L'adolescent fit appel à toute sa volonté pour rester calme, quoique bouleversé déjà lui-même.

— Le Roi veut cependant tout vous confesser. Ce jour-là, Madame, j'étais bien désolé... Ecoutez et plaignez-moi.

Il rapprocha son tabouret du fauteuil

de Mme de Soubise, se pencha vers elle, baissa la voix, et continua :

— J'aime une femme... Oui, beaucoup. Oh ! beaucoup ! C'est le secret et le trésor du Roi, et je vous les confie... à vous qui, seule, pourrez me comprendre. Depuis ce sentiment — le premier — je n'ai plus été un enfant. J'ai senti, j'ai pensé — joyeux ou triste — comme un homme et comme le moindre de mes sujets. C'est que — cette femme — je l'aime de toute ma tendresse, de toute ma jeunesse, de toutes mes timidités.

Le Roi baissa la voix plus encore :

— Et cet amour si vrai, si ardent, je n'ai point encore osé le lui déclarer. Je manque de courage ou d'audace. Je me suis pourtant gourmandé, j'ai voulu, j'ai essayé... Sous l'homme que je me croyais devenu, reparaît l'enfant tout de suite. Je souhaiterais qu'elle le soupçonnât, qu'elle me devinât, pour ne plus souffrir, pour être heureux, compris enfin, aimé peut-être.

A mesure que Louis parlait, passait en Mme de Soubise des fraîcheurs de brise printanière ou des chaleurs brûlantes d'été. La surprise l'avait secouée ; la joie alanguie — et maintenant elle frissonnait, et maintenant elle avait peur. Le Roi semblait attendre d'elle un mot, mais ce mot ne lui venait ni à la pensée ni aux lèvres. Qu'eût-elle pu dire ? Qu'eût-elle même voulu dire ?

Le Roi soupira, prit doucement la main fièvreuse de Mme de Soubise, et continua de parler. Il semblait chercher à se griser lui-même de ses paroles pour se donner le courage de les dire toutes.

— J'ignore donc si elle m'aime, Madame. Elle ne peut pas me l'avouer sans que je l'interroge — et peut-être elle n'a rien vu — et je n'ose pas l'interroger. Mais si elle allait, pendant ce temps, aimer un autre que moi, comprenez-vous ? Et l'on m'insinuait qu'un autre, en effet, la poursuivait de ses galanteries. Oh ! ce jour-là, j'étais bien douloureusement jaloux, je vous assure. N'est-ce pas qu'il est pardonnable à un enfant d'être jaloux et, alors... maussade ? Excusez-moi donc. — Oh ! vous aimeriez peut-être le Roi, vous, Madame ?

Chez Mme de Soubise, cette fois, les larmes montaient à flots de son cœur et des ravissements contenus gonflaient son sein. Elle avait conscience que, saisie par l'amour du Roi, elle n'était plus qu'une frêle et pauvre feuille au gré d'un tourbillon de vent. Pour tenter de s'en dégager, elle affecta de ne point comprendre.

— Mais tout le monde aime le Roi ! répondit-elle à voix entrecoupée. Qui ne le fait depuis le jour de votre Sacre. Oint par l'huile de la Sainte-Ampoule, en long habit de velours et en toque de drap d'argent, vous étiez beau comme l'Espérance, disait Mme de Puisieux...

— Oui, l'Espérance, murmura le Roi avec une fierté triste.

— M. d'Argenson, Sire, prétendait que vous ressembliez à l'Amour.

— Oui, à l'Amour, hélas ! répéta l'adolescent avec plus de tristesse encore.

— Et quand, Sire, dans la Basilique de Reims, à travers les oiseaux lâchés et la monnaie jetée au peuple, vous déposâtes, par une inspiration sublime, votre couronne, la couronne de Charlemagne, sur l'autel, en répondant que vous aimiez mieux en faire hommage à Celui de qui vous la teniez, l'amour...

— Oui, l'amour de mes sujets, interrompit le Roi avec un imperceptible mouvement d'impatience. Mais, l'autre ?... l'autre ?... l'amour de celle ?...

— Comment, se hâta de répondre Mme de Soubise, si elle vous a entendu et vu, ce jour-là — exalté au Jubé, au milieu des fanfares, comme Joas échappé des morts, alors que tout le peuple pleurait, comment ne vous aimerait-elle pas aussi ?

— Vous étiez au Sacre, Madame de Soubise ?

Mme de Soubise baissa les paupières. Le Roi, d'un mot, avait fait tout le chemin par où la jeune femme avait cru pouvoir fuir la déclaration imminente.

— Oui, Sire, se contenta-t-elle de répondre avec l'accent et le visage d'une coupable.

— Peut-être auriez-vous raison, Madame Armande de Soubise... dit le Roi qui, pour la première fois, hasardait



...Certaine Présidente livrant, entre deux cordes,
sa robe de satin aux indiscrétions de l'élément fluide...

en rougissant le petit nom de son idole. Oui... raison... si je n'étais toujours, un enfant.

— Un roi de quinze ans, Sire, est un homme.

— Et l'autre, ce rival que je redoute, est plus homme que moi !

Il s'arrêta :

— Je suis le Roi, oui, je suis le Roi ; mais, lui, est prince.

— Entre vous, Sire, qui êtes la jeunesse, la beauté, la bonté, la puissance, et lui — aussi grand soit-il — quelle femme hésiterait, quel cœur ne se rendrait !

— Le croyez-vous et dites-vous vrai, Armande ? interrogea Louis rayonnant, avec cette familiarité de l'amour auquel l'égarement permet beaucoup et il emprisonnait, cette fois, la main chère dans ses deux mains.

Mme de Soubise se sentait mourir. Elle ferma les yeux et répondit comme on soupire :

— Votre Majesté ne m'a-t-elle pas affirmé, un jour, et tout à l'heure répété que j'étais franche et loyale ?

— Oui... un jour... où je fus bien heureux et bien... sot, murmura Louis XV qui ferma les yeux à son tour, craignant de voir se rouvrir ceux de Mme de Soubise. Je vous crois donc, Madame, car j'ai besoin de vous croire. Alors, continua-t-il après un silence, on m'avait parlé de... l'autre. J'en avais pris ombrage... et je... je... vous renvoyai brus...quement, il me semble.

Le Roi ajouta vite :

— M'excuserez-vous, maintenant que je me suis expliqué ? Me pardonnerez-vous ? Me pardonnez-vous ?

Mme de Soubise abandonnait sa main aux mains du jeune Roi. Elle eut la perception singulière que cette main ne lui appartenait plus, que Louis en était le maître désormais et qu'avec elle, elle abandonnait toute sa personne. Elle avait conscience qu'elle ne pouvait se reprendre et que, délicieusement, elle entrait dans un mystérieux anéantissement de tout son être.

— Oh ! Sire ! Sire ! j'étais chagrine et je suis presque malheureuse, à cette heure... je ne sais de quoi, je ne sais pourquoi.

— Oh ! s'il se pouvait que vous fussiez jalouse de celle que j'aime, Madame !

— Mais, Sire, je n'ai le droit d'être jalouse de personne.

— Puisque vous êtes... adorable comme elle, pour qui j'ai fait les vers que votre cœur... votre mémoire a retenus, que vous dites si bien et, au sujet de laquelle, je voulais encore vous réciter le joli temps présent du verbe « Aimer »

— Oh ! cette femme aura le droit d'être fière et d'être heureuse !

— Il me semble, à vous entendre ainsi parler d'elle, Madame, que je n'ai plus à craindre et puis tout espérer.

Le Roi avait laissé la main de Mme de Soubise, et — depuis un instant — dans son embarras à se faire entendre et à vaincre ses dernières timidités — il jouait fiévreusement avec un médaillon d'or et d'argent, un peu plus large qu'une bonbonnière, et qu'il avait tiré de son sein.

— C'est qu'elle est mon premier amour — et le seul auquel je serai fidèle et tendre toute ma vie, je le sens, puisque — grâce à lui — j'ai su ce qu'était la jeunesse, la puissance, le bonheur... Oh ! si vous pouviez la voir ! Elle vous ressemble. Elle a, de vous, les yeux — tout à fait leur couleur et leur douceur — vos beaux cheveux noirs, votre bouche si bonne et si fraîche, la taille... royale.

Mme de Soubise palpitait, inquiète, sous les regards ardents, sous les paroles brûlantes du Roi comme une fauvette sur laquelle plane l'émouchet.

— Ah ! tenez, Madame ! poursuivit le Roi dont la tête s'égarait, il faut que je vous montre son image. Je l'ai là. Elle me quitte pas. Elle ne me quittera surtout plus désormais.

Mme de Soubise frémit, tout à coup, et cette fois souffrit cruellement : « Si elle s'était illusionnée ! »

Et le Roi serrait à deux mains, le bijou qu'il ouvrit lentement, et considéra. Il le porta avec respect à ses lèvres, puis — l'embrassa follement.

Mme de Soubise — le cœur meurtri — retomba du haut de son rêve dans la bru-

tale réalité — à tout jamais désespérée, morte à tous les Paradis de la terre, à toutes les espérances du Ciel. Elle s'était livrée, avec un abandon si complet d'elle-même, à ce jeune amour !

— Regardez-la, Madame ! Admirez-la, répéta le Roi avec passion, et dites-moi si j'ai raison de l'aimer !

Il présenta le médaillon ouvert à Mme de Soubise.

C'était son petit miroir. « Le Conseiller de ses grâces » comme l'appelait Saint-Amour. le miroir d'Amour avec — en turquoises — le « cy-dessus mourit li beau Narcissus ».

Mme de Soubise y vit sa jolie tête désolée, pâle, ses yeux noyés de larmes et sa bouche déclose d'où s'échappait un cri d'étonnement heureux. Elle renferma le miroir entre ses deux mains jointes comme pour une supplication, et — folle — se laissa glisser jusqu'aux genoux du Roi.

— Oh ! Sire, que je meure là... et que Dieu me pardonne !

Le Roi avait entouré de ses bras le cou de la jeune femme et poussé un ineffable soupir de joie.

— Hélas ! vous n'aviez donc pas deviné, Madame? Quoi ! vous ne l'aviez pas senti, Armande ! — Vous le savez enfin, et comme je fus malheureux jusqu'ici !

Mme de Soubise, tête courbée, tremblante, palpitante, n'entendait plus, ne savait plus, ne vivait plus.

— Relevez-vous, Madame, relevez-vous. C'est, là, ma place. Pourquoi me la prendre?

Mme de Soubise éclata en sanglots.

— Sire...

— Je ne suis plus le Roi — mais, Louis. Louis, vous en conjure, lui murmura-t-il si bas et si près qu'elle eut peur.

— Non ! Non !... Oh ! Sire, pardon d'être aimée par Votre Majesté !

— Merci, au contraire, puisque vous semblez me rendre cet amour ! Si je me trompe, ne me désabusez pas. Trompez-moi. D'un Roi ne faites pas un enfant désolé et souffrant. — Relevez-vous — je vous en supplie... Je le veux — obéissez-moi !

Et Louis XV aida Mme de Soubise à se relever, puis l'ayant doucement obligée à se rasseoir dans le fauteuil, il prit sa place comme il l'avait dit et s'agenouilla à ses pieds.

— Oh ! Sire, pas là et point ainsi !

— Si. C'est là que je veux régner dorénavant, être roi de votre beauté, de votre cœur où vous lui permettrez de se blottir, à l'enfant, à l'orphelin, pauvre Majesté que l'on flatte beaucoup, mais que l'on affectionne peu sans doute. — Oui, laissez-moi là ! — C'est pour vous qu'étaient les vers, c'est à vous que je désirais... que je désire réciter le joli temps du verbe Aimer.

— Dites, Sire, car chaque mot de votre bouche m'enchaîne d'une fleur.

— De grâce, appelez-moi Louis ! Cela me rapproche de vous, et c'est si bon d'être plus près, tout près de vous !

L'adolescent entrelaça les doigts sur les genoux de la jeune femme et leva vers elle ses yeux illuminés de jeunesse éloquente, de suppliante tendresse, avec des flammes et des larmes à la fois. Mme de Soubise, vaincue, ne put qu'abandonner au dossier du fauteuil sa tête délicate et lassée par cette première averse d'amour.

Et le Roi dit, répandant son cœur dans ses paroles :

— J'AIME ! Tu le sais ; enfin, je l'ai pu dire. Je voudrais te le redire cent fois et que chaque aveu fût une perle, de quoi faire à votre beauté, Madame, un riche et royal collier.

Mme de Soubise porta une main à son sein pour en réprimer les battements et égara l'autre dans ses bandeaux qu'elle sentait comme un voile de feu sur sa tête.

— TU M'AIMES ! continua le Roi. Laissez-moi le lire dans vos yeux étrangers au mensonge ! Oui, tu aimes, et c'est moi que tu aimes... Mais, timide et peureux, rassurez-moi, Madame, en le redisant après moi.

— Oui, Sire, balbutia faiblement Mme de Soubise, en cachant dans ses deux mains son front et ses yeux.

— Oui, ELLE AIME ; oui, IL AIME ! Il est plus que le Roi puisqu'il est heureux ! Qu'elle soit heureuse, Elle, plus qu'une Reine, choisie qu'elle fut par mon cœur

où elle règne aujourd'hui, et règnera demain.

Entre les doigts de Mme de Soubise les larmes brillaient et tombaient sur sa gorge légèrement découverte pour s'en aller glisser sous la dentelle ou rouler sur le corsage.

— Nous aimons tous les deux. Quelle couronne vaut cette fierté! quelle fortune vaudrait cette joie! Aimons-nous! aimons-nous! Ma gratitude fera, de toi, la plus fière des reines; ton baiser me rendra le plus riche des bien-aimés.

Les sanglots éclatèrent sur les lèvres de Mme de Soubise. Pourquoi pleurait-elle? Pourquoi sanglotait-elle quand les paroles éperdues de l'adorable jeune Roi la pénétraient de délices infinies?

— Vous aimez, dit mon cœur! Vous aimez, dit le tien! J'ai tout oublié de mes tristesses d'enfant. Oublie tout de tes tristesses de femme! Il n'y a plus de passé pour nous; le présent seul existe dans ses félicités, et l'avenir en continuera les fidélités et les éternités.

— Ils s'aiment, ils s'aiment et l'on nous idolâtre, et l'on nous envie! car c'est le Paradis du Ciel sur la terre!

— Sire, ménagez-moi. Je sens que je souffre!

— Armande, rendez-moi votre regard, poursuivit l'adolescent qui s'exaltait de toutes les poésies d'une âme neuve, qui s'affolait de toutes les ivresses d'une jeune puberté, et, doucement, il écartait des mains les deux mains dont Mme de Soubise avait voilé son regard. Oui, rendez-moi vos yeux, et qu'ils regardent au fond des miens « pour y voir les cieux, puisque vous vous y verrez vous-même ». Rappelez-vous; souvenez-vous.

— Oh! Sire, parlez plus bas! Si M. d'Artagnan vous entendait?...

— M. d'Artagnan n'entend jamais! répondit Louis XV, dont le trouble obscurcissait la raison.

— Mais, Sire, M. de Fréjus pourrait venir?

— Il s'en garderait, puisque je ne l'ai point appelé.

Mme de Soubise pâlissait, la peur l'étreignait, la peur de tout et de tous. Elle se sentait irrémédiablement prise. Elle n'avait su se défendre... Elle chercha, dans sa pensée, un recours, un secours.

— Oh! Sire, songez à Madame Infante!

Le Roi fronça le sourcil sous une bouffée de colère qu'il refoula aussitôt, mais point assez pour qu'il ne répondît avec une certaine amertume.

— Mais, l'Infante n'a que sept ans!

— Mais elle vous aime, Sire!

— Vous ne m'aimez donc pas, vous, Madame?

Le Roi se leva et frappa du pied. Son visage, soudain, blêmit et se fronça.

Mme de Soubise retrouva le Roi autoritaire, volontaire, sous le Chérubin de tout à l'heure.

— Sire... murmura-t-elle avec angoisse, je me sens mal. . bien mal.

— Et c'est moi... qui... vous... torture, s'écria le Roi dans un affolement plein, contre lui-même, de reproche, de regret, de douleur. Oh! Madame? Madame?

Tendant la main jusqu'au chevet de son lit, il en ramena — aussitôt — l'oreiller de dentelle sur lequel Mme de Soubise l'avait admiré — huit jours auparavant — si beau dans ses cheveux dorés, les yeux brillants de fièvre alanguis par l'amour. Il glissa l'oreiller entre la tête de la jeune femme et le dossier du fauteuil sur lequel elle se laissa retomber, plus blanche que son linge et presque évanouie.

— Appuyez et reposez votre tête.

Le Roi accommoda sous les tresses brunes la batiste délicate, puis se releva:

— Oh! vous êtes adorable ainsi, Armande! L'on vous dirait dans un nimbe de frêle neige et la Sainte des Dentelles! — Oh! désormais je ferai de si doux songes, Madame!

— Sire, les dentelles ont gardé le parfum de vos cheveux et je respire, avec lui, votre cher... cher amour!

La raison de Mme de Soubise s'égarait, et, tandis que le Roi la considérait luttant contre l'engourdissement qui l'envahissait, elle songeait dans l'obscurité indécise d'une pensée sans résistance:

« Plus de doute. C'est moi qu'il aime — et je l'aime de toutes mes faiblesses, de

toutes mes pitiés. Je sens que tout de moi est bien à lui. — Mon Dieu ! Mon Dieu ! qu'adviendra-t-il de nous ! »

Délirante, elle croyait sentir sur son visage la pâleur se transformer et peser, glacée comme un masque de marbre. Elle avait — mais à peine — conscience qu'elle allait perdre le sentiment.

Le Roi, un genou sur le tapis devant elle, commençait à s'effrayer. Il avait, timidement, saisi ses deux mains qu'il embrassait, l'une après l'autre. Elles étaient immobiles, froides. Il les baisait encore, il les baisait toujours comme pour leur rendre la chaleur, la vie et, au contact de cette chair si blanche, si fine, si douce, il se passionnait davantage. Il éprouvait une double sensation étrange : Il passait en Elle et elle passait en Lui. Mme de Soubise partagea-t-elle la sensation de cette transfusion mystérieuse ? Tout à coup, à travers ses cils rejoints, les larmes se firent jour à flots et inondèrent ses joues, en même temps que ses deux bras retombaient, abandonnés, de chaque côté du fauteuil. Elle se renversa, alors, si brusquement dans l'oreiller de dentelle, que la première agrafe de son corsage sauta dans un bruit sec et soudain. Sa gorge laissa alors apercevoir davantage d'elle dans une ample et lente respiration qui semblait aller chercher, en tout son être, assez de force pour ne pas mourir. Consciente, mais impuissante, elle entendit le Roi s'exclamer dans un cri de naïve admiration :

— Madame, que vous êtes belle ! que vous êtes belle !

Elle l'entrevit — sous un élan irraisonné d'enfant — avancer tout à coup les lèvres vers son sein demi-nu dans la rupture du corsage, puis s'arrêter en écolier effrayé :

— Oh ! non ! — Non, pas là ! Ce serait mal.

Une terreur subite glaça la jeune femme, plus que jamais impuissante à se défendre et à se refuser. Les yeux du Roi remontèrent alors jusqu'à la bouche mignonne, entr'ouverte, pâlie, et d'où le souffle s'exhalait entre une double rangée de perles nacrées.

Le Roi ne se contint plus. Tout bouleversé, il approcha ses lèvres des lèvres de Mme de Soubise. Entre elles n'aurait passé qu'une feuille de rose.

— Oh ! que c'est doux ! que c'est doux, Madame ! soupira-t-il.

Mme de Soubise n'eut plus conscience que de quelques éclairs de sentiment qui brillaient — rapides, rompus — dans cette nuit d'elle-même où elle sombrait. « Tout ce qu'il voudra », soupirait-elle dans un complet abandon de sa personne où il y avait de l'obéissance, de la pitié, de la tendresse, de la folie.

Elle eut, alors, assez de force encore pour glisser inconsciemment, lentement, doucement la main dans les cheveux de l'adolescent, afin d'appuyer et de presser sur sa bouche aimée la bouche aimée. Ses deux bras se rouvrirent et retombèrent. Elle était évanouie.

— Armande ? appela le Roi qui, effrayé, arracha sa lèvre ardente à la lèvre glacée. Armande ?? Madame ??? — Si elle était morte ? — Oh ! je ne savais pas qu'on pût mourir d'un baiser.

Il regardait, là, Mme de Soubise renversée, immobile, — le visage blanc comme les dentelles où sa tête était noyée, bandeaux tombants, tempes moites, et d'elle se dégageait ce parfum intime, étrange, qui transpire de la femme en des minutes heureuses comme, de la fleur, au baiser d'un rayon de soleil.

L'adolescent la considérait et l'admirait, envahi par une passion folle et par un effroi inexplicable, perdant la tête, ne sachant que faire, ne voulant pas rester seul et craignant néanmoins d'appeler. Il vit cette gorge si riche et si blanche dont s'était arrêté le rythme berceur. Il sentit en lui quelque honte, de la jalousie. Sa main crispée arracha son jabot de dentelle et en recouvrit respectueusement le corsage rompu. Puis il courut vers la porte par où l'on allait au cabinet des Perruques, l'ouvrit, se pencha et cria :

— Monsieur de Fréjus ?... Monsieur de Fréjus ?

— Sire, que vous arrive-t-il ? répondit l'évêque en accourant.

— Venez ! Venez vite. Mme de Soubise est peut-être morte, je ne sais.

Déjà M. de Fréjus était devant le fauteuil, au chevet du lit royal.

— Les femmes s'évanouissent, mais ne meurent pas, Sire.

Et il ajouta pour lui :

— Un évanouissement prudent, comme disent les Petits-Maîtres.

— Vous croyez, Monsieur de Fréjus?

— J'en suis sûr, Sire...

Il constatait, en effet, quelque désordre dans la toilette de Mme de Soubise, — remarquant, sous sa tête, l'oreiller du Roi, et, sur sa gorge, le jabot déchiré de son élève.

— Pas de cris, pas de bruit, Sire.

Le jeune Roi étouffa ses inquiétudes, mais se laissa retomber aux genoux de Mme de Soubise toujours inerte, toujours très pâle, encore évanouie. Là, baissant la voix, il lui disait :

— Madame de Soubise ?.. Madame ?.. Armande ?.. Ayez pitié de moi ! M. de Fréjus assure que ce n'est rien. — Oh ! non ! ne mourez pas ! Revenez à vous ! Vivez pour moi qui vous aime ! Vivez pour moi qui vous adore !

Louis XV continait à supplier, conjurer, implorer Mme de Soubise, lui prenant et lui serrant les mains, les réchauffant dans les siennes, les couvrant de baisers et de larmes. Un frisson parcourut tout le corps de la jeune femme, la respiration lui revenait... Louis le constatait au mouvement de la dentelle qui, sur le sein, obéissait — quoique faiblement encore — au retour de la vie. La joie rentrait en lui, mais cette joie, il en contenait les effusions. Mme de Soubise bâilla et le Roi revit les deux jolies rangées de perles et se souvint comme ces lèvres étaient douces à ses lèvres ! Quand elle put rouvrir les yeux tout grands et qu'ils rencontrèrent les yeux du Roi, tendrement et anxieusement attachés sur les siens, elle et lui se regardèrent avec tant d'amour et d'embarras que M. de Fréjus rougit, lui qui ne rougissait plus.

Quand Mme de Soubise eut repris conscience de ce qui s'était passé et qu'elle vit devant elle l'adolescent si heureux et un peu confus, et M. de Fréjus respectueux, mais silencieux, elle porta aussitôt la main à son corsage. — Elle y trouva et y reconnut le jabot du Roi et le pressa sur sa gorge, pour l'y mieux cacher ou l'y mieux sentir. Elle en glissa, le plus discrètement possible, les bords entre la chair et le linon. Puis, elle enfouit son visage dans ses deux mains et, recommença à pleurer.

— On répare ses fautes quand on les pleure, disait M. l'évêque de Meaux, Bossuet, crut devoir sentencier M. de Fréjus, qui tenait à être bien édifié sur le résultat de l'entrevue.

— Personne, ici, n'a de fautes à réparer, Monsieur ! répliqua le Roi en colère, mais qui, pourtant, n'en était pas bien sûr.

— Oh ! Sire, j'ai commis la grande faute d'avoir inspiré quelque sympathie à Votre Majesté, corrigea mélancoliquement Mme de Soubise.

Le sillon narquois s'accentua davantage au coin de la bouche de M. de Fréjus.

Louis XV ne répondit rien, et comme il voyait Mme de Soubise tenter un effort pour se lever du fauteuil :

— Madame, de grâce ! Pas encore. Outre que je ne vous verrai plus aujourd'hui, hélas ! vous n'êtes point assez remise pour vous risquer seule dans les longues galeries et les degrés nombreux du Château.

— J'accompagnerai Madame, si Votre Majesté le permet, jusque chez Madame Infante.

— Et rappelez-vous, Monsieur de Fréjus, que — sur la moindre indiscrétion ou la plus légère calomnie — je sais à qui m'en prendre... et il doit vous suffire !

M. de Fréjus s'inclina.

— Bon ! murmura-t-il, nous verrons bien maintenant s'il se laissera marier par M. le Duc et la de Prie !

Le Roi montra du doigt la porte à M. de Fréjus, lui indiquant qu'il eût à précéder Mme de Soubise. Elle allait suivre le prélat quand le Roi l'arrêta d'un geste et saisit sa main qu'il baisa. Entre eux, ce baiser les ramena, dans un frisson, à leurs plus intimes et chères préoccupations. Les sens du Roi s'étaient éveillés avec son cœur, il était homme. Chez Mme de Soubise, la femme avait refleuri

dans ses besoins de tendresse et de sacrifice, de dévouement et d'abandon.

— Sire, oubliez-moi ! supplia-t-elle en regardant le Roi de ses yeux si francs, mais qui mentaient cette fois.

— Le voudriez-vous, Armande ?

Et le Roi tira de son justaucorps le précieux miroir d'amour. Il le baisa longuement et lut à mi-voix à Mme de Soubise la citation empruntée au *Roman de la Rose* :

Cy-dessus
Se mourit li beau Narcissus !

M. de Fréjus attendait à la porte, dont il tenait le bouton ciselé, prêt à l'ouvrir. Mme de Soubise s'inclina humblement devant le Roi, qui répondit par un salut tout royal, mais en pressant sur ses lèvres le joli miroir d'amour.

X

UNE FÊTE A CHANTILLY

Un mois après, la Cour de Versailles partait pour la fête de Chantilly. Le carrosse du Roi et le carrosse de Madame Infante, très vastes — à huit places — bleus et fleurdelisés d'or, étaient traînés par six chevaux normands gris pommelés, et d'une portière à l'autre caracolait et se multipliait le vieux, mais infatigable d'Artagnan.

On devait traverser Paris, toujours si heureux d'acclamer ses rois et, depuis 1722, si mécontent de ce que Louis XV l'avait abandonné pour Versailles. L'artisan et le bourgeois aimaient à revoir les Mousquetaires, les Gardes françaises, les Compagnies écossaises, les Cent Suisses, les Chevau-légers qui avaient autrefois leurs quartiers dans la capitale; c'était encore grande joie que de festoyer les gens d'armes, les écuyers portant beau, et les pages espiègles et bruyants.

Paris n'avait pas revu Louis XV depuis son dernier Lit de Justice, et il s'était attristé si bien de sa maladie et réjoui si fort de sa guérison ! Aussi, de longues processions allèrent-elles au-devant de lui pour le saluer et le complimenter : les épiciers, les drapiers, les fripiers en habit cannelle derrière leurs Prud'hommes et leurs Conseils élus ; les passementiers, les tréfileurs d'or et d'argent fiers de leur charte délivrée par Saint-Louis et le prévôt Boilève, et les gantiers, et les armuriers, et les Procureurs sous la bannière de leur patron Saint-Yves.

Aussitôt que le cortège eut franchi la porte Saint-Honoré par laquelle on l'attendait, les fanfares l'annoncèrent, les canons de la Bastille tonnèrent. Les échevins en chaperon et robe rouge s'avancèrent d'abord vers Sa Majesté, ensuite vers la petite Reine, pour les remercier l'un et l'autre de l'honneur qu'elles daignaient leur faire en traversant « leur bonne ville ». Ils offrirent à Mme Infante des dragées et des massepains. A de si belles paroles et de si friandes choses, Louis répondit du fond de son carrosse par un sourire, et Marie-Anne-Victoire, de la portière du sien, par un aimable geste de la main.

Le cortège reprit sa route à travers la ville dont les auvents étaient couverts de tapisseries; les fenêtres, drapées de tentures, et les boutiques, masquées d'échafauds tout fleuris de frais bouquets et de jolis minois. Quand le Roi passait, les tambours battaient aux champs et les baïonnettes brillaient aux mousquets. Mais, pour l'Infante, plus de baïonnettes et un simple appel de sonneries.

On remarquait le Premier Ministre, M. le Duc, dans le carrosse du Roi, et l'on y cherchait vainement M. de Fréjus. Homme d'Église et de grand âge, il était resté à Versailles.

Le cortège atteignit enfin la Porte Saint-Denis par laquelle il devait sortir de Paris. Bientôt il roula et chevaucha sur le chemin de Chantilly. On était en avril, fin avril, et déjà les premières brises, les premières feuilles, les premières hirondelles mettaient partout de la tiédeur, de la verdure, et de la gaieté. Louis XV semblait le roi Printemps ramenant avec lui l'azur, le soleil et les fleurs.

On approchait de Chantilly. Mme Infante sautillait et babillait entre la señora de las Niévès et Mme de Soubise. On lui

avait dit que Chantilly n'était pas seulement un superbe château, mais encore une volière d'oiseaux magnifiques et une ménagerie d'animaux rares, ce qui était vrai. Aussi, la petite fille ne se tenait-elle pas de joie à la pensée de les voir et, cela, pendant trois jours.

Le château de Chantilly, à la lisière d'une forêt de 2.449 hectares et au bord de la Nonette, affluent de l'Oise, avait été — jusqu'au XVIe siècle — une simple forteresse féodale, successivement aux familles de Laval, d'Orgemont et de Montmorency. Le Connétable fit bâtir, à côté du « grand château » et par Jean Bullant, « le châtelet », un des types les plus achevés de l'architecture de la Renaissance. Chantilly passa, par alliance, dans la maison de Condé. Il devint, sous le grand Condé, une demeure somptueuse dont Le Nôtre avait dessiné les jardins et dont les eaux, merveilleusement aménagées, faisaient l'admiration de Bossuet.

Quand les deux carrosses royaux s'arrêtèrent au bas du perron, la nuit tombait et des torches ardentes aux poings d'une escouade de laquais embrasaient, de clartés rouges, les façades et l'accès du château où s'étageaient, pour recevoir Leurs Majestés, les frères de M. le Duc, M. de Charolais, le beau et toujours triste M. de Clermont et leur cousin, le prince de Conti.

Mme la duchesse douairière de Bourbon, « Sainte Pleureuse », selon les calotines et ses filles, sœurs de M. le Duc, la fringante Mlle de Charolais, Mlle de Clermont, aux yeux pleins d'éclat et au teint délicat, et la gentille et évaporée Mlle de Sens.

Le Roi descendit de carrosse en bel habit de drap d'argent avec un point d'Espagne d'or, une ceinture blanche à la Henri IV lui serrant la taille et pendant jusqu'aux souliers de satin que relevait un nœud de ruban. Il tenait, d'une main, sa canne à pomme d'ivoire et sous le bras, comme son aïeul Louis XIV, son chapeau rond, à larges bords avec des plumes flottantes. Mme Infante avait un ajustement or et noir, selon la mode des fiançailles et une mante à réseau d'or dont Mme de las Niévès portait la traîne. A son poignet, dans une sertissure de diamants, le portrait du Roi.

Déjà, le parc était illuminé et disposé pour les surprises d'artifice sous les ordres des architectes Oppenhord et Bérain et la surveillance de Sarrober, capitaine des chasses de Chantilly, écuyer de M. le Duc. Les douze routes qui conduisent à la Table, le célèbre rendez-vous de chasse, n'étaient que les rayons d'une immense roue de feu, et le non moins fameux Labyrinthe n'avait plus de ténèbres et de mystères. Les lointains crépusculaires et les sous-bois plus sombres se peuplaient de nombreux dominos, parmi lesquels « ces perroquets » de nuances multicolores et si bien dénommés. C'était un fourmillement très curieux d'ombres pittoresques, de fantômes charmants, d'où montaient des rires en fusée, des cris en sourdine, des causeries en murmures — mille bruits, tout près ou très loin, si vivants, si gais, si heureux que la nuit semblait en frissonner dans ses jeunes feuilles et ses belles étoiles.

Le Roi devait dîner et allait dîner. La salle, où jouaient agréablement des hautbois et des violons, était éclairée d'un bout à l'autre par une triple rangée de lustres, trente-deux girandoles et huit pyramides étoffées de gaze d'or portant, chacune, cent-cinquante chandelles de bougie en des flambeaux d'argent et s'étageant sur huit degrés pour s'achever en pointe.

Sous cette averse de lumières, douze tables de forme inégale étaient disposées, couvertes simplement de mousse et de verdure. Celle du Roi et celle de l'Infante avaient seules des nappes. Ces tables, chargées de pyramides de viandes, de corbeilles d'oranges et de citrons, de confitures sèches entremêlées de fleurs, formaient une sorte de parterre « très agréable » d'où s'élevaient, aux quatre coins, quatre orangers aux oranges confites.

Le roi était seul à sa table carrée et servi par M. le Duc. Devant lui son cadenas, emporté partout avec lui.

Mme Infante avait à la sienne : en face d'elle, la señora de las Niévès ; à sa droite, Mme de Soubise et, à sa gauche enfin, la petite duchesse d'Epernon, chapitrée par

Mme de La Vrillière et que M. le Duc, conseillé par Mme de Prie, avait fait admettre au couvert de Mme Infante. Mme la duchesse douairière de Bourbon et Mlles de Condé servaient l'Infante-Reine.

La duchesse Gilone d'Epernon allait avoir seize ans, mais seize ans de Cour, c'est-à-dire de science perverse et de coquetterie précoce. Elle était mignonne, fluette, exceptionnellement jolie, avec un nuage de bleu dans les prunelles et une fine brume d'or pour chevelure. Bien prise dans la taille et la gorge, elle ressemblait à une exquise poupée vivante qui aurait ouvert les yeux sous un baiser et respiré dans un éclat de rire. Comme caractère, « la plume au vent » du roi François Ier, si légère qu'elle pouvait obéir au moindre souffle ou céder au premier mot. Son très jeune mari, d'Epernon, n'avait qu'à bien veiller et à se bien tenir. Il s'en doutait un peu et Gesvres, La Trémoille, Saint-Amour, Richelieu, ne se faisaient point faute — à ce sujet — de gloser, de prophétiser, de madrigaliser et de satiriser.

Le Roi — depuis la scène du baiser — n'avait vu Mme de Soubise que de loin ou entourée. Ni elle ni lui ne semblaient, d'ailleurs, désirer plus ou chercher mieux. Elle, était restée effrayée de son bonheur ; lui, de son audace. Et, cependant, le Roi — à cette heure — aimait follement Mme de Soubise, et Mme de Soubise — cette fois — adorait le Roi. A peine si, tout le long du voyage de Versailles à Chantilly, Louis avait pu lui envoyer son cœur dans un regard furtif.

La disposition des tables de Mme Infante et du jeune Monarque permettait à celui-ci d'avoir en face Mme la Gouvernante ; l'âme toute épanouie, il se surveillait pour ne se trahir en rien et ne point afficher celle qu'il aimait jalousement, son désir et sa joie attendant tout, plus tard, des mystères du parc et des libertés de la fête. Depuis une semaine, Louis était plus heureux et Mme de Soubise plus belle, — il le constatait. M. de Fréjus ne l'avait-il pas trompé en lui enseignant que les fruits du péché — à commencer par le fruit défendu — laissent toujours de la tristesse dans l'âme et quelque laideur sur le visage.

Pendant le dîner, le Roi fit à Mme d'Epernon le grand honneur d'envoyer un entremets de son service. En réalité, c'était à Mme de Soubise que s'adressait cette prévenance et il essayait, dans un regard, de le lui faire comprendre. L'amour le rendait prudent mais ingénieux ; il devait se défier surtout de Mme Infante dont les yeux ne le quittaient pas et qui, déjà, cachait mal son mécontentement de ce que le Roi ne lui envoyait rien à elle.

A cette faveur royale, la tête de la vaniteuse duchesse d'Epernon commença à tourner. Mme de La Vrillière avait donc dit vrai ? Cette place au couvert de Mme Infante, l'entremets... Elle porta aussitôt le front plus haut, ses narines épanouirent leurs petites conques roses, et une légère moue d'orgueil donna plus de relief à ses deux lèvres mutines. D'Epernon, à une table non loin de là ne s'offusqua ni ne broncha. Il se sentait seulement pris de compassion pour sa jeune femme qui, simple et naïve, semblait croire... Il savait bien, lui, qu'elle ne pouvait être que « le chandelier », comme disait le vocabulaire de la galanterie, et qu'il s'agissait, au fond, de Mme de Soubise. Sa mère, Mme de Toulouse, le savait aussi comme lui. Il n'avait donc qu'à rire du manège enfantin de Sa Majesté et des allusions malignes auxquelles se livraient, en ce moment, les gentilshommes du Balustre.

Mme d'Epernon pensait, elle, tout autrement que son mari. Point si naïve et si simple qu'il la croyait, elle avait encore été très joliment confessée et très habilement conseillée par Mme de La Vrillière qui l'a flattée, persuadée, décidée, lui citant maintes favorites de bonne noblesse dont le caprice royal a fait la fortune et la gloire.

La jolie vaniteuse et chère étourdie avait vite compris et tout accepté en principe. Aussi, vicieuse, et curieuse par-dessus, elle se sentait déjà très fière et se rengorgeait, pinçant le sourire, clignant du regard, raffinant de la voix et du geste.

Mlles de Condé, que la malice et la



Mademoiselle de Clermont, aux yeux pleins d'éclat...

jalousie tenaient en éveil, voyaient tout et interprétaient clair. « Comment ! cette petite perruche de Gilone s'attirait les attentions du Roi quand elles avaient, elles, déployé tout l'arsenal de leurs grâces, de leurs charmes, de leurs parures, après s'être encore nettement déclarées par des billets dont elles avaient, pour le Balustre, chargé Richelieu ! » Chacune d'elles s'était imaginé avoir si vite et si facilement raison du petit cousin, et voilà que le petit cousin jouait à l'Amadis, s'éprenait sérieusement ailleurs, et se coiffait d'un presque rien de duchesse aux perversités de novice.

Mlles de Charolais, de Clermont et de Sens étaient donc fort vexées et un peu colères. M. le Duc, lui, avait grand'peine à dissimuler sa joie de voir le Roi « battre de l'aile dans les toiles » de Mme d'Epernon dont il faisait — depuis quelques jours du reste — un éloge outré, répété, à Sa candide Majesté.

D'Epernon, qui ne cessait d'étudier les physionomies autour de lui et, là-bas, les menues roueries de sa femme, commençait à se rembrunir. Un doute, un soupçon venaient de traverser ses amoureuses quiétudes et ses sécurités conjugales. Si c'était — en réalité — Mme de Soubise que le Roi eût prise pour « chandelier » et que Gilone fût la biche courue par l'amour de l'adolescent royal ? Elle était assez jolie et désirable pour cela, même assez coquette. et vaniteuse !

Mlles de Condé finirent par prendre de l'humeur, et leur amour-propre se piqua au jeu. Chacun risqua sa nouvelle déclaration à mots couverts ou transparents — toutes caquetant à l'envi, se surveillant, se devinant, se criblant de traits perfides sans que le Roi y semblât prendre garde ou, avec son appétit de Bourbon, n'en perdît une bouchée. Il ne répondait que distraitement et par quelques paroles banales. Pas une des trois sœurs néanmoins qui ne les interprétât à son profit et — se croyant la préférée — n'échangeât tout bas avec ses sœurs des moqueries, des méchancetés, des cruautés.

La Duchesse douairière est très édifiée sur ses trois filles, et M. le Duc connaît, à fond, ses trois sœurs. Il en rage et en avale son tabac d'Espagne.

— Quelle malheureuse mère je fais au milieu de ces pies-grièches ! larmoya Mme de Bourbon.

— Un joli trio ! bougonna M. le Duc. Paris a chansonné les dames de ma fête de Chantilly, et Marie-la-Ravaudeuse y a cent fois raison, Cornebieu ! « Des gueuses et des catins ! »

Cependant le parc flamboyait sous les clartés des six cent mille chandelles dont on l'avait éclairé partout. Les invités s'y pressaient, s'y serraient, s'y coudoyaient, s'y croisaient en foule. Dans la familière égalité du domino et sous l'incognito du masque mille intrigues galantes se nouaient, se dénouaient, et l'esprit s'aiguisait, s'aiguillonnait, échangeant les réparties méchantes ou les propos piquants. De tous côtés, des promeneurs, des groupes, des tête-à-tête, des bras-à-bras, et l'on allait voir le théâtre des Bouffons italiens et de la lanterne Magique, l'escarpolette enrubannée, le parquet de la danse.

Au-dessus, dans les branches du renouveau où la sève se prodiguait en feuillages délicats, les illuminations innombrables ; et là-haut, sur le firmament, le foisonnement des poussières d'or étoilées.

Mais, tout le monde n'a pas endossé le domino. Grands Seigneurs et Grandes Dames, Petits-Maîtres et Petites-Maîtresses sont venus, ajustés, attifés, adonisés tels que M. Lancret, peintres des Fêtes Galantes, les a vus et les a peints. — Voilà les cinq jolies demoiselles de Nesle, boutons de roses impatients de s'épanouir au chevet du lit royal, et voici la très belle Mme de Gontaut-Grammont, belle-fille du maréchal de Biron, et qui ne cache point son amour insensé pour le Roi.

Il est là, M. Lancret, songeur, discret, observateur, dans son monde de distinction, de convenances, de suffisances, au milieu des Petits Marquis de l'Œil-de-Bœuf et des Petits Abbés de la toilette, à la taille cambrée séduisante de grâce, aux sourcils arqués dédaigneusement, les pointes en dehors, la bouche en cœur, le teint relevé de rouge et de mouches, souriant d'un air avantageux ou pirouettant

avec de triomphantes désinvoltures. Les Duchesses à falbalas et les Bergères à paniers sont là aussi, vêtues de satin, aux façons mignardes, aux bras arrondis, aux coudes pointus, aux petits pieds hautmontés, aux larges jupes en éventail, au long corsage en échelle, poudrées, fardées, mouchetées, partout, fleuries au sein d'un bouquet, les lèvres tendues pour lancer une médisance ou la bouche entr'ouverte pour recevoir un baiser.

C'est la nature, mais théâtralement corrigée — la vérité à la mode, adorée des salons, jolie, mièvre, insouciante, capricieuse, frivole, spirituelle, débauchée, idéal de poésie pastorale, arrangée avec un quinquet pour soleil et un portant pour charmille, où les bergers du Lignon, les voyageurs du Tendre, les pèlerins de Cythère promènent leurs amoureuses nonchalances et leur mourante santé.

Comme Lancret, ici, Voltaire est là, M. de La Popelinière, avec leurs préoccupations et chacun son ambition. Lancret, lui, rêve d'être Peintre du Roi ; Voltaire, un poète épique et un pensionné de la cassette ; La Popelinière, de se coucher, un soir, Trésorier personnel et discret de Sa Majesté, et de se réveiller, un matin, l'obligé du Roi de par Mlle de Camargo, promue, sur l'oreiller, Reine de la main gauche.

Un peu à l'écart, à la faveur du domino, Mme de La Vrillière et la marquise de Prie gardent l'anonyme et causent à l'aise. Pour la première fois, depuis la visite de Mme de Prie à Mme de La Vrillière, les deux amies et voisines se retrouvaient.

— Vous enfin, bien chère, très chère ! s'exclama sur trois tons différents Mme de La Vrillière. Qu'êtes-vous devenue ? Vous n'étiez point à Paris, n'est ce pas ? Aussi, y a-t-il plu tout le temps et ai-je eu des vapeurs à en agoniser.

— En effet, toute belle. J'en étais assez loin.

— A Courbépine, peut-être, ce manoir fait, paraît il, comme votre carrosse de Fortune, vous vous rappelez ? Du commun à l'extérieur, mais — à l'intérieur — du galant le plus moelleux et le plus riche.

— Précisément, à Courbépine.

— Y faisiez-vous pénitence des péchés... de M. le Duc ?

— Presque. Je vous éclairerai. Je vous édifierai. En attendant, bien joué aujourd'hui ! M. le Duc — qui me sait ici et que je n'ai pu voir encore — vient de m'expédier un billet au crayon par un de mes coureurs... Le Roi a, en effet, distingué notre so-sotte d'Epernon. Pas d'autres renseignements, mais croyez que l'adorable petite corneille y sera allé, du bec et des pattes pour abattre des noix amoureuses sous les yeux de Sa Majesté.

— Vous comprenez, belle amie, que, toute flambante encore des premières torches de l'Hyménée, elle en aura porté les flammes dans les candeurs de Sa Majesté ?

— Pourvu qu'elle ait su convenablement se servir de « la petite oie amoureuse... ? »

— Pauvre d'Epernon ! Pour lui — comme pour elle, c'est aller un peu vite tout de même ! Mais, hélas ! chère, les intérêts, la raison d'État, la politique... Ouf ! ne trouvez-vous pas qu'on s'entasse un peu par ici ? Je suis sûre que je ne suis plus poudrée que comme un Mercredi des Cendres ?

— Et moi ? Regardez à mon rouge. Je dois ressembler à quelque Margoton de la Foire ?

— Pas trop. Vous demeurez jolie comme les Amours. C'est égal ; nous ferons cette fois, de votre mari, un duc et pair. Vous l'avez bien gagné.

— Duc et pair, mon magot ? Gardez-vous-en, marquise. « Une famille de greffiers et qui n'ont jamais porté les armes ! » disait M. le duc de Saint-Simon. Duc et pair, le gnome, le bilboquet, comme l'appelait feu M. le Régent. J'en ressens mes vapeurs.

— Vous restez cruelle, belle amie !

— Je ne m'accoutume point à être Mme de La Vrillière. Je le lui ai dit, le jour de mes noces, et je le lui prouve tant que je puis.

— Vous êtes une délicieuse coquine et une abominable tigresse, chère ! Quant à la petite Gilone...

— J'ai encore une recommandation

à lui faire. C'est un en-cas — et une dernière flèche, celle du Parthe, à laquelle je défie bien le jeune monarque de réchapper. Vous verrez ! vous verrez !

— Nous verrons. Mais vous êtes d'un rare dont rien n'approche, vrai.

— Je la rejoins au sortir du dîner pour cette leçon finale et irrésistible ; fiez-vous-en à moi !

— Oh ! je sais, et je vous admire et je vous aime, belle mignonne.

— A propos, chère, croiriez-vous que mon mari m'a écrasée de reproches. Je ne jurerais même pas qu'il ne m'ait fait une scène. Lors de votre dernière visite, vous seriez allée — dans notre chaise et avec nos gens — chez le Diacre Pâris.

— Bah !

— C'est comme cela.

— Ah ! Je suis vraiment navrée, désespérée d'avoir été la cause...

— Ne soyez pas ! ne soyez pas ! Vous m'avez, au contraire, fourni l'occasion de lui en chanter quatre de bonne musique... Il paraît que ce miteux de Fréjus, et les Molinistes, et les Jésuites — toute la séquelle, en un mot — était furieux contre M. de La Vrillière, furieux à lui faire signer, contre lui-même, une de ses Lettres de Cachet. Que c'eût été bien fait et comme j'en eusse ri ! Quoi qu'il en soit, il en a eu quelque humeur, du tracas, de la peur. Marquise, je vous en remercie et suis votre obligée de tout mon cœur. A charge de revanche.

Vous êtes à croquer, petit diable ! — Je vous mangerais. — Que je vous baise, tout au moins !

— Demain, demain. Ayons des pitiés pour notre rouge et notre poudre. Je cours après notre petit traquenard à deux pattes ! — A tout à l'heure, Marquise !

— Oui, à tout à l'heure !

Et Mme de Prie et Mme de La Vrillière se quittèrent.

Le Roi s'était levé de table. Tout le monde avec lui. Sa Majesté et Mme Infante se dirigèrent vers la porte pour gagner le perron et le parc. M. le Duc les suivait, et la petite Reine serrait en ses deux mains — avec une joie dont ses yeux s'illuminaient — un cornet de satin à faveur rose : des croquignoles que Mlle la Duchesse douairière venait de lui donner. La senora de las Niévès portait la queue de sa mante, tandis que Mme de Soubise marchait à son côté, de la tête aux pieds dans un domino qu'une fille de chambre au service de Mme Infante venait de lui passer.

Louis XV — qui avait fait l'honneur à quelques dames du Château de leur désigner des nuances — avait choisi, pour Mme de Soubise, un domino en soie blanche ,orné d'un simple effilé d'or avec, à l'épaule, un nœud de parfait contentement bleu de roi. Un loup de velours noir complétait le travestissement.

Sous cet ajustement du Bien-Aimé Mme de Soubise se croyait mieux à lui, à lui tout à fait. Il lui semblait que ce fourreau léger, ce masque délicat, l'isolaient entièrement de la foule, de la Cour — de la terre, et qu'ainsi enveloppée de l'amour du Roi, elle ne vivrait plus désormais qu'entre ses bras, sur son cœur — et dans le Ciel. Elle en sentait les frissons et les chaleurs renaître comme — au Balustre — sous l'haleine et le baiser des lèvres royales.

Le Roi, lui — la caressant tout entière du regard — ne voyait d'elle que ses deux yeux doux et charmeurs,alangouris de tendresses heureuses. Le mystère la lui faisait plus belle, le rendait encore plus amoureux, et, de l'idole ainsi voilée, il ne souhaitait rien davantage maintenant que de surprendre le petit pied, si vanté, si follement rêvé — toujours si chastement caché. Il n'avait désiré la fête de Chantilly que pour cela

Des degrés du perron, le parc se déployait, s'étalait féerique. La décoration et l'illumination avaient rivalisé, pour cette fête « Babylonienne », ainsi qualifiée d'avance par les *Gazettes* à Paris et en Hollande. Les feux embrasaient les pelouses, les parterres, les eaux, le firmament, et allaient s'éteindre graduellement, au loin, en des ténèbres faites de hautes futaies et de ramures, et sous des silences pleins de nuit et de secrets. Le Roi — comme invinciblement attiré par ces enchantements — descendait lentement le perron, chacun de ses pas entraînant der-

rière lui Mesdemoiselles de Condé que suivaient, ennuyés, MM. de Charolais, de Clermont et de Conti commis par M. le Duc à la surveillance des « trois folles ».

Toutes les trois, bien folles, en effet, en robes de moire, rose pâle, cuisse de Nymphe émue, souris effrayée, étincelantes de pierreries en girandoles aux oreilles et d'esclavages en brillants au cou. Mais chacune, dans sa coiffure, avait déployé les fantaisies et les bizarreries de son caractère, de ses mœurs, de ses goûts. Mlle de Charolais, à la figure poupine, était accommodée à double et triple rang de frisons, nombreux comme ses amants et « les bains bienfaisants » dont les Noëls satiriques l'accusaient de combattre sa fécondité. Mlle de Clermont, aux « appas » d'éphèbe, aux yeux hardis, au nez pervers, à la bouche hautaine, au menton volontaire — avait su ajouter, à la petite oie de la coiffure, des plumes d'oiseau de haut vol, car elle appartenait — cœur et tout — bien à M. de Melun, dont les vingt-sept ans, le veuvage et les 300.000 livres de rentes lui allaient. Quant à Mlle de Sens, à face ronde et rose de chérubin à la mamelle, légèrement extravagante ou même démente, elle s'avançait — sa bichonne Zirzabelle sur le bras — ayant arboré un échafaudage à l'Amphitrite de son invention, où les boucles en conques recourbées le disputaient à de menus coquillages en pâte tendre.

Les trois sœurs se querellaient encore à voix étouffée, à quelques pas du Roi — le mot vif et le rire prompt.

— C'est moi, te dis-je, qu'il a distinguée ! affirma Mlle de Sens.

— Toi !.. mais, tu n'as donc pas vu ? Du reste, je l'aime, moi, sincèrement, et il ne s'y trompera pas.

— Toi, Charolais ? Ah ! ah ! ah ! Comment l'entends-tu ?

— C'est-à dire, Sens, que — volontiers — je lui donnerais sa première leçon de lancé galant.

— A ton âge ! Et avec ce museau-là ! Ah ! ah ! ah ! Moi, à la bonne heure. Les lancés, ça me connaît, et je regrette de n'avoir pas réendossé, ce soir, ma robe de pèlerine de Cythère, avec mon long bourdon à gourde et mon chapeau retroussé à coquille. Je le convertirais en deux temps et trois mouvements.

— Je les connais tes mouvements, Clermont. Tiens-t'en à M. de Melun que tu as épousé à Cligne-Musette, et qui, depuis, corne la sonnerie de la bête sur ses fins.

— Voyez-vous ça, Mademoiselle du « bain bienfaisant » ! Pauvre Charolais, qui reviens toujours à son vomissement — Richelieu !

— Disputez ! disputez ! Si le Roi me voyait, moi, sous mon travestissement de Folie, ainsi que l'on m'a peinte, avec mon bicoquet sur la tête !

— Chère manque de Sens ! contente-toi de bercer, sur le sein d'Amphitrite, Maulévrier-Langon !

Les trois sœurs se seraient prises aux boucles et aux conques si les frères et cousin n'avaient compris qu'il était temps d'intervenir. C'est pourquoi ils se glissèrent — prudemment et assez tôt — entre les trois sœurs qui se disputaient de la sorte le pauvre Roi.

Celui-ci était arrivé au bas du perron, devant lequel allait et venait un double courant d'habits de Cour, d'ajustements de ville et de dominos. — Il regardait, songeur, Mme de Soubise s'entretenir avec Mme d'Épernon, et ses yeux la suivirent jusqu'au moment où toutes les deux se perdirent dans la foule. Mme Infante et la señora de las Niévès marchaient devant, entourées de Mlles de Condé et d'une suite de dames et de gentilshommes.

Le Roi était aussi entouré et gardé. M. le Duc, son hôte, prenait ses ordres. L'ordre fut que l'on irait entendre les comédiens italiens et voir danser la Camargo.

Le théâtre, de cent vingt pieds de large, avait été dressé dans l'allée du milieu. Il représentait quatre portiques à trois berceaux de charmille surmontés de blanches statues. Dans l'espace entre les quatre portiques, une fontaine lançait très haut sa grande gerbe qui retombait en pluie dans une vasque débordante. M. le Duc avait bien fait les choses. Point de chandelles avec un « garçon

pour moucher le superflu des ardents ». Mais cent lustres de cristal aux quatre mille flammes et, sur le devant de la scène, une double rangée de pots de fleurs et de verdure, avec une quantité innombrable de girandoles en cristal et de vases en porcelaine étincelant sous les lumières.

On attendait le Roi. La Camargo à sa toilette — vêtue en nymphe de Cythère — recevait les compliments de ses adorateurs, parmi lesquels Saint-Amour, Voltaire, et Richelieu. Richelieu, la canne et le mouchoir à la ceinture, portait — la pointe en haut et la poignée en bas — une frêle épée de baleine à fourreau de velours blanc. Il se dépensait en grâces, en galanteries, en fadaises autour de la Camargo, très nerveuse de ce qu'elle allait danser devant le Roi et très anxieuse de lui plaire, puisqu'elle avouait pour lui un sérieux petit béguin.

On devisait des théâtres à la mode. L'un adorait les Déesses de la Comédie; l'autre les abominait, mais se mourait pour les Demoiselles des Bouffons italiens. Le troisième exécrait celles-ci et celles-là, mais se damnait volontiers pour les Filles de l'Opéra.

— Vous m'excédez, exclama tout à coup la Camargo ! J'aime mieux ma demi-douzaine de chiens.

Mais le Roi était déjà dans son fauteuil et la foule se rabattait, devant le théâtre, du fond de tous les labyrinthes discrets et de tous les secrets cabinets de verdure. A droite et à gauche du monarque, Mme la Duchesse douairière et Mme Infante sur les genoux de Mme de Soubise. A proximité, la señora de las Niévès, la duchesse d'Épernon, Mlles de Condé et, partout, auprès et au loin, un parterre de dames et de gentilshommes assis puis, au delà, la cohue debout des dominos.

M. de Richelieu était descendu se mettre aux ordres du Roi et le Roi avait permis que M. de La Popelinière lui présentât ses hommages. Louis XV lui dit deux mots de la chasse à Marly et un sur Mlle de Camargo, et le Trésorier général paonnait et apprenait modestement à Sa Majesté que la pièce qu'on allait représenter était une comédie-ballet, « fruit de son génie ».

C'est grâce à M. le Duc que Mme d'Épernon avait pu obtenir un tabouret si proche du fauteuil de Sa Majesté. Elle faisait l'essai de ses charmes et feu de tous.

— Le Roi à quatre pas de moi, murmurait-elle, et pas l'ombre d'un mari !

Elle n'avait pas bien vu. Il y avait aussi, à quatre pas, non point l'ombre du mari, mais le mari lui-même, de perplexe devenu très inquiet sur les menues flèches empoisonnées dont le criblaient, à cette heure, Gesvres et La Trémoille.

— On va nous jouer quelque parade ! chuchota un domino à son voisin.

— Ou quelque amphigouri ! renchérit le voisin.

— Non, on représente *La Fontaine de Sapience*, mise au théâtre par M. L. R. de L. P., l'auteur désirant humblement garder l'anonyme !

C'était M. Le Riche de La Popelinière qui, gonflé et bouffi, venait de répondre aux deux dominos.

La Fontaine de Sapience était une comédie-ballet en un acte, selon le répertoire des Italiens de Géraldi, à la fin de laquelle un divertissement amenait la Camargo.

Le Roi a ordonné que l'on commence. Il daigne regarder et écouter.

Personnages : *Pierrot* — l'enfariné — à larges braies et souquenille blanches, aux blancs escarpins et au chapeau pointu. — *Oronte*, le père. *Octave*, l'amant. *Lucile*, l'Isabelle du répertoire. — Ses suivantes, *Angélique* et *Lisette*, la Marinette et la Colombine; et ces dames, au corps de jupe à baldaquin, en coiffures hautes à la Maintenon, les épaules et les bras nus.

Lisette se plaint de n'être plus assez aimée de son mari Arlequin, et *Angélique* de l'être trop du sien, Scaramouche. Du reste, qu'importe ? « Tout homme qu'on aime aujourd'hui est un homme qu'on haïra un jour. »

Le Roi fit la moue et Mme de Soubise rougit.

Octave, qui aime leur maîtresse *Lucile*, « n'est pas fait comme ces gens-là, lui » ;

aussi, l'aideront-elles contre *Oronte*, le père, qui ne se décide point à marier sa fille, « parce qu'il ne trouve au monde pas un seul homme raisonnable ». Il s'agit donc de dessiller les yeux au barbon. C'est pourquoi elles le conduiront à l'*Ile du Repos*, « peuplée de gens veufs et où il n'y a ni créanciers ni belles-mères ».

Pierrot est le concierge de l'Ile, où se trouve une fontaine « fort agréable », *La Fontaine de Sapience*. « Qui boit une coupe de cette eau voit les choses telles qu'elles sont ».

Mme d'Epernon eut quelques frissons dans le dos et son mari des fourmillements dans les jambes.

On y conduit donc *Oronte*, qui y rencontre des bergers et des bergères puisant et buvant. Il fait comme les autres, et l'eau magique « lui ouvre immédiatement les yeux aux mérites d'*Octave* ».

Des bergers et des bergères arrivent encore, formant une danse à quatre ou exécutant un menuet, et chantant en français :

Mais, que des eaux de Sapience
Un époux n'approche jamais!

Et en Italien :

Amanti, ci vuole costanza in amor,
Amando
Penando,
Si speri — sì, sì !

D'Epernon fronça le sourcil au distique français, tandis que Richelieu, Voltaire, Saint Amour souriaient d'aise aux versiculets italiens.

Tout à coup, une nymphe s'élance d'une des charmilles en berceau. C'est la Camargo, une coupe à la main. Elle est accueillie par ce double témoignage de l'admiration : un murmure discret chez les uns, un silence pieux chez les autres. La Camargo, retour de Cythère, court-vêtue, chaussait un maillot depuis l'Ordonnance supprimant le caleçon. Son corps mignon, svelte, nerveux, pas plus que son minois anguleux, mâlin, vif et noir, n'avaient rien qui pût plaire aux « âmes sensibles », selon la nouvelle façon de dire, mais avaient tout pour réveiller les raffinés aux sens engourdis.

Enfin, elle dansait devant le Roi. Le Roi la voyait. Elle avait quinze ans comme lui. Il se prendrait peut-être, pour elle, d'un caprice. Elle n'osait ambitionner davantage. Son jeune amour, son cœur novice n'étaient capables que d'un entrechat comme son petit pied — et, en avant son petit pied, son cœur novice, et son jeune amour !

Elle dansait, tandis qu'une Bergère chantait le couplet, et le rare était de faire dire à ses pieds ce que disaient les lèvres, et rire à gorge déployée — s'il le fallait — par des entrechats coupés, ou pleurer à chaudes larmes — si elle le voulait — avec un simple passe-pied.

En s'élançant du portique avec une légèreté inconnue jusqu'ici en chorégraphie, dans une envolée redoublée, La Camargo avait atteint la vasque de *La Fontaine de Sapience*. Elle y avait trempé sa coupe et, en taquetés sur les pointes, la rapportait, pleine, sur le devant de la scène — la curiosité, l'émotion, l'inquiétude tour à tour sur son visage. Là, la main gauche sur le sein, elle exécute quelques ronds de jambe qui révèlent toutes ses perplexités.

Elle se décidait à boire et, alors — les prunelles agrandies, la bouche déclose — ballonnant sur place, quelques cabrioles exprimaient des étonnements, des ravissements. Ses yeux s'ouvrent, son cœur s'ouvre — ses lèvres esquissent un sourire, simulant un baiser où monte son âme.

La Bergère chante alors :

Par un effet prodigieux...

La Camargo s'enleva à plusieurs reprises et battit — en les frottant à quatre — les fameux entrechats de son invention. Elle avait les légèretés de l'alouette qui, sur place, palpite des ailes, surprise par la vue d'un objet nouveau, incertaine encore si elle ira à lui ou si elle le fuira.

Cette eau me dessille les yeux,

continua la Bergère. La Camargo accompagnait — mais sans frottements à cette heure — d'entrechats coupés de gargouillades, tandis que ses bras s'arrondissaient

et que, tête avancée, elle donnait à ses prunelles largement épanouies des fixités émerveillées.

Ah! si de mon ingrat elle augmentait la flamme

La Camargo avait, loin d'elle, jeté la coupe et — les deux mains sur la poitrine — elle ondulait de tout son corps, mimant les ravages d'une flamme intime et divine, multipliant les pas gracieux dans un désordre du plus voluptueux effet.

Je voudrais qu'au plus tôt il en bût à son tour ;

Ce que La Camargo rendait au mieux avec le tendre, le moelleux et le grave de la passacaille — les yeux aux frises, les doigts sur la bouche — le ponctuant tout à coup de pirouettes amoureuses, affolées, délirantes.

Mais que me sert, hélas, de voir à nu son âme,
Si je n'y trouve point d'amour ?

Des jetés-battus dirent les troubles du *Mais*, des taquetés précipités les angoisses de l'*hélas*. Le fond nu de l'âme de l'ingrat fut rendu en perfection par les fuites et les retours des deux petits pieds. Le *voir* s'en révéla par l'attitude, le geste, la mine, les tricotages épouvantés, désespérés, et quand La Camargo — en des glissades ici, des glissades là – s'en alla chercher l'amour déjà goûté, tant resouhaité, et s'en revint, chaque fois, devant la rampe, lèvres entr'ouvertes, yeux mourants, tête abîmée, bras ballants, sans l'avoir trouvé, tous les hommes se mouchaient et toutes les femmes pleuraient.

Ce ne fut alors — le Roi ayant approuvé de la tête — qu'un tonnerre d'applaudissements entremêlés de légers cris agonisants, de menus soupirs pâmés.

La Camargo s'était arrêtée au bord du théâtre — regardant le Roi et ne regardant que le Roi.

Louis XV la regardait aussi, mais froid, tranquille, ennuyé. La Camargo lui avait déplu. Son cœur n'avait point battu; sa naïve adolescence n'avait point frémi. C'était une enfant comme lui que l'Étoile de l'Opéra, et ni cet âge ni cette mièvrerie n'étaient le fait de ce premier rêve et de ce premier désir qui s'égarent sur des maturités incarnées si bien par Mme de Soubise. Encore timide, il trouvait la Camargo trop inquiétante, trop provocante. Celle-ci remarqua l'indifférence du Monarque à son égard, et elle en fut chagrinée et mortifiée à la fois : « Carajo ! Richelieu était un menteur ou un nigaud ! »

Louis XV, au lieu de la mander pour la féliciter et l'encourager, lui envoya — par Richelieu — des louanges et un bracelet, témoignages polis de Sa Royale satisfaction. Richelieu la trouva en tête-à-tête avec M. de La Popelinière, furieux de voir compromis — perdus même — les espoirs de fortune qu'il avait édifiés sur elle, et plus furieux encore de n'avoir pas entendu sortir de la bouche du Roi un mot flatteur sur « le fruit de son génie », *La Fontaine de Sapience.*

C'est pourquoi le duc fut reçu, des deux parts, d'assez vilaine façon. La Popelinière grogna et lui tourna le dos, tandis que La Camargo lui jeta au nez une injure de son répertoire et le bracelet du Roi. Richelieu en avait bien vu, entendu et reçu d'autres; il se contenta de dire à la Déesse :

— Je ne renonce pas, petite, à mettre le Roi à tes pieds et sous tes pieds. En l'attaquant de loin, tu as échoué; en l'attaquant de près, tu réussiras et cette nuit même, je m'y engage.

— Et comment, beau duc de couchette ?

— C'est mon affaire.

— Mais encore?

— Tu peux bien faire l'honneur à M. le duc de croire à sa parole et à son habileté, Terpsichore! intervint La Popelinière, qui raccrochait sa fortune aux assurances de M. de Richelieu.

— Ou tu triomphes ou tu te venges, Camargo. Cela te va-t-il?

— Caramba! oui, triompher; me venger, non!

— Viens alors, je t'emmène endosser un domino. . .

— Vous suivre ? Hum !

— Je ne te demande, ce soir, que l'oreille, et ce n'est point par là que l'on

fait les enfants, hein? Viens, te dis-je. Tu vas m'écouter, manœuvrer et vaincre.

La foule et le Roi avaient abandonné les abords du théâtre.

Sous le taffetas ou la dentelle du masque et le fausset d'usage, la multitude des dominos avait repris ses intrigues avec beaucoup d'entrain et de verve. Les tendres aveux chuchotaient par là, les baisers mystérieux susurraient par ici, et autant en emportaient les brises de la nuit.

Le Roi, accompagné de ses hôtes, entouré de ses menins, suivi de la Cour, se dirigeait lentement vers l'Escarpolette, ajoutée au programme par les gentilshommes du Balustre. Il marchait — Mme de las Niévès, l'Infante, et Mme de Soubise à ses côtés; Mme d'Épernon à quelques pas sous les quolibets de Mlles de Condé, et les flatteries — un peu grosses — de M. le Duc, dont elle était encore l'amoureuse ancre de salut.

On s'entretenait de *La Fontaine de Sapience*.

— Ces Bergers et ces Bergères ont-ils plu à Votre Majesté? demanda à Mme Infante Madame la duchesse douairière de Bourbon.

— Plus que beaucoup, Madame, et je suis très charmée.

— Avec des pères à la façon d'Orgon, dit le Roi, quelle fille pourrait être pourvue d'un mari?

— C'est oun amant oun peu sot, mais plous que parfait tout de même, que Moussu Octave, hasarda la señora de las Niévès.

— Entre le *plous que parfait*, comme lui, et l'*imparfait* comme M. de Richelieu, il y a moi le *parfait*, moi, Saint-Amour — tout un verbe, Señora — et je suis donc « le patito » qu'il vous faut.

Mme La Remueuse essaya d'une attitude mijaurée qu'elle avait vue à la Cour, et emprunta sa réponse aux façons de dire des Petits Maîtres :

— *Patito?* Moussu Saint-Amour, et patati et patata !

L'Escarpolette était l'affaire de Lancret. Aussi, l'y trouva-t-on, s'assurant de la solidité des attaches, de l'assiette du siège, et des élégances de la décoration. Le dossier drapé et enrubanné, les cordes enroulées d'un lé d'or, elle était suspendue aux maîtresses branches de deux arbres sous un berceau étroit comme un cabinet, déjà feuillu et ombreux. On eût dit le boudoir d'une Reine des Fées avec son trône mobile prêt à tous les caprices de l'Air. L'escarpolette allait — en tableau vivant — représenter l'Air en effet, l'un des quatre Eléments si spirituellement peints par M. Lancret.

Les dominos fourmillaient quand le Roi atteignit le berceau. Aux cris, aux rires succéda un silence respectueux et curieux. Mme Infante était joyeuse, car elle venait d'arracher au Roi la promesse de se balancer la première.

Mais seule sur l'escarpolette, elle aurait trop grand peur et risquerait de tomber. C'est la Remueuse — faite aux dodelinements — qui s'y laissera bercer avec la petite Reine sur ses genoux.

— J'aurai oun peu l'air de la Madone avec son petit Jésous! s'exclama la Señora.

— Non, répliqua Saint-Amour avec un geste d'admiration, mais de Mme Vénous avec la petite Coupidone !

La Remueuse balança la tête et sourit au petit-collet qui saisit la corde destinée à imprimer l'élan au siège volant, et à en accélérer ou ralentir le vol.

Le petit-collet ne s'étudiait point à ralentir, mais à accélérer au contraire — ce qui faisait pousser des cris de joie à Mme Infante, et voltiger assez haut, et plus haut toujours tous les satins et tous les linons sous lesquels se dissimulaient les deux pieds de Mme de las Niévès. Saint-Amour y mettait de la préméditation et beaucoup de malice. La señora s'aperçut bientôt qu'elle donnait en spectacle, à tout le monde, ses deux pieds — hélas ! — un peu grands.

Elle se mit à gémir fort. Mais l'abbé s'en donnait comme avec une corde de cloche, roulant des yeux passionnés et débitant des brûlantes déclarations.

— Laissez, laissez, fichou abbé ! Finissez... ou je crie comme un *paon*...

Il eut, en écho, l'éclat de rire de toute la Cour. Pendant ce temps, d'Epernon



Les Caprices de l'Air.

ébauchait, à sa femme, une scène de reproches.

— Oh ! Si le Roi pouvait donc vous entendre ! se contentait de répondre la petite duchesse en se battant les doigts à coups d'évantail. Comme je voudrais qu'il vous entendît !

D'Epernon eut peur, et alla rejoindre Gesvres et la Trémoille.

C'est à ce moment que Mme de Soubise — libre pour quelques minutes de ses devoirs de gouvernante — fut entourée par Gesvres, La Trémoille, d'Epernon, Richelieu et quelques amis de ce dernier, et qu'elle disparut aux regards du Roi si attentif à ses pas et gestes.

Mme Infante — heureuse du va-et-vient de l'escarpolette — frappait des mains, son cornet de croquignoles sous le bras. Mais la señora de las Niévès, dont le cœur chavirait, poussait maintenant de tels cris de terreur éperdue et de pudeur effarouchée que Saint-Amour dut ralentir et arrêter, pour lui permettre de descendre. Mme Infante n'était pas contente du tout, mais le Roi — impatient — avait fait à Saint-Amour un signe auquel il fallait obéir.

— Au tour de Mme de Soubise ! dit-il, et il appela : Richelieu ?

Richelieu arriva aussitôt, donnant le bras au domino en soie blanche effilée d'or, avec le nœud bleu de roi sur l'épaule.

— A vous, Madame ! murmura le Roi à Mme de Soubise en lui offrant la main. A vous de faire vivre le tableau de M. Lancret. Il y gagnera en charmes et en grâces.

La voix et la main du Roi tremblaient.

Mme de Soubise s'inclina et — sa main gantée se détachant de la main royale — elle s'élança, d'un bond et debout, sur le siège de l'escarpolette avec une légèreté que le Roi ne lui soupçonnait pas. Richelieu s'était immédiatement saisi de la corde abandonnée par Saint-Amour. Le domino refusa, de la tête, l'aide du duc et, serrant à ses deux mains les attaches qui suspendaient le siège, il se mit en devoir d'imprimer seul les oscillations nécessaires à la jolie et frêle machine. « Mme de Soubise est, ma foi, aussi hardie que légère ! » songea le Roi. Le Roi, cependant, s'approchait d'elle de façon que chaque balancement dût la ramener à lui et qu'il pût lui jeter un mot au passage, ou en recevoir un autre.

Elle était superbe, ainsi posée, ainsi cambrée, un peu penchée en avant, dans son nuage de soie blanche à l'effilé d'or, sous la lumière qu'estompaient le feuillage et l'ombre du berceau.

Mme de Soubise commença à fléchir légèrement et élégamment sur les jambes et l'escarpolette s'ébranla et — à chaque fléchissement répété et renforcé — le siège balançait, haut déjà, haut davantage, plus loin en avant, plus loin en arrière.

L'escarpolette passa près du Roi.

— De grâce, madame, prenez garde ! lui glissa Louis XV. Votre vol est téméraire, et il m'est pénible puisqu'il vous éloigne autant de moi.

Et quand l'escarpolette redescendit :

— Mais il me ramène à vous, Sire, puisque je vous aime !

L'escarpolette remontait et redescendait, et elle passait et repassait, emportant quelques paroles du Roi et rapportant une réplique de Mme de Soubise.

Richelieu fredonnait un couplet gaillard.

C'était bien le trône de l'Air, tel que l'avait imaginé M. Lancret. L'Air réveillé dans ses immobilités endormies, s'agitait autour de l'escarpolette ; il s'ouvrait comme pour saisir la Nymphe en son vol et se refermait derrière elle sans y réussir. Il se roulait autour du domino, en tourmentait les plis, se glissait sous son capuchon et, le secouant, s'introduisait au fond des manches, les gonflant, essayant de jouer avec les plis de la soie et les bords de jupes pour les taquiner et les soulever. C'était une petite lutte courtoise, sournoise, charmante, et rien de ce manège exquis n'échappait aux regards amoureux du Roi.

— Je suis jaloux de l'Air, Madame !

— Que ne faites-vous donc comme lui et mieux que lui, Sire ! Les Nymphes ne sont jamais cruelles à Jupiter.

« Quoi ! Mme de Soubise si réservée jusqu'ici ! Il fallait le mystère et la liberté du travestissement pour que l'amour par-

lât si haut en elle ». Le Roi, néanmoins, se félicitait de se savoir — grâce à cette seconde d'oubli — si aimé et si bien maître de celle qu'il n'avait encore osé effleurer que du bout des lèvres.

Et l'escarpolette remontant, redescendant — l'Air eut enfin raison de la résistance des soies, des satins, des linons, et put les désordonner assez pour que deux adorables pieds de Cendrillon s'y laissassent entrevoir. Bientôt l'un s'avança, moins peureux, et se découvrit presque tout entier, étroit, cambré, et si petit. L'escarpolette avait passé. Quand elle repassa, Mme de Soubise avait hardiment retroussé les dessus et les dessous et tenait tout — en une poignée de plis — dans la main qui serrait la corde de gauche. Ces étoffes étaient une gêne ou un danger sans doute et elle n'avait pas hésité — même en présence du Roi qui, pour elle, n'était que le Bien-Aimé. Louis fut soudain affolé, bouleversé. « Non, on ne lui avait rien dit de trop des jolis petits pieds de Mme de Soubise ; on n'en avait même point dit assez ! »

« Mme de Soubise si chaste, si pudique!!! — Elle était donc bien, bien à lui. Oh ! il était, et à jamais, lui, bien... bien à elle. »

L'escarpolette descendit :

— Armande ! Pour un seul baiser sur les lèvres, je vous ai adorée !

L'escarpolette remonta :

— Louis, je suis vôtre. Ouvrez-moi les bras et prenez-moi !

Richelieu sifflait un Pont-Neuf. Le Roi frémit. Ce n'était pas possible. Mme de Soubise!!! — Et comme l'escarpolette revenait : « A moi, Richelieu ? » cria le Roi, et d'un geste brusque il pesa sur une des cordes, tandis que Richelieu pesait sur l'autre. L'escarpolette s'arrêta et le domino sauta légèrement à terre.

— Madame, qui êtes-vous ? cria le Roi.

Le domino détacha son loup et le jeta derrière elle.

— « La Camargo ? »

Et le Roi, de surprise, de dépit, de fureur — ce cri jeté — resta muet.

— Oui, moi, Sire ! répondit humblement la danseuse en courbant la tête, joignant les mains, et fléchissant le genou.

— Pourquoi ?... Comment ?

— Pardon, Sire ! Oh ! pardon ! — Je vous aimais et je vous aime. Une miniature m'a montré, un jour, votre Majesté de quinze ans, et la petite ballerine, de quinze ans... comme vous, s'est éprise du Roi. Si j'ai péché, pardonnez-moi !

— Plus que cela, Mademoiselle. Vous m'avez offensé, vous m'avez rendu ridicule, et m'avez dérobé un secret qui ne m'appartient pas... et que vous avez oublié déjà, car le Roi veut qu'il en soit ainsi.

— Sire, si je suis bien coupable, je suis bien malheureuse... puisque vous en aimez une autre !

— Mais,enfin, pourquoi cette indécente et injurieuse comédie ?

— Sire, vous ne m'aviez ni applaudie ni complimentée, et je pensais et j'espérais me faire aimer de vous en vous disant que je vous adorais et me donnais à vous.

— Je vous pardonne, Mademoiselle de Camargo — et je vous plains... puisque vous m'aimez et que je ne puis vous le rendre. Voici ma main à baiser — et mes compliments. Vous avez dansé comme une grande artiste et j'irai vous applaudir à l'Opéra, car vous serez une de ses gloires.

Louis présenta sa main à la Camargo qui, émue, fléchit cette fois le genou jusqu'à terre et baisa respectueusement — mais longuement — la main du Roi.

— Monsieur de Richelieu, je vous confie cette belle et bonne enfant. Ramenez-la à M. de La Popelinière qui ne doit pas être loin et n'oubliez pas qu'elle est la protégée de Mme la Princesse de Ligne. Allez et revenez. Vous savez que vous devez m'amener Fanchonnette la vielleuse et son frère Thomas.

La Camargo salua le Roi, se retira à reculons — puis, accompagnée de M. de Richelieu, elle s'éloigna vite sous bois, au hasard, ne pensant plus, ne sachant plus, avec une envie folle de crier et de pleurer. Richelieu respira. Il l'avait échappé belle, — ayant risqué, pour lui, la Bastille et, pour la Camargo, Fort-l'Evêque. Voltaire, lui, avait soutenu que tout était pour le

mieux dans le meilleur des mondes possibles. Voltaire avait raison. Le mieux était, présentement, ce morceau friand de Camargo, protégée ou non par La Popelinière et la Princesse de Ligne. Il ne lui restait donc, pour ne point mentir à sa réputation, que de tirer parti de l'incident, de la solitude, et du tête-à-tête. Il n'y alla pas par quatre chemins. Au bout de quelques pas, il enlaça du bras la taille de l'enfant et s'efforça d'appliquer les lèvres sur ses lèvres.

— Monsieur le duc, laissez-moi !

— Tu rirais et l'on rirait de Richelieu.

— Monsieur le duc, ayez pitié de moi !

— A d'autres ! Tu es trop appétissante et jolie, et tu sais bien qu'après le jeu du Roi... Or, puisque le Roi passe, c'est à mon tour de jouer !

Et il renouvela sa tentative.

— Alors, duc d'un maravédis, prends garde à toi ! Puisque le Roi ne veut pas de moi, je serai à qui voudra, mais me plaira.

— Est-ce que je ne t'aime ni ne te plais !

— Toi ? Allons donc ! — Jamais !

Et la Camargo, d'un tour de reins se débarrassa de Richelieu, et d'un bond fut à dix pas — d'où elle se sauva en courant de toute la vitesse de ses pieds légers qui dansaient les Atalantes.

M. de La Popelinière, mis au fait du complot par M. de Richelieu, en avait surveillé, à l'écart, les péripéties ; les résultats lui en semblèrent médiocres. Tout à coup, il vit passer la Camargo volant comme un oiseau, et derrière elle aussitôt, Richelieu tirant comme un lévrier. Quelqu'un était dupe. Lui, peut-être ; lui, sans doute — et il se précipita à leur poursuite.

Au moment où — là-bas — le duc allait saisir la ballerine, un domino sortit d'entre le taillis, se dressa menaçant, saisit par le bras M. de Richelieu et l'arrêta net.

— Ah ! M. le duc, vous êtes encore un noble gentilhomme et un fidèle amant !

— Et vous un fâcheux personnage, envoyé que vous soyez par Dieu ou par le Diable !

— Par le Diable, Monsieur, et je suis une Euménide.

— Mes compliments, Madame, alors. Mais en quoi, amant et gentilhomme, ai-je manqué à ma foi et à l'honneur ?

— Vous trompez odieusement Mme de La Popelinière qui, pourtant, vous a tout sacrifié !

— Peu de chose, en vérité !

Le domino leva brusquement la main et la laissa violemment retomber sur une joue où elle claqua comme un coup de fouet. Cette joue était celle de M. de La Popelinière qui arriva juste à point pour recevoir le soufflet. M. de La Popelinière n'était point gentilhomme. Aussi, arracha-t-il le loup sous le capuchon. La Camargo éclata de rire.

— Ma femme ! s'exclama-t-il. Mais, comment êtes-vous ici, à Chantilly, où vous ne fûtes point priée et ne pouviez l'être ?

La Camargo se remit à rire.

— Vrai, mon pauvre La Popelinière, vous êtes drôle, et c'est très drôle !

— Ah ! tu trouves, pécore ? — Et je viens d'en apprendre de moins drôles, il me semble...

— Et d'en recevoir une plus drôle, il me paraît ! riposta La Camargo dans un fou rire éclatant et prolongé.

— Eh bien, tant mieux ! Je le suis donc enfin.

— Quoi ?

— Convaincu. Il y a assez longtemps que je joue les jaloux féroces pour avoir le droit, le cas échéant ou sur le moindre prétexte, de chasser ma femme avec 2.000 livres de pension. Cette fois, Madame, séparation forcée comme le fut notre union !

— Vous êtes un méchant homme, Monsieur mon époux !

— Et vous, Madame, une femme complaisante, malfaisante...

— Monsieur, je vous abhorre !

— Madame, je vous exècre !

— Oui, je vous trompais et j'en suis fort aise.

— Et moi, j'en suis ravi, ravi, ravi, entendez-vous, Euterpe ?

Ces éclats de voix avaient attiré des couples, des groupes. La Camargo, adossée au tronc d'un arbre, riait à éclater — pour ne point pleurer, car elle avait emporté dans son cœur l'image du Roi, ses compli-

ments, ses compassions, et, sur les lèvres, la douceur de sa main. Richelieu tirait de sa ceinture canne et mouchoir, badinant avec l'une et s'éventant avec l'autre... M. de La Popelinière prenait tous les survenants à témoin que c'était, ici, sa femme, et là, M. de Richelieu, et qu'il était par eux trompé.

— Assez, M. de La Popelinière ; assez ! ricanait Richelieu. Lavez votre linge de famille avec Madame et dans mon sang — si vous le pouvez. Pour moi, Sa Majesté m'attend et j'allais oublier... Bonne nuit, M. de La Popelinière ?

— Merci, M. le duc !

— Au revoir, cher ami ! Désolé...

La Camargo pleurait maintenant et Mme de La Popelinière déchirait ses gants à belles dents.

Pendant que cet intermède bouffon se passait en ce coin du parc, le Roi avait appelé autour de lui Saint-Amour, La Trémoille, Gesvres, Epernon, ordonnant qu'on lui cherchât et lui amenât immédiatement Mme de Soubise. Son front et sa voix étaient à l'orage. Il se rappelait que La Camargo portait le domino choisi par lui pour Mme de Soubise. La jeune femme serait-elle complice, ou avait-elle prêté la main à cette comédie inconvenante, humiliante ?

Les menins se dispersèrent, et le Roi marcha devant lui sans se soucier de ses hôtes, de ses courtisans, de la multitude.

Mme d'Epernon manœuvra pour se trouver sur son passage.

— Sire, minauda-t-elle, les yeux baissés et la voix tendre.

— Eh ! Madame, ce n'est pas à vous que j'en ai !

Et il passa. La Trémoille accourait. Mme de Soubise était, ici, auprès de Mme Infante. Le Roi accéléra le pas.

— Le Roi, Madame, dit-il, sans approcher davantage, aurait un ordre de service à vous donner.

La Gouvernante — étonnée et confuse — s'avança, laissant à la garde de la señora de las Niévès la petite Reine tout de suite fort contrariée, en susceptible et jalouse qu'elle était.

— Madame, comment se fait-il, interrogea le Roi sévèrement, que Mlle Camargo se permette de revêtir un domino semblable au vôtre, avec un nœud pareil ?

— Je ne sais pas, Sire, répondit, toute tremblante, Mme de Soubise.

— Seriez vous pour quelque chose dans une comédie impertinente qu'elle vient de nous jouer.

— Quelle comédie, Sire ? J'ignore tout, mais de tout je suis innocente, je vous le jure, laissa tomber de ses lèvres, avec quelques larmes, Mme de Soubise.

— C'est bien. Je vous crois.

M. le Duc s'approchait rapidement de Louis XV.

— Sire, excusez la liberté que je prends de chercher et d'interrompre Votre Majesté.

— Moi aussi, je vous cherchais, Monsieur le Duc. Tout, dans votre fête, n'est point fait pour me plaire. Loin de là !

— Que Votre Majesté pardonne si quelqu'un ou quelque chose lui a déplu à Chantilly ! — Hélas ! l'œil du maître n'est point l'œil du Monarque.

— Que voulez-vous encore, Monsieur ?

— Que Votre Majesté daigne assister à la danse et y prendre part, si telle est toujours sa volonté !

— Hé ! la danse !... la danse !... répéta le Roi hésitant, et avec un accent non équivoque de mauvaise humeur.

— Sire, j'ai l'honneur d'être du menuet de Votre Majesté. Si Votre Majesté ne danse pas, qu'il lui plaise que je retourne auprès de Mme Infante, intervint Mme de Soubise, qui craignait les commentaires auxquels pourrait donner lieu le refus du Roi.

— Restez, Madame. Je danse.

Monsieur le Duc s'inclina.

Sur un terre-plein, parqueté pour la fête, dans les illuminations redoublées et les guirlandes multipliées, on avait dressé un échafaud magnifiquement drapé et fleuri, où s'escrimaient déjà les violons, les hautbois, les flûtes, les flageolets, soutenus d'airs de chasse étouffés, sonnés par des trompes et des cors. Ici et là, les danseurs et les danseuses désignés attendaient, par groupes, le bon plaisir et l'arrivée du Roi. Le Roi arriva, et son bon plaisir fut que l'on commençât, comme dans les bals

de la Cour, par un branle — le branle de La Monaco à trente danseuses.

Rien de plus gracieux que cette guirlande vivante de beaux jeunes hommes et de belles jeunes femmes sous les velours et les satins des habits et des toilettes aux nuances tendres ou gaies. Dentelles, fleurs, bijoux, pierreries flottaient, brillaient, étincelaient — selon les ondulations du branle — en une longue vague de lumières, tandis que les épaules nues, les visages rehaussés de fards et de mouches, les cheveux poudrés, en boucles chez les femmes, en bourse chez les hommes, se berçaient en des grâces mignardes, mêlant tous les parfums à la mode à tous les arômes féminins.

La guirlande se brisa enfin et les groupes se reformèrent, car le Roi allait danser le solennel menuet à quatre Pas et en forme d'S — la danse par excellence, simple, posée et gracieuse. « Que de choses dans un menuet ! » disait l'illustre maître à danser, Marcel.

L'orchestre préludait, dolent — dans sa mesure à trois temps, presque triste. Toute la Cour de Versailles et tous les hôtes de Chantilly étaient de ce menuet. A qui le Roi ferait-il la faveur de son choix ? Si son cœur seul eût dû répondre, il aurait nommé, dans un élan, Mme de Soubise. Mais il se devait de conserver à leur amour son délicieux mystère et de n'attirer ni l'attention, ni les médisances sur la femme bien aimée. Épernon danserait avec Mme de Soubise. Quant à lui — par courtoisie et habilement influencé, du reste, par M. le Duc, — il déféra à Mme la duchesse d'Epernon l'honneur de danser avec lui. Le mari n'y fut que médiocrement sensible. Pour la femme — qui sortait d'une conférence avec Mme de La Vrillière — elle exultait, contrainte de dissimuler de son mieux.

La musique jouait le menuet d'Henri IV, la mélodie simplette et au rythme lent ; les couples, doucement entraînés par le bercement mesuré, solennel, gracieux, en exécutaient gravement les pas et les figures. Le Roi, à son ordinaire, dansait sans vivacité et restait sérieux, taciturne

Le regard du monarque s'en allait — là-bas — redire tout « de sa flamme » à Mme de Soubise, et celle-ci lui renvoyait la réponse dans un autre regard chargé de langoureuse tendresse. La main de Mme d'Epernon essayait bien — respectueusement, timidement — comme par un mouvement involontaire de surprise ou d'émotion, d'interroger la main du Roi. On dit tout et l'on dit tant dans une pression insensible ! Mais la main royale restait invariablement muette. La petite duchesse en était désolée, offensée, humiliée. Alors, elle songea à Mme de La Vrillière...

A la fin du premier Pas du menuet, le Roi et Mme d'Epernon posèrent doucement le talon droit à terre pour laisser plier le genou ; ce mouvement leur fit lever la jambe gauche, laquelle passa en avant exécutant un demi-coupé-échappé. C'était, là, le troisième mouvement et le quatrième Pas.

A ce moment, la mignonne duchesse exhala un gémissement d'une incomparable douceur, entrebâilla ses lèvres pleines de perles, abaissa les paupières sur des tendresses noyées, renversa le cou dans la brume d'or de ses cheveux, entr'ouvrit les bras et ne put que les refermer évanouie, sur le Roi qui — ayant ouvert les siens pour la retenir — ne put, à son tour que l'y recevoir. Et, ce fut, là, sur le cœur du bel adolescent, qu'en gracieuse fleur humaine, brisée soudain, elle demeura suspendue, respirant lentement, mais de façon à dégager beaucoup sa mignonne gorge blanche du nuage de dentelle qui la voilait à peine.

Le menuet suspendit sa figure et son pas — et la jolie pamée serrait plus fort Louis XV, avec un frémissement dont la jeune chair du Roi devait s'émouvoir. Mais Louis ne s'émut point et l'embarras, l'ennui, la contrariété se lisaient seuls sur son visage.

D'Épernon s'était précipité au secours du Roi — et de sa femme qu'il prit si délicatement entre ses bras, que la duchesse ne sentit rien ou ne comprit rien. Le fait est que la pauvrette l'étreignait plus étroitement encore et frémissait de plus belle — laissant échapper de

ses lèvres décloses, en soupirs expirants :

— Je vous aime, Sire.., demain... toujours !...

Et elle faisait, très joliment, mine de mourir.

C'était beaucoup de paroles pour une femme évanouie et trop, certes, pour un mari qui — depuis huit ou neuf heures — dressant l'oreille, ne l'entendait point ainsi, passé minuit. Il était suffisamment éclairé. Que de choses dans un menuet ? comme disait M. Marcel.

— Gilone ! — Madame ! ! gronda-t-il à voix sourde et à dents serrées, assez ! ! !

La duchesse rouvrit les yeux et reconnut M. d'Epernon. La déconvenue et l'effroi avaient subitement remplacé les amoureuses langueurs.

— Mais restez donc évanouie, Madame ! Restez évanouie ! ! que le Roi ni personne ne se doute... Voulez-vous bien fermer les paupières ou je vous étouffe en vous emportant au château ! ! !

Le Roi devina ou ne devina pas ; mais il remarqua les sourires autour de lui, mais il entendit chuchoter Mlles de Condé — et, furieux, il déclara le menuet fini, le bal terminé, et ne pensa plus qu'à demander son carrosse, à planter là ses hôtes et à repartir pour Versailles. Il était tard. Qu'importait ? A ses côtés et devant lui, l'on attendait les nouveaux ordres du jeune maître. Une fête qui devait durer trois jours, cependant !

Tout à coup, à quelques pas du Roi se produisit un remous dans la foule des courtisans et des grandes dames. Elle s'ouvrit, s'écarta, et laissa voir M. le duc de Richelieu singulièrement accompagné. Vraiment la fête Babylonienne tournait à la Pastorale. M. de Richelieu s'avançait, ayant, à sa droite et à sa gauche, timides, gauches, rougissants, une jeune villageoise de seize ans environ, avec une vielle en sautoir, et un petit garçon de douze ans à peu près tenant un bâtonnet à la main, et sur son bras, comme un bébé, une sorte de petit animal lourd, doux, peureux, au pelage gris jaune et aux pattes blanches, retenu par une laisse de chanvre.

Ce petit garçon, en veste courte et culotte de bure, les jambes fluettes dans des bas bleus et chaussées de gros souliers, la tête coiffée d'un bonnet de laine grise, montrait la *Marmotte en vie*. Petite figure maigrelette, aux traits menus et aux yeux tristes, mais vifs, sa physionomie était charmante dans ses étonnements inquiets et ses interrogations muettes.

Sa sœur, la grande fille, avait le visage arrondi, frais, d'une pomme cueillie le matin. Une bouche fleurie, le nez fin, les yeux bleus à peine ombrés de cils et de sourcils dorés, le front découvert couronné de cheveux — et dans une fanchon de linon blanc nouée sous le menton. Le cou, nu très bas et orné d'une petite croix d'argent au bout d'un mince velours noir, les avant-bras sans linge et très blancs. Sa robe, au corsage en échelle, était de callemande rayée bleue et rouge. De grossiers bas bleus aussi et de gros souliers dissimulaient mal une jambe parfaite et un pied de seize ans. Les deux mains sur sa vielle aux sillets d'ébène et à la manivelle de corne — pendue à son col par un vieux ruban aurore — elle était jolie comme un cœur, déclaraient les Petits-Maîtres, faite comme une masque, chuchotaient les Petites-Maîtresses.

A l'apparition des deux enfants, Lancret ne put retenir un geste d'étonnement et une moue chagrine. Il fit deux pas vers eux — puis, s'arrêta, regardant, de Richelieu au Roi et du Roi à Richelieu.

— C'est tomber dans le bas et le ridicule ! ricana Mlle de Charolais, en haussant les épaules.

— Sire, dit Richelieu en s'inclinant devant Louis XV, permettez que je présente à Votre Majesté Fanchonnette, la vielleuse, et son frère Thomas qui montre la *Marmotte en vie*. Ils sont de la Savoie. Votre Majesté avait désiré les voir et les voici.

Le Roi ? — Fanchonnette baissa les yeux et se prit à trembler. Thomas ouvrit les siens aussi grands que possible et contempla le monarque avec une admiration craintive pleine de charme.

— A la bonne heure, duc ! que je voie enfin d'honnêtes petites personnes et de bons et francs visages des champs ! — Oui, j'aime la Savoie... beaucoup... et tout

ce qui vient de chez elle et tout ce que l'on me dit d'elle. Tu t'appelles donc Fanchonnette et tu es vielleuse ! Pourquoi à Paris, mon enfant ?

La villageoise, bouleversée, n'osant lever les yeux sur le Roi :

— Parce que nous sommes pauvres, répondit-elle.

— Vous n'avez donc point de parents ?

— Hélas ! non, Sire. Mon frère n'a point connu notre père et, l'an passé, la mère est morte.

— La mienne est morte aussi, qui était de ce doux et cher pays de Savoie. Pauvres orphelins ! — Voudrais-tu me jouer un des airs de tes montagnes ? — Fais-moi ce plaisir pour chasser mes ennuis. Le Roi en a comme tout le monde, plus que tout le monde même. Je me sens, parfois, le besoin de pleurer... Joue, Fanchonnette.

Fanchonnette se décida à regarder Louis XV de ses prunelles bleues, très douces et un peu tristes. Alors, elle trembla plus fort et une pâleur soudaine décolora ses joues et ses lèvres. Elle connaissait déjà le Roi ; elle l'avait — une fois — aperçu à Versailles. Elle viellait dans la rue tandis qu'il partait pour la chasse, si jeune, si beau, si fier, si grave sur son cheval. Depuis, dans son pauvre cœur, elle l'avait toujours revu.

— Joue ! répéta Louis XV. Ne joue pas pour le Roi, mais pour un enfant comme toi. On s'entend, quand on a le même âge. Ton frère fera ensuite danser sa marmotte — et tout cela sera encore le plus joli de la fête de Chantilly.

Fanchonnette obéit. Elle commença à tourner la manivelle et ses doigts coururent — légers et prestes — sur les sillets, tandis que la roue faisait nasiller les quatre cordes de laiton.

Il semblait que dans le cœur du Roi, une roue tournât aussi, réveillant maints souvenirs de sa mère, ses tendresses pour Mme de Soubise, souvenirs et bonheurs bons comme tout à entendre, bons plus que tout à entendre encore.

La vielle semblait dire « dans la délicate et *monotone* verdure des prairies, le bêlement ou le mugissement *monotone* des troupeaux ; la perpétuelle et *monotone* chanson des sources et des ruisseaux ; l'indolent et *monotone* murmure des forêts ; le religieux et *monotone* recueillement de la montagne silencieusement *monotone* et que traversent les plaintes du vent toujours les mêmes ; les solennelles, tranquilles et *monotones* lignes des horizons semblables et, là-haut, l'azur céleste du *monotone* infini où passent les mêmes aigles, où flottent les mêmes nuées. »

Ma mère, ma chère mère Marie-Adélaïde, entendait au plus lointain de ses regrets attendris l'adolescent couronné ; oui, si gaie, si douce et morte si jeune ! Je n'avais que deux ans et la mémoire de ma première enfance a retenu quelques lambeaux de cet air que ses lèvres me chantaient entre deux baisers... — Cet air, mon enfant, on le chante donc encore dans la Savoie ?

— Sire, on le chante toujours, en souvenir de Mme Marie-Adélaïde, au vieux roi Victor-Amédée.

C'en était trop pour ce jeune cœur royal, déjà triste de nature, ébranlé depuis deux semaines par un premier amour, ulcéré aujourd'hui par tant de choses et tant de gens !

— Assez, Fanchonnette, assez ! — Merci, mon enfant !

La vielleuse se sentit étouffée par les larmes qui lui emplissaient le cœur, la gorge et les yeux. Ses doigts s'arrêtèrent sur les sillets ; sa main cessa de tourner ; et la vielle se tut.

— A ton tour, Thomas ! reprit le Roi. Fais danser ta marmotte.

Thomas, sans autre cérémonie et sans plus de timidité, déposa à terre son élève — une sorte de gros rat et de petit ours à la fois — et, sous les tours et retours du bâtonnet, la tête allait, venait, tournait, retournait, au bout de sa laisse de chanvre, patiente, obéissante, gauche, poussant de temps à autre son petit grognement de satisfaction.

Le Roi souriait et semblait s'amuser maintenant. Dames et gentilshommes riaient autour et — au premier rang — M. de La Vrillière, un nabot contrefait, mais un homme de terrible importance, Ministre qu'il était des Lettres de Cachet

et des prisons d'Etat, ayant encore — par son petit parent Maurepas — la marine, les galères et les bagnes des protestants.

Mme de La Vrillière, sa femme — à quelques pas — regardait de la marmotte à son mari.

— Cette malheureuse bête n'a point trop l'air de se divertir à danser toute seule. Lui faire vis-à-vis, M. de La Vrillière, serait aimable et charitable à vous.

M. de La Vrillière jeta à sa femme un coup d'œil furibond et un grognement autrement plus significatif que celui de la marmotte. Saint-Amour, Gesvres, La Trémoille, Richelieu poussèrent des éclats de rire et crièrent :

— Madame, vous êtes folle et me jouez là un nouveau tour... pendable.

— Le jour de mon mariage, ne vous les ai-je pas tous promis, monsieur ? Oui, c'en est un, je vous l'avoue, mais croyez bien qu'il n'est ni le plus pendable, ni le plus cuisant.

Les rires et les quolibets éclatèrent autour de l'infortuné petit homme.

— Puisque vous voulez être duc et pair, continua impitoyablement Mme de La Vrillière, voici une occasion superbe et unique de gagner votre fauteuil.

— Je vais donc, survint M. le prince de Conti, — sans que son beau visage perdît de sa mélancolie — envoyer prendre la mesure de celui de Polichinelle, M. de La Vrillière.

Sous les plaisanteries, les rires moqueurs, les regards ironiques, M. le Secrétaire d'Etat se sentait criblé, transpercé. De cette scène dont les mœurs du temps autorisaient les libertés, le Roi n'avait rien entendu. Il s'était rapproché de Fanchonnette, tandis que Thomas continuait imperturbablement à faire danser la marmotte en vie.

— Mon enfant, dit-il, tu t'appelles donc Fanchonnette ? c'est un joli nom.

— S'il vous plaît, Sire, balbutia la vielleuse dont les lèvres pâles frémissaient.

— Oui, il me plaît, et tu me plais aussi, toi.

Il s'arrêta — puis, avec un sourire :

— Et le Roi, te plaît-il ? Tu n'oses lui répondre... Il te fait donc peur, le Roi ?

— Oh ! Non ! Non ! Non ! répétait-elle avec feu... parce que...

— Achève. Parce que ?... interrogea Louis XV.

Elle hésitait, se troublait, chancelait :

— Parce qu'il est le Bien-Aimé, Sire, et que... je l'aime.

Et se précipitant aux pieds du monarque :

— Oh ! pardon ! pardon ! pardon d'avoir osé... Je ne sais pas... je n'ai pu faire ni dire autrement. Au nom de votre mère, pardonnez-moi ! Ne me faites pas de mal. Je n'y reviendrai plus.

Le Roi, très ému, tendit la main à la vielleuse, l'aida à se remettre debout, et l'obligea ensuite à relever la tête qu'elle tenait baissée sur sa poitrine.

— Au contraire, murmura-t-il, reviens-y mon enfant. Va, je ne te ferai point de mal. Loin de là. Il m'est doux, il m'est cher — plus doux et plus cher même — d'être aimé du peuple.

Le Roi se tut, se rembrunit — puis, à voix haute, ajouta :

— Il est sincère, lui, désintéressé. Je souhaite, continua-t-il en jetant autour de lui un regard sévère, que l'On m'aime, appuya-t-il, comme Fanchonnette, voilà tout — et il me suffit.

L'intermède donné par M. et Mme de La Vrillière cessa. Tout le monde avait entendu et tout le monde avait compris, Lancret se désolait, les yeux sur le Roi et sur son joli modèle.

— A-t-on jamais vu ? chuchota à Mlle de Clermont et à Mlle de Sens, Mlle de Charolais. Une petite espèce de cette sorte avoir l'audace de déclarer son amour au Roi. Cela se fait au moulin de Javelle !

— Il faut la remettre à sa place. C'est à lui détacher aux trousses nos gens pour la chasser ! riposta Mlle de Sens.

— Ou — si l'on brûle vraiment un peu sérieusement pour Sa Majesté — à entrer chanoinesse aux Chapitres de Maubeuge et de Remiremont, renchérit Mlle de Clermont. Elle se popularise... Elle s'encanaille, ma chère !

— La Royauté est finie, Charolais !

— Ah ! Sens, ma sœur, où l'amour va-t-il se nicher ? Voyez donc ces petits



Une Nymphe s'élance d'une des charmilles : c'est la Camargo.

airs qu'elle vous a et ces petites mines qu'elle vous prend !

Le Roi, d'un coup d'œil, avait surpris, chez ses hôtes et chez ses courtisans, les regards de pitié, les sourires de mépris, les gestes d'improbation. Il se recoiffa brusquement, frappa du pied, et fixant délibérément et sévèrement Mlles de Condé:

— Ma petite amoureuse de Savoie, Mesdames, n'a pas appris de M. Marcel, sans doute, à rejeter d'un coup de talon la queue de sa jupe. Mais elle me plaît ainsi, et je l'aime ainsi. A vos grimaces et à vos habiletés, elle donnerait des leçons de naturel et de sincérité. Je veux être — avant tout — le Bien-Aimé de mon peuple, entendez-vous ? Je le veux, et Dieu fasse que cela soit !

Le silence régnait — un silence de respect et d'effroi. Le Roi se découvrit et tendit la main droite à Franchonnette qui — tête courbée, front confus, mais les paupières gonflées de larmes joyeuses et la bouche ravivée par un sourire heureux — hésitait à mettre sa main dans celle du Roi.

— Donne-moi ta main, mon enfant, et j'affirme que jamais étreinte n'aura scellé un pacte aussi vrai et aussi sûr — d'amitié. — Fanchonnette, tu restes au service du Roi, à la Muette. J'y ai une gentille biche blanche, des vaches, des brebis que je choie beaucoup ; tu en prendras soin, toi, toute seule. Elles te rappelleront ton bon et beau pays de Savoie. — Pour Thomas, il y éduquera sa marmotte. Par Dieu ! ajouta-t-il, en tournant gracieusement vers M. le Duc son visage rasséréné, j'aurai aussi — comme mon cousin à Chantilly — ma ménagerie à la Muette. Quant à mes deux protégés, le Roi est assez fort pour les défendre, l'un et l'autre, contre tous — et contre toutes.

Il avait jeté les yeux sur Mlles de Bourbon-Condé et le nuage de colère avait reparu sur son front.

— Sire, merci ! merci ! murmura Fanchonnette qui, saisissant la main de son frère, le forçait à s'agenouiller avec elle devant le Roi.

Le Roi les releva aussitôt :

— Tu me joueras quelquefois de la vielle, petite mie, et nous parlerons souvent de la Savoie — et de Mme Marie-Adélaïde.

— Ah ! Sire ! ne put s'empêcher de gémir Lancret, navré, et qui s'était timidement approché.

— Vous l'aimez, M. Lancret ? — L'on n'est pas le maître de son cœur et le vôtre a bien choisi. Je ne vous la prends pas. Prêtez-la-moi quelque temps. Vous viendrez à La Muette revoir et y retrouver votre joli modèle et votre petite amie ; c'est vous que je charge, en attendant, de les conduire et recommander à M. le marquis de Pezay.

— Si les Rois s'avisent d'être bons et charmants comme celui-ci, siffla Voltaire, ils nous donneront quelque mal à les combattre, battre et abattre !

Richelieu papillonna jusqu'à Lancret.

— Tu n'as plus, mon cher Apelle, qu'à te réentêter au célibat. Mais, aussi, a-t-on jamais vu des peintres de Fêtes Galantes épouser des bergères ? C'est bon pour les Rois, cela !

— Quand on pense qu'avec un écu de six livres on s'en fût débarrassé ! grommela Mlle de Sens.

— Décidément, nous voici dans la Pastorale jusqu'au cou, renchérit la Pèlerine de Cythère, Mlle de Clermont, dont le menton, les lèvres et les yeux redoublèrent de mépris hautain.

— Dis, jusqu'au cœur ! corrigea Mlle de Charolais avec sarcasme. Nous allons revoir la jolie Jardinière d'Anet !

Ces réflexions furent entendues par le Roi. Il éleva la voix et impérieusement :

— Qu'on attelle les carrosses ! Où est Madame Infante ?

— Elle a succombé à la fatigue et dort au château, Sire.

— Qu'on la réveille !

— Votre Majesté, hasarda respectueusement M. le Duc, avait encore à voir — cette nuit — la Lanterne Magique montrée par M. de Voltaire...

— Monsieur, j'ai vu le meilleur de la Fête de Chantilly. — A Versailles !

— Quoi, Sire ! Est-ce que ?...

— Je crois, Monsieur, que vous vous

étonnez devant le Roi et vous oubliez à l'interroger!... Chantilly est un beau lieu de retraite, M. le Duc, et Courbépine un exil convenable! ajouta Louis méchamment.

Personne ne souffla plus mot et tout le monde se dispersa pour courir aux carrosses. Une fête de trois jours si brutalement interrompue dès le premier.

Louis XV se dirigeait vers le château, escorté de ses compagnons et de ses gentilshommes silencieux. Une ombre légère en falbalas se précipita au devant de lui. C'était Mme d'Épernon. La sémillante duchesse avait rêvé que Sa Majesté pourrait bien lui adresser des compliments sur son retour à la vie et... Du reste, un prétexte excellent pour aborder le Roi : lui demander pardon d'avoir eu l'audace de s'évanouir entre ses bras. Si elle était assez habile pour glisser que, depuis, elle était à la fois la plus malheureuse et la plus heureuse des femmes, cela irait peut-être tout seul. Encore un conseil de Mme de La Vrillière. M. d'Épernon la suivait de près.

— Sire, se hâta-t-elle de dire, je suis effroyablement désolée...

— Moi, comme vous, Madame, interrompit brusquement le Roi — et il passa.

— Sire, reprit à son tour d'Épernon essoufflé, que Votre Majesté daigne accepter mes très humbles excuses pour...

— Vous les ferez à Mme de Toulouse, Monsieur!

Et le Roi, sévère, continua son chemin.

A ce moment, le parc et le château dessinèrent soudain leurs lignes et leurs masses dans un embrasement de flammes de toutes les couleurs. Un voile de pourpre vivante semblait tomber du ciel et flotter sur Chantilly. C'était le feu d'artifice qui, de toutes parts, faisait irruption d'éclairs et d'éclats. Ce n'était, sous le firmament, que levers de soleils, pluies d'étoiles, tourbillons d'astres, voyages de comètes, dont chacun lançait des feux et des tonnerres. De tous les côtés aussi, montèrent les cris, les applaudissements, les admirations, les enthousiasmes. Le Roi daigna, une fois à peine, lever les yeux. Il avait atteint le bas du perron devant lequel arrivaient déjà les voitures dans les roulements de roues, dans les piétinements de chevaux. Les laquais, en aboyeurs, nommaient les carrosses de leurs maîtres.

L'Infante avait été réveillée. — A contre-cœur elle se décidait à tenir les yeux ouverts et à obéir aux ordres de départ. Mme de Soubise l'avait laissée au bras de sa remueuse, sur l'épaule de laquelle retombait parfois sa tête mignonne. Elle était descendue devant le château pour s'assurer que le carrosse de la petite Majesté était avancé et l'intérieur disposé à souhait.

Le Roi l'aperçut, le Roi alla à elle.

— Madame, lui murmura-t-il, j'ai besoin de vous redire que je vous aime, n'aime que vous et vous aimerai éternellement. Je suis triste. Votre baiser, le premier qui m'ait brûlé les lèvres, me brûle toujours le cœur. — A demain, à Versailles!

Mme de Soubise leva les yeux au ciel.

— Oh! ne me demandez pas cette étoile, là-haut, Armande; je voudrais vous la donner et je ne le pourrais, hélas! — Un mot, de grâce et par pitié!

— A vous et toute... pour jamais!

— Oh! je suis bien Roi maintenant!

La señora de las Niévès parut, portant l'Infante qui balbutiait entre la veille et le sommeil :

— Pourquoi partir? Je voudrais voir, voir, voir, pour être contente de toutes mes forces, car le Roi m'a parlé longuement aujourd'hui.

— Et qu'a-t-il dit à Votre Majesté?

— Je lui ai demandé si la fête lui plaisait et il m'a répondu : « Oui. »

La dernière pièce du feu d'artifice emplit le firmament d'un éventail colossal qu'une terrible poussée de volcan aurait déployé sous l'azur. Elle se composait de mille cinquante-neuf fusées.

Et l'on aperçut tout à coup — là-bas — en face du château, un portique en feu, représentant le Temple de l'Amour — invention magnifique de M. Bérain déjà vue aux fiançailles de l'Infante, sous le nom de Temple de l'Hymen, et qu'avait ordonnée M. le duc Giron d'Ossuña, ambassadeur d'Espagne.

Le Temple de l'Amour ! — Le Roi chercha des yeux, autour de lui, Mme de Soubise et ne la vit plus. Elle était déjà montée dans le carrosse de Mme Infante qui barrait le passage à celui du Roi.

Tout s'ébranla, tout partit, tout roula.

Dans les ténèbres, une sorte de centaure allait et venait d'une portière à l'autre, galopant toujours — droit et ferme — M. d'Artagnan, maréchal de Montesquiou, capitaine des Mousquetaires.

Quand l'interminable suite des voitures de la Cour eut défilé, Mlles de Bourbon recommencèrent à se prendre de bec. MM. de Charolais, de Clermont et M. le prince de Conti s'en allèrent coucher, sifflant en trio un air de chasse : *L'Hallali par terre !*

On entendait les retentissements lointains des carrosses diminuer, s'éteindre, se perdre comme d'un long tonnerre qui s'éloigne dans la nuit et meurt dans le silence.

— Que le diable le convoie ! grogna M. le Duc avec un soupir d'aise. Une fête qui me coûte plus de trois cent mille écus... et une Majesté qui s'est comportée comme une fille bégueule jalouse des autres filles !

XI

LE CATALOGUE DES PRINCESSES

Dans Paris — le lendemain à quatre heures — M. le Duc touchait à l'hôtel de Prie.

Sur les premiers degrés de l'escalier monumental, il se croisa avec le maître d'hôtel de la marquise.

— Gaumont, as-tu des écrevisses ?

— Oui, Monseigneur.

— Bien pimentées ?

— Toujours.

— Bon, si tu n'étais à la marquise, Cornebieu ! je te voudrais à moi.

Du haut de la rampe, la chambrière Davoust courait avertir sa maîtresse.

— Salut, coquine !

— Mes respects, Monseigneur.

— Attends que je t'embrasse.

— Que nenni !

— Effrontée ! !

La soubrette, déjà, tambourinait un signal, et des cinq doigts, sur la porte du boudoir, avant d'ouvrir à M. le Duc. Celui-ci eut le temps de surprendre le timbre d'une voix masculine, puis un remue-ménage soudain et discret. Quand il entra, Mme de Prie était seule, pourtant, sur un sofa, et très calme, bien qu'une draperie flottât encore derrière une sortie précipitée. Le visage de M. le Duc se rembrunit, mais le sourire de la marquise eut bientôt dissipé le nuage, d'autant qu'elle était ravissamment coiffée aujourd'hui. Au lieu de la cornette haute, un bonnet mignon — sans nœuds et sans rubans — ne laissait entrevoir qu'un bec à pointe sur le front entre les beaux cheveux cendrés, roulés en menues boucles et poudrés à frimas. Distraite et gracieuse, la jeune femme caressait une tourterelle familière, Zelmis, qui, toute blanche, cachait sa tête dans le sillon des seins nacrés, puis, frémissante, battait des ailes, gonflait le cou pour venir glisser son bec entre les lèvres de la marquise, ou voleter sur son épaule, avec de tendres roucoulements.

Mme de Prie l'avait rapportée de Turin, et son mari ne pouvait la souffrir.

— Madame, vous êtes divinement tignonnée ; sans doute quelque nouvelle imagination de Guignes.

— Non, mais de Frison, un de mes laquais. Je sais, depuis une heure, qu'il est né perruquier, comme on naît poète, et je l'ai promu à l'office de Guignes.

— Une coiffure que vous allez mettre à la mode, certainement ?

— J'y compte bien, et la Cour et la Ville l'adopteront avec fureur.

— Et vous l'avez baptisée ?... car vous baptisez, comme de petits chrétiens, tous vos ajustements du Diable !

— Oui, Monsieur. La *Culbutante*.

— Pourquoi ce chien de nom ?

— Parce que j'ai la prétention de tout culbuter à Versailles et en Europe, dans la politique et la diplomatie, comme dans les perruques.

M. le Duc haussa les épaules et, lourdement se laissa choir dans une bergère, après avoir baisé la main de la marquise,

non sans quelque précaution — toutefois — à cause de son tabac d'Espagne.

— Voyons, redevenons sérieux, chère.

— Chut, Zelmis, soyons sérieuses !

Et la marquise arrachait la tourterelle au nid qu'elle s'était choisie, dans l'échancrure du corsage.

— Vous pouvez vous flatter de m'avoir brouillé la cervelle, madame. Le Roi me donnait son jour, pour la fête, et mon Egérie était au diable Vauvert.., en Touraine... En quinze jours, l'ordinaire ne m'a rien apporté de vous. Qui vous a retardée, et rendue muette comme une des carpes de mes étangs ?

— Le souci de vos intérêts, toujours. Quand je crois une partie perdue, j'en recommence une autre aussitôt.

— Mais il me semble que nous avons perdu la belle. Mon royal cousin m'a terriblement vexé hier, en me rompant en visière et en me brûlant la politesse.

— Peuh !

— Qu'allons-nous faire de ce petit malotru ?

— Le marier tout de suite, sans merci, puisque cette nigaude, la petite d'Epernon, a échoué.

— Eh bien ! à ce propos, vous êtes-vous entendue avec Mlle de Vermandois ?

— Elle m'a excédée de ses pruderies et de ses orgueils.

— Comment vous y êtes-vous donc prise avec elle ?

— Je me suis présenté sous un nom supposé : elle m'a reçu avec une hauteur dédaigneuse. Je la pressentis alors sur la grandeur future que lui souhaitaient Madame sa mère et M. le duc de Bourbon, son frère, sur les avis de Mme de Prie... A ce nom... elle s'est répandue en invectives de novice pudibonde ; elle a parlé de joug honteux, semblé deviner mon incognito, dont elle avait avis, je crois, si bien que j'ai pris congé, brusquement, en lui disant : « Madame, vous serez abbesse de Beaumont-lès-Tours, c'est possible, mais jamais Reine de France ! »

Le Duc bondit hors de la bergère et arpenta le boudoir.

— Quelle cruche de Meissen ! refuser ainsi le trône...

— Ne le regrettez pas plus que moi, Monseigneur. Elle m'est odieuse au premier chef, et puis, elle n'eût été ni avec nous, ni pour nous.

— N'y songeons plus, alors. Sainte-Pleureuse, Madame ma mère, sera déçue dans ses ambitions, car, tout en aimant peu sa fille Vermandois, ce mariage était son dada. Elle avait eu si grand peur que j'épousasse une simple fille de qualité, Mlle de La Roche-Yon ! Tant pis !

— Du reste, mon cher Duc, M. de Fréjus se serait opposé à cette union, selon son éternel : « Ce n'est pas le moment de se brouiller avec l'Espagne. »

— A qui donc marier le Roi qui, décidément, rebelle aux maîtresses — malgré que toutes les femelles l'adorent et se déclarent — pourrait bien, avec son Fleury nous préparer quelque surprise ? Ne m'a-t-il pas, méchamment, insinué cette nuit, que Chantilly serait un beau lieu de retraite, et Courbépine un exil fort convenable ?

— Ah ! il vous a dit cela ?

— Et vous ne vous en effarez pas autrement, Madame ?

— Pas du tout, puisqu'il recevra de notre main une femme que la reconnaissance nous aura sincèrement attachée — si j'en crois le rapport de Loizillière.

— Vous avez aussi vu Loizillière, fine poule ? — Vous n'eûtes à Chantilly que le temps de m'apprendre, sous l'orme, votre rencontre avec lui sur un grand chemin, et de me donner ici rendez-vous aujourd'hui. Vous l'avez donc enfin retrouvé ?

— Oui, grâce au renseignement de M. de La Popelinière, et — le soleil levé — notre amour de La Vrillière lui a fait ouvrir les portes du Châtelet, où un exempt, sur la plainte de ce butor de traitant, l'avait interné.

— Bah ! mais à quel propos ?

— M. de La Popelinière ne reconnaît point encore, paraît-il, cette signature — « Agnès Berthelot, marquise de Prie » — il a déclaré faux le bon que j'avais cru devoir parapher de ma main. — Enfin, vous allez voir Loizillière en personne.

La marquise se dirigea vers la draperie

suspecte de tout à l'heure, en caressant de la main sa tourterelle, à nouveau blottie dans son corsage, disant :

— Sortez, Zelmis, vous êtes là chez M. le Duc, ma mie !

Derrière la tenture une porte s'ouvrit, et Loizillière parut, dans son ample manteau, sous son vaste chapeau.

— J'ai eu peur de toi, maraud ! plaisanta M. le Duc.

La longue sauterelle s'inclina.

— On a toujours peur du danger, cher Duc, parce qu'on ne le connaît pas, railla Mme de Prie.

— Avance, mon garçon, poursuivit le Prince, occupé à tirer d'une râpe en ivoire une pincée de tabac. — Avance, Cornebieu ! — Tu es peut-être malin, mais tu n'es pas heureux. Avoir parcouru, en mission confidentielle, toutes les Cours de l'Europe, et venir échouer entre les griffes des exempts !

— Madame la marquise a dû vous expliquer, Monseigneur !

— Oui !... Oui !... Et toutes ces Cours, des vergers aux tiges royales ou impériales, chargées de fruits peu mûrs ou très mûrs, hein ?

— Oui, Monseigneur, il y en a pour toutes les dents.

— En as-tu enregistré bon nombre ?

— Les princesses de treize à vingt-deux ans seulement, Sa Majesté en ayant quinze. J'ai, à côté des noms, signalé, en manchettes, la religion, les familles, les alliances ; les qualités physiques et morales au recto ; les défauts idem, au verso ; puis, en regard, ce que ces Altesses promettent de rester ou devenir. On peut, d'après les mouchetures des pelages, prévoir ce que seront les petites chattes, une fois grandes.

— Je te savais philosophe ; tu es encore observateur, m'est avis.

Loizillière ploya, en deux, sa longue taille d'orthoptère.

— Combien en comptes-tu, sur ta liste ?

— J'eusse pu en nombrer cent — mais je n'en ai retenu que dix-sept.

— C'est bien suffisant, marquise... et cela doit être bien instructif et intéressant. Voyons ton catalogue, mon garçon ? et présente, l'une après l'autre, ces perruches souveraines, sur leurs perchoirs généalogiques.

Le voyageur sortit un mince rouleau de papier, facile à dissimuler.

— Les noms importent peu ; abrégez, dit la marquise.

Loizillière commença à lire, — appuyant ou glissant sur le mot, soulignant ou commentant du geste, du ton, d'un clin d'œil, d'un sourire ou d'une moue. C'étaient des notes elliptiques, concises, relevées au crayon, mais avec un grand luxe d'adverbes.

— Princesses de la la Cour d'Angleterre : l'aînée, sectaire, froide, têtue. M. de Fréjus, pressenti, a dit à son sujet, d'abord, « Peut-être » – ensuite, « Non ». – Elle a seize ans ; élevée dans la religion anglicane, abjurerait, mais resterait antipapiste dans l'âme. Protestants et Jansénistes s'accorderaient sur ce choix. Si le Roi mourait, laissant un Dauphin, serait régente, d'où inévitablement des conflits, des troubles, des divisions...

— Passe, dit Mme de Prie.

Mais Loizillière ajouta, en parenthèse : « du reste, aime Sa Majesté le Roi ». — Puis il reprit :

— La duchesse de Lorraine...

— Inutile, interrompit sèchement la marquise... Une princesse d'Orléans, expliqua-t-elle à M. le Duc. Ce serait donner barre sur nous, et préparer un triomphe à cette race maudite.

Vous avez raison, ma mie.

Et Loizillière conclut :

— Ne se cache pas d'aimer fort Sa Majesté le Roi Louis XV — et il poursuivit :

— Princesses catholiques d'Allemagne : un grand nombre. Laides, épaisses, de grands pieds, de grosses mains. Des ménagères de nature, essentiellement, et des pondeuses de complexion, absolument.

— Eh ! Eh ! des pondeuses seraient assez notre affaire !...

Mme de Prie fit la grimace.

Loizillière lut le complément de sa notule germanique :

— Mais des ailes poétiques à l'âme, et se nourrissant de saucisses et d'idéal azuré.

Familles presque toutes tarées, tachées.

— Oh! pas de ça! N'est-ce pas votre sentiment, chère?

— Pour commencer: — Duché d'Armstadt. — La princesse a été élevée à Vienne, dans un couvent, avec Marie Leczinska de Pologne...

— J'ai dit: Pas de ça, maraud: — Saute les paragraphes d'Allemagne.

— Du reste, toutes adorent Sa Majesté le Roi Louis XV... et Loizillière continua:

— Une Portugaise, doña Maria. Sang redoutable, et soupçon de folie.

— Pour nous le tuer, merci!... ou ajouter un grain à ses... Non, il y en a suffisamment ainsi.

— A part cela, folle de Sa Majesté le Roi Louis XV.

— Encore?... et M. le Duc sursauta — mais dans l'espèce le mot est juste... « folle »...

— Les trois princesses de Modène, recommença Loizillière, dont l'une ne cache pas sa vive inclination pour M. le duc de Richelieu.

— Pas une! jeta avec feu Mme de Prie... elles sont toutes les aliées ou les parents de M. le duc d'Orléans...

— Vous avez trois fois raison, marquise.

— ... Se disputent entre elles, avec férocité, l'amour de Sa Majesté Louis le Quinzième.

— Il ensorcelle donc toutes les péronnelles de la chrétienté!

Loizillière coupa court pour Modène, et lut encore:

— Russie: — La Czarine offrirait certainement sa fille la princesse Élisabeth. Cette Altesse, sauvage de tempérament, suspecte dans sa conduite, équivoque de mœurs et de goûts...

— Cornebieu! arrête, maraud. Je complète la note: — de naissance douteuse... Et puis, le sang de Bourbon mêlé à quelque sang ignoble ou barbare?... je m'y oppose, marquise!

— Et celle-ci... Reprends ton refrain, Loizilliere...

— ... Nourrit une passion violente pour Sa Majesté Louis le Quinzième... Ah! j'oubliais. — Une des petites-filles du roi de la Grande-Bretagne. — Je l'avais pointée d'un astérisque en renvoi à un erratum. — Erratum: les Lords Ministres ont persuadé à leur maître qu'il ne pourrait, sans prévarication contre les Lois de son royaume, prêter la main à une telle union. Eux, refusent catégoriquement la leur aux négociations.

— Ah! ils nous la baillent belle!... qu'en dites-vous, marquise?... Va toujours, Loizillière, va!...

— Et l'on assure — alla celui-ci — qui poussait jusqu'au bout le scrupule de l'exactitude — qu'elle se meurt de passion contenue pour Sa Majesté Louis le Quinzième.

— Tu sonnes la formule comme une horloge, faquin! Quel chevalier de cœurs dolents, ce cher cousin!

— C'est l'Enfant de l'Europe, dit le roi Frédéric de Prusse, Monseigneur.

— Et tu l'as noté aussi, ce mot-là?

— J'ai tout noté, Monseigneur.

— En reste-t-il encore beaucoup, sur ta liste, de ces pucelles échauffées?

— Oui, Monseigneur. Toutefois, le demeurant se présente — fors une seule — en des conditions telles que j'en épargnerai l'inutile lecture à Votre Altesse.

— Et toutes amoureuses, sans doute, de *Sa Majesté Louis le Quinzième?*

— Toutes!... L'amour chez les femmes est une maladie contagieuse... La première contaminée contamine les autres, par influence ou par jalousie.

— On te fait grâce de tes aphorismes, philosophe!

— Il n'y en a donc pas une, chère belle, qui...

— Une seule, celle pour laquelle, sans la nommer, a fait exception Loizillière... Oui, la seule qui remplirait les conditions et plairait...

— Au Roi?...

— Il s'agit bien du Roi.... A nous!... J'ai tout lieu d'espérer — je dis mieux, de croire — quelle ne sera point ingrate, — mais obéissante et dévouée.

— Alors, c'est bien le terrain que vous êtes allée tâter, après le refus de Mlle de Vermandois; j'en jurerais, Cornebieu!

— Vous jureriez à coup sûr.

— Vous disiez donc, obéissante et dévouée ?

— Je le répète.

— Et quelle est cette perle ?

— Je vais vous la montrer. Vous la reconnaîtrez, sans doute — car j'ai, là, son portrait à peine terminé, que Loizillière lui-même a rapporté. Il est un peu corrigé, augmenté, car j'avais recommandé au peintre de ne point ménager les... ampleurs, de soigner les contours..., puisque Sa Majesté — si j'en crois ma police, — un peu mieux renseignée que celle de M. Hérault et de M. de La Vrillière, — aime les formes...

— Je vous devine, ma mie. Cornebieu! vous allez vite et droit en besogne, quand vous jouez vos parties...

— Et que je veux les gagner.

— Vous m'intriguez fort. Voyons cette merveille ?

— Loizillière, montre à M. le Duc le portrait qu'il attendait, et semble avoir oublié, pourtant.

Le Duc tressaillit et regarda Mme de Prie, et de l'œil qui lui restait et de son œil crevé.

La sauterelle souleva la tenture, et reparut, portant un châssis qu'il posa sur les deux bras d'un fauteuil, dans un bon jour et dans tout son jour.

— Quoi ! Marousha, comme on l'appelle dans l'intimité du Roi Stanislas !

— Oui, cher, Marie Leckzinska, que vous songiez à épouser... sans trop de hâte, et je vous en remercie, et dont vous aviez recommandé le portrait à M. Pierre Gobert, de l'Académie royale.

— Mais c'est une folie, c'est de la trahison !

— Y tenez-vous tant que cela, à votre Marousha ?

— Vous savez bien que c'est Madame ma mère qui me turlupine, sous le prétexte que je n'ai pas d'enfants de mon premier mariage. Et j'avais accepté, sur votre approbation, belle amie. Mais je saisis : c'est un tour de votre sac. Vous êtes jalouse, et trouvez l'occasion, en vous faisant une obligée, de vous débarrasser d'une rivale.

Et M. le Duc examina la toile.

— Elle est appétissante... désirable... Mais, Marousha acceptera-t-elle ?

— Vous vous flattez, cher !

— Je veux dire : acceptera-t-elle un mari de quinze ans, elle qui en a vingt-deux ?

— Est-ce qu'elle n'adore pas aussi le Roi Très-Chrétien ? J'en appelle à Loizillière.

Loizillière s'inclina :

— Inévitablement ! Enormément !

— Là !

— Soit, mais alors parlons du Roi ? Lui, voudra-t-il ?

— Voilà qui est mon affaire, et vous m'y aiderez, d'autres avec vous. Je ferai une reine de Marie Leckzinska, comme j'ai fait un perruquier de mon laquais Frison, ce matin. — Loizillière vous lira ses notes.

M. le Duc et la marquise avaient parlé à cœur ouvert, devant Loizillière ; il ne comptait guère plus que Zelmis. Prêt aux besognes où il fallait de l'intelligence et de l'adresse, de longs bras et de longues jambes, il était l'âme damnée de Mme de Prie, avant de l'être du Premier Ministre. Il chercha le nom de Marie Leckzinska, fille de Stanislas Leckzinski, palatin de Posnanie, élu Roi de Pologne en 1704, et, posément, commença :

— Stanislas, déchu par le tzar Pierre, — proscrit — sa tête mise à prix — erra treize ans, d'asile en asile, en Turquie, en Suisse, dans les deux Ponts, en Alsace. En 1719, autorisé par le Régent, au nom de S. M. le roi Louis XV, s'établit près de Wissembourg avec sa petite Cour. — Sa Cour : — cinq ou six gentilshommes, dont le vieux baron de Merzeck, Grand Maréchal du Palais ; deux prêtres polonais, confesseurs de la Reine et de la princesse Marie. — Un seul parent, le comte Tarlo, et la mère du Roi, très âgée et infirme.

— C'est mince, grogna le Premier Ministre.

- Stanislas, lettré, bon, vaniteux, signant toujours « Stanislas Roi », pauvre, a mis en gage, chez les Juifs de Francfort, et pour 13.000 livres, les pierreries de la Reine. Petite pension de la France, mal payée.

— Terrain bien préparé pour nos projets, vous le voyez, cher? murmura la marquise.

Loizillière poursuivit imperturbablement :

— La mère de la princesse, Catherine Opalinska...

— Passe ! interrompit M. le Duc, la fille d'un petit palatin, d'un écrivain satirique... Ce n'est pas assez né et ne nous intéresse pas. La princesse ?...

— La princesse — Catherine-Sophie-Félicité-Marie. — Physique : pas belle, mais agréable. Taille : convenablement bien faite. Embonpoint : satisfaisant. Grands yeux, grand front, jolie bouche, beau teint — journellement lavée à l'eau pure et fraîche — Peint à peu près ; danse passablement ; joue du clavecin et sur le clavecin, particulièrement bien, un air favori qui porte son nom et dont les mineurs sont, sous ses doigts, du plus délicieux effet. Moral : humeur enjouée et cœur céleste. Fort charitable, comme sa mère. Aime les choses de l'esprit. Lectures invariablement solides ; piété sérieusement entendue. Mœurs naïves et pures. Devoirs domestiques simplement pratiqués.

Nota Bene. — Ingénuité des temps héroïques : entre sa mère et son aïeule, brode des ornements pour les autels. Simple comme la fille d'Alcinoüs, ne connaissant, pour opiat, poudre, rouge, céruse, que l'eau et la neige.

Loizillière s'arrêta.

— Philosophe ! observateur ! et poète par-dessus le marché !... Et tu en as fini ?

— Oui, Monseigneur.

— On ferait de nouvelles Litanies de la Vierge, avec les vertus de la princesse. C'est qu'elle les a toutes, marquise.

— Je le savais — et voilà pourquoi, avec tant de trésors, et si peu de ressources, j'ai pensé qu'elle serait notre Reine. J'ai été reçue par Stanislas autrement que par Mlle de Vermandois, et je suis repartie avec des remerciements, des promesses... et une lettre.

— Une lettre... pour... ?

— ... Un ami très sûr, à Paris, de Stanislas Roi, le chevalier de Vauchoux, qui a servi sous lui, au temps de Charles XII. C'est lui qui, sous le manteau, mènera l'affaire du mariage. Je vous en réponps, et je m'en charge.

— C'est tout de même bien extravagant, marquise !

— M. Duverney lui-même, cette fois encore, m'a conseillée, persuadée, poussée... Marie Leckzinska sera, grâce à nous, Reine de France et de Navarre, comme Louis est Roi par la grâce de Dieu — donc, notre créature. Je serai de sa maison, c'est entendu, et du nombre des dames d'honneur qui l'iront chercher. Je lui donnerai même, en cadeau de fiançailles, un lot de chemises, car la pauvrette en manque. N'est-il pas vrai, Loizillière ? Ce doit être sur tes notes.

— En effet.

— Hein ! comment le sait-il ?

— Comme il sait tout.

— Bien ! .. Bien !... C'est donc chose faite, puisque tous deux nous nous y emploierons, marquise. Marousha, ou plutôt Stanislas a accepté, mais M. de Fréjus ? Vous avez compté sans lui.

— Je m'en charge encore. Je lui détache aux trousses, Mme la princesse de Carignan, l'abbé Couturier, son directeur, à défaut du P. Pollet, son confesseur, et Barjac, son valet de chambre et factotum.

— Le vieux renard ne flairera-t-il pas le piège où il est convenu qu'il laissera la patte ?

— Il acceptera ou, tout au moins, laissera faire.

— C'est égal, sept ans de plus que le Roi !

— Madame Infante en a bien sept de moins !

— Quelques années encore et ce pouvait aller, et Philippe V...

— Il eût fallu trop attendre, et nous ne le pouvons, vous le voyez, vous l'avez vu. On s'arrangera toujours avec le Roi Catholique, après le départ de l'Infante, et la première mauvaise humeur passée.

La marquise se leva et alla se planter devant le portrait de Marie Leckzinska. Zelmis s'envola du bras de sa maîtresse pour se poser sur le bras de M. le Duc.

— Oh ! Oh ! ma mie, je ne donne pas



M. DE LA VRILLIÈRE, UN HOMME DE TERRIBLE IMPORTANCE...

dans les petites bêtes à plumes, moi. C'est égal... mais n'oublie point que je suis un guerrier...

— Sans peur et sans reproche, M. le Duc.

— Loizillière, mon garçon, tu es intelligent et fidèle, tu seras discret et muet comme la Bastille, dont mon ami, M. de la Vrillière, tient les Lettres de Cachet.

— Arrêté chez La Popelinière, où il n'a pas trouvé un mot, où il ne s'est pas rappelé un nom. Je vous l'ai dit, cher.

— Eh ! Cornebieu, il mérite qu'on le récompense !

— Et qu'on lui paie son Catalogue. Il a beaucoup voyagé, beaucoup dépensé, il s'est bien fatigué.

— Mme la marquise t'avait donné un bon de ?...

— Cinq cents pistoles, Monseigneur, et, en effet, j'ai beaucoup...

— Ce n'était qu'un acompte, maraud. Je vais t'en signer un de mille, moi, et tu passeras, avec, chez ce drôle de La Popelinière, en exigeant de lui des excuses, pour n'avoir pas eu le nez plus fin.

— Oui, Monseigneur.

— De doubles excuses, même, car il a fait encore injure à Mme la Marquise et à moi.

M. le Duc continua, en écrivant le bon :

— Et tu t'arrêteras chez un apothicaire pour y acheter le baume du Commandeur contre les mâchures, ou celui de la Mecque de l'Ambassadeur turc contre les brûlures. Tu dois en avoir besoin pour avoir si longtemps voyagé à travers les princesses de l'Europe. Souvent, au service du Roi, on laisse ses culottes d'abord, puis ensuite son... acheva le Premier Ministre sur le ton grossier dont il ne se défendait pas. — Sa Majesté te remerciera à son tour, plus tard... Va toucher tes pistoles, en attendant. Il est bien juste que les rois paient leurs frais de noce.

Loizillière prit le bon, salua humblement et sortit. Zelmis quitta l'épaule de M. le Duc, pour piquer la grande sauterelle dans le cou.

XII

« L'AMOUR PERMIS »

— Je m'en charge, c'est mon affaire ! avait répété à M. le Duc Mme de Prie.

Et depuis dix jours, conseillée par Duverney, elle s'employait au mariage du Roi, toujours en carrosse ou en vis-à-vis, se multipliant à Versailles et à Paris.

Elle avait vu et flatté la princesse de Carignan, conféré et traité avec Barjac, persuadé l'abbé Couturier, décidé le R. P. Pollet lui-même, ravi de jouer un tour aux Jansénistes et à Messieurs du Parlement. Mais ceux-ci et ceux-là faisaient encore le jeu de la marquise — les uns, par le diacre Pâris, les autres par les conseillers de Pâris et de La Grange, tous se félicitant que le Roi épousât Marie Leckzinska. De son côté, le chevalier de Vauchoux menait la campagne matrimoniale en faveur de la fille, comme il avait mené la campagne militaire avec le père, au temps de Charles XII.

En principe, la jeune princesse de Pologne convenait assez à M. de Fréjus. Mais l'ancien précepteur feignait de ne vouloir en rien s'occuper de l'affaire du mariage. Cela n'était point de son état, disait-il, et, de la sorte, il se conservait indépendant et fort, puisqu'on ne pourrait rien lui reprocher — et que lui, pourrait, à l'occasion, tout reprocher aux autres. Il parlerait seulement à son élève de mariage, et de ce mariage, puisqu'il était sur le tapis — laissant le Roi maître absolu de se décider ou de refuser, sans le conseiller ou le déconseiller. Il ne redoutait pas, comme M. le Duc, les promesses et les surprises de l'oreiller conjugal. Il tenait le Roi par le passé... et M. de Fréjus n'acheva pas et sourit. Puis il songea à Mme de Soubise, à laquelle le Roi renoncerait. Il ne savait jusqu'où s'était « oublié » leur amour, mais il se jugeait, en ceci, très sévèrement lui-même. N'avait-il pas trop vite obéi à son ambition, à un intérêt personnel ?... Et il en portait, depuis, le remords dont il tardait de rejeter le fardeau sur le chemin du Paradis.

Louis XV entrait souvent dans le

cabinet de M. de Fréjus, comme il y venait enfant, à tout propos et sans propos. L'évêque attendait une de ces visites fréquentes et il s'y préparait en étudiant son thème, le divisant en trois points comme un sermon.

Il ne traiterait qu'un point à chaque entrevue pour avancer sûrement et prudemment.

Le Roi ne tarda point à paraître, en effet. Il venait simplement demander à l'évêque des nouvelles de sa santé.

M. de Fréjus remercia, complimenta, et finit, le plus naturellement du monde, par entamer le premier point de sa conférence.

— Il faut donc vous marier, Sire ; l'intérêt du royaume et la perpétuité de la dynastie l'exigent ; Madame Infante est trop jeune encore pour...

Louis XV tressaillit, regarda bien en face M. de Fréjus, puis baissa les yeux.

« Hélas ! pensa-t-il, Madame de Soubise ! » Une grande tristesse monta à son front : il voulut résister, se défendre, mais M. de Fleury s'y attendait et, avec la simplicité et la douceur qui étaient sa force :

— Un roi, lui dit-il, ne peut régner avec piété, avec autorité, hors de l'état de mariage. Il choisit ou reçoit une favorite, et alors ce n'est point la seule Majesté royale qui est compromise, mais le Salut éternel. L'enfer n'a pas de flammes assez brûlantes pour les Souverains qui, de propos délibéré, contreviennent aux lois divines, aux desseins de la Providence en vue de la durée des empires. Le Roi Très Chrétien se doit à ses sujets, au Royaume que Dieu a confié à sa garde, aux Rois ses frères, solidaires de ses intérêts. Le Parlement, s'il hésitait, aurait presque le devoir d'user de son droit de remontrance.

— Je demande à réfléchir, Monsieur, répondit Louis, sur toutes vos excellentes raisons ; je reviendrai.

— Oui, Sire, revenez demain et que Dieu vous inspire ! La nuit porte conseil.

On ne sait si Dieu inspira le jeune Roi, mais le diable s'en mêla, sans doute, car Louis XV sortit, de cette nuit destinée à porter conseil, avec la fièvre, les tempes en sueur et les joues en feu.

Quand il retourna chez M. de Fréjus, celui-ci lut sur le visage de son élève à peu près tout de cette insomnie orageuse.

— Jacob a lutté contre l'Ange, songea-t-il, mais l'Ange a eu le dessus..,

Le combat, cependant, avait lassé l'adolescent royal ; il restait sans vigueur pour un nouvel assaut.

— Eh bien ! Sire, comprenez-vous aujourd'hui qu'un roi doit se marier quand son intérêt l'exige et que son peuple le demande ?

— Oui, Monsieur.

— Très bien ! Et vous êtes décidé à le faire ?

— Non !

— Comment non ! releva M. de Fréjus avec étonnement.

— C'est-à-dire, pas encore. Il faudrait répudier Mme Infante, et Sa Majesté le Roi d'Espagne, mon oncle, en serait cruellement offensé. Comment prendrait-il ce renvoi ?

— Mais, Sire, cela regarde le Premier Ministre et le Conseil. Il ne s'agit, pour le moment, que de savoir si Votre Majesté consentirait au départ.

— Eh ! vous savez, Monsieur, que ce mariage fut convenu, conclu, sans moi, — j'avais douze ans — que vous avez dû m'arracher une parole de consentement... que je n'aime pas ma cousine, enfin...

— Comment aimer une enfant, Sire, en effet !

Et puis, ce que le Roi n'avouait pas, et que M. de Fréjus se gardait bien de dire, c'est qu'avec l'amour pour Mme de Soubise, l'indifférence — et plus encore — pour la petite Reine s'était accentuée.

— Donc, Sire, ni opposition, ni résistance de la part de Votre Majesté ?

Le Roi se contenta de faire un signe négatif de la tête et, maussade, se leva pour sortir.

— A demain, Sire, poursuivit M. de Fréjus. Nous traiterons la question importante. En attendant, daigne Votre Majesté encore réfléchir, peser... et prier !

Le lendemain, Louis avait pleuré. Il redoutait sa faiblesse, craignait de ne plus aimer assez Mme de Soubise, de la défendre

mal. Oui, quand il eût fallu résister, il ne savait que pleurer.

M. de Fréjus avait préparé tout un arsenal de prétextes, de raisons et de motifs. C'était l'assaut définitif.

Il parla d'abord de Marie Leckzinska, il énuméra ses vertus, ses qualités morales et domestiques, ignorées ou connues.

Le Roi écoutait, parfois convaincu, mais ressaisi tout à coup par les qualités et les vertus de Mme de Soubise qui les avait toutes aussi.

M. de Fréjus dit ensuite les attraits physiques de Marie Leckzinska, taille élancée, agréable embonpoint, tempérament tendre à ne le céder à personne.

— A Mme de Soubise, peut-être ?... songea Louis XV, en revoyant les yeux, les cheveux, la bouche surtout de la gouvernante de Madame Infante.

— Du reste, Sire, comme je n'entends rien à tout cela, moi, pauvre prêtre, ajouta M. de Fréjus, voici le portrait de Son Altesse Royale Marie Leckzinska de Pologne.

Et vivement, il retourna le cadre que lui avait envoyé M. le Duc.

Le Roi eut un saisissement et, silencieux, il regarda longtemps, minutieusement, l'œuvre de Pierre Gobert.

— C'est une belle personne, murmura-t-il enfin.

— On le dit, Sire. Toutefois examinez bien. Qui doit posséder, doit choisir. Je pense toutefois que Votre Majesté serait le plus heureux des monarques, et le plus « satisfait » des maris. L'esprit est prompt, la chair est faible ! L'homme doit toujours compter avec la chair — et Dieu n'en défend point l'appétence pourvu que l'intention soit pure, et le résultat selon le but de la création... Que Votre Majesté me permette de la laisser seule à ses réflexions, je me retire, un instant. En attendant, pour la distraire, voici là l'exemplaire unique d'un ouvrage de M. de La Popelinière. Lecture agréable, curieuse, légère... et... perverse, même.

C'était la dernière arme de l'arsenal de M. de Fréjus, auquel l'Histoire secrète des Cours avait révélé ce moyen d'ouvrir les yeux aux Majestés candides, et de les instruire de leurs devoirs d'époux.

Le Roi courut au livre. Il se ressouvint des réticences de M. de La Popelinière dans le courre au cerf à Marly. Oui, « *Le tableau des mœurs du temps, dans les différents âges de la vie.* » Voici bien les vingt illustrations, dont seize en couleurs. Il les feuilleta rapidement, puis les dévora du regard, rougit, et bientôt se sentit brûler aux reins, aux mains, aux tempes.

— Tiens !.. — Comment ?.. — Oh ! était-il possible ! — Vraiment ! — L'amour est bien singulier !... Il frissonnait, comme sous les lèvres de Mme de Soubise, et autrement, néanmoins. Sa curiosité redoubla ; fiévreusement, il lut ici et là quelques paragraphes de l'histoire de Daïrette dans l'empire de Karakatay, pour servir à l'enseignement du prince Moulhak. Son cœur palpitait ; il ouvrait grands, toujours plus grands, les yeux, comme pour lire mieux, et beaucoup à la fois.

— Ah ! je sais maintenant ! soupira-t-il, et il contempla, très absorbé, le portrait de Marie Leckzinska — en qui par une étrange aberration des sens, revivaient l'attitude et les charmes de Mme de Soubise. Il eût voulu poser ses lèvres sur la toile... Il délirait, la sueur lui perlait au front.

M. de Fréjus rentra. Il surprit dans les regards, sur le visage du royal adolescent, tous les frissons, tous les désirs mal dissimulés de la puberté triomphante.

— Votre Majesté a-t-elle réfléchi ? interrogea-t-il. La princesse de Pologne lui plaît-elle assez pour être sa femme ?

— Oui ! Oui !... balbutia Louis... pour être la Reine...

L'image de Mme de Soubise se présentait à sa pensée, muette, désolée, très belle. Et le cher fantôme prenait à deux mains sa jupe, pour fuir ; il entrevoyait, lui, les deux pieds mignons, étonné de ne pas s'émouvoir autrement, alors que tout était douloureux en lui. Ah ! pauvre Mme de Soubise !...

— Puisque mon peuple le veut, que le souci de mon royaume me l'impose, que vous me le conseillez aussi... qu'il le faut, balbutia-t-il timidement... Je consens...

— Votre Majesté est « maîtresse d'elle-même, comme de l'Univers », répondit M. de Fréjus. Les bonnes résolutions et le fer, ajouta-t-il, reçoivent leur forme définitive au sortir de la fournaise. Le Conseil se réunit dans une heure ; la question sera posée à Votre Majesté. Elle sait aujourd'hui ce qu'elle doit à la France et au monde.

— Je tâcherai, Monsieur, de n'y point faillir.

Et le Roi sortit avec hâte ; il voulait aller tout dire à maman Toulouse, son conseil, son appui, sa consolation. Bientôt en effet, il était à ses pieds, comme jadis. Il lui révéla ses joies, ses angoisses, jusqu'au baiser du Balustre.

— Et il n'y a point eu et jamais eu autre chose, Sire ?

— Que voulez-vous qu'il y eût ?... Ah ! si, je le sais, mais depuis un quart d'heure seulement.

— Tant mieux, Sire, que vous n'ayez rien à vous reprocher. Vous vous êtes épargné un remords, vous lui avez épargné un regret et... la honte — car un jour ou l'autre l'amour s'enfuit — et l'on se sépare.

Ce fut avec quelque satisfaction que la comtesse apprit qu'il n'y avait eu entre eux qu'un baiser.

— Hélas ! maman Toulouse, l'amour n'est point encore tombé, et pourtant l'on nous sépare.

Le Roi conta son entretien avec M. de Fréjus, et toutes les raisons qui lui avaient été données pour le décider.

— Bien ! Très bien ! laissait échapper Mme de Toulouse.

— Vous m'approuvez donc, maman ? Vous y voyez, vous, plus clair que moi, car je vous avoue qu'en mon cœur je ne vois plus clair du tout.

— Mais oui, je vous approuve, et il me sera bien plus facile, à présent, de vous dire loyalement ce que je pense. Mme de Soubise, entre nous, n'était point ce qu'il vous fallait. C'est un gros mouton... un gros mouton tout blanc, très appétissant même, j'en conviens, mais incapable de conseiller, d'aimer un Roi de votre âge.

— Je pensais, au contraire, Madame, qu'elle m'apprendrait, puisqu'elle est veuve, et qu'elle a trente ans, à devenir homme, à être heureux, à aimer, moi qui n'ai que quinze ans et ignorais tout..

— Voilà ce qui vous a séduit et abusé. Physiquement même, que lui trouvez-vous de si attrayant, de si engageant, de si exceptionnel ? Elle est un peu mûre dans ses attraits, assez épaisse, lourde, massive. Elle a peut-être quelques finesses d'attaches, parce qu'elle est de qualité, mais est-ce bien suffisant pour passionner un adolescent ?

— Cependant...

— Non ! non. Avec cela, elle est d'une vertu hors de mode, d'une naïveté ridicule, d'un scrupule et d'une réserve qui sentent la bourgeoisie. Est-ce là ce que réclame l'amour neuf, ardent et curieux ?

— Vous avez peut-être raison, Madame.

— Et puis, où couriez-vous, avec Mme de Soubise ? Au scandale... à bref délai. Il est même délicat et chevaleresque de couper court à ce lien. Si vous l'aimez sincèrement, aller plus loin serait lui préparer des souffrances, des pleurs, des désespoirs Vous êtes généreux en rompant tout commerce galant.

— Croyez-vous — maman Toulouse ?

— Certainement, Louis, et croyez même qu'elle vous sera reconnaissante du sacrifice que vous vous imposez...

— Ah !

— Assurément. Tenez ! je me mets à sa place, et je le puis, car moi, Sire, vous voyez bien que je vous aime depuis quinze ans — et je ne raisonnerais pas autrement.

— Comment, vous m'aimez... de même... autant que Mme de Soubise ?

— Ce n'est pas le mot ; le vrai est que je vous adore... mais je n'aurais jamais voulu, comme elle, profiter de la sincérité, de l'ignorance d'un enfant pour m'en rendre. . maîtresse.

Oh ! vous, vous êtes la perfection. Mais, si elle allait en mourir ?

— Nous en expirons toujours, nous n'en mourons jamais, Sire.

— Il était cependant bien joli, votre temps du verbe Aimer.

— Peuh ! ce n'était que le temps présent, et le futur vaut mieux.

— Vrai ? Oh ! dites maman Toulouse ! Dites.

— J'AIMERAI. On peut tout rêver, tout désirer, tout espérer.

TU AIMERAS, comme je l'espère, le désire et le rêve.

IL OU ELLE AIMERA de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces.

NOUS AIMERONS ensemble, poitrine contre poitrine, les lèvres sur les lèvres, aujourd'hui, demain, toujours.

VOUS AIMEREZ : elle, lui ; lui, elle, fidèlement, follement.

ILS AIMERONT, et alors, ce sont toutes les joies — sans fin, sans trêve — de l'avenir lointain, de l'avenir inconnu, de l'avenir mystérieux. Avec des demains sans nombre, de beaux demains, d'exquis demains... jusqu'à l'éternité !

Louis, tenant les deux mains de Mme de Toulouse dans les siennes, son regard plongeait au plus profond des yeux de la tendre dévote, si experte des choses de l'amour.

— Et puis, ajouta la comtesse, ils vous aimeront aussi, vos sujets qui seront époux avec vous, pères avec vous ; plus encore, les Anges vous garderont, et Dieu pardessus tout, puisqu'il veut que l'on s'aime.

Mme de Toulouse baissa les paupières ; les yeux du Roi la fatiguaient et la troublaient.

— Alors, j'ai bien fait d'accepter la main de Marie Leckzinska. — Je dois en informer le conseil, tout à l'heure.

— Oui, pour votre bonheur et votre gloire.

— Je suis bien décidé... Comment vous remercier ? Tenez ! embrassez-moi... Pas sur les lèvres, car c'est le baiser de Mme de Soubise... Oui, sur le front, pour Marie Leckzinska, la Reine.

Il tendit son front à Mme de Toulouse, qui murmura tendrement :

— Vous renvoyez alors Mme Infante ?

— C'est nécessaire.

— En effet.

La comtesse songea que du même coup, elle était débarrassée de la veuve et de l'enfant. Marie Leckzinska les remplaçait, mais serait la reine, l'épouse. L'amante ? on ne savait pas, avec le temps futur de ce maudit verbe AIMER, ce qui pourrait arriver.

Une heure après, le Roi était au Conseil, dans son fauteuil, sans Mlle Charlotte, cette fois. Tous les tabourets étaient occupés. Les Conseillers ayant été avisés, on sait par qui, de la grosse question qui devait être posée au Roi, et chacun étant gagné — on ignore pourquoi — au mariage projeté. Sur le front du Roi, quelque préoccupation, mais point l'habituel ennui.

M. de Fréjus commença :

— Les questions matrimoniales ne me regardent pas. Votre Majesté est éclairée suffisamment, je pense. Elle seule a le droit de décider, inspirée par l'esprit de Dieu. A M. le Duc de parler ; son affection et son dévouement ordinaires lui dicteront des arguments.

M. le Duc, pour la première fois flatté par l'évêque, y alla de toutes ses brutalités. — Il dit la situation du royaume, la jeunesse de l'Infante, les intérêts dynastiques, les rapports diplomatiques tendus entre Versailles et Madrid. Sa conclusion fut l'éloge de la princesse de Pologne qui promettait au Roi une épouse parfaite, féconde, et à la France une Reine selon ses traditions et ses espoirs. Le Conseil, à l'unanimité, approuva de la tête

M. le duc se tournant vers Louis XV :

— A Votre Majesté d'exprimer sa volonté.

Le Roi regardait le tapis, et sa main jouait, distraite, avec les cachets de l'écritoire.

Une dernière lutte s'engageait en lui. Il se rappela enfin les paroles de maman Toulouse et de M. de Fréjus — qui le tenaient encore, l'un et l'autre, par un bout des lisières préceptorales et maternelles.

Enfin, il releva la tête, parcourut d'un regard la table du Conseil, et prononça lentement, gravement, posément :

— Messieurs, je vous ai réunis pour vous aviser que j'épouse Son Altesse royale Catherine-Sophie-Félicité-Marie Leckzinska, fille de Stanislas Roi, et de Cathe-

rine Obdnin Opalinska, fille du castellan de Posnanie.

Tous les Ministres se levèrent et, profondément courbés devant Louis XV, poussèrent le cri de fidèle obéissance et d'amour : Vive le Roi ! Vive la Reine ! !

Les Princes du Sang, les Maréchaux, les Pairs, les Grands officiers de la Couronne, les Seigneurs, Messieurs du Parlement, les Prévôts, les Echevins, tous ceux que leur rang, leurs titres et leurs fonctions admettaient à l'honneur de présenter à Sa Majesté leurs hommages, attendaient dans l'Œil-de-Bœuf, prévenus par M. le Duc. Le Roi passa dans la salle du Balustre, où ses compagnons de jeux, de loisir et de babil étaient réunis. Soucieux, les lèvres frémissantes, les mains tremblantes, le front moite, Louis salua à peine de la tête, sans regarder personne. Il tendit son chapeau à de Gesvres, secoua sa chevelure, et se laissa tomber sur un fauteuil. Il paraissait moins un fiancé heureux qu'un amoureux éconduit.

De Gesvres, le premier, s'approcha :

— Sire, tous mes compliments, murmura-t-il, très pâle sous son rouge et un peu ironique. Puisse Votre Majesté goûter un pur bonheur et avoir beaucoup d'enfants !

Le visage du Roi fut à l'orage.

— C'est parler en plat courtisan, mon cher Colifichet ; tiens, baise mon pied. Tu as bien mérité cette faveur.

Et il tendit son soulier blanc à de Gesvres qui, blême cette fois, s'exécuta bon gré, mal gré.

Le Roi eut un ricanement sur les lèvres.

— Et toi, d'Epernon, n'as-tu pas à me féliciter d'entrer dans la Corporation dont tu es le modèle et Mme d'Epernon le plus charmant échantillon ?

Le fils de Mme de Toulouse frémit. Etait-ce une allusion cruelle du Roi qui n'avait pas oublié, peut-être ?...

Il s'avança, se courba et, la voix mal assurée :

— Sire, Madame d'Epernon et moi ne pouvons qu'être heureux du bonheur de Votre Majesté, que Dieu protège !

— Merci. La première personne que la Reine verra à Versailles sera Madame de Toulouse, dis-le-lui. Je dois bien ce témoignage à ses soins, à ses conseils, à sa tendresse.

La Trémoille, maussade, campa ses longues jambes, et cambra ses reins solides :

— Que Votre Majesté daigne recevoir les vœux que je forme pour qu'Elle ne regrette rien jamais, de ses jours de gaieté et d'indépendance !

— Ah ! c'est toi, mon frère de Naples ? jeta méchamment et dédaigneusement Louis XV en se levant. Baise à ton tour... baise, La Trémoille !

Et il lui tourna le derrière, en relevant les pans de son justaucorps.

La Trémoille, pourpre de rage, recula.

— Du reste, reprit le Roi, tu vas te marier aussi, et rondement, je le veux ! Et si je suis heureux en ménage, je prétends n'être point seul... Ah ! je ne suis pas un égoïste, moi ! J'ai dit, et je veux... Je le veux, entends-tu ?

— Voici une félicité et une pénitence que je défie Votre Majesté de m'infliger, Sire, puisque je suis déjà pourvu, risqua Richelieu avec imprudence, mais si joyeusement qu'il échappa à la colère du Souverain.

— Oh ! je te ménage mieux, et te préfère loin que près. Nombre de maris me remercieront, sans parler de mon cousin de Bourbon, le frère de Mademoiselle de Charolais. Tu iras embassadeur quelque part, en Allemagne ou en Autriche.

— Comme il plaira à Votre Majesté. Il y a partout des... maris et des frères.

— Toutes les femmes de votre Capitale, Sire, vont en signe de deuil « se coiffer de ténèbres », comme on disait chez la belle Angélique, soupira St-Amour.

A ce moment, le Capitaine des Mousquetaires, d'Artagnan, Maréchal de Montesquiou, ouvrit les deux battants du Balustre. Un brouhaha de foule arriva de l'Œil-de-Bœuf.

— Mordioux ! on n'entendrait pas sonner les trompettes de la compagnie.

Les Princes du Sang entrèrent : c'étaient M. le duc Louis d'Orléans, arraché à sa

cellule de génovéfain, M. le prince de Conti, le comte de Charolais, le comte de Clermont, le comte de Toulouse lui-même, grand-amiral, au bras de M. le Duc, avec son beau visage régulier et fin qui rappelait de si près Louis XIV, au même âge; le duc du Maine, un moment échappé aux ombrages boudeurs de Sceaux.

Louis XV fit deux pas et s'arrêta, le pied avancé, la main dans l'entre-bâillement de sa veste d'argent; d'une voix haute et sûre, il dit:

— Mes Cousins, j'épouse la princesse de Pologne.

Les Princes du sang s'inclinèrent, en signe qu'ils recevaient en toute obéissance cette déclaration des volontés du Roi. Chacun, à son tour, vint offrir individuellement, M. le duc d'Orléans en tête, ses compliments au monarque et lui baiser la main.

De Gesvres, Premier Gentilhomme de la Chambre en exercice, s'avança jusqu'au seuil du Balustre ouvert sur l'Œil-de-Bœuf, et, d'une voix forte et retentissante, il lut à la foule des seigneurs, des officiers et des magistrats:

Messeigneurs, Messires, Messieurs. Sa Majesté Louis XVe du nom, par la grâce de Dieu Roi de France et de Navarre,

« épouse la Princesse de Pologne.

« Cette princesse, qui est née le 23 juin « 1703, est fille unique de Stanislas Leckzinski, comte de Lesno, ci-devant Staroste d'Adelnau, puis Palatin de Posnanie, et ensuite élu Roi de Pologne, au « mois de juillet 1704; et de Catherine « Opalinska, fille du castellan de Posnanie qui viennent, l'un et l'autre, faire leur « résidence au château de Saint-Germain-en Laye, avec la mère du Roi, Anne « Jablonowska, qui avait épousé, en « secondes noces, le comte de Lesno, « grand-général de la Grande Pologne!»

Un murmure confus emplit aussitôt l'Œil-de-Bœuf où avait régné, pendant la communication royale, un silence respectueux. On s'étonne, on s'interroge, on chuchote.

— La Maison des Leckzinski n'est pas une des quatre Noblesses de la Pologne!

— Le généalogiste de la Maison du Roi, juge d'armes, garde de l'Armorial général, M. Charles-René d'Hozier, nous instruira peut-être, et mieux.

L'Œil-de-Bœuf, pratiqué en 1701 sous les lambris de la salle, semblait là-haut, un œil énorme, ouvert terne et morne sur cette foule de seigneurs et de courtisans chamarrés et titrés qui houlait, au-dessous de lui, comme la grande houle de l'Océan royal.

Le défilé commença: le Chancelier en simarre violette doublée de cramoisi; Messieurs du Parlement, derrière le premier président et les présidents à mortier, en robes de justice; le Garde des Sceaux entre les deux archers de la Prévôté de l'Hôtel, vêtus de hoquetons, et les prévôts, et les échevins, et les gentilshommes, couverts de brocart d'or ou d'argent, de satin et de velours.

La nuit tombait; le Roi était las, le Roi était triste. Il voulut rester seul; les ténèbres gagnaient, glaçaient, obscurcissaient son âme. Il appela Bachelier et lui dit quelques mots à voix basse, puis il se jeta dans un fauteuil et se mit à pleurer:

— Pauvre madame de Soubise!

XIII

A DIEU ET ADIEU

Il était nuit close quand Louis XV essuya ses yeux, se leva de son fauteuil et appela. Il se devait à l'étiquette, à sa Cour, au cérémonial.

C'était l'heure du grand couvert; celle du jeu du Roi venait ensuite.

Ce soir, le Roi n'avait prié personne; il était sombre, taciturne. Il dîna seul et peu — distraitement, indolemment — ce dont le Château s'étonna beaucoup.

Il n'y eut pas jeu non plus. Le Roi, déjà triste, se sentit presque malheureux et il se retira dans la chambre du Balustre, témoignant la volonté de rester seul encore — ce qui donna quelque inquiétude et matière à gloser.

Louis XV retardait aussi son coucher et avait commandé que l'on attendît — pour y assister — son bon plaisir et ses ordres. Tout fut commenté, interprété,

du coin des lèvres aux oreilles intriguées et attentives. On en cherchait, on en trouvait, on en fournissait des explications fort naturelles. Mais, la vérité, nul ne la soupçonnait.

Quand derrière le Monarque la porte du Balustre se fut refermée, Louis s'abîma dans le fauteuil, s'accouda, remit la main sur ses yeux; il soupira, songea, bercé par le régulier et monotone balancier du cartel dont son regard allait parfois consulter le cadran, comme pour en hâter les sonneries trop lentes à son gré.

Enfin, le timbre retentit dix fois, solennel et sonore, et l'on gratta à la porte du cabinet des Perruques. Elle s'ouvrit avec discrétion et Bachelier parut. Le Roi lui fit un signe de la tête et le valet de chambre introduisit, avec toutes les marques d'un profond respect, une ombre, une femme — Mme de Soubise. Bachelier derrière elle repoussa lentement et doucement la porte.

Dans le Balustre désert, silencieux, se trouvèrent seuls Louis XV et Mme de Soubise. Celle-ci, face à face avec son Roi — eut peur, non de lui, mais d'elle-même. Elle ne se sentait plus que l'esclave d'amour, prête à tout accorder, puisque, lui, pouvait tout lui demander.

Depuis la fête de Chantilly, elle n'avait — au passage — échangé avec le Roi que des regards rapides, quelques paroles insignifiantes de politesse ou de service. « Demain, à Versailles! » avait-il dit pourtant, cette nuit-là, en la quittant. Le lendemain, il semblait ne s'être plus souvenu ou n'avoir plus osé. Mme de Soubise en avait bien rêvé, un peu souffert, mais elle s'expliquait tout, comme elle redoutait tout.

Ce soir, Bachelier était monté l'avertir qu'à dix heures il viendrait la chercher pour la conduire au Balustre où Sa Majesté avait une communication à lui faire. Que pouvait lui vouloir Louis si tard? Elle s'attrista et, cependant, elle attendit cette heure mystérieuse avec impatience, se contentant de donner — parfois — un coup d'œil au miroir de sa toilette et d'ajuster sous le doigt — ici ou là — quelque tour de sa chevelure qui ne lui semblait point heureux ou lui déplaisait tout à coup.

Dix heures allaient sonner. Mme Infante dormait et la señora de Las Niévès, somnolente, arrachait — nonchalamment, — aux cordes de sa guitare des notes qui lui rappelaient, au pays natal, la plainte mélancolique d'une goutte d'eau tombant dans le Mançanarez ou un gémissement de brise dans les créneaux d'un Alcazar.

Quand Mme de Soubise, dans le Balustre et près du lit royal où, sur l'oreiller de dentelle, elle revoyait son jeune maître si beau dans ses abandons de malade, — quand Mme de Soubise se retrouva — seule — avec celui qui était son orgueil, son bonheur, sa vie, elle éprouva une étrange sensation d'inexplicable effroi et de honte douloureuse. Il lui sembla que, soudain, un pouvoir magique la déshabillait tout entière et que le silence seul enveloppait sa nudité comme d'une frêle gaze transparente. Elle n'entendait plus en elle et autour d'elle que deux bruits : le tic-tac sec et régulier du cartel et les battements précipités de son cœur.

Le Roi resta dans son fauteuil qu'il ne put ou n'osa quitter. D'un geste, il invita la jeune femme à s'approcher et lui montra, à ses côtés, un siège où elle se laissa tomber. L'adolescent est morne, embarrassé. Il se contraint et résiste à l'obsession qui le pousse à se précipiter aux pieds de Mme de Soubise et à cacher son visage dans ses genoux pour les baiser et pour pleurer.

— Madame... balbutie-t-il enfin, vous avez un service à me rendre et j'ai du chagrin à vous faire.

— Sire, tous mes services vous appartiennent et, de Votre Majesté, tout peut m'être une douleur maintenant que, de tout, vous m'avez fait un bonheur.

— Vous savez — n'est-il pas vrai, Armande? — combien je vous aim.. ais?

— Vous ne m'aimez donc plus, Sire? jeta comme un cri Mme de Soubise.

— Grâce à Dieu, corrigea le Roi péniblement, je vous aime toujours! Depuis la nuit de Chantilly, mon cœur est plein de vous, plein à déborder, et j'ai été malheureux, je vous assure, de n'avoir pu vous



Louis XV enfant reçoit les remontrances du parlement.

donner l'étoile que vous regardiez. J'attendais le lendemain avec passion, torturé dans tout mon être — mais, si délicieusement. Oh ! je voulais devenir tout et bien à vous et que vous fussiez bien et toute à moi. Et je souffrais, vraiment, dans mes candeurs et mes timidités.

— Sire ! interrompit Mme de Soubise, effrayée.

— Oh ! ne me répondez point ! Ne parlez pas encore. Laissez-moi tout vous dire aujourd'hui comme il y a quelques semaines. Regardez-moi seulement de vos chers et beaux yeux, car il me semble que c'est votre âme qui me regarde. Le lendemain, ce n'était plus l'adolescent qui aimait ; c'était le Roi — plus raisonnable, plus généreux. Votre pensée lui était chaste, votre image lui était sacrée. Il vous chérissait autant, mais il vous chérissait mieux, — puisque vous et moi, Madame, pouvons nous regarder dans les yeux sans les baisser et au fond de notre conscience sans rougir. De notre amour, il n'est resté sur mes lèvres qu'un baiser... ce baiser d'enfant qui ne savait pas, ce baiser de femme qui ne savait plus... Il ne m'a point avili et ne vous a point offensée.

Mme de Soubise écoutait, muette, émue, tête baissée. Louis continua :

— Restera-t-elle dans votre vie, cette caresse partagée, comme le plus délicieux et le plus précieux de vos souvenirs ? Dans mon cœur à moi, elle vivra la meilleure des joies de mon adolescence. C'est le lien fort et éternel entre nous et cependant... Hélas !

Mme de Soubise, inquiète, interrogea d'un regard surpris le regard du Roi, et garda le silence. Elle ne comprenait pas.

— A votre tour, Armande, parlez. J'ai besoin d'entendre votre voix à cette heure, car je suis... ingrat peut-être, certainement bien malheureux.

— Malheureux, Sire, quand je vous aime plus que jamais ! quand je vous ai donné, de moi-même, tout ce qu'il m'était possible de vous donner, mon cœur, mon âme, ma pensée, volontairement, loyalement, et pour toujours. Aujourd'hui, je vous révère. Votre Majesté avait le droit de .. vouloir davantage et Elle m'a épargnée. Je suis la femme encore digne de vous et de moi. Pourquoi seriez-vous malheureux, Sire ?

— Oh ! taisez-vous, taisez-vous, Madame ! — Je vous répète que je vous aime et vous demande d'être aimé de vous — fou que je suis — alors que vous ne le devez plus et que je ne le puis plus ! — Pardon, Armande ! — Pardon ! Pardon ! — Les raisons d'État viennent de se dresser entre nous et nous séparent.

— Que dites-vous, Sire ?... Non, ne vous jouez pas de moi !... Ayez pitié de votre pauvre servante ! Ai-je bien entendu ? — Non, je n'ai pas compris.

— Hélas ! Et voici pourquoi j'ai voulu vous voir. En enfant que j'étais, j'ai cru qu'il m'était permis, sans rien calculer, sans rien prévoir, de vous adorer comme cela, naturellement, éternellement. J'ai rêvé et j'ai agi comme tous les amoureux. J'avais oublié que j'étais Roi et il est interdit aux rois d'avoir un cœur et d'en disposer, paraît-il, acheva Louis XV sur un ton d'ironique amertume.

— Oh !!! arracha du fond de sa gorge, dans un effort désespéré, Mme de Soubise.

— Oui, reprit l'enfant plus amèrement encore. On doit les marier, les Rois ; on les marie au gré de la politique simplement, et sottement, et cruellement ! Il faut qu'ils aient des alliances, qu'ils aient des enfants — non, des héritiers, des successeurs. Et l'on me marie, Madame, entendez-vous ? — On me marie, comprenez-vous ?

— Est-il vrai ? Est-il possible ? s'écria, à voix étranglée, Mme de Soubise, qui porta lentement les deux mains à ses tempes, glissa machinalement les doigts sous ses bandeaux, comme pour y débrouiller sa pensée emmêlée, obscure, douloureuse.

Puis, elle se dressa — comme une folle — hors du fauteuil et resta là, debout, immobile, attendant que la lumière se fît dans son cerveau et que les sanglots de son cœur montassent sur ses lèvres.

— Oui, ils me marient et ils vous font ce chagrin, ainsi qu'ils me l'ont fait à moi ! — Mais, je suis le Roi, je dois avoir un cœur de Roi ! — Tâchez d'avoir un

cœur de Reine aussi et de tout accepter et de n'en pas pleurer !

Les sanglots éclatèrent enfin sur les lèvres de Mme de Soubise.

— Oh ! ne sanglote pas. Armande ! ne sanglote pas. Mais pleure, tu as raison. Pleure, tu le peux, et l'on t'en laisse le droit... comme à moi. On nous permet d'être malheureux...

— Quelle est donc celle ?...

Et Mme de Soubise cacha son visage dans ses doigts.

— La Princesse de Pologne, Marie Leckzinska.

Mme de Soubise s'était ressaisie. Des deux mains elle essuyait les larmes de ses yeux, repoussait les bandeaux de ses cheveux, et disait en étouffant un sanglot :

— Louis, soyez heureux ! Soyez béni ! vous agissez en Roi et en Roi sage. Avec mon amour pour vous — dont je suis jalouse et que je garde — j'emporte une profonde admiration pour votre personne royale.

— Non seulement vous êtes la Beauté, la Bonté, Armande ; mais vous avez encore l'âme grande et le cœur généreux. Que j'avais bien raison de vous aimer, et comme vous aimiez le Roi de France !

— Votre Majesté fut et reste toujours mes orgueils, Sire !

— Vous restez toutes mes amours, Armande.

— Un Roi appartient à son Royaume, et vous ne vous appartenez plus à vous-même, Sire. Vous êtes à la Reine maintenant, et désormais à Marie Leckzinska de Pologne.

— Je l'oubliais ! dit le Roi tristement en penchant la tête sur sa poitrine.

Puis, redressant brusquement la tête, frappant du pied, il se leva :

— Non ! Non ! J'ai beau lutter, j'ai beau dire, mon amour pour vous est le plus fort. Tu es plus forte que la Reine, ma bien-aimée, mon adorée. Elle ne sera jamais que la Reine, elle. Toi, tu seras tout, je le sens — je le veux !

— Et moi, Sire, je ne le veux pas ! répliqua avec énergie et avec autorité la jeune femme — et je ne suis plus, pour Votre Majesté, que Mme de Soubise, Sire.

C'était la première fois qu'au « je veux » souverain du Roi, l'on osait répondre par un « je ne veux pas » si fier, si ferme, si absolu.

— Qu'il soit fait, Madame, selon votre volonté à vous ! Vous avez raison, à votre tour, de me rappeler que je ne puis vouloir ce qui est injuste, déshonnête ou fou. — Mais, je suis bien malheureux, je le répète.

— Oui, Sire, mais heureux bientôt ! Je vous le prédis et je vous l'assure.

Le Roi retomba dans son fauteuil.

— Hélas !

Après quelques instants de silence :

— Quoi ! je n'ai eu jusqu'ici, depuis que je suis au monde, qu'un seul bonheur ! et ils me l'enlèvent déjà... et parce que je suis Roi.

Et l'adolescent se mit à pleurer.

— Louis, mon cher Louis, murmura Mme de Soubise en s'agenouillant pieusement devant lui, comme le ferait une mère, avec un attendrissement et une douceur maternelle, soyez fort, soyez courageux — soyez Roi !

— Personne ne m'aime ! laissa tomber l'amoureux de quinze ans.

— Oh ! Sire !!!

— Trois personnes seules ont chéri l'orphelin : mon aïeul ; M. le Régent, qui me fut très bon et très tendre ; et le Czar Pierre, qui m'embrassa si étroitement, me prit entre ses bras, et me porta dans l'appartement, quand il vint à Paris.

— Et moi ? répliqua avec un accent d'humble et douloureux reproche Mme de Soubise.

— Oui, oui, toi aussi ; toi surtout. — Tiens ! je suis ingrat — égoïste — méchant ! Tu vois bien que Louis XV est méchant ? Ils m'ont rendu ainsi, Madame, parce qu'ils ne m'ont, eux, jamais aimé. — Oh ! c'est fini du Bien-Aimé, allez ! Il sera ce qu'il voudra, ce qu'il pourra, le Roi Louis le Quinzième. Tant pis !

— Non, Sire, il sera bon — Vous resterez le Bien-Aimé dans l'Histoire et, quoi qu'il advienne, elle ne redira que cela.

— Mais si je ne l'aime pas, la Reine,

ou si je l'aime mal, car « l'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première », disait M. La Bruyère à M. de Condé ? — Que deviendrai-je, alors, sans vous, et, vous-même, Armande, sans moi — puisque vous m'aimerez encore — que deviendrez-vous ?

— Sire, j'élèverai vos enfants... et je les adorerai.

Deux grosses larmes roulèrent sur les joues du Roi et il courba la tête.

— Madame, reprit-il, après un long silence respecté par Mme de Soubise, je vous avais mandée ici, à cette heure — vous le voyez — pour vous apprendre ce que l'on fait de moi et pour vous dire adieu.

— Sire, merci de ce dernier témoignage d'estime ! Il m'eût été cruel d'apprendre votre mariage d'une autre bouche que de la vôtre. J'en serais peut-être morte de... saisissement et j'eusse ainsi, de Votre Majesté, trahi cette... faiblesse. Merci deux fois à vous !

Le Roi — morne — écoutait, songeait. Parfois, un tremblement agitait ses doigts, ses lèvres, tout son corps, car il avait égaré l'une de ses mains dans les cheveux de Mme de Soubise toujours agenouillée à ses pieds. Doucement, elle se releva, et la main du Roi retomba inerte sur le bras du fauteuil. Prudemment, elle fit quelques pas en arrière... craignant son amour à elle. Puis, d'une voix calme et lente, elle demanda :

— Votre Majesté avait encore un service à me demander ?

— En effet. — On renvoie, en Espagne, Mme Infante. Mme Infante doit quitter le Château, Versailles, la France.

— Quand, Sire ?

— Dans deux semaines, vraisemblablement, quand les notes diplomatiques auront été échangées.

— Que lui dire, et comment lui dire la décision prise à son endroit par Votre Majesté et son Premier Ministre, pour expliquer son départ — tout au moins ?...

— Il est inutile de lui parler de la rupture de notre mariage. M. le Duc vous instruira des motifs ou des prétextes à lui donner.

— La pauvre enfant aura beaucoup de chagrin, Sire, car elle vous aimait bien... elle aussi !

— Mais le Roi ne l'aimait pas et vous savez — vous, Madame — qui il aime.

— Quand Votre Majesté veut-elle voir Mme Infante, pour recevoir ses adieux et l'embrasser ? Dois-je la conduire chez Votre Majesté, ou Votre Majesté se rendra-t-elle chez Mme Infante ?

— Ni l'un ni l'autre, Je ne la reverrai pas.

— Quoi, Sire !

— Eh, Madame, répondit Louis XV avec humeur, je prétends ne plus faire d'adieux à personne. Puisque j'ai dû vous en faire — ce seront les derniers.

— Si c'est la volonté du Roi ! — Mais, le jour du départ et à l'heure du départ ?

— Je serai à la chasse au vol, à Vincennes, ou à courre, à Marly. Vous vous chargerez pour... ma cousine, de mes compliments, de mes souhaits...

— Et de vos adieux, Sire. Que trouverai-je pour la consoler ?

— Ce que votre cœur vous suggérera. Quoi vous inspirerait mieux et qui la consolerait comme vous, si elle a besoin de l'être ? Je vous connais, Armande, et j'ai compté sur vous.

— Elle aura tant de chagrin, Sire, je le répète !

— La petite sotte ! — N'en ai-je donc point, moi, Madame ?

L'égoïste reparaissait sous l'amoureux. Il se leva brusquement :

— Adieu donc, Madame ! Non, au revoir plutôt — car vous restez à notre Cour.

— Le voudriez-vous, Sire ? Le voudrais-je, moi même ?

— Dans ce cœur, que de raison aussi ! Alors, adieu Madame, et merci à vous de... m'avoir aimé ! ajouta le Roi, qui fit peut-être appel, en ce moment, à sa dignité pour paraître impassible.

— Adieu, Sire ! Et pardon à moi de... vous aimer toujours !

La voix de Mme de Soubise s'était voilée de larmes et elle fléchit le genou. Le Roi tressaillit et lui saisit les deux mains pour l'arrêter dans cet hommage d'humilité.

— Embrassez-moi, Armande.

— Hélas, Sire! répondit la jeune femme en reculant.

— Vous m'aviez demandé d'embrasser Marie-Anne-Victoire. Je vous donne mon baiser à lui apporter. Il est pour elle; vous le lui rendrez.

Mme de Soubise, sans répondre, pencha son front vers le Roi. Le Roi tendit ses lèvres pour chercher les siennes.

— C'est pour Madame Infante, Sire! balbutia-t-elle sur un ton de reproche.

Les yeux de Louis XV se mouillèrent. Il caressa d'un suprême regard la jeune femme tout entière comme si — dans ce regard — Il voulût la saisir et la retenir au plus vivant de son souvenir. Mme de Soubise lui présenta son front.

Le Roi posa ses lèvres sur le front de Mme de Soubise, les y appuya, en murmurant à son tour:

— Je vous rends à Dieu, Madame!

— Que Dieu vous en récompense, Sire, par du bonheur et de la gloire!

Et, courant à la porte du cabinet, Mme de Soubise disparut. Le Roi alla retomber dans son fauteuil — fondant en larmes, cette fois.

XIV

LE DERNIER MADRIGAL DE L'ABBÉ DE SAINT-AMOUR

« Dans quinze jours, vraisemblablement — avait répondu le roi à Mme de Soubise — Mme Marie-Anne-Victoire — la Reine Infante, comme on l'appelait toujours — repartira pour Madrid. »

Ce renvoi, la rupture du mariage, annoncés à Leurs Majestés Catholiques par l'abbé Livry-Sanguin, ministre de France en Portugal, avaient demandé entre le cabinet de Paris et celui de Madrid un échange répété de notes diplomatiques embarrassées, aigres, menaçantes même. Les difficultés n'avaient eu d'égales que les habiletés.

Profondément humiliés et troublés dans les isolements et les tristesses du *Palacio Real* et de l'Escurial, Philippe V et la reine Elisabeth avaient décidé, en revanche, le renvoi de la fille du Régent, Mlle de Beaujolais — fiancée à Don Carlos, prince des Asturies — et de la Reine douairière, veuve du roi don Louis.

Marie-Anne-Victoire, petite-fille de France, Infante d'Espagne, allait donc quitter Versailles, le lendemain; le solennel château de son aïeul Louis XIV la rendait au palais claustral de son père. Elle allait partir sans les timbales et les trompettes qui l'avaient accueillie à Paris, lorsqu'elle y était entrée sur les genoux de Mme de Ventadour, par la Porte Saint-Jacques, et sous huit arcs de triomphe, le 1er mars 1722. M. le prince de Rohan était allé solennellement la recevoir à l'Ile des Faisans et la conduisait à son jeune mari.

Depuis deux semaines, Mme de Soubise vivait, le cœur meurtri d'un double coup — les adieux du Bien-Aimé et le départ de Mme Infante. Elle s'était attachée à la pauvre enfant, et voici qu'elle perdait tout à la fois. Embarrassée en présence de la jeune princesse, elle la choyait mieux, la caressait davantage, ne sachant que répondre à ses interrogations affligées et étonnées, et l'essayant avec une émotion dans la voix, des larmes entre les cils. M. le Duc lui avait bien dicté son thème sur les motifs, les prétextes, les explications à donner, mais la mission était délicate, difficile et cruelle. Mme de Soubise l'avait remplie avec des réticences pénibles, des mensonges tremblants. Et comme elle avait souffert d'entendre l'Infante — incrédule ou soupçonneuse — accuser le Roi!...

« — Leurs Majestés Catholiques désirent revoir et embrasser leur fille, Madame. Quoi de plus naturel! Et n'est-ce pas là également une joie pour Votre Altesse? »

— Oui, oui, Soubise, je comprends bien et j'en serais toute heureuse, si je ne quittais le Roi, et surtout, si je devais revenir. Je l'aime .. et j'ai peur. Oui, voici trois ans que je n'ai revu Leurs Majestés. C'est long, trois ans! et il me sera fort doux de me jeter au cou de papa Philippe et de maman Elisabeth.

Mme de Soubise gardait le silence.

L'infante se tut et chantonna, puis elle reprit soudain :

— Mais, est-ce bien pour cela, Soubise, qu'on me fait partir? Je me dis, « il faut le croire », et quelqu'un dit — au fond de moi — « il ne faut pas le croire ». Qui a raison? — Moi, ou l'autre?...

— Est-ce donc si triste d'aller à Madrid, Altesse?

— Non et oui ; je trouve cela bon et triste ensemble. J'ai envie d'en rire d'abord, et d'en pleurer ensuite.

— Il ne faut le trouver « que bon » et en rire, Madame.

— Encore si je savais le Roi fâché de mon départ... qu'il désirera mon retour, qu'il m'attendra... Je fais cependant tout ce que je peux pour lui plaire. Tiens, Soubise, je le regarde, sous la mantille, comme ceci.., et j'ouvre et ferme mon éventail... comme cela.

Et Mme Infante glissait obliquement, au coin de sa mantille, un œil langoureux, et déployait et reployait sur ses lèvres les feuillets de l'éventail. Elle continua :

— Mais le Roi, mon mari, n'a pas l'air de remarquer, et il passe — indifférent, dédaigneux — ainsi... regarde, Soubise.

Et elle imitait de son mieux le portrait hautain de Louis XV.

— « N'est-ce pas que c'est bien ça? »

Et la petite affligée finit par un bel éclat de rire.

— Si Votre Altesse connaissait pourtant le cœur de Sa Majesté ..

— Alors, tu crois qu'il aura du chagrin?...

— Certainement, Madame.

— Heureusement que je reviendrai, et bientôt si... on me le permet. Je chéris beaucoup la France, et les gens de France et vous, Soubise, plus que les gens de France. Si je vous ai fait quelquefois de la peine, dans mes colères, j'en ai... allez, le cœur bien gros, aujourd'hui que je vais vous laisser ici, et m'en aller là-bas.

— Il ne faut pas que les petites Altesses aient le cœur gros, Madame, car voilà qui les rend laides...

— Alors, je ne l'aurai plus.

— Et qui peut aussi les rendre malades.

— Oh! vous me soigneriez tant, Soubise!...

Et l'Infante interrogeait sa Gouvernante d'un œil profond et inquiet. La pauvre petite! Et cela lui brisait le cœur, à Mme de Soubise qui entendait, au fond d'elle-même, gronder un reproche contre le Roi.

Tout en babillant, Mme Infante inventoriait ses bijoux dans les écrins. Elle voulait tous les emporter, afin de les montrer à Madrid et s'en parer : colliers, bracelets, diamants, perles, pierreries dans l'or ciselé ou l'argent gravé. Puis elle passait à ses coffres de toilette, d'ajustements, d'affiquets, de chiffons. Avait-on au moins serré ses mantilles? On n'est Espagnole qu'avec cela. N'avait-on point oublié ses éventails? Sans éventail, on n'est pas femme. Elle se faisait aider, en ce travail de révision, par Mme Joly, sa chambrière, qui devait la suivre à Madrid.

— Et vous, Niévès, avez-vous empli toutes vos caisses?

— Elles sont emplies et rebondies. Comme dit le proverbe, « ce n'est pas là que le soulier me blesse ». A l'heure du départ, je prends ma guitare en écharpe et « hasta la Vista »! Je suis « gonflée » de contentement de revoir l'Espagne.

Et l'antique remueuse pinçait sa guitare comme elle eût pincée la taille ou le bras d'une amie dans un élan de joie immodérée. L'instrument éclata en petits rires harmoniques.

Mme Infante avait eu grand soin et souci d'emballer elle-même la superbe poupée du Roi et les autres, très nombreuses, et celle vêtue en Espagnole qu'Elisabeth Farnèse avait envoyée à Louis XV pour lui montrer la mise de sa femme à la Cour de Madrid.

Elle avait gardé, pour le dernier, le joli Dauphin de cire — encore un présent de Sa Majesté — et qu'elle aimait d'un triple amour dans ses caprices de petite fille, ses instincts maternels et ses orgueils de Reine. Quand vint le moment de le coucher dans le coffre au-dessus des poupées, elle hésita, elle réfléchit, puis encore.. et puis beaucoup. Enfin, elle se décida : elle donnerait son Dauphin à Saint-Ger-

main-l'Auxerrois dont elle voyait les tours, de son cabinet, au Louvre, et dont elle aimait tant les cloches. On en ferait, pour l'amour d'elle, un petit Jésus, dans la Crèche, la nuit de Noël, car, très pieuse, et de la Confrérie du Rosaire et portant l'insigne de la Rose mystique, elle visitait souvent les églises. Ravie de sa détermination, elle insista auprès de sa gouvernante, pour que l'on portât tout de suite le petit Dauphin à Saint-Germain-l'Auxerrois.

— Demain, Madame, sitôt Votre Altesse Royale partie pour Madrid, il partira, lui, pour Paris.

— Vous me le promettez, Soubise ?

— Oui.

— Jure-le moi sur ton Paradis !

— Altesse, je vous le jure.

— A propos, mes petits canons d'argent, qui pètent si fort, prend-les, Joly. — Bon ! Tiens ! range-les ici. Je les tirerai, en arrivant à Madrid, et puis souvent, après.

La señora de las Niévès avait passé du contentement à l'abattement. C'est qu'elle venait de penser à l'abbé de Saint-Amour si « enrageant », mais si plaisant et si galant ; et elle larmoyait, égratignant la guitare qui rendait, cette fois, une plainte sonore.

Mme Infante continuait à inventorier ses bagages. C'était encore une petite luronne très pratique, selon les Mémoires du temps.

— Enfin ! soupira-t-elle ! si je ne reviens pas, il ne me restera de quoi me consoler un peu... Oui, Soubise, je les regretterai bien, les gens de France, mais pas le Château. Il est trop froid, trop... — comment dit Charri ? — trop cérémonieux, trop ennuyeux. La Seine non plus que je voyais à Paris du balcon de mon cabinet. Elle est moins belle et moins large que le Mançanarès... Et vous, Niévès ?

— Oh ! moi, je regrette la señora Soubise, mais pas M. le Duc, trop dur ; pas M. de Fréjus, trop doux, et « Viva la Puerta del Sol ! »

Et, sous la main sèche de la remueuse, la guitare rendit à nouveau un trille de rires menus.

— Par exemple, reprit l'Infante, je laisse au Roi le tableau où nous sommes tous deux, moi dans un cadre avec mon bouquet et présentée à Sa Majesté par Monseigneur l'Amour qui me baise la main. C'est très joliment coquin. Mais il faut que mon mari, en m'y regardant ici, à Versailles, me voie là-bas, à Madrid!... Soubise, nous sommes prêtes à recevoir M. le Duc, M. de Fréjus, et les seigneurs et les dames qui viendront « pour l'adieu et le bon voyage ». On m'aimait bien un peu, Soubise, n'est-ce pas ? et, moi, j'aimais tout le monde. C'est quand on part qu'on sait cela, seulement. Mais le Roi avant tous, plus que tous, même avant le prince de Portugal.

— Le prince de Portugal, Madame ?

— Oui, Pépito... Joseph... Oh ! on s'imaginait, parce que j'étais grande comme ça... que je n'écoutais pas, que je ne comprenais pas... Mais j'entendais bien qu'il était question de me marier avec Pépito. Il paraît que j'aurais eu toutes les mines de diamants du Brésil. Mais papa a préféré Louis, et c'est Louis que je préfère.

L'Infante fit quelques pas et releva la tête :

— Je suis étonnée, cependant, qu'il ne soit pas venu me voir, après la fête, une seule fois ; et tous les jours, depuis que je vais le quitter « pendant... longtemps... pendant... toujours peut-être. » Quand on ne se voit plus, « c'est toujours longtemps. »

— « Ah ! oui ! laissa échapper douloureusement la gouvernante qui se demanda avec amertume, maintenant, si le Roi n'était pas un égoïste, en effet. Mais elle ne songea qu'à le défendre auprès de l'Infante, aussi abandonnée de lui qu'elle l'était elle-même.

— Il viendra, Altesse, il viendra !

— Pourquoi pas tout de suite ? C'est tout de suite que je l'attends. Le soleil mange le jour, et nous serons à demain trop vite. Si l'on allait, Soubise, savoir du Roi s'il viendra chez moi, ou si je dois aller chez lui ?

Mme de Soubise frissonna.

— Oh ! non ! non ! Madame, ce serait lui adresser un reproche et lui faire de la peine ; il viendra...

— Vous en êtes bien sûre ?

— Oui ! oui !... je le crois !

— Hum ! j'ai peur, Soubise, que vous ne soyez jalouse. Oh ! non, ce serait laid. Je l'ai été un peu de vous... parce que le Roi est tout à moi, tout pour moi.

Mme de Soubise pâlit.

— Mais je ne le suis plus... Je vais partir, et mon cœur est tout bon, tout tendre, tout ouvert. Charri dirait mieux cela en français, mais « pas plus vrai. » Embrassez-moi... Voulez-vous bien, Soubise ?...

Des larmes brûlèrent les yeux de Mme de Soubise. Cette bonté, cette peine d'enfant l'indignaient contre le Roi qui lui avait, avec tant de sécheresse, fait part de ses intentions, à l'égard de Marie-Anne-Victoire. Elle embrassa tendrement la fillette, attardant en ses cheveux ses deux mains, aux caresses tremblantes.

Bientôt M. le duc, M. de Fréjus, les seigneurs, les grandes dames défilèrent, jusqu'à l'heure du grand couvert. Tout le monde chérissait la petite Reine, pour sa gentillesse et son esprit. On avait eu pitié, vraiment, de la voir si jeune et si délaissée, dépaysée dans le palais de son aïeul, où nul ne lui parlait sa langue, où les courtoisies et les respects n'avaient pu lui faire oublier les baisers maternels et les câlineries perdues.

Personne n'osa faire allusion aux motifs du départ, et l'on ne parla que du retour prochain.

Maintenant, pour les adieux, les voix se firent affectueuses et douces, les fronts s'inclinèrent très bas, et, à tous ces gens qui la plaignaient ainsi, elle le voyait bien, l'Infante répondit par le merci de ses yeux tristes, et sa formule de congé habituelle : « Je vous souhaite beaucoup de bonheur ! »

Mme de Toulouse s'approcha la dernière. L'enfant l'aimait beaucoup, ainsi que le prince légitimé qui, toujours dans son fauteuil de malade, patient et résigné malgré les souffrances, lui racontait tant de belles histoires de batailles navales. On était, à la fin, invariablement vainqueur, et la future Reine était fière des victoires de ses marins et de la gloire de son royaume.

Pour la comtesse, Marie-Anne-Victoire était la femme de son cher Louis — donc, aussi son enfant.

Elles se tenaient debout, toutes les deux, Mme de Toulouse si compatissante, la petite fille si désolée du jour qui mourait sans que le Roi parût.

Il y eut des étreintes, des mots chuchotés et des larmes aussi.

— Allons ! au revoir... au cher revoir... Mme de Toulouse !...

— Oui, cher cœur, au prompt retour ?...

— Mais à demain, tout de même... Je veux que vous soyez là, quand je partirai, et votre baiser, je l'emporterai à Madrid... car, vous l'aimez bien aussi, lui, maman Toulouse... comme il vous appelle...

Hélas ! Le Roi ne vint pas.

Mme Infante voulut bien se coucher... très tard... La nuit fut triste. A deux genoux, au pied du lit tout blanc, elle pria devant la Madone del Pilar, mains jointes, pour que le Roi fût là, de bonne heure, avant les autres. Elle dormit mal, se réveillant en sursaut, au moindre bruit... puis, feignant de dormir pour ne plus être consolée.

Enfin, l'aube blanchit l'horizon, à l'orient de Versailles. C'était pour aujourd'hui ! Mme de Toulouse se fit annoncer la première, puis l'abbé de Saint-Amour, bientôt. La señora de las Niévès était en mantelet rose, doublé de martre, sa guitare à la main, avec, au corsage, un flacon d'eau des Carmes que venait de lui remettre le petit-collet.

— Ah ! moussu l'abbé ! vous êtes la Providence des voyageurs... Vous serez cardinal, je vous le pronostique... C'est contre le bouli-versi du cœur, n'est-ce pas ?...

— Oui, Señora, et si vous pouviez sentir les bouli-versi-versa du mien à la pensée de votre départ, vous constateriez qu'il est déplorablement couci-couça.

— Vous flattez, monsieur l'abbé, vous flattez !

— Non pas ! j'étais si mal, ce matin, que j'ai crié à ma « commune » : « Allez quérir mon « zéphyr » dans mon « pré-

cieux », ou j'expire »... Et me voici à vos pieds, Señora, toujours à vos pieds !

— « Commoune ! » « zéphyr ! » « précieux !... » répétait avec stupeur la remueuse.

— Oui !... Ma femme de chambre, mon éventail, mon cabinet.

— Ah ! bien ! j'avais entendou, mais pas compris, cher abbé de mon regret !

Cinq chaises de voyage et une berline étaient attelées en avant de la Cour de Marbre, au bas de l'escalier de la Reine. Les chaises pour l'aumônier, le médecin, un représentant de la Cour de France, et la modeste suite de l'Infante ; la berline pour Marie-Anne-Victoire, la señora de las Niévès et Mme Joly. Ce n'étaient plus les dix-sept carrosses bleu de ciel de Louis XIV, attelés de mules blanches, qui avaient emporté Philippe V en Espagne ; mais de simples chaises et une large voiture à six chevaux pie, flanqués de trois laquais en grande livrée cependant. Trois fourgons suivaient, chargés des caisses où étaient serrés les bijoux, l'argenterie et les ajustements commandés, sur l'ordre du Roi, à toutes les couturières de la Cour.

Humblement, les gens de l'office et de l'antichambre se tenaient groupés, à quelque distance du carrosse. Ils adoraient Mme Infante, et, silencieux et timides, venaient assister à son départ et, du fond et du meilleur de leur cœur, l'accompagner de leurs regrets et de leurs vœux.

La jeune princesse, en costume de voyage, — cheveux nattés sous la mantille, jupe ronde et sans traîne — parut, au bas des degrés, entre la comtesse de Toulouse et Mme de Soubise. Elle jeta, sur tout et sur tous, un regard d'une tristesse résignée, avec parfois une étincelle de colère. Elle interrogeait toutes les issues, les fenêtres du pavillon de Louis XIII. « Le Roi ne viendrait donc pas ?... Oh ! ce n'était pas possible !... Elle ne l'embrasserait pas une dernière fois ! » Et elle sentait, dans sa poitrine, tout son petit cœur qui pleurait.

— Mme de Toulouse ! gémissait-elle, maman Toulouse ! implorait-elle.

Que dire ? Que faire ? et la comtesse promenait aussi son regard partout où se portait le regard de l'Infante.

— Mme de Soubise ? cria l'enfant avec angoisse... Soubise !... ajouta t-elle, désespérée.

Une douleur aiguë traversa le cœur de la Gouvernante si affligée déjà, et qui se voyait toute seule, et bien seule, dans la vie, tout à l'heure. A l'amertume, au reproche, avait succédé la terreur. Le Roi était-il donc si indifférent !... si méchant !... si cruel !... Mon Dieu ! si la pauvre petite allait se désaffectionner de lui ! Mais il faut qu'on l'aime, et toujours, le « Bien-Aimé » ! Il lui avait bien dit qu'il n'assisterait pas au départ de sa cousine ; elle n'y avait pas cru, elle ne voulait pas y croire encore.

Hélas ! l'heure va sonner. Hélas ! elle sonne... Louis XV n'a point paru. Marie-Anne-Victoire, sa fiancée, la Reine, va partir. Il faut qu'il vienne, vite, elle l'attend ; elle ne lui dira rien, ne pleurera pas ; elle le regardera, l'embrassera, voilà tout.

On court au Balustre, dans les appartements, les jardins. On descend à l'Orangerie, on s'informe, on s'enquiert. On revient.

— Sa Majesté est à la chasse, à Marly, Madame !

Ah ! pauvre petite ! Chère petite !

Mme Infante ne put prononcer une parole ; une moue de dédain monta à ses lèvres, et alors... meurtrie et brisée, elle éclata en sanglots.

Tous les cœurs étaient désespérés autour d'elle.

Mais la petite Reine refoula ses larmes : plus de menaces sur son front, plus de colère dans ses yeux. Il ne resta sur son visage qu'une pâleur de souffrance.

Elle tendit sa main aux gens de l'office et de l'antichambre. Tous s'agenouillèrent, et chacun y mit un baiser.

A l'écart, se tenaient son capitaine, l'exempt du régiment de la Terrasse, et le garde du corps Charri, son professeur de français. Ce fut elle qui alla vers eux et leur offrit ses deux mains. Charri pleurait tout bas.

— Adieu, mon bon capitaine ! Merci à



Comte Hercule-Antoine de Fleury, Cardinal de Fréjus.

toi, Charri, dit-elle ; écoute comme tu m'as bien appris la langue de ma France : « Je t'aime avec mon cœur, et de tout lui. »

Elle voulut sourire un peu... si peu... Elle revint à Mme de Toulouse, étreignit ses deux mains, et à ses lèvres tendit son front.

— Ah ! maman Toulouse ! Aimez-le, pour vous et pour... moi, car je ne l'aime plus.

Elle courut à Mme de Soubise qui, debout, immobile, ne pleurait pas, ne regardait pas, dans sa détresse.

— Soubise ! Oh ! Soubise ! je t'emporte dans mon cœur en Espagne, avec moi... tu n'en reviendras pas. Tu serais trop malheureuse ici, vois-tu ! je le sens, et je l'avais deviné.

Et elle lui ouvrit les deux bras, et enlaça son cou. Toutes les deux s'embrassèrent longuement.

— Je ploure ! Je moure ! sanglotait la señora de las Niévès.

L'abbé Saint-Amour, triste, ému, pensif — lui, l'impitoyable railleur — s'inclina profondément devant l'Infante-Reine.

— Madame, daigne Votre Altesse royale me permettre de lui dire... adieu... — Il n'osa dire « au revoir ». — Vos larmes ont éteint, dans mon cœur, tous les rires pour longtemps, peut-être pour toujours.

Et il récita, doucement, lentement, d'une voix attendrie :

Etes-vous donc Fée, Ange ou Reine,
Vous, dont le départ, las ! si près,
Nous fait au cœur si grosse peine
Pour lui laisser tant de regrets ?
O gracieuse Souveraine,
Vous êtes Reine
Puisque vous êtes bien malheureuse — et pleurez !

— Le dernier, cette fois ! murmura-t-il.

— M. de Saint-Amour, répondit l'Infante, votre compliment m'est entré là, — et elle montrait son cœur. — Je me le répèterai, à moi toute seule, pour que Dieu vous bénisse — après ma prière, tous les jours, toujours.

Le petit abbé qui n'avait jamais pleuré, sentit tout à coup se mouiller ses paupières, et n'entendit pas la señora de las Niévès lui crier :

— Moussu l'abbé, « A Dios ! A Dios !... »

La suite de Mme Infante avait déjà pris place dans les chaises de voyage. Marie-Anne-Victoire fit signe à la duègne et à Mme Joly de monter dans la berline. Elle regarda une fois encore, une dernière fois, le balcon doré. A ce moment, trois personnages paraissaient à la porte du vestibule de la Cour de Marbre.

— C'est lui, peut-être, balbutia-t-elle... S'il était revenu de la chasse pour me dire adieu !...

Mais elle reconnut, suivis de d'Artagnan, le Premier Ministre et M. de Fréjus. « Hélas ! non, ce n'était pas lui ! Elle songea à ce jour où le Roi était venu la recevoir au Grand-Montrouge, dans son carrosse, entre les archers de la Ville, les Gardes Françaises et le régiment des Suisses. »

Elle ne voulut pas attendre ces hommes de la Cour de France qui avaient, sans doute, détaché d'elle le Roi... qui la renvoyaient peut-être.

Alors, la main sur la bouche, elle envoya au Château où il reviendrait, lui, un large baiser, puis, du bout de ses petits doigts, beaucoup, beaucoup de baisers gracieux, tendres, menus, à chacun et à tous. Son cœur, à la fin, éclatait. Mme de Soubise et Mme de Toulouse la poussèrent doucement vers le carrosse. Elle se retourna encore... encore... pour être sûre qu'il ne viendrait pas.

« Touche ! » cria-t-elle et, se jetant dans les bras de sa bonne remueuse, elle poussa un sanglot à déchirer l'âme.

La berline roulait au moment où M. le Duc et M. de Fréjus s'inclinaient et saluaient. Ils aimaient mieux cela.

— Mordioux ! je suis né au château d'Armagnac en 1645 ! Il est temps, en 1725, d'y retourner mourir, grommela d'Artagnan en arrachant une pincée des poils de sa moustache, renforçant une larme au coin de l'œil, et il ne savait quoi dans sa gorge.

XV

LA BICHE BLANCHE

Août mêlait, sur les guérets, l'or ardent et l'or sonnant : les rayons du soleil et les moissons d'épis. On était aux premiers jours du mois dans lequel devait être célébré le mariage de Louis XV de France avec Marie Leckzinska de Pologne.

On en avait mené grand train : et la demande officielle et la réponse officielle, la communication aux Cours souveraines, la composition de la maison de la Reine et — néanmoins — les préparatifs des deux parts avaient demandé nombre de semaines. Louis XV eut le temps de se ressaisir, et de songer amèrement.

Sa première sensation avait été la stupeur. Il en sortit pour constater qu'il était irrévocablement prisonnier de sa déclaration, acculé qu'il avait été à ce mariage par des arguments sans réplique — M. de Fréjus les lui avait tous donnés — et par des devoirs sans merci — la Royauté les lui imposait. Il ne pouvait que regimber dans ses entraves sans chercher à leur échapper.

Le duc d'Antin et le marquis de Beauvau avaient porté la demande du Roi — dans les termes consacrés et selon le cérémonial usité — au mince petit château, près Wissembourg, habité par Stanislas Roi. La Princesse, qui professait une dévotion toute particulière pour la Vierge, sa patronne, avait souhaité que le mariage fût célébré le 15 août, fête de l'Assomption.

Les deux Ambassadeurs de France avaient confirmé que Marie Leckzinska possédait toutes les vertus, des charmes et des grâces suffisamment, mais peu de beauté réelle. Le Roi Louis XV, au contraire, était — à ce moment — le plus bel adolescent du royaume. Une lueur idéale éclairait son charmant visage aux yeux aventurine pointillés d'or et aux cheveux d'un or si doux. On le disait et le redisait à la future Reine. « Hélas ! répondait-elle, vous redoublez mes alarmes. » Elle n'ignorait point qu'il était vraiment le *Bien-Aimé*, de toutes les Princesses de l'Europe, peut-être de toutes les femmes de son Royaume.

En France, ce mariage avait été accueilli par des étonnements, des critiques, des mépris, des railleries. — « Le premier de nos Rois qui aura épousé une simple *Demoiselle* », dit la duchesse de Lorraine. — Toute la famille de Bourbon ne cachait pas ses dédains envers « la Petite Polonaise qu'amenait à Versailles, une politique détestable ». Mlle de Charolais éclata de rire et annonça, qu'en signe de deuil, elle allait renoncer, sur ses portraits, à la robe et aux sandales de Cordelier et à sa corde au poing comme un fouet, pour se faire peindre — dorénavant — avec une guirlande galante de fleurs en bandoulière. — « Mariés par le Duc et par la de Prie, chuchotaient les menins du Balustre, ce sont tous les vices conspirant en faveur de la vertu pauvre et ignorée. »

Le Royaume était, alors, bien éprouvé par Dieu et bien maltraité par les hommes. Depuis quatre mois il pleuvait sans relâche, et cette pluie pourrissait les récoltes et défonçait les chemins. On parlait déjà de trente et quelques chevaux pour désembourber le carrosse de la Reine quand elle viendrait en France. Un seul remède était connu contre ce fléau : la châsse de Sainte-Geneviève. On l'avait découverte et l'on y accourait de tous côtés. Mais il pleuvait encore. Sur la demande de la Ville, le Parlement ordonna enfin la procession de la Sainte-Relique. Voici seize ans qu'une pareille faveur n'avait été accordée. La procession fut superbe, enregistra Barbier dans son journal. Mais il pleuvait toujours. « Le peuple est fou, dit finalement Mme de Prie ; ne sait-il pas que c'est moi qui fais la pluie et le beau temps ? »

L'inondation amena la famine à laquelle contribuait la mauvaise administration de M. le Duc. On comptait quatre-vingt mille employés aux Gabelles et l'on écrivait : « Messieurs de la Ferme sont un tas de corbeaux se ruant au milieu de notre sang. »

Ce n'était ni tout ni assez Paris-Duvernay, poussé par Mme de Prie, venait de proposer, entre autres lourds édits, celui qu'il appelait « la ceinture de la Reine ». Un homme si nouveau et une jeune femme si décriée, vexer et saigner de la sorte ce

pauvre royaume noyé et affamé ! Le Parlement refusa d'enregistrer l'Edit et le Roi dut tenir un Lit de Justice. On éloigna le sévère Chancelier d'Aguesseau pour le remplacer par le complaisant d'Armenonville qui exécuta la Volonté royale.

La Hollande frappa une médaille avec — d'un côté — le buste de Louis XIV et, en exergue, *Esurientes implevit bonis* et — de l'autre — le buste de Louis XV entouré de la fin de cette citation, en devise sanglante, *divites dimisit inanes.* Qu'importait ? On taillait — pour le mariage — l'habit du Roi dans le velours cramoisi. Cet habit aurait des attaches de pierreries et, sur le nœud d'épaule, le gros diamant du Régent celui que la pauvre petite Infante destinait, avec tant de joyeux orgueil, à sa parure de mariée.

Marie Leckzinska allait bientôt se mettre en route et l'on organisait sa maison. M. de Fleury avait été désigné comme Grand Aumônier ; mais il avait refusé — un peu boudeur, jugeant, du reste, que sa dépendance de la Reine pourrait paralyser le jeu de ses influences et de son autorité sur le Roi. Paris-Duverney fut secrétaire des commandements, malgré la grimace de M. de Fréjus. Comme dame d'honneur, Mme la maréchale de Boufflers. Peu de Dames du Palais qui ne dussent leur charge à M. le Duc, engagé par des obligations galantes ou autres, passées ou présentes. Mlle de Clermont obtint la place de Surintendante. Au nombre des Dames du Palais, Mme la marquise de Prie, chargée de faire confectionner un habit pour la princesse, et très bien vue à Wissembourg pour son cadeau d'un lot de chemises. Elle avait déjà toute la confiance de la future Souveraine et dut l'instruire sur l'état de la Cour et sur la conduite à tenir avec ceux et celles-ci, avec ceux et celles-là. Son plan et ses espoirs commençaient à se réaliser. Outrée d'orgueil, elle était femme à coudoyer maintenant toute la terre.

Le Roi avait retrouvé son éternel ennui, compliqué d'un double remords : l'abandon de Mme de Soubise, et le renvoi de l'Infante dont on lui avait dit toutes les désolations au départ. La première, c'était l'amour passionné et il l'avait perdue ; la seconde, c'était l'amour conjugal, et il l'avait renvoyée. Toutes deux l'avaient sincèrement aimé. Avec Marie Leckzinska, c'est l'inconnu. L'aimera-t-elle ? L'aimera-t-il ? Est-il bien sur, aussi, d'avoir à jamais renoncé à Mme de Soubise ? Il ne veut pas s'interroger, car — à son souvenir, à son image, à son nom — il sent un coup le frapper au cœur.

Tant pis ! Le sort en est jeté. Il a besoin, néanmoins, que de nouvelles préoccupations l'arrachent à lui-même. Il lui faut s'étourdir et se distraire, sinon s'amuser. Il se défend de réfléchir et de songer — sous peine de devenir insensé ou méchant — aux misères et aux plaintes de son peuple, aux tyrannies sournoises de M. le Duc, aux attaques directes ou tortueuses de M. de Fréjus contre le Premier-Ministre.

C'est pourquoi, le Roi a accueilli avec joie le dernier caprice de son bon plaisir : aller à La Muette. Oui, s'y reposer, quelques heures, au milieu de sa chère petite ménagerie champêtre, auprès de Fanchonnette, à laquelle il rend visite souvent, qui lui joue sur sa vielle d'anciens airs de la Savoie. Il a rencontré M. Lancret et la distinction de M. Lancret lui plaît comme sa fidélité au joli modèle de ses *Conversations* et de ses *Bergerades.* — Oh ! voir des bêtes heureuses et des gens heureux !

Le Roi a donné ses ordres. Tout le Balustre l'accompagne et même M. Voltaire que Richelieu a fini par faire admettre quelquefois chez Sa Majesté. Son esprit la distrait, ses malices la déridemt, et il n'est pas jusqu'à ses méchancetés qui ne trouvent un écho chez l'adolescent volontaire, susceptible et colère. D'Artagnan suit le Roi. Le vieux Mousquetaire — d'autre temps et d'autre mœurs — professe le dédain le plus franc pour ces freluquets qui ne portent plus au côté que des aiguilles à tricoter et des mouches sur le museau au lieu d'estafilades.

La Muette dépendait de la Capitainerie du Bois de Boulogne et des plaines environnantes, et le château était, à l'origine, une maison construite pour garder « les mues » des cerfs, d'où son nom. Rendez-vous de chasse sous les Valois, Charles IX

y tirait le cerf et le sanglier, et Marguerite de Valois y abrita ses rêveries. Marguerite, éloignée après l'assassinat de Henri IV, donna La Muette au jeune roi Louis XIII, si féru de chasse au vol. Plus tard, la fille du Régent, la duchesse de Berry en fit sa résidence. Elle mourut en 1715, et son père fit cadeau de La Muette à Louis XV.

A gauche du château, les écuries, la laiterie et la pompe. A droite, le potager, l'orangerie, la ferme et la faisanderie, formaient la clôture des jardins du nord.

Le jeune Roi aimait beaucoup La Muette. Toute sa première enfance et le meilleur de sa vie jusqu'ici étaient là. Il y tranchait, au couteau, les racines de la fougère pour y trouver empreinte l'Aigle éployée à deux têtes et les armes de l'Empire ; il y pêchait des écrevisses ou prenait à la course des lapereaux.

Gesvres, d'Epernon, La Trémoille, Saint-Amour entourent le Roi dans les allées du parc — tandis que Richelieu et Voltaire se sont, en jasant, engagés sous bois, dans un sentier devant eux rencontré de fortune. Depuis que le mariage du Roi avec Marie Leckzinska a été déclaré, les menins et gentilshommes tirent un peu aux nuées leurs traits malins, leur poudre d'esprit et leurs fusées de rires. Ils épuisent, à cet exercice, mal reçu, leur entrain et leur verve Louis le *Bien-Aimé* est redevenu *Louis-l'Ennuyé*.

Ce soir, la conversation roule — à bâtons rompus — sur l'état de mariage, ses avantages, ses inconvénients, ses surprises charmantes ou décevantes.

— Et vous ne parlez pas, conclut dolemment Saint-Amour, des « contretemps de l'amour permis » la grossesse et l'enfantement. On les redoutait fort chez la marquise, bleu céleste, de Rambouillet.

Ce fut tout et personne ne rit.

Le Roi se faisait voiturer dans sa chaise roulante, poussée par huit Suisses. Le gouverneur de La Muette, marquis de Pezay, marche à côté de lui, parlant chiens, chevaux et sangliers. Il porte le fusil de Sa Majesté, car sa Majesté ne va jamais sans son fusil pour tirer — à balle — une palombe au vol ou un lapin au débuché.

Tout à coup, Louis XV s'adressant à La Trémoille :

— Quand te maries-tu ?

— Quand il plaira à Votre Majesté, puisqu'à moi déplaît fort, je l'avoue, ce châtiment si prompt et si dur. Si je n'en meurs pas, Sire, je me sens capable de tourner huit ans le dos à madame de La Trémoille.

— La victime est choisie, Sire, murmura de Gesvres avec lassitude. On me l'a montrée, et je la déclare aussi jolie et galante que Sainte-Facile.

— Pauvre La Trémoille ! gémit Saint-Amour, il en est déjà à la petite oie de l'amour, c'est-à-dire aux soupirs, aux soupçons, aux jalousies...

— Ah ! lui aussi ? Tant mieux ! interrompit amèrement le Roi. Levant la tête vers d'Épernon :

— Et toi, quand te réconcilies-tu avec la duchesse ?

— Si Votre Majesté l'ordonne ou y tient ! répondit maussadement d'Épernon, dont le ménage, depuis Chantilly, vivait en perpétuelle bouderie.

— Je n'ordonne rien et je n'y tiens pas. J'exige seulement qu'on ne chagrine point d'avantage Mme de Toulouse.

D'Épernon s'inclina — humble et muet — en signe d'assentiment.

— Quant à Gesvres, il a trop com plaisamment baisé le soulier du Roi pour ne point finir conjugalement aux pieds de Sainte-Accroupie. Songe donc à finir ou j'y songerai pour toi.

Gesvres fit une grimace et ne trouva mot à répondre.

Saint-Amour était triste et rêveur depuis quelques semaines. On n'en pouvait presque plus rien tirer. A peine une expression du vocabulaire des Précieuses, et pas le moindre madrigal. Le Roi lui avait demandé, certain jour, le pourquoi de cette mélancolie extravagante ?

— Parce que, Sire, j'ai vu pleurer une petite fille et entendu sangloter une reine.

Louis XV n'avait osé se mettre en colère. L'abbé ne craignait point le Roi, mais le Roi redoutait le franc

parler et le fin parler de celui, qu'aux bonnes heures, il appelait « son cousin ».

— Messieurs — conclut le Monarque sur ce ton des mauvais jours qui les faisait trembler tous — le temps où j'étais heureux n'est plus. Nous avons assez ri — trop ri peut-être.

On entrevoyait, à travers le fourré, Voltaire et Richelieu: Richelieu, en bottes hautes, en velours de brocart, au jabot et aux manchettes de point. Les paroles du Souverain étaient arrivées jusques à leurs oreilles.

— La continence tourmente Sa Majesté, ricana Richelieu.

Louis, toujours en chaise roulante, se fit traîner jusqu'à la cour des écuries. Là, il demanda sa vache, la naine et noire favorite, et lui tendit sa main. Elle n'y trouva point de friandise, mais la lécha quand même.

— Si désintéressée, noiraude ! — Tu ferais une maladroite Dame d'honneur, ma mie !

On le voitura alors jusqu'au chenil de ses chiens écossais, gros comme le poing, un présent de l'ambassadeur d'Angleterre. Ils accoururent se planter contre le treillis, jappant ou geignant.

— Allons ! eux aussi ? — Des chansons de circonstance et des discours de complaisance ! A bas ! A bas

Sur une pelouse verte et drue, en troupeau, ses moutons-miniatures l'entourèrent, flairant ou fouillant entre ses doigts. Déçus, ils s'en retournèrent remettre dans l'herbe le nez et la dent.

— Tous les mêmes, les courtisans de la main pleine et de la main ouverte ! Des égoïstes et des ingrats.

Le monarque quitta sa chaise et marcha jusqu'à ses bœufs de petite taille qui paissaient lentement, tranquillement. Pas un ne releva le mufle du pâtis, pas un ne tourna même la tête.

— A la bonne heure ! Des indépendants, ceux-ci.

Mais il lui tardait de revoir sa biche qui vagabondait en liberté dans le parc où Fanchonnette était déjà à sa recherche avant l'arrivée du Roi. Louis siffla, puis l'appela par son nom : « — Duchesse ? Hé ! Par ici le maître ! » Il siffla de nouveau et, entre les branches d'un taillis, on vit se hasarder prudemment, puis passer une délicieuse petite tête blanche.

— Duchesse ? — Duchesse ?? — Duchesse ???

Soudain, l'animal écarta d'une poussée les branchettes, puis bondit — et rebondit, fonçant alors droit sur le Roi de toute la vitesse de ses élégantes jambes en fuseau. Elle était légère, gracieuse — presque précieuse dans ses attitudes et sa démarche.

Elle s'arrêta devant le maître, secoua la tête, dressa les oreilles, velouta plus encore ses grands yeux, puis fit le tour de sa personne, pointant son nez partout où dans l'habit bâillait une poche.

— Oh ! je sais bien ce que tu cherches, curieuse, friande. Ta ration habituelle de papier ?

Au même instant, Duchesse — qui avait introduit son museau dans une des pochettes — l'en retira avec un petit pli entre ses dents. C'était une lettre, et elle se disposait à la manger quand le Roi la lui reprit.

— Non ! non ! répétait-il, pas cela !

Un nuage de tristesse couvrit, soudain, le visage du Roi. Un souvenir, un regret peut-être. Il tenait la lettre entre ses doigts et il la déplia lentement pour la lire encore. Il l'avait déjà lue et relue ce matin.

C'était une missive de dix lignes, d'une écriture gauche, enfantine, dix lignes de Mme Infante qu'elle avait pu griffonner, enfin et en cachette, et expédier au Roi, grâce à la complicité de sa femme de chambre, Mme Joly.

Le Roi relut tout bas, eut une envie folle de porter à ses lèvres la mignonne missive. Non. Il la froissa rageusement et la présenta à la biche, qui regardait le maître et attendait le papier. Elle le dévora, comme à son ordinaire.

Fanchonnette survint sur ces entrefaites, flanquée de Thomas son frère. Son cœur se mit à battre fort et il battait très fort quand elle arriva, en courant, auprès du Roi.

— C'est gentil, ça, dit de Gesvres qui la couvait de l'œil. Et il ajouta aussitôt

avec un dédain très marqué : mais ce n'est pas éduqué et ça mange certainement mal sa soupe !

C'était l'expression consacrée du mépris des gens « nés » envers ceux qui ne l'étaient pas.

— Vous, Sire ? — Oh ! quelle joie !

— Bonjour, mon enfant ! — Bonjour, Thomas ! — Sais-tu, Fanchonnette, que tu soignes Duchesse à merveille et que tu l'élèves à ravir. Et M. Lancret vient ?...

— Souvent. Et il me peint.

— Et il t'aime ?

— Il ne me le dit pas, Sire.

— Et tu es toujours heureuse, Fanchonnette ? interrogea l'adolescent royal.

Après un silence et avec un soupir :

— Oh ! toujours, et toujours davantage, Sire... grâce à Votre Majesté, ajouta la jeune fille dans un élan et en rougissant.

— Joue-moi plutôt quelque chose. Dans les airs de ta vielle, il me semble entendre ma mère. — Oui, je préfère cela. Ce m'est plus doux et me console et m'encourage.

— Va, Thomas, chercher ma petite nasillarde, dit Fanchonnette à son frère.

Thomas partit en courant et revint en courant. En un tour de bras, Fanchonnette avait passé à son cou le ruban aurore défraîchi, et la vielle nasillait. Elle disait :

« Va *bourdonnant* l'abeille, va *bourgeonnant* la fleur ! Nous n'irons *maintenant*, deux à deux ne *fanant*, ni *glanant*, nous aimer, *cheminant*... nous aimer, *fredonnant* !... »

Louis pensa à Mme de Soubise et à l'Infante. La vielle ne lui parlait pas de sa mère aujourd'hui, et sa mère ne chantait point dans cet air de Savoie.

— Oh ! c'est trop triste — trop triste, Fanchonnette ! — Autre chose, et fais-moi sourire.

Fanchonnette recommença à tourner la manivelle de corne et ses doigts voltigèrent — comme de gais lutins ailés — sur les sillets d'ébène.

La vielle disait maintenant :

« Un jour dans l'*Apennin* — *zin*, *zin*, « *zin* — vivait une *nonnain*, *zin*, *zin*, *zin*... »

— Non, non, pas cela non plus. C'est trop gai, trop gai, s'écria le Roi qui croyait sentir la roue de la vielle en son sein tourner, toute hérissée d'invisibles épines. — Merci, Fanchette, et aime M. Lancret, mon enfant.

— Il a du chagrin aussi.

— Pour le consoler, pour le guérir, je te rendrai à lui.

— Mais je ne veux pas, je ne veux pas, Sire. — Je suis à vous, à vous seul, et si heureuse !

— Alors, promets-lui — de ma part — que je le nommerai Peintre du Roi, puisqu'il le désire tant. — Va, on me console, moi, avec moins que cela. — Et la marmotte de Thomas ?

— Elle est morte.

— Alors, tu as du chagrin à ton tour, pauvre petit ? Peut-être aimait-elle au pays, et son amoureux l'a-t-il abandonnée ! — le sot ! ! !

Le Roi songeait à la malheureuse et toujours chère Mme de Soubise.

— Et tu pleures, Thomas ? — Veux-tu, mon gros, que je te fasse entrer cadet dans mes Gardes du Corps ? Le Roi peut tout.

— Non ! répondit dolemment Thomas qui regardait sa sœur.

— Mlle Camargo, intervint Fanchonnette, voulait aussi que M. de La Popelinière en fît un Traitant. Elle en tapait des pieds. Un Traitant, je ne sais pas ce que ce peut bien être ; mais ce doit être beau.

Les rires éclatèrent.

— Et ?... interrogea curieusement Louis XV.

— Nous avons refusé ! déclara, fièrement, la petite montagnarde.

— Un Traitant, d'un montreur de curiosité qui fait danser la marmotte en vie ! gloussa Gesvres avec un ironique mépris.

— Pardieu ! Si je le voulais, releva le Roi, j'obligerais M. Pottier de Gesvres, gouverneur de Paris, à danser avec une marmotte en vie... Mon page Calvière a bien fait vis-à-vis à un lapin chez Mme Infante.

Ces mots « Mme Infante » lui remirent au cœur l'image désolée de la petite Reine et, exaspéré, il ajouta :

— Oui, s'il m'en prenait la fantaisie,

Gesvres et, pour peu qu'il me plût, La Trémoille, vous exécuteriez, tous les deux, des entrechats avec ma chatte, Mlle Charlotte !

Le Roi, d'un geste affectueux, congédia Franchonnette et Thomas, et continua sa promenade — suivi, pas à pas, par la biche blanche qui ne l'avait point quitté, avait écouté les airs de vielle — et chérissait son maître de tout son bon cœur de bonne bête,

Dans l'allée, où Louis XV s'était engagé, parut M. le Duc. M. le Duc se hâta — et s'approcha le chapeau à la main et — au poing — la pomme d'ivoire de sa canne. Le Roi, empoisonné déjà par les insinuations de M. de Fréjus à son encontre et par une révélation de la veille seulement, reçut le Premier Ministre avec un visage et une ride entre les sourcils.

— Monsieur, que venez-vous chercher ou me dire à La Muette où je me réfugie pour oublier que je suis votre Roi ?

— Apporter à Votre Majesté deux nouvelles qui l'intéresseront certainement.

— Parlez !

— Son Altesse, la Princesse Marie Leckzinska, est partie de Wissembourg pour Strasbourg, en route vers la France. La future Reine…

Le Roi frémissant interrompit.

— Monsieur, je vous fais l'honneur de vous répéter ce que je vous disais, la nuit de votre « Fête Babylonnienne » : Chantilly peut être une retraite et Courbépine — un exil !

D'Artagnan se pourléchait la moustache avec la satisfaction d'un chat qui voit s'approcher une jatte de lait. M. le Duc gardait toujours le silence. « Marie Leckzinska était en route. » La terreur de l'inconnu venait de succéder, chez le Roi, à la stupeur de la première heure, à l'angoisse de la seconde.

Il avait peur maintenant des sept ans de plus de la Princesse de Pologne, lui, dont les quinze ans avaient trouvé dans l'âge de Mme de Soubise — deux fois le sien — le jeune réveil de sa puberté, son premier désir, son premier amour. Parce qu'il ne savait pas alors ; aujourd'hui, parce que — grâce à M. de Fréjus et à certains livres — il sait tout !

— Et quelle est l'autre nouvelle, Monsieur ? Répondez. Je vous y autorise.

— Sire, il n'était bruit, ce matin, au Château, que de la résolution prise — depuis le départ de Son Altesse espagnole Mme Marie-Anne-Victoire — par Mme de Soubise, d'entrer en religion.

Le Roi tressauta : ses yeux lancèrent des éclairs.

— Sottise ! — Folie !! — Méchanceté !! — Calomnie !!! — Ce n'est ni vrai, ni possible.

M. le Duc resta imperturbablement muet.

— Tant pis pour vous, Monsieur, s'il en est ainsi ! Le messager d'une pareille nouvelle me devient odieux. J'ai le plus profond respect et la plus vive gratitude pour Mme de Soubise qui est une femme de bien et de cœur… et que Mme Infante adorait. Rien ne me peinerait davantage, je vous le jure, que cette détermination prise — après le renvoi de ma cousine — et qui me serait un reproche, presque une insulte !

Le Roi cherchait à colorer, pour son entourage, le bouleversement qu'il n'avait pu dissimuler, mais au fond, il rendait encore M. le Duc responsable de cette douleur, puisque le désespoir de Mme de Soubise était l'œuvre de ce mariage. Il avait dû renoncer à elle, mais avec un vague espoir des retours de l'avenir — car il l'eût refusée à Dieu, malgré ce qu'il en avait dit au Balustre. — Et elle était, maintenant, irrévocablement perdue pour lui. — Alors, en lui s'éveilla une de ces colères de lion qui — pour être plus lentes à éclater — n'en sont que plus terribles.

— Monsieur le Duc, je ne permets pas… je ne veux pas… que — sans mon autorisation — personne à ma Cour s'avise d'entrer au couvent !… Nous ne sommes plus au temps de Mme Louise de la Miséricorde !

— Sire, Dieu est le maître avant le Roi ! hasarda le Premier Ministre brutalisé, humilié.

Cette fois, le Roi — ulcéré dans ses sentiments, exaspéré dans ses orgueils — rugit :

— Le maître ici, le seul maître, c'est moi, Monsieur. Ah ! vous croyez l'être devenu pour m'avoir marié à qui il vous a

plu! Pas un homme n'est mon maître, sachez-le.

Et il fit un signe de la main aux compagnons de sa promenade.

— Approchez. Je veux que vous m'entendiez bien, tous. Je suis assez le maître des autres pour les briser ou les élever; assez maître de moi-même aussi pour me commander à moi-même!

La biche vagabondait, gambadait gracieusement autour du Roi, si indifférente à ce qui se passait et se disait.

— Un enfant! vous murmurez-vous, Monsieur le Duc. Peuh! — Le Bien-Aimé? — Serai-je toujours le Bien-Aimé? Mais, persuadez-vous bien qu'aujourd'hui je ne suis plus un enfant. Sitôt marié, je ferai couper ma chevelure bouclée de chérubin. Il n'y aura plus que le Roi, son fouet à la main, comme mon aïeul.

La biche galopait, s'éloignant de lui, revenant à lui, l'effleurant de la croupe, le taquinant de la tête, sans s'inquiéter de ses éclats de voix, mais désireuse seulement, de s'attirer une caresse. Le Roi ne prenait point garde à ce gentil manège de la petite favorite et il continuait, la bouche convulsée, les points d'or étincelant dans ses prunelles, et le masque blême.

— Oui, maître de tous — et maître de moi jusqu'au sacrifice, jusqu'à la férocité. Je puis — si je le veux — ne plus aimer qui m'a le mieux adoré, ni rien de ce qui m'a passionné. Vous l'allez voir, Pardieu!... et vous le redirez.

Il arracha brusquement son fusil aux mains du marquis de Pezay. La biche venait — légère, insouciante, heureuse — en quelques bonds de ses jambes fines, de courir devant elle — flairant la brise qu'elle semblait poursuivre au loin ou obéissant à un caprice qui la poussait à revenir follement sur ses pas. Le Roi, rapide, dément, mit en joue la jolie et chère petite bête et tira. Là-bas, une tâche de sang rougit, soudain, au flanc, son blanc pelage.

Le pauvre animal — que le Roi avait habitué aux coups de feu dans les oreilles — s'arrêta, endolorie, étonnée. Puis, souffrant d'elle ne savait quoi, elle frémit.

Enfin, déchirée au plus intime et au plus vivant de sa chair, elle vint au Roi, à petits pas, semblant lui demander d'être secourue ou plainte.

L'adolescent était livide — fou, lui-même, de douleur, fou de rage.

— Chassez-la, Monsieur le Duc! — Chassez-la donc!

Gesvres, La Trémoille, d'Epernon, Saint-Amour, le marquis de Pezay, d'Artagnan, M. de Bourbon, étaient terrifiés. M. le Duc attendait, hésitait.

— Monsieur le Duc, je vous ordonne de la chasser. Je le veux! Je le veux!

Le Duc, épouvanté, se souvint — dans un éclair — qu'il avait appris, jadis, à l'enfant royal à jarreter des lapins sans couteau, en leur déchirant seulement les ergots avec les dents et qu'à l'âge de six ans on l'avait fait assister à un massacre de mille moineaux par les faucons dans une salle de la fauconnerie. Ces leçons n'avaient point été perdues.

Il obéit — machinalement, — et, s'approchant de la pauvre petite biche — dont tous les membres palpitaient et qui chancelait sur ses jambes — il leva sur elle sa canne. Elle ne s'enfuit pas; il la frappa. La bête le regarda avec des yeux d'une douceur et d'une douleur infinies, puis, regarda le Roi, et — cette fois — suppliante et malheureuse. Mais comme, lui, ne la défendait pas et que l'autre frappait toujours et plus fort, elle se décida à fuir — et s'enfuit, éperdue.

Le Roi — avec une sauvagerie d'insensé — la remit en joue et tira de nouveau.

La pauvre Duchesse tomba et, lui — stupide — jeta au loin son arme avec fureur. La biche se releva pourtant — non sans peine — après quelques efforts dont elle souffrait cruellement, mais elle songeait à son bon maître et voulait revenir à son bon maître. Elle se traîna — lentement, péniblement — titubante, et s'écroula à ses pieds, levant sur lui un regard d'une tristesse navrante, comme un reproche et une tendresse à la fois.



L'Infante Marie-Anne-Victoire

— Oh ! les yeux de Mme de Soubise, gémit Louis XV.

— Oh ! le regard de la pauvre petite Infante ! soupira Saint-Amour.

La biche blanche — tachée partout de sang — dressa un peu le museau et dans un frisson de tout son corps, laissa sa tête retomber dans l'herbe. Elle expirait.

Le Roi, immobile, impénétrable, cacha son visage dans ses deux mains. Il était le Roi, il était le Maître. Il ne voulait pas qu'on pût le voir pleurer.

M. le Duc recula. Les jeunes compagnons du monarque eurent peur.

M. de Richelieu et M. de Voltaire n'avaient rien perdu de cette scène.

— Quel dénouement de tragédie ! s'exclama le poète qui rêvait d'être, par excellence, dramatique, aussi bien qu'épique.

— Quand on est roi comme lui, répondit uniquement le duc, on peut avoir des courtisans comme nous !

Fanchonnette, demeurée où le Roi l'avait quittée, entendit les deux coups de feu, et au second, vit Duchesse accourir au Roi et s'abattre à ses pieds. Elle se laissa tout entière choir à côté et elle entoura la pauvre petite bête de ses deux bras. Elle l'appela, la caressa, tâta avec précaution, avec pitié, son flanc deux fois blessé, et poussa un cri rauque, lamentable, terrible, en tournant vers le Roi son frais visage si pur, si loyal de montagnarde. Son front se crispa sous la sueur d'angoisse. Ses traits étaient défaits, sa bouche cruelle, ses yeux durs.

— Majesté, arracha-t elle de sa gorge à mots heurtés, quand on a aimé sa mère, on ne tue pas qui vous aimait, fût-ce un pauvre animal. Vous n'êtes plus le Bien-Aimé !

L'adolescent, comme un mort, pâle et glacé, resta impassible.

— Sire, je suis du peuple, moi... J'ai un cœur de peuple... une voix de peuple, — la voix de Dieu !

Louis XV tressaillit cette fois et vit Saint-Amour s'écarter de lui et s'éloigner.

Thomas était survenu aussi, mais après Fanchonnette. Au spectacle de l'horrible douleur de sa sœur, la biche entre ses bras, il jeta au Roi un regard attristé et ses deux poings crispés semblèrent serrer une pique ou un couteau.

— Monsieur d'Artagnan ! C'est bien vous qui avez, en 1722, conduit M. le Maréchal de Villeroy au château de Villeroy ?

— Oui, Sire.

— Bien. Je m'en souviendrai, Monsieur le Maréchal de Montesquiou. Vous, Monsieur le Duc, allez !

— Ah ! Mordioux ! soliloquait le capitaine des Mousquetaires, tu me défendais le nom de Montesquiou, Duc ? Sangdioux ! j'attends ma revanche. Mais, après... Oui, j'en ai assez des Grands Rois et des Petits Rois, cap de dioux !

M. le duc de Bourbon salua très bas, et sortit à reculons. Il recoiffa brusquement son chapeau, serrant la poignée de son épée, et s'en alla — comme assommé.

M. de Voltaire et M. de Richelieu se tenaient toujours à distance et à l'écart.

— Monsieur de Richelieu ? appela le Roi frémissant... Approchez. Vous irez ambassadeur à Vienne.

— C'est un exil, Sire ?

— C'est ma volonté.

Richelieu salua à son tour, tourna les talons, et rejoignit lentement M. de Voltaire.

— Mes compliments à Pimpette, si vous la rencontrez ! lui glissa ironiquement le poète.

— Je ne vois plus M. l'abbé de Saint-Amour ? demanda le Roi.

— Parti, Sire.

— C'est bien.

Louis XV se disposait à reprendre sa promenade. Les yeux farouches de Fanchonnette le fixaient et le brûlaient. Elle posa doucement ses lèvres sur la tête de la biche blanche, puis se remit violemment debout.

— Sire, adieu !

Louis XV haussa les épaules, passa outre. Puis son cœur se brisant, il pleura tout bas, amèrement.

- Décidément, grogna d'Artagnan, j'ai quatre-vingts ans de trop ; mon Duc empoigné, j'irai mourir vite et seul à Laroche-Piquet, Mordioux !

M. de Richelieu et Arouet de Voltaire suivirent, de loin, le Roi le long de leur petit sentier sous bois.

— Vous allez à Vienne, Monsieur le duc ; moi, à Londres, apprendre l'escrime, l'anglais et la philosophie, et dédier la vraie *Henriade* à Sa Majesté la Reine d'Angleterre.

— Tu veux donc tout tuer, gens et choses, mon pauvre Arouet ?

— Peut-être le Roi, lui, a cru ne tuer qu'une biche, il a tué la Royauté. Le peuple — vous avez entendu Fanchonnette et Thomas — pourrait bien, et tôt, tuer à son tour un Roi comme une bête.

— Votre Philosophie y aidera, Monsieur de Voltaire ! ricana le Duc.

— Et Votre Perversité y aura aidé, Monsieur de Richelieu, riposta sardoniquement Voltaire.

FIN



GRAVURES HORS TEXTE

PRIX NET : **95** CENTIMES

FRANÇOIS DE NION

Les Derniers Trianons



PARIS

L'ÉDITION MODERNE - LIBRAIRIE AMBERT

25, RUE LAURISTON, 25

LES DERNIERS TRIANONS

FRANÇOIS DE NION

LES DERNIERS TRIANONS

ROMAN D'UNE AMIE DE MARIE-ANTOINETTE

Gravures hors texte

D'APRÈS

BAUDOIN, FRAGONARD, LAVREINCE, LESPINASSE
J.-M. MOREAU, SAINT-AUBIN



PARIS
L'ÉDITION MODERNE - LIBRAIRIE AMBERT
25, rue Lauriston, 25



Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche, reine de France
D'après le tableau de Rassline le Suédois

LES DERNIERS TRIANONS

ROMAN D'UNE AMIE DE MARIE-ANTOINETTE

Au fond d'un tiroir secret, j'ai découvert ces feuillets épars et quelques lettres. Je revois encore le meuble indiscret qui me les livra : sa forme me fut attendrissante. C'était un de ces secrétaires-écrans, étroits et hauts, dont on abaissait une planchette en pupitre pour écrire sur ses genoux, devant le feu, et dont l'intérieur, en bois de citronnier, contenait un plumier, un encrier, des compartiments, tout un confortable naïf de temps jadis. Ces feuillets épars ne sont pas un journal, — Mlle d'Arraines eût dédaigné ce genre de littérature intime et vaine ; — je croirais plutôt à des essais de mémoires. Les lettres espacées, presque toujours sans lien entre elles, datées le plus souvent seulement par les événements qu'elles racontent, constituent de loin en loin des points de repère. Adressées à des personnages différents, elles furent probablement rassemblées et réclamées à leurs destinataires au moment où Josèphe conçut le projet, abandonné depuis, de rédiger ses souvenirs.

L'écriture est un peu maigre, rechignée, crachante. Ce n'est pas le beau dessin des autographes du temps de Louis XIV ou même de Louis XV ; la majesté se perd. Mais les caractères expriment de la personnalité, un esprit libre et enjoué. L'aspect est aimable, têtu et compliqué. Il donne un peu l'impression de ces modèles de broderies que les journaux de mode offrent à la sagacité de leurs lectrices. Quand je dénouai la vieille faveur rose qui liait le petit paquet, un parfum léger monta et mourut. Il me sembla que je venais de respirer l'haleine fleurie d'une âme d'autrefois.

Mon attention avait été attirée par une ligne surchargée en tête ; je finis par déchiffrer avec beaucoup de peine cette idée de titre aussitôt effacée sous des traits de plume : *Mémoires de Cœuvres.*

Josèphe appartenait donc à cette famille, rameau de l'illustre maison d'Estrées qui faillit donner une reine à la France. On sait que, sous l'ancien régime et jusque dans les premières années de ce siècle, les noms de baptême n'étaient pas employés dans les maisons nobles ; on les remplaçait par les noms de famille pour l'aîné ou l'aînée, par un nom de fief pour les autres ; souvent, sans aller plus loin, par celui d'une bicoque ou d'un hameau enclos dans la seigneurie. La fille du marquis de Cœuvres n'échappa point à cet usage et son nom, assez gracieux, de Mlle d'Arraines, lui vint d'un tout petit bois situé sur un coteau non loin du château où elle naquit. Plus tard, nous la verrons faire élever un temple à l'amitié dans ce lieu qu'elle affectionna particulièrement.

Des recherches m'ont permis de reconstituer d'une manière assez précise l'état et

la condition de la famille de Cœuvres à l'époque ou commence cette histoire, c'est-à-dire en 1780.

Le marquis de Cœuvres, qui s'était allié en 1754 à une demoiselle [1] de Respons, de la maison d'Estouteville, avait à cette époque quatre enfants : 1° *Mademoiselle de Cœuvres*, née en 1756. D'une santé délicate, cette jeune fille se consacrait tout entière à l'exercice de la charité et vivait fort retirée au château de Marans, résidence habituelle de la famille. 2° Artus de Cœuvres, que dans la famille on nommait le *comte de Marans*, officier au Royal-Dauphin et que la suite de ce récit fera retrouver. Josèphe d'Arraines le dépeint ainsi : « Ce petit homme si gentil, toujours » sifflotant, toujours chantonnant, le plus » gai du monde. » 3° Le *Chevalier d'Estrées*, appelé par la suite et plus communément le Vicomte de Cœuvres « qui » donnait dans les idées nouvelles et les » extravagances des philosophes. » — Nous verrons ce personnage jouer un rôle équivoque pendant la Révolution.

Enfin : 4° Marie-Louise-Dorothée-Josèphe de Cœuvres, dite *Mademoiselle d'Arraines*.

1. Morte en 1775.

PREMIÈRE PARTIE

LA CHANOINESSE

Ceci est extrait des feuillets trouvés dans le secrétaire :

« C'est le 2 de mai 1780 que mon père, entrant dans ma chambrette au château de Marans, m'annonça d'un ton brusque que j'eusse à me préparer et que nous partirions dès le lendemain pour Denain, attendu que j'allais avoir l'honneur de faire partie du Chapitre noble de Sainte Remfroye d'Ostrevant, où ma feue tante, du nom d'Estrées, avait été dame aînée [1].

« Pensez si je fus heureuse ! Moi qui ne craignais rien tant que de devenir récolette, ce qui était le lot ordinaire des filles dans la maison de Cœuvres, où il y avait plus de naissance que de biens. Au lieu de cela j'allais être chanoinesse et comtesse d'Ostrevant avec une prébende qui pouvait monter à mille livres par an et, mon stage d'écolière fini, j'aurais ma maison, des domestiques, un ménage, tout cela sans prononcer aucun vœu, avec la liberté de me marier en obtenant des dispenses. Et j'avais seize ans ! Le Roi n'était pas mon cousin, comme nous disions dans ce temps-là.

» Nous partîmes par le plus clair et le plus joli temps du monde, dans la berline avec mon père, mon frère le chevalier, à qui Malte avait épargné le petit collet, et Monsieur du Portail, un gentilhomme ami pour faire les attestations de preuves qu'un parent ne pouvait jurer. Notre frère aîné, que nous appelions en badinant le comte de Marans, demeura au château maître et seigneur.

» Nous mîmes deux jours à franchir les dix lieues qui nous séparaient du monastère. Les chemins n'étaient pas fort bons dans ce temps-là. Maintenant [1], à vingt lieues à la ronde autour de Paris vous avez le pavé du Roi sur lequel les chaises volent. Mais nous étions sur les frontières de Picardie et c'était en 1780.

» La réception devait avoir lieu le lendemain même de notre arrivée, parce que mon père avait hâte de retourner à Marans à cause d'un procès qu'il soutenait contre les moines pour des étangs. Aussi nous nous hâtâmes, en descendant du carrosse, d'aller faire la révérence à Madame et aux Dames aînées, comme on appelait l'Abbesse [2] et les quatre plus anciennes chanoinesses. Elles portaient un habit blanc avec un surplis de toile fine et un grand manteau doublé d'hermine toute blanche ; mais le manteau de l'abbesse était fourré d'hermine mouchetée, avec des parements aux manches de corps.

» Madame nous reçut dans la perfection et son compliment à mon père fut d'une alliance qu'il y avait entre nos deux familles. Elle me fit ensuite mille honnêtetés qui me transportèrent, vu qu'on ne m'avait jamais considérée autrement jusque-là que comme une petite fille à fouetter.

» Le soir, Madame fit rassembler toutes les dames chanoinesses chez elle : chacune se tenait à son rang, ayant l'habit d'église, mais sans le manteau ni les manches. On jeta un carreau aux pieds de Madame, et mon père, se mettant à genoux dessus, avec moi debout à son côté, dit, comme il le devait par l'étiquette :

» — Madame, je vous demande le pain en l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie et de Madame Sainte-Remfroye, pour ma fille, demoiselle Josèphe d'Arraines, ici présente.

1. En 764, saint Aldebert, comte d'Ostrevant et sainte Reine, sa femme, consacrèrent tous leurs biens à la fondation de cette abbaye. Dix filles qu'ils avaient eues de leur mariage furent les premières chanoinesses. L'aînée, nommée Remfroye, ayant été canonisée, devint la patronne du monastère.

1. Cette remarque donnerait à penser que cette partie des mémoires fut écrite vers 1820.

2. Cette abbesse était Anne du Chastel de Blangerval, fille de Joseph du Chastel, comte de Pétrier.

» L'abbesse, sans attendre, lui répondit :

» Monsieur, je vous l'accorde, au nom du chapitre, à l'honneur de Dieu, de la Vierge Marie et de Madame Sainte-Remfroye.

» Mon père, après cela, se leva et vint saluer Madame et toutes les autres dames chanoinesses.

» Voilà la première cérémonie.

» Le lendemain ce fut la réception.

» Dès que l'office du matin fut achevé, on entendit sonner la grosse cloche du chapitre qui faisait un bourdonnement merveilleux sous les cloîtres des cours et dans toute la campagne. Elle sonna pendant toute la cérémonie.

» Madame descendit du chœur avec toutes les dames chanoinesses en grand habit et toutes se rangèrent devant l'oratoire de l'Abbesse. Là il y avait une petite table sur laquelle on plaça deux grands pains et un bassin d'argent dans lequel on mit la carte généalogique avec les trois attestations, six cuillers d'argent, un surplis et un voile de toile de soie, enfin une pelote avec quelques épingles.

» Quand tout fut ainsi préparé, j'entrai dans l'église par la petite porte de côté. Celui qui portait la coupe était mon frère, le chevalier. Il marchait en tête avec les trois sergents du chapitre. Monsieur du Portail, qui devait jurer les quartiers, me tenait par la main et mon père s'avançait de l'autre côté. Au lieu d'une personne de qualité, c'était un laquais qui me tenait ma robe. Cela était permis pourvu qu'il fût bien propre.

» Nous passâmes devant Madame et les dames chanoinesses rangées devant l'oratoire et nous les saluâmes, puis nous ressortîmes par le grand portail pour aller à l'église de notre village où je saluai le Saint-Sacrement, baisai l'autel et fis une offrande de quarante-huit patars ou sous de Flandres. Puis nous rentrâmes dans l'église du Chapitre par le grand portail. Mon frère, qui portait la coupe, vint droit à Madame et lui présenta cette coupe qu'elle fit mettre sur la table par sa femme de chambre. Près de la table où étaient les pains, on avait placé un pupitre avec l'Évangile pour jurer les quartiers ; je me tins contre avec mon père et Monsieur du Portail.

» Le bailli vint pour lire à haute voix les titres écrits sur la carte généalogique ; il avait avec lui, pour le servir, son fils qui était joli homme et de bonne mine. Ce bailli, qui était de bourgeoisie notable et personne de bien et d'honneur, se nommait Langlois. Monsieur du Portail jura de cette manière :

» — Je jure que Mademoiselle d'Arraines, fille de Monsieur le marquis de Cœuvres et de Madame sa mère née Constance de Respons, étant qualifiée de huit nobles degrés représentés dans la carte, peut être admise en tout chapitre noble et illustre, sans bâtardise ni bourgeoisie.

» Je me mis alors sur le carreau posé devant Madame et je lui demandai le pain comme mon père l'avait demandé la veille. Madame me l'accorda de la même manière que j'ai dite tout à l'heure, puis elle demanda les pains, me les mit dans les mains, après quoi je les rendis au bailli qui les replaça sur la table. L'Abbesse, alors, commanda à sa femme de chambre, qui se tenait debout derrière elle, de lui donner le surplis qu'elle me mit en écharpe, en le retenant avec un cordon de ruban noir. Puis elle attacha le voile sur ma tête avec les épingles de la pelote et me remit les six cuillers d'argent. Je devais en donner deux à Madame en la baisant, une à chaque dame aînée en la baisant de même et baiser de même toutes les dames chanoinesses.

» On voulut bien trouver que je m'étais acquittée de ce devoir avec beaucoup de grâce et de bonnes façons. »

Je trouve en marge de ce dernier feuillet cette annotation curieuse :

« Les demoiselles qu'on reçoit donnent douze cents florins, j'entends la parenté ; il y en a deux cents qu'on met dans la coupe ; un cent est pour la maison de Madame et un autre cent pour la maîtresse chez qui la demoiselle chanoinesse va demeurer afin de subvenir aux frais du repas et des petites distributions, telles que une demi-pistole à notre trésorerie, un écu à l'église du village, un au portier de devant et un demi au portier de derrière ; un patacon [1] à notre grand clerc, douze patars à chaque sergent et deux patacons à chaque chapelain. »

Mlle d'Arraines fut ainsi successivement : *écolière de six semaines* ; exclue du chœur et n'ayant droit qu'au « petit banc ». *Écolière de première année*, ne pouvant mettre ses gants à l'église sans la permission de l'abbesse, s'asseyant sur

1. Ou *patagon*, monnaie d'argent originaire d'Espagne et valant à peu près un écu.

ses pieds comme pendant les six semaines, mais ayant droit à « un tabouret», quand on prêche dans la nef. *Écolière de seconde année*, avec place au chœur et voix au chapitre, — expression demeurée encore dans la conversation familière : c'est l'*année périlleuse* parce que l'écolière ne peut ni coucher dehors ni jouir d'un « mois de jeu », — de vacances. *Écolière de troisième année* libre de se promener sans demander la permission « à moins que ce ne soit pour aller dans le village ».

Quelques lettres, quelques feuillets que je résume, donnent l'impression de cette vie à la fois de couvent et de château.

« Pendant ces trois années d'école, dit quelque part M[lle] d'Arraines, les demoiselles ne peuvent porter à l'église ni dentelles, ni rubans de couleurs, ni gants, ni cheveux sur le front; elles doivent avoir des souliers noirs avec leur habit blanc. Mais, après vêpres, quand elles ont ôté leur habit d'église, elles peuvent mettre ce qui leur plaît, avec l'habit du monde. »

Les jardins du Chapitre étaient des délices; ils s'étendaient mêlés merveilleusement d'eaux, de bosquets, de parterres, de belles rampes balustrées coupant majestueusement les paysages. Au printemps, alors que Josèphe commença d'y vivre, ils s'épanouissaient en telles grâces que la rigidité de leurs lignes s'en trouvait parfois offensée. Auprès du château les quinconces se massaient bien encore en murs verts, épais, immuables, mais, plus loin, les taillis se libéraient, s'épandaient en frondaisons désordonnées, devenaient des coins mystérieux et frais de nature gardés seulement par les silences tantôt d'une nymphe de marbre, immobile, un doigt sur les lèvres, ou d'un sylvain de bronze à l'air effronté, dressant ses oreilles aiguës de dieu-bête.

Tendrement Josèphe aima ce jardin.

Tout au bout des longues treilles où le soleil chauffait de doux raisins et où les dames avec leurs écolières se promenaient en lisant des bréviaires, tout au bout des charmilles continuant les treilles, il y avait un grand saut de loup et, par delà, les pays s'ouvraient. C'étaient des creux vallonnés en profondeurs diverses que des violets et des bleus nuançaient différemment à chaque heure du jour et que de verts balancements d'arbres indécisement remuaient. Quelquefois M[lle] d'Arraines, sur la route qui longeait les murs, voyait passer des êtres lourds et las, aux faces courbées, argileuses comme les terres qu'ils retournaient pour d'autres. Quelques-uns chassaient devant eux des troupeaux hagards de bœufs ou de moutons qu'on amenait tuer dans les villes et ils dressaient leurs cous maigres pour surveiller cette viande de riches. D'autres hottaient des tas de légumes ou de fruits pour les bourgeois de Denain ; ils marchaient courbés sous leur faix, de sorte qu'il semblait qu'on vît courir une bottée de carottes ou trotter une cueillée de fraises. Josèphe s'amusait de voir se hâter ces vilains qui, lorsque leur charge n'était pas trop gênante, levaient leur bonnet pour la saluer.

Les paysans de Marans, elle les connaissait tous, les savait par leurs noms, leurs fonctions, au courant de leurs habitudes et de leurs histoires. Il fallait bien user les longs soirs d'hiver et M. de Cœuvres, bien qu'il eût été de la Cour, — et même peut-être à cause de cela, — aimait assez à conter ou à se laisser dire ce que faisaient ses mainmortables et ses tenanciers ; ils étaient des amis pour elle et elle ne s'était jamais ébahie de les rencontrer ; mais ceux qui passaient là, ces animaux hâves aux gestes de fatigue, aux pas écrasés, elle

ne pouvait concevoir que ce fussent des hommes. Pourtant le chevalier d'Estrées, son frère le lui avait assuré ; il lui avait même fait un grand discours sur l'égalité de la condition entre les mortels. Malgré cela, elle aurait eu une peine infinie à croire que Perrin,qui apportait du beurre à Mme d'Assignies, la chanoinesse chez qui elle demeurait, fût vraiment un être comme son père ou ses frères ni surtout, que Gotte, qui, chaque soir, relevait sa courte pointe, fût, tout de bon, une femme comme elle.

Mais, ce qui la surprenait le plus dans sa brusquement nouvelle vie, c'était d'avoir connu cette manière d'animal amphibie qu'on appelait le bourgeois ou l'homme du tiers.

Elle lit dans une de ses lettres :

« Ce qui ne se peut concevoir c'est la considération que toutes ces dames et principalement madame l'Abbesse ont ici pour un bailli et son fils, tous deux du nom de Langlois et qui sont traités par tout le Chapitre avec une bienveillance infinie, encore que ce soient des gens de la dernière condition, le grand-père receveur des aides et l'aïeul pis que cela. Malgré cela, ce Langlois est écouté et son fils parle et sait saluer comme s'il était quelqu'un. Il faut que nous vivions à une époque bien troublée pour que de telles espèces fassent en quelque façon figures de personnages et je ne m'étonne plus si j'ai entendu dire à mon père que le renversement de toutes choses est proche. Pour vous, mon frère, qui vous mêlez de philosophie, cette pensée-là n'est point pour vous toucher, et je ne serais pas étonnée de croire que vous jugez comme M. Langlois, le fils, qui s'émancipa, l'autre jour, de me dire que le génevois Rousseau et M. de Voltaire étaient les écrivains dont il prisait le plus les idées. Comme Dieu m'a fait la grâce de ne pas connaître les libelles de ces deux hommes, je n'ai pu disputer là-dessus avec lui, mais mon silence lui a bien fait voir que je n'entrais point dans son sentiment. »

A travers l'expression de ces hauteurs de race, — qui, pour l'époque, sentent déjà un peu la provinciale nourrie d'idées surannées : à la Cour on avait lu Rousseau et Voltaire..., et même Helvétius; — il n'est pas malaisé de découvrir entre les lignes, en faveur de cette « espèce » un peu de curiosité, d'intérêt, avec quelque chose d'indécisément tendre peut-être... du rose en pénombre.

Je ne puis citer toutes ces letres dont la forme à la fois enfantine et guindée déconcerterait le lecteur ; il faut en prendre la fleur pour avancer ce récit.

Le Chapitre formait avec ses vastes bâtiments un coup d'œil magnifique et singulier... Sa façade regardait le village dont l'Abbesse était *Seigneur*. Elle y exerçait la justice par l'intermédiaire des échevins qu'elle nommait elle-même ; elle nommait aussi le bailli et les sergents d'armes de Denain et d'Anchin. Cette façade était composée d'une quantité de jolies maisons toutes pareilles ayant par devant un jardin et disposées en un demicercle dont le palais abbatial occupait le milieu. Le grand parc s'étendait par derrière.

Chacune des petites maisons était habitée par une chanoinesse ; elles pouvaient y vivre à leur guise, se faire des visites et recevoir, sauf aux heures des offices. Josèphe logeait chez Mme d'Assignies, sa cousine par les Respons et dame *du Deus*. C'est là qu'elle devait attendre ses dix-neuf ans, époque où elle entrait « en ménage » et commençait à toucher les revenus de sa prébende. Nous verrons bientôt notre héroïne quitter avant ce temps pour la Cour, ses grandeurs et ses tragédies, l'existence calme et délicieuse du Chapitre.

Quoique « novice » on l'appelait *Madame la Comtesse*, ce qui paraît lui plaire infiniment.

Josèphe, qui avait du goût pour la

musique, devint bientôt la joie et l'âme d'un cercle aimable d'écolières et de chanoinesses. La petite maison de Mme d'Assignies s'illumina. Mlle d'Arraines jouait de la harpe *à la perfection;* il se trouva que deux novices et une jeune *dame ménagère* connaissaient très bien la guitare et le clavecin. Avec la permission de la Comtesse-Abbesse des concerts et même des bals s'organisèrent. Il ne faut pas oublier qu'un Chapitre n'était pas un couvent et qu'on n'y était soumise ni aux abstinences ni aux mortifications que la règle impose aux religieuses. Le Chapitre restait du monde et recevait souvent nombreuse et belle compagnie.

Ceci dit, je cite :

« On[1] m'a permis de faire entrer le ménétrier du village. Ce Vestris est borgne et a passé soixante ; il ne s'en vante pas moins de connaître les danses nouvelles, la contredanse ou le cotillon ; ce qui n'empêche qu'il ne nomme les *chassés, des flanqués.* Vous pensez si nous nous sommes diverties de ce bonhomme. Je donne comme rafraîchissement du cidre qui vient de nos pressoirs, un vin excellent que nous vendangeons dans nos vignes, et pour le solide des pâtisseries délicieuses que nous font nos cuisinières. »

Comme on n'avait pas toujours des hôtes pour servir de danseurs, on se rabattait sur les officiers du Chapitre, ravis d'un tel honneur ; quelques hobereaux du voisinage, gentilhommes à lièvre et vassaux des dames d'Ostrevant, étaient admis aussi, pourvus qu'ils fussent « propres[2] et de bonne compagnie ».

Mais celui qui paraissait un phénix dans cette disette de cavaliers, c'était justement ce fils de bailli, joli sous son costume noir de bourgeois, avec la cravate de mousseline blanche et seulement un œil de poudre dans ses cheveux bruns. Il savait le mieux du monde conduire une « colonne anglaise » ou tourner un compliment. Ces dames et les novices en raffolaient. « Cela ne tirait pas à conséquence », disaient-elles. Josèphe s'attendrit : c'était plus sérieux.

Si j'en crois les lignes enchevêtrées et inextricables des feuillets qui commencent les « Mémoires », la conversation sur Voltaire et Rousseau dont parle plus haut la comtesse Josèphe d'Arraines[1] ne fut pas si exclusivement littéraire et philosophique qu'elle veut bien le dire.

Qu'on se figure, telle m'apparaît cette scène, — un fond doré de bosquets, de coteaux mauves ; un ciel où meurt le jour sur des coussins écroulés de satin violet. Les arbres penchent des ombres vertes sur les bords rigides d'un canal qui s'enfuit entre leur rangée : ses eaux qui reflètent le firmament sont mêlées de clair et de feux, de façon qu'elles sont à la fois de fraîcheur et de flamme. Près de disparaître, le soleil se drape et se roule, s'étire et se débat dans des velours de pourpre et d'or, laissant voir juste assez de ses rayons pour représenter l'astre héraldique de Louis XIV, l'astre éblouissant de la monarchie qui va bientôt s'éteindre et se glacer dans la nuit, derrière les horizons. Ils s'avancent à pas incertains : l'un mâchonnant entre ses dents une rose qu'il a cueillie et qu'il n'ose offrir ; l'autre, Josèphe, tourmentant d'une main un peu émue son *affiquet* qu'elle a retiré du minuscule voile de dentelles posé sur sa tête. Cet affiquet est une sorte de longue épingle à deux bouts en même temps qu'un bijou charmant ; il porte à l'une de ses extrémités les armes de la chanoinesse,

1. Lettres.
2. Propre signifie là, bien tenu, convenablement vêtu.

1. On sait que les chanoinesses portaient et portent encore leur nom de baptême après leur titre, ce qui serait une faute d'éducation et un ridicule pour une femme mariée ou veuve.

à l'autre, celles du Chapitre. Quelquefois, par raillerie, on l'appelle *un mari*. C'est, en effet, le porte respect et la raison d'être dans le monde des chanoinesses.

Josèphe se souvient-elle de ce sobriquet en maniant la tige flexible du bijou ?

CE QU'ILS DISENT

LANGLOIS. — Je ne crois pas, en vérité, Madame la Comtesse, que j'aie jamais senti autant la douceur d'une soirée et le plaisir de la promenade.

JOSÈPHE. — C'est, Monsieur, qu'il n'y a rien qui soit d'un art si admirable que l'arrangement de ces bosquets et de ces eaux, et je ne pense pas qu'à Versailles même...

LANGLOIS. — Eh, Madame, Versailles est une cité de merveilles pour les princes de la maison royale et pour les seigneurs de la Cour, mais le voisinage de Paris et de toutes les conjurations qui s'y font en ce moment contre les justes réclamations de la nation...

JOSÈPHE. — Fi donc, Monsieur, vous parlez comme un philosophe et je n'ai jamais ouï dire de semblables choses, qui offusquent le sentiment, qu'à vous et à mon frère le Chevalier. Encore celui-ci peut-il...

LANGLOIS. — Vous entendez qu'étant homme de qualité, il a le droit de dire tout haut ce que nous devrions penser tout bas. Mais un jour viendra, Madame...

JOSÈPHE. — Ah, de grâce !

LANGLOIS. — Que vous avez raison et combien j'ai tort de mêler au concert ravissant que font ces ramages d'oiseaux et ces ramures d'arbres des pensées si loin de moi.

JOSÈPHE. — Pourquoi les exprimez-vous, alors ?

LANGLOIS. — Parce que Madame d'Assignies nous écoutait.

JOSÈPHE. — Et pourquoi réserver pour ma tante des discours qui doivent lui donner une si fâcheuse estime de vous-même ?

LANGLOIS. — Pour qu'elle n'entende pas ceux que je souhaiterais faire...

JOSÈPHE. — Si ma tante ne peut les entendre, il me semble que je ne le dois pas non plus.

LANGLOIS. — C'est que ce sont vos yeux qui les dictent et ses oreilles qui les recueilleraient. Divine Josèphe, s'il répugne au mortel sensible de révéler des feux qu'il sait ne devoir jamais être partagés, du moins éprouve-t-il quelque douceur à les sentir brûler, quel que soit le martyre qu'endure son être.

JOSÈPHE. — Mais, monsieur, voilà qui ressemble à un de ces sonnets que le vieux chevalier de Mauvoisin, celui qui prend si indiscrètement du tabac, débite le soir. Je pense que vous méditez d'envoyer quelque production au *Mercure* ou à l'*Almanach des Muses*.

M[lle] d'Arraines fait une révérence et puis s'en va sans que le fils du bailli ose la suivre. Ses hauts talons balancent un peu sa marche, les ruches de ses jupes de taffetas bruissent doucement dans l'herbe mêlant des murmures d'étoffes à des frémissements de feuilles ; elle tourne l'angle d'une quinconce et disparaît.

— Ah ! s'écrie-t-il, orgueilleuse, vous m'aimeriez si j'étais gentilhomme ou bien si vous étiez bourgeoise ou vilaine...

Il s'arrête, sourit : l'esprit du madrigal lui chuchotte cette pointe :

— Bourgeoise, passe... mais vous ne serez jamais vilaine.

Ce soir-là on dansait aux chansons chez la comtesse Marie-Dorothée de Wonsheim. « Danser aux chansons », cela voulait dire faire des rondes en les accompagnant en chœur de la voix. La duchesse de Bourgogne raffolait de ce plaisir qu'en 1782 on aurait trouvé un peu naïf à la ville comme à la cour. Mais nous sommes en province et le Chapitre en est encore aux modes de la Régence et aux idées de M[me] de Maintenon.

Un orage d'août tordait les arbres du parc et les faisait se plaindre avec des voix désolées ; la pluie mitraillait les petites vitres dans leurs carreaux étroits. C'était une de ces nuits de désordre et de délire où l'on sent la nature toute prête à se reprendre, à se reconquérir, si capable de secouer l'homme et son œuvre d'un seul coup de sa forte épaule.

« Nous n'avions[1] pas entendu sonner à la

1. *Mémoires*.



Le chapitre restait du monde, et recevait souvent nombreuse et belle compagnie....

grand'porte abbatiale, écrit Josèphe, mais un laquais vint dire qu'un gentilhomme, dont la chaise s'était rompue dans les chemins, demandait l'hospitalité au Chapitre avec M. son gouverneur et la faveur de présenter ses devoirs aux dames, ajoutant qu'il avait l'honneur d'être parent de Mme la comtesse d'Assignies et de Me la comtesse d'Arraines.

» — Comment se nomme-t-il, cet homme-là ? a demandé ma tante à qui l'on ne peut en imposer sur les alliances.

» — Madame la comtesse, a répondu le laquais, ce gentihomme m'a chargé de mettre le chevalier de Canaples aux pieds de Mesdames.

» — Le chevalier de Canaples ! s'est écrié la Comtesse ; sans doute il est de notre parenté et deux fois pour vous, Josèphe ; car, s'il peut se dire mon cousin et le vôtre par sa mère, il tient encore à vous par les d'Estrées étant le fils du Comte de ce nom. Qu'il entre et qu'il excuse le désordre de cet appartement.

« Pierre Langlois me regardait avec des yeux sombres. Je ne sais pourquoi je me sentis rougir. »

La porte s'ouvrit et l'on annonça le chevalier de Canaples.

Voici le portrait que Josèphe en fait :

« Il avait une figure très agréable et les yeux les plus vifs et les plus beaux du monde, avec un visage rond, plein et pâle, des traits délicats. Mais, par-dessus tout, il avait une taille noble, une bonne grâce parfaite et un air de seigneurie répandu sur toute sa personne qui marquait assez qui il était et le sang d'où il était sorti. Je n'ai jamais connu à aucun homme autant d'esprit qu'à celui-là, et pourtant j'ai causé avec Rivarol et Champcenetz ; c'est peut-être parce qu'il avait l'esprit de me plaire. »

Il semblerait que le sentiment léger d'intérêt, de curiosité éveillé pour Langlois dans le cœur de Josèphe dût s'évaporer assez vite devant ce brillant et séduisant cousin ; il n'en est pas ainsi et, durant le séjour de M. de Canaples au Chapitre, — séjour qui se prolongera deux mois, — nous verrons le petit bourgeois lutter contre le gentilhomme. Mais il avait affaire à un sentiment qui dominait tous les autres à cette époque : le préjugé de la naissance.

Quelques feuillets des mémoires laissent deviner dès lors l'état du cœur de la chanoinesse-enfant. Le manuscrit est caractéristique ; de larges ratures semblent à mesure regretter les confidences, des pages manquent, pour avoir été arrachées sans doute ; l'âme se défend contre cette confession écrite qui trahit son secret, elle revient à tous moments sur ses aveux. La grosse écriture est toute tremblée ; pourtant un quart de siècle s'est écoulé au moment où Josèphe fait ainsi l'inventaire de son passé.

Il faut nous représenter la vie singulière et, pour nous, incroyable, de cette jeune fille. Le matin elle est presque un prêtre ; dans son habit blanc, avec son surplis de toile fine, des parements et des neuds de ruban noir sur ses manches d'église, elle chante au chœur le graduel et les litanies, dit l'office et lit son bréviaire. Elle est tout près du ciel : de sa stalle en chêne luisant et sculpté elle voit l'intimité des cérémonies, si habituée au divin qu'elle conçoit Dieu à peu près comme un personnage plus grand et plus puissant que le Roi et dont elle est une des dames d'honneur. Aussi ne se familiarise-t-elle point, sa prière n'est pas une confidence, une conversation câline et suppliante, — comme on prie de nos jours, — ce sont des paroles réglées par l'étiquette ; elle fait son service auprès de Dieu comme elle le fera plus tard auprès de la Reine.

Puis elle quitte la livrée monastique, reprend les paniers, dégage du voile de blondes noires sa fine tête poudrée... le jour s'écoule en promenades, en goûters dans le parc, en noces villageoises auxquelles il faut se rendre à âne, déguisées

en paysannes. Le soir ce sont des soupers champêtres terminés par des illuminations improvisées et des bals. On ne néglige pas non plus l'amusement à la mode, la mystification.

« [1] Nous nous sommes bien divertis l'autre soir à mystifier Mlle Laforêt, ma femme de chambre. C'est une personne excellente qui possède beaucoup de goût et de jugement pour la lingerie, mais guère pour les autres choses de la vie. Elle compte quarante-cinq étés qui paraissent bien soixante hivers, a des cheveux gris, un nez trop grand et un manton que l'absence de dents a rendu trop court. Vous jugez, d'après cela, que c'est un abrégé des grâces. L'autre soir, M. de Canaples ayant voulu lui persuader de jouer un rôle dans une de nos pièces, nous demeurâmes confondus quand elle nous fit connaître qu'elle souhaitait depuis longtemps avoir cette satisfaction-là et qu'elle se contenterait fort bien d'être une des bergères dans la pastorale que nous préparions. Mon fou de cousin l'a prise au mot et nous l'amena hier soir en nymphe d'idylle avec des petits habits blancs et, sur l'oreille, un chaperon de fleurs. Elle tenait à la main un manche à balai en guise de houlette. Ce fantôme pensa nous faire périr à force de rire. Cependant, la pauvre Mlle Laforêt ne laissa pas d'être persuadée qu'elle était ravissante dans ce costume. Elle veut le garder pour me servir si Madame l'Abbesse y consent. La plaisante figure que ce sera là ! »

Pendant ces jeux de princes, Pierre Langlois, abritant sous les ombres des abat-jour ou derrière les paravents son front morose, assistait avec une hauteur sombre à cette joie futile des nobles ; par ce qui montait de pensées en lui, il se sentait s'élever au-dessus d'eux.

Joie triste et pleine de jeune et d'orgueilleux.

— Riez donc, monsieur Langlois, jeta en passant Josèphe d'Arraines. Vous faites là, je pense, une plaisante figure. Venez donc admirer les grâces de Mademoiselle Laforêt et la féliciter sur son costume.

— Mon Dieu, Madame, je ne suis pas là-dessus de votre sentiment et je vous dirai tout net que je n'ai point de plaisir à voir cette Laforêt aussi moquée. Encore qu'elle ne soit que votre servante, c'est une femme, madame la Comtesse.

Josèphe sentit la douce et dure leçon ; elle rougit interdite, fâchée d'être gênée dans son plaisir, gênée d'être blâmée dans sa faute.

Mais Langlois sortait de son ombre, s'adressait à la « bergère ».

— Ma bonne mademoiselle Laforêt, vous avez bien diverti ces dames qui vous en savent on ne peut plus de gré ; mais, croyez-moi, il n'est plus temps de continuer ce déguisement ; vraiment il ne vous sied pas.

— Vous pensez, monsieur Pierre.

— Certes, et vous pouvez m'en croire.

Dans le silence stupéfait sa voix vibra de belle audace ; la vieille fille, regardant autour d'elle, comprit peut-être et fondit en larmes, pendant que Josèphe, désolée, l'emmenait dans sa chambre.

— Quelle mouche vous pique, monsieur Langlois ? cria Mme d'Assignies.

— Morbleu, jura le chevalier, sur quelle herbe marchâtes-vous, monsieur le bailli en survivance ?

Mais il avait déjà trop de monde pour se fâcher ; il posa sur un pied, les doigts aux poches de sa veste de satin, détacha cette question comme une pichenette impertinente :

— Mademoiselle Laforêt serait-elle, monsieur Langlois, de votre parenté ?

Des pâleurs glaçaient le front et les joues du bourgeois, mais il ne céda pas.

— Monsieur de Canaples me fait l'honneur de me demander si cette servante est de ma famille. Je lui répondrai qu'il ne se trompe pas, attendu qu'elle fait

1. *Lettres.*

partie de la race humaine à laquelle nous appartenons tous, manants, bourgeois ou gentilshommes.

— C'est un sermon, railla Canaples ; sans doute que monsieur Langlois se destine à la cléricature ?

— Non, Monsieur, car je veux être officier.

— J'ignorais, Monsieur, que M. votre père fût gentilhomme.

C'était rappeler un des griefs les plus sanglants et des plus justes du tiers contre la monarchie : l'ordonnance du ministre Ségur exigeant quatre générations de noblesse pour obtenir les grades militaires.

Langlois pâlit encore.

— Je vous prouverai quand vous voudrez, Monsieur, que je sais aussi bien que vous tenir une épée.

— Là, là, crièrent les chanoinesses, qu'est cela et que prétendez-vous faire ?

— Jamais pareille impudence se vit-elle ?

— J'en rendrai compte à madame l'abbesse...

— Son père qui est si honnête homme...

Canaples dit, d'un ton vif :

— Voulez-vous que nous sortions, Monsieur ? Je vois bien que vous avez du cœur.

Mais Mme d'Assignies se levait, montrant soudain une dignité et une décision singulières :

— C'est assez, Messieurs, et voilà un débat d'une indécence qui ne se peut concevoir. Mon cousin, demeurez ici et vous, monsieur Langlois, retirez-vous au baillage où vous apprendrez de mes nouvelles.

Pierre Langlois fit une profonde révérence à la comtesse d'Assignies et, de la porte, d'une voix ferme il jeta au chevalier :

— Monsieur, je serai toujours prêt à recevoir vos ordres.

Un étonnement sourd étreignit le salon de la chanoinesse ; cette scène était inouïe pour l'époque. M. de Canaples avait fait deux pas en avant, un flot de sang montant à ses joues pâles. Il s'arrêta, souligna de dédain son sourire :

— Ce jeune homme a du bon, dit-il, il faut souhaiter qu'il devienne officier. Le Roi a besoin de braves gens.

Lettre de Josèphe
à Mme la comtesse Félicité de Verquigneux,
écolière de seconde année [1].

«... Vous pensez bien qu'après des événements pareils notre nuit ne fut pas trop bonne. A chaque instant je tremblais d'entendre un bruit sinistre. Quelle extrémité pour une jeune personne d'être ainsi la cause d'une querelle homicide ! Cela est de conséquence au moins et ne peut se concilier avec le ruban que j'ai l'honneur de porter. Aussi vous pouvez juger si j'ai senti du soulagement au matin quand Mlle Laforêt, cause apparente et innocente de toute cette noise, vint m'apporter les nouvelles. L'abbesse avait ordonné que M. le chevalier de Canaples demeurerait en prison dans sa chambre sous la garde de son gouverneur et d'un sergent de Denain qu'elle fit venir exprès, et pour M. Pierre elle a commandé à Monsieur son père de l'obliger de vider les lieux sur-le-champ, et qu'on ne le revît plus à Ostrevant, si, lui, bailli, voulait continuer de l'être.

» Ce jeune homme partit il y a huit jours et l'on dit qu'il va s'engager dans les troupes que M. de Bouillé rassemble en ce moment pour retourner aux Indes [2]. Il faut avouer que voilà bien du mystère pour peu de chose et qu'il ne se peut rien concevoir de plus mortifiant que cette aventure.

» Mandez-moi de votre côté celles qui peut-être vous sont arrivées aussi, durant que vous êtes dans votre famille, ma chère comtesse Félicité, et croyez que nul plus que moi ne s'inquiète de ce qui vous occupe et ne se réjouit de ce qui peut vous survenir d'heureux. »

1. *Lettres*.
2. En Amérique, vers 1782.

COMMENT ILS PARTENT

I

Au bout de la haute terrasse, balustrée sur la nuit profonde, Josèphe leva sa main frivole vers la grande palpitation des astres fébriles.

Canaples l'avait suivie et s'arrêta en même temps qu'elle.

A leurs pieds le parc plein de remuements légers d'arbres, la plaine aux ondulations longues, le silence mouvant des eaux, tout s'anéantissait dans une fosse de ténèbres, dans la mort de la terre sans nuance et mate. Au contraire, le ciel vibrait, vivait de tant de vies lumineuses, d'une si prodigieuse dispersion d'énergie qu'on sentait pleuvoir, en même temps que les ondées de feu des étoiles, l'ivresse magique des espaces.

Elle dit :

— Vous m'avez souvent essayé d'apprendre les noms et les mouvements divers de ces globes qui s'entre-croisent dans l'infini et j'admire qu'un homme de votre qualité, qui a tant d'études à poursuivre dans les académies où les jeunes gentilshommes ont coutume de s'exercer, ait pu trouver encore du loisir pour s'instruire dans cette science, la plus difficile et la moins habituelle de toutes. Mais dites-moi, je vous prie, quelle est cette belle flamme qui brille devant nous d'un éclat si bleu qu'elle paraît un de ces saphirs que ma tante d'Assignies doit me donner quand je serai demoiselle hors d'école ?

Canaples leva sa tête poudrée.

— C'est Vénus, dit-il simplement.

— Et cette croix singulièrement merveilleuse qui ressemble à celle que madame de Wonsheim a promis de me laisser par son testament ?

Le chevalier soupira :

— C'est le *Cygne*, Josèphe, et rien n'est si éloigné que ces constellations de ces vains bijoux dont votre esprit s'occupe. Mais apprenez que ces admirables clartés qui séduisent nos regards sont autant de mondes, à ce point distant de notre terre que leurs feux propres ou réfléchis mettent des siècles à descendre dans nos prunelles.

— Je sais cela, murmura-t-elle au hasard, et les bonnes sœurs de Marans, au couvent dont mon père est seigneur, me l'ont fait réciter autrefois dans la méthode du sieur Despautères.

— Mais savez-vous, aussi, belle Josèphe, que pas un de ces astres si beaux n'est doux à contempler comme vos yeux. Hélas! et je m'en vais partir et ne vous plus voir ; la parole que j'ai engagée à madame l'abbesse m'oblige à vous fuir.

— Pourtant, je vous aime, vous le savez.

Les doigts du chevalier tentaient de s'enhardir autour de la taille en pointe, raidie dans les taffetas et les fers du corsage. Josèphe l'écarta d'une chiquenaude d'éventail :

— Vous n'y pensez pas, mon cousin, et vous êtes ce soir d'une folie qui ne ressemble à rien. Je ne doute pas des sentiments que vous avez pour moi ; mais vous savez que nos parents ont sur nos établissements des vues qui ne concordent point du tout avec les vœux que nous pouvons former. Il faut que vous soyez de Malte, monsieur le Chevalier, et que vous fassiez bien des caravanes devant que d'obtenir la commanderie qui est réservée à ceux de notre maison.

— Et vous, ma cousine, vous passerez bien des jours à me regretter, sinon moi, du moins l'amour, en ce morne Chapitre,

parmi ces vieilles à l'âge desquelles vous égale votre croix.

Malgré la cérémonie de leurs discours, la peine de leurs cœurs se décèle dans leurs traits qui s'émeuvent, dans leurs attitudes qui s'inclinent. Elle a posé le bout de ses doigts fins sur le poing guipé de dentelles du chevalier, et leur marche enfantine et solennelle, — souvenir des leçons du maître à danser, — rythme l'accord de leur tendresse et la naïveté de leur chagrin. Mais les yeux de Josèphe, encore une fois se haussent vers le ciel qui tremble d'un frémissement d'or.

— Quand vous serez dans l'île rigoureuse ou sur votre galère à poursuivre les pirates barbaresques, vous ne songerez plus que vous eûtes du goût pour moi. Si cela est cependant, et qu'il vous souvienne de ce soir, je vous prie que vous m'enseigniez une étoile, de manière que, quand nous serons, vous là-bas, et moi ici, ou en quelque lieu que ce soit, nous sachions qu'à cette heure-ci, nous faisons même chose et que l'astre nous envoie à chacun un peu de nos regards qui se seront unis sur lui.

Canaples prit la petite main émue et la baisa d'une tendresse parfaite.

— Vous voyez, dit-il, — montrant de sa canne l'archipel du *Dragon* dans la mer Arctique immense et sans grèves, — cette petite et timide étoile qui se penche comme une tendre fleur céleste détachée du bouquet éblouissant que forment les autres.

La sombreur dorée du firmament éclaira le visage tendu de Josèphe, son nez et son front aux cinq pointes fines : les lointaines lueurs vibrèrent à travers les éthers de l'infini pour se poser sur la beauté de l'enfant.

Le chevalier continua :

— Tremblante et cachée comme le penchant qui nous entraîne, brillante comme votre beauté, douce comme votre âme, elle est, ô Josèphe ! la désormais chère étoile qui sera le guide de ma vie. Vous n'aurez qu'à jeter les yeux sur la voûte céleste pour savoir que mon cœur vous chérit uniquement, et les étoiles s'éteindront, je vous le jure, devant que mon amour ne meure, puisque les astres, après tout, sont périssables et que mon âme, elle, vivra toujours.

— Des mesures de violons passaient dans l'air du soir, comme des nefs harmonieuses, se perdirent dans l'océan rêveur de la nuit. Les fenêtres du salon de l'abbesse, étroites et hautes, sommées d'impostes rondes aux châssis éventaillés s'éclairèrent, s'ouvrirent et les cadences du « menuet de Lavau » résonnèrent au fond des vastes pièces.

— Rentrons, dit Josèphe, j'ai lieu de craindre que nous ne soyons querellés si l'on s'aperçoit de notre entretien.

— Que je serais mortifié d'être cause que l'on pestât après vous pour notre sortie.

Mais, à la porte des salons, la voix de Mme d'Assignies s'élève :

— Allons, madame la Comtesse, c'est assez prendre le frais sur la terrasse. Il vous faut, s'il vous plaît, maintenant venir lire votre bréviaire devant que de vous mettre au lit.

Et d'une fenêtre, M. de Port, le gouverneur du chevalier, crie en toussant :

— Monsieur le Chevalier, n'avez-vous point votre office à réciter ce vigile ? D'ailleurs il est temps de se coucher, vu que les chevaux sont commandés pour demain cinq heures.

Sous la lumière subite qui les glace, ils échangent des révérences. Josèphe laisse tomber un baiser du bout de son éventail, le chevalier fait le geste de le ramasser, et ses doigts en envolent un autre.

II

Non loin du saut de loup, sous des chevelures d'arbres, il y avait une fontaine. Un mufle de lion en distillait goutte à goutte des perles d'eau verdâtre, dont le rythme en tombant dans une vasque de marbre faisait une musique lente, répétée, infiniment douce, d'une mélancolie à pleurer comme elle. Une percée à travers le taillis donnait sur le paysage et laissait apercevoir une partie de la route.

Josèphe, appuyée d'une main sur le mascaron de pierre, se penchait un peu pour guetter. Elle portait un déshabillé du matin qui prouvait qu'elle avait dû gagner pied, au moment de sa toillette, sans prendre le temps de la compléter. Ses cheveux, qu'on venait de laver et de peigner, n'étaient pas encore poudrés; simplement rattachés sur la tête par des rubans de couleur amarante, ils apparaissaient d'une nature adorable, dans l'éclat de leur blondeur.

Des pas vifs et légers se firent entendre sous bois, et soudain, écartant les branches, Pierre Langlois apparut.

Il était en habit de voyage, botté et éperonné, et la redingote à large collet, qui lui pinçait la taille et grandissait sa tournure, lui donnait un air militaire et plus mâle qui frappa les yeux de Josèphe.

Il dit, maladroit comme un amoureux:

— Je suis dans la dernière émotion que vous avez daigné prêter attention au mot de billet que j'eus l'audace de vous faire tenir hier au soir par Gotte, et je n'espérais point...

— Laissons, Monsieur, reprend-elle un peu fâchée. C'est à la considération de votre départ et parce que j'en suis un peu la cause, que j'ai voulu vous entretenir malgré la défense de ma tante. Vous voilà donc, Monsieur, sur le point de quitter ces lieux où vous vîtes le jour.

— Divine Josèphe, je les quitterai sans regret si je ne devais être en même temps privé de la lumière de vos yeux.

— Je sais, Monsieur, toute l'honnêteté des sentiments que vous avez pour moi.

— Ah, Madame, que parlez-vous de sentiments ! Si l'amour le plus pur, le plus désintéressé...

— C'est, Monsieur, que vous oubliez la distance qui nous sépare et le célibat que m'impose la croix que je porte...

Elle touchait d'un doigt coquet son *affiquet*.

— ... Autrement, je ne pourrais pas souffrir que vous m'entretinssiez de la sorte. Ni la décence, ni votre condition...

— Voilà bien où tendait votre discours, et vous m'aimeriez, Madame, si j'étais gentilhomme...

Il s'animait et devint dominateur.

— Oui, ces préjugés qui nous séparent et qui font hésiter votre penchant naturel, un jour viendra où ils n'auront plus de prix à vos yeux, où ils disparaîtront comme les vaines fumées d'un foyer prêt à s'éteindre. Et ce jour n'est pas si éloigné qu'il le paraît, Josèphe, tendre et unique objet de mes vœux, n'entendez-vous point les sourds murmures qui courent, ne prêtez-vous pas l'oreille à ces soupirs d'une nation généreuse qu'on veut mettre aux fers? Ah ! s'ils ne s'élèvent pas encore en une formidable et universelle clameur, croyez, Madame, que l'événement n'est que retardé, mais que le jour est proche.

Il se contint, s'apaisa :

— ... Ce jour-là, Josèphe, je serai peut-être assez haut pour pouvoir être écouté par vous sans offense... ou du moins j'aurai péri dans la plus grande

entreprise qui ait tenté l'audace d'un cœur et d'un amant sensible.

Dans ce décor de temps ancien, au bruit stillant de l'eau dans sa vasque verdie, cette scène dut être singulièrement étrange et grave des symboles qu'elle contenait : ce jeune bourgeois enthousiaste en qui déjà la RÉVOLUTION vivait toute et cette jeune noble penchée écoutant les premiers balbutiements d'une langue qui n'avait jamais été parlée jusqu'alors.

Elle demeurait interdite. Pierre Langlois fit ce que le gentilhomme n'avait pas tenté, l'un étant d'une génération qui devait tout souffrir, et l'autre d'une qui devait tout oser : il prit la petite main fébrile, — et tout d'un coup glacée, — et la porta à ses lèvres.

Josèphe revint lentement vers le Chapitre, son soulier de satin faisait jaser sèchement les feuilles d'août déjà tombées. Elle écoutait au loin le galop ardent d'un cheval sur la route sonore.



DEUXIÈME PARTIE

LA « FEMME DE LA REINE »

Il se produit à cette époque un changement considérable dans la vie de Josèphe. M. de Cœuvres, bien qu'éloigné de la cour, y avait conservé de puissantes relations. Il tenait à la famille d'Estrées et avait noué par là des amitiés avec les Polignac. Quand ceux-ci vinrent en faveur, soit bienveillance, soit besoin de s'étayer sûrement, ils jetèrent les yeux sur la jeune chanoinesse pour la placer auprès de Marie-Antoinette. Sa croix conférait à Josèphe le titre de Madame et une certaine liberté qui n'eût pas convenu à une jeune fille ordinaire, sans cependant lui donner assez d'importance pour l'empêcher d'accepter une fonction inférieure à son rang si elle eût été mariée.

Le service de « femme de la Reine » était assurément honorable ; il avait remplacé en plusieurs parties celui que faisaient autrefois les demoiselles d'honneur et conservait quelques-uns de leurs privilèges. Cependant, Mlle d'Arraines paraît s'être inquiétée de ne pas déchoir en l'acceptant ; elle revient assez souvent sur cette idée que sa charge pouvait être occupée par une personne de noblesse.

Ainsi elle note avec insistance, que Mme de Misery, première femme de chambre de la Reine, était fille du comte de Chemant, que sa grand'mère était une Montmorency et que « M. le prince de » Tingry l'appelait ma cousine, en pré» sence de la Reine. »

C'était à tout prendre une heureuse occasion pour une cadette qui n'avait pour tout avenir que la maigre prébende de chanoinesse d'Ostrevant ; c'était surtout, dans la pensée du marquis de Cœuvres, une aide puissante pour l'avancement de l'aîné, ce comte de Marans, alors capitaine au Royal-Dauphin, sur qui reposaient tous les espoirs de la maison.

On rêvait pour lui un grand établissement : un régiment d'abord, puis un commandement à l'armée, enfin le brevet de Duc, sinon la pairie. De lourdes privations, des acquisitions de terrains immenses, des dettes mêmes avaient fait de la terre patrimoniale une seigneurie capable de justifier ce titre hors de pair, et qui séparait des autres nobles.

Ainsi, jadis, de jolies filles qui cachaient à jamais leur beauté sous le voile des *récollettes*, des cadets qui se faisaient d'église ou allaient coloniser « les isles », toute une floraison vivace de jeunesses et d'énergies s'offrait et se sacrifiait pour cet idéal de grandeur et de dignité qu'on appelait LA MAISON. Ces poussées d'abnégation avaient fait la France grande.

Pourtant parfois le sentiment paternel hésite devant la rigidité de l'intérêt seigneurial. Ce fragment de lettre du marquis de Cœuvres à sa fille laisse, sous sa raideur



Versailles, en cette fin émue d'un siècle immense, était un lieu d'ivresse sentimentale...

percer un regret profond et touchant pour l'enfant qu'il juge sacrifiée.

... Je vous préviens, ma fille, des peines inévitables attachées à votre nouvelle carrière et je vous proteste, dans ce jour où vous jouissez avec transports de votre heureuse fortune, que si j'avais pu vous établir autrement, je n'aurais pas livré ma fille chérie aux tourments et aux dangers des cours.

Josèphe refait le même chemin qu'autrefois, quand elle vint du château de Marans au Chapitre pour « y demander le pain ».

Mais cette Josèphe-là n'est plus celle d'il y a trois ans ; elle est Mme la comtesse d'Arraines et elle a une manière de train de maison. Mme d'Assignies lui a donné pour l'accompagner une demoiselle hors d'école, la comtesse Stéphanie de Bruges, un vieil écuyer, une femme de chambre, Mlle Laforêt et un laquais monté sur un bon cheval. Le carrosse est aux armes d'Ostrevant timbrées de la couronne ducale.

Le vieil écuyer a des pistolets et une épée ; le laquais a un mousquet. Il faut craindre les troubles ; les paysans sont révoltés parce que « M. Necker a permis la circulation des grains et ils crient qu'on les affame. »

La comtesse Josèphe d'Arraines porte une robe noire en damas de l'Inde garnie d'hermine avec des paniers, bien qu'elle soit jeune fille. Sa croix est suspendue sur sa jeune poitrine par un ruban noir et elle a sur ses cheveux poudrés un chapeau d'amazone comme on en voit dans des portraits de Lawrence.

On voyageait d'une façon charmante, on mettait tout un jour pour faire six lieues par des chemins défoncés ; mais quel plaisir aussi de parcourir doucement ces routes de France si belles et si solitaires, de s'arrêter à son plaisir et de se sentir en intimité avec la nature, à la manière des bêtes patientes qui circulent dans les mottes et les creux de sillons !

Au commencement de l'automne elles étaient si douces, ces routes, sous la mélancolie dorée des grands bois pleurant d'humidité.

On couchait tantôt dans des hôtelleries et tantôt dans des maisons de gentilshommes « où une personne de qualité » était toujours assurée de trouver un » asile ». Et ce devait être une émotion délicate que de découvrir tout d'un coup, dans un recoin perdu de pays sauvage, une demeure « embellie par la Société, au » sortir des défilés et des rochers redou» tables, d'entrer dans une pièce brillam» ment éclairée où des sonates de clavecin, » le jeu, la conversation la plus honnête et » la plus choisie, sans compter un repas » excellent, faisaient promptement oublier » les incommodités de la berline et les » cahots des chemins ».

Un soir la petite troupe se trouve fort empêchée : des bois immenses, une contrée déserte, un moyeu qui ne tient plus que par miracle et des chevaux harassés qui refusent d'avancer. Un peu de nuit poudre déjà la cime des grands arbres. On n'entend rien, pas même ces bruits épars de troupeaux, de coqs, ces vagues frissons de bronze détachés d'un clocher qui révèlent une présence lointaine ou proche d'humanité. Ils s'arrêtent et se consultent, et la comtesse Stéphanie, qui n'est pas brave, commence à s'épouvanter.

— Eh bien, nous coucherons ici, dit Josèphe ; mademoiselle Laforêt, je pense que vous avez eu soin de faire mettre des provisions dans le coffre.

Enfin[1] nous aperçûmes un bûcheron qui s'en revenait avec son faix ; je crois que j'aurais embrassé le brave homme. Mais il ne me donna pas cette peine. C'est ainsi que la fortune passe souvent près de nous sans que nous nous en doutions. Il nous a proposé de nous conduire chez M. le chevalier.

Comme les chemins de M. le chevalier n'étaient pas fort bons, il fallut aller au pas et la nuit était noire quand le carrosse arriva devant un château antique et délabré dont on apercevait dans le ciel les vieilles tours.

Nous fûmes reçues avec une civilité qui ne se peut concevoir. Le maître de cette demeure, comme tous les gentilshommes de province, avait servi longtemps dans les armées du Roi sans avoir jamais atteint les hauts grades malgré sa naissance et sa bravoure, parce qu'il n'avait personne pour l'appuyer à la cour et faire valoir son mérite.

Il vivait retiré dans cette terre, content de sa croix de Saint-Louis et de la pension qu'elle lui valait, résigné à voir son fils recommencer la même vie obscure et son fils cadet se faire d'église. Il y avait des générations que cela se passait ainsi dans cette famille et dans des milliers d'autres semblables.

Après[2] le souper on me conduisit en me faisant toutes les honnêtetés imaginables dans une grande pièce où je devais coucher : on établit sur un trépied au milieu de la chambre une lampe d'Argant allumée et on me laissa seule. La comtesse Stéphanie était logée dans une autre aile et Mlle Laforêt fut installée sur un pliant dans un cabinet voisin.

Après mon bréviaire lu et mes prières dites, je me déshabillai et me mis au lit en laissant brûler ma lampe, car je n'avais nulle envie de dormir et, comme j'avais à peine jeté les yeux en entrant sur l'endroit où je devais passer la nuit, je me mis à le considérer plus attentivement.

Il y avait, placée juste en face de mon lit, une tapisserie à personnages sur laquelle mes regards s'arrêtèrent bientôt de manière à ne plus pouvoir s'en détacher.

C'était un point de Flandres dont j'eus d'abord, tant la trame en était usée et les couleurs déteintes, quelque peine à démêler le sujet. Pourtant on distinguait à la longue un édifice en forme de temple sur les marches duquel s'agitait une foule où les uns paraissaient enivrés et d'autres éperdus par la fureur du meurtre. Dans un des côtés, où une colonnade était figurée, on voyait un personnage coiffé d'un turban qui semblait exciter au carnage des soldats vêtus à la romaine et armés de piques, et, sur les marches du premier plan, les malheureuses victimes de cet ordre barbare roulaient pêle-mêle, atteintes ou poursuivies par les fers homicides.

Je pensai à la fin que cette tapisserie devait représenter le massacre des Innocents et je fus confirmée dans mon sentiment par l'expression déchirante d'une femme qui élevait un enfant entre ses bras et semblait le tendre hors du cadre pour le ravir à la fureur des sicaires d'Hérode. La figure et tout le corps de la femme étaient mieux conservés que le reste de la tapisserie et on pouvait parfaitement distinguer l'expression d'horreur suppliante que l'artiste avait donnée aux traits de cette mère.

Tout d'un coup je m'avisai que l'infortunée me rappelait des traits depuis peu connus et déjà chers. Mme de Polignac m'avait fait tenir, en même temps que mon ordre de venir à la Cour, une délicieuse miniature de Sa Majesté la Reine Marie-Antoinette ; j'avais souvent regardé avec une respectueuse admiration les traits de la souveraine qui allait devenir l'arbitre de mon sort : je les comparai dans ma pensée avec ceux de cette femme ; c'était la même physionomie agréable et majestueuse, les mêmes cheveux blonds, le même air de grandeur et de bonté...

Comme je faisais réflexion là-dessus, je crus avoir un éblouissement : je portai la main à mes yeux, je frottai mes paupières... vains efforts ! Mes sens ne m'abusaient point ! Cette figure que je fixais depuis un moment semblait prendre vie, se mouvoir, descendre lentement les marches de la tapisserie. Ce prodige, d'ailleurs, se produisait d'une façon si naturelle, si *possible*, que, le premier mouvement de saisissement passé, je ne m'effrayai plus, attentive seulement à ce qui allait arriver.

Enfin la voilà hors du mur, au milieu de la chambre. Elle tend toujours l'enfant ravi aux bourreaux et sa bouche murmure ces mots dont l'intonation suppliante retentira toujours à mes oreilles :

— *Sauvez le Prince ! — Sauvez la tige de Jessé !*

Puis la figure s'éloigne, se rapproche de la

1. *Lettres.*
2. *Mémoires,*

tapisserie, gravit les marches... *se remmaille*, s'immobilise à sa place.

Je fus pendant près d'un quart d'heure privée de toutes mes forces et hors d'état d'appeler à moi. Enfin, ma femme de chambre vint : n'osant confier mon aventure à cette fille, je lui dis seulement que je me trouvais un peu mal et qu'elle demeurât près de moi toute la nuit.

J'affirme que j'étais bien éveillée, que je raisonnais parfaitement toutes les phases de cette vision si étrange et que je ne fus le jouet ni d'un délire de l'imagination ni d'un cauchemar du sommeil.

Le lendemain, l'hôte de Josèphe s'enquiert si courtoisement d'elle et de la façon dont elle a passé la nuit qu'elle n'hésite pas à surmonter un sentiment de honte et à lui raconter ce qui s'est passé.

Elle s'attendait à des moqueries et craignait de s'entendre traiter d'esprit chimérique ; mais le chevalier, bien loin de sourire, l'écouta d'un air sombre.

— Cela, conclut la chanoinesse, est d'une folie qui se conçoit à peine, et je suis mortifiée de vous avoir entretenu un instant de ce qui est sans doute une imagination.

— Point du tout, répond-il, et c'est à moi, Madame la Comtesse, d'être confus de mon incivilité. — Moins pauvre, je vous aurais offert un appartement plus digne de vous ; mais vous avez pu vous apercevoir que cette demeure n'est pas celle de Plutus, et je crois qu'il pleut partout ailleurs que dans la *chambre d'Hérode*.

— Laissons cela, Monsieur, et c'est vous qui m'avez commandé de vous faire ce récit.

— Il est fort extraordinaire et plus peut-être que vous ne pensez. Mon père eut dans sa première jeunesse une conversation assez étrange avec un des personnages de cette tenture et dont les augures ne furent pas trop favorables pour le bien du royaume...

Il n'acheva pas, poursuit Josèphe, — après avoir rapporté cet entretien un peu plus longuement qu'il ne faut, — et, m'ayant renouvelé ses excuses d'un si mauvais gîte, il demeura le reste de la matinée, que je passai près de lui — (car ma berline avait fort besoin des soins du charron) — dans la dernière préoccupation.

Comme enfin, l'après-midi, je me préparais à reprendre ma route, j'entendis dans la cour un bruit de voix confus en même temps qu'une fumée fort épaisse s'élevait en tourbillons. Je sortis et j'appris que le chevalier avait fait détendre cette tapisserie vers l'heure d'une heure pendant que nous étions occupés à dîner et qu'il avait commandé qu'elle fût brulée sans rémission.

Mais que devins-je quand, de cette étoffe que la flamme en la tordant semblait rendre vivante et douloureuse, j'entendis distinctement sortir des soupirs et des sanglots, comme un écho lointain de voix gémissantes qui semblaient se plaindre et souffrir... ?

Josèphe termina son voyage sans autre aventure et, faisant un détour pour ne point traverser Paris, arriva à Versailles un soir de novembre. Elle descendit à l'*hôtel Fortisson*, rue des Bons-Enfants, où Mme de Polignac demeurait avant qu'elle ne vînt habiter au château le bel appartement que la Reine lui donna.

Comme il advient encore aujourd'hui aux provinciaux nouveaux venus à Paris, la petite Picarde paraît avoir quelque désillusion au premier aspect de Versailles.

On me l'avait tant vanté, écrit-elle[1], on m'avait tant éblouie de ses pompes, du spectacle enchanteur du palais, de la richesse pittoresque du parc et des environs, qu'on m'avait fait rêver des impossibilités et croire à des merveilles supérieures au pouvoir de l'homme, mais non à son imagination.

Pourtant, Josèphe, sans se hâter d'aller faire sa visite à Mme de Polignac, parcourt incognito la ville et les jardins, dont les majestueuses beautés la ravissent enfin. Trianon surtout l'attire ; Trianon, c'était

1. *Lettres.*

alors le bibelot, la préoccupation... et aussi le scandale à la mode.

On faisait sur ses magnificences et les prodigalités de la Reine les contes les plus absurdes ; des ennemis sûrs l'appelaient le *Petit Vienne*. Toute la France parlait de Trianon.

Josèphe et la comtesse Stéphanie suivent un chemin d'une « sauvagerie » naïve, faisant d'inutiles et charmants détours sous des pins, des mélèzes, toute une pépinière d'arbres et d'arbustes apportés d'Autriche. Des gazons étendaient entre des bouquets de bois leurs nappes molles et vertes ; des vaches y paissaient, agitant doucement l'argent de leurs clochettes. Tout — même le ciel, d'une teinte nacrée de perle — semblait factice, gouaché d'un pinceau délicat, en ces lieux qui, pour les contemporains, représentaient « une nature agreste ». La brise d'automne qui tremblait doucement dans les cimes des hêtres secouait si délicatement les feuilles de rouille et d'or qu'elles planaient longuement dans l'air comme des ailes avant de s'arranger mollement sous les pieds comme des tapis.

Les deux chanoinesses errent, charmées, étonnées, provinciales, parmi ces nouvelles délices.

— N'est-ce point divin ? s'écrient-elles à chaque pas. On se croirait véritablement dans un lieu champêtre, dans quelqu'un de ces vallons habités par d'heureux bergers et que Delille a si mélodieusement chantés.

Toutes deux, cependant, regrettent que l'on n'ait pas édifié un tombeau sous les feuilles pleurantes du saule.

Une femme s'avance, suivant le sentier tortueux qui mène au hameau. Elle est vêtue d'une redingote longue à triple collet que ferment de gros boutons de métal ciselés ; sur sa tête est un chapeau « à la duchesse », aux larges ailes et d'une forme qui rappelle un peu ceux des hommes, mais empanaché de plumes hautes, retombantes et multicolores. Des gazes légères, d'une mollesse et d'un flou charmant, caressent comme une nue son visage et son cou ; leurs reflets s'harmonisent avec la poudre des cheveux et donnent à cette apparition une grâce aérienne. Elle tient à la main une badine légère.

Un valet de pied suit, à quelques pas.

La démarche est molle, envolée, cadencée, comme si cette promeneuse se laissait aller au balancement de ses hauts talons ; mais, dès qu'elle a aperçu les deux femmes, elle semble changer son pas qui se presse, se relève et prend une charmante majesté.

Averties par un instinct, dominées par *l'air* de la passante, les deux chanoinesses s'effacent, se rangent sur les côtés du chemin.

La dame les salue d'une amabilité de tête ; elles demeurent ravies de son teint éclatant, de l'éclat entrevu de ses yeux.

Et soudain, des profonds de la mémoire, monte et s'élève le souvenir de ce fantôme de tapisserie entrevu par Josèphe dans le manoir du chevalier ; mentalement, elle le compare à celui du portrait envoyé par Mme de Polignac. La petite comtesse s'écrie :

— Mais c'est la Reine ! Nous venons de voir passer la Reine !

— Quoi ! sans suite, sans même une dame ; impossible !

— C'est la Reine, vous dis-je ! A défaut de mes yeux, mon cœur l'a reconnue !

Quelques jours plus tard, la comtesse d'Arraines se présente chez Mme de Polignac :

Elle[1] venait de se lever, me reçut à sa toilette dans un déshabillé blanc comme la neige. Une rose placée dans ses cheveux bruns dépoudrés en avivait le doux éclat; elle n'était pas réellement jolie, mais personne jamais n'eut tant de charme ; ses belles dents riantes, son sourire de bonté, son teint frais et enfantin lui en donnaient un qui était infini. Ce qui me frappa le plus en elle fut l'idée que je voyais une princesse qui se préparait à jouer un rôle de bergère ; une grâce négligée, qui se cachait dans chacun de ses mouvements, la rendait plus charmante encore que belle. Son caractère ne démentait pas sa figure ; ce qui en était la base, c'était une égalité d'humeur, un calme aimable qu'aucune situation, aucune circonstance ne pouvaient altérer. Son maintien, ses actions, sa conversation et jusqu'au son de sa voix, tout se ressentait de sa douceur...

La Duchesse me dit que la Reine viendrait sûrement la visiter dans la soirée, et qu'elle pourrait me présenter, puisque mon brevet était signé. Elle me pria pour le soir à souper dans sa chambre avec elle. Quand elle ne donnait pas à dîner à la Reine, au comte d'Artois et même au Roi, elle mangeait seule, sur une petite table qu'on lui dressait, un repas qu'un valet de pied montait dans un panier des cuisines du Roi. C'étaient là de grands régals pour elle.

Nous avions à peine achevé le fruit qu'on vint annoncer M. le duc de Guines ; nous passâmes dans le premier salon et Mme de Polignac me présenta un gros seigneur qui paraissait près d'éclater dans son habit trop étroit et dans sa culotte trop remplie. A Versailles, il passait pour un des hommes les plus aimables de la Cour et je connus bien tout de suite que c'était justement, car il déclara que j'étais charmante et que j'irais aux nues.

Un instant après, on annonce M. de Vaudreuil. « Il avait, dit Josèphe, infini- » ment d'esprit et de grâces et tant de » bonheur dans ses pensées et dans la » façon de les exprimer qu'on pouvait » être quelquefois dans le doute si c'était un grand seigneur qui parlait. » Avec lui venait le baron de Besenval ; « c'était » un brave Suisse, poli, spirituel, d'une » figure agréable. Il avait de la gaieté et » beaucoup de liberté dans ses discours. » Encore qu'il se vantât qu'elle lui avait » bien des obligations, Mme de Polignac » était assez froide avec lui. »

Josèphe, participant à l'opinion du temps qui était favorable à Besenval, lui montre souvent de la sympathie dans ses souvenirs. Mieux connu aujourd'hui, il donne l'impression d'un mélange d'esprit allemand, jovial et lourd, et de cautèle italienne.

On passa dans la grande galerie de bois construite à l'extrémité de cette aile du palais qui regarde l'orangerie. Au fond s'élevait un billard, à gauche était une table à jeu pour le *quinze*, à droite un piano. On jouait, on faisait de la musique ou de la tapisserie, on découpait des estampes, on parfilait des étoffes de soie ou des galons d'or et d'argent.

« Il semblait qu'on fût à cent lieues de la Cour. »

La conversation s'engage aussitôt, brillante, méchante.

COMMENT ILS CAUSENT

Mme DE POLIGNAC. — Eh bien, jouera-t-on le *Mariage de Figaro* ?

VAUDREUIL. — Beaumarchais l'affirme ; les rôles sont distribués à la Comédie.

BESENVAL. — Et je vous garantis, moi, que le Roi ne cédera point. Le Roi ne dispose pas de beaucoup d'idées ; c'est une raison pour qu'il tienne à celles qu'il a.

VAUDREUIL. — Beaumarchais m'a dit l'autre jour : « La pièce sera jouée, fût-ce dans la chaire de Notre-Dame. J'en fais mon affaire. »

Mme DE POLIGNAC. — Ce que vous me dites là est au-dessus de ma portée.

VAUDREUIL. — Pourquoi répétez-vous

1. *Mémoires*.

toujours cela, ma cousine? Il y a tant de gens qui s'épuisent à vouloir se donner de l'esprit; vous faites les mêmes efforts pour paraître une sotte.

Mme DE POLIGNAC — Mais enfin! le Roi est le maître.

BESENVAL. — Un Roi de France n'est le maître que quand il a une maîtresse.

VAUDREUIL. — Il y a des maîtresses légitimes.

DUC DE GUINES. — Oui... Madame de Pompadour.

VAUDREUIL. — Est-ce cette nouveauté que vous rapportez de Londres, monsieur le duc?

BESENVAL. — Une nouveauté qui en revient, une vieillerie qui y va.

DUC DE GUINES. — Qui donc?

BESENVAL. — Le comte d'Adhémar. Il est nommé ambassadeur.

DUC DE GUINES. — Montfalcon? Un homme de rien! sorti des bas emplois!

VAUDREUIL. — Je puis vous assurer que sa naissance vaut mieux que sa personne : il est de la maison de Grignan.

DUC DE GUINES. — Parce qu'il n'y a plus de Grignan pour dire le contraire.

VAUDREUIL. — Chérin a vu ses papiers.

BESENVAL. — Le comte d'Adhémar sera ambassadeur, n'en doutez pas. Il a, pour obtenir ce poste, la meilleure et la plus puissante des raisons.

VAUDREUIL. — Laquelle?

BESENVAL. — Ne savez-vous pas qu'il excède la Reine? Elle s'amusa un moment de sa voix chevrotante et de son costume de Colin dans le *Devin de Village*; mais il a trop compté sur de tels avantages.

Mme DE POLIGNAC. — De sorte que...

BESENVAL. — De sorte que l'ambassade à Londres est, après tout, une manière aimable d'exil...

DUC DE GUINES. — Avouez que voilà une façon de choisir des ambassadeurs qui ne peut être qu'utile au bien des affaires publiques.

M. de Polignac vient d'apparaître au bout de la galerie : sa haute élégance, un air d'indifférence et d'amabilité, ses manières franches, dissipent un moment l'atmosphère de médisance qui a rempli la pièce; derrière lui se glisse, avec des yeux distraits et des gestes renverseurs de myope, cet étrange abbé de Balivières, le plus sot des hommes d'esprit; Champcenetz, moitié grand seigneur, moitié homme de lettres, avivant d'un bégaiement léger, qui les grave, les traits fins de sa conversation; le comte d'Esterhazy, une créature de la Reine dépendant étroitement d'elle, mais sans influence ni considération. Avec eux arrivaient encore Mme de Châlon, sa belle-sœur, Mme d'Andlau et la comtesse Diane de Polignac.

On s'assied, on se pose.

Les bougies, dans leurs appliques, jettent sur les boiseries claires des murs, sur les meubles aux bois blancs ou roses, les étoffes brochées aux teintes pâles, les paravents peints de fleurs et de danses, un velouté de lumière que les saxes et les sèvres, groupes, statuettes, corbeilles, flambeaux, accueillent et renvoient amortie.

VAUDREUIL. — Est-ce vrai, Champcenetz, que votre ami, M. de Rivarol, ait pensé être assommé l'autre jour à coups de bûches dans la rue de la Surintendance?

CHAMPCENETZ. — A coups de bûches! Remarquez, Messieurs, comme l'imagination de Rivarol grossit les objets : je gagerais que cette bûche n'est rien autre chose qu'une canne.

BESENVAL. — Ah! fort bien. — (*Bas à Mme de Polignac*). — Dites-moi, madame

la Duchesse, la Reine doit venir ce soir ?

Mme de Polignac. — Sans doute ; Sa Majesté a eu la bonté de se faire annoncer pour neuf heures.

Besenval. — Lui avez-vous parlé de M. de Lamoignon ?

Mme de Polignac — Mon Dieu, que cette politesse m'excède ! Ne peut-on me laisser en repos ?

Besenval. — Songez, Madame, qu'un ministre fait par vous déclare votre pouvoir de la manière la plus éclatante.

Mme de Polignac. — Je vous hais à la mort : vous voulez me sacrifier. Laissez-moi vivre comme je suis.

Besenval. — Vivre, la belle affaire ! Le premier venu s'en acquitte ; mais diriger, mener toutes choses sans paraître, sentir que l'on peut tout et sembler ne priser rien, voilà le rare, voilà le voluptueux pour une femme d'esprit.

Duc de Guines, *qui a entendu la fin de la phrase.* — Cela est presque du Valmont des *Liaisons dangereuses*.

Comtesse Diane. — Fi donc, Monsieur, osez-vous bien parler ici et devant cette enfant d'un livre pareil ?

L'Abbé de Balivière. — Je n'ai pas lu cet ouvrage, mais son titre m'a fait rêver ; est-ce que M. de La Clos l'a choisi à cause de son intimité avec Monsieur le duc d'Orléans ?

Vaudreuil. — Bravo, l'abbé !

Mme de Polignac. — Mais vraiment, cela est tout à fait joli pour l'abbé de Chesapeake[1] !

L'Abbé. — Eh ! Madame, on m'assénera donc toujours cette malheureuse baie sur la tête. Il est bien permis à un ecclésiastique de prendre une expression de géographie pour une fonction religieuse.

Vaudreuil. — Surtout quand c'est un bénéfice.

Besenval. — N'est-ce pas un évêque qui prit le Pirée pour un homme ?

Duc de Guines. — Mais non, baron, c'est un singe !

Mme de Polignac. — Eh là, Messieurs ! Mais voilà de l'esprit qui ressemble à l'Encyclopédie.

Champcenetz. — C'est leur dire qu'il est lourd, Madame.

Duc de Polignac. — C'est vrai que nous raisonnons comme des nouvellistes du café Procope, et Mme la comtesse d'Arraines, que voilà, doit nous trouver bien libertins.

Tous les yeux se tournèrent sur Josèphe ainsi désignée et, dans ce brusque silence, on entendit la voix de Besenval, qui s'était rapproché de la jeune fille et la renseignait sur la cour.

Besenval. — Je vais vous mettre au courant : ayez un jockey anglais, un chapeau-bonnette, un corsage puce, une jupe puce, des rubans puce. Parlez de la Constitution, des droits de la nation et présentez-vous avec confiance. Voilà tout ce qu'il faut aujourd'hui pour réussir à la Cour.

Mme de Polignac. — Allons, baron, n'allez pas nous décrier dans l'esprit de la comtesse Josèphe.

Mme de Chalon. — C'est un homme affreux.

Un mouvement se fit à la porte de la galerie ; la Reine entra sans se faire annoncer. On avait établi chez Mme de Polignac la même étiquette qu'à Trianon, et, quand Marie-Antoinette arrivait, ni le piano-forte, ni les métiers de tapisserie, ni

1. Pendant la guerre d'Amérique, on parlait beaucoup de la baie de Chesapeake, où évoluaient les flottes franco-américaine et anglaise : l'abbé demanda un jour à Mme de Polignac s'il ne pourrait obtenir du Roi ce bénéfice en cas que son titulaire vînt à mourir.

le parfilage ne devaient être quittés par les femmes, ni le billard ou le tric-trac par les hommes. Malgré le peu de cérémonial, le cœur battait bien fort dans la poitrine blanche et découverte de Josèphe.

Mme de Polignac amenait la tremblante à la Reine.

La chanoinesse fit une révérence profonde qui ne sentait pas trop son Chapitre de province, et la duchesse, en un compliment court et froid, comme c'était sa manière, la présenta en rappelant discrètement que M. le marquis de Cœuvres avait l'honneur d'être allié à la Maison de Lorraine.

Marie-Antoinette, même pour les présentations les plus indifférentes, avait renoncé au *marmonnage* ordinaire adopté par les princesses et accueillait toujours d'une phrase aimable la présentée ; elle dit à Josèphe, en répondant à l'allusion de Mme de Polignac :

— Mon frère assure qu'il y a trois cents ans que notre famille a cette prétention. Mais une bonne servante du Roi doit avoir un mérite plus réel que celui d'être ma parente.

C'était, déclare le mémorialiste, la faveur déclarée, éclatante, et quelques-unes autour de moi se mordirent les lèvres. Cette parole me fit dix ennemis et ne me valut jamais un avantage. Ainsi la Reine, par une affabilité excessive et quelquefois imprudente, éveillait des espérances ou des rivalités qui souvent tournèrent à son désavantage. Pour moi, qui ne formais pas de desseins ambitieux sur ses bontés, cela ne fit que développer dans mon cœur l'attachement qui y était tout près d'éclore. Mme de Polignac me souffla à l'oreille :

— N'est-ce pas qu'on a envie de lui avancer un trône ?

De tous mes yeux éblouis, je contemplais l'auguste maîtresse qui daignait m'accueillir de la sorte. Même dans les instants comme celui-ci, où elle cherchait le plus à ne paraître qu'une femme aimable, elle avait la figure et le port d'une reine de France. Sa peau était admirable, ainsi que son cou et ses épaules, et ses mains et ses bras aussi beaux que ceux d'Anne d'Autriche. On n'a jamais fait la révérence avec tant de grâce, saluant dix personnes en se ployant une seule fois et donnant de la tête et du regard à chacun ce qui lui revenait. Ses yeux étaient doux, son sourire aimable ; ses traits, sans être réguliers, avaient un agrément infini. La blancheur de son teint les embellissait et donnait à son visage un éclat éblouissant.

Elle me montra toujours une bienveillance pleine de dignité et pour ainsi dire maternelle, et elle y joignait une politesse affectueuse qui la rendait plus vénérable en la faisant encore plus aimer.

C'est une enthousiaste et une fidèle qui écrit ; pourtant, au physique, la ressemblance est parfaite. Il suffit pour s'en convaincre de la contrôler par les portraits, les gravures et les mémoires du temps.

Le méchant comte de Tilly glisse bien qu'il n'est pas sûr « que son nez fût celui de son visage », mais c'est un frondeur et il n'a guère trouvé que cela à dire.

Dès que la Reine a paru chez Mme de Polignac, le fragment des mémoires de Josèphe reflète l'influence de sa présence. La conversation se fait sautillante, décousue, voltige d'objets en objets. Elle provoque la médisance, réclame l'historiette du jour, le récit adroitement gazé du scandale nouveau. Les courtisans s'animent à ce jeu ; la Reine s'y passionne.

Mais voici que l'on se groupe, que l'on se mêle pour d'autres divertissements, la *guerre pan-pan*, *colin-maillard* ou des danses ; la souveraine s'amuse comme une mortelle, et parfois si éperdument qu'elle oublie sa taille, une seconde de plus qu'il ne faudrait, entre les doigts du duc de Coigny.

Quand Josèphe rentre coucher pour la dernière fois à l'*hôtel Fortisson*, elle est, dans le fond de l'âme, un peu étonnée de cette soirée et l'on sent qu'elle s'atten-



Rentrons, dit Josèphe…

dait à un autre genre de majesté chez la Reine. Elle a consigné un court dialogue de Marie-Antoinette avec Champcenetz, dont le dernier mot sonne assez sinistrement à la fin de cette folle soirée.

On vient de parler du duc de Lauzun, qui est à Londres et qui achève de s'y ruiner.

— Au moins, ricane Vaudreuil, on ne dira pas de lui qu'il a été y apprendre à penser.

— Non, s'écrie la Reine, mais à dépenser !

— Ma foi, Madame, murmura Besenval, Votre Majesté nous confusionne. Si les rois se mettent à avoir de l'esprit comme cela, qu'est-ce qui restera au peuple ?

— Eh, mon cher baron, a riposté Champcenetz, il lui restera la royauté.

Par une attention délicate, la Reine voulut que Josèphe fût *présentée* avant de prendre son service auprès d'elle. La naissance de la chanoinesse lui donnait ce droit, mais sa charge un peu subalterne aurait soulevé des difficultés d'étiquette que l'on tourna ainsi.

Nous n'avons trouvé dans les feuillets de la chanoinesse, ni dans la liasse des lettres rien qui se rapporte à cette présentation. Elle dut se faire dans les petits appartements et sans grand appareil. Cette cérémonie était suivie de quelques autres, qui établissaient et complétaient la personnalité nouvelle ainsi agrégée à la Cour; par exemple, une quête dans la chapelle du château. Nous possédons un récit de Josèphe à ce sujet : il a le mérite de nous faire revenir à la partie romanesque de cette histoire.

La chapelle de Versailles [1] offrait, ce jour de Noël là, un aspect vraiment admirable. Comme c'était leur habitude pour les grandes fêtes, le Roi et la Reine étaient descendus dans le bas, laissant leur tribune ordinaire aux dames en grand habit, étincelantes de diamants; on disposait un prie-Dieu et deux fauteuils pour les souverains; de chaque côté du prie-Dieu se tenaient les aumôniers et les gardes de la manche.

Puis venaient Monsieur, Monsieur [1], comte d'Artois, et les princes; enfin, les officiers et les dames titrées se plaçaient dans le fond sur des tabourets et des banquettes.

J'étais bien émue; j'avais été désignée pour faire la quête : c'était un honneur réservé à la dernière dame présentée. Je me serais passée de cette gloire. On ne peut s'imaginer quelle difficulté et quel danger c'était que cette quête avec l'encombrant, l'immense panier à promener à travers les sièges et les étiquettes, et la sollicitude de ne pas se tromper entre tant de princes. D'aller à l'un avant l'autre, il n'y fallait pas songer et l'on se serait perdu pour toujours.

Depuis la veille, je répétais mes révérences avec un maître à danser, le bon Trivulcio. Il m'avait bien montré la différence de plongeon entre celui pour le Roi et celui pour Messieurs les princes, mais je n'avais encore pu bien me caser dans la tête, — ou plutôt dans les jarrets, — la nuance à observer entre ce qui était dû à un duc et pair et un duc à brevet. Cela me mettait dans un état à faire peine. Je n'en dormis pas de la nuit. C'était véritablement une épreuve redoutable et il fallait posséder un privilège de naissance et l'assurance que donne le sentiment du rang pour oser affronter tant de regards et, sans doute aussi, tant de caquets.

On me fit signe que c'était le moment et je me levai toute raidie, tenant entre les doigts la petite bourse que je devais présenter à tant de Grandeurs.

Je m'avançai vers le Roi; c'était la première fois que je voyais Louis XVI. Je fus frappée de la douceur de Sa Majesté. Assis dans son fauteuil, son embonpoint, loin de lui nuire, lui donnait une dignité singulière et simple, que le balancement de son corps lui faisait perdre un peu quand il marchait. Je me souviens que ses regards se portèrent sur les miens avec l'indécision des yeux du myope : ma révérence ne gagna rien sans doute à cette

1. *Mémoires.*

1. C'est le titre exact qu'on donnait aux princes issus directement du Roi ou du Dauphin. Ainsi on disait M. le duc de Berry parce qu'il était de la ligne collatérale. Pour le frère aîné du Roi, on disait Monsieur tout simplement, ce titre désigne ici le comte de Provence.

attention royale, mais je m'en acquittai tout de même assez bien.

La Reine avança la main pour mettre dans ma bourse : il me semble la voir encore, et sa belle façon de porter la tête et de vous fixer de ses yeux vifs et riants. Ils m'inondèrent de leur bonté et me réconfortèrent. Je passai plus légèrement devant les frères de Sa Majesté, même devant M. le comte d'Artois, qui me considérait pourtant avec une attention déconcertante. Je sus le soir même qu'il m'avait fait l'honneur de me trouver jolie et de le dire. Mme de Polastron en pensa prendre la jaunisse.

Je poursuivis ma course. On ne pouvait donner que de l'or à cette quête, qui produisait souvent des sommes considérables ; mais que de jeux de physionomie différents, que de sentiments contraires chez les uns et chez les autres au moment de déposer l'offrande ! L'un, prodigue, avide de faste et dédaigneux de compter, plongeait sa main dans sa poche, en retirait une pincée de pièces, la laissait tomber en cascade tintante ; celui-là, de fortune mince, amenait péniblement le demi-louis qu'il avait envoyé chercher par son laquais le matin chez un ami. Je vis un cordon bleu, connu pour son avarice, chercher dans sa veste quelque chose qu'il glissa d'un doigt furtif dans les plis de mon aumônière. Quand je l'ouvris, quelques instants après, je trouvai un jeton parmi l'or de mon butin. Je sus aussitôt qui je devais remercier de cette largesse.

Cependant, mon périlleux voyage s'achevait et déjà, d'un pied plus léger, je marchais vers la porte qui conduit à la galerie du rez-de-chaussée quand je demeurai soudain arrêtée, comme si j'avais été changée en une des statues qui ornent le portique. Un gentilhomme se tenait derrière tout le monde, immobile et sérieux en son bel habit de velours cramoisi. Malgré la gravité du lieu, je puis dire qu'il me souriait... Que devins-je quand je reconnus M. de Canaples, le fils de mon grand cousin d'Estrées, que je croyais à Malte et dont je n'avais pas entendu parler depuis cette histoire de Chapitre ?

Il me sembla qu'un bruit de grelots tressautait à mes oreilles et, dans l'émerveillement de la chapelle royale, mes yeux de mémoire, mes yeux intérieurs, revirent l'arrivée de la chaise égarée dans la nuit et l'entrée du chevalier venant demander asile à Sainte-Remfroye d'Ostrevant, durant une nuit d'hiver et d'orage. Et je me souvins aussi tout d'un coup du séjour de ce naufragé parmi nous pendant qu'on réparait le dommage, de ces promenades ravissantes que la chanoinesse de seize ans et le chevalier de Malte de dix-huit faisaient à travers le beau parc, parmi les quinconces et les bosquets, sur les boulingrins et le long des pièces d'eau qui reflétaient un ciel moins pur que nos pensées.

Et cette scène avec Langlois qui avait peut-être décidé de notre sort à tous trois. Allais-je aussi le voir apparaître, celui-là ?

Il y avait deux ans que ces choses s'étaient passées : alors j'étais demoiselle de seconde année sans prébende et sans maison ; aujourd'hui, j'étais la comtesse Josèphe d'Arraines, dame pour accompagner la Reine. Et lui ? Il n'était donc plus de Malte, ou avait-il fini ses « caravanes » ?

Je ne sais si les mêmes pensées traversèrent son esprit, mais ses yeux, d'abord brillants, se pénétraient insensiblement de larmes. Bien qu'il n'y eût que les princes, les grands officiers et les dames qui donnassent, je le vis fouiller dans sa veste et, malgré l'usage, je m'avançai vers lui, tendant ma bourse vers sa main tendue. Nos doigts se rencontrèrent et, dans ce mouvement impétueux, je sentis qu'un objet assez gros tombait parmi les pièces. Je fis une révérence et je sortis. Ce petit incident, par bonheur, n'avait été remarqué par personne.

Je me trouvai sous la voûte un peu sombre qui précède la chapelle, au rez-de-chaussée. Là, comme une voleuse, je glissai mes doigts entre les plis de velours de l'aumônière ; ils y trouvèrent une lourde bague d'argent aux armes de la Maison d'Estrées.

Écrit en marge : à la date de 1820.

Aujourd'hui encore, bien que des années et toutes les horreurs de la Révolution aient passé sur ma tête, bien que mon cher chevalier soit mort, et de la plus horrible des morts, aujourd'hui mes vieux yeux ne peuvent sans se brouiller de pleurs regarder, dans le tiroir secret où je cache mon âme, la grosse bague blasonnée qui, silencieusement et si vainement, nous fiança.

La vie de Josèphe se passionne ; Versailles, en cette fin émue d'un siècle immense, — celui peut-être où l'esprit humain fit le plus grand pas, — était un lieu d'ivresse sentimentale. Jamais peut-être, comme en ces courts moments qui précédèrent la fin d'un monde, le cœur de

l'homme ne palpita si violemment et parfois si noblement.

Nous avons jusqu'ici négligé de tracer un portrait de cette petite grande dame de dix-neuf ans ; on ne nous pardonnerait pas de tarder davantage. Il faut le reproduire d'après les crayons d'un mémorialiste contemporain de la chanoinesse, le prince de Candale, de la Maison de la Mothe-Beuvron, qui a laissé de si piquants souvenirs sur les dernières années de la Royauté [1].

La comtesse Josèphe d'Arraines, chanoinesse du chapitre noble d'Ostrevant, en Flandres, parut à la Cour vers 1783. Elle était d'une bonne Maison de Picardie, du nom de Cœuvres.

Je crois que je n'ai jamais vu de si jolie femme ni qui eût aussi peu l'air de s'en soucier. Elle avait une taille charmante, flexible comme une tige de ces lianes que nous vîmes au pays des Iroquois et le plus beau teint du monde avec la plus belle peau. Sa figure était fort régulière, sans que le caprice y perdît rien. Ses cheveux étaient d'un blond que l'usage de la poudre n'avait pu réussir à ternir ; ils transparaissaient sous l'épaisse couche de farine que la mode imposait alors aux chevelures féminines comme de l'or sous de la neige.

Avec cela, elle avait de la fraîcheur autant qu'une rose ; des mains et des pieds comme on n'en faisait que dans ce temps-là, et le reste à l'avenant. Pour de l'esprit, elle en possédait le plus enjoué, le plus décent et naturel qui fût. On prétendait dans la société de la Reine qu'elle rédigeait en secret ses mémoires et quelques personnes la craignaient pour cette raison. Je doute si cela s'est trouvé vrai, car elle n'avait ni les façons ni les prétentions des femmes écrivains, qui sont les plus insupportables de leur sexe, comme la Genlis ou la Beauharnais. Quand la Révolution commença...

N'anticipons point sur la suite de ce récit.

En s'éveillant dans sa chambre, sous les combles, au-dessus des appartements de la Reine, Josèphe, un matin de décembre, fut ravie de sentir monter, dans les petits carreaux des vitres et jusque sur les poutres apparentes du plafond, une blancheur moelleuse qui lui rappelait les hivers d'Ostrevant. A peine Mlle Laforêt eut-elle tiré les rideaux de son lit qu'elle courut à la fenêtre.

Toute la nuit, la neige était tombée ; elle drapait la vaste étendue des jardins, une partie cependant encore suspendue dans l'air, qu'elle rendait lourd et mat. Et la fuite grisâtre des allées et des canaux s'enfonçant dans des horizons mous et vagues faisait tout autour du palais des lointains d'amirable silence sous un jour figé d'albâtre clair. Josèphe glaça son front sur le verre brodé de givrées. Cette blancheur, cette nappe de velours, cette joie pailletée d'argent lui lustrait le cœur d'enfance heureuse et naïve ; elle suivait avec un charme presque voluputeux les lignes blanches, lisérées de gris noir, que faisait l'amas des flacons sur les arêtes des façades infinies, sur les plans inclinés des toits.

Elle murmura, petite fille dépitée et ravie d'être dame :

— Oh ! Si j'avais des sabots comme à Marans !

Mais Mlle Laforêt est déjà au courant des habitudes de la Reine ; elle sait qu'à neuf heures, après la coiffure, — à laquelle les dames en charge ont le droit d'assister vêtues du grand habit, — Sa Majesté congédie tous les importuns d'une inclinaison de tête et rentre avec ses femmes dans son cabinet. Mlle Bertin, la fameuse marchande de modes, l'y attend.

— Allons, madame la comtesse, il faut se hâter. Vous n'êtes pas votre maîtresse ici ; nous ne sommes plus à Ostrevant pour ne songer qu'à se divertir et faire bien des folies dans la neige.

1. Mémoires anecdotiques du prince de Candale. — Plon, éd.

Mlle d'Arraines se laisse accommoder par la grondeuse. Elle songe qu'elle n'est plus en effet au Chapitre, dans l'abbatial où l'on vivait si doucement, si paresseusement; où l'on se promenait sous des ombrages avec un bourgeois qui n'était pas déplaisant et un gentilhomme qui avait du mérite... Mais M. de Canaples n'est plus à Malte, puisqu'elle le vit l'autre jour à la chapelle. — Pourquoi ne se montre-t-il plus? — Et Pierre Langlois va-t-il apparaître à son tour?

Elle ne sait pas lequel ferait le mieux battre son cœur.

Pourtant elle tâte dans la poche de sa robe la grosse bague d'argent sauvée de l'aumônière. Il lui semble qu'elle tient et soupèse un peu du cœur du chevalier.

La voilà prête, raide dans ses paniers à *considérations* et son casaquin du matin à basques tombantes.

Elle descend en se pressant l'escalier de marbre, traverse les antichambres, le salon de la Paix, la chambre de la Reine, entre par une petite porte placée à côté du lit. Elle est dans le cabinet de toilette.

Marie-Antoinette se mire, debout devant sa glace; autour de cette eau de clarté, — car le reste de l'appartement est sombre, — des tiges de rosier sculptées s'enroulent, se tordent, projetant sur les boiseries de délicats feuillages qui se mêlent à des emblèmes. Sa Majesté est en conférence avec Mlle Bertin, « travaille » avec elle, comme celle-ci s'en vantera tantôt. Des gazes et des plumes s'amoncellent sur la cheminée et sur les meubles, et, dans des cartons ouverts, des fleurs semblent s'épanouir.

— Vous êtes en retard, dit la Reine, de son accent de bonté frais et clair.

— Que Votre Majesté daigne m'excuser, je...

— Est-ce que la neige vous fait peur?

— Point du tout, madame.

— Nous sortirons donc en traîneau avant dîner; tenez-vous prête à m'accompagner, et peut-être irons-nous jusqu'à Paris, que vous ne connaissez point.

Cependant, Mlle Bertin présente à la Reine un bonnet de « conquête assurée » garni de plumes volages; elle insinue qu'un ruban *œil abattu* relèverait peut-être la *coiffure à l'enfant* que décidément Marie-Antoinette va adopter.

La marchande de modes regrette assurément les échafaudages de gazes, de plumes, les guirlandes et les rubans qui constituaient le *pouf* dans toute sa gloire; mais Marie-Antoinette veut être simple: elle se défie des prodigalités de Calonne, ne veut rien devoir à cet ennemi deviné.

Elle se tourne vers Josèphe:

— La simplicité ne fait pas qu'on vous remarque, mais elle fait qu'on vous estime. Il ne faut pas, croyez-moi, se laisser entraîner à de grandes dépenses par le goût des ajustements. J'ai remarqué que vous y aviez de l'inclination; depuis que vous êtes arrivée, voilà deux corps de jupe nouveaux. Votre fortune, quoique honnête, n'y suffira pas, cela ne vaut rien. Je ne veux pas que l'on dise que l'on se ruine à côté de moi.

— La Reine est trop bonne de daigner faire attention à cela.

— Rien n'est indifférent, et la calomnie n'a que trop de pente à s'emparer de nos actions. Conduisez-vous comme vous le devez et vous trouverez en moi de l'appui; il ne tiendra pas à moi que vous n'ayez ici tout l'agrément que vous pouvez y souhaiter...

En marge du feuillet où cette conversation est notée, sans doute quelques minutes même après qu'elle venait d'avoir lieu:

Ainsi, par une bonté maternelle, et les exhortations de la raison la plus saine, cette princesse, alors la plus grande reine du monde, descendait aux préoccupations les plus infimes en faveur de ceux qui vivaient sous ses yeux. Pénétrée de reconnaissance, je l'écoutais comme un oracle...

Quelques pages des mémoires se rassemblent ici avec assez d'ordre pour que nous puissions laisser guider notre récit par Josèphe.

Les traîneaux nous attendaient dans la cour ; celui de Sa Majesté était peint en camaïeu d'un bleu obscur avec des moulures d'un or rembruni, du dernier goût ; il était garni intérieurement d'un velours à la Reine lilas, brodé en chenille couleur de rose et traîné par deux chevaux anglais isabelle à crins noirs nattés en bleu et les cocardes de même. Le postillon était un enfant, d'une figure charmante, à la livrée de Marie-Antoinette, rouge avec galons d'or. Pour le cocher, il était énorme, ainsi que son plumet, son manchon et ses moustaches. Ce traîneau, dans sa forme, représentait une corbeille de fleurs. Les autres, plus simples, étaient conduits par les princes et les seigneurs de la Cour. Le bruit des sonnettes et des grelots suspendus aux harnais des chevaux, les panaches blancs qui flottaient sur la tête de ceux-ci, la variété de ces légères voitures faisaient l'effet le plus gai et le plus riche. Quelques-uns des traîneaux affectaient des figures d'animaux dont ils portaient les noms : le lion, le cygne, le singe. Je montai dans ce dernier avec, en guise de cocher, M. d'Esterhazy, dont la figure et l'accoutrement auraient suffi pour faire désigner sous ce nom notre véhicule.

La Reine portait un déshabillé du matin en damas de soie, qui disparaissait entièrement sous la martre et sous l'hermine. Un chapeau anglais, en peau de soie rose, encadrait sa physionomie, radieuse ce jour-là. Elle tenait à la main un énorme manchon, en loup de Sibérie.

Quant à moi, je m'étais contentée de m'envelopper dans une mante épaisse doublée de renard que mon grand-oncle, le commandeur de Cœuvres, avait rapportée autrefois de son voyage chez les Moscovites.

Sur l'avenue de Paris, infinie et blanche, dans un beau silence où tinte l'argenterie des grelots, à travers l'estompe des bois cendrés, les traîneaux glissent, coulent, volent. Des rires, de légers cris clairs diaprent l'air froid où des rayons vibrent. La coupure des patins raye la neige et fait un bruit ailé de râpe qui fuit. Les tons fauves des fourrures et le coloris des plumes écharpent de longues bandes chaudes les murs gris des talus, entre lesquels voilà que les voitures légères s'enfoncent et descendent la pente de Sèvres. La course est silencieuse, vertigineuse et molle, comme une longue souple chute blanche.

Du même emportement ils traversent un pont, arche de neige jetée sur les gels immobiles du fleuve, et, de l'autre côté, de grandes futaies chamarrées de frimas s'avancent, les enserrent, creusent devant eux de profondes routes forestières aux tapis de mousses éclatants.

— C'est le bois de Boulogne où les Parisiens aiment fort se promener durant l'été, dit le comte d'Esterhazy. L'autre jour, nous prîmes un daim à un endroit nommé la mare d'Auteuil et qui se cache sous des fourrés bien impénétrables et des bosquets séculaires.

Il regarde les chevaux qu'il rassemble et dont l'haleine s'échauffe et fait une vapeur épaisse :

— Savez-vous, madame la comtesse, si la Reine a le dessein de dîner à la Muette ou à Mousseaux.

— Il me semble que Sa Majesté me dit ce matin qu'elle voulait aller jusqu'au Temple.

— Ah ! Nous traverserons donc Paris. Cela est fâcheux.

— Pourquoi donc ?

— On ne manquera pas de dire encore cette sottise que la Reine prétend conti-

nuer en France les mœurs viennoises. — Il y a tant de gens acharnés à lui nuire.

— Cela est-il possible et quel mal peut-on vouloir à une princesse si sensible et si bonne ?

— N'en doutez pas cependant, et jusque dans la Cour...

Ils tournaient dans une large avenue où des traîneaux attelés de chevaux et d'autres, que poussaient des gens chaussés de patins, les croisèrent.

— Nous voici présentement dans le chemin qui conduit à la Porte-Maillot ; peut-être ne feriez-vous pas mal de mettre votre masque.

Josèphe suivit ce conseil.

— Voilà la barrière, montra l'Autrichien.

Ils étaient à la Porte-Maillot, qu'ils traversèrent, courant jusqu'à l'Étoile. Devant eux, une grande grille barrait la route, gardée par les employés des fermes ; des écoliers, courant sur les glacis, construisaient un bonhomme de neige ou se poursuivaient à coups de pelotes blanches ; des bourgeois et des bourgeoises en mantes chaudes glissaient dans de petits traîneaux, qu'ils faisaient pousser par des galopins, sans manquer d'entrer, de temps en temps, dans les guinguettes pour se réchauffer avec le vin de la Porte-Maillot, qui avait la réputation d'être fort bon.

Les traîneaux de la cour glissèrent sur l'immense avenue des Champs-Élysées, au bout de laquelle, dans une brume blanchâtre, apparaissaient les toits plus sombres et les pavillons dômés des Tuileries ; celui de la Reine filait en tête, d'une vitesse ailée, sans attendre la suite, qui dut presser ses chevaux. Ils volaient entre les maisons à terrasses et les guinguettes, les pelouses alors champs de neige, en été bals champêtres pleins de musiques et de danses ; ils laissaient à droite l'allée des Veuves s'enfonçant vers le fleuve, entre les franges de ses peupliers funèbres ; plus loin, à gauche, le petit palais bâti par le comte d'Évreux[1] au milieu d'une futaie épaisse. De l'autre côté de la Seine, au-dessus des arbres du Cours-la-Reine, le dôme d'or des Invalides étincelait dans le ciel d'un bleu pur et froid.

Et ils tournèrent au milieu de l'éblouissement de la place Louis XV.

Esterhazy désignait du fouet à Josèphe, provinciale ébahie, derrière les échafaudages du pont Louis XVI en construction, la carrure du Palais-Bourbon, la place immense coupée de rigoles et de terrasses, et que la statue de Louis XV, à cheval, cavalcadait triomphale ; le château des Tuileries entre des massifs de marronniers ; le pont tournant enjambant les fossés du jardin où s'entassaient des guinguettes encore ; l'hôtel que M. de la Reynière venait de faire achever, au coin de la Place et la rue Royale, profilant les façades monumentales de ses maisons jusqu'aux colonnades inachevées de la Madeleine.

— La Reine va prendre les boulevards pour aller au Temple. — Peut-on ne pas la reconnaître dans cet appareil ?

— Quand cela serait, s'écrie Josèphe, dont les joues rosissent de froid et de plaisir.

— Pensez-vous qu'on l'applaudira comme autrefois ? — Hélas ! les temps sont bien changés depuis la mort du feu roi.

Les promeneurs des boulevards s'arrêtaient pour considérer le défilé empanaché des traîneaux ; bientôt des échoppes et des traiteurs, les dîneurs ; des perruqueries et des merceries, les marchands sortaient

1. *L'Élysée.*

sur le pas des portes ; ce fut, le long des terre-pleins gazonnés des anciens remparts une haie de badauds haletants de curiosité, se chuchotant d'oreille en oreille la nouvelle invraisemblable, et pourtant admise aussitôt :

— La Reine ; c'est la Reine !

Tous les traîneaux, à la suite de Marie-Antoinette, poussaient droit sans s'inquiéter de rouer ou non quelque passant. Le peuple se rangeait, preste, courbant l'échine, doux, muet et soumis à la façon des bêtes, un peuple pâle, petit, rabougri, ne sauvant un peu de liberté que par les yeux, des yeux sournois et mauvais qui regardaient en dessous ces grandeurs volantes.

Les bourgeois chuchotaient, si près de l'insolence d'être noble, sachant bien le peu qu'il en coûtait à Caron pour être M. de Beaumarchais et combien les Villeroy, les Gesvres ou les La Vrillère, ducs chamarrés de bleu, étaient près de leur roture. Leurs femmes montraient d'un doigt d'envie moqueuse les falbalas frimaires des dames de la cour, les nommant hardiment malgré le masque. Au détour du boulevard, dans le dédale du Marais, des encombrements obstruèrent le passage des traîneaux, dont les patins nageaient dans une boue gluante : fiacres, cabriolets, vinaigrettes s'alignant, s'accrochant au milieu des jurements et des fouaillades le long des maisons sans trottoir, basses, sales, percées de fenêtres minces aux vitres serties de plomb, pavoisées de loques graisseuses.

Et, dans la caisse basse, sur le siège à peine à hauteur de ventre des piétons, des phrases tombent :

— Sans doute qu'ils vont dîner au Temple.

— Où qu'ils dînent, leur soupe sera meilleure que la nôtre.

— Mais regardez, voisine, comme ce pékin qu'elle porte sous sa fourrure est fait de deux nuances tendrement jolies.

— Et ce mignon petit homme qui tient des guides de soie verte, voyez comme sa redingote à collet et son chapeau à l'américaine sont simples. Je pense qu'il revient de Philadelphie avec La Fayette.

— S'il a les sentiments d'un citoyen, peut-il se mêler à ces élégants, à ces colonels de Versailles, qui ne savent faire autre chose que parfiler ou broder au tambour ?

— Elle sait bien les attirer, allez, avec les gueuses qui l'entourent, la Polignac et la Châlon. Ce n'est pas pour rien qu'on a prodigué tout le produit du vingtième dans les délices du Petit Vienne.

— Qu'appelez-vous ainsi ?

— Pardi, le Trianon que le roi lui a donné et qu'elle a baptisé à l'allemande ?

— Qui donc ?

— Tiens, l'Autrichienne !

L'injure entendue perce le cœur de Josèphe, mais un élan des chevaux l'emporte et le traîneau glisse, faisant sauter de la boue sur les piétons ; au loin, entre les zigzags de la rue des Enfants-Rouges, la chanoinesse apercevait la coiffure haute de la Reine et les panaches de ses chevaux qui s'ébrouaient, en encensant de la tête.

Cependant, toute la foule, maintenant accourue, massée en haie, n'était pas hostile : des femmes admiraient, petites marchandes et caillettes en jupes bouffantes et bonnets blancs.

— Qu elles sont-y belles ! Seigneur !

— Regarde, ma fille, comme ce chapeau à la Chartres est seyant.

— Cela est vrai, je le copierai pour Mme Levert, la conseillère, qui soupire après les modes de la Cour.

Et toujours, aux oreilles de Josèphe volette et zézaie une câlinerie de compli-

ments, une admiration gentille des hommes et des femmes pour sa jeune beauté.

— Elle est mignonne, la chérie.

— Va, mon trésor, amuse-toi. Mais ne l'écoute pas, ton singe.

— Dites! qu'elle a de beaux cheveux et comme ce qu'on aperçoit de son visage est frais.

— On sent qu'elle voudrait rire.

— Eh, la petite dame, si je rencontre votre amoureux, je lui dirai qu'il est un fripon.

Ce mot fait rougir le croissant blanc de visage que dessine le loup; les yeux de l'enfant nagent parmi les groupes, effleurent, sans se poser, les mille regards groupés sur elle, puis hésitent, s'arrêtent, se fixent. Deux prunelles noires parmi toutes les prunelles de la rue étincellent, l'invitent, descendent au fond de son cœur, y font mouvoir des danses imprévues d'idées, un kaléidoscope d'images. Sensations qui se précisent et se formulent peu à peu, réveillent un être à peine endormi dans le cœur de Josèphe :

— Ciel! murmura-t-elle, n'est-ce point là Langlois?

Et elle élève son manchon pour dérober son visage, oubliant qu'il est masqué.

Les yeux de charbon noir, un instant, s'unissent aux siens, semblant deviner.

Mais la sensation s'indécise en lui, cède à la passion du moment; un groupe de femmes aux allures de grandes dames, des gentilshommes, des hommes de robe sont aux fenêtres d'un des grands hôtels gris, qui regardent l'enclos du Temple et leurs cris, auxquels se mêle le cri de Langlois, éclatent, insultent la Reine :

— Vive le duc d'Orléans! — Vive le duc d'Orléans!

— Ah! s'écrie Esterhazy, voilà l'infâme Genlis, la d'Egmont, et Sillery et Ducrest, et l'obscène Laclos, tous les roués du Palais-Royal!

A cette acclamation, pour elle une injure, qui, tombée de haut, rebondit répétée par le peuple, la Reine a pâli, étonnée, grièvement atteinte. Elle jette un ordre, le traîneau léger s'enlève et franchit la porte de l'hôtel du Temple. En levant les yeux, Marie-Antoinette a pu voir se dessiner lourdement, dans le ciel bas et soudain noir, la tour massive aux toits aigus qui lui servira un jour de prison.

— Oh, mon petit bailli, pense Josèphe, pendant qu'elle monte les degrés d'un perron dans la cour de l'hôtel, vous faites le mutin. Voilà qui ne vaut rien pour les affaires de votre cœur.

La comtesse d'Arraines a noté ce dialogue avec la Reine, vraisemblablement tenu au petit coucher par où se termina cette triste journée de plaisir.

— Vous avez entendu ces cris de vive le duc d'Orléans!

— Oui, Madame

— Cet homme est acharné à ma perte; il tient deux armes empoisonnées : la calomnie et l'or.

— Je n'ai pas remarqué que la Reine...

— Il est impossible que vous n'ayez pas entendu ces cris insolents... Au reste, tant pis pour le peuple de Paris, ce n'est pas ma faute...

— Votre Majesté attache trop de prix à l'inconvenance de quelques-uns M. d'Esterhazy m'a nommé ..

— Oui, j'ai reconnu Mme de Genlis, cette impertinente, qui devrait mieux observer dans ses mœurs les vertus qu'elle vante dans ses écrits. Savez-vous d'où vient l'aversion qu'elle me témoigne?

— La Reine daignera me l'apprendre.

— Le jour des révérences pour la naissance de M. le Dauphin, elle me fit s'excuser par le motif d'une indisposition de ce qu'elle ne venait point me féliciter. La duchesse de Chartres s'était chargée de cette singulière commission. Je lui répondis que la comtesse de Genlis n'était pas d'un rang à se faire excuser. — Voilà pourquoi cette femme me hait.



Les cochers, au lieu de s'entendre, juraient en se dressant sur leur siège...

— Vous haïr, Madame! quel être doué de raison...?

La Reine sourit et, changeant d'idées avec cette mobilité d'esprit qui chez elle était si déconcertante... et si séduisante :

— Que dites-vous de ceci? J'ai remarqué que vous aviez le goût délicat.

Elle montrait à Josèphe une guirlande et un collier de roses que Mlle Bertin avait envoyé dans la journée.

— Il me semble que cette parure devrait être réservée à la seule jeunesse. Ces fleurs sont bien vives pour mon teint.

Elle n'avait pas encore vingt-cinq ans.

Je l'assurai du contraire, écrit Josèphe [1], mais d'un accent de franchise qui était bien éloigné des compliments et des louanges que d'autres n'eussent pas manqué de lui faire retentir, en pareil cas. Cela lui plut, car elle me dit :

— C'est donc votre jugement qui m'avertira du jour où il sera temps pour moi de quitter les fleurs. — Songez-y, c'est une charge sérieuse que je vous donne.

— Je n'en ferai rien, ai-je répondu; la Reine oublie qu'au Chapitre nous avons une bibliothèque et que j'ai lu *Gil Blas*.

— Allez, je ne suis pas si sotte que l'archevêque de Grenade et vous serez moins sincère que Santillane.

C'est ainsi que, par une familiarité charmante qui n'enlève cependant rien à Sa Majesté, la Reine a bien voulu m'honorer de sa confiance et de son amitié : trésors inestimables, que ne ferais-je pas pour vous mériter?

Quelques mois s'écoulent; la faveur de Josèphe s'affermit, en même temps que se noue le drame qui bientôt va dominer sa vie. Laissons-la encore parler :

Le mercredi [2] de chaque semaine, depuis le commencement de l'année jusqu'au carême, le Roi donnait un bal à la Reine. Cela se passait dans une ancienne salle de spectacle abandonnée, à gauche de la cour Royale. Rien de si charmant ni de si délicieux que ces fêtes, qui cessèrent aux premiers grondements précurseurs de l'orage qui devait emporter la monarchie.

1. *Lettres.*
2. *Mémoires.*

La salle de bal était un carré long dans lequel il fallait descendre par quelques marches; tout autour, une galerie permettait aux promeneurs d'admirer les danses. Ce lieu était réservé aux personnes non présentées, c'est-à-dire sans titre à la cour, mais qui étaient admises partout, pourvu qu'elles fussent proprement vêtues. L'accès de la cour était des plus faciles : à Marly entrait qui voulait au jeu de la Reine; il suffisait d'être nommé par un officier de la Maison royale à l'huissier de ce salon. Habitudes patriarcales d'une monarchie qui n'avait eu jusqu'alors à craindre que les trop nombreuses marques d'affection d'un peuple, que vous êtes éloignées de ces farouches mœurs jacobines entourant les dépositaires du pouvoir d'un triple rang de piques et de baïonnettes!

A peine entrée, j'étouffai un cri de surprise : M. de Canaples était là : son costume était tout ce qu'on pouvait rêver d'élégant ensemble et de simple : un habit noir brodé de jais. Le reflet des lumières, répercuté par ces pierres sombres, semblait le vêtir d'une cuirasse étincelante. Au moment où j'arrivai, il dansait, ayant, comme tous les hommes qui se livraient à cet exercice, son chapeau à plumets sur la tête. Le mouvement de ces plumets, agités par le rythme des pieds, produisait un effet noble et gracieux.

Son pas fini, il vint me saluer le plus naturellement du monde, et nous fîmes quelques tours dans l'entrée qui précédait les salons et qui était un bosquet de verdure parsemé de statues alternant avec des buissons de roses. De tous côtés, de petites allées s'en écartaient, dessinant d'agréables méandres et formant un labyrinthe, dans lequel il n'était pas malaisé de s'égarer. Les unes de ces allées menaient aux salles de jeu ou vers le buffet, toujours magnifiquement servi; d'autres, perfidement, conduisaient l'imprudent qui s'y engageait vers le parc, où souvent on arrivait tout surpris de voir, au bout de quelques détours, succéder, à l'éclat et à l'animation d'un bal, la majesté sombre de la nuit et le silence infini des eaux et des bois.

Nous n'avions pas échangé trois phrases que je vis surgir, de derrière un hermès à gaîne, une figure pâle, des yeux étincelants, une taille haute, élégante et fine dans un vêtement noir comme en portaient les gens du tiers. Souvent, déjà, dans l'ombre d'un bosquet, pendant la promenade du Roi, j'avais cru démêler cette sombre tournure entrevue le fatal jour des traîneaux, et mon émotion avait été considérable. Que devins-je, quand

je reconnus Pierre Langlois, à n'en pouvoir douter, non comme ces fois-là en vision fugitive, mais en chair et en os, et fixant sur nous deux yeux de feu ?

Juste à ce moment, un page vint me tirer par mon panier pour m'avertir que la Reine me demandait : j'avais tout à craindre de Canaples et de lui ; que résulterait-il d'une rencontre entre ces deux écervelés ?... Mais le moyen de faire attendre Sa Majesté ? Je les regardai un moment, tâchant de leur insinuer à chacun tout ce que je pouvais de mansuétude et d'abnégation. Puis je courus vers l'endroit où je savais trouver ma maîtresse.

Louis XVI venait de se retirer pour donner plus de liberté aux danseurs. Les princes, alors, et même quelquefois la Reine, se permettaient une contre-danse ou une colonne anglaise. Jamais on ne vit à personne, comme à Marie-Antoinette, autant de dignité, de décence et de charme que dans cet exercice. On aurait pu dire, si ces fades mythologies n'étaient pas démodées aujourd'hui, qu'elle unissait la grâce des déesses à la légèreté des nymphes. Pauvre chère Souveraine !

Rien de cruel comme mes angoisses pendant que se déroulaient les diverses figures de la danse : il me semblait parfois entendre du côté des bosquets le retentissement de fers homicides ; je tremblais qu'un cri d'agonie ne vînt se mêler aux cadences des violons. Quel ne fut pas mon trouble quand je vis la Reine m'ordonner d'un signe de prendre ma place dans la colonne et de me mêler au mouvement des danseurs !

Je suivis dans un trouble affreux les différentes figures ; mes jambes se dérobaient sous moi. Jamais les salons n'avaient brillé d'un éclat plus joyeux et mes yeux n'apercevaient que crêpes funèbres... Je voyais mon cher chevalier tout sanglant, percé de coups, n'osant appeler à son aide... Hélas ! son adversaire ne m'inspirait pas moins d'intérêt et, quelle que dût être l'issue d'un combat, je sentais que l'épée qui toucherait l'un des deux déchirerait en même temps mon cœur !

Soudain, j'étouffai un cri ! Canaples venait d'apparaître à l'entrée d'une des allées de verdure ; je l'apercevais distinctement, très pâle, une main crispée à sa veste de satin... Il était seul ; Pierre Langlois avait disparu.

Il me sembla que c'était celui-là que j'aimais !

Par bonheur, le bal touchait à sa fin ; je pus une seconde m'adosser à un des piliers de la salle en attendant que Sa Majesté se retirât dans ses appartements. Je n'étais pas de service ce soir-là !

Dès que la Reine et les princes eurent disparu, je m'élançai vers l'endroit où j'avais aperçu mon cousin... Je ne le trouvai plus. Je suivis en courant les détours de l'allée et, tout d'un coup, je fus au grand air, sous une étincelante nuit brodée d'étoiles. A gauche, la longue façade du château s'étendait au loin, ainsi que les terrasses animées, çà et là, de blancs marbres, mais, de mon côté, les arbres tout proches, en massif épais, faisaient des ténèbres plus lourdes et un silence plus profond.

Pourtant un mouvement se nuançait devant moi et j'entendis ces mots :

— Vous sentez-vous mieux présentement, Monsieur ?

— Oui, monsieur le chevalier, je vous rends grâces. Mais avez-vous pu, Monsieur, trouver à la porte du bal le suisse chez qui je suis descendu ? J'ai bien besoin de son concours, car vous m'avez mis en état de ne pas me lever d'ici tout seul.

— Vous m'en voyez au désespoir, monsieur Langlois ; le brave suisse dont vous parlez ne m'a pas été difficile à reconnaître, et c'est un de ces Helvétiens qui se laissent facilement remarquer. — Approchez, Schonbachler.

Un énorme suisse s'avança et, sans témoigner le moindre étonnement, souleva, avec une parfaite régularité, un corps que ce mouvement me révéla dans les ténèbres et dont la vue glaça tout le sang de mes veines.

J'entendis Canaples dire :

— Me permettrez-vous, Monsieur, de venir demain prendre de vos nouvelles et vous assurer de tous mes regrets ?

— Votre bonté me confond, Monsieur, et je serai trop honoré de vous recevoir chez ce suisse qui me loge, proche l'hôtel du ministère de la guerre, dans la rue de la Surintendance.

— Je ne manquerai pas de m'y présenter demain. Votre cuisse ne vous fait pas trop de mal, Monsieur ?

— Non, Monsieur, oserais-je vous demander à mon tour comment est votre main ?

— A merveille, monsieur Langlois, à merveille, et ce n'est là qu'une égratignure. Votre bonté me confond.

Le bon Schonbachler enleva Pierre Langlois dans ses bras comme un enfant. Ainsi, c'en était fait, j'avais fait couler le sang de ces deux généreux jeunes gens !

A peine le pas du suisse s'éloignait sous

une charmille que je sortis de l'ombre et, volant vers Canaples :

— Que s'est-il passé ? Cruel, vous êtes blessé !

— Quoi, Madame, vous étiez là ?

— Nous n'en sommes pas aux compliments; il faut me montrer cela.

Malgré sa résistance, j'attirai vers moi cette main qui s'était exposée pour mon amour; la blancheur tremblée des étoiles nous éclairait et je vis des dentelles rougies.

Non loin de nous, dans le bosquet de Diane, un mufle de lion versait de l'eau dans une vasque; j'eus vite fait, malgré sa résistance, d'y laver la blessure du chevalier. A la vérité, elle était légère, et pas autre chose, comme il l'avait dit, qu'une égratignure.

— Et lui, murmurai-je, qu'a-t-il ? Est-il gravement blessé ?

— Point du tout, Madame; je suis pénétré de voir comme vous vous occupez du sort de ce baillichon.

— Eh, mon cousin, demeurez en repos, sans quoi je ne saurais achever mon ouvrage.

« C'était un spectacle à peindre et fait pour inspirer l'art de Greuze : cette nuit, ce silence troublé seulement par le bruit de l'eau tombant dans la coupe de marbre, et par les derniers accords du bal de la Reine finissant; cette douceur d'astres et cette femme en habit de Cour pansant une main sanglante. »

ON S'EXPLIQUE

JOSÈPHE. — Pourriez-vous me dire, mon cousin, comment je vous trouve à la Cour, alors que je vous pensais occupé à combattre les pirates barbaresques sur quelque galère ? Je vous vis certain jour à la chapelle durant que je quêtais ; vous me fîtes l'honnêteté de me donner une bague, ayant sans doute oublié votre bourse, et, depuis ce temps-là, vous fûtes assez peu civil pour ne me point visiter. Il faut que je vous retrouve au travers d'une aventure et mettant l'épée à la main dans le palais même de nos Rois. En vérité, vous ne songez guère à tout ce que vous faites.

CANAPLES. — Cela est vrai, belle Josèphe ; hélas ! je ne songe qu'à vous.

JOSÈPHE. — Paix, Monsieur, ne pensez pas au moins vous autoriser de l'heure et de cette main que je tiens pour oublier les vœux qui nous séparent et la nécessité où nous sommes de renoncer à la douceur d'aimer.

CANAPLES. — Parlez pour vous, cruelle, mais ne formez pas d'après les glaces de votre cœur un préjugé sur les feux du mien.

JOSÈPHE. — Mais vous ne voyez pas, Monsieur, que je suis dans la dernière impatience d'entendre le récit de vos aventures et par quelle merveilleuse circonstance je vous retrouve ici.

CANAPLES. — Madame, à peine que nous venions de vaincre le croissant...

JOSÈPHE. — Bon Dieu ! Cela commence comme une tragédie de M. de Voltaire.

CANAPLES. — Si vous raillez, me voilà muet.

JOSÈPHE. — Non, poursuivez. Nous faisons vœu de silence, nous autres chanoinesses.

CANAPLES. — Ouais, je ne m'en étais point aperçu.

JOSÈPHE — Me direz-vous ?

CANAPLES. — Vous ne sauriez croire, madame la comtesse, combien Malte est loin d'Ostrevant et comme je me trouvai mortifié en arrivant sur ce rocher qui avait assez affaire de m'être odieux, puisque vous n'y étiez point, mais qui joignait à cela l'aspect le plus sauvage et semblait l'effroi de la nature. La fortune voulut par bonheur que je n'aie guère de loisir d'y maudire mon sort et l'idée de mon grand-oncle de fonder une commanderie pour les cadets de sa maison, car il nous vint tout aussitôt un ordre de notre bailli d'avoir à prendre la mer pour courir sus à un certain Mahomet ou Mohammed,

comme disent ces païens, qui faisait pour lors cent impertinences sur les mers, détroussant les navires ni plus ni moins que si c'eût été ce Mandrin dont vous aviez si grand'peur au chapitre. Nous cinglâmes avec une galère à la poursuite du fanfaron et le joignîmes dans le temps qu'il était occupé à rançonner les habitants d'une île nommée Candie et qui est, à proprement parler, le royaume de Crète où régna ce Minos, dont vous fîtes un si beau portrait en profil, au crayon rouge, pour la fête de madame l'abbesse. Je ne vous peindrai pas ce combat où nos gens se distinguèrent : environ à la hauteur du cap Matala, nous aperçûmes une chaloupe qui voguait sur la mer en faisant flotter le pavillon du grand seigneur ; le vent s'étant élevé, nous nous hâtâmes de déployer notre voile d'artimon, qui nous porta en moins d'un quart d'heure sur ces mécréants. Mais, quoique nous ayions bien manœuvré pour gagner l'arrière, ils s'arrangèrent si malicieusement qu'il nous fallut recevoir toute leur bordée de tribord ; nous saisîmes l'instant pour les joindre et cette démarche hardie déconcerta tellement l'équipage qu'au lieu de se défendre, ces infidèles se mirent à genoux pour demander leur grâce. Nous en pendîmes, comme c'est l'usage, quelques-uns à nos vergues et nous rentrâmes ainsi à Malte, le plus galamment du monde, ayant à nos mâts des guirlandes comme ces lanternes que vous attachiez aux mais sur la place du village le jour de la Sainte-Ostrevant.

Josèphe. — Fi donc, Monsieur, voilà une comparaison qui n'est pas généreuse. — Mais votre récit est beau. — Et comment se fait-il qu'après ce fait d'armes vous ayiez quitté si brusquement les galères de la Religion ?

Canaples. — Vous savez que le comte d'Estrées, mon frère, était capitaine dans un régiment de cavalerie appelé le royal-dragons. Comme il n'y avait que trois ans qu'il était au service, il se persuada qu'il n'y avait rien de si pressé pour un homme comme lui que d'avoir un régiment et d'être colonel.

Josèphe. — Eh bien ?

Canaples. — Le ministre ne fut pas de cet avis, vu les grands retranchements qu'on est contraint de faire sur les troupes, de manière que Monsieur le Comte jetait feu et flamme, menaçant de donner sa démission, quand mon père s'avisa que le titulaire du régiment de Normandie, qui n'avait pas quatre ans, était par héritage débiteur envers lui d'une somme de cent mille livres. Les tuteurs arrangèrent l'affaire et voilà mon frère colonel.

Josèphe. — C'est pour vous adresser mes compliments, mon cousin.

Canaples. — Point du tout, ma cousine, car le belître — c'est mon frère que je veux dire — ne fût pas plutôt en possession de ce régiment convoité que, non content de se montrer un fort mauvais colonel et de laisser s'introduire parmi ses hommes les abus les plus déplorables, il eut là-bas quelques aventures qui firent parler de lui plus qu'il n'aurait fallu. Le Ministre écrivit donc à Monsieur le marquis d'Estrées dans les termes les plus forts pour l'engager à se défaire de ce régiment de n'importe quelle manière ; mais mon père, qui savait bien tout le mal qu'il aurait à se faire payer une somme pareille, aima mieux suivre un autre avis, de sorte, ma cousine...

Josèphe. — De sorte, mon cousin ?...

Canaples. — On venait de me donner la croix de Saint-Louis, malgré mon âge, pour cette affaire de Candie : M. d'Es-

trées jugea qu'il n'y avait personne de si propre que moi pour remplacer mon frère et...

Josèphe. — Achevez...

Canaples. — Il m'écrivit de revenir en France sans perdre de temps. — J'accourus ; je vous savais à Versailles ; malgré l'ordre de mon père et la conséquence de cette affaire, je ne pus me défendre de m'arrêter un jour ici... Je vous vis, Josèphe, je reconnus qu'il n'y avait que vos yeux qui eussent de puissance sur mon cœur ; je ne pouvais vous parler, je devais repartir à l'instant .. Avez-vous compris ce silence, belle Josèphe, et ce que signifiait le don de cette bague, présent d'une mère adorée qui n'est plus ?

Josèphe. — Je crois que oui...

Canaples. — Je m'éloignai plein de désespoir et de tendresse, jurant de revenir et de vous consacrer ma vie...

Josèphe. — N'êtes-vous plus de Malte, chevalier ?

Canaples. — Je vais être relevé de mes vœux ; depuis deux mois, je suis colonel du régiment de Normandie. Josèphe, divine Josèphe, je vous aime plus que jamais et je sens que c'est pour toujours.

Il se penche, l'enlace d'un mouvement souple et câlin ; elle se donne un moment frémissante et touchée ; mais, vite dégagée, fardant de raillerie la tendresse de ses paroles :

— Et moi, Monsieur le Colonel, mes vœux ne sont pas rompus comme cela.

— Je reste à la Cour ; je ne vous veux plus quitter jusqu'à ce que, cédant à mes supplications, M. de Cœuvres...

Ils se tenaient par la main, émus sous l'ondée des étoiles ; une à une, les longues lumières du château s'éteignaient, laissaient s'évanouir dans l'ombre la façade qui bientôt ne fut plus que de la nuit. Silencieusement cette fois, confus sans doute d'employer la langue exagérée et vaine de l'époque, ils se serrèrent la main et se séparèrent.

Le pavé bossué, inégal, offense les pieds légers de Josèphe ; elle balance un peu sa marche et, pour s'aider, s'appuie sur une canne haute au pommeau d'écaille et d'or. Mlle Laforêt la suit en s'essoufflant, tout éperdue d'être hors du palais, qui lui est devenu une seconde patrie ; le jour aimable de mai fait flotter sur les toits et les façades des maisons des étendards de lumière et, quoique la rue soit étroite et serrée de hauts murs, on sent entre les pierres, entre les grès de la chaussée, courir et monter les floraisons de germinal. Sous le merveilleux silence de la ville royale plane légèrement le friselis confus des nouvelles feuilles, le chuchotis jasé des nids nouveaux, le murmure gazouillé des jeunes eaux, toute cette nature, toute cette joie, tous ces essors que le vaste parc et les bois qui le prolongent rayonnent au loin d'une joie éperdue.

— Savez-vous, mademoiselle Laforêt, où se trouve cette rue de la Surintendance ?

— Point du tout, Madame ; il eût fallu nous faire guider par un laquais. — Mais ne pourrais-je apprendre de vous où nous courons si vite et sous ce soleil ?

— Vous n'êtes point curieuse de savoir ce que put devenir ce jeune M. Langlois, le fils, qui s'irrita si fort contre votre déguisement, un soir, chez Mme la comtesse d'Assignies ?

— C'est donc qu'il est à Versailles ?

— Et que nous allons quérir de ses nouvelles : car il se blessa fort hier, étant

tombé sur un genou durant qu'il jouait à la paume.

— Oh ! le pauvre petit homme !

— Voilà la rue, s'ecrie Josèphe.

Sur le seuil de la première maison, enseigne vivante, un gros suisse s'épanouit dans son uniforme rouge ; il rit de voir les deux femmes l'aborder, habitué sans doute à des visites pareilles :

— N'est-ce point chez vous, Monsieur Schonbachler, qu'est logé M. Langlois, le fils, en survivance bailli de Denain et d'Ostrevant ?

Schonbachler avoue et s'efface ; mais ce sourire et cette discrétion ne plaisent point àJcsèphe. Elle toise l'Helvétien, de cette façon de regarder un homme de haut en bas qu'elle a apprise à la Cour, mais qu'elle savait déjà d'instinct, toute petite, sous les ombrages de Marans.

— Dites que Mme Josèphe d'Arraines, comtesse d'Ostrevant, souhaite voir M. Langlois, le fils, bourgeois du baillage d'Ostrevant, tenancier de la seigneurie et comté de Denain. Allez, mon brave.

Il ne s'agit plus d'aventure et d'intrigue hasardeuse ; c'est un seigneur qui remplit son devoir en visitant un vassal.

Le brave suisse conduit de son pas lourd la légère visiteuse ; ils montent un escalier de bois ; Schonbachler désigne une porte :

— C'est là.

Un peu de fièvre avait agité la nuit du blessé ; la brûlure de l'épée cuisante dans la chair faisait les globules se presser, monter et descendre par les méandres des artérioles, battre aux parois des tempes.

Seul, la nuit, tournant ses membres de glace et de feu sur son lit maigre, il s'était bâillonné de ses draps mordus, pour ne pas lâcher sa plainte, l'aveu de la douleur subie. Mais le rythme pressé du sang menait la danse des idées ; elles vagabondaient sur des airs de menuet ou de colonne anglaise.

Il s'y accrochait, les poursuivait sans perdre un instant la cadence obsédante, course égarée à travers des pans de ténèbres sous les pulsations d'un pas redoublé. Des mémoires passaient dans des mesures connues qui s'interrompaient, mêlées à d'autres, dressaient d'autres miroirs de souvenirs, aussitôt brisés en éclats où se parcellaient ses morceaux d'être.

Ostrevant, Ostrevant ! La douceur du clavecin de Josèphe et le nombreux vol blanc de ses doigts sur les touches jaunies ! Un parfum léger monte du fichu croisé de linon à fleurettes ; il se penche sur les notes confuses de la sonate manuscrite, attentif à tourner les pages. Des impostes en éventail, un jour délicieux tombe, mêlé de vert, de rose et de bleu, par le balancement des cimes des hêtres dans le ciel haut...

Une bouffée chaude flue par ses veines et c'est, sur un air aigre de vielle, la vision de sa chambre à Paris, ses tristes réveils dans la puanteur sombre d'une rue étroite : pourquoi est-il là au lieu de se préparer, sous le toit pointu de la bonne maison baillive d'Ostrevant, à succéder à son père et à servir les chanoinesses comme les autres Langlois ont fait ?

Des mots bourdonnent, mouches irritées, sous les voûtes de son cerveau :

— Despotisme. — Les droits de la nation. — Peuple libre, troupeau d'esclaves. — La Patrie... le citoyen...

Hélas ! ses pères, les Langlois, n'auraient pas compris de telles paroles ! Voilà pourquoi, depuis des âges, ils sont demeurés à Ostrevant au service des

chanoinesses. Plus heureux que lui, peut-être, qui lutte au Barreau sans parvenir à se faire connaître ; obligé, pour vivre, d'écrire dans les gazettes ou de se mettre au gage d'un libraire usurier...

Des arpèges élancés de harpe s'élèvent, s'égrènent... Il suit la jouée déliée des mains sur cordes sonnantes. Et le rêve fébrile se fait tragique, furieux, hostile, se fait remué de colère et nourri de rancœurs, dresse sur l'estrade des cauchemars deux personnages, deux enfants qui se provoquent et se défient, plante un décor de salon vieillot, des meubles raidis aux murs, une rangée de visages secs de vieilles... Ah ! sa querelle de l'abbatiale, la pauvre Laforêt bafouée, l'impertinence du chevalier. Mais précisément la transformation du rêve achève la scène, remet en présence les deux rivaux, — les temps supprimés, — conclut par le croisement des épées... La musique des violons de la Reine étire mollement de lentes harmonies et, sous le froissement doux des feuilles chantantes, des fers tintent et sifflent dans l'air...

Aïe ! il a tendu la jambe ; le muscle, en jouant, a froissé la chair percée ; l'aigu d'une douleur cingle son sommeil ;... Mais pourquoi, dans l'atmosphère des rideaux de serge, ce parfum léger et de jadis ?... Ostrevant, Ostrevant ! le balancement des hêtres dans la hauteur bleue du ciel !... d'heureuses cadences d'Exaudet ou de Haydn !

L'odeur ambrée des fichus de Josèphe !..

Il ouvre les yeux.

Une lumière d'or blondit ses vitres, par où le soleil verse des fleuves de jour ; mais cette lumière-là n'occupe pas les yeux du jeune homme ; il faut qu'elle soit comme, par une autre, tamisée.— Et n'est-ce pas que des cheveux clairs qu'un doigt de poudre argente sont les plus propres du monde à cela ?

Un bruit caressant de soie chatouille les courtines rêches et Pierre Langlois relève ses paupières un moment abaissées.

— Quoi, Madame, est-ce vous ? Je vous supplie de ne point parler de peur que vous ne soyez un songe et que je ne m'éveille.

— Vous ne me reconnaissez donc pas?

— Cela est vrai, puissance du Ciel ! — Divine Josèphe, c'est vous !

— Ne suis-je point déléguée du Chapitre et les officiers de notre juridiction ne sont-ils pas commis à ma sollicitude ?

— Est-ce à cela seul que je dois cette grâce ? En ce cas-là, je n'en veux point, Madame, et n'y ai nul droit. J'ai renoncé à la survivance du bailliage.

— Quoi ! vous faites fi, Monsieur, de cette charge honorable et que tous ceux de votre famille occupèrent ?

— Je veux être un homme libre et un citoyen.

— Voilà des mots nouveaux que l'on répète quelquefois, même à la Cour, mais que je n'entends pas bien.

— Il est assez plaisant que nous parlions de ces choses et que je ne songe pas à vous demander par quel miracle vous sûtes ma présence chez ce suisse.

— Que cela ne vous occupe point. — Mais, s'il vous plaît, je dois remplir les devoirs de ma charge et m'assurer que vous ne manquez de rien en ce logis. Mademoiselle Laforêt ! Allons, Mademoiselle.

Mlle Laforêt, qui s'est assise en un coin, à l'écart, se soulève et s'affaire. Toutes deux vont par la chambre, époussetant, rangeant, faisant, de leurs doigts de femmes, les choses plus aimables et plus commodes, parant les pauvres rideaux

d'un pli coquet ou d'un bout de ruban qui tourne. Sur les dalles rouges, Langlois suit de l'œil les poses légères des hauts talons de Josèphe, leur incertain trébucher qui donne à la marche une hésitation de grâce indécise et le balancement de sa jupe sur les chevilles fines dans la soie claire. Il ne s'étonne plus qu'elle soit là, si heureux qu'il ne sent plus sa blessure et la douleur frémissante des chairs en train de se rejoindre et de suppurer.

Elle s'approche du lit, relève et accommode les oreillers, d'une tape légère gonfle la plume comme il convient ; mais elle évite les yeux suppliants qui recherchent les siens et cependant la voix de Langlois chuchote :

— Josèphe, mon cœur n'est point indigne du vôtre; un secret présage, malgré tout, m'assure qu'un jour vous me rendrez justice et que peut-être vous m'aimerez. Vous êtes, après la liberté, ma seule divinité sur la terre.

— Je vous rends grâce de ne me faire venir qu'en second et je juge que cette liberté, que vous prisez tant, doit être une jolie personne, puisque vous la préférez à moi.

— Ah ! plus belle que tout ; la liberté, Madame, est la plus belle des choses comme vous êtes la plus belle des femmes. Et, si je la chéris même avant vous, c'est que...

— C'est que, Monsieur ?...

— C'est que c'est elle qui vous donnera à moi.

— Vous rêvez, monsieur Langlois.

— Non, je ne rêve point...

— Qu'entendez-vous donc par ce mot de liberté ? Car, pour moi, je n'en démêle pas bien le sens.

— L'abolition des abus, l'égalité devant la loi, le despotisme tempéré par une constitution, le pouvoir de consentir l'impôt rendu au peuple.

— Tout serait donc bouleversé !

— Qu'importe, si de ce bouleversement naît une société jeune et triomphante, si un monde surgit, Josèphe, où j'aurai le droit de vous aimer, de vous le dire et de vous posséder.

Il a ravi la petite main, conquis les doigts révoltés qui se défendent, et ses lèvres, une seconde fois, effleurent la douceur et le parfum de la peau délicieuse.

Elle rougit, se délivre, s'éloigne irritée :

— Monsieur Langlois, vous avez un peu de fièvre ; il ne faut point vous émouvoir de la sorte.

De la porte, elle lui jette encore un regard, un sourire, un parfum ; il écoute, levé sur ses coudes, le choc des talons minces sur les marches de l'escalier, puis tout s'efface et sa tête retombe ; un rêve délicieux et calme l'endort.

Le flirt — on eût dit alors des coquetteries — entre la comtesse Josèphe et le chevalier de Canaples continue. Les feuillets des mémoires en racontent un épisode :

Mon cousin, ce fou de Canaples, me souffla un jour à Versailles, pendant l'ennui solennel d'une réception générale où toutes les dames de la cour venaient faire leur révérence à la Reine :

— Madame la Comtesse, vous êtes demeurée bien longtemps ce matin à rêver devant la pièce d'eau des Suisses. Vous aviez votre robe de damas puce et votre chapeau à la villageoise. J'ai été jaloux du petit berger qui joue si galamment de la flûte au coin des marches de marbre. Était-ce pour lui ces soupirs si tendres que j'ai surpris ?

— Quoi ! m'écriai-je dans le dernier étonnement, comment savez-vous que je me suis promenée de ce côté-là ? Je ne l'ai conté à personne et n'ai vu quiconque qu'un vieux pauvre....

— A qui vous donnâtes deux sous.



Le Mercredi de chaque semaine, le Roi donnait un bal à la Reine

— C'est donc qu'il vous l'a dit ?

— C'est que c'était moi.

Je demeurai stupéfaite, cherchant à me rappeler tous les pauvres que j'avais vus ; mais il entr'ouvrit sa veste et me fit voir une pièce de deux sous encadrée dans une jolie monture de roses et de perles.

— J'ai eu le temps, depuis ce matin, de faire sertir comme il convient ce trésor inestimable, que je veux toute ma vie porter sur mon cœur.

— Mais, demandai-je ingénument, pourquoi ce déguisement quand vous avez la liberté de me voir et de m'entretenir autant que vous pouvez le souhaiter ?

— Ah ! s'écria-t-il, — mais de mon éventail je lui fis baisser la voix, — je vous suis partout, sous mille déguisements ; d'abord, cela me donne le bonheur de vous voir, sans que vous le sachiez, de lire vos yeux inavertis, et puis...

J'étais furieuse et cependant touchée ; je me mis à le persifler sur cet espionnage prétendu, mais il me dit réellement par le menu tout ce que j'avais fait depuis quelques jours, ce que j'avais distribué aux pauvres en petites monnaies, à quelle messe j'avais été l'avant-veille ; je tremblais qu'il ne m'apprît ma visite chez Schonbachler, mais il paraît qu'il avait été en défaut cette fois-là.

A ce moment, les dames âgées défilaient devant la Reine ; les petits bonnets noirs à grands papillons des douairières s'agitaient sur leurs têtes en répondant au mouvement des révérences, et, soit dépit, soit amusement, j'éclatai de rire. J'étais assise sur le parquet, cachée derrière l'espace de muraille que formaient les paniers de la Reine et des dames du palais. Le contraste de mon rire enfantin, et qui, parti on ne savait d'où, déconcerta dans son plongeon une duchesse surannée, fit sourire Sa Majesté, qui porta son éventail à ses lèvres. Il n'en a pas fallu davantage pour l'indisposer contre Marie-Antoinette et la faire traiter de moqueuse. A quoi tiennent les destins des Rois !

Ces déguisements me causaient un grand trouble et une grande curiosité ; à certaines circonstances, je fus certaine que Canaples avait été à ma suite à la promenade, — en laquais poussant ma vinaigrette ; — durant que j'arrosais des plantes devant une cabane de Trianon, — apprenti jardinier qui m'offrit une fleur ; — je dus le reconnaître encore dans le vieil accordeur qui vint remettre au diapason les cordes de mon clavecin et de ma harpe et qui si joliment, de sa voix cassée, me chanta une ariette d'amour ; et que devins-je quand je sus qu'il m'avait coiffée et que je me souvins d'un garçon que m'avait envoyé Larseneur en s'excusant sur ce qu'il était pris pour une coiffure de présentation et dont les manières silencieuses et un peu gauches m'avaient un moment frappée...

Je lui dis, toute dépitée :

— Eh bien, je veux gager que, tout fin que vous êtes, vous ne me verrez pas demain soir jouer la comédie à Trianon.

Il devint très sérieux :

— Qu'est-ce que nous gageons ?

— Mais, je ne sais, répondis-je un peu embarrassée. D'abord vous perdriez.

Canaples murmura :

— J'ai besoin d'un cordon de cheveux pour attacher ce bijou et qu'il ne risque pas de se perdre. Je ne me donnai pas licence d'en ravir l'autre soir, quelque envie que j'en eusse. Voulez-vous que nous mettions cela comme enjeu ?

— Soit, lui dis-je, impatientée, car Marie-Antoinette venait de regarder de notre côté ; je le veux bien ; je suis assurée que vous ne gagnerez point.

On jouait la comédie à Trianon, mais seulement en intimité, dans ce qu'on appelait la *Société de la Reine :* les Polignac, Mme de Polastron, Mme de Châlon, MM. de Coigny, de Guiche, d'Adhémar, d'Esterhazy. Les premières loges étaient occupées par les lectrices, les femmes de la Reine, leurs sœurs et leurs filles : cela composait au plus une quarantaine de personnes. Nul autre n'était admis, et la consigne était des plus sévères ; j'étais donc bien tranquille. Je faisais la jeune personne, pupille de M. de Clainville, dans la jolie pièce de Sedaine, *la Gageure imprévue*. Avouez que la rencontre était piquante.

La Reine avait choisi le rôle de Gotte ; la comtesse Diane de Polignac celui de Mme de Clainville, le comte d'Artois celui de M. Detieulette.

J'étais véritablement transportée de jouer ainsi en public et je ne ressentais aucune espèce de frayeur. D'ailleurs, Dazincourt, l'acteur si estimé pour son talent et la pureté de ses mœurs, nous avait donné des leçons et devait demeurer dans la coulisse pour nous souffler et diriger nos entrées et nos sorties. Au dernier moment, il s'était fait excuser sur ce qu'il était malade et au lit et nous envoya à sa place un vieux bonhomme en assez mauvais état, avec la moitié de la figure couverte d'un bandeau et qui cependant s'acquitta parfaitement de son emploi.

On arrivait dans la salle de comédie par un parterre dans le goût de Le Nôtre et embelli de rangées d'orangers entremêlés de statues placées dans des niches de verdure.

Tout ce que je puis dire de notre jeu fut que la Reine ne savait pas son rôle et M. le comte d'Artois fort mal. Comme, pour nous, nous n'étions pas des princes, nous nous rappellions à peu près ce que nous avions à dire et la chose aurait marché le mieux du monde si, au plus beau moment, la surprise ne m'avait fait demeurer coite, un pied en l'air et dans une pose assez sotte. C'est que, dès l'instant où je devais marquer par mon jeu le plus de timide réserve et la contenance la plus modeste, ne m'avisai-je pas de découvrir que le bandeau du remplaçant de Dazincourt se soulevait, découvrant la bouche fine et les dents riantes de mon persécuteur.

J'en fus si étourdie que je m'écriai tout haut :

— Ah, ciel ! J'ai perdu ma gageure !

— Au moins n'était-elle pas imprévue, a murmuré le traitre au moment où je rentrais dans la coulisse, toute déconfite et passablement mortifiée.

C'est entre deux caisses d'orangers, sous les regards moqueurs d'un Hermès agitant un sistre que j'ai payé mon pari perdu et laissé couper au chevalier la boucle blonde qui lui appartenait. Hélas ! quelles mains brutales et sanglantes devaient arracher un jour de sa poitrine généreuse cette frêle relique d'amour !



TROISIÈME PARTIE

L'ANNEAU DE LARMES

A la date où ce récit est parvenu, nous trouvons dans les mémoires de Weber, le frère de lait de l'archiduchesse, cette phrase : « Depuis la fin de » la guerre d'Amérique, c'est-à-dire depuis » l'année 1783, Marie-Antoinette avait » cessé d'être heureuse. » Six ans avant l'ouverture des États-Généraux, la note est significative. Déjà Mme Campan nous a montré la Reine regrettant certaines imprudences de sa jeunesse ; nous connaissons enfin sa touchante conversation avec Josèphe et la charge à celle-ci de l'avertir du moment où elle vieillira. Il n'est pas malaisé de voir que Marie-Antoinette est déjà réveillée du rêve viennois d'amitié, d'intimité, de vie gaie sans faste et champêtre, qu'elle édifia un moment sur l'égoïste indifférence de Mme de Polignac.

Une circonstance mystérieuse semble indiquer une cause surnaturelle à la lente initiation dans le malheur qui commençait alors pour la souveraine aux si cruelles destinées. Josèphe conte ici une anecdote qui concorde bien avec l'esprit à la fois sceptique et crédule de ce temps entêté d'illuminisme et de magie. Je ne serais pas éloigné de croire cependant que la comtesse d'Arraines a « brodé » un peu sans le vouloir et vu avec des yeux prévenus une aventure assez banale.

En tout cas, voici le fait :

C'était un dimanche, écrit Josèphe, et, comme je n'étais pas de service, il me prit fantaisie, après la messe d'aller à Paris faire une visite à la comtesse de Beauharnais, où mon père avait fréquenté du temps qu'il était à la Cour. Elle demeurait alors rue Montmartre, chez son père, un financier dont le nom puait la roture, mais où elle pensait être mieux que dans la demeure d'un mari brutal et gentilhomme. J'avais pris un carrosse gris, sans armoiries, un cocher sans moustache et sans bouquet, et j'avais fait mettre à mon laquais sa livrée d'Ostrevant, de sorte que, grâce à cette humilité, je fus prise sur les boulevards dans une file de voitures dont je pensai ne jamais pouvoir me dégager. Les cochers, au lieu de s'entendre, juraient en se dressant sur leurs sièges ; les maîtres pestaient en sortant leurs têtes par les portières, et nous serions demeurés là jusqu'au jour du jugement dernier si enfin un magnifique carrosse doré, peint, vernissé, traîné par quatre chevaux café au lait, n'était venu mettre tout le monde d'accord en passant sur tout le monde. Et, comme il n'y a rien de si humble que nos gens quand ils ne sont pas insolents, nous les vîmes tous s'empresser pour faire place à ce qui ne pouvait être pour le moins qu'un traitant ou un duc. Cependant, j'aperçus à travers les vitres la plus mignonne figure du monde coiffée d'un chapeau anglais, qui me parut délicieux, et j'entendis murmurer le nom de Mlle d'Hervieux, celle qui fit une si jolie et si impertinente réponse à Mme la duchesse de Chaulnes un jour que celle-ci visitait sa petite maison. Je ne fus pas choquée de penser que mon cocher s'était laissé couper par une courtisane, mais j'éprouvai un sentiment pénible en voyant des artisans ôter leur bonnet sur son passage. J'eus alors comme une illumination ; il me sembla que nous vivions dans le mensonge et que toute cette apparence allait s'évanouir. Ce sont certainement de pareils

éclairs qui, éclairant la nue sombre, annoncèrent pour quelques-uns le cataclysme qui se préparait dans les secrets de la Providence !

C'était un singulier salon que celui de la comtesse Fanny de Beauharnais. Quand j'y entrai, bien qu'on vînt à peine de finir le dîner, qu'il ne fût pas cinq heures et que le soleil de juin brillât dans les rues, le fameux boudoir drapé de bleu de ciel relevé d'argent était si sombre que je crus entrer dans le temple du mystère. La Divinité qu'on y adorait aimait apparemment à voiler l'éclat de ses charmes, car c'est à peine si je l'aperçus d'abord, assise sur un sofa, dans un jour savamment éteint, où son visage apparaissait favorablement fardé d'obscure clarté. Autour d'elle, je distinguai des ombres assises : deux femmes, que je sus ensuite être l'une la comtesse d'Egmont, fille du maréchal de Richelieu, et l'autre cette charmante et infortunée duchesse de Lauzun, dont la vie, en contraste avec celle follement romanesque de son époux, est demeurée comme un modèle de sensibilité et de vertu raisonnable. La comtesse achevait au tambour une fleur de tapisserie et la duchesse chiffonnait un falbala de Marly. Un peu plus loin, la présidente Ledru badinait avec Mme de Coigny sur le goût de celle-ci pour l'anatomie et sa passion de disséquer qui lui faisait emporter en voyage un cadavre dans la bâche de sa voiture. Près d'elle se tenait le chevalier de Cubières qui prit, je ne sais pourquoi, le nom de Dorat et dont la mémoire n'est pas, à beaucoup près, si honorable que celle de son frère le marquis, si fidèle dans son dévouement pour le Roi ; c'est ceux que je reconnus. Les autres étaient des façons de *beaux esprits*, parmi lesquels il fallait cependant remarquer l'abbé Delille, le poète des *Jardins* et de l'*Homme des champs*.

COMMENT ILS PARLENT

Un Auteur. — Je n'attendrai plus que vos ordres pour commencer la lecture.

La Comtesse de Beauharnais. — Oui, cela vient à miracle ; j'en suis charmée.

La Comtesse d'Egmont. — Soupçonnez-vous ce que ce peut être ?

Cubières. — Que voulez-vous que ce soit, sinon une tragédie ? Cet homme-là n'entend point la poésie légère.

La Duchesse de Lauzun. — Une tragédie ! Ah ! je suis morte !

La Comtesse de Beauharnais. — Quel sujet choisîtes-vous, Monsieur ?

L'Auteur. — Le Roi Lear, Madame. Le lieu de la scène en Écosse.

La Présidente Ledru. — La nouveauté me surprend toujours. Je ne croyais pas qu'une tragédie pût avoir un autre nom et un autre sujet que ceux tirés de la Grèce.

Un nommé Mercier. — Eh quoi, Madame, en êtes-vous là qu'il nous soit interdit de composer sans le secours des Grecs ou des Babyloniens ! Nous avons l'imprimerie, la poudre à canon, les postes, la boussole ; nous sommes environnés de toutes les sciences, de tous les arts ; nous habitons une capitale peuplée de neuf cent mille âmes et nous renoncerions à tous ces avantages pour nous asservir à un seul et même patron dramatique ! Au lieu de la nature vivante, des muscles, de la chair, nous irions continuer à dessiner le cadavre grec ou romain !...

La Présidente Ledru, *à Mme d'Egmont*. — Au moins, je n'ai pas attendu vos recommandations pour parler au rapporteur de l'affaire de Madame votre cousine ; mais on trouve sa cause fort mauvaise...

L'Auteur. — Le sujet de ma tragédie...

La Présidente. — Mais, puisque Monsieur veut bien nous lire, ma bonne, si nous demandions des cartes.

L'Auteur. — Comment !

La Comtesse de Beauharnais. — N'est-ce pas à vous de commander chez moi ? — Allons vite, une table.

La Comtesse d'Egmont. — C'est on ne peut mieux imaginé ; nous ferons un tri pendant que Monsieur lira sa tragédie.

La Présidente. — Tirons les places.

Le Comte de Vaudreuil entrant.

La Comtesse de Beauharnais *s'écrie* : — Quel étourdi ! pourquoi venir si tard ?

Vaudreuil. — Ma foi, Mesdames, on

vient quand on peut. Il est pourtant réel que, pour me presser plus, j'ai dormi quatre heures de moins.

La Présidente Ledru. — Ce sera en pique... le roi de trèfle.

La Comtesse de Beauharnais. — C'est vrai que l'on ne dort plus ; cela prend trop de temps. — Mais la santé se délabre.

Vaudreuil. — Voilà bien des années que je n'ai pu soumettre la mienne à mes fantaisies. Mais, après tout, si on avait une santé, pourrait-on soutenir une campagne, vivre à la Cour, s'amuser à Paris ?

La Comtesse d'Egmont. — Je n'ai rien... le roi de carreau... Je suis d'un guignon décidé.

L'Auteur. — Le titre de ma tragédie n'étonnerait pas en Angleterre ; elle est tirée d'un ouvrage de Shakespeare...

La Présidente Ledru. — Voilà mon roi... deux fiches.

« J'ai voulu savoir, observe Josèphe, quel était cet auteur qui avait si peu d'avantage sur le tri ou sur la santé de M. de Vaudreuil, et j'ai appris avec une émotion inexprimable que c'était Ducis. Le grand Ducis, le poète qui, sans doute, remuait déjà dans sa pensée le plan d'*Abufar* ou *la Famille Arabe*, ne pouvant se faire entendre au milieu d'une partie de cartes et des propos d'un vieil évaporé !

Cependant Chamfort venait de se pencher sur le sofa de Mme de Beauharnais et lui glissait :

— Le jeune homme dont je vous ai parlé et que je demandai la permission de vous amener va venir.

— J'ai lu son éloge de Corneille; il y a du feu, de la vivacité dans l'expression des sentiments, mais cela manque de méthode.

J'entendis Chamfort souffler à l'oreille de la comtesse:

— C'est un homme qui hait tout ce que nous haïssons... Mais le voilà justement.

Et je vis entrer Langlois, Langlois le fils, le petit Langlois d'Ostrevant.

Il tenait sous son bras un chapeau brodé et portait l'épée; bien que je ne jugeasse pas ce costume convenable pour un bourgeois, je ne pus me défendre de penser qu'il avait ainsi bon air et la mine d'un homme de condition ; il salua fort adroitement Mme de Beauharnais, et c'est alors que j'entendis les noms des autres beaux esprits dans les présentations qui se firent. C'étaient Arnaud-Baculard, le poète funèbre et ennuyeux du *Comte de Gomminges;* Mercier, le peintre violent des *Tableaux de Paris;* Cazotte, déjà vieux, déjà plongé dans toutes les pratiques de l'Illuminisme; Restif de la Bretonne, hirsute, râpé, les doigts noircis d'encre d'imprimerie et les souliers blanchis de boue ancienne; je fus confondue de voir avec quelle aisance mon jeune bailli abordait ces gloires d'un temps et comme il sut aussitôt être quelqu'un parmi ces espèces.

Le pauvre Ducis avait replié le manuscrit de son *Roi Lear* et s'était esquivé furtivement; Langlois se fit prier au contraire pour lire son éloge de Corneille. Je fus frappée, dès l'exorde, d'une certaine éloquence, un peu empathique à la vérité, mais avec cela d'un ordre et d'une clarté aussi propres à flatter le goût qu'à laisser dans l'esprit une impression durable.

Visiblement, l'éloge du grand poète n'était pas ce qui avait préoccupé le plus l'écrivain; dès les premières lignes, il s'efforçait de prouver la supériorité des républiques sur les monarchies relativement au progrès des arts; les allusions transparentes contre la Cour, la malice des traits dont il criblait la noblesse, des lieux communs déclamatoires et empruntés à Rousseau sur l'égalité des conditions me révoltèrent. Pourtant j'admirai le feu de son regard, la grâce de son geste, l'éclat, tempéré par la douceur, de sa voix. Les « préjugés », les « erreurs », les « chaînes de l'esclavage » vinrent bientôt; nous commencions déjà, hélas ! à nous habituer à entendre ces sottises que répétaient, dans les galeries de Versailles ou sous les ombrages de Trianon, les gentilshommes revenus de la guerre d'Amérique, précédant La Fayette et Lauzun.

Il avait à peine achevé que des applaudissements éclatèrent; Chamfort avait saisi sa main, l'amenait au milieu du cercle.

— Courage, s'écriait-il, *macte animo, generose puer*, voilà les armes par lesquelles il faut écraser l'infâme, comme disait le patriarche de Ferney, combattre ces grands que nous méprisons et saper les fondements de ce trône qui s'appuie sur les poitrines d'une nation impatiente d'être libre.

Mme de Beauharnais, du bout de son éventail, lui fit signe que j'étais là ; l'ombre complaisante qui nous enveloppait, et que j'avais

encore amassée sur moi en me reculant dans un angle, avait empêché Langlois de m'apercevoir. Il parut véritablement confondu d'être surpris par son Chapitre dans le rôle de philosophe ou, peut-être davantage, de quelques agaceries qu'il avait échangées avec Mme d'Egmont.

Il s'élança vivement vers mon fauteuil et me fit en termes polis et mesurés les honnêtetés qu'il devait ; mais je démêlai bien qu'il n'était pas encore assez bel esprit pour n'être pas demeuré sensible, et le compliment que ses yeux me dirent était plus d'un familier d'Ostrevant que d'un élève des d'Alembert et des Diderot.

— Vous voilà donc, monsieur Langlois, sur le chemin de la fortune et de l'Académie. Après ce bel éloge-là, je ne doute pas que le Roi, dont la bonté est inépuisable, ne vous fasse participer aux pensions qu'il accorde aux hommes de lettres de votre mérite.

Il sentit la malice et il me parut qu'il rougissait.

Mais, à ce moment, nous demeurâmes tous transportés par la vue de la beauté qui venait d'apparaître. C'était Flore elle-même, c'était vraiment la déesse des jardins, plus fraîche que le bouquet qu'elle portait sur son sein. Je n'oublierai jamais les feux ravissants que jetaient ses yeux, l'éclat de ses joues et de ses lèvres. Une vivace langueur donnait à ses regards un charme inexprimable qui invitait malgré soi à la rêverie ; c'était la vicomtesse de Beauharnais, Joséphine de La Pagerie, la délicieuse créole. Et je ne sais pourquoi surgit, en ce moment même dans mon esprit, le souvenir de celle qu'on surnomma jadis la *belle Indienne*, qui parut dans le monde aussi touchante, aussi belle, venue aussi d'un lointain rivage, de cette Françoise d'Aubigné qui, sous le nom de marquise de Maintenon, fut l'épouse d'un Roi de France.

Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre à côté de moi le vieux Cazotte murmurer, comme s'il parlait en songe et répondant à ma pensée :

— S'ils se doutaient de la couronne qui se pose sur ces beaux cheveux !

— Que voulez-vous dire, m'écriai-je, monsieur le Contrôleur des Iles ?

Mais il sourit sans répondre, comme enfoncé dans ses pensées.

La caresse d'une voix chatouilla mon oreille ; Langlois disait :

— Savez-vous, madame la comtesse, qu'il a fallu que le destin s'en mêle pour que j'aie le bonheur de vous rencontrer ici.

— Comment cela, Monsieur ?

— C'est une histoire assez étrange que je me ferais scrupule de conter à une autre. Pourtant la mission qui me fut donnée près de vous est bien réelle et j'aurais dû être certain de vous voir ce soir. J'avoue cependant que je ne m'attendais pas que ce fût en ce lieu.

— Vous badinez ; comment pouviez-vous être certain que je vinsse ? — Je ne fis à personne confidence de mon projet et je crois même que je ne l'avais pas formé un quart d'heure avant de l'accomplir.

— Je vous ai dit que c'était une histoire étrange : — Connaissez-vous le comte de Cagliostro ?

— Le comte de Cagliostro ? C'est un nom, cela ?

— En tout cas, c'est un homme, et fort étrange, ou, si vous voulez, c'est le grand Cophte, à moins que ce ne soit plus simplement un fripon.

— Et qu'est-ce que ce grand Cophte peut avoir de commun avec la rencontre que nous faisons ce soir ?

— Je le vois parfois chez M. le comte de Mirabeau, que j'ai l'honneur de connaître...

— Comment, Monsieur, vous fréquentez chez M. de Mirabeau ! Mais c'est un homme horrible !

— Un homme méconnu, Madame, un de ces hommes dont plus tard nos Plutarques burineront l'histoire ! Mais laissons cela. Ce Cagliostro est des mieux en cour chez les ministres, et je m'étonne que vous ne l'ayez pas vu encore à Versailles.

— Tout beau, Monsieur ; faudrait-il, parce que des ministres accueillent des espèces, que le Roi en fasse autant !

— Messieurs de Vergennes, de Ségur, de Miromesnil s'empressent, quand il lui prend fantaisie de voyager, de mander aux magistrats qu'ils lui prêtent leur appui en toutes choses. A Malte, il s'est acquis l'amitié du grand maître ; à Naples, la faveur de l'infant, et, quand il vint à Strasbourg, il éblouit le prince Louis en lui enseignant, dit-on, le secret de faire de l'or.

— Voilà un miracle qu'il eût dû faire en faveur de M. de Guéménée, le cousin du cardinal.

— Le prince à la banqueroute sérénissime. — Je vis donc hier M. de Cagliostro chez le comte de Mirabeau, et, comme il se pique de savoir toutes choses, il me dit qu'il avait appris que j'avais l'honneur de vous connaître et qu'il souhaitait me charger d'une mission pour vous.

— Pour moi !

— Ou, plutôt, pour la Reine et par votre canal.

— Achevez, monsieur Langlois ; vous me confondez.

— Il ajouta qu'il était averti, à n'en pouvoir douter, que je vous verrais le lendemain...

— Voilà qui est inconcevable !...

— Ayant donc tiré de sa poche cette boîte que voilà, ce personnage singulier m'assura qu'elle contenait l'anneau nuptial de Marie-Antoinette ; qu'il lui avait été ravi, alors qu'elle était Dauphine, dans un but mystérieux, et que celui qui en était possesseur, tourmenté par le remords de son larcin, s'en était ouvert à son confesseur, qui lui avait conseillé de le faire tenir à Sa Majesté par une voie détournée.

M. Langlois avait tiré de sa poche un petit coffret en galuchat de la grosseur d'une tabatière, scellé d'une faveur verte maintenue par deux cachets, dont les empreintes nous parurent présenter des caractères hébreux ou égyptiens.

— Voilà une aventure bien surprenante ; il est certain que ce coffret est exactement semblable à ceux dans lesquels la Reine a coutume d'enfermer ses joyaux et que ma charge me fait toucher tous les jours. Je ne puis donc douter qu'il lui appartienne. Mais dans quel but l'aurait-on ravi pour le rendre aujourd'hui ?

— M. de Cagliostro me dit mystérieusement qu'il avait été dérobé dans l'intention de servir à des maléfices pour empêcher le couple royal d'avoir des enfants. Aujourd'hui que la naissance du Dauphin démontre l'inutilité de ces manœuvres, le ravisseur, reconnaissant son impuissance, s'efforce de réparer sa faute en rendant l'anneau.

Je pris le coffret en tremblant, mais M. Cazotte, qui se trouvait près de nous et qui avait entendu une conversation dont nous ne faisions d'ailleurs pas mystère, se leva et vint s'appuyer sur le bras de mon fauteuil. Je le vois encore, vêtu d'une longue redingote de camelot vert brodé d'un petit galon. Il portait des souliers à bouts carrés, fermés très avant sur le pied par une forte agrafe d'argent, et il avait plutôt l'aspect d'un bon bourgeois prêt à discourir aux Tuileries sur les nouvelles du jour que celui d'un sorcier et d'un prophète. Pourtant il me dit :

— Pardonnez à mon indiscrétion, madame la comtesse, si quelques mots de votre entretien avec Monsieur sont parvenus jusqu'à mes oreilles et surtout si j'ose y mêler ma voix ; mais je considère cette incivilité comme un devoir. Un grave danger menace la Reine.

— Ciel ! m'écriai-je.

— Oui, Madame, et ce coffret mystérieux que vous tenez est peut-être l'arme la plus terrible dont les ennemis de la monarchie et surtout de Marie-Antoinette se soient servis...

Je reposai vivement le coffret sur la table, ce qui fit sourire ce bon vieillard, mais il poursuivit :

— Le coffret et l'anneau qu'il enferme ne sont pas dangereux par eux-mêmes et pour une autre personne que la princesse menacée. Mais tout ce que je sais, tout ce que j'ai surpris des secrets d'une secte criminelle et qui trame dans l'ombre de noirs complots me persuade qu'un maléfice doit être réellement attaché à ce bijou que l'on tente de faire parvenir à Sa Majesté.

— Monsieur, s'est écrié Langlois, apprenez que, si mon cœur déteste le despotisme, ma main ne s'attaquerait pas aux jours d'une femme, cette femme fût-elle une Reine.

— Je ne doute point de votre bonne foi, mais l'être redoutable qui vous fait agir sait bien que plus les instruments sont purs et plus sûrement sa haine est servie.

— Je ne puis cependant, ai-je observé, manquer à mon devoir en ne remplissant pas auprès de Sa Majesté la mission dont, par le fait, je me trouve chargée !

— Il vaudrait mieux y manquer, Madame !

M. Langlois ne donnait pas dans ces extravagances ; le traître était trop philosophe pour cela.

— Vivons-nous au temps des Borgia et de Ruggieri empoisonneurs à brevet d'une reine homicide ?

— Allez, a répliqué Cazotte ; je prévois bien que mon conseil ne sera pas entendu, car il faut que s'accomplissent les choses qui doivent s'accomplir. Mais j'aurai fait ce que je devais faire.

Il s'est tu et, peu après, il est sorti appuyé sur sa haute canne à pomme d'or.

Le salon, durant que nous échangions ces propos, avait pris une autre physionomie ; quelques-uns partis, d'autres survenus. A Delille, à Ducis, à Baculard d'Arnaud succédaient d'étranges visiteurs. Langlois me montra ensemble Louvet de Coupvray et Choderlos de Laclos, tous deux connus par des romans infâmes, aussi contraires, paraît-il, aux mœurs qu'à la raison, tous deux familiers du duc d'Orléans, tous deux sortant de ce Palais-Royal, foyer d'intrigues et de calomnies contre

les souverains de Versailles[1]. M. de Rivarol et le marquis de Champcenetz, au coin de la cheminée, s'entrenaient ensemble de Tilly, ce page de la Reine qui fut un si charmant esprit et un si vilain caractère; le premier, bien qu'il fût de petite noblesse, avait tellement envie d'être un homme de qualité qu'il y parvenait à la fin, si bien qu'il mourut émigré et comte, sans que l'on ait jamais su comment cela s'était fait, ni s'il avait mérité l'un ou l'autre de ces titres; le second passait pour grand seigneur, bien qu'il y eût quelques petites choses à redire là-dessus et qu'il les dît lui-même, mais d'un tel air qu'on lui aurait donné le cordon bleu sans voir à ses quartiers. Il bégayait un peu, ce qui apportait une certaine grâce abandonnée et du piquant à ses discours.

Tous s'empressaient autour de Joséphine, la divine créole, un peu étonnée de ce mélange de gentilshommes et de croquants. Au vrai, je ne suis bas bien sûre qu'elle s'occupât d'autre chose que de sa toilette, qui était délicieuse.

La femme que je remarquai le plus, après elle, pendant cette soirée, fut la comtesse d'Egmont ; elle tenait du Maréchal son père le plus joli visage que j'aie jamais vu. Elle faisait beaucoup trop de mines, mais toutes ses mines étaient jolies. Son esprit ressemblait à sa figure: il était maniéré mais pourtant rempli de grâces.

Comme M. Langlois me mettait en voiture, je lui dis :

— Comment est-il fait, ce M. Cagliostro, afin que j'avertisse la Reine si je le vois parmi la foule des curieux qui encombrent le palais le dimanche ?

— Assez gros et d'une taille médiocre; il a un visage rond, orné de deux gros yeux à fleur de tête, les cheveux partagés et, s'il faut le dire, tout l'extérieur et l'attirail d'un charlatan.

— Que je suis tourmentée de cette histoire de coffret et des avertissements de M. Cazotte!

— Voulez-vous que je reprenne ce coffret et que je le rende à celui qui me l'a donné ?

— Il me semble que je n'ai pas le droit de faire cela sans en parler au moins à la Reine. J'aurai peut-être à vous écrire. Où demeurez-vous ?

— Rue Saint-Honoré, proche la porte de ce nom, en face d'une image de Saint-Joseph.

Je compris qu'il avait songé à moi en choisissant son logis de la sorte, et que parfois, en passant devant le saint, il devait penser à la créature : mon sourire compensa la raideur de mon salut à la portière.

Que cette route fut longue jusqu'à Versailles, dans le silence noir de la campagne et des bois, avec ce coffret de mystère et de menace que je n'osais ni toucher, ni quitter du bout des doigts

Enfin, je vis les grands arbres de l'avenue de Paris se balancer dans un ciel laiteux de lune et de nuages balayés par un vent impétueux, et les lumières du château brillèrent.

Le lendemain, quand j'eus repris mon service auprès de la Reine, Elle voulut bien me demander avec sa bonté ordinaire comment j'avais employé ma journée de liberté : ce qu'il faudrait pouvoir exprimer, c'est la grâce, la vivacité, le certain air enfantin et frivole que donnait à sa phrase, sautillante et coupée, le son clair de sa voix, à peine timbrée d'un souvenir d'ancien accent viennois qui la veloutait insensiblement et la faisait un peu chantante.

— Où avez-vous dîné hier ?

— Chez Mme de Polignac, Madame.

— Chez la *mienne* ? Impossible, j'y étais.

— Non, Madame, chez la marquise.

— Est-ce qu'elle donne à dîner ?

— A dîner, non; mais elle m'a vue très enfant et ne se gêne pas avec moi.

— Elle a dû vous excéder. Je ne connais personne au monde d'ennuyeux comme cette femme-là. — Et après ?

— Madame, j'ai été à Paris, chez la comtesse de Beauharnais, pour qui mon père m'avait donné une lettre.

— La comtesse de Beauharnais ? Celle qui fait des vers ? — Qui y avait-il chez elle ?

— Pas un chat, Madame. — A Versailles, pas un chat signifiait qu'il n'y avait personne de la Cour. — Si, M. de Cubières et M. de Champcenetz.

— M. de Champcenetz ? Le gouverneur des Tuileries ?

— Non, Madame, son neveu le chevalier.

— Ce bègue... Mme de Beauharnais et M. de Champcenetz, c'est ça qui est bonne compagnie !

— Madame, l'une a quelque talent et l'autre beaucoup d'esprit.

— Celui qu'on lui donne, et celui qu'il prend... Ça le mènera loin ! Que fîtes-vous là ?

— Madame, une singulière rencontre et où le nom de Votre Majesté fut prononcé.

— Mon nom, à propos de quoi ?

1. La comtesse Josèphe, en employant ce mot, les souverains de Versailles, dépeint sans le vouloir l'isolement et l'éloignement où se trouvaient Louis XVI et Marie-Antoinette en province, dans le château déserté même par les courtisans, sans communications aucunes avec la nation. Durant ces quelques années, au contraire, le duc d'Orléans fut véritablement le Roi de Paris.



Josèphe guida Canaples dans la montée douce et tournante

— La Reine veut-elle me permettre de lui faire une question ?

— Faites.

— La Reine n'a pas perdu, il y a quelques années, un joyau, une bague, auquel elle attachait un prix autre que sa valeur même ?

— Vous m'étonnez ! Comment savez-vous cela ? Oui, il y a six ou sept ans, en me lavant les mains, j'ai laissé glisser mon anneau nuptial ; on le chercha partout sans le trouver.

— Madame, il avait été dérobé.

— Par qui ? Comment ?

Je récitai à Marie-Antoinette ma conversation avec Langlois, sans le nommer cependant, mais, quand je vins à M. de Cagliostro, elle s'écria :

— Cagliostro, cet imposteur qui exploite la crédulité de M. de Rohan ! Quelle surprenante histoire est cela !

J'achevai en tirant de ma poche le petit coffret, que la Reine reconnut aussitôt. Elle me dit de rompre le cachet et, remarquant mes mains tremblantes, me demanda de son air impétueux pourquoi je semblais hésiter à lui obéir.

— La Reine ne craint-elle pas que cet écrin ne renferme quelque maléfice ou quelque poison subtil...

— Quel enfantillage ! Vous avez peur ! Donnez, j'ouvrirai moi-même.

Une Cœuvres, avoir peur ! Je rougis de colère, malgré le respect, et rompis le cachet. Le coffret contenait une bague, au châton formé d'une seule perle, d'une grosseur et d'un orient admirables.

— C'est bien ma bague, dit la Reine en la prenant. M. de Durfort me l'apporta le jour du mariage par procuration.

Elle tourna l'anneau entre ses doigts fins, l'élevant en l'air :

— C'est une des perles dites de la Reine de Navarre. En Autriche, on ne donne jamais de perles aux fiancées, un proverbe dit : *perlen deuten trœnen*, les perles sont des larmes.

La bague maintenant brillait à la main de la Reine ; cela avait été fait d'un mouvement plus rapide que la pensée ; je sentis un froid mortel glacer mon cœur et, juste à ce moment, la porte, en s'ouvrant, me fit tressaillir jusqu'au fond de l'être et donna passage à Mme Campan, qui annonça :

— M. Bœhmer demande à parler à Sa Majesté.

Marie-Antoinette s'écria :

— Mais que me veut encore ce vieil imbécile ?

— Madame, je le crois fou. Il pleure, se désole, assure qu'il est ruiné ; parle de ses créanciers.

— Que me font ses créanciers ?

— Je crois que ce collier dont la Reine ne voulut pas lui tourne la tête ; il y revient toujours.

— Amenez-le-moi, commanda la Reine. Comtesse d'Arraines, je n'ai plus besoin de vos services. — Ah ! ne manquez pas, au moins, de faire remercier la personne qui s'entremit pour ce bijou. Si une récompense pouvait être offerte...

Des remerciements, une récompense !

Hélas ! était-ce la puissance du maléfice qui opérait déjà ? Au moment où je sortais à reculons, je vis entrer Mme Campan conduisant un vieillard ratatiné, au nez busqué, aux yeux perçants et inquiets.

C'était Bœhmer ; c'était l'AFFAIRE DU COLLIER qui commençait !

Quelques semaines plus tard, Josèphe assiste à une scène tragique : l'arrestation du prince Louis de Rohan. Il faut s'imaginer ce midi éblouissant d'août, ce magnifique prélat dans ses habits pontificaux au seuil de la Chapelle royale aux cires ardentes pour la messe prête, la foule chamarrée et fiévreuse des courtisans dressant des têtes attentives et l'appel du Roi brusquement porté par un page, la disparition du cardinal soudain blême dans le cabinet dont la porte en battant se referme. Un vent de terreur passe ; tous se regardent et muettement s'interrogent, et l'on sent qu'un de ces violents coups de tonnerre, comme il en éclate parfois dans le ciel serein d'une cour, va retentir.

Les feuillets des mémoires à cette date sont confus et présentent des lacunes qui les rendent inintelligibles ; ils ne paraissent pas, au surplus, offrir de version nouvelle sur cette déplorable affaire, qui apparaît aujourd'hui si simple, si peu compliquée dans tous ses détails et qui, alors, à travers des intrigues et des duplicités inouïes, bouleversa l'État et suffit à

ébranler pour jamais le plus solide trône du monde.

Josèphe n'en suivit pas les phases, et la vue des angoisses grandissantes de la Reine, le spectacle de son débat contre l'arrogance de la noblesse et l'hostilité chicanière des Parlements, furent épargnés à la fidélité et à la sensibilité de sa tendresse.

Elle venait d'être appelée auprès du marquis de Cœuvres, qui était assez souffrant et qui demandait sa fille. Il s'agissait de décider si la recherche du comte de Canaples, — c'est ainsi qu'on appelait le chevalier depuis qu'il n'était plus de Malte, — serait agréée ou non et si Josèphe demanderait les dispenses nécessaires pour lui permettre de se marier.

C'est sur ce doute, tremblant en son cœur, qu'elle fit le long voyage de Versailles à Marans.

Le fouet claque, le cornet du postillon sonne, les fers des chevaux tintent sur le pavé du Roi ; on s'arrête à chaque poste pour payer : vingt-cinq sous par cheval de brancard et vingt sous par cheval de volée, bien heureux encore si M. le duc de Choiseul n'a pas passé par là, du temps qu'il était ministre, et si, pour faire plaisir à un maître de poste qui l'a bien mené, il n'a pas déclaré qu'il y aurait désormais à ce relais «poste et demie». La chaise légère qui emporte Josèphe enlève aussi loin de la cour Mlle Laforêt ; celle-ci se désole de cet exil et ne peut supporter l'idée de revoir les lieux villageois où elle naquit.

Mais quel bel espoir galope en tête des chevaux, celui de Josèphe, par cette splendeur d'août finissant !

Marans était un château un peu désordonné dans son architecture et sa distribution ; chaque génération y avait ajouté une aile ou un étage et construit des appartements à sa mode, de sorte que la quantité de galeries, de petits escaliers, de détours en faisait un labyrinthe assez compliqué. Il avait, au reste, de vieilles tours et des cours immenses; l'une d'elles bordée d'un canal, dont une ligne de peupliers, poursuivait sa ligne droite infinie à travers la campagne, de ce côté-là découverte et déjà flamande.

A chaque tour grinçant des roues fatiguées, des airs de jeunesse, des chansons d'enfance s'élevaient, se cadençaient dans le souvenir de la comtesse d'Arraines. Chaque arbre du chemin lui était un ami, une reconnaissance, et elle s'apercevait qu'un peu de sa vie, comme en flocons, était demeurée accrochée à chaque ronce des haies. Ses souvenirs s'étiraient en fils légers, faisaient une trame fine qui, déjà, emmaillait son cœur et la livrait à son passé. Elle fut une enfant timide et soumise dès qu'elle eut franchi la barrière délabrée du château.

— Ah ! Madame, s'écriait Laforêt, comment pourrons-nous demeurer seulement une semaine dans cette solitude affreuse ?

— Hélas ! pensait Josèphe, j'y passerais bien ma vie, moi, pourvu que mon cher Canaples y fût aussi !

On dit à la chanoinesse que son père était souffrant, et un serviteur, qu'elle ne lui savait pas, moitié laquais, moitié paysan, mal à l'aise dans sa livrée vite endossée à l'arrivée du carrosse, la conduisit à travers l'enfilade des pièces obscures. Il lui sembla que le château l'accueillait moins que les arbres et les haies du chemin ; à peine, dans une ombre vague, elle devinait la forme d'une salle, reconnaissait au mur un fantôme de portrait, noyé de nuit ; mincement, les volets clos,

de bois plein, laissaient passer des lames de soleil qui déchiquetaient l'ombre sans l'éclairer. Josèphe sentait au-devant d'elle venir de la tristesse et de la mort.

Mais le laquais, une à une, poussait des portes molles ou plaintives.

Cet homme, raconte-t-elle[1], me dit que M. de Cœuvres avait été pris d'un malaise subit, cinq jours auparavant; que le soir il avait eu de la fièvre et qu'on avait envoyé chercher le médecin, qui avait ordonné la saignée au pied avant le redoublement. Qu'on avait fait venir le chirurgien qui avait tiré du sang à mon père, mais que, le remède ne lui ayant apporté aucun soulagement, le médecin avait ordonné de l'eau de Rabel pour laver les humeurs et qu'enfin, il avait reconnu que c'était une pleurésie de l'espèce la plus maligne. — Quel ne fut pas mon saisissement en entrant dans cette chambre et comment peindre ce que j'éprouvai en contemplant le désordre et l'égarement de ces traits vénérables! Le serviteur me dit à voix basse que M[lle] de Cœuvres, ma sœur, était allée à l'église du village remplir ses devoirs de dévotion et que M. le Chevalier demeurait à Paris depuis un an, ce qui me surprit beaucoup et ce qui ne vous surprendra pas moins, Madame[2], quand vous connaîtrez les égarements de cet infortuné.

Mon père était dans son lit au fond de sa chambre, qui était fort noire, et il me parut comme enseveli sous ses courtines. Il me reconnut dès le seuil et m'appela; je courus me jeter à ses genoux, je baisai ses mains, que j'arrosai de pleurs. Il me releva en me disant des paroles assez tendres et que je n'avais pas trop été accoutumée à entendre dans sa bouche.

CE QU'ILS SE DISENT

Le Marquis de Cœuvres. — Vous avez, ma fille, bien fait de vous hâter. Vous me voyez présentement dans un état qui ne me laisse que peu de moments à demeurer près de vous. Soyez sûre que je n'envisage pas l'idée de ma fin prochaine avec effroi ni même avec regret. Mes préparatifs sont faits, je touche à l'éternité et la mort ne m'inspire que de grandes pensées. Au reste, je ne juge pas qu'un homme de ma sorte, fût-il un grand pécheur, ne puisse trouver de l'indulgence devant un juge équitable comme l'est le Seigneur notre Dieu...

Il s'interrompit, atténua, comme s'il eût compris l'énormité de sa doctrine.

... Car il sait que nos défaillances sont proportionnées aux tentations de notre rang.

Josèphe. — Il ne faut point, papa, vous laisser envahir par des idées sombres.

Le Marquis. — Quelle est cette nouvelle façon de parler, comtesse Josèphe? Et ne sauriez-vous dire *mon père* ou *Monsieur*? Sont-ce là les leçons que l'on vous a données au Chapitre et à la Cour? On m'a dit, en effet, que des parents, suivant en cela les doctrines détestables de Rousseau, autorisaient chez leurs enfants de semblables libertés. Je ne pense pas que vous ayez nourri votre esprit des libelles des philosophes...

Josèphe fut interdite parce qu'elle avait lu l'*Émile*.

... Au surplus, vos consolations ne sont pas de saison : la mort n'est terrible que lorsqu'elle est prématurée; la faux, en touchant ma vie, n'aura à trancher qu'un fil usé... Mais ce n'est point de cela qu'il s'agit présentement...

Une quinte de toux secoua sa voix.

... Je vous ai fait venir, Josèphe, pour vous faire part de vœux qui me sont adressés à votre sujet. Certes, j'aurais pu, comme c'est mon droit de père, ne vous en point parler, mais, si ce qui m'a été dit se trouve véritable, vous êtes plus au courant vous-même que moi de ces proposi-

1. *Lettres*.
2. Cette lettre paraît avoir été adressée à M[me] la Duchesse de Polignac, mais la suscription manque.

tions qui, d'ordinaire, étaient réservées à la seule décision des parents. Cela est une nouvelle preuve que tout va à l'encontre de ce qui se passait autrefois et que le renversement de toutes choses est proche.

M. le comte de Canaples, colonel du régiment de Normandie, vint ici l'autre jour ; il me dit, Josèphe, qu'il souhaitait fort d'obtenir votre main et prétendait ainsi à l'honneur d'entrer dans notre Maison. Ce jeune homme est de bon lieu, puisqu'il tient à la Maison d'Estrées, qui est la tige de la nôtre ; il paraît avoir une âme sensible et un cœur généreux ; sa figure est agréable et son esprit vaut mieux que sa figure. Mais il a, ma fille, un grand défaut dont on ne se corrige pas aisément, qui est souvent compagnon de noblesse, mais ne vit pas fort bien avec elle : j'entends la gueuserie. En un mot, il est pauvre et le sera, malgré le régiment que lui donna monsieur son père, tant que le comte d'Estrées, son frère aîné, ne se sera pas décidé de quitter la vie. En vous mariant avec ce gentilhomme, vous perdez votre prébende d'Ostrevant, qui, à la vérité, n'est pas considérable, mais, ce qui est de conséquence, vous voilà forcée de quitter la Cour et le service de la Reine.

Josèphe. — Pourquoi, mon père ?

M. de Cœuvres. — Parce que la comtesse de Canaples ne saurait être simple femme de chambre de la Reine et que, d'ailleurs, votre mari ne peut abandonner son régiment pour tenir état à Versailles.

Josèphe. — Monsieur, je vous ai mandé les bontés que la Reine fait paraître à mon égard. Elle est informée de la médiocrité de ma fortune et daigna me dire que ses grâces ne se feraient pas attendre en cas de mariage...

M. de Cœuvres. — C'est justement ce qu'il ne faut pas et je ne consens point que vous épuisiez ainsi votre crédit, qui présentement doit s'attacher à un autre objet et de plus grande conséquence. Je vais, ma fille, invoquer un sentiment dont je connais la puissance sur votre cœur, et vous demander un sacrifice dont je ne méconnais pas la grandeur. Vous savez quelle est l'antiquité de notre Maison ou plutôt de celle d'Estrées, dont la nôtre est issue. Mais la branche de Cœuvres, en s'éloignant du tronc originel, sembla acquérir une énergie propre qui lui donna un lustre qui manque à celle d'Estrées. Nous n'eûmes pas, il est vrai, comme eux, l'honneur de donner une maîtresse à Henri IV, mais les charges et les grands biens qui s'accumulèrent dans notre famille lui assurent aujourd'hui le pas sur toutes celles de cette province, et je dirais presque du royaume. Cependant, ce haut degré où nous sommes parvenus manque de la consécration qui fixe et assure à jamais la dignité d'un nom : je veux dire le titre de Duc. Vous savez comment votre grand-père laissa échapper l'occasion et ne sut pas mettre à profit le bon vouloir de Mme de Maintenon par l'inconcevable idée qu'il eut de s'entêter de jansénisme sur le tard et quand cette opinion était la plus fâcheuse à professer. Depuis, nous avons mieux conformé nos croyances à celles du maître, et les terres que nous avons assemblées autour de Cœuvres sont maintenant assez considérables pour que l'érection ne souffre pas de grandes difficultés ; cependant, il faut toujours que la faveur appuie le droit et, dès les premiers jours que Marie-Antoinette vous appela près d'elle, j'ai jeté les yeux sur vous pour travailler enfin

à obtenir cette dignité que notre Maison mérite et à laquelle chacun de nos pères et moi-même l'avons préparée.

Il suspendit sa phrase, touché par les yeux douloureux qui l'écoutaient ; une quinte, comprimée longtemps par l'énergie de sa passion, le dominait, l'abattit. Josèphe s'était dressée, se penchait, mais il l'écarta, râla :

— Bernard, ce laquais, cherchez Bernard. Et ne revenez pas que je ne vous appelle.

Elle s'enfuit, car elle comprenait qu'il ne lui pardonnerait pas aisément de le voir souffrir et de l'entendre se plaindre. Bernard envoyé, elle se tint, étrangère, dans la cour du château. La violence du soleil bourdonnait avec des insectes et des abeilles entre les dalles disjointes des perrons et dans les halliers de roses grimpantes au pied des tours ; c'était un grand silence et une large vibration de clarté. Le ciel haut et bleu découpait la blancheur jaune des pierres et les noirceurs des tuiles ; elle sentait son cœur battre du même frémissement que l'onde solaire, battre en s'élargissant dans l'infini et, parce qu'elle était jeune, malgré son désespoir et son renoncement prêt, elle sourit en levant son fin nez rose dans l'azur... du sourire involontaire et mystérieux des dieux assyriens de pierre qui regardent le firmament.

[1] On vint me chercher en me disant que ma sœur, Mlle de Cœuvres, était arrivée. J'allai la rejoindre ; en passant par le salon, je voulus voir l'heure et je m'approchai de la cheminée, car je savais qu'il s'y trouvait une pendule dont Mme de Maintenon autrefois avait fait présent à mon grand-père. On y voyait les trois Parques soutenant un cadran ; le mouvement maigre de leurs bras ravisseurs semblait plutôt précipiter cette roue du temps que la retenir, et je ne sais quelle inquiétude fixa un moment mes yeux sur le fil d'or au bout duquel pendait le fuseau de Clotho.

Mais ma sœur se tenait devant moi, roide en ses vêtements surannés et tristes ; nous nous abordâmes sans tendresse et sans baisers et comme si nous nous étions séparées la veille. Cependant, elle m'emmena dans sa chambre, me proposa de m'asseoir et me fit un long récit de ce qui s'était passé dans la famille depuis des années, de quoi, pour tout dire, je ne m'étais pas trop mise en peine. On oubliait tout à la Cour.

J'appris ainsi que notre frère, Marans, était toujours aux gendarmes-dauphin, où il possédait une compagnie, mais que mon père voulait l'obliger à s'en défaire pour venir à Versailles ; que le chevalier s'était enfui parce qu'il s'était querellé avec M. de Cœuvres et en avait reçu des coups de canne à propos d'un passage d'Horace sur lequel ils n'étaient pas d'accord, mais dans le fond parce que mon père ne pouvait souffrir ses idées philosophiques.

Notre entretien fut interrompu par Bernard, qui venait nous avertir que M. de Cœuvres était plus mal, qu'il avait demandé les sacrements et commandé qu'on allât chercher le curé de Marans, mais qu'auparant il désirait nous voir et régler quelques affaires qu'il avait. Nous entrâmes dans cette chambre où d'affreuses ténèbres semblaient s'appesantir sur l'unique et tremblante lumière de chandelle. M. de Cœuvres venait de perdre la connaissance et elle lui revenait lentement. Enfin, nous entendîmes sa voix, qui nous parut changée et pareille à celle d'un petit enfant tant elle était éteinte. Comme il s'aperçut que nous étions émues, il nous dit que « si nous pouvions voir son âme, nous serions vite consolées ». Puis, se tournant vers moi, il murmura ces dernières et tristes paroles :

— Ma fille, le gentilhomme de là-haut m'appelle et je vais prendre mon service près de lui. Ne doutez point que je ne lui parle de vous tous et qu'il ne vous fasse, à la considération d'un pécheur repentant comme moi, les grâces que sa bonté infinie jugera les meilleures pour votre bien... Cependant, n'oubliez pas ce que je vous ai dit et que je ne veux pas entendre parler d'établissement pour vous avec Canaples tant que votre frère ne sera pas fait duc.

Je répondis, comme au temps où j'étais petite fille :

— Mon père, je ferai à votre commandement.

Il nous marqua ensuite son regret de

1. *Mémoires.*

n'avoir pu faire venir à temps notre frère Marans et, comme j'essayai de murmurer un mot en faveur du pauvre chevalier, il se souleva de sa couche avec la dernière violence et me cria :

— Qu'on ne me parle pas de ce drôle si l'on ne veut me faire expirer dans des sentiments que la miséricorde de Dieu réprouve...

Ce mouvemement emporté détermina une grande suffocation et, dans le moment, nous crûmes qu'il allait passer sans qu'il fût communié, mais le curé entrait apportant Dieu et nous nous retirâmes, Mlle de Cœuvres et moi, dans le salon qui précédait cette chambre. C'était la pièce où se trouvait cette pendule des Parques et mes yeux se portèrent d'abord sur elle. Quel ne fut pas mon saisissement en remarquant que le fil d'or qui soutenait le fuseau était rompu ! J'étais bien sûre qu'il ne l'était point quand j'avais traversé cet appartement quelques minutes auparavant. Dans cet instant, le curé de Marans apparut sur le seuil de la chambre et nous connûmes, au geste qu'il fit, que mon père infortuné n'existait plus.

Les mémoires s'interrompent ici pendant une période assez longue et quelques lettres seulement, qu'il faut négliger, nous font suivre la vie de Josèphe.

La chanoinesse passe à Marans les premiers mois de son deuil ; c'est sans doute durant cette époque, qu'elle fit élever ce joli temple à l'Amitié, dont on voit encore les ruines dans le petit bois auquel elle devait son nom d'Arraines. Assurément, elle s'inspirait ainsi des souvenirs de Trianon et voulut, peut-être, sous le vocable d'amitié élever un autel à un Dieu plus doux et plus terrible.

COMMENT ILS AIMENT

L'automne languissait dans les pâleurs d'un ciel anémié, d'un ciel qui se mourait d'avoir été quitté par le soleil ; c'était l'époque où l'arbre s'amaigrit, se sépare et s'individualise, où chaque branche a sa couleur, chaque brindille sa nuance. La terne opacité du jour, avivant les tons, faisait paraître les ors verts, les oranges, les safrans des marronniers, les jaunes aurore des platanes, l'ocre des chênes, bordés de violettes pénombres, l'élancement aigu des peupliers fusainés de vert. Il n'y avait de soleil qu'ombré, allongé en longues bandes rousses sur les feuillées cuivrées des clairières, mais ses rayons obliqués se coulaient à merveille sous l'ogive des allées, dorant pâlement l'herbe courte et pelée. Un faune de marbre était au détour, avant d'arriver au temple, ricanant dans sa barbe de chèvre et portant un doigt à ses lèvres pour faire signe de taire un secret.

C'etait un vieux faune, au buste lépré de mousses et de moisis, la barbe et les cheveux mêlés de feuilles mortes, dont ils avaient pris à la fin la couleur.

Dans l'allée ogivée, un bruit voleté se faisait, léger, ailé, pressé. Le sylvain sembla sourire et Josèphe d'Arraines apparut, rouge de hâte, à moins que ce ne fût des feux du couchant. Elle s'arrêta, la main à son cœur battant sous l'étoffe baleinée, leva un coin de tempe, écouta. Un grand silence tombait sur le parc, un silence mat et mouillé d'automne. Seulement, par instants, le bruit d'une feuille morte, tournoyant à travers le ramage, le son cassé d'une ramille sèche rompue sous le pied frémissant d'un chevreuil, la chute d'une goutte d'eau ou l'envol brusque d'un merle, le marquait en l'agrandissant.

Et Josèphe écouta encore.

L'épaisseur du taillis estompait le rythme sonnant des fers d'un cheval au loin, sur quelque route. Ce cheval, elle le sentait venir pour elle ; il lui sembla que tous les silences du bois savaient cela et qu'ils s'amassaient plus encore pour la laisser mieux entendre. Il n'y eut plus que ce bruit-là dans le monde ; il mena les

mouvements de son cœur. Mais ce bruit cessait et soudain fut mué en un autre plus proche, plus émouvant : un pas vif et incertain, un pas perdu froissait toute la mutité de la forêt. Il s'approchait et s'éloignait avec de grands remuements de bourrées craquantes et pétillantes, parut un moment se décourager. Josèphe voulut s'élancer, appeler, désigner son attente, mais ses yeux rencontrèrent ceux du faune et il lui sembla qu'il riait dans sa barbe de chèvre.

Les halliers se nuancèrent de bleu sombre et, sous son grand manteau militaire, entre les branches, le comte de Canaples apparut.

La douceur de le voir couvrit comme une blonde vague d'été le cœur de l'enfant et la vivacité de ses yeux s'attendrit. Mais le colonel ne manquait point à faire la révérence comme il le fallait et Josèphe dut y répondre en se souvenant de son maître à danser.

Elle observait cependant le visage du révérencieux et trembla de deviner ses regards sévères :

— Je vous attendais, Monsieur.

— Je ne le croyais pas, Madame.

— Et pourquoi cela, bon Dieu ? Ne vous ai je pas écrit pour vous mander ?...

— Avouez, Madame, qu'il n'y a rien de si malaisé que de feindre la tendresse et que les plus méchants comédiens sont proprement ceux qui ne sentent point ce qu'ils disent.

— Pourquoi voulez-vous, Monsieur, que j'avoue cela ? Et d'où vient ce style alambiqué qui m'a tout l'air d'un compliment à l'envers ?

— C'est que, dans le jeu que nous jouons...

— De quel jeu entendez-vous parler, Monsieur ?

— Dans le jeu, Madame, que nous jouons et où j'ai mis en banque ma vie...

— Je vous prie d'achever, Monsieur, car votre discours m'a tout l'air d'une gageure.

— Eh bien, Madame, s'il faut le dire, je ne puis supporter l'idée d'une tricherie et j'aimerais mieux répandre pour vous tout le sang de mes veines que de coûter à votre table à coiffer une once de carmin.

Une rougeur flotte et s'avive sur les joues de Josèphe : elle se souvient, elle s'apparaît méprisable et coupable, elle a rusé avec l'amour. Aux lettres toutes rouges d'être écrites avec le sang de l'amoureux, elle a répondu d'une encre carminée qui imitait, croyait elle, à miracle le noble liquide dans lequel le guerrier trempait sa plume.

Canaples a tiré de sa poche le papier d'azur vergeté que rayent des lignes sanglantes :

— Voici votre lettre, Madame; si mon amour n'eût jamais songé à réclamer un sacrifice qu'il ne méritait pas, ma fierté ne peut souffrir un artifice qu'un peu de mépris sans doute inspira [1].

Il se détourne, s'éloigne ; Josèphe le voit qui va disparaître et veut jeter un appel. . Mais le faune la regarde et rit ; on dirait qu'il cligne ses paupières de marbre. Elle s'arrête... les fourrés tressaillent sous une botte irritée ; tout à l'heure elle entendrait le galop du cheval emportant toute sa tendresse ; elle se jette dans le taillis...

— Canaples !... Mon cher chevalier!... Ne fuis pas !...

1. Ces lettres écrites avec du sang étaient d'un usage commun à l'époque, et un mémorialiste assure qu'on en ramassait par terre dans les couloirs de Versailles.

Il suspend sa marche... Elle est dans ses bras, toute prête à pleurer ou à rire.

Mais lui :

— M. de Ségur vint l'autre jour voir mon régiment ; il le trouva fort instruit selon les nouvelles ordonnances et fut content. Ainsi, ma cousine, j'ai l'espoir que dans une guerre je saurai assez me distinguer pour mériter les faveurs du maître. Mais, Josèphe, tout cela n'est rien si je ne possède votre cœur.

Pendant qu'il parle, elle se souvient de sa ruse et qu'elle s'est divertie en écrivant sa lettre, à la pensée de le tromper. Elle se dit que cela est affreux et qu'il n'y a point de remède. Pourtant il faut répondre.

— Convenez, mon cousin, qu'il n'est rien de si désolant que notre état et que c'est une aventure unique. Vous m'aimez, je ne vous hais pas, nos conditions sont faites pour se convenir et l'ordre absolu d'un père vient ruiner tout ce bonheur prêt. — Que je suis mortifiée !

— Votre frère est-il toujours à Marans ?

— Oui.

— Lui parlâtes-vous de nos vœux ?

— Ils font l'objet de tous nos entretiens. Mon frère est sensible, son cœur généreux s'associe aux sentiments qui nous dominent ; mais que peut-il ? Rien ne fait que vous ne soyez plus riche, que je puisse vivre à la Cour en femme titrée et faire des brigues pour ce Duché de Cœuvres, lequel ne nous rendra pas plus nobles que nous le sommes. Mais quel mortel serait assez dénué de sentiment pour transgresser les volontés dictées par un père à son lit de mort ?

— Ainsi il ne faut plus espérer et mon malheur est certain.

— Bon Dieu, mon cousin, il n'est pas de malheur certain quand deux cœurs jeunes et purs s'accommodent et se concertent...

— Que voulez-vous dire ?

— Suivez-moi seulement.

Un oblique chemin, sous les feuilles, menait au sommet d'un médiocre coteau. Josèphe guida Canaples dans la montée douce et tournante et ils atteignirent le petit temple qui arrondissait son dôme entouré de colonnes sveltes au-dessus de la campagne immense. Ils s'arrêtèrent et, respirant l'air de la nuit qui venait en légères ondes de ténèbres, sentirent une palpitation d'infini battre au fond de leurs poitrines et s'échanger avec l'émotion de leurs âmes tristes et charmées.

Le temple venait d'être achevé ; on y montait par trois marches de pierre et l'on se trouvait dans une rotonde dont le sol était fait de coquillages nacrés incrustés dans du marbre blanc. Au milieu, un petit autel montra la blancheur trapue de son piédestal, sur lequel une statue se dressait.

L'esquif de la lune commença de voguer sous le ciel. Les colonnes luisirent d'une clarté laiteuse qui les effleura et vint tomber sur la statue. Elle représentait un jeune enfant, de l'âge de Cupidon, mais sans arc et sans torche, tenant seulement des fleurs à la main.

Le pavé remua sous les ondes lumineuses de l'astre ; elles coururent en moires blanches, s'étendirent en mares de clarté sous les pieds des amoureux ; mais Canaples s'écriait :

— Qu'est-ce ceci, ma cousine, où m'avez-vous conduit ? Est-ce là le temple de l'Amour et quel serment voulez-vous que je fasse devant ce Dieu, que je ne vous aie pas fait cent fois déjà ?

La comtesse d'Arraines leva son doigt fin vers la silhouette de l'enfant désarmé :

— Vous vous trompez, mon cher

Chez Fanny de Beauharnais

chevalier, celui que vous voyez là n'est pas le Dieu de l'Amour, c'est celui de l'Amitié.

— L'amitié ! Ah ! cruelle Josèphe, est-ce là ce que vous méditiez et faut il que cet enfant, auquel je vois bien que vous avez ôté ses flèches, me perce cependant le cœur en immolant ce que j'ai de plus cher, mon amour ?...

— Mon Dieu, Canaples, j'ai bien envie de vous quereller. Ne sauriez-vous prendre le bien qu'on vous offre en augurant mieux de l'avenir ?

— J'ai cru posséder votre amour et vous daignez me proposer votre amitié ; le troc ne vaut rien.

— Acceptez-le toujours, ingrat que vous êtes, et que ce Dieu que vous dédaignez reçoive un serment solennel et durable.

Autour de la lune, dans l'auréole laiteuse, des étoiles scintillèrent, animant l'étendue. Les cimes du parc s'imbibaient de clartés molles et la longue plaine flamande, au loin, émergea tout d'un coup en mer de blancheurs. Sur la tête poudrée de l'enfant, ces nuances pâles se combinaient et se réunirent en douceurs veloutées, en reflets brillants ou crayeux, selon que les rayons s'étaient polis aux colonnes du temple ou amatis à travers les brumes montantes du soir.

Elle murmura :

— Pourrais-je être ici à moins de n'être votre amie ?

Et reprit pour taire sa réponse :

— Canaples, je vous jure que je suis très fidèlement votre amie et que nul autre ne possèdera ce cœur qui est à vous en attendant que la main se donne.

Elle libéra vers les lèvres de l'impatient le vol léger de ses doigts ; puis, railleuse aussitôt, pour le distraire et l'apaiser :

— Ne voyez-vous pas, Monsieur, qu'il n'y a rien qui ressemble plus à l'amour que l'amitié et que c'est proprement le nom qu'il faut donner à ce Dieu lorsqu'il attend.

Josèphe descendit les marches et tout le jeu des blancheurs s'évanouit. Le sentier tournant les emportait dans sa valse large et silencieuse. Canaples suivit sans rien dire une forme parfumée dans une nuit d'arbres.

Mais, en bas du coteau, ils s'arrêtèrent encore :

— Ainsi vous partez pour Versailles ?

— Oui : la Reine me rappelle : l'issue de cette malheureuse affaire fait son désespoir ; il n'est rien de si pitoyable que l'arrêt que viennent de rendre ces messieurs du Parlement et l'on y éprouve bien les effets de l'aversion que ces robins portent secrètement à la Reine de France.

— Madame la comtesse d'Arraines me permettra-t-elle de lui présenter mes respects à la Cour ?

— Oui, mais plus de déguisements, plus de mendiants trompeurs ou de comédiens masqués. Je vécus dans une étrange appréhension depuis que vous inventâtes une persécution si inouïe et toute figure inconnue me semblait devoir se changer en la vôtre. Tout de bon, Monsieur, vous me jurez de cesser un badinage qui peut être si contraire à mon bon renom dans le monde.

— Je vous le jure ; mais, en récompense, je vous demande un serment...

— Encore un ?

— Celui de faire tous vos efforts pour que Monsieur votre frère soit compris dans la première promotion de Ducs qu'il y aura.

— Je ne pensais pas que l'élévation de notre Maison vous tînt tant au cœur, mon

cousin ; mais, puisqu'il en est ainsi, me voilà toute disposée à me faire intrigante.

— Adorable Josèphe, adieu.

— Adieu, mon cher chevalier ; au revoir, mon ami ; à bientôt, mon époux.

. . . .

Les fers quadruples du cheval emporté par un galop de joie et de fièvre retentirent en s'éloignant sur la route lunaire et sonore, et Josèphe ne rentra point au château qu'elle ne les entendît plus que dans son cœur.

Rien n'égalait la tristesse immense de Versailles le jour de novembre où le carrosse et les chevaux harassés de Josèphe s'arrêtèrent devant les grilles de la cour de marbre vide, morne, aux pavés suintants, d'une humidité tombale. La comtesse d'Arraines, sans prendre le temps de monter à sa chambre sous les combles, pénétrait dans les petits appartements de la Reine, au rez-de-chaussée, passait par la bibliothèque et la salle de bain, pièces obscures, entrait dans le cabinet de stuc donnant sur le jour immense des terrasses. Tout était désert, rangé, poussiéreux, comme dans un appartement enseveli sous l'oubli. Le ciel pluvieux qui tombait par les hautes fenêtres se mirait sur les parois de ces murs polis, sur les moulures tendres de ces panneaux, sur les meubles blancs aux soies claires, aux bois chiffonnés de rubans et de fleurs ; sa tristesse en aggravait l'apparence de frivolité fanée, de lendemain de fête. Josèphe, un moment, se sentit toute seule dans ce grand château de silence. La rumeur énorme et fébrile du Paris tumultueux qu'elle venait de traverser battait pourtant encore dans son oreille.

Depuis les retranchements inconsidérés de M. de Saint-Germain, écrit-elle [1] à cette date, on ne voit plus d'uniformes à Versailles, sauf les gardes [2], dont l'esprit n'est pas fort bon. Joint à cela que l'on ne vient plus guère faire sa cour que les dimanches, il s'ensuit que le château paraît une nécropole et que l'air y est triste. Chacun des princes vit en son particulier et, le plus possible, se retire dans sa petite maison : Mesdames à Bellevue, Madame Élisabeth à Montreuil, Monsieur dans son joli pavillon de Satory, proche la pièce d'eau des Suisses, et la Reine à Trianon. Elle en fait ses délices après cette inconcevable affaire du cardinal et des parlements et elle s'est résolue de ne plus retourner à Paris, où le public est bien éloigné de l'affection qu'il faisait paraître autrefois pour ses souverains.

Comme je balançais si je n'étais pas dans le pays de la Belle au bois dormant, j'entendis sur le grand escalier de marbre ce bruit de fusil que fait une sentinelle en portant les armes et frapper deux coups de talon. Cela indiquait le passage d'un duc et pair et je me hâtai de sortir du cabinet de la reine, juste à temps pour faire ma révérence à M. de Polignac, qui descendait les degrés et voulut bien, en me complimentant sur ce qu'il ne m'avait pas vue depuis la mort de notre [3] père, m'enseigner que la Reine était à Trianon. — Vous trouverez bien du changement, me dit-il, et rien n'est si triste que tout ce que l'on voit à cette heure. On n'est plus sûr de rien et l'on se croirait en Turquie.

Je montai vers mon appartement, où M[lle] Laforêt m'attendait, tout aise de se retrouver au sein de grandeurs qui lui étaient si naturelles.

Je ne fus pas de son sentiment et, sortant de mon château de Marans, que je jugeais autrefois si délabré, ma comparaison ne fut pas favorable à ces combles véritablement désolés ; à ces corridors obscurs coupés de marches perfides ; à l'odeur des lieux d'aisance qui passait en torrent de puanteur avec les souffles du vent déchaîné ; à mes chambres, dont mon laquais ne voudrait pas aujourd'hui, touchant l'appartement de l'archevêque de Paris, et si mal conditionnées qu'il fallait que ce prélat s'observât pour que je ne l'entendisse pas parler. C'était pourtant un Juigné et homme de la meilleure compagnie qui fût ; mais il s'honorait de cette habitation pour

1. *Lettres*, novembre 1786, une des rares lettres datées.
2. Du corps.
3. La lettre est adressée vraisemblablement au comte de Marans.

être plus à portée du bonheur de voir Leurs Majestés.

Josèphe court, à pied, sur le chemin de Versailles à Trianon. Les futaies immenses, en remuant les guipures de leurs cimes déliées sur les velours mats du ciel bas et lourd, forment des dessins changeants ; l'œil de l'enfant que sa jeunesse envole y voit des chantillys noirs sur des paniers de gros de Naples gris.

Mais, de loin, l'aspect du pavillon envoyait de la tristesse à son cœur ; à mesure qu'elle s'en approchait, il semblait s'effacer, se fondre comme une demeure de chimère. Josèphe, un instant, s'imagina qu'elle ne l'atteindrait plus. Elle ne s'apercevait pas que, devant elle, tout s'évanouissait dans la pluie et dans la nuit, qui venaient ensemble.

La Reine était dans la salle de billard, occupée à jouer avec Madame Élisabeth et le Roy ; on entendait courir Madame Royale avec le Dauphin son frère, celui qui devait mourir deux ans plus tard, dont l'intelligence fut si surprenante et le caractère si touchant. Leurs rires et leurs cris parviennent jusqu'à Josèphe.

Je saisis [1] le choc des billes sur le tapis, puis, à mon nom prononcé par le valet de chambre, une exclamation de mon auguste maîtresse. On me fit entrer dans sa chambre, meublée à ravir en mousselines teintes des couleurs les plus variées, mais si simple, si peu fastueuse, que le lit de péquin peint était encore celui qui servait à la comtesse du Barry quand elle couchait autrefois à Trianon.

Un moment après, Marie-Antoinette apparaît ; elle tient à la main cette queue de billard d'ivoire, faite d'une seule dent d'éléphant, à la crosse d'or ciselée, que l'insolence de M. Vaudreuil brisa un jour en deux et qu'elle eut la patience de faire raccommoder :

— Eh bien, vous voilà donc ! Vous m'avez abandonnée.

— La Reine pardonnera à mon deuil ; les crêpes ne sont pas de mise ici.

— Vous croyez ? Cependant ne voyez-vous pas que tout est en deuil autour de moi ? L'arrêt du Parlement dans cette affaire brûle encore mon cœur. Mais comment trouvez-vous ces juges ? Un peuple est bien malheureux d'avoir pour tribunal suprême un ramas de gens pareils. Que dit-on dans votre pays ?

— On plaint la Reine ; on ne peut se persuader que sa personne sacrée soit atteinte par l'arrêt de magistrats passionnés ou corrompus.

— Ce qu'ils visent, c'est plus le trône que moi. Et moi je n'ai point d'appuis. Hélas ! je le vois bien, j'ai voulu vivre pour moi, j'ai cru qu'une Reine de France pouvait avoir des amies...

— Ah ! Madame !...

— Oui, vous m'aimez, vous, je le sens. Savez-vous ce qui me le prouve le mieux ? Vous ne m'avez jamais rien demandé.

— Je voudrais pouvoir montrer mon dévouement à la Reine d'une autre manière.

— Le pourriez-vous, en effet ? Vous êtes si jeune ! Cependant, si j'osais...

— Quoi ? Serais-je assez heureuse pour que Votre Majesté daigne se servir de moi ?

— Oui, j'ai songé à vous. Un libelle infâme de cette créature, cette femme La Motte, se prépare clandestinement à Londres ; de là, on le répandra dans Paris.

— Eh bien, Madame ? La Reine n'a qu'à parler...

— Il faudrait rompre une machina-

1. *Lettres.*

tion si infâme, s'emparer de cet écrit, l'acheter, n'importe à quel prix .. Mais à qui confier une telle mission et d'une conséquence si grande? Je ne puis faire de fond sur personne...

Elle s'interrompit, baissa la voix et regarda autour d'elle dans les ombres bleues de la chambre, éclairée d'une seule bougie.

— Il me semble que je suis entourée de traîtres.

— La Reine veut-elle que je parte à l'instant ? Je saurai où trouver.

Un sourire nuança les traits de la chanoinesse ; elle songeait à Pierre Langlois.

Un pas de lourdeur et d'hésitation se fit entendre, la porte s'ouvrit avec lenteur et Louis XVI entra.

C'est la première fois que nous voyons le Souverain paraître dans les mémoires et les lettres de la comtesse d'Arraines. Elle avait dû cependant lui être présentée, mais il ne semble pas que les rencontres aient été fréquentes et que, jusqu'à ce jour, le Roi eût adressé la parole à la femme de chambre de la Reine. On pouvait vivre longtemps à la Cour sans obtenir même un coup d'œil du maître.

[1] Louis XVI avait une majesté mélancolique qui n'était pas sans grâce, malgré l'épaisseur des traits et la grosseur du nez, donnant à l'ensemble un air de pesanteur auquel n'ajoutait que trop la démarche embarrassée et comme vacillante qu'il tenait de sa mère. Ses yeux étaient charmants, d'une clarté et d'une douceur sans égale ; la myopie leur imprimait du vague et de l'indécision par quoi toute la physionomie exprimait une sorte de timidité bien éloignée de cet air de grandeur et de puissance qu'on est en droit d'attendre de la personne d'un souverain. La première fois que je l'aperçus, on pouvait à peine le distinguer au milieu de la foule des courtisans ; l'éclat seul de ses pierreries le désignait à l'observateur. Il ressemblait assez à un gentilhomme campagnard, dont il avait les habitudes et les goûts, et l'on peut dire que ses malheurs et les nôtres vinrent de ce qu'il était plus le seigneur de Versailles que le roi de France.

Louis XVI avait la jambe forte, mais parfaitement belle.

1. *Mémoires*.

Josèphe fait la révérence et va pour se retirer ; mais le Roi lui dit :

— Demeurez ; la Reine aura peut-être besoin de vous.

Il s'approche de Marie-Antoinette et la prend par la main.

— Sophie pleure et sa nourrice ne peut en avoir raison. Voulez-vous venir ?

Il s'efface avec une politesse brusque :

— Suivez la Reine, Madame la Comtesse.

Marie-Antoinette courait déjà vers le cabinet voisin, d'où partaient les cris de la petite princesse, se penchait sur son berceau.

C'était un tableau à peindre, dit Josèphe, que cette Reine, alors la première de l'Europe, s'efforçant d'apaiser les douleurs de cette petite fille déjà vouée à la mort. Autour d'elle se pressaient les autres enfants : Madame, essayant, elle aussi, d'apporter quelque soulagement à sa sœur ; cette princesse était petite pour son âge, mais avec une dignité de port et d'attitude tout autrichienne ; le Dauphin si faible, ses grands yeux de ciel animés d'inquiétude et de sensibilité ; le petit duc de Normandie, à terre, sur un coussin de velours ponceau, étirant ses membres robustes et qui faisait l'orgueil de sa mère.

Cependant, Madame Sophie se calmait, s'endormait sur le sein royal. Je m'avançai pour la prendre des bras de la Reine et décharger la souveraine ; mais la nourrice, comme c'était le droit de sa charge, réclama l'honneur de déposer la princesse dans son berceau. La Reine le lui permit avec un soupir, qui disait assez combien ces étiquettes lui pesaient, et, soudain revenue à la gaieté emportée de son caractère, saisissait le duc de Normandie, élevait en l'air l'enfant qui agitait ses bras et ses jambes avec des rires :

— O mon chou d'amour !

QUATRIÈME PARTIE

LES SUITES D'UNE ROMANCE

Le 28 juin 1787, dit Bachaumont, la comtesse Josèphe d'Arraines, chanoinesse d'Ostrevant, dame pour accompagner la Reine, est de retour d'Angleterre. Elle a été très fêtée et très accueillie par la Reine, auprès de qui elle a repris ses fonctions.

C'est la seule fois où nous ayions vu donner à Josèphe ce titre de dame pour accompagner ; elle ne figure même pas ainsi dans *l'état de la Cour* dressé en 1787. Peut-être n'eut-elle alors qu'un brevet de survivance lui donnant le rang, sans charge ni service effectif.

En tous cas, elle est plus en faveur que jamais auprès de la Reine et, sans doute, il lui eût été assez facile alors d'emporter cette fameuse affaire du Duché, mais nous ne voyons plus qu'il en soit question. Cependant, le frère de Josèphe, le marquis de Cœuvres, qui s'était tenu jusque-là éloigné de la Cour, en garnison à Reims, paraît à Versailles ; il est présenté et admis aux honneurs de la Cour, le 15 juillet. Trois jours après, il chasse avec Louis XVI et soupe avec lui dans les petits appartements ; enfin, il échange sa compagnie au Royal-Dauphin contre un guidon d'enseigne aux gendarmes rouges du Roi [1], commandés par le prince de Soubise.

1. C'était un débris des gendarmes sacrifiés au moment des réformes du comte de Saint-Germain.

Ce n'était là sans doute que le commencement d'une haute fortune.

Dès lors, la comtesse d'Arraines se trouve un peu moins « en l'air »; la présence à la Cour de ce frère l'appuie et lui donne plus d'autorité ; quand le comte de Canaples aura été présenté à son tour et commencera à entrer dans la faveur de la Reine, ses vues sur Josèphe étant connues et sa qualité de fiancé admise, elle reprendra le rang que sa condition un peu subalterne ne comportait pas et sortira des coulisses pour paraître sur la scène.

C'est à cette époque, sans doute, que se place ce récit de la chanoinesse, qui révèle un petit secret, jusqu'ici demeuré ignoré, de l'histoire anecdotique de ce temps. Ce fragment est un de ceux qui portent en tête cette inscription effacée : *Mémoires de Cœuvres.*

Puisque ces souvenirs écrits au jour le jour ne doivent jamais être publiés et ne sont destinés qu'à servir au délassement d'un petit groupe de parents et d'amis, je puis bien céder à la vanité de raconter cette histoire où j'ai joué un rôle et fait avec huit vers la félicité d'un couple qui ne cesse de bénir mon souvenir et de déplorer les malheurs de sa bienfaitrice.

J'ai souvent entendu regretter que les auteurs de la célèbre romance de « Pauvre Jacques » fussent demeurés inconnus et qu'un même injuste oubli couvrît les noms du poète et du musicien. La suite de ce récit révélera pour la première fois ce mystère.

Qui ne connaît ce modeste pavillon de

Trianon où Marie-Antoinette, soupirant après une vie champêtre et les charmes de la solitude, venait déposer, chaque fois qu'elle le pouvait, le poids écrasant de sa grandeur ? Les ennemis de la monarchie et de la France se sont plu à le peindre comme un asile du luxe et de la mollesse où se seraient engloutis les trésors du Royaume, tandis que cette demeure exiguë était en réalité à peine digne de l'épouse de Louis XVI et que bien des financiers n'en eussent pas voulu pour leurs petites maisons. Une salle à manger, un salon, un billard, une chambre à coucher, à la vérité meublée à ravir, en mousseline teinte des couleurs les plus variées, telle était la distribution du premier étage.

Les jardins rachetaient par la beauté de leurs arbres, par la diversité des tableaux qu'ils offraient, par la nouveauté de leur dessin, ce que le château pouvait avoir de trop simple et de trop peu royal. Un chemin tortueux conduisait à un petit hameau de l'aspect le plus rustique et présentant des chaumières groupées dans un désordre agréable aux yeux. Une d'elles renfermait la laiterie, où la crème, contenue dans des vases de porcelaine posés sur des tables de marbre blanc, était rafraîchie par un ruisseau qui traversait cette pièce avec un doux murmure.

Un superbe troupeau de vaches suisses paissaient les prairies environnantes et fournissaient un lait délicieux ; voir traire ces bonnes bêtes, parcourir les diverses parties de la ferme, se livrer aux occupations des villageoises était un passe-temps qui consolait le cœur douloureux de la Reine, torturé par la mort récente de la petite princesse Sophie ; une robe de percale, un fichu de gaze, un chapeau de paille étaient alors ses seules parures.

On avait fait venir du Valais, pour donner des soins à ces vaches, une jeune fille belle et naïve qui semblait, par sa contenance modeste et le charme de son costume particulier, donner plus de naturel et de vérité aux scènes champêtres et aux plaisirs innocents que nous goûtions en ces lieux enchanteurs. Elle s'appelait Marie. Nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que Marie renfermait dans son sein une peine secrète. En vain Marie-Antoinette lui prodiguait ses faveurs touchantes, qu'elle distribuait si généreusement, en vain nous nous empressions, par des dons simples et appropriés à son état, de lui faire oublier la patrie et les montagnes qu'elle avait quittées, Marie, en acceptant ces précieuses marques de bonté et nos présents avec une reconnaissance et une sensibilité qui temoignaient de son cœur excellent, Marie n'en conservait pas moins cette attitude mélancolique et ces regards de tristesse dont nous ne pouvions démêler la cause.

Un jour, je la trouvai en pleurs ; le hasard sans doute, et non un sentiment raffiné, l'avait conduite aux pieds du petit temple de l'Amour élevé dans des massifs de fleurs et de lauriers. Le cruel et charmant enfant, occupé à tailler un bois destiné à remplacer une de ses flèches émoussées, semblait encore, en lui souriant, menacer la belle éplorée. Aussitôt je compris quelle était la blessure dont saignait le cœur de Marie ; ce n'étaient pas les frais vallons de l'Helvétie, ni son chalet penché sur une côte abrupte dont les souvenirs la poursuivaient. Au milieu des splendeurs royales, j'entendais un nom murmuré parmi ses soupirs : c'était celui de Jacques.

Je m'approchai, je pressai ses mains tremblantes, j'essuyai les larmes qui coulaient de ses beaux yeux. Puis je l'interrogeai. Elle ne balança pas à me conter sa naïve histoire. Dès son enfance, elle avait été promise à Jacques, un jeune berger. Un ordre absolu de ses parents l'avait obligée de s'éloigner pour venir en France ; elle avait pu obéir, mais non oublier. Je m'employai à la consoler, en l'aidant à répandre des pleurs qu'elle aimait ; j'en fis à la fin tarir la source. Hélas ! à travers l'inégalité des conditions, nos infortunes n'étaient-elles pas pareilles ? Mon ruban de chanoinesse et surtout la promesse faite à M. de Cœuvres nous séparaient, Canaples et moi, plus que la distance entre la France et la Suisse n'écartait ces pauvres amours. Du moins était-il assez aisé de satisfaire la tendresse de ces deux cœurs : après avoir longuement médité, je m'arrêtai à un dessein qui convenait à mon humeur et dont l'exécution me ravit.

Je m'étais quelquefois essayée, dans le plus grand secret, à de courtes compositions en vers ; le ciel m'avait donné une facilité extraordinaire pour ce travail et, au Chapitre, lorsqu'il s'agissait de tourner un compliment pour l'Abbesse, c'était toujours à moi qu'on s'adressait.

La similitude de ma situation avec celle de cette jeune fille agit puissamment sur mon imagination et, passant de là à l'action, m'excita à écrire un petit poème où j'exprimais assez bien sous le nom de Marie les mouvements dont mon cœur était animé. Il faut croire que l'amour est un excellent maître de prosodie, puisque ces vers ont eu tant de succès et

sont demeurés dans toutes les mémoires sous le nom de « Pauvre Jacques ».

Il est vrai que la musique en est délicieuse et que rarement on a rendu au moyen de quelques notes un sentiment aussi parfait et aussi délicat. Je veux, puisque je suis en train, révéler encore ce secret : la musique de cette ariette est de Méhul. Je fis demander à ce musicien une mélodie sur ces vers. Méhul, qui devint par la suite un jacobin assez farouche, était alors à la fleur de son âge ; il n'osa jamais, par la suite, revendiquer le périlleux honneur d'avoir composé cet air, qui fut un moment le chant de ralliement et comme la *Marseillaise* des Royalistes, si l'on peut comparer les hurlements sanguinaires d'une horde d'assassins aux simples accords de cette romance.

Marie possédait une voix douce et flexible, dont l'accent touchant suppléait à l'inexpérience. Je lui appris comme en badinant les vers et la musique ; les sentiments qu'ils exprimaient étaient si d'accord avec les siens qu'il eût fallu un cœur de rocher pour n'être pas attendri en l'écoutant. Elle prit l'habitude de répéter cet air et ces paroles chaque fois qu'elle conduisait son troupeau bondissant et semblait alors une naïve image de la mélancolie et telle qu'eût pu la décrire l'abbé Delille dans ses poèmes.

La Reine était alors à Trianon; elle y avait fait un *voyage* pour essayer de distraire son deuil ; son grand plaisir était la promenade; elle aimait à parcourir ces sentiers, suivie d'une seule dame et d'un valet de pied. Un jour, je guidais ses pas : nous avancions sous des pins et des mélèzes, dont l'ombrage épais luttait agréablement contre la chaleur et l'éclat du jour, sur le point de franchir un pont rustique jeté d'une roche à l'autre, nous nous arrêtâmes soudain, Marie-Antoinette étonnée, et moi, ravie.

Du fond d'un petit vallon, où courait en bouillonnant un ruisseau prêt à se perdre dans une prairie émaillée de fleurs, une voix dont la fraîcheur lui était à peine comparable s'élevait :

Pauvre Jacques, quand j'étais près de toi,
Je ne sentais pas ma misère ;
Mais, maintenant que tu vis loin de moi,
Je manque de tout sur la terre...

La voix continua, reprit la plainte si triste du second couplet, puis se tut. Et le silence ne fut plus remué que par des frémissements de feuilles ou des clochettes de troupeaux.

— Qu'est cela ? demanda la Reine. Ne serait-ce point un enchantement dont vous seriez la fée ?

— Non, Madame, lui répondis-je en rougissant un peu ; l'enchanteur en ceci n'est autre que l'amour.

Il fallut m'expliquer ; j'en mourais d'envie et racontai l'histoire de Marie.

Quelques jours après, l'heureux Jacques, appelé à Trianon par un ordre de la Reine, était uni pour toujours à sa bergère.

Telle est l'histoire de la romance de «Pauvre Jacques», qui fit deux heureux et garda à son auteur l'incognito. Il y a de plus mauvais vers qui ne peuvent pas en dire autant.

En marge de ce récit, fait avec ce ton de liberté ingénue qui caractérise la chanoinesse, nous trouvons une note écrite au crayon, mais nette encore :

C'est Langlois qui m'avait mise en rapport avec Méhul ; à cette occasion, je dus entretenir plusieurs fois ce jeune homme, qui vint exprès pour cela à Trianon ; je ne crois pas qu'il le fit de mauvaise grâce. Ces visites se faisaient avec un certain mystère ; elles ne laissèrent pas, peut-être justement à cause de cela, d'être remarquées. Cela fut cause de grands soucis pour moi.

Ce que Josèphe appelle « un certain mystère » fut en réalité l'occasion d'un petit scandale dont le retentissement franchit le cercle de la *Société de la Reine* et dont on trouve l'écho dans la *correspondance secrète* du comte de Mercy-Argenteau.

« ... Un fait plus gai, écrit l'ambassadeur de Léopold, c'est la rencontre d'un moine que l'on prétend être de l'ordre des Cordeliers, la nuit, dans les jardins de Trianon. Il a été arrêté ; il a dit qu'il avait une requête à présenter à la Reine. On ne sait de quelle nature elle peut être, mais il est assez singulier d'escalader les murs pendant la nuit pour demander justice ou solliciter des grâces. »

Peut-être a-t-on deviné déjà que la romanesque Josèphe est pour quelque chose dans cette aventure.

Suivons-la, cette nuit d'août, quand

déjà la mollesse argentée de la lune fait les arbres de tulles légers et les prés de taffetas changeants. La chanoinesse a fini son service auprès de la Reine ; elle est vêtue d'une longue gaulle ou *chemise* de linon serrée à la ceinture par un large velours vert. Ce vêtement flottant, dont la couleur claire se nuance avec les blancheurs du paysage, l'enveloppe comme d'une écharpe de nuées ; elle semble ainsi mêlée aux rayons de l'astre et portée dans leur vaporeuse atmosphère.

L'étoffe de sa jupe frémit doucement sur les graviers du parterre ; derrière elle, le petit Trianon dort ; ces murs de frimas, ces balustres poudrés, se fondent en gazes dans les estompes du ciel laiteux d'une pâleur délicate et mate comme un grand vase d'albâtre.

Devant Josèphe, le pavillon français élève le dessin inégal de son toit en terrasse ; ses quatre portes de vitres hautes et cintrées, les douze fenêtres des cabinets qui le flanquent, en font une façon de volière dorée et, plus loin, la masse déjà plus lourde du grand Trianon semble relier aux majestés immenses de Versailles l'intimité restreinte de la royale bergerie.

La comtesse se hâte, ses pieds furtifs effleurent à peine le sable des allées ; mais, au bout du jardin français, elle balance un peu sa marche, hésite, s'arrête enfin et son soulier falbalassé bat d'un peu de fièvre une marche de marbre gravie, entre des pots bleus aux anses figurant des têtes de béliers ou de faunes.

Elle tousse, en appel, et sa voix s'élève :

— Eh bien ?

Un buisson de myrtes s'émeut, bruit sèchement en ses mille brindilles, et les plans inclinés de la lumière lunaire se groupent sur un cône sombre qu'elle modèle enfin en une forme humaine roulée dans une robe brune.

— Est-ce vous, Monsieur ? — Sous ce costume ?

— Oui, Madame.

Il s'avance ; des clartés, qui l'accueillent comme étonnées, le montrent vêtu d'une robe de moine ; à la vérité, il s'en sert en guise de manteau, manie ses plis comme ceux d'un domino et, tout à l'heure, sur une raillerie de la chanoinesse, il jettera son froc aux buissons pour apparaître en tenue de ville. Cependant, cet aspect semble si étrange à Josèphe qu'elle s'effare et se récrie :

— Quelle extravagante idée est cela ? Avez-vous, Monsieur, depuis que je ne vous vis, embrassé l'état religieux, ou si c'est un jeu, bien qu'il soit très éloigné d'être plaisant ?

— Ne m'avez-vous pas, Madame, fait tenir un mot de billet par Mlle Laforêt ?

— Cela est vrai.

— Vous savez qu'il n'y a rien que j'aie si à cœur que votre service et que je quitte tout pour lui. Sitôt que vous m'eûtes commandé de voir M. Méhul, je fis la plus grande diligence du monde pour le trouver et en obtenir ce que vous souhaitiez. Mais, si l'entrée de Versailles est aisée, il n'en est pas ainsi de Trianon depuis que la Reine s'y est retirée, et d'ailleurs, pour tout dire, je ne me soucie point que l'on puisse rapporter qu'on a vu ma figure si près de la Cour ;... cela étant...

— Cela étant... Mais allez donc, Monsieur, ne voyez-vous pas que vous me faites mourir ?

— Je fis réflexion que, sous un habit monastique, je ne courais pas de danger d'être reconnu, et que, d'un autre côté, cela me permettait de pénétrer aisément par-



La Comtesse Josèphe d'Arraines, dame du palais de la Reine

tout, les porteurs de cette bure étant gens qui savent mieux que nuls autres s'insinuer en quelqu'endroit que ce soit. Je me procurai donc la robe que vous voyez et, vous ayant averti de l'heure, j'ai, il n'y a qu'un moment, escaladé fort paisiblement le mur du parc du côté de Saint-Antoine.

— Cela est d'une folie ! Si l'on vous rencontrait !

— Que dire d'un pauvre moine qui a voulu admirer de près les merveilles de Trianon et peut-être présenter un placet à Sa Majesté?

— Vraiment, dit Josèphe railleuse, vous avez bon air ainsi et je m'étonne si vous n'êtes pas bientôt prieur ou général de votre ordre.

— Je suis votre serviteur, Madame, même pour être raillé par des lèvres si belles. — Mais vous ne me demandez point si j'ai réussi : j'ai vu ce jeune musicien ; il a lu avec sensibilité les paroles que vous me fîtes tenir et s'est mis au travail : il ne demande qu'une semaine pour le terminer à la perfection.

— Que je vous ai d'obligation !

— C'est à vous de commander, Madame ; même si l'événement tourne à ma confusion comme au triomphe d'un rival plus heureux, mais que mon cœur abhorre.

— Que voulez-vous dire ?

Il partit de là pour me faire des protestations, mais, comme ses discours tournaient insensiblement à l'expression de sentiments que je connaissais, je lui dis qu'il ferait sagement de redevenir un bon cordelier et d'aller voir un peu au mur du parc du côté de Saint-Antoine, parce que je devais rentrer au château. Je dus cependant, pour le faire partir, lui promettre de le laisser revenir si le musisien avait besoin de quelque changement dans les vers. Il faut croire que ce poème-là n'était pas fait pour la musique, car Méhul fit montre d'exigences outrées et m'obligea d'accorder plus de rendez-vous que je n'aurais voulu à mon traître de commissionnaire, qui abusait de sa puissance en sollicitant à tous propos un moment d'entretien dans la vue de retoucher à quelque rime.

Le dernier de ces entretiens faillit se terminer d'une façon bien tragique.

Deux semaines se sont passées; la lune a tourné ; elle flotte maintenant entre la terre et le soleil, sans reflets pour nous, dans les mers noires de l'éther. C'est un Trianon de nuit que Josèphe parcourt ; les ombres ont massé et comme solidifié la mobilité aérienne des arbres, et toute la profondeur du parc se nuance en camaïeux de ténèbres par tons minutieux et très divers, modifiés sans cesse, sous le même voile sombre, selon la forme ou l'épaisseur des choses.

La comtesse d'Arraines ouvre une porte basse percée en contre-bas des terrasses, se glisse prestement dans la nuit. Les jardins vivent d'un grand silence, le vaste silence remué de la nature, et l'on entend, tout près, le son inégal de gouttes d'eau stillant de quelque macaron de pierre ; tout loin, l'aboi obstiné du chien dans une cour de ferme. La chanoinesse n'hésite pas, c'est vers le *salon des fraîcheurs* que Pierre Langlois l'attend ce soir-là ; elle s'avance d'un air leste et majestueux à la fois, car le Roi est venu souper et elle est en grands paniers. Bientôt sur les émaux de la nuit, une architecture à jour fusaine indécisément des ombres arrondies de portiques treillagés et d'arcades ; le talon rouge de l'aventureuse sonne sur un pavé de marbre blanc, qui paraît comme une eau nuageuse, et sa petite toux prudente retentit, étouffée aussitôt sous le léger éventail pailleté d'étincelles et gouaché de tendresses.

— Monsieur, n'est ce point vous ?

— Madame, c'est moi ; pour vous rendre mon hommage.

— Il faut vous éloigner, Monsieur; des rapports sont venus au château ; on dit qu'on a vu des hommes escalader les murs couverts des ombres du soir ; une surveillance s'organise, craignez-en les pièges. Pour votre sécurité comme pour ma renommée, éloignez-vous, Monsieur ; peut-être est-il trop tard...

— Pas avant cependant de vous avoir remis l'air que Méhul a composé et qu'il me chanta aujourd'hui en s'accompagnant du clavecin. En vérité, cela est tout à fait dans le goût du jour et je n'entendis jamais rien de si bien ordonné comme musique...

— Donnez, Monsieur, et fuyez ! Je serais inconsolable si quelqu'ennui... Peut-être quelque jour... un mot de ma main vous apprendra...

Soudain, elle pousse un léger cri, arrache ses doigts aux doigts qui les pressent, s'enfuit, s'efface dans les obscurs détours d'allées. Langlois regarde autour de lui ; il voit d'abord une confuse clarté qui semble éclore de derrière les buissons et tantôt se balance à ras de terre, tantôt s'élance à longs jets dans les cimes d'arbres. Puis des lueurs de flambeaux apparaissent portés par des bras levés, qui restent dans l'ombre invisibles; ils courent, se cherchent, se dispersent et se rejoignent, forment à la fin un cercle de feux dont Langlois se voit le centre.

Il sent qu'il peut être rejoint, se voit bafoué par l'insolence des laquais ou la folie des pages... prend sa course et bondit le long d'un chemin couvert dans la direction du grand Trianon ; quelque temps, la terre vole sous la vigueur de son galop et il voit s'éteindre derrière lui la poursuite des torches ; le fils du bailly s'arrête un moment, s'oriente; mais des feux s'avivent sous les massifs carrés du jardin français, il va être cerné, il court...

Soudain, il devine quelque chose devant lui, lève les yeux, sans avoir le temps de rompre son élan, et ses deux mains, en avant lancées, frappent une toile flottante dans laquelle ses pieds s'embarrassent et trébuchent; il s'est jeté sur les grands rideaux qu'on tire quelquefois entre les grilles pour séparer le Petit Trianon du Grand.

Aussitôt des hurlements sauvages éclatent, les flambeaux s'agitent et surgissent par centaines ; des fagots, au fond des fossés, s'allument comme par enchantement, déchirent le voile de la nuit, le paillettent de leurs pétillements clairs et brefs ; on dirait que les ténèbres s'envolent en ombres légères.

De partout, de derrière les grands pots à fleurs, du fond des massifs, d'entre les allées, les suisses tenant leurs hallebardes, des gardes le mousquet levé, des pages brandissant leurs épées minces, des laquais armés de bâtons sortent, se précipitent sur le malheureux trahi par la nuit, haletant et honteux, faisant tête en son capuchon sombre dans ce cercle d'éblouissements.

A la vue de ce costume, tous s'arrêtent, s'écrient, se récrient :

— Un moine !

— Un cordelier !

— Que fait-il là ?

— C'est quelque imposteur.

— Hardi, c'est le moine bourru !

— Empoignez-le quand même.

— Voilà un frocard bien téméraire !

— Tarteifle, c'est pien lui gue ch'ai vu basser sur le mur.

— Garrottez-le solidement.

Ils se ruent. Langlois va se défendre ; mais son scapulaire s'écarte et découvre son visage...

— Arrêtez, arrêtez...

Un homme se jette entre les assaillants; il est vêtu d'un habit écarlate sur une veste blanche brodée de fils d'or; c'est l'habit de Trianon, le costume obligé des courtisans, différent pour chaque résidence royale.

— N'avez-vous point de honte de frapper un religieux?

— Mais, monsieur le comte, on ne sait qui est cet homme-là.

— Ne le touchez pas; j'en fais mon affaire.

— Monsieur le gomte, grondent les suisses.

— Monsieur le colonel, réclament les gardes.

Et tous ensemble:

— Laissez-nous-le. C'est nous qui l'avons forcé.

On dirait, en effet, l'hallali et la curée aux flambeaux; les fagots, qui s'éteignent dans les fossés, ne soulèvent plus la nuit que par des flammes courtes et saccadées, qui font, sur leurs piédestaux, danser les blancheurs des statues ou mimer aux Pans dans leurs gaînes des façons de souffler dans leurs pipeaux, mais les torches dardent des langues rouges, voraces comme celles de chiens affamés de carnation.

Canaples est en face de Langlois; ils se regardent un moment, se voient à peine, tant des torrents de passé, des tourbillons de colères anciennes, des ouragans de haines nouvelles se déchaînent entre eux.

Cependant, le colonel de Normandie commande:

— Éloignez-vous, Messieurs.

Le cercle furieux s'écarte et les deux amoureux de Josèphe se trouvent tous deux seuls dans l'atmosphère ardente et fumeuse.

— Monsieur, dit Canaples, je ne conçois que trop bien les raisons de votre présence ici et de ce déguisement. Souffrez cependant qu'en vous soustrayant à la risée de cette foule, je rende à votre caractère l'hommage qui lui est dû.

— Je suis, Monsieur, confus de votre générosité et prêt à vous suivre où il vous plaira de me conduire.

Canaples se retourne et, d'une haussée du sourcil faisant taire la meute acharnée:

— J'emmène ce prisonnier chez moi; je me réserve de l'interroger et de donner avis de ses réponses à Monsieur le capitaine des gardes.

Quelques murmures se font entendre, mais, encore une fois, Canaples les tait d'un geste; il tient le bras de son captif et se fraye passage à travers la foule déçue: bientôt, les ombres du jardin les enveloppent et le silence ténébreux retombe.

Leurs pas fiévreux froissent des feuilles à terre; Canaples, mélancoliquement, murmure la remarque rustique et surprenante que plus tard, en une heure terrible, devait faire aussi Louis XVI:

— Comme les feuilles tombent tôt, cette année!

Ce mot rompt le mutisme gêné des deux rivaux. Langlois, homme de verbe, extériorise le premier ce qu'il pense et ce qui doit être dit:

— Vous me voyez pénétré, Monsieur, du sentiment qui vous fit agir et me sauve du péril assez ridicule où mon imprudence m'engagea...

— Laissons cela, Monsieur; je ne prétends pas vous demander les raisons qui vous obligèrent à venir dans cette demeure...

— Monsieur de Canaples...

— Mais il convient à ce propos que

nous ayions ensemble un entretien ; depuis longtemps, je souhaitais en saisir l'occasion ; l'heure est propice, quel que soit le lieu, puisque nous sommes assurés d'être seuls. Voulez-vous, Monsieur, que nous nous asseyions sur ce banc ?

Ils s'étaient écartés du château par les méandres des sentiers, se trouvaient maintenant devant les constructions éparses du hameau. Le ciel s'était lentement illuminé d'étoiles, palpitait de scintillements immenses. De légers frissons de lumières vibrées arrivaient de l'infini, touchaient mollement les cimes, criblaient le petit lac d'une ondée d'astres et, sur la tour de Malborough, comme sur le moulin et sur la « maison de la Reine », l'ombre semblait dorée par la subtile essence de ces feux.

A leurs pieds, le ruisseau traînait son cours figé, encombré de plantes ; parfois, le bruit vif et frais d'un poisson fuyant entre deux eaux d'argent révélait la vie nocturne et invisible des bêtes.

Canaples dit, avec une douceur hautaine :

— Nous ne nous sommes pas revus, depuis le jour où j'eus l'honneur de tirer l'épée avec vous. Nous étions des enfants alors...

— Les enfants grandissent vite en ce moment, monsieur le comte.

— Vous voilà un des adversaires les plus fougueux des institutions de la monarchie ; votre brochure a produit un effet immense : *Des Droits de la Nation envers le Roi*, *des Devoirs du Roi envers la Nation*. C est bien son titre, n'est-ce pas ? Vous y prêchez le renversement d'une société formée depuis quatorze siècles et qui a fait la grandeur de notre pays.

— J'aime mieux mon pays libre de fers que chargé de gloire.

— Fort bien ; mais ne puis-je m'étonner après cela, et sachant la renommée que vous avez acquise par vos discours et vos écrits, de vous rencontrer ici sous un déguisement si peu conforme à votre état et risqué dans une aventure étrange ?

— Il faut que vous sachiez, Monsieur...

— Je vous ai dit, monsieur Langlois, que je ne voulais pas chercher les mobiles de votre action ; je ne les pressens que trop. Cependant il faut maintenant parler clairement : nos vœux, Monsieur, s'adressent à une même personne, unique objet de nos pensées ; c'est assez pour expliquer votre présence près des lieux où elle respire. Mais avez-vous réfléchi qu'une telle tentative, si elle était découverte, — comme il n'a que trop paru par l'événement, — pouvait gravement ternir l'honneur d'une femme... si je ne m'étais rencontré à propos ?

— J'aurais péri sous le bâton des laquais plutôt que de prononcer un nom !

— Je vous crois, mais enfin...

Pour modérer la brusque colère qui montait à ses tempes, Canaples se leva, fit deux pas le long de la rive, tira de sa poche une tabatière, celle *donnée par l'amitié*, et roula une prise entre ses doigts frémissants.

Il ne faut pas s'étonner de la modération un peu pédante de ses paroles dans un moment de passion. L'éducation à la Rousseau, la lecture enfantine des œuvres de Mme de Genlis, la manie des mœurs anglaises avaient imposé alors une mode de froideur raisonneuse à l'esprit naturellement léger et prompt des jeunes gentilshommes. Même chez ceux comme Canaples, — et combien rares ! — qui demeuraient fidèles aux idées anciennes, un grand dégoût apparaissait de leurs privilèges surannés, en même temps qu'un

désintéressement romanesque, une folie de sacrifice et de générosité.

Du mélange de ces sentiments sortit à la nuit du 4 août l'admirable mouvement de cette noblesse qui avait tout à perdre en face de l'égoïste et calculeuse rapacité du Tiers, qui avait tout à gagner.

Aussi le comte de Canaples dit encore :

— Je n'ai garde, Monsieur, de vous opposer en cette occasion le vain préjugé de la naissance, encore qu'il paraisse un obstacle insurmontable aux vœux que vous formez ; mais, Monsieur, avant de poursuivre un dessein si téméraire, avez-vous songé à vous assurer des sentiments de la personne qui en était l'objet ? Son choix, son aveu seuls peuvent autoriser des poursuites aussi imprudentes que le sont les vôtres. — Pouvez-vous penser, monsieur Langlois, que la comtesse Josèphe d'Arraines ait conçu du goût pour vous ?

La question est lancée tremblante, part d'un cœur troublé qui s'étonne et souffre d'avoir pu la poser.

Mais Langlois n'a pas compris l'accent de cette interrogation, presque suppliant d'angoisse ; il interprète la phrase dans le sens du dédain et de l'injure, s'indigne, résiste :

— Pourquoi non, Monsieur ?

Ah ! qu'une pointe d'épée serait moins cruelle au cœur de Canaples ! Les fins doigts déchirent d'une onglée convulsive la dentelle de point qui garnit aux manches l'habit de Trianon ; mais il faut dominer ses sentiments et se grandir en générosité devant l'adversaire.

— Je ne vous ferai pas l'injure de mettre en doute ce que vous venez de dire ; permettez-moi cependant d'insister et d'exiger votre parole, en réponse à une autre question...

Il s'arrêta encore, tant son émotion était forte ; il regardait le ciel sans penser. Il ne se doutait pas que, par la suite, il ne pourrait jamais lever les yeux vers les étoiles sans revivre cette heure :

— Mlle d'Arraines — ce nom si doux fit trembler sa lèvre comme un sanglot — sait-elle que vous l'aimez ? A-t-elle souffert que vous le lui disiez ?

Langlois rougit :

— Voilà une question singulièrement indiscrète.

— Non, Monsieur ; si cela est ainsi, elle vous laissa prendre sur elle un droit que je possède aussi, — car elle sait tous mes sentiments. Nous sommes donc munis de droits égaux. Mais, si ma cousine ignore ou n'a pas voulu connaître les soins que vous lui rendez, votre recherche ne se peut concevoir et je dois m'y opposer.

Il appuya ce dernier mot avec plus de fermeté et attendit. Enfin, Pierre Langlois souleva sa tête, ensevelie un moment dans ses deux mains, et regarda Canaples en face.

— Josèphe sait que je l'aime, affirma-t-il.

Le cœur du désenchanté se poignit comme sous des doigts de glace, pendant qu'un flot de sang chaud brûlait son front. Il haït ce rival qui voulait le même bonheur que lui, ce voleur et ce meurtrier de sa tendresse. En même temps, il se mêlait à ce sentiment une indignation involontaire qu'un homme qui n'était pas noble, qu'il considérait malgré tout comme d'une espèce inférieure, eût osé cette chose inouïe : parler d'amour à la fille du marquis de Cœuvres, à « Josèphe », comme il osait dire !

Le comte de Canaples s'était rassis sur le banc et c'était Langlois, à son tour, qui se tenait debout devant lui. Sa haute taille svelte s'élançait dans l'obscure

pénombre des bois. Cette heure était un moment exquis de nature ; il sortait des pores de la terre, des remous de l'eau, des fanes de l'herbe, toute une vapeur chaude enfouie par le jour et qui lourdement s'élevait en parfum vers les nues ; de sorte que les rayons obscurs de la planète, en montant, se croisaient et se tissaient avec les rayons lumineux des constellations, descendus dans une vaste harmonie simple et lente.

Canaples, enfin, murmura :

— Cela étant, il reste à Mme Josèphe de Cœuvres, comtesse d'Ostrevant, à décider entre nous, sous réserve que son choix soit approuvé du Roi, notre maître, de la Reine et du marquis de Cœuvres, son frère. — Je ne doute pas d'ailleurs que Leurs Majestés et M. de Cœuvres ne consentent et n'approuvent...

— Cessez, Monsieur, un persiflage qui n'est pas aussi généreux que votre procédé.

— Je n'ai point dessein, Monsieur, de railler. Cela n'est que trop certain : cédant à son humeur enjouée, poussée par l'instinct malicieux de son sexe, la comtesse Josèphe nous a laissé l'un et l'autre, et sans doute à son insu, concevoir des espérances que notre vanité d'homme exagéra sans doute. Mais, enfin, nous ne pouvons aller contre son cœur, si ce cœur s'est décidé, et le combat mortel, qui me vient en pensée comme à vous, risquerait de produire une infortune peut-être, un remords certainement. — Voici donc ce que je vous propose :

— La volonté d'un père, une condition dont l'accomplissement s'entoure de difficultés, empêche ma cousine d'Arraines de songer à un établissement avant qu'il soit quelque temps, deux ans au moins, arrête même toute démarche en vue de faire rompre ses vœux du Chapitre. Employez ce délai, Monsieur; rendez-vous digne d'elle, comme je vais tenter de faire de mon côté. De grands événements se préparent ; nos origines, comme nos sentiments, nous mettent chacun dans un camp opposé :

Commençons un combat qui montre par l'issue

Qui de nous sera supérieur à l'autre, non par le triomphe, mais par la générosité.

Il se leva, fit une demi-révérence à Langlois, mit son chapeau sous son bras :

— Je suis assez heureux, dit-il, pour avoir ce soir la première manche. — Vous n'avez sans doute point d'hôtel à Versailles ?

— Non, Monsieur.

— Faites-moi donc l'honneur de me suivre. J'ai la clef d'une des portes du parc ; *au Juste* [1], où je loge, on vous préparera un appartement.

— Mais comment expliquerez-vous ?

— Je n'expliquerai rien ; je dirai que c'était une mystification qu'on m'avait préparée pour me faire pièce.

Rien ne peut rendre la belle simplicité de Canaples murmurant cette phrase désolée.

Langlois en sentit la douleur et s'arrêta :

— Au moins, Monsieur, me permettrez-vous de ne pas demeurer en reste à la première occasion. — Mais, je veux faire mieux.

Il s'arrêta, chercha sans doute une des phrases emphatiques et solennelles que l'époque si facilement dictait, mais la situation fut plus forte et il dit simplement:

— Je vous promets de ne chercher à voir la comtesse d'Arraines que si elle m'en

1. Une hôtellerie de Versailles de l'époque.

fait exprimer le désir et que cela ne puisse point porter atteinte à sa gloire. — Je reste, comme vous, Monsieur, son dévoué serviteur.

Ils étaient arrivés à une porte du parc qui ouvrait sur l'avenue Saint-Antoine.

— Notre chemin est par ici, dit Canaples ; me ferez-vous l'honneur d'être mon hôte ce soir ?

— Ah ! Monsieur, s'écria Langlois, j'ai promis, mais vous, vous ne pouvez pas promettre de ne pas constamment la rencontrer ! — Puissance du ciel, vous m'aviez fait une âme pour l'adorer ; que ne m'en aviez-vous fait une pour la haïr ? — Adieu, Monsieur, je vous proteste que je sens toute la délicatesse de votre procédé. Pardonnez à mon incivilité si je n'accepte point l'hospitalité dont vous me faites honneur ; ces bois épais sont faits pour recevoir mon infortune et leurs ténèbres conviennent à mon désespoir. Adieu, Monsieur !

Il se détourna farouche, et s'enfonça dans le fourré. Canaples, un moment ému et pensif, écouta la foncée de sa fuite aveugle à travers les halliers et les ronces.



CINQUIÈME PARTIE

SOUS-LIEUTENANT AUX GARDES

La messe est finie ; Marie-Antoinette a rejeté le poids toujours si importun pour elle de l'étiquette ; les paniers sont quittés ; de longues chemises blanches de mousseline, de linon, ou de percale enveloppent, allongent, ennuagent les corps des femmes qui vont et viennent librement dans les salons de Trianon pendant que les hommes, un peu plus loin, s'assemblent autour du billard ou s'asseoient devant une table de tric-trac.

On a posé devant la Reine un gros sac, en taffetas queue de serin, plein d'étoffes coupées ; chaque dame, à son tour, ouvre le sien, y fouille et voilà tous les doigts en l'air.

Josèphe s'est assise un peu à l'écart, près d'une fenêtre d'où le parc se voit ; elle admire la teinte un peu rose que septembre commençant mêle aux tons d'or et de vert des feuilles et la douceur soyeuse du ciel déjà si pâle, entre les branches sombres. Sur les marches de l'escalier, aux rampes à jour, un chien écossais, empêtré dans les flocons argentés de ses longs poils, s'étire et bâille au soleil. Elle a envie de le parfiler. Il se tourne soudain, joue avec le panache emplumé de sa queue, puis se gratte avec fureur de la patte de derrière. Elle s'étonne de ce naturel de la bête, rêve devant la vérité inouïe de cet instinct en liberté... soupire un peu...

Ses mains fouillent dans le sac ; elle en tire une écharpe de pékin qu'elle ravit l'autre jour à son frère le marquis et qui sera merveilleuse à effiler ; ce morceau de galon brodé de brins d'or, elle l'exigea de Canaples au temps où ils étaient amis ; ce bout de soie tremble un moment entre ses doigts ; elle devient toute rouge en le regardant. C'est qu'elle se souvient de l'avoir une fois, en cachette, coupé à la frange d'un nœud d'épée de Langlois... Langlois !

Ne vient-il pas de publier une brochure atroce : *Le nouveau contr'un ou les hommes agenouillés qui se lèvent ?* On parla fort de lui, l'autre jour, et M. de Bésenval dit que c'était un livre qui sentait la corde ou la paille, voulant insinuer par là, qu'il fallait pendre l'auteur ou tout au moins le mettre à la Bastille.

La soie est de fine nuance aurore ; les ongles de la Chanoinesse, en en séparant les fils, tremblent un peu et ses yeux brillent. Mais elle veut s'obliger de songer à Canaples, Canaples qui la dédaigne, ou pis, qui l'oublie. Justement, le voilà ! Il entre et s'incline devant la Reine ; sûrement il viendra parler à Josèphe ; les doigts s'irritent, s'activent, envolent des mousses, des fagotines de soies légères qui s'élèvent en un tas brillant de freluches sur ses genoux, sur la blancheur de sa robe à la turque.



Les jardins rachetaient par la nouveauté de leur dessin...

Mais Canaples ne vient point. Comment ! il s'arrête auprès de Mme de Polignac, il cause... il rit, le traître ! L'aimable Gabrielle est bien jolie aujourd'hui, sous son bonnet monté de gaze noire, garni d'un large ruban rose et dont les froncés masquent son front un peu trop découvert, la seule imperfection de sa figure charmante. Josèphe voudrait entendre ce qu'ils disent, ne doute point déjà que ce ne soient des galanteries. Ce n'est plus sagement, un à un, que les doigts séparent les fils fragiles de la trame ; l'étoffe est arrachée, effilochée, en chiffon. Bientôt elle rejette la frange dont, tout à l'heure, elle se plaisait à mirer les nuances. Mais Canaples a tourné sur un talon ; le voilà de nouveau près de la Reine et l'on entend le rire frais de Marie-Antoinette, qui, pour une heure, oublie les inquiétudes du jour et le rôle politique dont on a chargé ses épaules.

— Vous avez été à Paris hier, Monsieur ; qu'y faisait-on ?

— Beaucoup de poussière, un peu de bruit et quelques chansons.

— Des chansons, vraiment ! En rapportâtes-vous quelques unes d'aimables ?

— Il y a celle de Champcenetz.

— Comment, monsieur de Champcenetz, vous avez fait une chanson nouvelle et nous ne la connaissons pas !

Champcenetz s'avance, salue :

— Je l'ignore peut-être, mais monsieur de Canaples aura la bonté de la dire à Votre Majesté.

Le colonel rougit un peu, se pose, étend la jambe, commence :

Lison dormait dans un bocage,
Un bras par-ci, un bras par-là...

Mais Vaudreuil semble s'éloigner du demi-sommeil de créole sous lequel il cache sa mauvaise humeur et ses rancunes.

— Comment, Champcenetz, vous laissez dire que ces vers sont de vous ?

— Pou...ourquoi pas ?

— Vous savez bien que c'est une chanson que fit l'autre jour Florian. Oh ! moi, — il jette un regard méchant sur la Reine — je ne laisse pas si facilement dépouiller mes amis, moi.

— Bah, bah ; pour voler Florian, il faut ne pas le connaître.

— Connaissez du moins cet ouvrage de sa plume ; il vous le récita devant moi.

— Eh bien, n'en pa...arlons plus ; j'au...j'au...rais dû la faire, car elle ne vaut pas grand'chose et je l'aime beaucoup.

Maintenant, Canaples regarde du côté où Josèphe s'assied et sa voix se hausse insensiblement pour arriver jusqu'à la Chanoinesse.

— Si cette romance est disputée par deux poètes, une autre, qui fit les délices de la Cour et qui est répétée aujourd'hui par toute la ville, n'est point signée, et son auteur demeure un mystère. — Je veux parler de « *Pauvre Jacques* ».

Marie-Antoinette incline un arc malin de lèvre vers la parfileuse, qui détourne ses yeux sur le parc ; en ce moment, Madame, la fille de la Reine, passait avec son frère le dauphin. Elle portait des fleurs dans sa jupe, relevée d'une main, tandis que, de l'autre, elle tenait les cornes d'une chèvre blanche qui regimbait et faisait mine de donner de la tête contre une grappe de raisins que le petit dauphin, vêtu d'une veste de soie gorge de pigeon et d'un pantalon long pareil, le cordon bleu en sautoir, lui présentait en l'agaçant.

Josèphe sourit à ce tableau et ses yeux cherchent ceux de la Reine, où il se reflète en joie. Cependant, le Dauphin paraît

marcher avec un peu de peine et sa figure pâle porte cet air de tristesse vague et gaie des enfants malades qui souffrent, sans cesser pour cela de jouer. Un voile noir s'étend sur le visage de Marie-Antoinette, et tout le salon qui semblait illuminé autour d'elle s'assombrit du coup. Elle se lève, traverse la pièce, se penche sur l'épaule de Josèphe, qui, surprise, se lève :

— Il vient de ressembler à ma pauvre petite ange, à Sophie. Mon Dieu ! Quels malheurs le ciel me réserve-t-il encore ?

Au bout du salon, Mme de Polignac avec sa belle sœur et Vaudreuil ont vraiment l'air de comploter, tant leurs regards sont maussades et leurs propos sourds.

C'est déjà, dans cette intimité où Marie-Antoinette avait mis tout son plaisir et toute sa vie, l'abandon, la reprise d'affection, presque l'hostilité. La Reine n'ose plus aller chez son amie de peur d'y rencontrer des visages qui lui déplaisent et, si elle s'en plaint obligeamment, s'attire cette dure réponse : « Je pense que, parce que Votre Majesté veut bien venir dans mon salon, ce n'est pas une raison pour en exclure mes amis. » Mme de Lamballe est loin ; il ne reste à la souveraine que la fidélité de Josèphe.

Et leur sympathie, l'une attendrie, l'autre respectueuse, s'échange en un long regard qui suit le passage des deux enfants.

Mais la porte s'ouvre et Brienne entre sans être annoncé. D'un regard vif et soupçonneux, en signe de croix rapide, il inspecte les groupes divers, semble chercher à saisir dans l'air l'écho des phrases qui viennent de se dire, puis se redresse, reprend sa cambrure de prélat ; sa silhouette rouge, appuyée aux lambris blancs par les feux obliques du couchant, jette comme une ombre sanglante sur les boiseries guirlandées de fleurs, de carquois, de flambeaux et de colombes.

La Reine va au-devant de lui ; on sent que des événements s'accomplissent et, dans un vide, au milieu de la pièce, sur les bois des parquets marquetés comme des meubles et luisants comme des glaces, les deux maîtres du jour, l'un tout rouge et l'autre toute blanche, se tiennent debout et se parlent sans hausser leurs paroles.

Puis Marie-Antoinette se retourne et, regardant les frondeurs du groupe Polignac, prononce d'une voix de défi :

— On en veut beaucoup à Monsieur l'archevêque de Toulouse ; est-ce parce qu'il m'est, — elle se reprend, — qu'il nous est attaché ?

Elle relève la tête, de ce mouvement hautain qui lui est si naturel et qu'elle cherche d'ordinaire à atténuer :

— Ne vous y trompez pas, pourtant, messieurs ; c'est un premier ministre !

La voix claire a vibré de colère contenue et, dans cet emportement, un peu de grasseyement viennois a mouillé la fin de la phrase. « On aurait pu entendre, écrit « Josèphe, tomber par terre les grains de « tabac que lâchèrent les doigts de M. de « Bésenval. »

La Reine, triomphante, mais sentant tout de même le besoin d'expliquer son autorité, demande :

— Où est le Roi ?

— Sa Majesté doit être à lire dans le bosquet près de la grotte.

— Monsieur de Sainte-Hermine.

Un page de la Reine, habit rouge galonné d'or, s'avance sans trop de hâte ni d'embarras. Il devait avoir onze ans.

— Allez chercher le roi et dites-lui que je souhaite l'entretenir.

L'enfant, à peine, a descendu les marches du perron, l'on aperçoit encore

son chapeau garni d'un plumet et brodé de point d'Espagne, que Marie-Antoinette, changeant d'idée avec sa mobilité habituelle d'esprit, s'élance elle-même, va pour descendre les degrés... Mais, habituée à être soutenue, presque portée en ces occasions, elle trébucherait si elle ne trouvait pour s'équilibrer la main tendue de Canaples. Elle s'y appuie, légère, s'envole vers la grotte où Louis XVI dort sans doute, quelque livre de voyage à la main. Derrière elle, c'est la course bruissante de toute la Cour qui se hâte.

Mon Dieu ! comme ces blancheurs de robes dans les ombres claires du soir de septembre sont gracieuses et galantes sous les arbres !... Mais, qu'un peu d'ombre encore vienne brunir les massifs et foncer le sable des jardins, est-ce qu'on ne croira pas que passe là une procession triste de fantômes ?

Louis XVI s'avance au fond d'une allée ; le petit page court devant pour le guider ; on reconnaît aussitôt la démarche balancée et lourde du Roi et l'on s'arrête. La Reine vole à lui ; on le voit de loin sourire à la femme aimée et sa figure de bonté s'allume d'une joie tendre.

Puis des paroles l'atteignent, le sourire se détend, la joie s'efface dans la figure qui vieillit.

La voix du roi s'élève :

— Monsieur de Canaples.

Le lieutenant aux gardes sort du groupe et salue.

— Monsieur de Canaples, on m'a dit que les clercs de la basoche et des nouvellistes avaient fait les mutins au Parlement, dans les salles mêmes du palais. Il faut que demain vous alliez voir à cela et je vous ferai délivrer un ordre pour qu'un exempt et ses hommes vous soient donnés. — Vous vous entendrez avec les commandants des suisses et des gardes françaises pour vous saisir des plus bruyants et les tenir où cela vous sera marqué. Vous recevrez ce soir d'autres ordres.

Le Roi a commencé sa phrase d'une grosse voix de colère qui, peu à peu, se désunit, hésite ; il ne finirait pas sans doute, s'il ne se tournait vers sa femme, dont les yeux dictent. Rouge de son effort, il s'évente d'un mouchoir, puis, prenant la tête du cortège :

— Messieurs, demain le cerf chasse à Rambouillet. Il faut se coucher de bonne heure ce soir.

Et ses traits se rajeunissent à la pensée de ses chiens, des fanfares, des chevaux cabrés, des sonneries de cuivre grondantes.

Il semble que la Cour se soit dispersée ; on ne voit plus que quelques lumières derrière les vitres de Trianon et des lanternes de voiture courant à travers les arbres.

— C'est le Roi qui retourne coucher à Versailles, murmure une voix d'ombre à l'oreille de Josèphe pendant qu'avec quelques dames, elle remonte les rampes des perrons pour suivre la Reine. La comtesse d'Arraines se retourne :

— Vous avez les ordres ? J'ai vu qu'un commis de l'archevêque vous apportait un papier scellé. — Qui devez-vous arrêter demain ?

— Cela vous intéresse beaucoup, ma cousine ?

— Apparemment.

— Bon, quelques croquants qui font les factieux. Cela vaut-il la peine qu'on en parle ?

— Et où les mènerez-vous, ces prisonniers ?

— A la Bastille peut-être. Ou bien à Pierre-en-Cise, ou à Sainte-Marguerite.

— Bon Dieu ! — Et vous irez jusque dans ces pays-là ?

— Cela vous fâche ?

— N'est-il pas bien naturel que j'aie du regret à voir un parent s'éloigner de la Cour, pour un temps peut-être long, et pour un emploi qui lui convient si peu ?

— Rassurez-vous, Josèphe ; les ordres d'exil ou de prison se rapportent vite aujourd'hui. Ni mon prisonnier ni moi n'irons sans doute bien loin.

— Mais ne courez-vous point de risques ?

— Ce sont ceux que j'arrêterai qui en courent s'ils prétendent résister à la volonté royale.

Cependant, les femmes de la Reine disparaissent une à une dans les baies lumineuses des portes ; Josèphe va manquer son service...

— Adieu, Monsieur... je souhaite que vous ayez autant de générosité que de bonheur dans votre entreprise.

Sa blancheur s'élève sur les degrés, se dissipe dans les portes de clarté. Canaples, un moment, respire dans la nuit le parfum léger qu'elle émana. Un calme immense, qu'on devine le même à des lieux sous le ciel, un calme bienfaisant de nature endormie, un silence d'étoiles, de parfums, de feuilles, de lointain, la paix divine descend sur le parc et baigne le front du gentilhomme. Mais il secoue sa tête aux cheveux poudrés, au front grave, et s'en va d'un pas rapide vers les bâtiments de la Grande Écurie pour demander des chevaux, gagner Paris et remplir son devoir.

Autour du Palais de Justice, dans la cour, sur les marches du grand escalier, dans les salles, l'agitation immense d'un peuple en fièvre oscillait, venait battre tantôt la rue encombrée, dont elle remuait les vagues profondes, tantôt refluait au cœur même, dans les chambres vides des conseillers et des présidents exilés à Troyes, mais pleines de clercs, de « légistes », de bourgeois, de libellistes mêlés de nobles en frac et de prêtres.

Canaples avait galopé depuis Versailles à travers les fraîcheurs du matin et des avenues. Il traversa le pont de Suresnes avec sa petite escorte, franchit d'un élan le bois de Boulogne, fut à la barrière de l'Étoile, tranquille et gaie, animée par ses guinguettes, par les jeux des écoliers, le bruit aigre de quelques violons se discordant et s'accordant pour les danses de l'après-dîner.

— Ceci, pensa-t-il, n'a pas la mine d'une ville troublée.

Mais, en descendant l'avenue des Champs-Élysées, les cavaliers rencontrèrent des hommes armés de bâtons, à figures de brigands, qui semblaient sortis de repaires et de nuit ; ils regardaient passer les gardes du Roi d'un air d'insolence ; soudain, sur le signe d'un chef en guenilles, ils se dispersèrent, s'éparpillèrent en volée sous les arbres du grand carré.

M. de Canaples, écrit Josèphe [1], m'assura plus tard qu'en moins d'une demi-heure il avait pu voir les spectacles les plus changeants et d'une variété plus surprenante. Dans les Tuileries, sur les terrasses, une foule de promeneurs paisibles, les femmes les plus jolies et les plus parées respirant la douceur de cette fraîche matinée. Aux abords du Palais-Royal une multitude, ivre de mille passions véhémentes, jetant des cris divers, se pressait autour d'orateurs montés, çà et là, sur des tables, déclamant contre le Ministère et contre la Cour, agitant des gestes forcenés que répétaient à l'infini les mouvements furieux du public. Un peu de temps après, passant près des halles pour y rassembler un poste de gardes françaises commandé, un spectacle

1. *Lettres.*

bien différent frappait les regards : c'était l'activité policée d'un grand marché, une assemblée de bons villageois disputant dans le plus grand calme le prix de leurs denrées, savoureuses dépouilles d'un sol arrosé par leurs sueurs fécondes.

M. de Canaples, tournant le grand Châtelet, traversa le petit pont et se trouva aussitôt dans une mêlée menaçante de foule. Mais l'uniforme des gardes du Roi faisait encore son effet sur les mutins, qui d'abord s'écartèrent. En même temps, des compagnies rouges de Suisses s'étendaient d'un mouvement si calme, si ordonné, si menaçant, que le seul rythme de leur marche vida la place devant le palais, comme l'eût fait une décharge de mousqueterie. Cependant, à droite, les habits bleus galonnés des gardes françaises étaient accueillis par des applaudissements et quelques soldats, qui souriaient aux démonstrations, décelaient les germes d'insubordination de cette troupe.

Une pluie brusque et légère avait cinglé les toits et les arbres, brillait en gouttes tremblantes sous l'ondée de soleil, qui maintenant ruisselait du ciel rapide et changeant comme l'esprit de Paris. La beauté insouciante, l'air calme et souriant de Canaples touchaient le populaire ; il le sentit revenir, se presser contre les flancs de son cheval et les fontes de sa selle, se laissa un moment soulever sur cette mer humaine, qui, semblait-il, faisait tanguer sa monture comme un canot parmi les lames.

Des cris sortaient des remous, pareils à ces bruits confus que font entre elles les vagues au large.

— Vive d'Éprémesnil !

— Et Goislard.

— Vive le duc d'Orléans !

— Ils ne sont plus au palais, mon gentilhomme.

— En bas la Polignac !

— En bas Brienne !

— Voyez s'il a bon air sur son cheval, l'officier.

— Il rit ; c'est un ami des hommes.

— N'avancez pas ; n'avancez pas.

— Jeune homme, souvenez-vous que vous êtes un citoyen ; n'allez pas porter le trouble dans le sanctuaire des lois.

Canaples, sautant de selle au pied du grand escalier, fait signe et crie d'une voix qui domine le tumulte :

— Haut les armes !

La populace se rue en bas du degré comme un déferle immense qui se retire et, de nouveau, la peur mitraille le vide sur la place ; l'officier indique aux Suisses la position qu'il faut prendre, fait déployer devant lui les gardes, baïonnettes au canon, entre dans l'immense palais plein de monde.

Succédant[1] à l'éclat du jour, l'obscurité, la froideur, la solennité de ces salles, austères demeures de la justice, asile de vertus éprouvées, formait un contraste imposant et fait pour glacer le plus hardi; le silence profond succédant au tumulte de la rue, cette foule d'idées que faisait naître la majesté du lieu, les souvenirs de l'histoire, la gravité des circonstances, cette réunion imposante et silencieuse, jetaient le trouble dans l'âme sensible de M. le comte de Canaples. Il crut, dans une telle conjoncture, que son devoir était de remplir sa mission sans explications ni préambules et, tirant de sa buffletterie l'ordre du Roi, il se mit à lire d'une voix altérée :

— J'ordonne à M. le comte de Canaples de se rendre sans délai au Palais à la tête de six compagnies de mes gardes ; de s'emparer de toutes les issues et d'arrêter dans les chambres où ils se sont introduits sans mandat ni commission, les sieurs Langlois, Pierron, de Lalive-Marinchamp, qui se sont signalés par l'indécence de leurs discours et la subversion de leurs motions. — *Signé : Louis.* — Que ceux de vous, Messieurs, dont je viens de lire les noms, se remettent entre mes mains.

1. *Mémoires.*

Il se fit un profond et sourd murmure, puis une voix jaillit de la masse compacte des hommes noirs.

— C'est à vous de les désigner !

Et des applaudissements accueillent ce défi, des cris :

— Reconnaissez-les ; nous sommes tous Langlois, Pierron et les autres !

Des yeux noirs et de feu, un front calme, une bouche ardente : Canaples a reconnu celui qui le brava, Langlois. — D'un coup, le sang rougit sa figure, et les cellules seigneuriales, les globules rouges des vieux ancêtres, les nerfs transmis des féodaux rudes envoient à sa volonté l'idée simple, facile, immédiate : il va le saisir, il le tient dans sa main, le vilain, l'espèce, celui qui aime aussi Josèphe, qui osa le lui dire et, peut-être, occupa son esprit frivole par la témérité même de cet aveu. Il n'a qu'un geste à faire pour l'emporter, le plonger en ces tombeaux de vivants que sont les cachots de la Bastille. Tout pour précipiter l'acte : l'ordre du Roi, l'intérêt de l'État, le danger d'hésiter... Oui, mais la GÉNÉROSITÉ, les leçons de l'*Émile*, cette sensiblerie troubadour dans laquelle on l'éleva ?... Ses regards dardent, séparent, captivent le libelliste confondu dans la foule ; sa main violente se lève... et cependant Canaples murmure :

— Il faut me désigner ces messieurs sous peine de rébellion aux commandements du Roi. — Je ne les connais pas, je ne saurais exécuter mes ordres.

Tous reprennent, d'une seule voix :

— Emmenez-nous tous... ou choisissez.

Un silence universel succéda à cette exclamation. M. de Canaples le rompait de temps en temps par des instances et des exhortations, dont il sentait lui-même l'inutilité. Enfin, il se décida de se retirer pour laisser ces mutins délibérer en paix et peut-être engager les coupables à se livrer. Il masqua sa retraite en prétextant l'intention de s'en référer à la Cour. Certes, en agissant de la sorte et risquant de voir divulguées ses relations anciennes avec l'un des principaux fauteurs de désordre, il jouait sa fortune et la faveur commençante ; c'était à son tour de dominer un rival par la grandeur de son sentiment [1].

Sitôt que l'envoyé du Roi eut quitté la salle, les clercs et les gazettistes tentèrent d'en sortir. Mais ils se trouvèrent prisonniers, toutes issues fermées par les troupes. Au dehors, la pluie et le soir avaient dissipé les attroupements ; aucune communication avec le reste du monde. Ils étaient comme dans une ville assiégée. Pourtant, quelques-uns obtinrent congé d'envoyer chercher pour leur argent des provisions que les Suisses leur rapportèrent en les faisant bien payer.

M. de Canaples dormit sur un lit qu'on dressa dans la chambre du grand Conseil. Je ne sais s'il se fit amasser une litière de sentences comme M. de Vendôme en eut une de drapeaux après la bataille ; mais il m'assura plus tard que sa couche lui avait paru faite avec des sacs de procès et qu'il avait rêvé qu'il était devenu procureur. Voilà un cauchemar bien tragique pour un homme de sa qualité !

Je lis les détails suivants dans un récit du temps, qui n'a d'ailleurs aucun autre rapport avec la vie de Mme d'Arraines :

Il était onze heures [2] du matin quand le comte de Canaples se présenta de nouveau dans les salles du Palais. Le comte était un officier de mérite et depuis peu dans la faveur de la Reine ; mais il parut véritablement troublé par la grandeur d'un tel attentat et perpétré dans la demeure même de Thémis. Rassemblant cependant ses esprits, il somma itérativement les sieurs Langlois, Pierron et Lalive de Marinchamps de se lever et de le suivre, et, cette assemblée des clercs ayant encore par son silence refusé d'obtempérer à ce commandement, il fit entrer un officier de robe courte nommé Debrive [3], à qui il lut un

1. *Mémoires*. On sent ici, par cet *à son tour*, non justifié, la partialité de la Chanoinesse pour Langlois.

2. Souvenir d'un parlementaire, par M. Colin de la Saussaye. *Calmann Lévy*.

3. Je trouve en marge du manuscrit cette note curieuse : « Langlois devint duc d'Iéna, maréchal de France et pair du Royaume sous la Restauration ; les Marinchamps comptent aujourd'hui dans le faubourg Saint-Germain

ordre du Roi, qui lui enjoignait d'indiquer ceux qu'il était question d'enlever. Cet officier promena ses regards sur l'assemblée et, après cette marque d'obéissance, déclara qu'il ne reconnaissait pas les personnages qu'on lui commandait de désigner. Le comte de Canaples lui réitéra par trois fois l'ordre de bien regarder attentivement, mais, cet homme persistant dans sa première réponse, il allait se retirer quand enfin le sieur Langlois, cédant à l'emportement de sa générosité, se découvrit lui-même. « Je suis, dit-il, le citoyen que vous venez chercher à main armée dans le temple même des lois. »

On sent que le combat se continue et que Langlois a craint d'être vaincu par Canaples. La scène, telle que la dépeint M. Colin de La Saussaye, témoin oculaire, est d'une belle grandeur et plus simple qu'on aurait pu attendre de ces romanesques exaltés.

« Je veux, déclara le sieur Langlois, épargner à ces citoyens l'horreur du spectacle qui est préparé et à vous-même, Monsieur, — s'adressant à M. de Canaples, — la douleur d'y participer. Je déclare donc que vous avez suffisamment fait violence en ma personne et je suis disposé à vous suivre où il plaira à vos maîtres de me faire conduire. »

Il sortit ensuite du groupe compact qui jusqu'alors l'avait protégé et, après avoir embrassé ceux qui l'entouraient, suivit le lieutenant aux gardes.

Ce fut le signal pour les autres de se lever et de se livrer à leur tour, en protestant qu'ils se feraient honneur d'accompagner le sieur Langlois, fût-ce sur l'échafaud. Nous les vîmes sortir avec une démarche assurée et, peu après, le roulement de voitures sur les pavés de la grande cour et le bruit d'une cavalcade armée nous apprirent qu'ils étaient partis, se soumettant aux violences du despotisme ministériel.

M. de Canaples revint ensuite achever de remplir les ordres qu'il avait reçus. Le Roi enjoignait à tous ceux qui s'étaient introduits sans droit dans le Palais de se séparer sur-le-champ et de se retirer chacun chez eux. Ils défilèrent entre une double haie de fusiliers. Le lieutenant aux gardes ferma toutes les portes et en emporta les clefs.

L'immense nuit sur les jardins de Trianon se traduit, près des fenêtres ouvertes, par des balancements d'ombres légères qui parfois soulèvent ou gonflent la mousseline des rideaux. Mais la chambre de la Reine vit de la clarté pâle de quatre bougies allumées sur la toilette et dont les flammes, quelquefois dansantes, font mouvoir les broderies des tentures. Un calme profond et très doux endort la pièce intime, que décorent les portraits des enfants de Marie-Thérèse, visages poupins et bouffis d'Allemands rieurs. Mais, qu'une brise oblique incline vers eux la darde des flambeaux, il semble qu'un voile de cauchemar s'abaisse sur les peintures : ces princes et princesses, en habits de religieux, enfonçant leurs bêches dans la terre ou l'attaquant à pioches levées, sont occupés à creuser des tombes !

Josèphe est debout près de Marie-Antoinette, assise à sa table ; elle lui présente, pour enlever la poudre de son front, un couteau dont la lame est d'or, le manche d'un émail serti de pierreries.

— Vous l'avez voulu, dit la Reine ; je verrai ce jeune homme, je lui parlerai ; je ne puis me persuader toutefois que les dangers dont il vous entretint soient si pressants et de nature à compromettre une monarchie aussi assise que celle qui règne sur la France.

sous le titre de marquis ; pour Debrive, j'ai ouï dire que des descendants de lui se faisaient appeler comtes de Brive et juraient qu'ils se rattachaient aux anciens seigneurs du même nom. Seul, M. Pierron, qui était d'une famille supérieure aux autres par la condition et la fortune, n'a pas songé à faire souche de gentilshommes et ses petits-fils sont demeurés bourgeois. — Voilà les résultats de la Révolution. »

Note de l'éditeur en 1900 : Le duc d'Iéna est aujourd'hui bonapartiste. Le marquis de Marinchamps est royaliste-orléaniste intransigeant ; le comte de Brive est rallié aux institutions républicaines. M. J.-L. Pierron, député libéral conservateur, a siégé à la Chambre des députés de 1876 à 1880 et vit retiré dans ses terres.

— Je suis de l'avis de la Reine, mais les discours de ce jeune insensé sont parfois effrayants, d'ailleurs?...

— Eh bien, d'ailleurs ?...

— Je connais sa sensibilité; quelques mots de la Reine feraient sans doute de ce déclamateur imbu des détestables principes des philosophes un défenseur et un soutien du trône.

Marie-Antoinette sourit ; elle connaît le pouvoir de sa grâce, cette sorte d'enchantement qu'elle exerce et qui plus tard la fera surnommer *la fée* par ses ennemis mêmes, irrités de ce don suprême.

Mais :

— Non, la Reine ne peut consentir à recevoir ce jeune homme ; ce serait lui accorder une importance exagérée. Une dame du Palais, la duchesse de Polignac ou la comtesse d'Ossun, lui parlera sous le masque. Vous ne trahirez pas le secret de votre maîtresse, mon cher cœur ?

— Oh, madame !

— C'est qu'il semble être à merveille dans votre esprit, ce vilain homme qui nous diffame par ses brochures. Qu'en dit le comte de Canaples ?

Un souris malin souligne en même temps qu'il allège la phrase et Josèphe va pour répondre, mais tout d'un coup, la Reine a poussé un léger cri et, toute pâle, elle lève un doigt pour montrer à la Chanoinesse une bougie qui vient de s'éteindre.

— Voyez, cette flamme. Qui l'a soufflée?

— Mon Dieu, Madame, peut-être un courant d'air...

— Il n'y a pas un souffle de vent. — Ah ! regardez, comtesse, regardez.

La seconde lumière vient de mourir, brusquement, d'elle même. Josèphe se hâte de rallumer les deux flambeaux, mais le troisième, aussitôt, s'éteint de la même manière inexplicable et soudaine.

Les deux femmes, dans un silence mortel, se regardent avec des yeux d'épouvante. La Reine saisit la main de son amie, l'étreint avec force et avec fièvre :

— Si cette quatrième bougie s'éteint comme les autres, rien ne pourra m'empêcher de regarder cela comme un sinistre présage.

On entend en ce moment sur les sables d'une allée le roulement feutré d'une voiture au galop. Une seconde, involontairement, elles détournent la tête, puis, d'un même mouvement, rejettent les yeux sur la table de toilette.

La quatrième bougie vient de s'éteindre.

La voiture, tout à l'heure écoutée, s'arrêta devant la grille qui s'ouvrit, et deux hommes en descendirent, traversèrent la cour, l'un d'un pas vif et certain, l'autre avec des pieds tâteurs, une crainte instinctive de trébucher sur un terrain inconnu. Ils tournèrent à gauche pour pénétrer dans la salle des gardes au rez-de-chaussée. Un froid de cave les saisit et les glaça dans cette pièce jamais habitée, mais ils demeuraient immobiles, debout, attendant en silence, jusqu'à ce que l'un dise :

— Il me semble, monsieur le comte, que vous m'avez conduit au Petit Trianon.

— En effet, monsieur Langlois, un ordre que je reçus quelques instants avant de partir me prescrivit que je devais me rendre ici avec vous.

— Que m'y veut-on ? — Au surplus, continua-t-il avec légèreté, le lieu me plaît et n'est pas si maussade que la Bastille. Si c'est là la prison qui m'est réservée...

— Paix, Monsieur...

Un enfant vêtu de rouge, galonné sur toutes les tailles, vient d'entr'ouvrir une



On avait illuminé les terrasses et quelques bouquets du parc

porte et se penche, tâchant de distinguer les deux hommes dans l'ombre. Derrière lui, la clarté d'un escalier lumineux se glisse et l'enveloppe.

— Un page de la Reine, murmurent en même temps Canaples et Langlois.

— Lequel de vous, Messieurs, est M. Langlois, bailly en survivance du chapitre noble d'Ostrevant ?

— C'est moi, Monsieur, bien que j'aie renoncé au bailliage.

— Veuillez donc me suivre, Monsieur.

Puis au lieutenant :

— Souffrez que je vous demande de demeurer ici jusqu'au retour de votre prisonnier.

— Morbleu, vous conviendrez que cela est piquant et que le plus prisonnier des deux n'est pas celui qui le paraît.

Mais Canaples a distingué une nuance d'accent anglais dans la phrase de l'enfant.

— Hé, monsieur de Swinburn, n'y a-t-il plus un pot de confiture dans le garde-manger des pages pour un officier qui n'a rien pris depuis ce matin et qui s'en va mourir de faim sans votre assistance ?

— Je pense, Monsieur, que quelque pâtisserie ou même une aile de poulet seraient mieux venues que des confitures, dont nous faisons fi. Je vais avoir l'honneur de vous apporter cela dès que j'aurai fini avec monsieur.

Langlois salue et suit le page ; ils montent lestement des marches qui conduisent au premier étage, puis, par un degré dérobé et preste, escaladent l'entresol. Un silence tombe du grand escalier où se déroule en montée lente l'admirable rampe de Gamain. Sir Henry Swinburn fait entrer le captif dans une chambre éclairée seulement par une chandelle assez fumeuse et tendue en fleuret cramoisi et blanc, puis disparaît. La minute est anxieuse pour le jeune homme : ces lieux parfumés, pense-t-il, par le passage de Josèphe attendrissent ses nerfs raidis ; une émotion dont il s'indigne l'étreint au cœur. Va-t-on le faire disparaître en quelque oubliette, comme on raconte qu'il s'en trouvait encore du temps de Louis XV ? Ces férocités sont passées de mode. — D'ailleurs, il ne craint pas la mort, mais seulement de ne plus revoir la vie de ses yeux...

Quel est ce froissement de taffetas contre la cloison prochaine, d'où vient ce murmure altéré de voix douce, quelle odeur délicate flotte dans l'air ?

La porte s'ouvre, poussée par une main qui hésite un peu. Une forme de clarté apparaît sur le seuil.

— Puissances du ciel ! C'est elle, c'est Josèphe !

— Entrez, monsieur Langlois. — Madame la comtesse d'Ossun, dame d'atours de Sa Majesté, souhaite vous entretenir.

Il se trouvait dans une pièce médiocrement grande, au plafond bas, toute garnie d'armoires peintes d'un blanc gris, fermées par des panneaux grillés à mailles de fil de laiton et garnis de rideaux en taffetas vert-pomme. Deux bougies, dans des flambeaux d'argent, répandaient une lueur vague, à peine suffisante pour éclairer une dame assise dans un fauteuil de soie cramoisi.

Elle est vêtue d'une robe de linon, d'une forme longue et flottante ; un fichu de gaze à mille pois couvre ses épaules, une écharpe de mousseline cravate haut son menton, cachant tout le bas du visage, dont une coiffe de valenciennes pendantes masque le haut. Elle paraît ainsi plutôt une nue qu'une femme, un amas fragile de vapeurs légères et blanches.

Sa voix s'élève, claire et haute, une voix impérieuse et gaie.

— C'est donc vous, Monsieur, que le roi dut faire arrêter aujourd'hui dans les salles mêmes du palais. Vous écrivîtes un libelle, récemment, le *Contr'un*, je crois.

— Ce titre n'est pas de moi; il appartient à Étienne de La Boëtie.

La dame paraît surprise.

— Ah ! — Je ne connais pas le nom de ce gentilhomme. — Enfin, Monsieur, voici madame la comtesse d'Arraines qui se porte garant de vos sentiments et de votre mérite ; elle assure qu'élevé par un père vénérable, dans l'exemple de la vertu la plus pure, votre cœur n'est pas entièrement corrompu ; elle a voulu, comme dame d'Ostrevant et votre suzeraine, que vous puissiez expliquer les motifs d'une conduite si extraordinaire et qui a déterminé l'état où vous voici.

— C'est donc un interrogatoire ?

— Non, Monsieur, c'est une grâce qu'on vous fait à la considération des dames d'Ostrevant. La comtesse Josèphe d'Arraines s'est mise aux pieds de Sa Majesté, qui m'a chargée de vous parler.

— Je suis le respectueux serviteur de la comtesse d'Arraines, mais je n'ai plus affaire avec le Chapitre ; j'ai résigné ma charge de bailli en survivance.

— Du moins, vous parlerez à une femme...

— Sur quoi dois-je m'expliquer, Madame ? Sur les sentiments qui m'animent et que je professe ? Ils sont ceux de la plupart des Français.

— Enfin, quels sont-ils ?

— Vous voulez les connaître, soit : nous demandons l'abolition des institutions gothiques qui oppriment la nation ; nous soutenons que le Tiers-État est tout l'État, parce qu'il est le peuple, le peuple dans lequel réside la toute-puissance nationale ; nous souhaitons substituer aux droits d'une noblesse et d'un clergé, ennemis naturels de l'ordre public, ceux de la majorité des Français, heureux de voir tomber les fers que l'ignorance et la superstition ont forgés.

— Mais c'est le renversement de tout !

— Qu'importe ! Il n'est aucune sorte de désordre qui ne soit préférable à la tranquillité funeste, don perfide du pouvoir absolu...

Dans la bibliothèque discrète, aux murs voilés de soie, les deux femmes écoutent avec stupeur la parole ardente et folle du tribun. La dame assise semble troublée et ses yeux, tour à tour, lancent des éclairs ou s'obscurcissent de larmes ; enfin, elle interrompt avec hauteur :

— Il suffit, Monsieur ; les rapports que l'on a faits au Roi ne sont point imaginaires. Mais enfin quel but poursuivez-vous ? Est-ce le renversement du trône ? Qu'un dessein aussi insensé ait pu se former dans un esprit comme le vôtre, c'est ce que je ne puis concevoir...

— Non, Madame, nous ne poussons pas si loin la passion révolutionnaire ; que le Roi seulement consente à remettre quelques-unes de ses prérogatives entre les mains de la nation ; qu'il donne aux citoyens part à la discussion et à la distribution des impôts; que les États Généraux, votant par tête et où les droits de la majorité soient respectés, établissent les bases d'une constitution, l'accession de tous à tous les emplois, l'égalité des charges, l'abolition de certains droits honorifiques surannés, voilà les vœux que nous formons et dont l'accomplissement nous fera chérir un prince digne, par ses vertus, de l'amour des Français.

Le boudoir des livres résonne étran-

gement des éclats de cette voix vibrante ; l'âme des épicuriens tendres, des conteurs légers, des romanciers licencieux dont Campan, sans doute, en la bonne foi de son âme inconsciente et de jadis, choisit particulièrement les œuvres pour la bibliothèque de sa Reine, cette âme confusément s'éveille et balbutie sous les grillages et les taffetas vert-pomme. — C'est là une folie qui ne ressemble à rien ! murmure La Morlière. — Vous ne pensez pas, Zulmis, tout ce que vous dites, soupire Crébillon le fils. Voisenon souffle : — Voilà un sot qui parle fort à cette heure de nuit ; heureusement qu'il est habile à faire bâiller. Boufflers susurre : — Les monstres ! Avec leur manie anglaise, ils offriraient deux chambres à la reine de Golconde !

Et tous, à petites voix, à petits bruits secs et froissés de feuillets, qui se tassent dans leurs reliures, tous *piano, piano* font une lente harmonie pour étouffer les bruits discords de cette éloquence inouïe.

Chaulieu roucoule, appuyé de la tranche sur son ami La Fare :

> Vous en parlez bien à votre aise,
> Et mesurez, ne vous déplaise,
> A votre aune les autres gens...

Et, peut-être inspirée par eux, la dame aux valenciennes glisse cette phrase :

— Si des intelligences pareilles à la vôtre, Monsieur, dépensaient au profit du Roi les talents qu'elles prodiguent pour une cause détestable et d'avance perdue, les Français seraient bien près d'être heureux. Sans doute, les rois sont souvent mal guidés ; leur grandeur les empêche de connaître la valeur des hommes qu'ils pourraient employer utilement pour le bien de l'État. Mieux avertis, ils sauraient leur confier des emplois dignes d'eux et qu'ils exerceraient à la perfection. La Reine consent à m'écouter quelquefois, Monsieur ; si vous vouliez seulement me dire...

— Il suffit, Madame, et je n'en entendrai davantage...

Langlois croisa ses yeux avec ceux de la tentatrice :

— Allez dire à la Reine, Madame, qu'il n'est pas d'emploi qu'un homme libre accepte pour trahir sa cause et sa conviction. Nous n'entrerons pas dans les palais croulants pour être écrasés sous leurs ruines ; nous bâtirons nous-même l'édifice nouveau de nos droits...

Il fit un pas vers la porte, puis avec un grand salut :

— Voulez-vous, Madame, ordonner que l'on me mène à la Bastille.

Mais la Reine — car, sous le mouvement violent qu'elle fit, ses dentelles s'écartèrent et son visage hautain se montra — avait repris sa fierté et sa colère :

— A la Bastille, Monsieur ? Cela est bien relevé pour un homme de votre sorte; si nous parlions de Saint-Lazare. — M. de Beaumarchais en sortit fort calmé.

Ceci est l'insulte de femme, aiguë, mortelle, qu'on ne pardonne pas : Saint-Lazare, la prison ridicule, où on fouette, celle dont l'auteur de *Figaro* ne s'est jamais consolé.

— Oh ! Madame, s'écrie Josèphe...

Mais lui :

— Laissez, Madame; les plus vils châtiments sont peu de chose auprès de la joie d'avoir dit à Sa Majesté ce que toute la voix d'un peuple lui crie.

— Sortez, Monsieur, sortez... M. Swinburne, remettez ce prisonnier aux mains des gardes et qu'on le conduise à la prison qui est marquée sur l'ordre.

Et la Reine, pâle de rage, ses dentelles tombées, insoucieuse de l'incognito, lève

pour chasser l'insolent, son bras frais et blanc sorti tout entier de sa manche.

Josèphe arrive toute émue à Versailles et son premier soin est de faire demander si Marie-Antoinette peut la recevoir ; sa jeune imagination a travaillé, les discours de Langlois sont revenus à son esprit, elle juge le trône menacé, il lui semble qu'elle n'accourt pas assez vite pour le défendre, même de ses faibles mains et, pendant qu'en ce soir merveilleux d'août, elle attend les ordres de la Reine, dans le grand cabinet du rez-de-chaussée qui donne sur les terrasses, elle voit le soleil lentement descendre entre les arbres du parc, s'abîmer vers la terre derrière les lignes droites du Grand-Canal, hésitant un moment, au-dessus de sa tombe sanglante, et comme soulevant pour un dernier regard sa tête de lion aux crinières de flammes.

— Ah ! que cela est surprenant ! murmure Josèphe.

Au moment où elle a disparu, la tête, comme si ses veines se rompaient toutes, a versé sur les canaux, sur l'étang des Suisses, sur tous les miroirs épars dans le jardin une teinte rouge, un grand délaiement de pourpre ; toutes les eaux de Versailles apparaissent soudain comme des bassins de sang vermeil et la tête, au loin, maintenant exsangue et pâle, s'affaisse et roule dans l'ombre qui monte de la terre.

— Mon Dieu, mon Dieu, quels présages offrez-vous sans cesse à la faiblesse de notre vue ?

Mais un bruit de voix, de soies, de taffetas qui balayent les dalles, de chocs de talons hauts qui cognent, arrive par le passage du Roi, emplit les pièces voisines ; la comtesse entend la voix haute et claire de la Reine et voilà qu'on tourne dans le « petit appartement » sur la cour de marbre, qu'on entre dans le cabinet de stuc, puis un silence, un marmonnage et, de nouveau, la voix de Marie-Antoinette :

— La comtesse d'Arraines ! Elle est revenue ? Mais certainement, qu'elle entre.

Josèphe, si habituée qu'elle fût à la Cour, crut se trouver dans une volière : c'était un caquetage de voix fiévreuses, des paroles et des exclamations volantes, de rapides dialogues aussitôt fondus dans le chœur général, une surexcitation heureuse de femmes discutant des choses passionnées. La chanoinesse entendit :

— Pour moi, j'aurai un habit de crêpe blanc ; il n'y a que cela qui se puisse supporter par cette chaleur.

— Mon bas de robe est en argent...

— Les bracelets et le parfait de rubans bleu et argent...

— Ce sont les demoiselles Bertin qui font mes marlys.

— A l'enseigne du *Petit Dunkerque*, le sieur Grancher a des bracelets à talisman qui sont d'un goût merveilleux.

— Qui fera la robe d'entrée de la Reine, Mlle Rose ou Mme Eloffe ?

— La Bertin serait trop furieuse si ce n'était pas elle.

— Allez rue Greneta, chez Josse, *à l'éventail des quatre saisons*. Cet homme-là fabrique des miracles.

— C'est une coiffure de blonde avec une mantille mouchetée de pois d'or et d'argent ; cela est seyant au moins.

— Mon habit pour l'entrée ? Comprenez : il est de crêpe zébré avec platitude en bas de la jupe ; le tour de gorge et le fichu en gaze d'Italie, de la blonde tournante pour les deux rangs du collet...

— C'est pour bouillonner les bracelets.

— Croiriez-vous que Mlle Marin ne m'a pas encore rapporté mes « maris ».

— Ni Mlle Motte mes paniers.

— Nous ne serons jamais prêtes pour l'entrée.

— Mon cœur, avez-vous songé à votre toilette pour l'entrée ?

Et ce mot, l'entrée, voltige, papillotte, se répète, s'élance et rebondit à chaque phrase comme un papillon fou sous la vitre d'une serre : l'entrée, l'entrée !

— Pensez comme Paris doit leur sembler un endroit de délices.

— Aussi l'on n'a pas idée d'être indien !

— Où sont-ils logés ?

— Rue Bergère, à l'hôtel des *Menus Plaisirs*. Mais c'est le Ministre qui paye.

— Que cela sera piquant de les voir à Versailles !

— Oui, barbes noires et pendantes.

— A Trianon ?

— Au grand.

— Savez-vous que l'un d'eux, qui est comme qui dirait un Évêque de son pays, a demandé qu'on lui ôtât un tapis qu'on lui avait donné et où se trouvaient des figures d'hommes.

— Je me fais coiffer ce soir par M. Léonnard, pour après-demain ; il n'est pas libre de deux jours et je ne veux pas de son Julien.

— Vous ne dormirez donc point ?

— Si, sur un fauteuil et la tête droite contre le dossier.

— Ce n'est pas la première fois que cela m'arrive à moi.

— C'est donc pour après-demain l'entrée ?

Et, de nouveau, ce mot l'entrée s'envole et fait palpiter ses ailes au-dessus de ces têtes poudrées. Josèphe demeure confondue ; elle croyait trouver la Reine en alarmes et la Cour agitée, et voilà que la plus grande, la seule occupation du moment est la réception des trois ambassadeurs indiens que le roi de Mysore envoie à Louis XVI et que M. de La Luzerne protège.

L'Ambassade arriva le soir au Grand Trianon ; elle fut reçue le lendemain au château en audience solennelle ; les Parisiens, que sans doute cela ne distrayait plus de brûler un archevêque, étaient venus en nombre ; jamais, je crois, tant de gens n'étaient descendus des carrabas et des pots de chambre[1] devant la grille du château. D'une fenêtre des cabinets de la Reine, nous nous divertissions fort de les voir secouer avec leurs mouchoirs la poudre de leurs souliers, épousseter leur chapeau de pichenettes, passer l'épée à leur côté et s'assurer d'un doigt preste si leurs cheveux étaient comme il faut dans la bourse ; cela fait, ils entraient dans la cour d'un pas plus fier qu'un prince. Tout à l'heure, entre le duc et un cordon-bleu, ils assisteraient au grand couvert et pourraient en conter à leur retour à leurs voisins ébahis. Les ambassadeurs et les interprètes étaient dans trois voitures à la livrée du Roi ; ils entrèrent par le grand escalier de marbre, traversèrent les appartements de la Reine, la grande galerie et tous les salons qui étaient garnis d'amphithéâtres, où se tenaient les curieux venus de la capitale.

On avait dressé un trône dans le salon d'Hercule et tout autour des fauteuils pour les princes et pour les personnes les plus considérables de la Cour ; après avoir entendu la messe, le Roi se plaça sur ce trône et reçut les ambassadeurs ; ils lui offrirent des présents qui parurent assez médiocres et vingt et une pièces de la monnaie dont ils se servent dans ce royaume, enveloppées dans une étoffe d'or, ce qui de leur part était un signe d'hommage et de respect.

Ils soupèrent chez M. de La Luzerne, qui les traita magnifiquement, mais non pas à leur goût, car ils se faisaient à l'ordinaire préparer par des marmitons, qu'ils avaient amenés avec eux, des ragoûts extraordinaires où l'ail, le piment et une certaine poudre qu'ils nomment kari, tenaient la première place. M. de Canaples me dit qu'il avait goûté de ce plat infernal et qu'il avait cru mettre un charbon ardent sur sa langue. C'est peut-être un mets de la cuisine du diable, avec qui ces infidèles doivent faire communément bon ménage.

Après le souper, on les promena dans les jardins où toutes les eaux jouaient ; ils étaient

1. Voitures du temps.

traînés dans des petites carrioles au milieu d'une foule immense. On avait illuminé les terrasses et quelques bosquets du parc par le moyen de lanternes et de quinquets, qui formaient des cordons de lumières ; des terrines, cachées par des plantes peintes en vert, éclairaient les massifs et faisaient ressortir le coloris des feuilles et des fleurs de la manière la plus agréable; au bout du grand saut de loup, quelques centaines de fagots allumés jetèrent tout à coup une grande clarté qui parut, un moment, une nouvelle aurore et dont les reflets formaient, sur le grand canal, les jeux les plus variés de la flamme et de l'eau. En même temps, une musique délicieuse se fit entendre et il sembla que nous fussions véritablement transportés dans les jardins d'Armide.

La Reine m'avait dit à l'oreille de l'attendre dans la bibliothèque de son petit appartement sur cour de marbre et qu'elle aurait besoin de moi.

Elle parut bientôt avec un grand chapeau de paille et un voile de mousseline qui la cachait presque complètement et voilait en entier son visage; je ne doutai pas que quelque nouvelle idée imprudente n'eût surgi dans l'imagination de la souveraine et je n'en fus que trop certaine quand Marie-Antoinette parla :

— La chaleur a été étouffante toute la journée, et c'est véritablement un martyre que d'être enfermée ainsi avec cette foule. Je veux aller me promener sur les terrasses et respirer un peu le frais, car je me sens incommodée.

— La Reine me permettra-t-elle ?...

— Quoi, mon cœur, allez-vous me faire de la morale ? Faut-il enfin, parce que je suis reine, que je demeure captive; quel mal y a-t-il à cela ?

— Aucun, Madame, mais la Reine peut être reconnue...

— Sous ce voile ? Allons, il faut me suivre, j'y suis décidée.

— La Reine souffrira du moins que j'appelle un de ses gentilshommes; mon frère n'est sans doute pas loin...

— C'est alors que je serais reconnue; que ne me proposez-vous M. de Canaples ? — Eh bien, qu'il nous suive, lui, si cela lui plaît; je vous permets de le chercher.

Je fus piquée du ton et de la commission, mais je n'avais qu'à obéir. Je trouvai mon cousin dans l'Œil-de-Bœuf, attendant. Comme le Roi devait se lever de bonne heure le lendemain pour aller courre le cerf à Rambouillet, le coucher avait été avancé et j'arrivai en même temps que l'on annonçait le service; je tirai doucement le comte de Canaples par sa manche; il parut ému et ensuite inquiet de cette action; depuis longtemps, nous n'avions plus ensemble de commerce d'amitié et je ne lui avais pas parlé, je pense, plus de trois fois en un an. Je lui dis le plus sérieusement du monde :

— Monsieur, vous ne pensez pas que le Roi vous donne le bougeoir ce soir ?

Il me répondit, tout étonné, qu'il n'avait pas lieu de s'attendre à un tel honneur, la chambre étant pleine de gens mieux qualifiés que lui pour cela.

— Cela étant, Monsieur, poursuivis-je, il vous faut, s'il vous plaît, déserter, pour un soir, le coucher et venir accompagner deux dames qui désirent prendre le frais sur les terrasses et jouir du concert ainsi que des illuminations.

— Seriez-vous l'une d'elles ? demanda-t-il avec une précipitation qui prouvait l'importance qu'il attachait à cette question.

— Oui, mais il faut nous suivre de loin et sans nous parler, à moins qu'on ne vous appelle. — Voilà que l'on annonce les petites entrées; vous pouvez présentement vous retirer; soyez d'ici dix minutes devant les fenêtres de Monsieur et, quand vous nous verrez passer, ne nous perdez plus de vue.

Il a tenté de raisonner, de m'interroger, mais je me suis enfuie d'un pied léger. C'était un homme terrible, il voulait tout savoir. S'il n'avait pas été si aimable, on eût pu dire qu'il avait d'avance les défauts d'un mari.

A ce moment, nous entendîmes de grands cris et des rires dans la chambre du Roi; c'étaient les pages qui faisaient des niches au capitaine Laroche, concierge de la ménagerie. Enfin, ils lui arrachèrent sa perruque, qui, lancée vint rebondir non loin de moi sur le parquet de l'Œil-de-Bœuf. La grosse voix rieuse de Louis XVI arriva jusqu'à nous, grondante; c'est certainement la dernière fois que je l'ai entendu rire.

Les fenêtres de l'appartement de Monsieur [1], au rez-de-chaussée, étaient ouvertes, et les nombreuses bougies allumées, luttant contre les feux de l'illumination, jetaient une vive clarté sur cette partie de la terrasse. Canaples n'eut pas de peine à distinguer deux femmes, l'une petite et

1. Le Comte de Provence.

l'autre grande, qui se tenaient par le bras et paraissaient attendre. Il les salua de loin sans approcher, les vit s'éloigner, peu à peu mêlées à la foule, sans qu'il les perdît cependant de vue, et s'asseoir enfin sur un banc assez près d'une charpente qui supportait des quinquets et des pots à feux. L'incendie des fagots venait de s'éteindre, la foule refluait vers les parterres dans une confusion incroyable de rangs. Les violons des bosquets recommencèrent à jouer et leur grêle mélodie, étirant des plaintes et des douceurs de rythmes, parut comme un soupir même de la brise passant sur ces lieux enchanteurs.

Les mesures de *Pauvre Jacques*, soutenues sur la seule et douloureuse vibration d'une corde, émurent, tendirent le cœur de Josèphe ; elle avait, depuis un an, voulu le meurtrir et le durcir, ce cœur ; était parvenue à l'enserrer, comme une sèche relique, sous l'or et l'argent de ses corsages, sous la dissipation de ses dentelles. Elle avait trop peiné par lui, elle n'en voulait plus ; il la faisait souffrir et faire souffrir les autres, il ne savait point ce ce qu'il voulait.

Elle s'était laissé aller à *l'ivresse de la Cour ;* c'était une ivresse spéciale et qui, avant elle, en avait grisé d'autres ; c'était l'entraînement inconscient des jours s'écoulant en cérémonies réglées, en « voyages », en promenades, en fêtes, en intrigues légères et entrecroisées, en caquets frivoles, en riens d'importance et sévèrement discutés. On revenait à la Cour depuis que la Reine s'était un peu départie de sa froideur éloignante ; beaucoup de dames s'étaient fait présenter ; les salons avaient pris de l'animation ; il y palpitait cette sorte de joie fiévreuse et comme pressée qui imprima à ces dernières années de la monarchie le caractère unique et inimitable de magnificence expirante et de goût anémié, de sentiments nobles et pervers, de jeunesse fanée et de galanteries prudes qui en font l'époque spéciale où l'on *goûta le plus la douceur de vivre.*

M. de Canaples était absorbé par son service près du Roi et, d'ailleurs, lui faisait mauvaise mine depuis l'aventure du cordelier. Josèphe l'oublie ou du moins croit ne plus s'en souvenir. Nous verrons tout à l'heure quel soupçon bizarre et justifié augmentait le sérieux de son rancœur contre l'amoureux ; Langlois était libre ; Pierre en Cise ne l'avait pas gardé bien longtemps dans ses murailles sombres ; elle était bien, pensait-elle, pour quelque chose dans cette libération. Mais elle ne veut songer ni à l'un ni à l'autre ; n'a-t-elle pas ses marlys, ses « maris », ses blondes, ses falbalas ? Qu'a-t-on besoin d'aimer quand on a des chiffons ? Et Dieu sait si elle en possède ! On n'est plus pauvre comme à Marans ou au Chapitre ; rien qu'avec la revente des bougies allumées qui lui reviennent par le droit de sa charge, elle peut se faire près de deux mille louis par an.

Et elle ne thésaurise point, l'évaporée !

Les cadences du menuet de Lavau s'avancent et se saluent dans la nuit dorée, cérémonieuses ; ouais ! cet air après l'autre ; ne font-ils pas tous deux l'histoire de ses tendresses et de ses ingratitudes ?

— O Canaples ! murmure ce cœur endormi qui malgré tout s'éveille et soupire ; mais, plus près peut-être, une sensation plus forte l'émeut et, soudain, la dresse : — O Langlois !

La foule passe, se presse ou s'arrête le long du banc où les deux femmes sont assises.

« Un jeune homme bien mis vint s'asseoir » sans façon à côté de nous ; il nous adressa » la parole et la Reine me poussa du coude » pour me faire demeurer coite ; la beauté de » la nuit et l'effet agréable de la musique » furent le motif des premières paroles ; j'étais » singulièrement émue, car je venais de recon- » naître le fils du bailly d'Ostrevant et je » tremblai qu'il ne me reconnût à son tour. » Mais le traître ne laissait rien paraître et » suivait une conversation dont Marie-Antoi- » nette paraissait s'amuser infiniment. »

Elle me dit, se tournant vers moi :

— Voilà Monsieur qui assure que ces ambassadeurs sont une mystification que l'on a faite au Roi et à la Reine et que ces princes ne sont rien autre chose que des marchands de Marseille déguisés en Indiens.

— Miséricorde ! Madame, mais ils sont basanés d'une manière hideuse ; aucun des sujets de Votre...

J'allais nous trahir et je me mordis la langue ; mais M. Langlois n'eut pas l'air d'entendre. Il savait déjà à quoi s'en tenir.

— Les Phocéens n'ont pas tous les teints des dames de la Cour, et d'ailleurs un peu d'eau de noix étendue sur un visage fait aisément pour la peau l'effet de quelques siècles de soleil.

— M. de La Luzerne, qui les présente, prendrait sur lui cette fourberie capable de l'exposer à la colère du Roi si elle était découverte ? La chose n'est pas croyable !

— Qui le dira à Leurs Majestés ? N'est-ce pas le propre des Rois que d'ignorer ce qu'il faut savoir ?

— En sorte que les portraits d'eux en cire que la Reine a fait faire et qui les représentent parfaitement ne seraient que les images de boutiquiers provençaux ? Voilà une imagination qui est plaisante.

— Et l'on dit qu'on va les placer à Trianon !

— Pourvu que cela amuse l'oisiveté des courtisans !

— Vous traitez bien sévèrement la Cour, Monsieur.

— Je n'en suis cependant pas, Madame.

— Ah ! fort bien ; c'est de l'esprit à la Champcenetz, cela.

— Je ne pensais pas avoir bégayé.

— Vous le connaissez ?

— Comme on connaît une mauvaise chanson.

— Vous ne le prisez point.

— Ah ! quel détestable tabac !

— ... Je ne vous entends point... Ah ! c'est une saillie ! Il faut en rire. Et M. de Bésenval, qu'en pensez-vous ?

— Qu'il a de l'esprit comme un Suisse.

— M. de Vaudreuil ?

— Comme une femme...

— Et M. de Polignac ?

— Comme un mari.

— Voilà ces messieurs bien drapés. Passons aux dames. — Que dites-vous de Mme de Polignac ?

— Qu'elle a le désintéressement ruineux et l'amitié hargneuse : la Reine en sait quelque chose.

— Pensez-vous être si bien informé ? Et la comtesse d'Arraines ?

— C'est une très jolie chanoinesse.

— Mais encore ?

— Madame, faut-il parler de son esprit, de sa taille ou de son cœur ?

— De tout cela.

Et la Reine, de son pied, cherchait le mien frémissant sous le banc de pierre. Je voyais, à travers la gaze du voile, se lever un pli de sa lèvre moqueuse et je sentais qu'elle se divertissait parfaitement.

— La comtesse d'Arraines a l'esprit comme la taille ; je veux dire qu'il est fin et gracieux à l'excès ; elle ne s'en doute pas, ce qui ajoute à son charme... Pour son cœur...

— Vous hésitez ?

— C'est le cœur le plus douteux du monde, sans cesse entre deux sentiments qu'elle partage : j'entends par là qu'elle les sépare, mais non qu'elle y participe. Ainsi, dans le doute où elle balance l'oracle incertain de sa destinée, ce cœur va de l'un à l'autre sans jamais s'arrêter à aucun. Légère escarpolette qui s'envole et retombe, effleurant du souffle léger de son passage tantôt l'autre et tantôt l'un...

« L'impertinent ! » s'écrie Josèphe en marge du manuscrit. La conversation périlleuse se coupa brusquement alors et l'on entendit des cris pendant qu'un profond remous de foule tourbillonnait contre le banc. Quelques échafaudages, supportant des quinquets et des pots à feux, s'étaient rompus et des flammèches étaient tombées parmi le public, jetant çà et là sur une collerette ou un tulle une flamme, vite éteinte d'ailleurs. Mais la panique avait un moment remué la masse et les



Marie-Antoinette de Lorraine d'Autriche, reine de France
D'après le buste et modèle de M. Boizot

deux femmes sentirent son haleine passer sur leurs fronts.

La Reine, s'étant levée, cria :

— Mon Dieu ! Est-ce que cela va être encore comme à mon mariage ?

Un flot de monde passa, l'entraîna ; elle perdit pied un moment, se sentit livrée à la force effrénée des multitudes, ferma les yeux, comme tombée dans le courant d'un fleuve. Quelques minutes se passèrent ; elle roula parmi une mer de poitrines, d'épaules mouvantes, de têtes vieillies et enragées par la peur. Puis elle sentit qu'on l'individualisait, qu'on la *dérivait* du grand courant de mort, et elle souleva ses paupières en respirant le souffle léger dont on éventait son visage. Elle était étendue sur un lit de mousse, dans l'ombre d'un bosquet, où n'arrivaient que faiblement le bruit de la foule et par vibrations dorées l'éclat des derniers flambeaux à travers les feuilles.

— Ah! dit une voix près d'elle, Votre Majesté n'est pas blessée, au moins ?

— C'est vous, Monsieur de Canaples ; non, je ne sens rien qu'une grande langueur ; sûrement je vous dois la vie ; comment vous trouviez-vous là ?

— La comtesse d'Arraines me pria de veiller sur la Reine et...

— C'est vrai, je lui avais dit de vous avertir... Sans vous, j'étais bien punie de mon imprudence. — Mais, Monsieur, cet incendie, ces cris inhumains, qu'est-il arrivé ? Hélas! devrons-nous pleurer encore sur des victimes innocentes ?

— Non, Madame, la panique s'est dissipée aussitôt que formée ; le feu a été étouffé ; tout demeure dans l'ordre, et cet accident qui me donna le bonheur de tenir ma Reine entre mes bras n'a pas même éveillé l'attention dans le reste de la fête.

Il s'agenouilla près du lit de mousse, murmura d'une voix basse et tremblante, comme cependant contraint de parler :

— Du moins, aucune vie n'a payé ce moment unique d'ivresse que j'aurais, moi, acheté de toute la mienne.

Marie-Antoinette se souleva émue, mais sans surprise.

— Je vois bien, Monsieur, dans quel trouble vous a jeté le danger où vous vîtes votre Reine. Croyez que je ressens les effets de la sensibilité qui dictent vos paroles ; un serviteur passionné comme vous pour la Royauté...

— Eh, Madame, oubliez qu'il est une Royauté pour ne voir, en cette heure, qu'un homme sensible et malheureux, Sans doute, je le sais, je me perds en osant parler ainsi à ma souveraine, mais ces paroles brûlent mon cœur ; il faut qu'elles en sortent au risque de mes jours, au risque de votre colère ; il y a un an que mon âme les murmure, que mes lèvres les retiennent...

Des violons et des fifres, mêlés aux roulements tremblés des tambours, retentissaient au loin en s'éloignant, formaient une sorte de retraite militaire, indiquant la fin de la fête et le départ des curieux vers Paris ; ce rythme en sourdine réglait la phrase de prière et de folie :

— Laissez-moi parler, laissez-moi tout dire, ô Majesté chérie autant que vénérée ; ce mot me coûtera assez cher pour que j'aie *presque* le droit de le prononcer : je vous aime, Madame, hélas ! je vous aime et vous êtes tout pour moi !

— Monsieur de Canaples, en vérité ! s'écria la Reine...

Mais il reprit avec une violence tendre et déchaînée :

— Vous êtes ma reine ; vous êtes, hélas ! la Reine de France, mais vous êtes aussi

l'objet de l'amour le plus pur et qui ne finira qu'avec ma vie ; hélas ! c'est un délai bien court, puisque j'ai parlé, que vous me chasserez et que je mourrai dès que je serai loin de vous !

— Voilà, Monsieur, des sentiments qui me confondent et qui me désolent. Sans parler de l'indignation que doit éprouver votre Reine en vous voyant vous écarter ainsi du respect dû à son rang, la femme peut s'étonner d'une passion si soudaine et qu'elle ne provoqua point. J'avais cru remarquer, je l'avoue, quelque chose comme cela dans votre maintien, mais je me refusais à le croire, vous sachant engagé par une commune tendresse avec la personne la plus faite...

— Votre Majesté veut parler de la comtesse d'Arraines...

— Oui, de Josèphe qui vous aime et que vous devez épouser... Je veux oublier un moment de folie...

— Madame, je dois à la Reine une explication ; elle aussi doit daigner l'entendre ou, me perçant de ce fer pour punir un aveu méprisé, je n'hésiterai pas à m'immoler à ses pieds.

— En vérité, Monsieur, tout cela est inconcevable !

— Il est vrai qu'en venant à la Cour je formais le vœu d'unir mes jours à ceux de ma cousine, Mlle d'Arraines. Je croyais l'aimer...

— Vous croyiez, Monsieur ?

— Je ne savais pas ce que c'était que l'amour. Josèphe éprouva bientôt ma tendresse par les variations de son humeur, l'infidélité constante de ses pensées, une certaine intrigue qu'elle entretint en dépit de tout avec un bourgeois d'Ostrevant, homme dissolu, voué à la faction d'Orléans, auteur de libelles odieux contre le trône...

— M. Langlois, murmura la Reine.

— C'est cela, Madame ; mais ne croyez pas qu'un mouvement de dépit, indigne de moi... et de vous, ait inspiré la nouveauté de mes sentiments. A ce moment j'arrivais à la Cour, je vous vis, Madame, je vis la Reine dans l'éblouissement de sa beauté auguste et charmante... Vous souvenez-vous de ce jour où vous déclarâtes premier ministre M. de Brienne ? Nous étions à Trianon, celle que j'imaginais chérir était assise près d'une fenêtre, j'allais m'avancer vers elle ; vous avez daigné me parler, m'appeler... j'ai tourné la tête et je ne me suis plus souvenu de ma jeunesse.

Marie-Antoinette s'était levée ; il semblait qu'elle comprimât d'une main les battements de son cœur sous les tissus légers de ses voiles ; ses yeux, un moment, se remplirent de grosses larmes brillantes et se posèrent avec douceur sur l'audacieux prosterné.

Peut-être un regret de sa dignité, de sa vertu, effleurait-il cette âme d'amour, si dénuée de tendresse ? Elle ne s'irritait pas du moins, tendit même sa main pour faire relever Canaples et ne la retira que quand il voulut en couvrir les doigts de baisers.

— Monsieur, dit-elle, levez-vous ; le Roi ignorera un tort qui vous ferait disgracier pour toujours...

— Vous, Madame ?...

Marie-Antoinette murmura d'une voix lointaine :

— Moi, je dirai qu'une reine est bien malheureuse, plus malheureuse qu'une femme ordinaire, puisqu'elle doit ignorer jusqu'à la douceur des sentiments honnêtes... Vous êtes, monsieur de Canaples, l'homme du monde que j'estime le plus... Que cela vous suffise et vous donne la

force d'accomplir le sacrifice que je dois vous demander.

— Parlez, Madame, et si tout mon sang...

— Il ne s'agit point de cela... Un serment, je le sais, vous lie à la comtesse d'Arraines, il faut le remplir...

— Quoi, Madame, vous voulez ?...

— Oui, je le veux, assura la Reine avec une impériosité voilée de tendresse; c'est la prière que vous adresse, non la Reine, mais une femme...

— Une femme, s'écria-t-il avec emportement, une femme qui m'ordonne de sacrifier mon unique attachement !...

— A la fin, Monsieur, pouvez-vous concevoir des espérances aussi téméraires et croire que la Reine de France?... — Mais non, continua-t-elle avec douceur, je sais que vous céderez à la force de mes raisons ; il faut que vous épousiez Josèphe ; il n'y a plus à revenir là-dessus et c'est une chose décidée.

— Oubliez-vous, Madame, que ma cousine ne paraît pas répondre plus que moi aux intentions de la Reine et que, depuis près d'un an, depuis certaine histoire d'un cordelier que je rencontrai dans les jardins de Trianon, nous n'échangeâmes pas, je crois, trois phrases en tout.

— A son âge, les souvenirs des premiers sentiments ont bien de la puissance sur un cœur, et je ne doute pas que Josèphe ne réponde à ceux que vous ferez paraître... D'ailleurs, je le veux.

Elle relevait la tête, avec ce mouvement de majesté emportée qui la faisait si délicieusement dominatrice.

— Ne voyez-vous pas que je vous donne tout ce que je suis capable d'accorder : la main d'une amie que vous chérissez, la possibilité de demeurer près de moi, de me défendre peut-être un jour contre les dangers dont la menace s'accumule ?...

Il secouait la tête :

— Autrefois, on m'offrit l'amitié quand je demandais de la tendresse ; aujourd'hui, la Reine me parle d'hymen quand je n'ai souhaité qu'une chose : dire la grandeur de mon amour — et mourir...

— Il faut vivre, Monsieur, vivre pour moi, pour le Roi, pour le Dauphin... Si vous saviez !...

— Que veut dire la Reine !

— Quelle nouvelle va se répandre ! — Le Roi accorde la convocation des États Généraux. Je le crains bien, cet important événement est un sinistre premier coup de tambour pour la France ! — Pourriez-vous songer à abandonner votre Roi... et votre Reine ?

Il parut frémissant de passion et de peine ; les jets des étoiles, nées maintenant dans les cimes d'arbres, mouvementaient la pâleur et la convulsive plissée de son front ; de moments en moments, on entendait plus de silence dans la plénitude de la nuit.

Marie-Antoinette fit un pas vers le château, s'arrêta, se tourna vers Canaples avec une grâce presque humble et priante :

— Eh bien ? N'obtiendrai-je rien ?

— Le croirez-vous ? s'écria-t-il avec ardeur ; mais un abattement succédait :

— Hélas ! Faut-il vous obéir au prix d'un mensonge et d'un parjure ?

— Vous ne mentirez point ni ne vous parjurerez ; donnez-moi un an ; j'espère que je trouverai un moyen de faire votre fortune et d'établir votre Maison...

— Pénétré de tant de bontés, j'en sens tout le prix sans vouloir en profiter. Je ne convoite point les bienfaits de la Reine, hélas ! je ne voulais que...

— Paix, monsieur, dit-elle douce-

ment. Que diriez-vous. pour la comtesse de Canaples, d'une charge de dame du palais et pour vous... Ne voulez-vous pas bien être quelque chose près de moi? — Mon chevalier d'honneur, par exemple?

C'était une des plus hautes charges de la Cour; il secoua la tête :

— Que Votre Majesté ne s'offense pas si j'ose lui répéter que je ne veux pas accepter ses bontés; je sens toute la grandeur des sentiments qui animent la Reine et je n'ai qu'à obéir : je ferai ce que vous m'ordonnez, Madame, j'épouserai la comtesse d'Arraines et je demeurerai près de vous, heureux d'avoir pu dire une fois, à la femme que j'aurais uniquement aimée sur la terre, le secret de ma vie, ne me souvenant plus d'ailleurs que du respect profond dû à ma souveraine.

Ils avaient marché en parlant, se trouvaient à l'entrée des terrasses maintenant désertes et sombres. Marie-Antoinette tendit au gentilhomme une main qu'il effleura de ses lèvres :

— Maintenant, plus jamais un mot, Monsieur; cette heure est morte; à ce prix, la Reine oubliera... et la femme...

— La femme?

— Peut-être se souviendra, murmura la douceur d'une voix qui parut à la fin se mouiller de pleurs.

Sa forme blanche passa et se dissipa dans l'ombre.

On pourra s'étonner, regretter même que le bel et tendre amour de Canaples pour Josèphe dévie brusquement ici et devienne une passion qui du reste, en son expansion suprême, ne dura que cette heure délicieuse, presque tragique et de nuit. Il faut faire la part de cette sorte de folie où jetait la Cour et de l'ivresse sentimentale où l'on vivait près de Marie-Antoinette. Aux reines guindées des précédentes étiquettes, aux Marie-Thérèse, aux Marie Leczinska, princesses hautaines, indifférentes, déesses à peine aperçues dans le nuage de pourpre et d'or, avait succédé une reine-femme, d'une grâce et d'une facilité charmantes, parlant à tous, offrant à tous l'éclatant accueil de ses belles lèvres et de ses admirables dents ouvertes dans les sourires. C'était une gaieté légère qui étonnait le Versailles morose et ravissait les doux Trianons. Parfois sa familiarité, ce que nous appellerions aujourd'hui sa joie de vivre, était si intense qu'elle semblait se donner à tous. Tous en furent éperdument épris; mais la Reine ne s'en offensait guère en sa tranquillité d'honnête femme; un seul, l'impertinent et entreprenant Lauzun, est chassé, deviendra l'ennemi sournois et terrible, mais Coigny, Vaudreuil, Dorset l'Anglais, le prince de Hesse, le duc de Guines, Dillon, publiquement, « font l'amoureux de la Reine » qui s'en rit; Besenval même, avec sa tête blanche et ses soixante ans, tombe aux pieds de la charmeuse, bégaye, balbutie des mots confus; elle oublie; un conseiller au Parlement de Bordeaux, M. de Castelnau, homme d'âge et de considération, la tête perdue, erre sans cesse dans les jardins, dans les galeries, au jeu, courant entre les roues des voitures pour ne pas perdre la Reine de vue un instant, marchant sur le bord des fossés pour tâcher de l'apercevoir par ses fenêtres les jours de pluie. A la fin, on veut l'éloigner; il promet, reprend sa parole, s'obstine dans sa manie et la Reine le laisse faire : « Qu'il m'ennuie, mais qu'il soit libre! »

Peut-être l'homme pour lequel cette insouciante et périlleuse familiarité se

nuança d'un sentiment plus particulier, plus près de la préoccupation émue, fût-il Canaples? Si l'on en croit les quelques souvenirs épars sur celui-ci dans les mémoires contemporains, il est tout à fait le héros romanesque du temps où déjà commençait à se former ce beau type de jeune homme sensé, réfléchi, d'une gravité légère et point pédante, curieux du monde comme de l'étude, sans affectation d'aucune sorte, pas plus de moralité que de vice, type que Philippe de Ségur représente assez exactement dans l'histoire, qui fut dans le roman heureusement saisi par Mme de Souza dans son délicat portrait d'Eugénie de Rothelin, et qui, enfin, a traversé le siècle pour s'épanouir en des hommes comme Montalembert, Falloux, ou ce délicieux Albert de La Ferronnays, révélé par les *Récits d'une sœur*.

Comme le bosquet de Diane était fort sombre, Josèphe ne distinguait pas bien, encore éblouie par le jour éclatant des terrasses, et tendit ses yeux sous le fouillis des branches. L'ombre se sépara, se mut; il en vint un peu vers elle, et ce peu fit tressaillir son cœur.

— C'est vous, Monsieur Langlois; au moins je ne suis pas en retard cette fois?

— Pas plus que de deux heures, Madame.

— Vraiment, tant que cela? — Eh bien, Monsieur, vous voyez comme je sais tenir mes engagements; m'apprendrez-vous à présent de votre côté les raisons pressantes qui vous ont fait solliciter de moi cette entrevue?

Le traître [1] savait fort bien les dire, ces raisons-là, et je n'étais que trop disposée à les entendre, mais il avait d'autres sujets d'être écouté, car, en peu de temps et comme en se jouant, il me démêla les secrets d'une politique à laquelle ceux qui en tenaient les fils, du moins en apparence, n'étaient sans doute pas aussi bien initiés que ce petit robin; je frémis en voyant tout d'un coup l'abîme ouvert sous les pas de la Royauté et, quoique ma vanité féminine et peut-être aussi ma sensibilité jugeassent à ce moment avoir quelques raisons de n'être pas trop satisfaites de ma maîtresse, je ne pus envisager sans larmes le destin qui lui semblait réservé. Je vis, ramassées dans une entreprise décidée contre elle, la détresse cupide d'un Mirabeau, la méchanceté sournoise d'un Calonne, la lâcheté ornée de Monsieur, la fureur monstrueuse du duc d'Orléans et surtout, par-dessus tout, la haine dès longtemps et soigneusement attisée de tout un peuple enflammé par de détestables discours, dissolu par l'effroyable lecture de libelles odieux, préparé à tous les crimes, non par la misère, mais par la corruption d'un or homicide et voluptueux.

Langlois s'était jeté à mes pieds.

— Josèphe, s'écriait-il, oubliez un instant la distance qui, d'après vos préjugés, nous sépare et qui bientôt ne sera plus à vos yeux que le vain souvenir d'un rêve du passé; confiez-vous à moi, daignez unir votre sort au mien, partons, fuyons ces lieux où vous vîtes à la fois l'ingratitude de votre souveraine et l'infamie de votre amant. Une voiture est là, dans les bois de Satory; en quelques minutes, elle nous conduira devant une chapelle où un prêtre nous attend pour nous unir; vous êtes à moi pour toujours et nous volons vers des contrées nouvelles...

— Quoi, Monsieur! Un enlèvement! Songez-vous bien?

— Non, pas un enlèvement, le départ de deux époux! — Josèphe, dans quelques jours, nous nous embarquerons pour ces Provinces-Unies, dont la France a brisé les chaînes; là, dans cette Amérique merveilleuse, nouvelle terre qui semble née des flots de l'Océan pour offrir au monde l'exemple de la liberté, nous trouverons un pays de délices et de grandeurs. Si la moisson est sèche, le sol est plein de germes encore; quittons sans retour une patrie vieillie pour cette contrée d'avenir et de fécondité. Daignez vous laisser toucher, envisagez la succession de jours heureux, honorés, paisibles, qui nous attendent par delà les mers. Fuyons sans tourner la tête, quittons à jamais ces lieux qui respirent la trahison et le mensonge.

Il continua avec plus de force:

1. *Mémoires.*

— Je puis, je le sais, vous assurer sur ces rives lointaines la vie la plus heureuse et la plus belle, exempte, à la vérité, de ces vains plaisirs du monde dont vous mépriserez bientôt la vanité, mais pleine des joies saintes et pures de la nature.

Les idées se sont toujours présentées à moi sous la forme d'images ; je conçus aussitôt des moutons blancs épars dans la verdure d'un coteau, une rustique et heureuse chaumière garnie de pampres et de lierres. Cette vue me toucha.

Langlois avait saisi ma main; je crus qu'il me dominait, que j'allais le suivre ; mais, en ce moment, un spectacle bizarre frappa nos yeux. Nous vîmes s'avancer un vieillard petit, malgré ses hauts talons, qui affectait une démarche sautillante, démentie cependant par la caducité. Son visage était couvert d'un lacis de rides si profondément creusées qu'elles semblaient gravées dans la peau par le burin le plus subtil, et il était vêtu d'une façon magnifique et surannée. Deux valets de pied le suivaient ; nous apercevions entre les arbres sa chaise dorée posée à terre et les porteurs assis sur les bâtons.

Je fis une grande révérence, car je venais de reconnaître le maréchal de Richelieu.

Il avait alors quatre-vingt-douze ans et s'était remarié quelques années auparavant avec la belle Mme de Rooth, veuve d'un lieutenant-général. On le voyait peu à la Cour ; Marie-Antoinette n'aimait guère les vieillards et sa présence faisait toujours quelque sensation, comme l'apparition d'un siècle. Pour moi, qui avais, par les Estouteville, l'honneur de lui tenir, quoique d'assez loin, je m'étais montrée attentive et assidue auprès de lui ; il m'en savait gré et je me suis plu souvent à entendre ses souvenirs si curieux et ses histoires étonnantes.

Sa vue était encore perçante ; il me distingua sous le couvert et me salua avec une grâce débile, puis découvrant Langlois :

— Je crois, dit-il, que je suis un fâcheux. La fraîcheur de cet ombrage m'attira, mais, Madame, il faut respecter les secrets des bosquets et je m'en vais.

Mes joues s'enflammèrent sous mon rouge ; je répliquai :

— Ce bosquet, Monsieur le Maréchal, n'a point de mystères à cacher. M. Langlois, que voilà, bailli en survivance d'Ostrevant, m'entretenait des affaires du Chapitre dont j'ai charge à la Cour.

Le bailli malgré lui me lança un coup d'œil foudroyant, mais Richelieu reprit, essuyant, de son geste fameux, ses doigts souillés de tabac sur le satin blanc de sa culotte :

— Mon Dieu, Madame la comtesse, combien je regrette d'avoir si mal gouverné ma vie ! Si je n'étais doyen des maréchaux de France j'aurais demandé sa survivance à ce jeune homme ; puisqu'elle lui confère des privilèges et des entretiens si délicieux, il n'est rien de si enviable.

J'enrageais de l'impertinence, mais elle était tournée de façon qu'il n'y avait pas moyen de se fâcher. Je lui dis pour rompre les chiens :

— M. Langlois m'annonçait, Monsieur le Maréchal, une nouvelle d'importance. M. de Necker vient d'être rappelé au ministère.

Mon amoureux m'avait en effet appris cet événement encore ignoré de la Cour et qui allait exciter une émotion universelle ; mais le vainqueur de Mahon fit une moue dédaigneuse :

— Qui ? Ce comptable ?

Ce mot, dit par un homme encore parfaitement au courant de toutes choses malgré son âge et sachant les apprécier avec un discernement très sûr, me frappa. C'était le jugement le plus net, le plus exact et le plus rapide qu'on pût faire du ministre à qui le roi venait de confier nos destinées.

Il demanda à Langlois, trahissant sa préoccupation de vieux soldat :

— Qui est à la guerre ?

— M. de Broglie.

— Qui a la feuille des bénéfices ?

— Pompignan, l'archevêque de Vienne.

M. de Richelieu était bien de son temps ; c'étaient les deux seuls ministères intéressants pour un courtisan de Louis XIV.

Cette brève entrevue qui frappe la chanoinesse, seulement à son point de vue personnel et du moment, est vraiment remarquable par le symbolisme involontaire qu'elle dégage. Le dialogue entre ce vieux courtisan, favori de Louis XIV et de Mme de Maintenon, et le jeune homme qui devait approcher un jour Napoléon de si près, relie par un nœud léger — un nœud Louis XVI — un siècle à un autre, et montre cet enchaînement des époques et des traditions continuées, que la sèche et stérile

tyrannie jacobine a voulu briser en vain.

Le maréchal s'était assis sur un pliant, promptement avancé par un laquais; ses yeux, amatis par l'âge, considérèrent un instant le beau couple, heureux peut-être par un sentiment d'envie sénile de gêner la douceur soupçonnée d'un tel entretien.

— Puisque Monsieur est votre gazette et qu'il n'est point désagréable à lire, il vous faudra bien, je pense, nous dire ce qu'il faut penser des États Généraux promis par l'archevêque de Sens et si l'on doit compter sur leur réunion.

— Le roi les accorde; c'est une affaire sur laquelle il n'y a plus à revenir.

— Cela étant, je vois bien que j'ai eu raison de ne pas vouloir faire ma cour au fils de Louis XVI. Je *savais* qu'il ne régnerait pas.

— Que voulez-vous dire, Monsieur le Maréchal? s'écria Josèphe, et qu'ont de commun les États avec la vie de Monseigneur le Dauphin?

Je feignais l'étonnée, dit la comtesse d'Arraines [1], mais j'étais violemment émue, car, la veille au soir, j'avais su, bien qu'on le dissimulât, que le petit prince était incommodé et que les médecins n'auguraient pas favorablement de cette indisposition venant après tant d'autres. Je n'ignorais pas que M. de Richelieu était adonné aux astrologues; on disait même qu'à Vienne, il avait connu des sorciers très habiles et bien dangereux et sacrifié, dans une cérémonie sacrilège, un cheval blanc à la lune. On en contait davantage encore, mais ce ne sont pas là mes affaires.

Langlois demanda:

— Ainsi, vous aussi, Monsieur le Maréchal, croyez qu'une révolution est proche? Pour cela, tout le monde est d'accord là-dessus, mais nous ne pensons pas que le trône soit ébranlé dans ses fondements. Tout au plus un changement de règne... ou de Reine...

— Ah! taisez-vous, Monsieur! m'écriai-je.

Mais M. de Richelieu, surpris sans doute, — je le connaissais bien, — que Langlois eût osé, sans y être invité, l'interroger directement, fit un signe et la chaise s'approcha; il me salua, avant d'y monter, en tâchant encore de nous pénétrer de son œil aigu à peine émoussé par l'âge; en ce moment, je me sentis tirer par mon panier et je vis un page de la Reine qui me disait:

— La Reine fait chercher partout Mme la comtesse d'Arraines; voilà plus d'une heure...

— Ah! s'écria Langlois au désespoir, vous alliez m'écouter, vous alliez me suivre! Par grâce, n'obéissez pas à cet ordre, oubliez cet esclavage et venez.

Le page nous considérait d'un air effaré, croyant apparemment que les oreilles lui cornaient. Pour M. de Richelieu, il était dans sa boîte et je le vis se pencher contre la glace, sourire en approchant son nez de ses doigts pour une prise. Il ne salua pas Langlois.

Je dis bas et rapidement à celui-ci qu'il était fou, que je devais me rendre aux ordres de la Reine, mais qu'il n'avait qu'à m'attendre là et que nous reprendrions cet entretien. Je m'éloignai en courant pour ne pas entendre ses désolations; le page marchait devant moi d'un pas fort vif et nous traversâmes ainsi la terrasse d'une hâte de voleurs ou d'incendiés.

Je trouvai la Reine dans son *cabinet doré;* elle était assise dans une grande bergère de soie chinée et rayée; à côté d'elle, sur une console en coin, entre la cheminée et le mur, se posaient des miniatures de son père et de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Devant ce fauteuil, une grande table en marqueterie d'ébène, d'ivoire et de bois des îles était couverte d'autres portraits, ceux de Mmes de Polignac et de Lamballe avec ceux du Roi et de ses enfants. Je reconnus aussi, non sans attendrissement, cette gouache qui me représente en fermière de Trianon et qui est présentement dans le cabinet de M. le duc d'Iéna. Dans un grand vase de Chine, de belles fleurs répandaient une ombre parfumée sur ces emblèmes de la sensibilité et dans d'autres en cristal de roche, petits et bas, des roses encore, dont quelques-unes avaient été cueillies sans doute par de royales mains, faisaient comme un parterre de Flore parmi ces produits de l'art humain. Derrière la Reine, un clavecin était ouvert et une harpe à la caisse dorée et peinte de bergeries, à la colonne enroulée de guirlandes, vibrait parfois d'un court et mélodieux frisson aux paroles de Marie-Antoinette.

La Reine demande, de son ton vif et léger:

1. *Mémires.*

— Où étiez-vous cachée ? Je vous fais chercher partout.

— Madame, j'étais dans le bosquet de Diane.

— Seule ?

— Madame...

— Eh bien ? Répondez. Pourquoi hésiter ? — Était-ce avec le comte de Canaples ?

La question irrite Josèphe et la raidit :

— Non, Madame, mais si la Reine désire que je le fasse appeler...

— Pourquoi donc ? demande la souveraine, qui ne peut soupçonner même une intention d'impertinence. — Non, ce n'est pas lui que je souhaite entretenir, c'est vous.

— Moi, Madame ?

— Oui ; quelle est cette pique avec votre fiancé ? On m'a rapporté quelque chose là-dessus, mais je n'ai pas voulu y ajouter foi. — C'est une situation qui ne peut durer ; il faut en finir et j'ai résolu de vous marier.

La foudre, dit Josèphe, — en marge du manuscrit si raturé en cet endroit que nous sommes contraints de le « traduire », — la foudre tombant à mes pieds ne m'eût pas causé plus de confusion ni de surprise. Je demeurais immobile, pâlissant et rougissant tour à tour; cependant, la Reine, sans paraître s'apercevoir de mon trouble, fouillait dans le petit plateau, où ses ciseaux et son dé d'or, ses menus objets de travail étaient mêlés.

Enfin Josèphe demande :

— La Reine a-t-elle fait part à M. de Canaples des projets qu'elle daigna former ?

— Certainement ; hier, durant cette sotte bagarre, le comte se trouva là pour m'aider de son bras et me sauver de la foule. Je lui parlai de vous et de ce qu'il convenait de faire pour conclure un mariage qu'il serait ridicule de retarder davantage. Votre cousin tomba d'accord avec moi qu'il n'y avait rien de si pressant que d'en finir avec cela...

— Ce que Votre Majesté dit me confond.

— Nous convînmes donc de ceci : le nombre de mes dames du Palais est considérable ; je ne puis l'augmenter, même par l'artifice d'une survivance, mais je vous donne aujourd'hui la promesse formelle de la première vacance qui se produira. Plusieurs des titulaires sont très avancées en âge ; il n'est malheureusement que trop à prévoir qu'une place sera libre d'ici un an. Pour M. de Canaples, car il faut que son état corresponde au vôtre, il aura la survivance de M. de Saulx-Tavannes.

Les doigts de la Reine se jouent sur la trame de la tapisserie ou bien elle choisit, d'un mouvement leste et délicat, une nuance de laine dans un des sacs de taffetas posés à côté d'elle sur de petites chaises basses ; ses gestes, ses paroles sont d'une vivacité pleine de grâce, comme si elle voulait, à force d'enjouement, persuader et décider l'irrésolue.

— La Reine est-elle assurée des sentiments de M. de Canaples ?

— Puisque je vous ai dit que cela était une affaire décidée. Faut-il maintenant vous répéter deux fois ?...

— Mais, Madame, si les sentiments de mon cousin sont tels, il n'en est pas ainsi des miens, et, après les dégoûts que depuis un an il m'a fait paraître et ses incivilités...

— Ne faites donc point l'enfant, mon cœur, et songez à vos intérêts du moins si tout sentiment plus tendre est éteint en vous, mais je ne puis croire...

Elle s'interrompt, se lève, va vers une vitre où le couchant se peint de tons



Qui sait quels poignards s'aiguisent . . .

oranges et verts dans un embrasement de fournaise :

— Ce n'est pas sérieusement que vous songeriez à ce jeune Langlois ? C'est là un homme affreux ; pour son origine, je n'en parle pas, cela seul suffirait, mais pourrait-il subsister quelque étincelle d'une inclination après les actes et les discours horribles dont il s'est rendu coupable envers vous ? — Ne m'aimeriez-vous plus, Josèphe ?

Josèphe est prête à fondre en larmes ; cependant, de la révolte lutte encore en elle contre les caresses de la Reine, qui ajoute :

— J'ai besoin de tous les dévouements autour de moi, l'avenir m'effraye, de grands événements se préparent peut-être...

De sourds grondements d'orage roulaient au loin, se rapprochèrent ; leur bruit résonna étrangement sur les cordes de la harpe, comme si quelque invisible main les frôlait, accompagnant d'un sinistre arpège la crainte exprimée.

Marie-Antoinette murmura :

— L'orage ; il y a toujours de l'orage maintenant.

Le vitrail embrasé d'or se décolora subitement, devint sombre :

— Ah ! s'écria-t-elle, ne voyez-vous pas, enfant, qu'il n'y a rien que j'aie si à cœur que de vous voir heureuse ? Confiez-vous à votre Reine, à votre amie ...

Elle s'interrompit encore, domina sa parole de sa volonté :

— Canaples vous aime ; la froideur qu'il fit paraître était due à vos dédains ; il vous aime, vous dis-je, et ne songe qu'à vous consacrer sa vie.

Peut-être, Josèphe, attentive, eût-elle perçu un peu de tremblement sur les dernières notes de la phrase, comme le souffle d'un soupir, mais Josèphe brisait enfin les glaces de son cœur, le laissait s'échauffer, s'ouvrir, se répandre en sanglots enfantins, en grosses larmes ruisselantes, fondant son orgueil et sa légèreté dans un besoin de tout dire, de se livrer.

J'osai, écrit-elle[1], tout avouer à celle qui daignait me nommer son amie; je lui dis le serment fait à mon père de ne pas m'établir avant que mon frère ne fût duc, l'embarras de mes sentiments entre la recherche de jeunes gens également sensibles et tous deux de mérite, le dépit que m'avait causé le feint éloignement de Canaples; je lui dis même que j'avais cru celui-ci infidèle à ses serments.

Elle pressa mon front sur son sein d'un mouvement violent et plein de tendresse; mes pleurs redoublèrent.

— Je ne vous ai pas tout avoué, m'écriai-je, tout à l'heure, cédant aux prières du jeune Langlois, je fus sur le point de m'enfuir ; une voiture nous attendait à Satory, un moine devait nous unir dans une chapelle et nous partions pour les nouveaux États de l'Amérique. Que dis-je ! Il attend ma réponse dans le bosquet de Diane et je tremble que son impatience ne l'engage dans quelque entreprise téméraire....

— Oh ! mon enfant, murmura la Reine, vous n'aviez pas songé qu'il souffrirait, lui !

Elle continua de son ton léger :

— Alors, il faut faire un duc de M. de Cœuvres pour que Josèphe devienne Mme de Canaples ?

— Oh ! Madame, je n'ai pas songé un seul instant à demander à la Reine une faveur si haute.

— Pourquoi donc pas ? Il est déjà cordon bleu; sa naissance et son mérite lui permettent d'aspirer à de nouvelles dignités; mais votre frère est un peu jeune; cela peut être un obstacle ; et puis il y a des droits acquis, des promesses... Il n'est question que d'un brevet d'honneur, n'est-ce pas, du moins pour commencer ?

Ce brevet, sans conférer la pairie, donnait droit aux mêmes honneurs que les Ducs vérifiés et emportait le tabouret pour la femme.

— Oh ! certes, Madame, m'écriai-je toute heureuse !

— M. de Cœuvres sera donc duc, j'en fais mon affaire. Mais cela ne peut aboutir tout de suite ; il y a des promotions arrêtées, il

1. *Mémoires.*

faut attendre... peut-être jusqu'en 93 ou 94. — Qu'importe, puisque vous avez ma parole; cela vaut fait et vous pouvez vous marier sans manquer au serment sacré que vous fîtes.

93 ou 94, hélas ! pauvre Reine!

Le voile sombre d'orage s'est effacé dans les carreaux qui, de nouveau, rosissent d'une teinte cependant plus pâle aux feux du couchant. La Reine a saisi le crayon duquel elle traçait sur ses genoux des billets d'une pensée si naïve et si charmante.

— Tenez, dit-elle, voilà du papier, un crayon; écrivez, on portera la lettre; il faut donner son congé à cet homme-là.

Josèphe hésite encore; la Reine l'installe, l'oblige à s'asseoir, attend qu'elle ait fini.

Nous avons retrouvé dans le manuscrit de la comtesse d'Arraines le billet crayonné d'une main tremblante, sous les yeux de la Reine, pendant que le drame quotidien de l'ombre et du soleil se jouait dans les fenêtres du château de Versailles, à l'heure même où Necker commençait la suprême partie qu'il allait si imprudemment, pour la royauté, risquer et perdre.

La voici, dans son orthographe incertaine, pour cette fois seulement conservée:

Vous avés, Monsieur, bien sujé d'être fasché de la manière que je vous ai fait attendre ce soir, mais les ordres de Sa Majesté sont absolu et la Reine m'a di que je devois demeurer auprè d'elle dans la vue de former un établissement conforme à mon ran. Ne comptés donc pas sur moi pour les desseins que vous m'avés fait l'honneur de me soumètre et oubliés jusqu'au nom de celle qui se dit, Monsieur, votre dévouée servante.

JOSÈPHE.

Qui portera cette lettre ? Un page ? Il n'y en a point de secret. — Ce serait trop risquer. — Une seule personne : Mlle Laforêt.

Vite, que l'on coure, qu'on se dépêche, qu'on cherche Mlle Laforêt; elle est dans l'appartement de Mme la comtesse d'Arraines, à moins que ce ne soit aux cuisines, où elle est fort habituée. Qu'on amène Mlle Laforêt, la Reine la demande.

LA REINE LA DEMANDE ! Ce mot tombe comme une bombe dans le potage que Mlle Laforêt est occupée à boire sous l'œil attendri d'un « officier de la Bouche ». Le bouillon jaillit et coule sur le *juste* de satin rose, elle se lève, s'écrie :

— Sa Majesté me demande, moi ! Souffrez que j'aille mettre un autre habit et faire repoudrer mes boucles.

— Point du tout; c'est maintenant, s'il vous plaît, qu'il faut me suivre ; voilà une plaisante idée, mam'selle ; pensez-vous que la Reine ait le loisir de vous attendre?

Et Mlle Laforêt, entraînée par le page, court dans un affolement extrême, le long des galeries, gravit des degrés, traverse des salles, suit des corridors, franchit des entresols, descend des marches, remonte un escalier, se trouve enfin dans la petite antichambre noire qui conduit aux « cabinets » de la Reine.

Voila Mlle Laforêt devant Marie-Antoinette. Quel rêve ! Elle n'en paraît point suffoquée, fait une révérence qui sent les leçons du maître à danser du Chapitre, présente le sourire de sa bouche édentée.

Mais Josèphe attend ; on ne donne pas un ordre en présence de la Reine ; il faut que celle-ci intervienne.

— Eh bien, dites-lui ce qu'elle doit faire.

— Vous connaissez M. Langlois, le fils, d'Ostrevant ?

— Oui, madame la comtesse, celui...

— Il suffit ; vous le trouverez dans le bosquet de Diane; vous lui remettrez ce

billet en mains propres, sans vous arrêter en route ; vous entendez... Et faites diligence.

Elle lui tend le pli :

— Allez.

L'autre s'effondre en révérences.

— Mais courez donc, mademoiselle Laforêt, mais courez donc ; vous demeurez comme une souche, c'est se moquer, courez donc.

— C'est bien dans le bosquet où... dernièrement déjà ?...

— Allez donc, allez donc ; vous me ferez mourir. Il n'y a rien de si insipide que cette femme-là !

Au moment où la camériste recule en plongeant dans ses jupes, la porte s'ouvre et Mme Campan, heureuse et empressée de rompre un si long entretien, pénètre, demandant si l'on peut annoncer « dans l'intérieur de la Reine ».

— Qui ?

— M. Necker.

Qu'elle prononce :

— M'sieu de Nècre.

— Faites entrer, dit la Reine aussitôt.

Un nuage violet, une nue de tristesse et de nuit tamponne la vitre tout à l'heure encore éclatante de couchant, et le cabinet doré s'endeuille jusque dans les reflets si doux de ses glaces guirlandées.

Josèphe voit entrer un gros homme coiffé singulièrement d'un toupet très haut et de deux boucles épaisses, dirigées de bas en haut. Il saluait la Reine « d'une manière, dit la chanoinesse, plus » grave que noble et plus pédante que » courtoise ; mais je connus bien, à la » façon dont elle l'accueillait, qu'il était » considéré comme un sauveur et qu'il » s'agissait de le séduire ».

« Hélas ! quel triste sauveur ! »

Elle s'en va avec Mlle Laforêt, la dirige, la pousse, la précipite vers le bosquet où Langlois doit s'irriter et la maudire ; puis remonte, s'arrête à une fenêtre de l'œil-de-bœuf donnant sur le parterre d'eau, que la servante traverse, la suit, la guide encore par l'énergie de son regard. A sa fièvre, qui tombe, succède un calme délicieux, plein, une certitude simple d'être heureuse. Elle ne doute pas que Canaples ne l'aime et s'étonne d'avoir pu ne l'aimer plus ; elle est rentrée, lui semble-t-il, après un méchant rêve, dans la réalité, dans la vertu. Elle s'appellera la comtesse de Canaples, et, si M. d'Estrées meurt, peut-être le Roi, à la considération de ses services, fera-t-il ce Canaples duc ; elle aura le tabouret, cela est certain. Louis XVI, le jour où elle le prendra, la baisera sur les deux joues... Comment ! Elle a pu songer un instant à s'appeler Mme Langlois ; Mme Langlois, fi, l'horreur !

Pressée, poussée, ébouriffée, Mlle Laforêt court sur les terrasses ; elle tient d'une main la lettre de Josèphe ; de l'autre, elle comprime les battements de son corsage ; songez donc ! Elle vient de voir la Reine ; la Reine lui a donné un message à porter ! Car, dans sa cervelle confuse, tout se mêle et ce n'est plus sa maîtresse qui lui parla. Messagère de la Reine ! Elle en trotte plus vite, regardant pourtant autour d'elle et s'attristant de voir la nuit si vite descendre, accompagnée d'orage. Sa timidité naturelle lui fait regretter d'être seule à cette heure devant les ténèbres du parc ; chaque pas l'inquiète et l'assombrit... Osera-t-elle aller plus loin dans l'obscurité des taillis ?

Mais quelqu'un se sépare de l'ombre, s'avance vers elle. Mlle Laforêt pousse un cri... Le ténébreux parle :

— Est-ce bien Mademoiselle Laforêt ? Se pourrait-il que vous me cherchiez ?

— Ah ! monsieur Langlois, je rends grâce au ciel ; c'est donc vous, aimable jeune homme ! Monsieur, cela est de conséquence au moins, ce jour est bien glorieux pour nous deux : j'ai de la Reine un message pour vous.

— De la Reine !

— Sa Majesté me l'a remis en mains propres ; allez, m'a-t-elle dit, mademoiselle Laforêt; portez à cet intéressant jeune homme cette lettre, et, remplissant ainsi la confiance que j'ai placée en vous, méritez les récompenses réservées à votre zèle.

— Une lettre ! Parbleu, donnez donc !

Il avance la main, la recule avec un cri léger de surprise ; l'épingle dont le poulet est cacheté l'a piqué ; malgré l'angoisse, la douleur lui fait porter le doigt blessé à ses lèvres.

L'ombre de jour qui meurt, là-bas, par delà le grand canal, sur les coteaux bas de Saint-Cyr, jette à peine une lueur sur le papier qui tremble ; pourtant les caractères se démêlent et se détachent sous les yeux avides du liseur passionné, et soudain, la main froissant la feuille, il s'écrie :

— Et c'est cela que vous m'apportez de la part de la Reine ?

— Oui, monsieur Langlois, la belle Reine, elle m'a dit...

— C'est donc elle qui dicta cette lettre et, sans doute, abusant de son exécrable influence sur cette malheureuse égarée, l'obligea !... Qui sait si la crainte des fers et des cachots ne fut pas mise en œuvre pour contraindre sa volonté ?

— Monsieur, que prétendez-vous ? J'ai vu Mme Josèphe près de Sa Majesté, je sais les bontés de la Reine pour elle ; soyez assurée que librement...

— Horrible sorcière, oses-tu dire ! Va-t'en, et, si vraiment la Reine de France est assez folle pour se confier à toi, répète-lui ceci.

Il tendit son poing crispé vers les troubles étoiles à peine nées du ciel brumeux.

— Répète-lui que Josèphe est mon épouse, qu'il n'est au pouvoir d'aucun mortel d'empêcher cette union ; dis-lui, dis-lui bien, entends-tu, que, plutôt que de laisser accomplir un si exécrable hymen, j'immolerais à mes pieds la parjure. Mes brigues sont puissantes ; j'ai de sûrs espions jusque sous ces vains lambris ; je saurai s'il se prépare, si les flambeaux sont allumés, si le crime va se consommer... Et, si je l'apprends, qu'elle tremble ! J'ensevelirai ce palais sous ces ruines plutôt que de renoncer à Josèphe !...

Hélas ! s'écrie Mlle d'Arraines à cet endroit du manuscrit, Laforêt ne me les a que trop fidèlement rapportées, ces cruelles et menaçantes paroles. Elles ont dominé et terrifié ma vie durant des mois, qui se terminèrent par la plus épouvantable tragédie !

Nous lisons à la date du 25 février dans les piquants mémoires du prince de Candale, déjà cités :

« On a beaucoup parlé des sentiments de la Reine pour le jeune comte de Canaples, lieutenant aux gardes et depuis quelque temps en faveur ; il est vrai que c'était un homme accompli. Sa figure aurait convenu parfaitement à un héros de roman ; ses manières étaient nobles et simples, aussi éloignées de l'évaporation et de la légèreté des anciens petits maîtres que de cette façon pédante et guindée que nos « élégants » d'alors avaient rapportée des brouillards de Londres, avec les fracs, les chapeaux ronds et toutes les sottises de la Constitution. M. de Canaples avait infiniment d'esprit et de cœur ; je ne sais lequel

surpassait l'autre : tous deux peut-être s'égalaient dans leur élévation uand la sensibilité les animait.

« Il vint à la Cour, aisant l'amoureux de la petite d'Arraines, personne intrigante et avisée dans un emploi un peu bas pour sa naissance, qui valait mieux. Mais bientôt on vit ces deux tendres amants s'éloigner, se bouder et paraître aussi empressés à se fuir qu'ils avaient semblé curieux de se rechercher. On jugea qu'il y avait là-dessous quelque *fragilité* de l'un et de l'autre et l'on jugea bien, mais loin du compte, car l'infidélité se trouva double, et chacun, de son côté, avait sacrifié au dieu léger de l'Inconstance. Pour la chanoinesse, on ne sut rien, si ce n'est une histoire de faux cordelier qui fut découvert de nuit et chassé aux flambeaux dans les jardins de Trianon et qui n'était pas là pour dire matines. Quant à l'officier, il parut insensiblement si bien vu de la Reine que cela donna des ombrages à plusieurs personnes, parce qu'avec cela il semblait qu'il ne restât plus rien de la passion qu'il avait fait paraître au début pour Mlle d'Arraines, sa cousine. Enfin, le bruit courut que Sa Majesté faisait le mariage projeté entre eux, et véritablement la chose se trouva confirmée par l'événement, car les fiançailles furent célébrées dans le grand cabinet de la Reine, en présence d'un aumônier par quartier. On dit qu'il y eut deux charges de Cour promises, une par époux.

« Les favoris furent dans la consternation, même Mme de Polignac, qui était très attachée à la petite chanoinesse, qu'elle avait poussée à la Cour.

« M. de Canaples vint à Trianon dans le temps que la Reine y faisait un voyage, malgré l'hiver, pour se livrer au plaisir du « trainage ». sans faire aboyer tous les roquets du Parlement, du Palais-Royal ou des cafés. J'y étais moi-même, car la Reine avait eu la bonte de m admettre de sa société, et j'étais fort exact à la suivre dans ses déplacements. On se livra durant la journée aux jeux les plus divers dans le parc et dont la neige et les frimas faisaient les frais. Il me semble voir encore Marie-Antoinette passer en éclair dans un petit chariot monté sur patins que le jeune courtisan poussait et dirigeait avec une vélocité et une sûreté extraordinaires. »

Le soir, on se réunissait, après souper, dans les salons du rez-de-chaussée, animés par la danse des flammes dans les cheminées dont les plaques aux trois fleurs de lys apparaissaient embrasées d'or ; les propos, encore une fois, volaient joyeux et parés, s'illuminaient avec l'éclat des bougies, la chaleur de l'appartement, dont « on sentait davantage le prix par comparaison avec le froid extrême et les ténèbres du dehors ».

C'est là que M. de Candale entend par hasard cette conversation entre la Reine et Canaples, qu'il a notée et qui suffirait, s'il en était besoin, à démontrer la parfaite innocence et la noble loyauté de ces deux êtres nés pour se comprendre et peut-être s'aimer, éloignés par tous les infinis du rang, des devoirs et des circonstances.

LA REINE. — L'incommodité que ressent M. votre père n'a point souffert d'adoucissement ?

CANAPLES. — Madame, il a été saigné deux fois sans éprouver de soulagement, mais on m'a mandé ce matin qu'il a pris du vin émétique, dont les effets ont été assez salutaires, puisqu'après il a dormi.

LA REINE. — Cela étant, ne pensez-vous pas qu'il conviendrait de terminer

cette affaire de mariage sans contraindre le marquis d'Estrées à un voyage et à une fatigue si peu convenables avec son âge et ses maux. Vous irez ensuite avec votre épouse vous jeter à ses pieds et lui demander de bénir votre union. Quel tableau plus touchant et plus digne des pinceaux de Greuze !...

Canaples. — Les désirs de la Reine sont des ordres, mais...

La Reine. — Mais vous n'y obéirez point.

Canaples, *bas*. — Votre Majesté sait quelle peine j'éprouve à poursuivre les préparatifs d'un hymen dont ma délicatesse s'offense et dont ma sensibilité s'émeut.

La Reine. — Je ne le sais pas et je m'étonne que vous le disiez : Mlle d'Arraines est digne de toute votre tendresse et mon affection pour elle est grande.

Canaples. — Malheur, malheur à l'imprudent qui fixa un jour le soleil ; il ne peut plus écarter ses regards de ce flambeau qu'il idolâtre et qui le dévore, et, même quand l'astre a disparu, sa clarté demeure encore dans les yeux qu'il a frappés !

La Reine. — Mon ami, je sens la sincérité des sentiments que vous faites paraître, j'en partage la douceur, mais...

Canaples. — Mais ?

La Reine. — Faut-il vous répéter encore que je suis épouse, mère... et Reine ? L'épouse ne peut écouter sans crime les sentiments que vous exprimez, la mère sans confusion... et la Reine sans colère.

Elle se leva sur ce mot ; les flammes jetèrent un éclat plus vif, éclairant d'en bas le déploi gracieux de son corps, coururent sur le velours rouge de sa robe en reflets miroitants d'une douceur infinie, touchèrent sa gorge et ses bras d'une clarté délicieuse de chair, auréolèrent soudain la tête lumineuse, l'envol royal des cheveux d'or sous la neige des poudres.

On entendait, un peu plus loin, le bruit sec des dés jetés sur le tric-trac par Vaudreuil et Besenval et le murmure des causeries qui se soutenaient par respect, pour ne pas insulter d'un brusque silence l'à-parte de la reine, mais si vides, si indifférentes qu'on devinait les oreilles tendues pour tâcher de saisir et les yeux braqués pour chercher à voir.

La Reine. — Je veux que vous épousiez Josèphe ; elle vous aime, vous l'aimâtes, et le sentiment délicieux d'une première tendresse a jeté, n'en doutez pas, des racines profondes dans votre cœur...

Canaples. — Madame, on nous observe et...

La Reine. — Qu'importe... Monstre, voilà que vous m'interrompez maintenant ; il perd le respect.

Canaples. — Que Votre Majesté excuse l'excès de mon zèle.

La Reine. — Soyez Saint-Preux ; vous lui ressemblez, surpassez-le en générosité, et, si Julie est malheureuse, laissez-la à son malheur, lui ayant donné au moins la joie suprême d'avoir fait le bonheur d'une amie.

Canaples. — Du moins, Julie dans les bras de Wolmar n'imposa pas à Saint-Preux une épreuve si périlleuse...

La Reine. — Monsieur, à la fin, c'est assez ; car Wolmar ici, c'est le Roi.

Elle hausse sa voix, qui, dans le salon et les pièces voisines, arrondit un silence soudain, appelle Josèphe.

— M. de Canaples, dit-elle, vient d'insister auprès de moi d'une manière si pressante pour que votre mariage ne soit plus retardé que je cède à ses prières. On

n'attendra pas M. d'Estrées et la cérémonie aura lieu sous huit jours dans la chapelle de Versailles.

Josèphe, interdite, sauve son trouble dans une révérence plongeante, et les conversations reprennent avec une affectation d'être animées.

« Pour moi, dit M. de Candale, après avoir raconté cette scène, pour moi qui avais surpris presque tous les détails, et je dirai tous les soupirs de ce dialogue, je demeurai dans la dernière admiration de la sagesse, de la prudence, de la vertu d'une femme sur laquelle ses ennemis, ses amis même, ont acharné avec un affreux plaisir la calomnie la plus ingénieuse, la plus meurtrière, la plus mortelle, et à qui on ne put jamais reprocher qu'une coquetterie vague, un désir d'être trouvée belle et de plaire à tous, de l'étourderie, une sentimentalité de Viennoise et surtout cet *oubli d'être reine*, qu'on ne pardonne pas en France ».

Un matin, Canaples trouve Laforêt souriante et qui lui dit, avec des révérences gentilles, que :

— Madame la comtesse va recevoir Monsieur le Chevalier.

La servante n'a pu se défaire d'appeler ainsi l'ancien colonel de Normandie.

Josèphe, alors, n'habitait plus les combles — les galetas, comme on disait — du palais : la reine lui avait donné un petit appartement plus confortable, ce qui était l'indice d'une rare faveur. Nous trouvons dans *l'état des logements au château de Versailles*, sorte d'inventaire très curieux dû à la subtile érudition de M. Pierre de Nolhac, la mention suivante où se lit le nom qui nous occupe : attique dans l'aile : Mme la comtesse d'Arraines, 3 pièces, 2 à cheminées, un entresol.

C'étaient des pièces basses de plafond, rétrécies par des cloisons, un peu obscures, mais charmantes par l'air d'intimité, de caché que cela même leur donnait. Josèphe y avait fait apporter des meubles à elle et des glaces de la manufacture royale. A cette époque, elle avait certainement cessé son service de femme de chambre et devait avoir, sans titre encore, une situation analogue à celle de dame pour accompagner ou même de dame du palais.

Josèphe. — J'ai, Monsieur, à vous dire que je fus mortifiée de ne pouvoir vous recevoir depuis si longtemps, et, fort touchée par la constance de vos visites...

Canaples. — Vous sentez-vous, Madame, mieux présentement ?

Josèphe. — Oui, Monsieur, ce sont là des misères dont on a bien assez affaire de s'occuper soi-même, sans en entretenir ceux qui vous font l'honneur de s'y intéresser ; mais venons au sujet qui fait, je n'en doute nullement, l'objet de votre pensée ainsi qu'à moi-même. J'ai à m'excuser, mon cousin, d'avoir surpris un secret que vous aviez à cœur de cacher au plus profond de votre cœur ; l'imprudence, l'indiscrétion me poussèrent, la vérité me punit.

Canaples. — Croyez bien, ma cousine...

Josèphe. — Ne vous défendez pas, Monsieur ; celle à qui vous rendiez ces hommages, celle pour qui je vois bien maintenant que votre cœur brûle uniquement... celle que nous ne nommerons point ici, est au-dessus de toutes les femmes, et nulle ne peut entrer en comparaison avec elle, encore moins en dispute. Vous l'aimez, Monsieur ; loin de vous haïr pour cela, surtout après les torts que je fis paraître à votre endroit, ma tendresse pour vous en est plus grande.

Canaples. — Madame ou plutôt Josèphe, car ce nom si doux est cher à mon cœur. ne pensez pas que, de mon côté je sois parjure au serment que nous fîmes devant le temple de l'amitié ; pourquoi voulûtes-vous, hélas! consacrer nos sentiments à cette divinité plus fragile? L'amour s'est vengé, Madame; ce tyran redoutable règne sur mon cœur, possède mes sens, égare ma raison; mais le dieu plus humble, plus sûr et plus sage, qui reçut nos vœux encore enfantins, est toujours celui qui m'attache à vous.

Josèphe.— Je suis charmée, Canaples, de vous voir dans des pensées qui s'accordent si bien avec les miennes. Oui, l'affection si pure qui nous unit se trompa de nom quand elle voulut prendre celui de l'amour ; reformons-la sous un titre nouveau et qu'elle soit ainsi indestructible.

Canaples.— Je le veux aussi !

Josèphe, *riant*. — C'est pourquoi, mon cousin, il faut nous marier sans retard.

Canaples, *interdit*.— Nous marier !... Quoi ! vous songeriez !

Josèphe. — Vous n'aviez point prévu cette conséquence de nos paroles ; croyez cependant, Monsieur, qu'il n'y a rien de si sérieux que ce que je viens de dire en badinant et qu'il est nécessaire que notre hymen s'apprête.

Canaples.— Expliquez-vous, Madame.

Josèphe. — La Cour a les yeux sur nous ; la calomnie est prompte à s'emparer de toutes les armes ; la rupture de nos engagements après l'éclat de nos fiançailles lui en fournirait de sûrement empoisonnées. Mais ce n'est pas ce raisonnement seul qui dicte en ce moment mes paroles ; pourquoi, Monsieur, la tendre vénération que nous portons tous deux à... à celle que nous chérissons, serait-elle un obstacle entre nous? Nous serons deux à la chérir. Songez, Canaples que, sans moi, votre séjour à la Cour expose ma bienfaitrice à des dangers, à des soupçons qu'il faut redouter aussi bien de votre imprudente folie que de la publique malignité ; si je m'éloigne, je crains tout de vous ; si je demeure, je ne crains rien de moi.

Canaples. — Eh bien, Madame, c'est moi qui m'éloignerai ; je vous l'ai dit déjà ; j'ai en vue un régiment qui est en garnison à Nancy ; on ne me reverra pas à la Cour.

Josèphe. — C'est ce qu'il ne faut pas, Monsieur ; j'ai voulu réfléchir à cette importante décision de notre vie dans la solitude et le silence, et c'est pourquoi, depuis une quinzaine, j'ai fait fermer ma porte à tous les bruits du dehors. Mais l'agitation et l'égarement que font paraître les gens que je vois de mes fenêtres, qui se pressent aux grilles ou courent en remuant de grands bras et de grandes jambes, l'air sinistre de quelques-uns de ces hommes, des cris forcenés, une procession noire de ces affreux députés des Communes que j'observai ce matin même, tout me porte à penser que des événements terribles et prochains se préparent. Est-ce le moment d'abandonner celle que nous vénérons ?

Canaples. — Hélas ! l'assemblée du Tiers brave ouvertement les ordres du Roi ; en ce moment, ses députés sont réunis dans la salle du Jeu de Paume, celle des Menus étant fermée, et leur rébellion se propose sans doute de faire un nouveau et redoutable pas dans la voie de la désobéissance... Qui sait quels poignards s'aiguisent dans l'ombre ?

Josèphe. — Il faut du moins qu'ils trouvent un rempart entre leur fureur et le



Le soir, on se réunissait, après souper, dans les salons du rez-de-chaussée...

sein de la reine ; ce sera celui de deux époux. Ne pensez pas, Monsieur, que je veuille vous imposer une tendresse que mon orgueil ne peut plus désormais accepter de vous ; mariée, Josèphe d'Araines ne sera pour son époux qu'une amie. Nous ferons, mon cher Canaples, une réalité du joli rébus de votre tabatière, et l'amitié aura si parfaitement caché l'amour qu'elle l'aura étouffé. Ne sera-ce point charmant, deux amis sous le nom d'époux, unissant leurs cœurs qui battent pour un seul être ?

Canaples. — Si je vous entends bien, Josèphe, c'est un mariage... d'amitié que vous me proposez ?

Josèphe. — Sans autre lien que notre vénération commune pour Elle.

Canaples. — Une âme seule comme la vôtre, ô la plus généreuse des femmes, pouvait concevoir un projet si grand, pouvait l'offrir à la sensibilité d'un mortel qui se sent près d'expirer sous le poids de la reconnaissance...

Nous convînmes, écrit Josèphe [1], que ce mariage se ferait sans nul appareil, dans la chapelle de Trianon, et que M. de Cœuvres, mon frère aîné, y assisterait seul, la chose devant être tenue secrète tant que les troubles continueraient. Je croyais de la sorte échapper aux fureurs de Langlois, mais l'événement trompa bien mon attente.

Après cela, je descendis chez la Reine dans le dessein de lui annoncer notre décision ; mais je trouvai un étrange désordre dans ces cabinets, où je n'avais pas pénétré depuis longtemps ; une foule de noblesse, des femmes en grandes parures, des officiers en uniforme se pressaient aux fenêtres, observant un silence qui contrastait avec le bruit si gai d'ordinaire et si futile des conversations. J'aperçus Marie-Antoinette assise dans sa bergère, maniant comme toujours ses laines et ses canevas ; je fus frappée de la maigreur de ses traits et de ses cheveux entièrement blanchis, ses beaux cheveux blonds qui avaient passionné la mode pendant des années et dont les métiers de Lyon s'efforçaient en vain de copier l'éclat et les nuances avec leurs soies. Elle me vit, me fit à peine un signe de tête, comme si je n'avais pas quitté mon service depuis trois semaines. Son cœur était brisé par la perte d'un fils chéri, son esprit torturé par les sollicitudes les plus vives. A trente-quatre ans, cette princesse, d'une jeunesse et d'une beauté jusqu'alors éblouissante, donnait des signes de vieillesse et, si j'ose dire cela, de décrépitude.

En ce moment, des redoublements de clameurs se firent et nous entendîmes le bruit immense d'une foule qui remplissait la cour, les terrasses, les salles du palais ; c'était le pas unique d'une multitude en marche vers un but que, seuls, quelques scélérats connaissaient. Un instant, tout se tut, tout s'arrêta... Nous ne respirions plus ; puis un cri tumultueux s'éleva : *Vive Necker ! Vive le père du peuple, ministre idolâtré ! Ami de la Nation !* Les parquets des corridors et des galeries tremblèrent sous la course précipitée de milliers de pieds qui se pressaient à la suite de ce triomphateur et les mêmes cris reprirent plus forcenés encore dans les cours.

— M. de Necker se montre aux fenêtres et salue le peuple comme un roi, dit quelqu'un à côté de moi.

— Comme un roi ? Vous n'entendez donc pas qu'on applaudit ? répondit une voix sourde et railleuse.

Je me retournai ; la silhouette du duc d'Aiguillon, un des familiers du Palais-Royal, se confondait parmi les assistants et disparut.

Le mariage est fixé au 18 juillet et Josèphe, qui a pu enfin parler à la Reine et lui faire agréer ses prétextes de tenir pendant quelque temps cette union secrète, a obtenu que la cérémonie se ferait dans la chapelle de Trianon. Son journal, à la date du 14 au matin, porte cette note écrite d'une manière désordonnée et qui indique une réelle épouvante :

« Juste ciel ! Quelles infortunes sont
» suspendues sur ma tête ? Mon frère le
» marquis m'écrit qu'il n'a pas cru devoir
» laisser ignorer l'hymen préparé au
» chevalier — c'est ainsi qu'il nomme
» toujours notre frère cadet — et que
» celui-ci en est instruit. Je crains bien,

1. *Mémoires.*

» vu ses liaisons avec Langlois, que cet » homme redoutable ne soit ainsi averti » d'un projet si préjudiciable aux intérêts » de ses sentiments ! »

Sans doute M[lle] d'Arraines — à cette époque, elle a renoncé à ses vœux de chanoinesse, elle n'est plus ni *damée* ni comtesse — s'exagère un peu, par une naïve fatuité féminine, l'influence que les fluctuations de ses sentiments impriment aux mouvements généraux ou partiels qui préparaient en ce moment la ruine de la Royauté ; sans Langlois et ses « fureurs » jalouses, le malheureux Louis XVI eût également succombé, nous n'en doutons pas ; cependant nous trouvons dans les mémoires de Besenval, commandant des troupes à Paris, ce détail qui corrobore d'une manière frappante les allégations de Josèphe et fait voir la bonne foi de ses terreurs.

Voici le fait rapporté par le vieux soldat :

« Le 14, à cinq heures du matin, un homme entra chez moi ; cet homme avait les yeux enflammés, la parole rapide et courte, le maintien audacieux et d'ailleurs la figure assez belle et je ne sais quoi d'éloquent qui me frappa. — Monsieur le baron, me dit-il, il faut que vous soyez averti pour prévenir une résistance inutile : Aujourd'hui, les barrières de Paris seront brûlées, je le sais ; vous n'y pouvez rien. N'essayez pas de l'empêcher. Vous sacrifieriez des hommes sans éteindre un flambeau. »

Je ne me rappelle pas ce que je lui dis, mais il pâlit de rage et sortit précipitamment. J'aurais dû le faire arrêter, je n'en fis rien.

J'ai su son nom depuis ; c'est celui d'un jeune bazochien, grand écrivain de brochures et fanatique des idées nouvelles, mais qui jusqu'à ce jour ne s'était escrimé que de la plume. Il se nomme Langlois et c'est, m'a-t-on dit, le fils d'un bailli à Ostrevant et Denain, où des chanoinesses sont *seigneurs* [1] ».

LA COMTESSE DE CANAPLES

Les seules données que nous ayons sur le mariage de Josèphe se trouvent dans ce passage des *Mémoires anecdotiques du prince de Candale*, qui sont toujours une source précieuse à consulter pour l'histoire secrète de la Cour pendant cette période.

« Nous fûmes en tout quatre personnes de la société de la Reine pour assister hier avec Sa Majesté au mariage de M[lle] d'Arraines avec le comte de Canaples, qui se fit dans la chapelle du Petit Trianon et à l'heure de minuit. La mariée a paru revêtue de grâce, de beauté et de pudeur ; pour le nouvel époux, c'est un phénix dont ici plus d'un auraient bien voulu raffoler, mais qui n'eut jamais d'yeux pour personne. Il est vrai que là où l'on dit qu'il a porté ses regards, on peut risquer l'aveuglement ou l'éblouissement tout au moins.

» Quand la mariée alla à l'offrande et quand elle se mit sous le poële, nous lui donnâmes la main, M. d'Esterhazy et moi ; à la fin de la messe, on signa sur le livre du curé de Saint-Louis, venu tout exprès pour cela ; ceux qui signèrent furent la Reine, M[me] la comtesse d'Ossun, M[me] de Moncontour, M. le marquis de Cœuvres, Esterhazy et moi. On nous a priés de garder cela secret, vu que le mariage ne doit pas être publié, je ne sais pour quelle raison.

» Après la messe, on alla souper dans

1. Mémoires du baron de Besenval.

le cabinet des glaces mouvantes et la Reine voulut bien s'asseoir et nous faire asseoir. Malgré l'éclat des bougies reflétées à l'infini dans les glaces et la joie nécessaire d'un tel jour, tout le monde était triste ; on a fort parlé de Mme de Polignac, qui partit hier avec le duc son mari, sa fille et l'abbé de Balivière ; cette grâce enfuie, la Cour sera toute fanée. On n'a point fait de cérémonie pour le coucher et l'on n'a pas donné la chemise. Les époux se sont retirés dans l'appartement que la Reine leur a donné au second et qu'elle a fait magnifiquement garnir de meubles et de glaces. On dit que M. de Canaples sera fait duc à la prochaine promotion. J'ajoute : pourvu qu'il y ait encore des promotions et des duchés ; de la manière que va l'Assemblée, il y a bien la mine de n'y avoir bientôt plus que des *citoyens*. »

Marie-Antoinette touche d'un baiser les cheveux de Josèphe presque agenouillée devant elle : sur le perron, les ombres de la nuit jouent avec le mouvement des lumières du carrosse et des flambeaux que tiennent des laquais : l'air tiède et verdi d'un soir de juillet passe et flatte les joues comme une caresse de velours ; les piétinements cadencés des chevaux ruinent le silence des jardins.

— Adieu, mon cœur, murmure la Reine ; demeurez ici, vous êtes les maîtres de Trianon ; il n'aura jamais abrité de cœurs plus purs et plus dévoués.

Son regard, derrière Josèphe, se hausse, découvre dans l'obscurité remuée du seuil la silhouette vague d'un homme qui se penche :

— Monsieur de Canaples, adieu.

Son effort pèse à peine sur le marchepied, qu'un valet prestement replie, et les voitures s'élancent ; on voit leurs clartés fuyantes, on entend leur roulement qui décroît, puis les ténèbres absorbent tout et les deux époux se retrouvent seuls.

Ils montent lentement l'escalier derrière Laforêt, qui les éclaire, traversent le vestibule échiqueté de carreaux noirs et blancs du premier, gravissent les degrés du second étage ; la porte devant laquelle la servante les arrête est sculptée d'attributs champêtres, corbeilles croisées de pipeaux. Ils entrent dans un salon où la nuit s'est épandue par les fenêtres ouvertes et dont l'atmosphère est verte et fleurie comme celle d'un parc.

Laforêt pose le flambeau sur la cheminée ; la lueur un peu fumeuse de la cire disperse une clarté faible qui ne va pas jusqu'au fond de la grande pièce ; il semble qu'elle soit encadrée de pans d'ombre.

— Mademoiselle Laforêt, vous pouvez m'attendre dans ma chambre, dit Josèphe.

Canaples est debout près de la fenêtre, le front perdu dans la nuit ; elle traverse le salon, s'approche de lui, pose une main sur son bras :

— Vous voilà, mon cher Canaples, uni à Josèphe ; je vous proteste que vous n'aurez jamais sujet de vous repentir de de cet hymen. L'amie eut des torts envers vous, l'épouse n'en aura pas à se reprocher,

— Ne parlez point de torts, alors que c'est à moi d'être confus...

Elle l'interrompt vivement :

— N'allez pas plus loin ; vos peines déchirent mon âme, mais elles me sont chères ; il m'est doux de vous savoir sensible et de croire que, seule, la première et la plus belle de toutes les femmes pouvait remplacer dans votre cœur le pouvoir du mien. Il ne faut présentement songer qu'à son service.

— C'est de quoi je me suis préoccupé.

— Vous partez pour Compiègne ?

— Oui ; Royal Cravate y arrivera cette nuit ; les hussards de Berchigny et Salis-Samade sont en route ; le colonel de Picardie-cavalerie me mande qu'il a reçu les ordres de M. de Broglie et qu'il fait sonner le boute-selle. Leurs Majestés trouveront au milieu de ces troupes fidèles un asile sûr et respecté d'où Elles pourront braver les décrets ridicules de l'Assemblée et dicter des lois aux factieux. Je commanderai ces régiments investis de la confiance du monarque.

— Vous, cher Canaples ?

— Le Roi m'a signé ce matin mon brevet de lieutenant-général.

— Que j'ai de satisfaction !

— Mais la chose doit rester secrète.

— Comme notre mariage...

Ce mot, dans un rire, échappe à la railleuse avant qu'elle en ait senti l'imprudence ; mais lui :

— Oui, je suis général comme je suis marié, sans jouir d'autre chose que d'un titre vain et ignoré. N'est-ce point d'une destinée bizarre ?

Les étoiles attirèrent leurs regards ; elles venaient d'apparaître au fond du ciel, tout à coup dégagé de nues, animant la cime des arbes, jetant sur le front des époux leur merveilleuse poudre d'or.

— Vous souvenez-vous ? murmura Canaples.

Sa voix tremblait d'une émotion singulière :

— Vous souvenez-vous de notre amie ?

Il leva sa main fine vers la palpitation infinie des mondes :

— La voici : elle se dégage de cette nue légère et blanche qui l'enveloppait ; voyez si l'on ne dirait pas qu'elle vient vers nous en suivant la ligne des hêtres.

Comme ils regardaient tous deux, leurs épaules se touchèrent et, dans leurs cœurs, des fibres semblèrent se rompre.

— Ah ! dit-il encore, voilà bien longtemps qu'elle ne m'était apparue ; le ciel est toujours si sombre à présent.

— Oui, murmura Josèphe, je ne la trouvai plus quand je voulus la chercher et je crus qu'elle était morte.

Il sentait tout près de lui la douceur tremblante du corps de l'enfant, le parfum léger des cheveux de Josèphe monta vers lui comme une petite vapeur d'âme. La frêle main se posait sur l'appui de la fenêtre ; il la prit et la baisa.

Elle interrogea, savourant le charme de ce titre d'autrefois, du temps de l'amour :

— Chevalier, depuis quand ne l'aviez-vous pas vue ?

Mais elle s'arrêta ; les doigts qui tenaient ses doigts venaient de se durcir, les libérèrent et le nouveau général dit d'une voix triste et sévère :

— Depuis certain soir que j'eus ici, près du lac, une conversation avec une personne...

Elle devinait, mortifiée de son imprudence, contente, après tout, de cette rancune, qui n'était pas de l'indifférence. Il murmura comme se parlant à lui-même :

— Depuis cette nuit-là, je n'avais plus jeté les yeux vers la voûte étoilée.

Josèphe demanda avec une soumission infinie :

— Et maintenant, Canaples, ne sauriez-vous consentir à pardonner à cet infidèle flambeau ? Si sa lueur parut égarée et changeante, voyez comme il brûle à cette heure d'un éclat inaltérable et pur.

Derrière eux, dans le salon, la chandelle agonisait en soubresauts fantastiques

de lueurs, mourut subitement, noyant la pièce d'ombre ; il serra de son bras la taille souple et mince abandonnée vers lui et, sous la grande averse lumineuse des mondes, leurs lèvres se touchèrent, bénies de clartés.

Soudain il leur sembla que l'astre fléchissait au milieu du ciel, puis des étincelles d'or coururent parmi le fourmillement des astres, glissèrent, rayant la nuit, tout près, d'un jet lumineux et courbe, s'éteignirent et, comme si une partie du firmament était tombée, l'animation radieuse de l'éther se glaça et ils ne virent plus qu'un pan de ténèbres à la place où leur amie brillait tout à l'heure.

— Dieux ! cria Josèphe, elle n'est plus ; notre étoile est morte !

Il la rassura, troublé cependant lui-même par ce besoin de l'homme de croire aux Signes que peuvent lui faire des mondes :

— Ne craignez rien, Josèphe ; M. de Laplace et M. de la Caille, les deux célèbres astronomes, nous enseignèrent que ces corps qui semblent se détacher de la voûte céleste ne sont que des débris d'anciennes planètes qui s'échauffent en traversant notre atmosphère et s'enflamment...

— Ah ! murmura l'enfant pleine d'émoi en se serrant contre lui, vous savez des choses que j'ignore, mais moi je sens que nous ne la verrons plus.

Des nuées pâles montaient, s'étiraient mollement sur la prairie ou, s'enroulant aux fûts des arbres, se répandaient dans le ciel lentement blanchi ; elles se rompirent en écharpes légères, furent des traînes de mousseline, toute une lingerie matinale fripée d'ombre et mouillée de rosée.

— Déjà le matin, soupira Canaples.

Un hennissement sembla lui répondre; ils entendirent un piétinement dansé de chevaux sur la route de Saint-Antoine :

— Ce sont les chasseurs de Lorraine commandés pour m'accompagner. — Il faut partir.

Ils se regardèrent avec des yeux désolés et quittèrent cette fenêtre où s'était passée leur première nuit d'époux ; la blancheur du matin emplissait le salon, coulait en fraîcheurs sur les boiseries claires, éveillait la grâce gaie des meubles, les reflets festonnés des glaces, l'attitude des Sèvres dansant sur des consoles leur ballet immobile.

— Cher époux, dit lentement Josèphe en s'appuyant à l'épaule de Canaples, le devoir vous appelle, mais j'ai lu dans vos yeux le regret de vous éloigner. C'est pour me rendre heureuse en attendant votre retour.

Il s'inclina ; sa bouche toucha le front poudré, mais elle, renversant la tête en arrière, lui donna ses yeux ; leurs regards s'échangèrent, d'un contact plus doux, plus plein, plus intense que le baiser, se confondirent et se noyèrent dans des pleurs jaillis d'une même source et d'une tendresse enfin commune.

Mme de Canaples écouta sur la route le bruit fringant des cavaliers qui s'éloignaient, puis, lentement, rentra dans sa chambre, appelant Laforêt pour la défaire.

Mais, devant la grille du château, des cris, des chants, des rires, une joie grossière et insultante éclataient ; on entendait le rythme désordonné d'une bande en marche, des commandements tumultueux, un fracas d'armes brandies et, tout à coup, ils entonnèrent en chœur, une sorte de ronde sinistre, cadencée par les chocs des lourds souliers et des sabots :

Ah ça ira, ça ira, ça ira,
Les aristocrates à la lanterne !

— Qu'est-ce encore ? demanda Josèphe pleine d'effroi.

— Madame, répondit Laforêt, ce sont les gardes nationales de Versailles qui vont à l'exercice. Si vous aviez vu M. Lebroc, l'officier de bouche des cuisines de Sa Majesté, dans son uniforme de capitaine ! Il a bon air là dedans, tout comme M. le comte.

« Voilà, dit Josèphe en cet endroit du manuscrit, pourquoi ils ont renversé la Bastille et lâchement massacré ses défenseurs : c'était pour que M. Lebroc se promène affublé en officier et pour qu'une folle vînt me dire qu'il ressemblait à mon cher Canaples ! »

LE COMPLOT

Dans la salle, brillante par ses murs de marbre aux appliques chargées de bougies, la table étalait un miroitement gourmand de linge lourd et damassé, une charge d'argenteries massives ou travaillées, offrait des fleurs, des flambeaux, des surtouts, des cloches dodues abritant des viandes sur des réchauds.

Un beau soir de septembre mourait en lueurs roses dans le ciel et, par les fenêtres ouvertes, les convives, quand ils se taisaient, entendaient une voix multiple et confuse monter, la grande clameur du Palais-Royal battant comme toujours d'une fièvre immense.

— Parbleu, Monseigneur, dit le duc d'Aiguillon, ce sanglier-là me plaît, et un cuisinier comme celui de Votre Altesse mérite assurément le cordon noir. Puisqu'on en décore les médecins qui nous font mourir, il est juste de donner Saint-Michel aux braves gens qui nous font vivre.

— Messieurs, professe le duc d'Orléans de sa voix ironique et hautaine, c'est un *sanglier à la crapaudine* ; M. Dutour, mon cuisinier, accommode passablement ce ragoût et voulut bien me confier sa manière. On larde l'animal de foie gras, on le flambe avec des graisses fines, on le bourre d'épices, de truffes et de quelques marrons pour absorber ce que le jus pouvait en avoir de trop savoureux, enfin on l'inonde de vin de Champagne. Celui-ci en a bu soixante bouteilles.

— Monseigneur, je m'étonne qu'il soit arrivé en entier sur votre table. Mais cet ivrogne a du mérite.

C'est Mirabeau qui parle, tandis qu'on attaque à la fois la hure et les filets du gibier monstrueux ; mais Le Chapelier, l'avocat breton brutal et indifférent à ces joies de viveurs, commence à parler politique, dévoilant la pensée que les autres cachent par un reste de légèreté badine et peut-être pour en retarder l'horreur.

— Ne trouvez-vous pas, Monsieur de Biron, que l'Assemblée sommeille et semble vouloir endormir en même temps la juste colère du peuple ; ce *veto* arrête tout, suspend les bienfaits qu'on attend de la Constitution et nous conduit aux abîmes.

— Ne craignez rien, dit La Fayette en redressant sa tête vaine et pâle ; il faut conserver au Roi un pouvoir qui, tempéré par les lois, nous donne la meilleure des libertés ; mais il convient de s'avancer doucement dans cette voie.

Le comte de Cœuvres vient de reposer sur la table son verre vidé, dont la tige se brise entre ses doigts nerveux :

— Et pourquoi donc, Monsieur de La Fayette ? Pensez-vous que les choses iraient si mal pour la liberté si vingt mille Parisiens allaient arracher le Roi à ses conseillers infâmes et le ramenaient au sein de son peuple, dans la capitale ?

— Les entrailles de ce peuple hurlent

de faim, dit sinistrement Barnave, qui, gêné par cette noblesse, n'a pas encore élevé la voix.

Mais on vient d'apporter une tortue de la Jamaïque macérée dans les safrans et les piments des îles, et chacun suit des yeux la truelle d'argent qui découpe cette chair à la fois grasse et ligneuse. Un fumet étrange et délicat circule, irrite la sensualité pendant que Lameth assure :

— Le maire Bailly passe ses nuits au Bureau des subsistances ; souvent, à minuit, le pain du matin n'est pas encore arrivé. Si la Cour arrête les blés, Paris aura faim.

— Et de grands rassemblements de troupes se font du côté de Compiègne, pour tenir la Marne et donner la main à M. de Bouillé.

— C'est M. de Canaples qui mène la chose.

— Canaples ? interroge le Prince.

— Oui, Monseigneur, un nouveau favori qui vient d'apparaître.

— Un ennemi de la liberté !

Une timbale de nouilles et des quenelles à l'allemande accompagnent un aloyau réduit en gelée, et le vin de « la Romanée » luit en rubis rouges dans les verres, mais une voix stridente s'élève :

— Il *faut* qu'on ait faim à Paris.

Et Du Crest, le frère de Mme de Genlis, silencieux jusqu'alors à un bout de la table, sourit au frère de Josèphe.

— Oui, poursuit celui-ci, il faut que Paris se sente pris à la gorge et aux entrailles, que les files devant les boulangeries s'impatientent, soient refusées, se dispersent, déçues, répandent dans les faubourgs leurs colères et leurs fringales. Alors, Monseigneur, j'aurai vingt mille, j'aurai trente mille citoyens qui marcheront avec moi sur Versailles pour en ramener un boulanger avec lequel les farines ne manquent plus.

Un silence fond sur ces paroles sinistres, lie un moment les pensées et les langues ; mais les laquais en livrée rouge ont servi les blancs-manger, les massepains, les fruits ; apporté les joyeux vins de la Champagne et les liqueurs de l'époque d'une diversité si merveilleuse, aux noms bizarres et libertins. Sur un signe du maître, ils se retirent, graves, comme n'ayant rien entendu.

— On pourrait, glisse une voix aiguë, mettre quelque veto sur les convois ; cela serait l'affaire de quelques sacs d'écus qui rentreraient après.

C'est Sieyès qui parle, en petit collet et rabat, l'air propre et tranquille d'un abbé de province.

Le Prince semble s'éveiller d'un songe :

— Messieurs, je suis un bon parent ; je ne désire rien tant que de voir le Roi à Paris, dans son Louvre.

— Nous irons donc le chercher à Versailles, s'écrie Du Crest.

Barnave demande d'un ton significatif à l'intendant du duc :

— Combien de jours faut-il, Monsieur Du Crest, pour que le pain de Gonesse et celui de Corbeil fassent défaut ?

— Mettons six jours... afin de bien prendre toutes les dispositions.

— Nous sommes le 30 septembre.

— Eh bien ! tonne Mirabeau, le 5 octobre, donnons-nous rendez-vous devant le palais de la tyrannie. Y serez-vous, Monsieur de La Fayette.

— Le général en chef de la garde nationale est partout où la nation et la liberté sont en danger.

Le frère de Josèphe se lève, distribuant les rôles, comme un chef :

— Monsieur de Mirabeau et vous, monsieur Siéyès, vous occupez la séance de l'Assemblée pour qu'elle demeure en permanence et soit à notre disposition ; pour nous, d'Aiguillon, Lameth, et vous aussi, monsieur Barnave, j'ai imaginé le plus plaisant costume et un travestissement fort galant, ma foi ! Nous serons en poissardes !

— En poissardes !

— Ne sont-elles pas venues, l'autre jour, demander du pain jusque dans l'appartement du Roi ? La Reine les reçut et, dans sa peur, les caressa fort.

— D'Aiguillon en poissarde ! tudieu ! quelle commère ! — Mais, nous direz-vous, s'il vous plaît, pourquoi cet enjuponnage ?

— C'est un costume avec lequel on se glisse aisément partout. Il n'y a qu'une dizaine de gardes du corps devant les portes de *sa* chambre; quelques coups de baïonnettes les cloueront aux murs.

— De quelle chambre parlez vous ? demande Siéyès. Est-ce celle du Roi ?

— Non, dit Mirabeau cruellement; la personne *seule* du Roi doit être inviolable.

— Si Elle, « la grande dame », est immolée dans la bagarre, croyez-vous que ce ne soit pas une victoire pour la liberté ?

La Fayette prononce, doctoralement :

— Il y aurait avantage qu'un seul mourût pour le salut de tous.

Cœuvres poursuit :

— Vous, Monseigneur, avec Monsieur de Biron, vous animez tout de votre présence et enflammez les cœurs de votre courage.

—Henri IV ainsi conquit sa ville, ainsi Paris reconquerra son Roi.

La Fayette sort sur ce mot, en s'inclinant devant le Prince, qui, d'un air insouciant, s'écarte, emmenant Lameth et Biron dans l'embrasure d'une fenêtre d'où ils s'amusent à lorgner la foule tumultueuse à leurs pieds dans le jardin et sous les arcades de bois.

Aussitôt Cœuvres souffle aux autres, tout en versant d'une main familière la crème des Barbades, le rossolis ou cet élixir que préparent des nonnes et dans lequel elles mêlent le gingembre, le cumin et l'anis :

— Les Rois périssent facilement dans une émeute : Louis immolé, Monsieur en fuite, Monseigneur est lieutenant-général du Royaume et, bientôt, monté sur le trône promis à ses vertus.

Mirabeau secoue ses puissantes épaules:

— Vous arrangez les événements à votre guise, jeune homme ; mais les destins seuls savent où nous allons... et encore sont-ils aveugles !

Siéyès passe entre eux deux sa tête mince et rusée :

— Monsieur de La Fayette en est-il ?

— Oui, ricane Barnave ; il viendra au secours du Roi, mais pour apprendre sa mort et proclamer le nouveau règne.

—Il exige... quoi ?

—La lieutenance générale du Royaume et la dignité de Connétable.

— Alors je ne vois par pourquoi lui, — Mirabeau désigne le Prince — il désire le trône. C'est La Fayette qui sera Roi.

— Bah ! murmure le comte de Cœuvres, dans la bagarre, une pistolade égarée peut jeter bas les plus beaux projets du monde.

— Messieurs, dit le duc d'Orléans, qui revient, comme si rien ne venait de se concerter, les lumières s'allument ; il est temps d'aller à l'Opéra si nous voulons voir sauter la Guimard dans les *Indes galantes* ; on dit qu'elle y est à ravir.



Ce sont les gardes nationales de Versailles qui vont a l'exercice

Ils se séparent ; le Prince, appuyé d'une main sur l'épaule de Biron, reçoit leurs saluts qu'il rend d'une inclinaison de tête distraite et fière ; il semble qu'il n'ait rien entendu de tout ce qui s'est dit chez lui ce soir-là.

LE SOIR DU 5 OCTOBRE

C'est un Trianon d'automne d'une grâce triste qui touche et serre le cœur ; un soleil ombré allonge de longues bandes pâles sur les feuillets rouges des clairières ; les arbres sont jaunes et rouges, striés de noir ; leurs branches pendent mélancoliques et comme lasses; un silence humide, mat, tombe, drape les jardins et le château de solitude vaste ; aux fenêtres de Josèphe, une buée légère se forme, ternit les vitres pendant que le bois pétille et flambe dans la cheminée vivante et d'or.

Elle est assise dans une bergère aux coussins bouffants ; ses mains, par habitude, chiffonnent un falbalas de marly ; un loulou écossais, à ses pieds, s'empêtre dans ses longs poils de soie ; elle porte un déshabillé violet garni de blondes et de « maris » et, sur ses cheveux d'or argenté, un bonnet de gaze léger, envolé, charmant.

Et, chaque fois qu'elle lève les yeux, elle sourit ; ses lèvres jouent le baiser vers un portrait pendu en face d'elle. C'est celui du comte de Canaples, dans son bel uniforme de lieutenant-général ; il lui envoya cette toile de Compiègne où, il « se fit peindre pour se désennuyer »; de là aussi sont venues des lettres d'une tendresse émue, timide, inavouée, des pages d'une forme froide, presque guindée, sous laquelle on dirait que la pensée brûle.

La vaine écharpe tremble entre les doigts de la rêveuse ; elle écoute son cœur. Mais voici qu'elle l'entend s'élever, battre, battre encore ; qu'y a-t-il ?

Un galop de cheval résonne sur la terre feutrée d'une allée ; pourquoi son cœur s'émeut-il d'un bruit que ses oreilles n'avaient point d'abord entendu ? Elle jette l'écharpe, court vers la fenêtre ; rien que la solitude du parc et des feuilles qui tombent en tournant. Plus de galop.

Quoi ! l'on gratte à sa porte ; elle crie d'entrer.

M. de Canaples apparaît sur le seuil et cérémonieusement salue.

Elle se dresse ; son premier mouvement fut de se jeter dans ses bras ; mais toutes sortes de sentiments l'arrêtent, l'indécisent ; des souvenirs la glacent, des espoirs la soulèvent ; cependant, elle se souvient de la nuit d'hymen passée à cette fenêtre et, devant la douceur du parc étoilé, elle s'écrie :

— Vous ! O mon cher Canaples !

Il s'avance, s'incline sur la petite main qui monte à ses lèvres ; ils se regardent, se taisent.

Puis il dit lentement :

— Josèphe, chère épouse, après trois mois d'une cruelle séparation je vous retrouve ; souffrez que je vous exprime...

Sa voix est tremblante ; les pompeuses phrases du temps servent mal sa parole de douceur et de fièvre ; il lui dit sa pensée loin d'elle, le frémissement de son cœur touché d'amour et qui vibra plus fort à mesure au lieu de diminuer ; elle écoute charmée, acquise ; d'un pas uni, glissant sur les cires du parquet, ils vont ensemble, vers la fenêtre.

— C'est de là, Josèphe, que, ce soir où nous unîmes nos serments devant l'autel, l'étoile, la chère et brillante étoile qui luit sur notre amour, se montra de nouveau à nos regards et que sa lueur des

cendit sur notre premier baiser d'époux.

Son bras, d'un mouvement câlin, enlace la taille souple qui se donne, et de nouveau leurs lèvres s'effleurent.

Mais, dans ce mouvement, leurs yeux se sont jetés sur l'étendue des jardins ; ils tressaillent, se séparent. Une forme blanche passe, traverse le pont rustique, se dirige vers le hameau. Sous les brumes flottantes de gazes qui traînent parmi les arbres, elle semble une brume elle-même, quelque mystérieux fantôme du crépuscule.

Non, c'est une femme ; la démarche est prompte, ailée, envolée, majestueuse pourtant : — C'est la Reine !

Marie-Antoinette tient à la main une badine légère ; un seul valet de pied la suit.

— C'est elle, murmure Josèphe ; le Roi est à tirer à Meudon.

Mme de Canaples se retourne d'un mouvement vif, appuie sa paume sur la veste de satin, pendant que ses yeux s'emparent de ceux du jeune homme, les creusent jusqu'à l'âme.

— Ah ! s'écrie-t-elle, Canaples, mon cher Canaples ; il n'a pas battu.

— Il ne battra plus jamais que pour vous, répond une voix en souffle, basse et grave.

Mais soudain :

— Ah ! Josèphe, il ne faut pas songer à nous ; savez-vous ce qui s'apprête, savez-vous que les dangers s'accumulent contre le trône, contre cette Reine que vous chérissez ? Un complot menace ses jours ; tout est à redouter. Mais j'ai dû prendre des précautions ; Rambouillet est prêt pour recevoir les souverains et leur suite ; les voitures sont commandées.

— Pourquoi cela, grand Dieu ?

— Ignorez-vous tout ? Dieux puissants ! vous vivez ici dans un aveuglement extrême. — Apprenez que la populace de Paris marche en ce moment sur Versailles, que le meurtre les guide et que la funeste ambition les dirige ! — Mais tenez, voyez...

Un page était sur le pont rustique ; ils le virent chercher autour de lui d'un air éperdu ; la blancheur d'une lettre brillait entre ses mains.

Josèphe ouvrit la fenêtre :

— Vous cherchez la Reine, monsieur de Sainte-Hermine ; Sa Majesté est dans la grotte.

L'enfant fit un grand salut et disparut en courant. Quelques minutes d'angoisse s'égrenèrent ; les amoureux n'osaient plus se souvenir de leur amour.

Puis, un moment après, Marie-Antoinette franchit presque en courant la passerelle ; le page et le valet de pied la suivent ; près du château, elle se retourne ; ses yeux, d'un dernier regard, possèdent le jardin merveilleux qu'elle aima, errent un moment sur la façade. Pourquoi, par quelle mystérieuse puissance se sont-ils arrêtés sur la fenêtre où les deux époux se penchent ?

Sa robe blanche s'efface.

— Ah ! s'écrit Josèphe, vos yeux se sont troublés, votre cœur soupire ; mon cher Canaples, elle est malheureuse, vous avez bien raison de l'aimer encore. . mais moi, je suis malheureuse aussi, je vous assure !

A leur tour, ils fuient le parc de délices ; le bruit de leurs pas, de la robe de Josèphe sur les feuilles sèches, fait un froissement sinistre qui remplit leurs oreilles... Pourtant ils s'arrêtent, écoutent une clameur qui domine tout ; le mélange confus de clameurs humaines, le retentissement

d'une foule en marche, des chocs d'armes roulent comme un tonnerre lointain.

Dans le ciel gris, laineux, au-dessus des arbres, de noirs vols de corbeaux tournoient et croassent !

Nous trouvâmes dit Josèphe [1], le palais dans un désordre inexprimable ; l'Œil-de-Bœuf était rempli d'une foule où se pressaient des personnages animés de sentiments bien différents et qui portaient sur leurs figures les traces des passions qui les possédaient. C'était un mélange de gens de Cour, de députés, de gardes en armes et demandant des ordres qu'on ne donnait point. Dehors, on entendait partir de temps en temps des coups de fusil et passer, comme un vent d'orage, des galops forcenés de chevaux. Le roi était revenu de Meudon, descendant à bride abattue une des côtes les plus raides du bois ; quand nous arrivâmes, il était enfermé avec les ministres.

Pendant ce temps, des flots de peuple, les poissardes en tête, avec des hommes brandissant des piques, se ruaient sur les gardes du corps déployés devant les grilles du château. C'était un spectacle fait pour glacer le cœur le plus intrépide que celui de ces brigands injuriant ces soldats si calmes. Une des femmes de la reine, qui avait traversé cet enfer, au milieu des plus grands périls, pour venir prendre son service, m'affirma qu'elle avait remarqué parmi cette populace des hommes qui semblaient d'une condition assez relevée et qui allaient dans les groupes, comme donnant des mots d'ordre et faisant en mystère de grandes distributions d'argent.

Soudain un murmure se fit que M. de La Fayette arrivait à la tête de l'armée parisienne et que ses intentions étaient bonnes.

En effet, il parut peu après dans la cour d'honneur sur ce fameux cheval blanc, qui n'était autre qu'une monture de réforme de l'écurie des pages et qui a donné matière à tant de légendes ridicules, et, en étant descendu, se fit annoncer dans l'appartement du roi. Je ne vis jamais figure qui ressemblât plus à celle d'un traître ; mon frère le marquis, qui se trouvait à mon côté, perdit la tête en voyant cet homme au milieu de nous et cria :

— Voilà Cromwel.

Pour moi, je pensais plutôt à Retz quand il vint braver Anne d'Autriche ayant soulevé l'émeute. Cependant, cette action montrait de la fermeté d'âme et je lui en ai toujours su gré.

M. de Canaples m'avait quitté en arrivant au château. Mais je le vis revenir à ce moment; il me tira à part et me dit qu'il était de la dernière conséquence que je pusse voir la reine aussitôt et l'avertir de ce qu'il avait machiné. Il me rappela donc qu'il avait fait préparer Rambouillet pour recevoir le Roi, sa famille et leur suite, et m'avertit que les voitures étaient à la grille de l'Orangerie et d'autres à la porte du Dragon.

— Assurez, me dit-il, la Reine que des relais sont commandés ; que demain, s'ils le veulent, les souverains seront au milieu de leurs troupes fidèles. Ne tardez pas; il n'est que temps.

Il me regardait à peine dans une fièvre d'émotion ; je lui dis que je ferais ce qu'il me commandait et nous nous séparâmes.

J'eus beaucoup de peine à pénétrer dans le grand cabinet de la Reine, rempli de monde comme un jour de grand appartement.

Cette princesse, que j'avais connue, peu de temps encore auparavant, un peu frivole et occupée de futilités, commença dans cette soirée de déployer ce courage héroïque qu'elle montra ensuite sans défaillance et sans interruption pendant les quatre années que son martyre devait durer encore. Elle m'aperçut et me fit signe de m'approcher; je lui fis à voix basse la commission dont mon mari m'avait chargée ; elle rêva un instant, puis me répondit :

— Vous avez raison : il y a de la folie à demeurer ; faites mes paquets, hâtez-vous ; ne prenez que mes bijoux et mon grand nécessaire. Je vais parler au Roi.

J'entrai dans la chambre de la Reine et je fis en sorte de ne rien laisser de trop précieux à la cupidité de ces scélérats. Au dehors, le bruit s'était un peu calmé depuis l'arrivée de La Fayette, mais on apercevait une grande clarté du côté de Montreuil. Je crus d'abord que les factieux avaient incendié la maison de Mme Élisabeth, mais je connus, à un examen plus attentif, que c'était l'effet d'un grand nombre de flambeaux allumés qu'on tenait devant la porte de l'assemblée, peu éloignée du jardin de cette princesse.

La Reine parut, montrant un front serein et des yeux désespérés. Elle me dit, tombant un moment sur cette bergère où elle avait passé de si doux moments dans la conversation et les travaux qu'elle aimait :

— Tout est changé ; nous restons.

Je me récriai, prête à pleurer, montrant crûment le danger qui la menaçait ; elle me répondit tranquillement :

— Monsieur de La Fayette a répondu au

1. *Mémoires.*

Roi de sa sûreté ainsi que du maintien de l'ordre, et je crois qu'il est sincère...

J'osai l'interrompre :

— Le Roi peut-être, mais vous, Madame, hélas !...

— Je sais qu'on vient de Paris pour demander ma tête ; mais j'ai appris de ma mère à ne pas craindre la mort ; je l'attendrai avec fermeté.

Elle se leva, plus grande, plus royale qu'aux jours de sa puissance ; du moins, me parut-elle ainsi. Je demandai :

— Quelle réponse vais-je porter à M. de Canaples, à ce serviteur fidèle qui brûle de sacrifier ses jours pour ceux de la Reine ?

— Dites-lui que le Roi ne veut pas partir et que, pour moi, s'il y a du danger, ma place est auprès du Roi.

Je sortis pour donner à mon époux cette nouvelle, bien faite pour le désespérer; je ne le trouvai point. Le Roi venait de congédier son service et chacun s'en allait en silence, sans oser dire sa pensée. M. de La Fayette, après avoir distribué quelques postes dans le château aux étranges soldats de sa milice, s'était retiré à l'hôtel de Noailles pour chercher quelque repos.

Il était deux heures du matin. La Reine se coucha et s'endormit, persuadée qu'il n'y avait rien à craindre du moins pour cette nuit. Elle m'ordonna de me mettre au lit aussi, mais j'étais bien décidée à veiller ; cependant je voulus monter un instant à mon appartement pour prendre avec moi mes objets les plus précieux si nous étions enfin forcés de fuir devant cette horde d'assasins.

Le palais sommeille ; on entend dans les salles des horloges inégales sonner de longues heures, dont la sonorité s'espace par les corridors et l'infini des appartements. Sur la place, des patrouilles rythment des pas d'ombre ; on devine à peine le bruit de la multitude endormie ou lassée. Josèphe se hâte, mais pourtant la frivolité de son instinct l'attarde, l'égare sans cesse dans la contemplation de quelque babiole, l'obligé à fêter de rêve un bout de ruban ou quelque momie de fleurs. D'un doigt tremblant, elle effleure ces squelettes de souvenir.

Qui frappe ? — Elle tressaille. Laforêt engage sa tête épaisse dans la porte entr'ouverte, remue mystérieusement les lèvres.

— Qu'il y a-t-il, mams'elle Laforêt ? Comment, vous n'êtes pas couchée ?

— Eh ! Madame, peut-on dormir ?

Mais elle multiplie les gestes :

— Une femme est là qui vous demande. — Une de ces femmes-là ; celles qui crient contre la Reine.

— Une femme des halles ? — Comment ? dans le palais ?

Laforêt entre tout à fait :

— Elle m'a dit, elle m'a dit de vous répéter ceci :... Heu.

La servante, avec des lèvres balbutiantes, dessine vaguement les trois mots de mystère enseignés jadis par Langlois.

— Ciel ! que signifie ? Ne laissez pas entrer...

Mais elle n'a pas achevé que le bleu d'un sarreau de toile se montre ; une femme du peuple s'avance dans le joli salon aux lambris délicats et les glaces s'étonnent des reflets qu'elles ont.

Josèphe a reconnu aussitôt sous le bonnet de poissarde les yeux noirs de Langlois :

— Vous, Monsieur ! En ces lieux ! Sous ce costume ? — Êtes-vous insensé ?

— Non, Madame, je viens accomplir ce que je crois un devoir nécessaire. J'ai pu jusqu'à ce jour lutter contre le despotisme de la Cour et réclamer pour la nation des droits imprescriptibles et sacrés, mais ce qui se trame dépasse l'atrocité et révolte une âme sensible ; j'ai attaqué la tyrannie par la plume, je la combattrais encore au besoin contre l'épée ; je la défendrai contre le poignard...

— Le poignard !

— Il est là, Madame ; il s'aiguise dans l'ombre, il est levé. Ce matin, un homme

que je ne veux pas nommer devant vous est venu chez moi ; il m'apportait ces vêtements dont il était lui-même couvert, et m'engagea, avec un rire horrible, à me travestir comme lui. Il s'agissait, me dit-il d'abord, d'aller à Versailles avec des femmes de Paris qui demandaient au Roi la libre circulation des grains. Ému d'un étrange soupçon, j'acceptai ; je revêtis cette livrée singulière et qui devait me servir à pénétrer plus facilement dans les intentions de la foule. Je renonce à vous dire ce que fut ce voyage au milieu des vociférations et des cris de mort. Mais que devins-je quand mon compagnon, qui semblait diriger secrètement tous les mouvements du populaire et dans les mains duquel l'or brillait, me confia le projet homicide dont toute cette agitation n'était que le prétexte. — Demain, me dit-il, je serai duc et pair et ambassadeur à Londres. Je m'écriai...

— Ah ! murmure Josèphe, c'était le comte de Cœuvres, mon malheureux frère... Je le reconnais là.

— Il me dit ensuite que Mirabeau serait premier ministre, le duc de Biron, maréchal de France et chef de l'armée, le duc d'Aiguillon colonel-général de la cavalerie, Siéyès chancelier, Barnave ministre de l'Intérieur. Je répondis qu'alors le Roi serait mort. — Oui, m'a-t-il répliqué, et le duc d'Orléans sera Roi.

— Ciel !

— Je l'ai pressé de questions ; il m'a découvert toute l'horrible trame... Sachez, Madame, que des assassins se glissent en ce moment dans le palais ; leur dessein est d'immoler le Roi, la Reine, le Dauphin ; M. de La Fayette, lui-même, est désigné au fer des sicaires. On veut sacrifier cet ami de la liberté pour élever librement un nouveau trône et un despotisme plus atroce.

— Que faut-il faire ? Parlez.

— Où est M. de La Fayette ? Je le cherche depuis son arrivée à Versailles ; il faut qu'il soit prévenu.

— Il est allé se reposer à l'hôtel de Noailles ; il dort.

— Il dort ! Fatale imprudence ! J'espérais le trouver dans le palais. Je cours le joindre. Et vous, Madame, ne quittez pas la Reine si vous l'aimez.

On frappe encore ; Josèphe tremble : si c'était Canaples ! — Mais un page montre sa figure enfantine et grave pourtant.

— Sa Majesté fait demander Madame la comtesse de Canaples.

— J'y vais, répond Josèphe.

Langlois demeure un moment stupéfait, sans paroles ; ses yeux dévorent la jeune femme.

— Madame de Canaples, vous ?

— Mon Dieu, Monsieur !

— Ah ! je comprends tout, je devine, le crime s'est accompli, vous le perpétrâtes dans l'ombre ; la conjuration fut bien ourdie, Madame ! Mais ne croyez pas cependant triompher de moi et vous rire de Langlois dans les bras de votre époux ; je voulais détourner la foudre de ce palais, votre trahison l'y attire. Qu'elle tombe, ensevelissant tout sous ses ruines !

L'heure, les bougies brûlant faiblement dans les flambeaux, le désordre léger des tiroirs ouverts, fleurant les sachets, les linges et les rubanneries, Josèphe en son déshabillé de Trianon, frais et gracieux, tout contraste d'une manière saisissante avec le costume grossier, les emportements effrénés de Langlois, les éclats de sa voix tragique.

L'horloge de Notre - Dame sonne lentement cinq heures. Mme de Canaples fait un mouvement :

— La Reine m'attend, dit-elle.

— Qu'importe !

— Monsieur, je vous ai connu un homme sensible et généreux, je sais toute la grandeur de votre âme. Montrez-la en cet instant ; laissez-moi avertir la Reine des dangers qui la menacent, l'arracher à la mort qui s'approche dans les ténèbres ; songez que, si elle meurt, Josèphe périt avec elle !

A ce moment, des cris désolèrent la nuit et l'on entendit, dans l'intérieur même du palais, l'explosion de pistolets ; un tumulte d'aciers froissés y succéda :

— Adieu, Monsieur, cria-t-elle ; vous l'avez voulu ; venez me voir expirer à vos yeux.

Elle se détourna et s'enfuit ; sa course faisait un bruit ailé dans les ténèbres des corridors ; à l'escalier de marbre, elle se trouva en pleine lumière ; une clarté fougueuse et tournoyante de torches montait en flambant, de l'étage inférieur, plein de tumulte :

— A mort, l'Autrichienne ! Où est la gueuse ?

Des femmes hurlaient :

— Nous aurons ses boyaux pour faire des rubans.

Je me jetai [1] dans un degré dérobé qui menait à la chambre de Marie-Antoinette ; je trouvai là une confusion extrême. La Reine s'était réveillée un moment auparavant en entendant des cris dans le jardin, et c'est alors qu'elle m'avait fait demander ; mais, rassurée presque aussitôt, elle était retombée dans sa trompeuse sécurité.

Hélas! maintenant, le palais retentissait de hurlements épouvantables, d'un bruit de foule et du fracas des armes. Par la serrure, on nous criait :

—Sauvez la Reine ; ses jours sont en danger.

Je reconnus la voix de Canaples... Et aussitôt des coups de feu éclatèrent sous les voûtes ; des piques frappaient avec rage les boiseries et les murs.

Mon malheureux époux livré à la fureur de ces barbares !

Mais le sentiment de mon devoir parlait plus haut que ceux de mon cœur ; fermant le large verrou sur cette malheureuse victime des fureurs populaires, je m'élançai vers ma souveraine infortunée. Épouvantée, elle se dressait sur sa couche, demi-nue.

— Sortez du lit, Madame, ne vous habillez pas ; sauvez-vous chez le Roi !

— Qu'est-ce ? Qu'est-ce donc ? répétait-elle dans un délire affreux de sommeil et d'horreur.

Mais Josèphe et les deux femmes passent un jupon à la Reine, l'entraînent par un corridor intérieur vers l'Œil-de-Bœuf, qu'une petite porte vitrée placée à l'extrémité de la galerie faisait communiquer avec les appartements du Roi. Toutes quatre, elles traversent en courant la vaste salle noble et magnifique qui leur paraît interminable, poussées par la rumeur qui grossit toujours, par le retentissement des piques qu'elles croient sentir dans leurs reins. — Voilà la porte du Roi; on n'a qu'à l'ouvrir, elle n'est jamais fermée... Elles poussent un cri ; la porte résiste ; elle est close, devenue un mur, un mur sourd et plein, qui ne répond pas aux chocs de leurs poings.

Et, derrière elles, de l'autre côté de la salle, on entend le son du bois qui se déchire et qui s'enfonce sous les crosses des fusils, les battants dorés qui cèdent ou crèvent.

— Ouvrez, ouvrez donc !

La Reine crie :

— Mes enfants, mes enfants !

Pendant qu'à quelques pas les clameurs s'assemblaient comme des voix de carnage dans un hallali :

— L'Autrichienne ! Mort à l'Autrichienne !

Soudain, simplement, naturellement, la porte roule, la vie apparaît, et Marquant, garçon de la chambre, s'efface, encore endormi, sans bien comprendre.

1. *Mémoires.*

« Nous entrâmes toutes dans l'apparte

ment de Louis XVI ; ce prince ne s'y trouvait pas; il cherchait sa femme dans les ténèbres par les degrés et les corridors qui, sous l'Œil-de-Bœuf, menaient chez la Reine. Nous le rappelâmes, l'émotion faisant taire l'étiquette. Il reparut au moment même où Mme de Tourzel amenait aux souverains leurs enfants, Madame et le Dauphin. Quels embrassements, quels silences déchirants ! Qui pourrait peindre cette scène d'attendrissement et de désolation ! »

Tranquillisée, du moins pour l'instant, sur les jours de mon auguste maîtresse, je tremblai maintenant pour ceux de M. de Canaples. Hélas ! en fermant sur lui la porte qu'il défendait contre la multitude, j'avais signé sans doute son arrêt de mort. N'écoutant que mon désespoir, je m'avançai à travers l'Œil-de-Bœuf ; cette salle était maintenant barricadée et défendue par les gardes du corps et quelques gentilshommes accourus. J'ouvris une porte et je me glissai dans la chambre de la Reine.

Une aurore pluvieuse blêmissait les fenêtres, éclairant sinistrement le désordre de la pièce, pleine d'une foule aveugle et furieuse, d'hommes et de femmes ahuris de se trouver là, les uns criant pour se donner du courage, les autres regardant d'un air hébété. Mais Josèphe, épouvantée, tapie dans un angle, distinguait un remous furieux près du lit de Marie-Antoinette, la poussée violente d'une bande et des coups de piques, de sabres, de baïonnettes frappèrent matement les draps tièdes encore, trouant sauvagement leur douceur comme acharnés sur une peau de femme. Un moment après, elle vit les linges pendre au bout des fers comme des lambeaux de chair déchirée.

— Ah ! murmure-t-elle, monsieur d'Aiguillon, monsieur de Lameth...

Mais ses yeux se troublent et ses lèvres tremblent :

— Mon frère !

Malgré les ombres qui voilaient un si horrible forfait, les conjurés s'étaient bientôt aperçus que la Reine était évadée, le coup manqué. A l'instant, cette criminelle horde se précipita vers l'Œil-de-Bœuf, espérant sans doute la ressaisir à son passage. Je la suivis, confondue avec la foule, portée, pressée, étouffée, mais voulant savoir ce qu'était devenu mon époux.

Dans ce moment, entrant pêle-mêle avec la cohue, elle aperçut Canaples, seul contre la porte dorée derrière laquelle tremblait la Reine. Il était couvert de sang, les habits déchiquetés de coups, mais il tenait encore son épée à la main, menaçant comme un archange. Un homme se jeta sur lui, le pistolet braqué ; l'épée jaillit, brilla, s'enfonça ; Mme de Canaples devina une cambrure de reins renversés, des bras battant en arrière, reconnut, en éclair, les traits convulsés du comte de Cœuvres, de son frère, tué par son mari. Mais on entendait, malgré le tumulte, un grand bruit de troupe qui montait les marches de l'escalier, et les bonnets des grenadiers de La Fayette apparurent. Langlois était aux côtés du jeune général ; il avait eu le temps de rejeter son vil accoutrement de la nuit pour prendre un vêtement d'homme et la jeune femme comprit à l'éclat de ses yeux que c'était un sauveur qui arrivait. Une mêlée confuse se tordit devant la porte et autour du garde du corps, mais Langlois se jetait en avant de la foule, parant de ses bras, de sa poitrine, le meurtre acharné sur sa proie. Ils disparurent tous deux dans un tourbillon furieux de multitude.

De grands cris s'élevaient sous les fenêtres. Se penchant, Mme de Canaples poussa un faible gémissement d'horreur ; des gardes, dans la cour de marbre, étaient livrés aux assassins qui les poussaient contre les grilles ; deux s'abattirent aux pieds d'un homme hideux et ridicule, à longue barbe, drapé dans un péplum antique et qui brandissait une hache. Le fer luisit dans l'air, retomba ; aussitôt deux têtes se dressèrent au bout de piques, arrosant la foule d'une pluie sanglante.

Josèphe se traîna vers l'Œil-de-Bœuf.

Une scène heureuse et noble s'y passait : les gardes françaises, devenues

gardes nationales, frappaient au panneau barricadé derrière lequel les gentilshommes voulaient mourir. Un d'eux cria :

— Messieurs les gardes du corps, vous nous avez sauvés à Fontenoy; aujourd'hui, c'est notre tour.

Celui qui parlait était Hoche, sergent-major.

En une seconde, tout a changé : la porte cède, les gardes et les grenadiers s'embrassent, pleurent, rient ; ils s'assemblent, se reforment, se déploient devant la chambre du Roi ; les fusils s'abaissent, menaçant la foule meurtrière qui s'écoule, se rue, se culbute par le grand escalier.

Et Josèphe, de nouveau, se relève de l'angle où la terreur l'affaissa, suit cette foule, s'y mêle, se penche sur la rampe. Les marches étaient mouvantes de gens en tumulte ; elle ne vit d'abord que poings surgis, des faces dressées, hurlantes, ou des têtes poudrées tachées de sang ; puis elle distingua Canaples ; il s'accrochait au fer, luttant contre le flot qui l'emportait. Langlois était près de lui, le défendait contre les coups, le tirait hors du courant de mort ; trois fois, il le saisit par son beaudrier, l'arracha au torrent. Assommé par une main brutale, le bourgeois perdit pied, disparut.

La meute se rua, entraînant le gentilhomme.

« Quand je sortis de mon évanouissement dit Josèphe [1], je crus rêver : on criait : Vive le Roi ! vive la Reine ! » — J'appris que cette héroïque princesse s'était exposée seule sur le balcon de son appartement et que son air d'intrépidité et de noblesse avait étonné le peuple et changé sa fureur en admiration. Hélas ! ce peuple n'était pas encore totalement perverti par les exécrables sectaires qui contribuèrent à l'égarer ! J'appris aussi que le Roi avait promis de se rendre à Paris avec sa famille et que nous devions partir à midi.

Mais que devins-je lorsque, m'approchant d'une vitre pour chercher des yeux mon malheureux époux, j'aperçus au milieu des massacreurs le duc d'Orléans en redingote grise, une badine à la main, se promenant d'un air d'insouciance et de dédain, une main sur l'épaule du duc de Biron ?

La famille royale descendait l'escalier de marbre et ses marches encore teintes de sang elle se plaça dans un carrosse où se trouvèrent réunis le Roi, la Reine, Madame Royale, Madame Élisabeth, Mme de Tourzel et le Dauphin ; le voyage commença.

L'horreur d'un jour froid et pluvieux, le bruit sinistre de la boue jaillissante sous des milliers de pas précipités, ces furies, ces bandits vomis par les repaires de Paris composaient un accompagnement épouvantable à cette funèbre et dernière pompe de la Royauté. On s'arrêtait, de distance en distance, pour faire par réjouissance des salves de mousqueterie, et les poissardes, alors, sautaient des canons et des chariots sur lesquels elles étaient montées pour former des rondes hurlantes devant la voiture des souverains. Pendant une de ces haltes, la comtesse de Canaples put descendre et s'approcher de la Reine. Celle-ci tenait son fils sur ses genoux, s'efforçant de lui dérober les tragédies qui se passaient autour d'eux. Elle entendit le petit Prince murmurer : – « Maman, j'ai faim. » Sa mère ne lui répondait qu'en pleurant et en le serrant sur son cœur.

Josèphe remonte en voiture ; à peine a-t-on fait quelques tour de roues que s'approche, riant d'un air imbécile et fou, le monstre à la longue barbe, le hideux coupe-têtes ; il en tenait deux à pleins doigts, par les cheveux, les secouait, les faisait s'entre-choquer, les passait par les vitres baissées.

Et la comtesse de Canaples voit dans ses yeux, sent presque sur ses lèvres, les yeux ternis, les lèvres mortes de son époux.

1. *Mémoires*.



Son bras d'un mouvement calin, enlace la taille souple...

ÉPILOGUE

LE DERNIER TRIANON

Un tournoiement infini de feuilles jaunes, orange, brunes, quelquefois d'un rouge ombré de violets; de feuilles lentes; une neige majestueuse de feuilles sèches raye confusément l'air gris, l'emplit de vols morts qui tombent, l'endort de chutes molles et vagues; l'air de Trianon est peuplé du deuil des arbres; il est lourd, épais, si bas, si proche, enveloppant tout, tantôt de mousselines pâles et tantôt de velours blêmes. La litière des feuilles tombées étend infiniment en bariolages éteints — et, justement pour cela, d'une infinie diversité — sa couche humide sur les pelouses, même sur le ruisseau figé qui paresseusement remue ses détours sous leur jonchée; cela fait comme un canton de globe, un coin de la terre fermé de vapeurs, séparé de tout dans quelque région perdue des nuages...

Le bruit d'un carrosse qui roule étonne ce calme; les roues moulent le silence opaque, des tinteries ouatées de grelots l'égrènent, un fouet qui claque le déchire; le jardin, autrefois de délices et de joie, est si loin, si retiré de la vie, si désintéressé des choses sous les lins mats de ses coiffes de brumes, qu'il n'écoute pas ces sons. A peine, sur l'étang, quelque canard s'éveille, secoue lourdement son aile engourdie, fouille son plumage du bec et se rendort.

Mais Marie, aux aguets, entendit venir la voiture attendue; elle s'élance, franchit le pont rustique, voit devant le château la ronde berline arrêtée; une femme en descend. Elle est vêtue d'une robe et d'un manteau d'étamine noire et, sur ses cheveux clairs, un chapeau-bonnette de crêpe noir, aussi orné de quatre plumes noires, la coiffe. Elle semble ainsi une fée en deuil. Le gravier s'émeut sous son soulier falbalassé. Marie s'incline et baise sa main guipée d'une mitaine de Chantilly.

— Où est-il? demande la comtesse de Canaples.

— Madame, on le porta dans le boudoir de la Reine, au hameau; j'y ai fait dresser un lit.

— Comment est-il?

— Aujourd'hui, M. Langlois a passé l'heure du renouvellement sans avoir sa fièvre, c'est l'effet de la saignée au pied.

— M. Vicq d'Azyr vint hier?

— Oui, Madame; il assure que cette fêlure du crâne est peu de chose et que le recollement est commencé. — Cependant le délire subsiste!

— Que dit-il?

— Il ne parle que de vous.

— Jeune homme infortuné! Allons.

Madame interroge timidement:

— Madame la comtesse part?

— La Reine l'ordonne; les meneurs me haïssent, veulent me faire mon procès, m'accusent d'avoir comploté le départ de Leurs Majestés. Hier encore, on tira deux fois sur mon carrosse.

— Ciel!

— Cela ne serait rien, mais ma présence exaspère la rage de ces bourreaux; il faut s'éloigner, du moins pour un temps.

— Où va Madame?

— En Allemagne.

— Je ne vois pas Mlle Laforêt.

— Mam'zelle Laforêt demeure en France et se marie.

— J'ai entendu dire quelque chose comme cela; n'épouse-t-elle point?...

Un faible sourire joue sur les lèvres de Josèphe:

— Un guerrier, Monsieur Lebrocq,

ancien officier de bouche de la Reine, aujourd'hui capitaine de la Garde nationale de Versailles.

Les voilà devant la petite maison sur laquelle une vigne vierge drape mollement la douceur veloutée de son manteau de pourpre et d'or ; mais les roses qui l'accompagnaient sont fanées et les squelettes grimpants de leurs branches couvrent seuls les murs sèchement. Sur le bout de leurs pieds, les deux femmes entrent, en silence glissent par la pièce que ses vitres dorent. Sous le jour coulé par l'entr'ouvrure de la porte s'est encore levé un clair fantôme, le portrait de Marie-Antoinette en « gaulle », leste, élancée, aérienne, heureuse, dans sa longue robe blanche « à l'enfant ».

Le lit dans lequel Langlois sommeille et sur lequel Josèphe se penche fut placé sous le portrait, à l'endroit où Canaples s'agenouilla si souvent pour adorer sa souveraine. Il s'en élève un balbutiement confus, le zézaiement faible d'une prière enfantine, le murmure d'une voix de rêve, et voici ce que l'écouteuse entend :

— Créature idolâtrée, Josèphe, à jamais perdue ; inconsolable Langlois, déplorable amour, ivresse funeste !...

Et les pensées se mêlent, se disjoignent, se rassemblent ou s'éparsent avec les mots, emportées dans les torrents des souvenirs comme des nues dans la débâcle d'un ciel balayé d'orage. Il rêve de tout ce qui est d'elle et ne se souvient que des heures d'amour. Elles passent dans le souffle incohérent de ses lèvres fiévreuses, mais Josèphe comprend : le jardin du Chapitre, les adieux dans le parc, la visite chez le Suisse, dans la rue de la Surintendance...

Ses yeux roulent sous les paupières un moment soulevées, qu'il abaisse aussitôt pour garder l'image entrevue et, pense-t-il, de délire...

— Le même parfum, le parfum de jadis et de bonheur ; puisse-t-il embaumer mon cœur et l'endormir en ses sachets ! — Barbare, qu'oses-tu dire ? Josèphe ne sera jamais à moi ! — Si, j'en jure des Dieux la puissance suprême, nul ne peut me la ravir !

Il se soulève, attire les mains frémissantes, y pose ses lèvres de feu :

— Quelle aurore admirable luit et m'inonde de clarté ! Quel avenir s'ouvre ! Quelles grandeurs se préparent ! O France, tu vivras dans la puissance et ta gloire me rendra digne de Josèphe ... plus digne...

Il retombe ; sa tête s'enfonce dans les oreillers ; un calme délicieux et sévère s'étend sur ses traits, qui s'immobilisent et s'endorment.

Mme de Canaples a ravi ses mains usurpées, se détourne, s'enfuit vers la porte ; mais, à ce moment, le rayon furtif se glisse, s'élève, éveille le portrait dans la sombreur dorée de la chambre et le fantôme clair de la Reine apparaît.

— Ah ! murmure Josèphe en touchant d'un dernier coup d'œil le profil extatique et passionné de Langlois, celui-là du moins m'aimait uniquement et pour toujours.

. . . .

La portière de la berline se referme ; le postillon va lancer ses chevaux.

— Quand reviendrez-vous ? demande Marie.

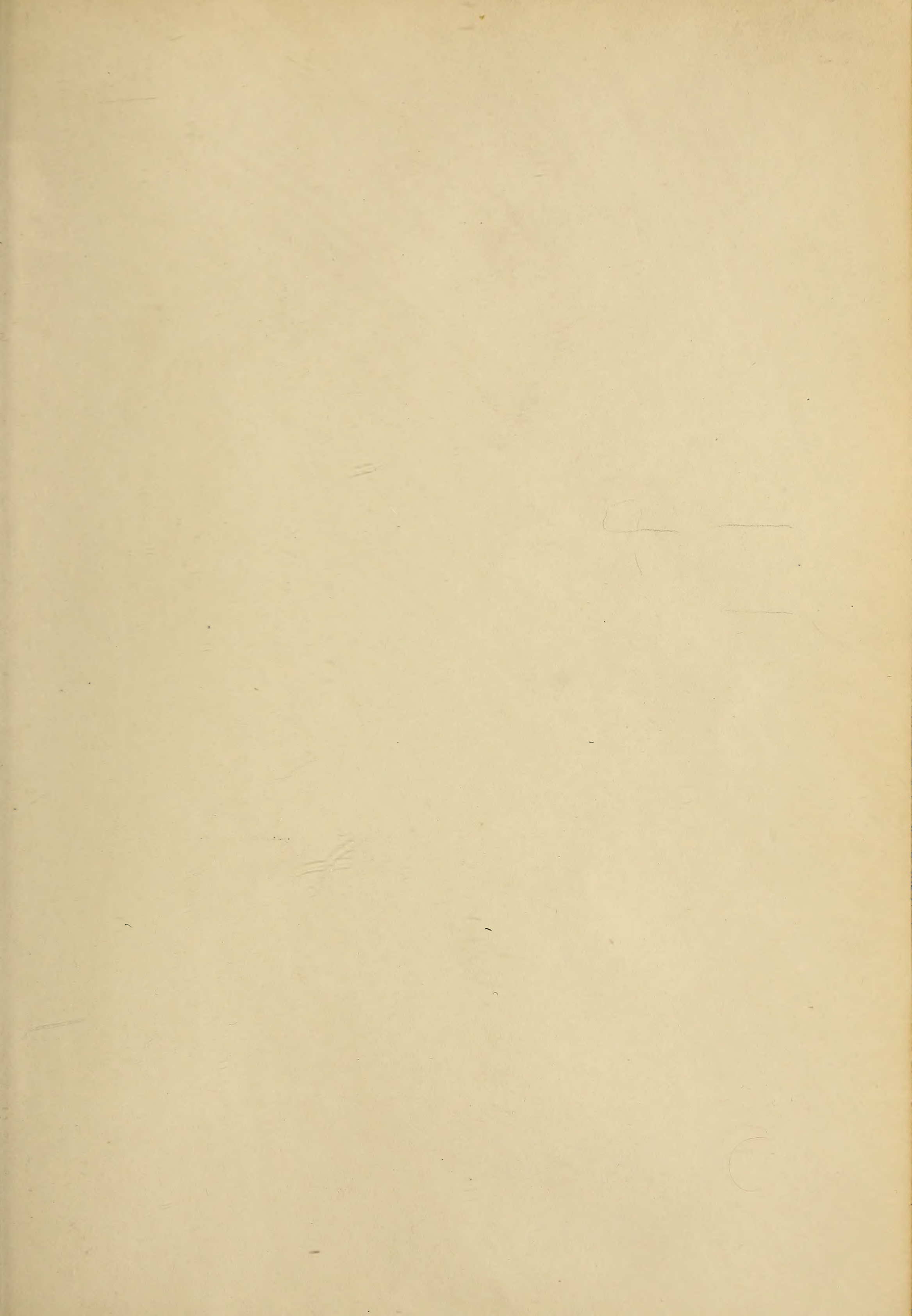
— Bientôt, dès que les troubles auront cessé.

Mme de Canaples jette :

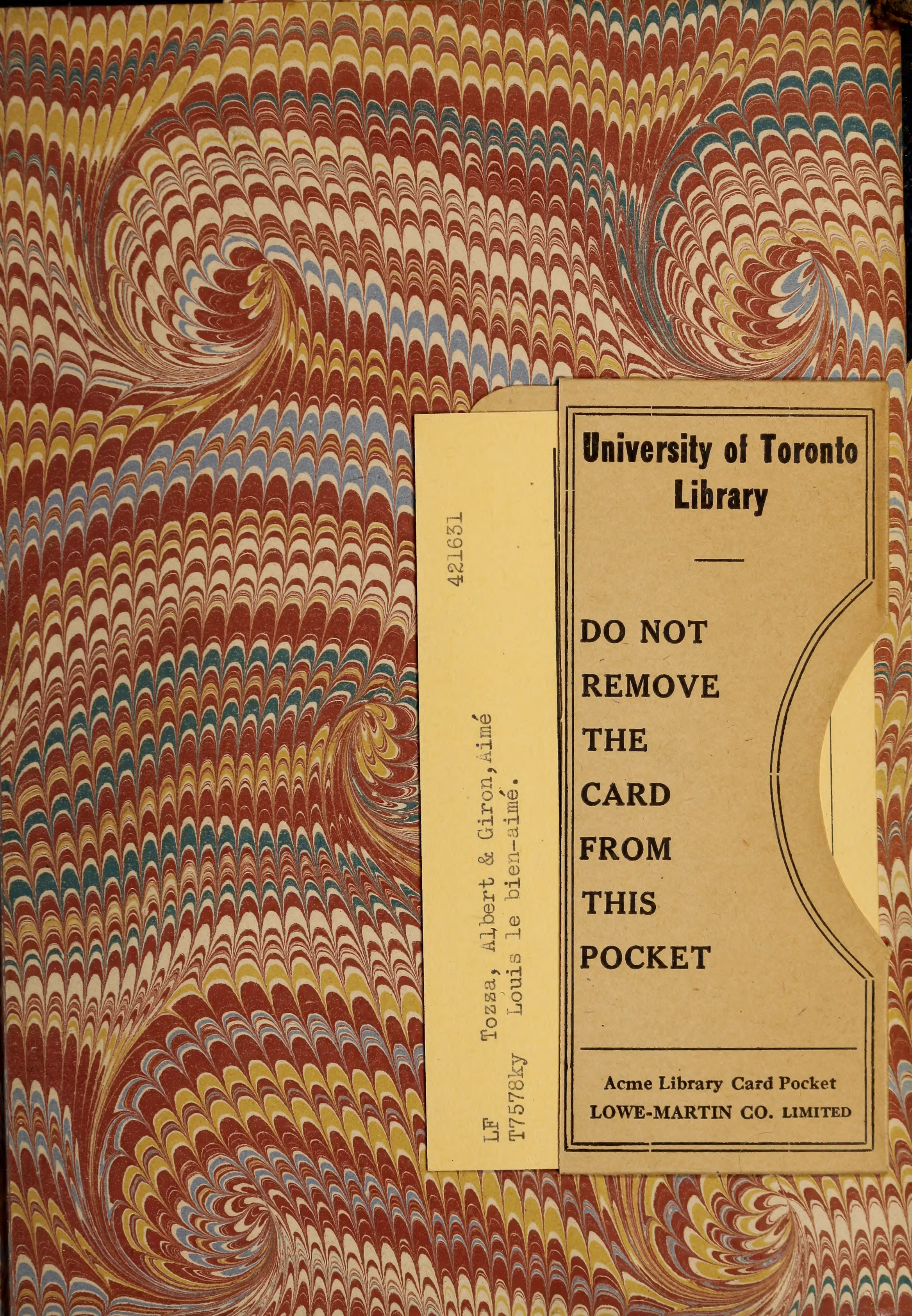
— Postillon, route d'Allemagne.

Le lourd carrosse roule. Mme de Canaples se penche ; les dernières feuilles des Trianons volètent sur son front ; une se pose et demeure dans les cheveux de l'Émigrée.








421631
LF Tozza, Albert & Giron, Aimé
T7578ky Louis le bien-aimé.
University of Toronto Library
DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET
Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

